ÉLÉMENS

D'HISTOIRE

GÉNÉRALE,

OUVRAGES DE M. LÉVI.

	fr.	c.
Élémens d'histoire générale	4	50
Esquisses historiques	2	50
Esquisses littéraires	3	50
Littérature française	1	»
Omnibus du langage	1	50
Études géographiques	3	50
Tour du monde	1	50
La Géographie racontée à la jeunesse	3	50
Énigmes historiques	1	50
Histoire universelle ou explication des Énigmes, par Mlle Gombault	3	50
Leçons primaires de Littérature et de Morale	1	50
Manuel historique des peuples anciens et modernes	1	»
Mnémosyne classique	2	50
Pourquoi (les) et les Parce que	1	50
Questionnaire grammatical	1	»
Idem préparatoire	1	»
Idem géographique	«	75
Manuel de la Méthode	1	»
Nomenclature orthographique	1	25
Tableau géographique de la France	«	75
Histoire de France, par Mlle Gombault	4	50
Questionnaire, id	1	»
Tableaux grammaticaux, géographiques, mythologiques, historiques, chaque	«	40
Tous les tableaux réunis en un recueil, cartonné	5	»
Atlas, partie ancienne	4	»
partie moderne	5	»
Échelle des peuples	1	50
Anacharsis en un volume	2	50
Poètes italiens en un volume	2	50
Chroniqueurs en un volume	2	50
Cosmographie racontée	«	75
La Mère institutrice, par an	10	»
Modèles d'écriture, par Soref	1	»
Éphémérides classiques	10	»
Généalogies de France	1	»
Chronologie européenne	«	75

Paris. — Imprimerie de Paul DUPONT et Comp., rue de Grenelle-St-Honoré, 55.

NOUVEAUX ÉLÉMENS
D'HISTOIRE GÉNÉRALE,

RÉDIGÉS

SUR UN PLAN MÉTHODIQUE ET ENTIÈREMENT NEUF;

OUVRAGE

PROPRE A FACILITER L'ENSEIGNEMENT ET L'ÉTUDE

DES

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS

DEPUIS LA CRÉATION JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC L'INDICATION

1° Des ouvrages à consulter; 2° des tableaux synoptiques à faire;
3° des voyages historiques à tracer;

Pour développer l'intelligence et soulager la mémoire;

ET RÉDIGÉ

D'après le nouveau programme pour l'examen du baccalauréat-ès-lettres;

Par D. Lévi (Alvarès),

Chevalier de la Légion-d'Honneur, Professeur de littérature et d'histoire,
Membre de l'Académie Royale de Bordeaux, de l'Institut historique, etc., etc.

2 VOLUMES RÉUNIS.

PREMIER VOLUME. — **Histoire ancienne.**

20e *ÉDITION.*

PARIS,

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE LILLE, 17.

1842

QUELQUES MOTS

SUR CET OUVRAGE.

---

*Des élémens d'*HISTOIRE GÉNÉRALE *sur un plan méthodique* manquaient aux études secondaires ; les *Précis historiques* de MM. les professeurs des colléges sont trop savans pour les élèves qui, n'ayant pas étudié les faits particuliers et les faits généraux, ne peuvent comprendre les conséquences lumineuses qu'en tirent les auteurs : aussi est-on obligé dans les classes *d'apprendre les abrégés par cœur*, et les compositions *historiques* ne sont-elles, pour la plupart du temps, que la trop fidèle reproduction des pensées, des phrases, des mots même du livre.

Avant d'entendre une voix éloquente commenter l'*histoire ancienne*, porter le flambeau dans les annales obscures du *moyen-âge*, présenter avec talent le système d'équilibre de l'*histoire moderne*, et juger avec impartialité les hommes et les choses, l'élève

doit avoir fait connaissance avec les personnages, avec leurs actions, avec leur siècle, et avoir étudié, si je puis le dire, l'anatomie des événemens, des peuples, des familles royales, etc.

Et comment comprendra-t-on ces guerres de succession, l'une des plus grandes difficultés de l'histoire, si le professeur n'a pas préalablement, le crayon à la main, tracé sur le tableau les droits des prétendans et la généalogie de leur famille? Ce travail est fastidieux, difficile même, sans doute ; mais il est indispensable, et doit être pour l'avenir d'un avantage incalculable ; c'est alors que MM. les professeurs des colléges auront un auditoire digne de les suivre avec succès dans leur haut enseignement, et d'apprécier leurs consciencieux travaux.

J'ai donc pensé être utile aux professeurs et aux élèves en composant une *petite histoire générale* dans laquelle les principaux *faits* sont classés méthodiquement. Les Esquisses historiques, les histoires racontées avec leurs tableaux synthétiques, les Éphémérides classiques, les Esquisses littéraires, les Chroniques, les Enigmes historiques, les volumes d'histoire et de littérature du petit Panthéon; enfin, les Élémens d'histoire générale qui les résument, tous offrent un enchaînement tel que, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, il est facile de diriger graduellement un élève dans ses leçons d'histoire et de littérature.

Le succès et les suffrages honorables que ma méthode obtient en France et à l'étranger m'imposaient

le devoir de corriger avec soin cette nouvelle édition : quelques incorrections de style ont disparu ; plusieurs événemens et des observations générales sur les grandes époques ont été ajoutés ; j'ai suivi le programme universitaire pour le *baccalauréat*, j'ai éclairé par des tableaux généalogiques les changemens de dynastie et les guerres de succession ; j'ai adopté un format plus convenable ; en un mot, j'ai profité des conseils qu'on a bien voulu me donner pour l'amélioration de mon ouvrage, afin de le rendre de plus en plus digne de la faveur dont il jouit dans l'enseignement.

Il est important de diriger l'attention des étudians sur les quatre points principaux qui font de mes *Élémens* un ouvrage tout-à-fait neuf dans l'enseignement :

1° Les divisions par *siècle* et par *histoires particulières ;*

2° Les observations générales sur les divisions de l'histoire, et sur les grandes époques, par États ;

3° Les tableaux synoptiques et généalogiques, les cartes et les voyages que l'élève tracera sur un tableau noir ou sur le papier ;

4° Enfin l'indication des *lectures* propres au développement de tous les grands faits. Dans ses leçons orales, le professeur pourra tirer un parti avantageux des *ouvrages* que j'ai recommandés. Les *Leçons de littérature* de M. Noël lui seront surtout très utiles pour les *portraits* et les *descriptions.*

J'ai suivi pour la chronologie, comme MM. les

professeurs des colléges et les historiens les plus remarquables de notre époque, l'*Art de vérifier les dates*, tout-à-fait en rapport avec les observations astronomiques et les progrès récens de la Géologie ; ainsi, la naissance de J.-C. qui, d'après le système d'Ussérius, avait été portée à l'an 4004 du monde, est fixée aujourd'hui, par toutes les universités savantes, à 4,963. Il serait à désirer que, pour l'ensemble et l'harmonie des études, les professeurs, dans leurs leçons et dans leurs écrits, se conformassent à ce changement. On trouvera d'ailleurs, à la suite du coup-d'œil sur l'histoire ancienne, un tableau comparatif des deux systèmes de chronologie.

EXTRAIT

DU

RAPPORT FAIT AUX CHEFS D'INSTITUTION

SUR

LA MÉTHODE HISTORIQUE DE M. LÉVI,

Par M. *Sabatier*.

Ce n'est pas à vous, Messieurs, que j'essaierai d'exposer l'état de l'enseignement élémentaire de l'histoire dans les établissemens de l'Université. Vous savez tous que cette branche si utile n'a présenté jusqu'ici, dans les écoles, que de bien faibles résultats. Vous êtes tous frappés du vague, du défaut d'étendue, et, j'ose le dire, du décousu des connaissances historiques d'un grand nombre de jeunes gens, en sortant des bancs du collége. Rien n'est lié dans leur tête : les grands hommes, les événemens, les époques s'y trouvent pêle-mêle; à peine pourraient-ils vous dire si Alexandre vivait avant ou après Romulus.

A quoi faudrait-il attribuer cela? N'est-ce pas au défaut total de méthode, au manque de liaison dans les différens degrés de l'enseignement de l'histoire? Tandis que les écoles des jeunes gens restent ainsi en arrière, déjà les meilleures institutions de demoiselles présentent sous ce rapport des résultats extraordinaires. Ces résultats, Messieurs, sont dus à l'excellente méthode de M. Lévi, dont je vais avoir l'honneur de vous exposer la marche; je le ferai avec d'autant plus de facilité et d'assurance, que je l'ai introduite dans mes classes, et que conséquemment elle n'est plus pour moi une simple théorie.

La méthode de M. Lévi s'adresse à tous les âges, à toutes les intelligences ; elle prend l'enfant à quatre ans, et le conduit, par une série de développemens successifs, jusqu'à la fin de ses études historiques. Elle se compose de trois parties distinctes :

1° — *Narrations orales ;*
2° — *Esquisses historiques ;*
3° — *Élémens d'histoire générale.*

Après cet exposé, M. Sabatier développe les deux premières parties et commence ainsi son second rapport sur les *Élémens d'histoire générale.*

(Voir le rapport général de la méthode de M. Lévi, rue de Lille, n. 17.)

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

J'ai eu l'honneur de vous exposer, Messieurs, dans un premier article, le plan général de la méthode de M. Lévi. A l'aide des *Esquisses historiques* de ce professeur, j'ai suivi sous vos yeux un enfant de l'âge de six ans jusqu'à celui de douze environ, et vous avez dû être frappés de la variété et de la sûreté des connaissances acquises jusqu'à cette époque de la vie.

Résumons en peu de mots l'acquis de l'élève, arrivé à la fin des *Esquisses historiques :* il doit pouvoir répondre sur tous les faits principaux de l'histoire particulière des peuples. Il connaît 1° l'origine et l'organisation des sociétés ; 2° la succession des peuples ; 3° les révolutions dans l'histoire de ces peuples, avec des détails chronologiques, généalogiques, biographiques, etc. ; 4° l'histoire de France mise en rapport avec les faits contemporains.

Passons maintenant, Messieurs, au second ouvrage, les *Élémens d'histoire générale,* en adoptant les quatre parties que l'auteur lui-même indique dans sa préface.

1° *Les divisions par siècles et par histoires particulières.*

Dans les *Esquisses*, l'élève a vu les peuples depuis leur origine jusqu'à nos jours; maintenant il va les suivre *synchroniquement* siècle par siècle : il pourra donc comparer les événemens, les grands hommes, l'état de civilisation à une époque donnée. Ce travail lui sera d'autant plus facile qu'il en a étudié, si je puis le dire, les linéamens dans les *Esquisses :* le trait du tableau étant fait, il n'y manque plus que le coloris.

Cependant nous voyons bien jusqu'ici des faits isolés comparés avec des faits isolés; mais l'ensemble des époques que nous devons saisir à la fois nous manque : c'est l'objet de la seconde remarque.

2° *Observations générales sur les divisions de l'histoire, et sur les grandes époques.*

L'auteur, dès le début, donne en quelques pages un aperçu de l'histoire générale; c'est comme une introduction où les révolutions, les invasions sont dessinées à grands traits, et frappent l'esprit des jeunes gens. Dans la succession des siècles, M. Lévi a marqué ces points de repos par des *stations*, d'où successivement il jette un regard en arrière sur les événemens étudiés, et sur l'état du monde. Par exemple, après les *guerres puniques*, il trace la situation du monde alors connu, et donne, d'après *Montesquieu*, un parallèle entre Rome et Carthage, avant et après ces guerres mémorables. Il en est de même après chaque grande époque. L'élève voit se développer graduellement le *panorama* des peuples, à l'avénement d'Auguste à l'empire, à l'invasion des peuples barbares, au renouvellement de l'empire d'Occident sous Charlemagne, enfin à toutes les périodes marquantes de l'histoire. Et, dans cette marche logique, la littérature n'est point oubliée, et les siècles de *Périclès*, d'*Auguste*, d'*Al-Mamoun*, de *François Ier*, de *Louis XIV*, présentent successivement les écrivains célèbres qui ont hâté les progrès de l'esprit humain.

3° *Les tableaux synoptiques, les Cartes et les Voyages.*

Je voudrais, Messieurs, pour vous prouver l'importance de cette troisième partie, exposer sous vos yeux les atlas et les ca-

hiers des élèves de M. Lévi ; vous verriez qu'à l'aide des *tableaux synoptiques*, que le professeur d'histoire doit tracer d'une main habile, la mémoire est admirablement soulagée : la clarté succède à la confusion ; l'œil satisfait peut suivre sans fatigue et sans ennui le dédale tortueux des généalogies des rois de tous les temps et de tous les pays. Par ce moyen, vous retenez sans peine l'origine et la descendance des familles royales et princières, les noms et les droits des prétendans, si nombreux qu'ils soient, dans les guerres de succession. Vous suivez avec intérêt la marche des conquérans et les voyages des navigateurs ; et dans ce travail, si peu connu dans nos classes, M. Lévi se glorifie d'être le disciple de M. de Las Cases, dont il voudrait, avec raison, qu'on popularisât l'*Atlas historique*.

Mais, diront quelques critiques, l'ouvrage de M. Lévi est sans doute très méthodique ; comment cependant voulez-vous que, dans cinq cents pages, il ait développé tous les événemens de l'histoire ? Je pourrais répondre, Messieurs, que c'est l'inconvénient attaché à tous les ouvrages classiques ; et comment y remédier ? Serait-il raisonnable de mettre dans les mains des élèves un ouvrage de douze ou quinze volumes ? M. Lévi, ce me semble, a parfaitement compris la difficulté, et l'a surmontée avec bonheur ; car il est assez remarquable qu'il ait tout prévu : c'est l'objet de sa quatrième et dernière observation.

4° L'indication des lectures propres au développement des grands faits.

L'auteur a senti les inconvéniens d'une grande *Histoire générale*. Vous penserez avec lui, Messieurs, que chaque historien écrit suivant ses opinions ; que les conséquences qu'il déduit de tous les faits qu'il rapporte dépendent de sa position, de son caractère ou de ses sentimens, c'est ainsi que sont écrits tous les ouvrages classiques. Un homme fait peut les lire avec fruit et sans danger ; un jeune homme, dans son inexpérience, s'en appropriera les maximes. Trop heureux s'il ne suit que les bonnes ! Avec les *Élémens d'histoire générale*, ce n'est pas un seul auteur que l'élève lira ou entendra, ce sont tous ceux qui auront écrit sur ces matières spéciales : il pourra donc comparer les opinions différentes, et plus tard s'en former une lui-même.

A tous les grands événemens, l'auteur recommande la lecture de tel passage d'un ouvrage; c'est ainsi qu'un jeune homme fera connaissance successivement avec Homère, Virgile, Rollin, Montesquieu, Châteaubriand, Racine, Voltaire, Corneille, Vertot, Villemain, Guizot, et avec tous les bons écrivains anciens et modernes qui ont traité l'histoire, soit littéraire, soit politique, soit militaire. A Dieu ne plaise que M. Lévi borne la leçon du professeur; il appelle, au contraire, tous les développemens à l'aide de sa méthode, et ne prétend donner qu'un plan que chacun peut agrandir suivant sa capacité.

Les ouvrages de M. Lévi sont généralement adoptés, quels que soient les principes d'instruction qu'on professe. Il sont traduits en anglais, en allemand, en russe, et sont suivis dans la plupart des institutions étrangères.

La lecture des *Chroniqueurs français*, que M. Lévi vient de faire paraître, est digne d'être mise entre les mains de ceux qui veulent connaître à fond l'*histoire du moyen-âge.*

Vous le voyez, Messieurs, il ne manque à l'élève de M. Lévi, pour compléter ses études historiques, que les hautes leçons des professeurs de la Sorbonne; il saisira avec un tact merveilleux toutes les allusions historiques. Si *M. Villemain* parle, avec l'éloquence qui le distingue, des littératures européennes, il suivra sans peine ses incursions nombreuses faites dans le champ de l'histoire; si *M. Guizot*, en profond critique, examine, avec le coup-d'œil du *chroniqueur*, les époques encore bien obscures du moyen âge, notre jeune homme saura apprécier la justesse des citations et des jugemens; en un mot, je crois que les *Élémens d'histoire générale* sont le digne complément des *Esquisses historiques.*

Ce serait ici l'occasion de vous parler des exercices ingénieux que M. Lévi indique, au moyen desquels l'élève compare les siècles, les hommes, la situation des États; mais ils sont tellement multipliés, que je me trouve obligé de vous renvoyer à l'ouvrage même; je vous prierai seulement de fixer votre attention sur les *dialogues* et les *lettres historiques*, dont on peut tirer un parti très avantageux. Ces lettres prennent pour base une histoire quelconque, et y rapportent toutes les histoires contemporaines.

Ainsi, l'*Histoire Sainte* sert de point de départ depuis la création jusqu'au 25e siècle avant J.-C.

L'*Histoire d'Égypte* depuis le 25e siècle jusqu'au 16e avant J.-C.

L'*Histoire grecque* depuis le 16e siècle jusqu'au 4e.

L'*Histoire romaine*, depuis le 4e siècle jusqu'au 5e après J.-C.

L'*Histoire de France*, depuis le 5e siècle jusqu'à nos jours.

Parmi les exercices que M. Lévi recommande, je citerai en première ligne les *Énigmes historiques*. Ce petit ouvrage intéressant présente sous une forme dramatique les principaux faits de l'histoire. L'élève doit deviner le *sujet* de l'énigme, dire à quel siècle se rapporte l'événement, parcourir les principaux faits de ce siècle, suivant les connaissances qu'il a acquises, et nommer les personnes avec quelques détails biographiques. Certes, celui qui pourrait répondre aux 400 tableaux de ce *musée historique*, avec les développemens qu'exige l'auteur, saurait parfaitement les *faits* de l'histoire générale. Je recommande ce petit ouvrage aux instituteurs.

D'après les conseils des instituteurs les plus éclairés, dans l'intérêt des bonnes études et dans celui de sa méthode, destinée sans aucun doute à un grand succès, M. Lévi vient d'ouvrir chez lui des cours d'histoire pour les jeunes professeurs et les institutrices qui désireraient se familiariser avec les procédés dont il se sert dans ses démonstrations; c'est acquérir de nouveaux droits à la reconnaissance des pères de famille, à l'estime des amis de la jeunesse, et rendre un service signalé à l'instruction et à l'enseignement.

SABATIER.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

PLAN A SUIVRE

POUR L'ÉTUDE DE CETTE HISTOIRE GÉNÉRALE ÉLÉMENTAIRE.

Après avoir lu attentivement tous les événemens d'un siècle, il faut : 1° les réunir dans un *tableau synoptique*, coupé en autant de colonnes qu'il y a d'histoires particulières indiquées dans chaque sommaire, et ajouter à la fin de chaque colonne les grands hommes dont il est fait mention dans les événemens.

1	2	3	4	5	6	7

1. *Histoire.* — 2. *Événemens.* — 3. *Villes.* — 4. *Situation.* — 5. *Notices.* — 6. *Grands hommes.* — 7. *Découvertes.*

2° Faire la biographie des grands hommes dont il est parlé dans chaque siècle, en suivant la division indiquée par ces cinq questions : *Où est-il né? A quelle occasion est-il nommé dans l'histoire? Qu'a-t-il fait de remarquable? A-t-il été utile à son pays? Comment et où est-il mort?*

3° Écrire les lieux géographiques cités dans le développement des faits de chaque siècle, en procédant de la manière suivante, et indiquer :

a. La partie du monde dans laquelle le lieu se trouve.
b. Sa situation particulière.
c. A quelle occasion il est nommé dans l'histoire.

4° Tableau général des découvertes de chaque siècle.

5° Lire dans les *ouvrages indiqués* les développemens des grands faits cités après le mot *lecture.*

6° Tableau général de toutes les villes dont il est parlé dans l'histoire.

7° Tableau des guerres civiles.

8° Tableau des traités de paix.

9° Tableau des principales guerres.

10° Tableau des cinq siècles littéraires, avec des notions sur les écrivains.

11° Faire des lettres historiques qui présentent l'analyse d'un ou de plusieurs siècles. Ces lettres prendront pour base une histoire quelconque, et y rapporteront toutes les histoires particulières :

Ainsi l'*Histoire Sainte* servira de point de départ, depuis la création jusqu'au 25e siècle.

L'*Histoire d'Égypte*, depuis le 25e jusqu'au 16e siècle avant Jésus-Christ.

L'*Histoire grecque*, depuis le 16e jusqu'au 4e.

L'*Histoire romaine*, depuis le 4e jusqu'au 5e après J.-C.

L'*Histoire de France*, depuis le 5e jusqu'à nos jours.

CARTES A FAIRE.

AVANT J.-C.

1. De la dispersion des peuples au 30e siècle.
2. Du monde connu à l'époque de la guerre de Troie.
3. Des douze tribus sous Josué.
4. De l'empire d'*Alexandre*.
5. Du monde connu au 8e siècle, lors de la première Olympiade et de la fondation de Rome.
6. De l'empire romain sous *Auguste*.

APRÈS J.-C.

7. De l'empire romain avant l'invasion des Barbares.
8. Du globe vers la fin du 5e siècle.
9. Du globe sous l'empire de Charlemagne.
10. A l'époque du démembrement de l'empire de Charlemagne, vers la fin du 9e siècle.
11. A l'époque de la domination des Allemands considérés comme puissance prépondérante vers l'an 1074 (11e siècle).
12. Vers l'an 1300, à l'époque de la fondation des royaumes de Portugal, de Naples et de Sicile, des conquêtes des croisés et des courses des Mongols.
13. Vers l'an 1453, à l'époque de l'invasion des Turcs ottomans, et du bouleversement de l'empire grec.
14. Vers la fin du 15e siècle, après la découverte de l'Amérique et du passage du cap de Bonne-Espérance pour aller aux Indes.

En 1618. — Guerre de trente ans.
En 1700. — A la guerre de succession d'Espagne.
En 1740. — A la guerre de succession d'Autriche.
En 1756. — A la guerre de sept ans.
En 1789. — A la révolu ion française.
En 1804. — A l'avènement de Napoléon.
En 1812. — Sous l'empire français.
En 1814. — A la chute de Napoléon, en 1814 et 1815.
En 1830. — A la seconde révolution française.

INTRODUCTION

AUX ÉVÉNEMENS SÉCULAIRES

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE.

GRANDES DIVISIONS.

Le mot *histoire* dérive du grec et signifie j'*examine*, j'*explore*, je m'*enquiers*.

Dans son acception la plus large, l'*histoire* est le *mémorial* de tous les *faits* qui tombent dans le domaine de l'*expérience*, *Rerum cognitio præsentium :* la connaissance des choses présentes, a dit Valerius Flaccus*;* mais dans un sens plus restreint, c'est *le récit des faits accomplis par l'homme*. L'objet de l'histoire est de décrire avec vérité, et pour l'instruction des hommes, les événemens heureux ou malheureux relatifs au genre humain.

L'*histoire générale* ou *universelle* est l'histoire de l'humanité tout entière; mais sa tâche est si grande qu'elle doit se borner aux faits *authentiques* et aux événemens *mémorables*.

L'Histoire générale se divise en *trois parties :* l'*Histoire ancienne*, qui commence avec le monde et finit l'an 476 de J.-C., à la destruction de l'empire romain d'Occident; l'*Histoire du moyen âge*, qui commence à la destruction de l'empire romain d'Occident, et finit à la prise de Constantinople par les Turcs, l'an 1453; l'*Histoire moderne*, qui commence à la prise de Constantinople par Mahomet II.

Chacune de ces divisions est séparée par des faits extraordinaires qui ont changé la face du monde politique.

Les événemens qui marquent la séparation de l'Histoire ancienne de celle du moyen-âge sont :

1° L'irruption des Barbares;

2° La destruction de l'empire romain d'Occident;

3° La fondation des états modernes.

Les événemens qui marquent la séparation de l'Histoire du moyen-âge de l'Histoire moderne sont :

1° La prise de Constantinople et l'établissement de l'empire de Turquie en Europe (1453) ;

2° La découverte de l'Amérique par Christophe Colomb (1492) ;

3° La découverte faite par Vasco de Gama du passage aux Indes Orientales par le cap de Bonne-Espérance (1498), et par suite de ces deux événemens, un changement dans la direction générale du commerce ;

4° Les changemens apportés dans l'art de la guerre par l'usage de la poudre à canon.

Quelques historiens ajoutent une quatrième division, c'est l'*époque contemporaine*, qui commencerait à la chute de la *monarchie française*, en 1789.

OBSERVATIONS.

1° Ces divisions pourraient prendre le nom de *politiques*, parce qu'elles ont pour but de faire plus spécialement connaître les changemens opérés dans les *gouvernemens* ; elles sont néanmoins arbitraires; et bien qu'adoptées, elles sont susceptibles de critique. Ne serait-il pas plus convenable, en effet, de terminer l'histoire du *moyen-âge* au traité de *Westphalie*, qui devint la base d'un nouveau systeme politique de l'Europe, par l'équilibre qu'il établit entre les diverses puissances ?

2° Ces divisions, d'ailleurs, changent dans les *histoires ecclésiastiques, politiques, diplomatiques, législatives, commerciales, littéraires*, etc.

3° Bossuet, dans son *Histoire universelle*, qui s'arrête à Charlemagne, reconnaît douze grandes époques :

1. *Adam*, ou la Création du monde........	avant J-C.	4963
2. *Noé*, ou le Déluge....................	»	3308
3. *Abraham*, ou la Vocation.............	»	2291
4. *Moïse*, ou la Loi écrite................	»	1645
5. *Agamemnon*, ou la prise de Troie.....	»	1270
6. *Salomon*, ou le Temple achevé........	»	991
7. *Romulus*, ou la fondation de Rome.....	»	753
8. *Cyrus*, ou les Juifs rétablis............	»	536
9. *Scipion*, ou Carthage vaincue..........	»	202
10. Naissance de J.-C.		
11. *Constantin*, ou la paix de l'Église..............		312
12. *Charlemagne*, ou l'établissement du nouvel Empire.		800

On pourrait continuer ces époques ainsi :

13. *Godefroy*, les Croisades ou expéditions religieuses..		1095

14. *Luther*, ou le Protestantisme.......................... 1517
15. *Louis XIV*, ou la paix de Westphalie.......... .. 1648
16. *Louis XVI*, ou la Révolution française............ 1789

MÉTHODES HISTORIQUES.

Méthode géographique, lorsqu'elle prend son point de départ dans les divisions politiques.

Méthode chronologique, lorsqu'elle suit régulièrement le cours des temps.

Méthode ethnographique, quand elle s'occupe des races.

Méthode synchronistique, lorsqu'elle coordonne et parallélise les événemens.

Méthode dogmatique, lorsqu'elle cherche à expliquer la succession des événemens, comme *causes* et *effets*.

Méthode philosophique, qui s'applique exclusivement à rechercher les lois providentielles de l'histoire.

Mais l'histoire n'est point une *science conjecturale;* elle ne peut se plier aux passions de l'historien.

On appelle *critique historique*, la connaissance exacte et la juste appréciation des faits.

La *philosophie de l'histoire* peut induire en erreur, la *critique historique* éclaire.

Pour la jeunesse, avant de faire la *philosophie de l'histoire*, qui n'appartient qu'aux grands maîtres, il faut qu'elle étudie les événemens sous toutes leurs faces, et qu'elle soit sûre de ne rien ignorer des *faits* généraux et particuliers, des *hommes* qui les ont accomplis ou qui s'y sont mêlés, et des *temps* où ils se sont passés.

CIVILISATION.

Il n'est pas non plus inutile de définir le mot *civilisation*, employé si souvent dans l'*Histoire générale ;* prise dans l'acception la plus complète, la civilisation n'est autre chose que les divers degrés de perfection physique, morale et intellectuelle, par lesquels une nation passe périodiquement pour arriver à la perfection finale ; dans la signification plus restreinte, c'est la tendance d'un peuple vers la perfection individuelle et sociale, acquise par des institutions convenables. En d'autres termes, *civiliser*, c'est faire un *citoyen*, c'est former un *homme ;* former un homme, c'est lui faire acquérir les qualités qui améliorent sa nature ; acquérir ces qualités, c'est se perfectionner ; les avoir toutes, c'est être parfait. Pour arriver à la civilisation, l'homme a des combats à livrer, et comme le dit M. Michelet dans son *Histoire universelle :*

« Avec le monde a commencé une guerre qui doit finir avec

« le monde, et pas avant ; celle de l'homme contre la nature, de « l'esprit contre la matière, de la liberté contre la fatalité. L'his- « toire n'est pas autre chose que le récit de cette interminable « lutte. »

DIVISION DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

L'Histoire ancienne peut se diviser en trois parties : *temps primitif, temps mythologique, temps historique.*

Le temps primitif est ainsi nommé, parce qu'il renferme les événemens arrivés avant le déluge. Cette division commence à la Création du monde, et finit à la fondation des premiers empires ; elle embrasse vingt-cinq siècles environ (d'Adam à Ménès et à Bélus).

Le temps mythologique est ainsi appelé parce que, dans cet espace de temps, la fable est mêlée à l'histoire. Cette division commence à la fondation des premiers empires, et finit à la fondation de Rome (753) ; elle embrasse treize siècles et demi à peu près.

Le temps historique est ainsi appelé, 1° parce que c'est alors que l'incertitude historique cesse, et que les faits peuvent se vérifier ; 2° parce que la fondation de Rome, qui dans la suite a servi d'ère à tout l'*Occident*, est voisine des jeux olympiques (19 juillet 776) devenus l'*ère* d'une partie de l'*Orient* ; 3° parce que cet âge présente en Europe et en Asie les plus grandes révolutions. Cet espace comprend treize siècles, depuis la fondation de Rome (753) jusqu'à la destruction de l'empire romain d'Occident (476).

SUBDIVISIONS.

TEMPS PRIMITIF.

Le temps primitif peut se partager en deux époques :

1. *Adam*, ou la création du monde (4963).

2. *Noé*, ou le déluge universel (3308).

La première époque présente la création du monde, la désobéissance de nos premiers parens, le premier meurtre, la corruption des hommes et l'histoire des patriarches avant le déluge.

La seconde époque présente le déluge universel et la dispersion des hommes.

TEMPS MYTHOLOGIQUE.

Le temps mythologique peut se partager en trois époques :

1. *Bélus*, ou la fondation des premiers empires, 20e siècle avant J.-C. (1993). — *Temps idolâtrique.*

2. *Sésostris*, ou la fondation des plus anciennes villes de la Grèce (17e siècle) (1643). — *Temps héroïque.*

3. *Priam*, ou le siége de Troie : naissance des beaux-arts dans la Grèce (13e siècle) (1280). — *Temps poétique.*

TEMPS HISTORIQUE.

Le temps historique peut se partager en six époques :

1. *Lycurgue* (866), *ou le temps législatif*, 9e et 8e siècle.

2. *Cyrus* (536), *la gloire de la Grèce*, 6e siècle.

3. *La mort d'Alexandre* (324), *ou les conquêtes de Rome*, 4e siècle.

4. *Les Gracques, ou les discordes à Rome*, 2e siècle (133).

5. *Auguste, ou la gloire de l'Empire*, 1er siècle av. J.-C. (29).

6. *Caracalla, ou la décadence de l'Empire*, 3e siècle après J.-C. (211).

EXPLICATIONS DES ÉPOQUES.

TEMPS MYTHOLOGIQUE.

Première époque. — Temps idolâtrique, du 25e au 17e siècle.

La première époque présente l'établissement des quatre plus anciennes monarchies que l'on connaisse, la *Chine*, l'*Assyrie*, l'*Égypte*, la *Grèce*. On peut donner à ce temps le nom de *Temps idolâtrique*, parce que la superstition a divinisé presque tous les grands hommes qui ont vécu dans ces âges, et surtout les fondateurs d'empires. En *Assyrie*, Bélus, Ninus, Sémiramis; en *Égypte*, Ménès, Osiris, Mercure; en *Grèce*, Uranus, Saturne, Jupiter, ont été honorés de l'apothéose.

Seconde époque. — Temps héroïque, du 17e au 13e siècle.

La seconde époque commence aux conquêtes de Sésostris. Les victoires de ce prince furent en effet le principe des plus anciennes et des plus graves révolutions dans les trois parties du monde.

En *Asie*, elles affaiblirent les monarchies des Assyriens; en *Égypte*, elles changèrent l'ancienne constitution de l'État, et préparèrent de loin la corruption des mœurs et la décadence du royaume, par la foule d'étrangers que ce conquérant y amena.

Enfin elles donnèrent aux Égyptiens le goût des émigrations. C'est ainsi que des princes égyptiens conduisirent des colonies en Grèce. Inachus fonde *Argos* (1986); Persée, *Mycènes* (1348); Lelex, *Lacédémone* (1516); Cécrops, *Athènes* (1582); Sisyphe, *Corinthe* (1328). D'autres villes aussi fameuses dans la fable que dans l'histoire sont fondées vers la même époque.

On peut appeler cette division les *temps héroïques,* parce que l'esprit humain, plus éclairé dans cet âge, cessa d'accorder le nom de Dieux aux hommes chers à l'humanité, et se contenta de leur donner le nom de Héros ou Demi-Dieux. Tels sont *Deucalion, Danaüs, Pélops, Jason, Hercule, Thésée,* et cette multitude d'aventuriers dont les beaux-arts ont rendu les noms si célèbres.

Troisième époque. — Temps poétique, du 13e au 9e siècle.

La troisième époque a pour premier événement le *siége de Troie* (1280), siége que sa longueur, la foule des rois qui s'y sont trouvés, le nombre des héros qui y ont brillé, et plus encore le génie qui l'a chanté, ont rendu un des plus fameux événemens.

On peut appeler cette époque *temps poétique,* parce que, pendant sa durée, les prophètes et les poètes profanes ont commencé à instruire les humains, en leur développant de sublimes idées sous le voile des allégories, et avec le charme de l'harmonie.

TEMPS HISTORIQUE.

Première époque. — Temps législatif, du 9e au 6e siècle.

La première époque présente la réunion des quatre plus grands législateurs de l'antiquité : *Lycurgue*, à Lacédémone (c'est le plus ancien : il vivait dans le 9e siècle, vers 866) ; *Numa*, à Rome (en 714); *Solon,* à Athènes (594); *Confucius,* à la Chine (6e siècle) ; c'est pour cela que nous l'appelons *Temps législatif.*

On y voit l'entière destruction de l'empire d'Assyrie, et la fondation de trois autres monarchies célèbres formées de ses débris : 1° celle des Mèdes ; 2° celle des Babyloniens ; 3° celle des Ninivites. En Europe, l'origine de Rome, qui dans la suite a fait le destin de notre hémisphère ; l'établissement des principales républiques de la Grèce ; les progrès étonnans de la législation ; la naissance de la philosophie, et l'aurore de tous les beaux-arts.

Deuxième époque. — Gloire de la Grèce, du 6e au 4e siècle.

La seconde époque comprend deux siècles. Nous l'appelons *Gloire de la Grèce,* parce que, pendant ces deux siècles, la gloire des armes et celle du génie ont été portées chez les Grecs au dernier période. Nous l'indiquons par le nom de *Cyrus,* parce qu'à l'origine de cette époque, *Cyrus* jouait le rôle dominant dans l'univers ; ses victoires changèrent toute la face de l'Orient ; ses conquêtes dans l'Asie-Mineure, rechassant dans l'Europe les colons qui en étaient sortis, et qui possédaient les arts, devinrent le principe de l'éclat dont brilla la Grèce.

Troisième époque. — Conquêtes de Rome, du 4e au 2e siècle.

Nous l'appelons *Conquêtes de Rome*, parce qu'alors Rome a porté au degré le plus éminent ses talens et ses vertus, et que le bonheur le plus marqué, subordonné cependant à la sagesse, a

dirigé tous ses pas. Nous choisissons le moment de la *mort d'Alexandre* (324), parce que cet événement a fait naître dans toute l'Asie un des plus grands changemens qui se soient vus sur notre globe ; alors a commencé pour la Grèce cette décadence dont elle ne s'est jamais relevée; alors la république romaine s'agrandit en se rendant maîtresse de l'empire d'Alexandre.

Quatrième époque.—Discordes de Rome, du 2e au 1er siècle.

La quatrième époque comprend un siècle. Nous l'appelons *discordes de Rome*, parce que dans l'espace qu'elle renferme, les guerres civiles excitées par les plus grands hommes, tels que les *Gracques*, *Marius*, *Sylla*, *César*, *Pompée*, ont agité la république, et l'ont enfin conduite à sa perte.

Nous avons pris l'origine de cette époque aux querelles des *Gracques*, parce que les séditions excitées par ces deux frères ambitieux ont été le germe de toutes les autres, le principe de toutes les guerres domestiques, et par conséquent des révolutions qui les ont terminées.

Cinquième époque.—Gloire de l'Empire, du 1er au 3e siècle après J.-C.

La cinquième époque comprend deux siècles et demi. Nous l'appelons *Gloire de l'Empire*, parce que dans sa durée l'*Empire romain*, triomphant des Barbares, élevé au faîte de la gloire, conserve une supériorité de domination sur les peuples de notre hémisphère. Nous la faisons commencer à la bataille d'Actium, trente-un ans avant J.-C., parce que ce fut un événement qui affermit la puissance d'*Auguste*, et qui donna de solides fondemens au gouvernement sacré et militaire que ce prince commença à établir sous les noms de *pontife* et d'*empereur*.

Sixième époque.—Décadence de l'Empire, du 3e au 5e siècle.

La sixième époque comprend trois siècles. Nous l'appelons *Décadence de l'Empire*, parce que dans cet intervalle l'empire romain, attaqué de toutes parts, ébranlé par les plus affreuses secousses, s'affaiblit, chancelle, et finit par tomber sous les coups d'une foule de peuples presque inconnus jusqu'alors.

Nous faisons commencer cette époque à l'avénement de *Caracalla*, parce que ce fut sous ce prince que cette puissance qui, depuis Romulus jusqu'à la mort de Sévère, avait toujours été croissant, commença à s'affaiblir, et fut définitivement détruite par les Barbares en 476.

Les principales causes de la décadence de l'empire romain d'Occident sont :

1° Les grandes conquêtes des Romains ;

2° La faiblesse et les vices des empereurs ;

3° L'établissement du siége de l'empire à Constantinople, ce

qui soutint l'Orient pendant quelque temps, et laissa l'Occident exposé aux invasions des Barbares; toutefois cette translation était liée aux changemens de religion, et ne fut qu'une cause secondaire;

4° Les guerres civiles qui s'élevèrent par la division de l'empire;

5° Les richesses des Romains qui, ensevelis dans le luxe et la mollesse, ne cultivaient plus l'art militaire, mais prenaient les Barbares à leur solde, et leur apprenaient ainsi le métier de la guerre;

6° Enfin, le mépris qu'ils eurent pour ces mêmes Barbares, dont ils ne connaissaient ni les forces ni les régions.

MODÈLE D'UN TABLEAU SYNOPTIQUE POUR LES GRANDES DIVISIONS DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

Grandes divisions.	Subdivisions.	Explications.	Causes de la chute de l'empire.	Principaux historiens.
TEMPS primitif.	ADAM ou la création. NOÉ ou le déluge.	La première époque présente, etc.		

TABLEAU DES PRINCIPAUX HISTORIENS SPÉCIAUX

POUR L'HISTOIRE ANCIENNE.

HÉBREUX.

Moïse (1645).— Le *Pentateuque* ou les cinq livres, le plus ancien monument historique que l'on connaisse.—La *Genèse*, qui décrit la création, et contient 200 ans jusqu'aux juges.—L'*Exode*, la sortie d'Egypte.—Le *Lévitique*, la loi des prêtres.—Les *Nombres*, recensement du peuple.—Le *Deutéronome*, répétition de la loi.

Les autres ouvrages historiques sur les Hébreux sont : le livre de Josué; le livre des Juges; le livre de Ruth, attribué à Samuel; 4 livres des Rois, durant 600 ans; 2 des Paralipomènes, appelés aussi chroniques; 2 d'Esdras, durant et après la captivité; 4 livres de Tobie, Judith, Esther et Job; 150 psaumes, écrits la plupart par David; les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des Cantiques*, par Salomon; la *Sagesse*, l'*Ecclésiaste*, le livre des préceptes.

Les 16 prophètes, dont 4 grands pour l'importance de leurs écrits, savoir : Isaïe, Jérémie, avec son secrétaire Baruch, Ézéchiel et Daniel.

Les 12 petits sont : *Osée*, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie.
Les deux livres des Machabées ; ils terminent l'histoire sacrée 130 ans avant J.-C.

GRECS.

HÉRODOTE (484), le père de l'histoire, nous a transmis en 9 livres, appelés les Neuf Muses, du style le plus coulant et le plus doux, un espace de 120 ans depuis Cyrus jusqu'à Xercès ; il abonde en épisodes.

THUCYDIDE (471-391) : guerre du Péloponèse pendant 21 ans. Il est vif, concis et sévère.

XÉNOPHON (445-350), grand capitaine, philosophe, historien, finit la guerre du Péloponèse par Thucydide, et va jusqu'à la bataille de Mantinée (363). Il a laissé de plus la *Cyropédie* ou l'histoire du jeune Cyrus, et la *Retraite des dix mille* dont il fut le général. Son style doux et plein de grace l'a fait surnommer l'*Abeille attique*.

CTÉSIAS (337), Médecin de Cyrus-le-Jeune et d'Artaxercès, a écrit l'histoire des Assyriens et des Perses en 23 livres dont il ne reste plus que des fragmens. Il contredit fort *Hérodote*, et lui est préféré par *Diodore* de Sicile.

POLYBE (205-123), l'élève de Philopœmen et l'ami de Scipion l'Africain II, a écrit une histoire générale de 53 ans, depuis les deux guerres puniques jusqu'à la réduction de la Macédoine, en 40 livres, dont nous n'avons que 5 premiers et quelques fragmens des autres.

DENYS D'HALICARNASSE (25 ans avant J.-C.) a écrit les antiquités romaines depuis l'origine de Rome jusqu'à la première guerre punique, en 20 livres ; nous n'en avons que 11 et quelques fragmens qui nous sont parvenus par les recueils de *Constantin* Porphyrogénète, les citations de Photius dans sa *Bibliothèque*. Denys est très instructif, mais prolixe. On a remarqué que c'est à deux historiens grecs, *Denys* et *Polybe*, que nous devons nos connaissances les plus certaines sur les mœurs de Rome.

DIODORE de Sicile (40 ans avant J. C.), dans sa *Bibliothèque historique*, donne l'histoire des Egyptiens, des Assyriens, Mèdes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois en 40 livres ; il ne nous en reste que 15 sur les antiquités barbares et grecques, la vie d'Alexandre, et les querelles de ses capitaines.

PLUTARQUE (50) : *Vies des grands hommes de l'antiquité*, traduit par Amyot. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre de style.

LATINS.

JULES CÉSAR (41) : *Commentaires,* notions précieuses sur les Gaulois, et sur la conquête de la Gaule par les Romains.

SALLUSTE (85-35) : guerre de Jugurtha, guerre de Catilina, et fragmens d'histoire générale. Sa précision, son énergie, sa briéveté admirable, son style nerveux l'ont fait comparer à *Thucydide.*

TITE-LIVE (59-17), l'Hérodote des Romains, élégant, varié, abondant, avait composé l'histoire complète de la république romaine, en 140 livres dont il ne nous reste que 35. Un savant, nommé Freinshémius a osé entreprendre de restaurer ce que nous avons perdu.

PATERCULUS (1[er] siècle) : le *Dernier siècle de la république,* portraits admirables de style, mais gâtés par l'adulation de Séjan.

JUSTIN (sous Antonin), abréviateur de *Trogue-Pompée,* dont l'histoire grecque et romaine s'est perdue malheureusement.

CORNÉLIUS NÉPOS (39 ans avant J.-C.), contemporain de Cicéron, auteur des Vies des grands capitaines, renfermant le précis de la vie de vingt capitaines grecs, de deux Carthaginois (Hamilcar et Annibal), et de deux Romains (Porcius Caton et Pomponius Atticus).

VALÈRE MAXIME, de Rome, contemporain d'Auguste, auteur d'un recueil déclamatoire des actions et des paroles remarquables des Romains ; ces livres sont au nombre de 9.

CORNÉLIUS TACITE, d'Interamna, sous Vespasien, Titus et Domitien (né l'an 61) : *Vie d'Agricola,* chef-d'œuvre de biographie ; *Mœurs des Germains*, énergique et ingénieuse satire des mœurs romaines ; *Annales*, depuis la mort d'Auguste jusqu'à la mort de Néron ; *Histoires* depuis la mort de Néron jusqu'à l'empire de Nerva ; ces deux derniers ne nous sont pas parvenus.

QUINTE-CURCE, contemporain de Vespasien et de Trajan (1[er]), auteur déclamatoire d'une histoire d'Alexandre-le-Grand, parties perdues supplées par Freinshémius.

SUÉTONE, contemporain de Néron, auteur des vies des douze premiers Césars, et d'un traité des grammairiens célèbres, dont une partie est perdue.

FLORUS D'ESPAGNE, contemporain de Trajan et d'Adrien, auteur d'un brillant abrégé de l'histoire romaine, depuis Romulus jusqu'à Auguste.

FLAVIUS JOSÈPHE DE JÉRUSALEM (37-74). Guerre de Judée. — Antiquités judaïques en 20 livres.

OBSERVATIONS.

*Cette introduction présente une analyse de l'*Histoire ancienne ; *il faut :*

1° *Que l'élève l'étudie avec soin ; qu'il en justifie toutes les parties, en se rappelant les* Histoires particulières *qui s'y rapportent* (Esquisses historiques) ;

2° *Qu'il en forme un tableau synoptique disposé avec clarté ;*

3° *Qu'il s'exerce à comparer les époques les unes avec les autres, verbalement ou par écrit ;*

4° *Qu'il pose lui-même les questions sur chacune des divisions.*

TABLEAU COMPARATIF

OU

*Rapport des douze époques chronologiques de Bossuet, avec la chronologie adoptée dans l'*Histoire générale, *d'après l'*Art de vérifier les dates *et les principaux ouvrages historiques.*

ÉPOQUES.			HISTOIRE GÉNÉRALE		DIFFÉRENCE.
BOSSUET.	avant J.-C.	du monde.	avant J.-C.	du monde.	
1re ADAM ou la Création, 1er âge du monde.........	4004	1	4963	1	959
2e NOÉ ou le Déluge, 2e âge du monde............	2348	1656	3308	1655	960
3e Vocation d'Abraham, 3e âge du monde.........	1921	2083	2291	2672	370
4e MOÏSE ou la Loi écrite, 4e âge du monde.........	1491	2513	1645	3318	154
5e La prise de Troie.......	1184	2820	1280	3683	96
6e SALOMON ou le Temple achevé, 5e âge du monde.	1004	3000	991	3972	13
7e ROMULUS ou Rome fondée.	754	3250	753	4191	1
8e CYRUS ou les Juifs rétablis, 6e âge du monde.......	536	3468	536	4427	»
9e SCIPION ou Carthage vaincue..................	202	3802	202	4761	»
10e Naissance de Jésus-Christ, 7e âge du monde......	»	4004	»	4963	»
11e CONSTANTIN ou la Paix de l'Église...........	312	4316	312	5275	»
12e CHARLEMAGNE ou l'Établissement du nouvel empire..................	800	4804	800	5763	»
Époque actuelle.......	1841	5845	1841	6804	»

ÉLÉMENS
D'HISTOIRE
GÉNÉRALE.

PREMIER SIÈCLE DU MONDE.

50e SIÈCLE
AVANT JÉSUS-CHRIST.

TEMPS PRIMITIFS.

ÉVÉNEMENS.

HISTOIRE SAINTE. — 4963. Création du monde. — Adam et Ève. (4004. — Système d'Ussérius.)

Développement.

Création du monde. — Dieu créa tous les corps de l'univers; il doua l'homme et la femme de justice et d'immortalité, et les plaça dans un séjour de délices que nous nommons *Paradis terrestre;* mais *Adam* et *Ève*, par leur désobéissance, s'attirèrent la colère de l'Éternel, qui les condamna aux peines de la vie et à la mort.

2

49e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

HISTOIRE SAINTE.— 4833. Mort d'Abel. — 4834. Postérité d'Adam. — Seth.

Développement.

Mort d'Abel. — Adam après sa chute eut deux fils, Caïn et Abel : Caïn conçut de la jalousie contre son frère et le tua ; ce fut le premier meurtre.

Seth. — Un troisième fils, nommé Seth, consola Adam : il se distingua par sa justice et sa piété. Ses fils suivirent son exemple ; alors les descendans d'Adam furent divisés en *postérité de Seth* ou enfans de Dieu, et en *postérité de Caïn* ou enfans des hommes. Caïn et son fils Enoch bâtirent la première ville : elle fut appelée Enochia.

TABLEAU DES PATRIARCHES

ANTÉ-DILUVIENS.

1. Adam	Né en 4963.	Mort en 4033.
2. Seth	— 4834.	— 3934.
3. Enos	— 4729.	— 3324.
4. Caïnam	— 4639.	— 3729.
5. Malaléel	— 4569.	— 3674.
6. Jared	— 4504.	— 3542.
7. Henoch	— 4342.	— 3978.
8. Mathusalem	— 4277.	— 3308.
9. Lamech	— 4090.	— 3313.
10. Noé	— 3908.	— 2958.

OBSERVATIONS

SUR LES PREMIÈRES SOCIÉTÉS AVANT LE DÉLUGE.

Des populations nombreuses existaient avant le déluge. L'art d'ensemencer les terres, de nourrir les bestiaux, de se vêtir de

leurs dépouilles (art que l'on attribue à *Tubal Caïn*, descendant de Caïn), avait fait des progrès. *Tubal* avait inventé les tentes pour la demeure des pasteurs; on croit même que l'invention des instrumens de musique date de plusieurs siècles avant le déluge ; on les doit à Jubal. Le besoin fit naître l'industrie ; bientôt la jalousie, qui avait causé le premier meurtre, obligea les hommes et les familles entières à se réunir contre des ennemis plus ou moins voisins. Les premières sociétés furent formées, et la Genèse dit qu'*il y avait déjà dans ce temps des hommes puissans qui s'arrogeaient la supériorité sur les autres dont ils troublaient la paix et le bonheur.* Ces sociétés seraient devenues considérables, si un déluge n'eût inondé le sol où elles s'établissaient, et n'eût réduit toute la race d'Adam à la seule famille de Noé.

La religion nous offre les deux circonstances suivantes :

1° La sanctification du septième jour ;

2° L'établissement des oblations, où chacun était son propre sacrificateur. On croit cependant que dans la suite les familles se réunissaient pour rendre un culte à Dieu, et que le chef de la famille était le seul sacrificateur.

Presque toutes les traditions des anciens peuples parlent d'une grande révolution opérée par les eaux, et le globe présente des phénomènes qui l'attestent.

La *Bible.*—Lecture : *Études géographiques* de M. Lévi.

34e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

HISTOIRE SAINTE. — 3308. — (2348. V.) Déluge universel.

Développement.

HISTOIRE SAINTE.

Déluge universel. — La mort d'*Adam*, l'enlèvement d'*Enoch* et la vieillesse des autres patriarches, qui jusqu'alors semblaient avoir retenu les

hommes dans de certaines bornes, parurent laisser un libre cours à la corruption. Mais au milieu de la dépravation générale se montra un juste : ce fut *Noé*, fils de Lamech, petit-fils de Mathusalem, et dixième patriarche. Il trouva grace devant Dieu, qui lui ordonna de construire un grand vaisseau, que nous appelons *arche*. A l'époque fixée, Noé, sa femme, ses enfans, Sem, Cham et Japhet, ainsi que leurs femmes, se renfermèrent dans l'arche, après y avoir fait entrer, suivant l'ordre de Dieu, des animaux de toutes les espèces. Aussitôt *les fontaines des abîmes et les cataractes du ciel furent ouvertes, et il tomba une grande pluie sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits*; c'est-à-dire que, durant cet espace de temps, la terre fut, sans la moindre interruption, inondée des eaux qui sortaient avec impétuosité de son sein, et de celles qui tombaient du ciel par torrens. Les plus hautes montagnes du monde en furent couvertes, et nul être vivant ne put échapper à la mort; tandis que l'arche, se soutenant sur les flots, s'élevait à mesure que croissait l'inondation. Au bout de cent-cinquante jours, les eaux commencèrent à diminuer, et l'arche, cessant alors d'être à flot, s'arrêta sur le *mont Ararat*, dans l'ancienne *Petite-Arménie;* mais ce ne fut que trois cent quatre-vingt-treize jours après l'entrée de Noé dans l'arche que les eaux se retirèrent entièrement. La terre se trouvant desséchée et raffermie, le patriarche sortit avec sa famille, et s'empressa d'offrir un sacrifice au Seigneur.

Noé conserva les arts nécessaires au soutien de la vie; il s'appliqua surtout à l'agriculture; le premier il planta la vigne, et s'enivra du vin dont il découvrit l'usage. Ce fut alors qu'il maudit *Cham* en la personne de son fils Chanaan, et qu'il bénit Sem et Japhet. Noé mourut à l'âge de neuf cent cinquante ans.

LECTURE. — *La Bible.* — Notions géologiques dans les *Études géographiques* de M. LÉVI.

RÉFLEXIONS

DE BOSSUET SUR LES TEMPS QUI ONT SUIVI LE DÉLUGE.

Près du déluge se rangent le décroissement de la vie humaine, le changement dans le vivre, et une nouvelle nourriture, substituée aux fruits de la terre. A mesure que les hommes se multiplient, la terre se peuple de proche en proche ; on passe les montagnes, les précipices ; on traverse les fleuves, et enfin les mers, et on établit de nouvelles habitations. La terre, qui n'était au commencement qu'une forêt immense, prend une autre forme ; les bois abattus font place aux champs, aux pâturages, aux hameaux, aux bourgades, et enfin aux villes. On s'instruit à prendre certains animaux, à apprivoiser les autres et à les accoutumer au service. On eut d'abord à combattre les bêtes farouches ; les premiers héros se signalèrent dans ces guerres. Elles firent inventer les armes que les hommes tournèrent bientôt après contre leurs semblables.

Avec les animaux l'homme sut s'approprier les fruits et les plantes ; il plia jusqu'aux métaux à son usage, et peu à peu il y fit servir toute la nature. Comme il était naturel que le temps fît inventer beaucoup de choses, il devait aussi en faire oublier d'autres, du moins à la plupart des hommes.

Ces premiers arts, que Noé avait conservés, et qu'on voit encore en vigueur dans les contrées où se fit le premier établissemeni du genre humain, se perdirent à mesure qu'on s'éloigna de ce pays ; il fallut ou les reprendre avec le temps, ou que ceux qui les avaient conservés les reportassent aux autres ; c'est pourquoi on voit tout venir de ces terres toujours habitées où les fondemens des arts demeurèrent en leur entier, et là même on apprenait beaucoup de choses importantes.

La connaissance de Dieu et la mémoire de la création s'y conservèrent ; mais elles allaient s'affaiblissant peu à peu ; les anciennes traditions s'oubliaient et s'obscurcissaient ; les fables qui leur succédèrent n'en retenaient plus que de grossières idées ; les fausses divinités se multipliaient.

30e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

HISTOIRE SAINTE. — 2907-2868. Dispersion des hommes, origine des différentes races. — Formation des peuples par migrations et par colonies.—Succession des peuples de l'histoire ancienne.

CHINE.—Première dynastie chinoise.—Fo-Hi.

Développement.

HISTOIRE SAINTE.

Noé et ses enfans ne s'éloignèrent pas du lieu où l'arche s'était arrêtée; mais leurs descendans se répandirent dans les contrées voisines, comme dans la Syrie et dans la Mésopotamie. Environ cent-cinquante ans après le déluge, les descendans de Noé, forcés de se séparer, voulurent laisser un monument de leur puissance pour se former un point central de réunion et pour se préserver d'un second déluge, en bâtissant une ville avec une tour dont le sommet devait atteindre le ciel. Ils commencèrent ce grand ouvrage au sud de la Mésopotamie, dans la plaine de *Sennaar*, qui s'étendait jusque dans la Babylonie; mais Dieu, pour confondre ce projet insensé, mit une telle diversité dans leur langage, qu'ils ne s'entendirent plus les uns les autres, et qu'ils furent obligés d'abandonner l'entreprise. Cette tour fut appelée *Babel*, mot qui signifie *confusion*. On croit que, dans le même endroit, fut bâtie par la suite la ville de Babylone.

Babel n'était sans doute que la tentative trop précoce d'une unité réservée aux siècles postérieurs. Dispersés dans le reste du monde, ceux qui avaient tenté cette audacieuse entreprise allèrent continuer

séparément un projet qui devait un jour se réaliser.

C'est du lieu même où fut élevée la tour de Babel que se fit *la dispersion des hommes* après le déluge, sous Phaleg, fils d'Héber, arrière-petit-fils de Sem. Ils étaient alors partagés en trois races issues des trois fils de Noé; et nous devons d'abord remarquer en général que *les enfans de Sem* s'établirent au milieu, et dans la partie orientale de l'Asie, depuis les monts *Amanus* et *Taurus* jusqu'à la mer du Japon; *ceux de Cham* vers le sud-ouest et en Afrique : ils fondèrent l'empire de Babylone; c'est d'eux que sortirent les Egyptiens, les Chananéens, les Phéniciens et plusieurs autres nations : *ceux de Japhet* s'établirent dans la partie occidentale et dans la partie septentrionale de l'Asie, ainsi qu'en Europe.

Après avoir jeté un coup-d'œil sur ces émigrations, entrons dans quelques détails.

1. **Japhet** peut être regardé comme le tronc originaire de la *race blanche* ou *arabe indienne, celtique* et *caucasique.*

Le nom de cette race a été *connu* de anciens Grecs et Romains : *Audax Japeti genus* (Horace. *Od.*), l'*audacieuse race de Japhet.*

2. **Sem** sera la tige de la très nombreuse race basanée et olivâtre, ou *chinoise-kalmouke*, *mongole* et *lapone.*

Les *Américains* paraissent être une branche de cette grande famille.

3. **Cham** maudit par son père, qui lui prédit qu'il serait l'esclave des descendans de ses frères, peut se reconnaître *dans la race nègre* et *hottentote.*

Les *Malais* paraissent être un mélange des générations de Sem et de Cham.

Cet ensemble comprend donc tout le genre humain sous trois tiges originaires principales.

Présentons maintenant le tableau de ces émigrations suivant le système le plus moderne.

Nota. L'élève suivra ces émigrations sur l'Atlas complet de l'auteur.

TABLEAU synoptique des premières émigrations suivant le système le plus moderne.

RACES.	FOYERS DE POP.	PEUPLES DÉRIVÉS.
Blanche. TIGE DE JAPHET. 4 foyers. EUROPÉENS.	1. En Europe, la famille celtique a son foyer dans la Suède vers les monts scandinaves, *la fabrique du genre humain.*	Les Cimbres, les Goths, les Suèves, les Teutons, les Alains, les Francs, les Normands, les Danois, les Saxons; c'est de là que paraissent émaner tous les Européens.
	2. Flanc occidental de la chaîne du mont Caucase.	Peuples de la Moscovie, de l'Ukraine, de la Pologne, de la Turquie, enfin toutes les générations scythes, esclavones, vandales, sarmates, illyriques et tartares qui ont inondé successivement l'Europe orientale.
	3. Montagnes de l'Arménie.	Les familles arabes, israélites, syriennes, persanes; ensuite les mauresques, les barbaresques et les maroquines.
	4. Montagnes du Koraçan, de la Perse (Bactriane.)	Les familles indiennes et mongoles répandues jusqu'au Gange, au Malabar et à la côte de Coromandel.
Basanée ou *olivâtre.* TIGE DE SEM. 3 foyers. ASIATIQUES.	1. Montagnes entre la Léna et le Jenissei.	Familles polaires de Samoïèdes, de Tungouses, de Jakutes, d'Ostiakes; elles se sont étendues vers l'orient jusqu'au Kamstchatka; vers l'occident elles ont peuplé la Laponie et le Groënland, le Labrador avec le pays des Esquimaux, dans l'Amérique.
	2. Plateau de la Tartarie.	Les hordes Kalmoukes, Mongoles, Eleuthes qui étendent leurs vastes rameaux dans toute l'Asie septentrionale.
	3. Montagnes du Thibet.	Mongols orientaux et méridionaux, Malais, Chinois, Siamois, Japonais, etc.
Cuivrée. AMÉRICAINS. 2 foyers.	1. Andes.	Peuples du Pérou et du Yucatan, du Mexique, de la Louisiane et de la Californie.
	2. Cordilières.	Brésiliens, Paraguay, Chiliens, et les habitans des terres magellaniques.
Brune foncée. OCÉANIENS. 1 foyer.	Iles de la Sonde, Moluques et Philippines, presqu'île de Malaca.	Nombreuses colonies de la mer du Sud jusqu'à la nouvelle Zélande et Madagascar.
Noire. TIGE DE CHAM. 4 foyers. AFRICAINS.	1. Les chaudes montagnes de Nigritie.	Peuples occidentaux de l'Afrique, familles de nègres proprement dits.
	2. Montagnes de la Lune, chaîne du milieu de l'Afrique et de la brûlante Ethiopie.	Cafres.
	3. Montagnes du pays des Namaquois.	Race hottentote.
	4. Montagnes de la Nouvelle-Hollande.	Les habitans de la Nouvelle-Hollande et les Papous.

OBSERVATIONS

SUR LE TABLEAU DES GRANDES FAMILLES.

D'après ce tableau, les grandes familles primitives paraissent avoir eu dans le principe des foyers d'où elles se sont disséminées et reproduites de proche en proche par des augmentations successives de populations. Ces foyers de propagation peuvent se reconnaître à la beauté et à la perfection corporelle de chaque famille qui la précède; et, comme le genre humain s'est dispersé par des colonies, il est naturel de croire qu'il a suivi d'abord les terres avant de s'exposer à l'inconstance des eaux et à un Océan inconnu.

Ainsi les familles humaines paraissent avoir établi leurs *foyers primitifs* près des élévations du globe, et de là elles se sont écoulées, comme les fleuves des montagnes, jusqu'aux extrémités des terres et aux rivages des mers.

C'est dans les pays de montagnes que l'espèce est la plus florissante, plus libre et plus féconde : c'est la patrie première du genre humain, c'est de là que coule sans cesse l'urne des générations; c'est du sein des montagnes que sortent les conquérans et les *colonies* pour descendre dans les plaines fertiles.

Considérons de plus que chacun de ces foyers est le centre d'une langue-mère d'où sont découlés différens idiomes ou dialectes. Par exemple, le point central et originaire de la *famille celtique* qui est placé au nord, a répandu la langue germanique partout où les peuples de ces contrées se sont établis.

Si la France, l'Italie et l'Espagne ne parlent pas aujourd'hui une langue d'origine teutonique, c'est parce que la langue latine a prévalu et a modifié considérablement la première. Mais avant les conquêtes des Romains et l'introduction du latin dans l'Europe australe, le langage des Celtes et des Ibé-

riens ressemblait à celui des Helvétiens, des Germains et des autres peuples teutons.

Il en est de même de la famille esclavone, dont on entend la langue depuis le golfe de Venise jusqu'aux extrémités de la Russie, quoiqu'elle subisse plusieurs dialectes. On sait que les langues d'Orient, comme celles des Arabes, des Syriens, des Phéniciens, des Persans, des Malais, des Juifs, etc., ne sont que les divers idiomes d'une langue-mère, l'*araméen*. Non seulement la forme du corps et le langage présentent des traits communs dans chacune de ces grandes familles humaines; mais les mœurs, les usages, les coutumes et les idées religieuses semblent indiquer aussi une source commune pour chacune d'elles, quoiqu'une foule de circonstances aient beaucoup multiplié les accessoires. Il nous paraît donc probable que chaque race humaine a des points ou des *foyers* d'où sont sorties les diverses familles que nous trouvons répandues aujourd'hui sur la terre.

Lecture : 1° *Histoire naturelle* de Buffon ; 2° *Histoire naturelle* de Virey ; 3° *Esquisses littéraires* de l'auteur.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

SUR LA FORMATION DES PREMIÈRES SOCIÉTÉS.

Le déluge, cet incontestable bouleversement du globe, est l'expression d'une idée morale, d'une idée de châtiment.

Quand la colère céleste s'est apaisée, la terre est sèche et on peut l'habiter, mais les forêts sont immenses et les bêtes nombreuses ; la première *leçon* de sociabilité est dans l'alliance qu'il faut former contre les lions et les tigres. Qu'un jour il se rencontre un homme dont l'œil soit plus sûr, la vigilance plus active, ses semblables se réunissent autour de lui, et le nomment *leur chef*. Cet homme sera *Nemrod, puissant chasseur devant le Seigneur*, qui commença à être puissant sur la terre. Nemrod est l'expression de la vie de CHASSEUR, ce premier état de l'humanité qui commence toutes les *sociétés*, et qui est la base de son *droit naturel*. L'homme réfléchit ; il ne détruisit plus les bêtes qui pouvaient lui être utiles, il les apprivoisa, il devint PASTEUR.

Bientôt commença cette centralisation, principe de toute société et de tout gouvernement. Tout se réunit, se groupa autour de l'homme. La famille devint tribu, et posséda pour se transporter d'un lieu dans un autre, un chariot informe traîné par des animaux. La *matière* et la *vie* étaient vaincues. La civilisation commençait. On trouve aussi l'idée d'un Dieu chez tous ces peuples primitifs ; elle précède la société, ou du moins elle naît avec elle. Ces premières notions de la religion ont pris naissance en Orient qui a été le berceau de l'homme, et se sont propagées dans les autres contrées du globe.

LECTURE. Michelet (Histoire universelle) ; Vico (Science nouvelle) ; Lerminier (Législations comparées).

La vie nomade appela quelques changemens. L'homme soupçonne que la terre est susceptible de culture. Il devient AGRICULTEUR. Les relations se multiplient et améliorent l'organisation sociale. Le tempérament physique est moins despotique, il y a moins de fatigue et dès lors moins d'intempérance. Enfin, *la vie agricole* donne des notions de *droit particulier* bientôt suivi de *droit public ;* la famille ou le gouvernement patriarcal renferme donc le germe du gouvernement politique ; l'autorité paternelle est reconnue insuffisante : il faut quelqu'un qui explique la loi. La loi est également imposée à tous, et les différentes familles sont confondues dans une vaste *unité.* Voilà *le peuple, le chef, le roi.*

LECTURE : Dans les *Esquisses historiques*, les gouvernemens, les langues, les religions, etc., et tout ce qui a rapport aux premières sociétés.

Dans les *Esquisses littéraires* de l'auteur, la formation des langues et le tableau des littératures anciennes et modernes.

OBSERVATIONS.

Nous ne savons rien sur les premiers peuples ; il est certain qu'ils ne restèrent pas dans l'inaction ; mais le temps a voilé une grande partie de leur histoire. Comment se reconnaître dans cet obscur dédale ? Il m'a semblé raisonnable de rejeter toutes ces traditions poétiques, tous ces faits douteux, et d'offrir à mes jeunes lecteurs *la succession des peuples*, en leur faisant observer que la certitude des faits ne commence qu'au neuvième siècle, pour l'histoire profane.

Première Partie.

SUCCESSION DES PEUPLES.

PEUPLES ANCIENS.

Énumération des divers peuples dans leur ordre chronologique et géographique. — Classification d'après leur importance respective.

LES PEUPLES ANCIENS, DONT L'HISTOIRE EST PRESQUE INCONNUE, SONT :

1° En Asie, les INDIENS, les CHINOIS, les JAPONAIS, les SCYTHES ; en Afrique, les ETHIOPIENS ; en Europe, les CELTES et les BASQUES.

LES PEUPLES DONT ON CONNAIT L'HISTOIRE SONT :

2° Dans le 25e s. (2467) avant J.-C., *les Egyptiens*, dont le fondateur est Ménès.

3° Dans le 23e s. (2296), les Hébreux ; premier patriarche, Abraham.

4° Dans le 20e s. (1993), les *Assyriens*, fondateur Bélus. Sur les ruines de l'empire d'Assyrie s'élevèrent, dans le 8e s., les Mèdes (759), fondateur Arbacès ; les Babyloniens (759), fondateur Belèsis ; les Ninivites (759), fondateur Phul.

5° Dans le 17e s. (1640), les Phéniciens, fondateur Agénor.

6° Dans le 16e s. (1582), les GRECS, fondateur Cécrops.

Les principaux peuples de la Grèce étaient : Les Athéniens (1582), fondateur Cécrops ; les Thébains (1549), fondateur Cadmus ; les Spartiates (1516), fondateur Lelex ; les Corinthiens (1328), fondateur Sisyphe ; les Mycéniens (1348), fondateur Persée.

7° Dans le 16e s. (1590, 1568), les Troyens, fondateurs Teucer et Dardanus.

Dans le 16e s. (1579), les Lydiens ; fondateur, *Mœon*, chef des Atyades.

8° Dans le 9e s. (860), les Carthaginois (colonie phénicienne); fondatrice, Didon.

9° Dans le 8e s. (753), les *Romains;* fondateur, Romulus.

10° Dans le 6e s. (536), les *Perses ;* fondateur, Cyrus.

11° Dans le 4e s. (360, 330), les *Macédoniens ;* fondateurs, Philippe et Alexandre.

A la mort d'Alexandre, l'Empire macédonien fut partagé en quatre royaumes, entre les généraux du conquérant : la Macédoine échut à Cassandre, la Thrace à Lysimaque, la Syrie à Séleucus, l'Egypte à Ptolémée, fils de Lagus.

12° Dans le 3e s. (255), les Parthes ; fondateur, Arsace.

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST, an 4963 *du monde, 50e siècle.*

13° Dans le 3e s. (228) après J.-C., les nouveaux Perses ; fondateur, Artaxercès.

14° Dans le 4e s. (395), l'empire d'Orient ; premier empereur, Arcadius.

15° Dans le 4e s. (395), l'empire d'Occident ; premier empereur, Honorius. En 476, eut lieu *la chute de l'Empire Romain d'Occident* causée par l'invasion de peuples barbares de la Germanie. C'est alors que finit l'histoire ancienne, après une durée de 5439 ans.

CLASSIFICATION GÉOGRAPHIQUE.

En Asie. — Les Hébreux, les Assyriens, les Phéniciens, les Troyens, les Perses, les Lydiens, les Parthes.

En Afrique. — Les Egyptiens, les Carthaginois, les Numides.

En Europe. — Les Grecs, les Macédoniens, les Romains, les Gaulois, les Germains.

D'APRÈS LEUR IMPORTANCE.

Les Juifs, les Grecs, les Romains, les Egyptiens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Perses, les Assyriens, les Troyens et les Lydiens.

D'APRÈS LES MONARCHIES.

4 grandes : Assyrienne, Perse, Macédonienne, Romaine.

D'APRÈS LES RÉPUBLIQUES.

4 grand s : De Sparte, d'Athènes, de Thèbes, de Corinthe.

DURÉE DES GRANDES MONARCHIES.

1° *Assyrienne* : Depuis *Bélus* jusqu'à *Sardanapale* (de 1993 à 759=1234), douze siècles passés.

2° *Romaine :* Depuis *Auguste* jusqu'à *Romulus-Augustule* (de 29 ans avant J.-C. à 476 après = 505), cinq siècles.

3° *Perse :* Depuis *Cyrus* jusqu'à *Darius Codoman* (de 536 à 331=205), deux siècles.

4° *Macédonienne :* Règne d'*Alexandre* (336 à 324), douze ans.

CHINE.

OBSERVATIONS SUR L'ORIGINE DES CHINOIS.

Il serait difficile d'assigner une époque fixe au commencement de l'histoire de la Chine, ou plutôt au moment où ce pays fut peuplé. Les prétentions des Chinois sur leur antiquité sont tellement exagérées, qu'ils donnent à leur empire, depuis le commencement des choses terrestres, une durée de deux cent soixante-dix-huit mille et quelques années!

Quoi qu'il en soit, on a pensé depuis long-temps que les pays de l'Orient avaient été visités par les premiers hommes. Guidées peut-être par leur imagination, les peuplades qui, des hauteurs de l'Asie centrale, descendirent dans la Chine, durent s'y arrêter, et s'y croire sur le sol le plus favorisé du ciel. En effet, deux grands fleuves, le Hoang-Ho et le Kiang, traversent cette contrée du couchant au levant. C'est la plus vaste, la plus fertile de celles qui, s'abaissant vers le soleil, touchent à la grande mer, regardée jadis comme le terme de toute émigration.

Il paraîtrait que ce fut chez les tribus voisines du Hoang-Ho, ou de la rivière Jaune, que furent jetés les fondemens de l'empire Chinois. C'est vers le nord-ouest qu'une espèce d'écriture s'est introduite, soit que le législateur de la Chine l'ait inventée en effet, soit qu'il ait seulement transmis à des hordes plus sauvages un procédé connu déjà de quelque autre peuplade. Les annales chinoises font mention de deux personnages sous lesquels l'industrie aurait fait quelques progrès avant le célèbre Fo-Hi ; mais c'est à ce prince que nous nous arrêterons un instant, à cause de la vénération que lui portent encore aujourd'hui les Chinois, qui le regardent comme le fondateur de leur empire.

Fo-Hi. — Fo-Hi divisa tout le peuple en cent grandes familles ; il le soumit aux lois du mariage, lui apprit à défricher les terres, à multiplier les troupeaux, et introduisit l'art de forger le métal. On lui attribue aussi des observations astronomiques, et l'invention du cycle sexagésimal, dont les divisions embrassent les jours, les mois et les années. Pour adoucir le naturel farouche de ses sujets, il inventa quelques instrumens de musique. Il est vraisemblable

que Fo-Hi n'avait pas autant de connaissances que lui en donnent les écrivains chinois, et qu'on lui attribue des découvertes dues en grande partie à ses prédécesseurs ou à ceux qui ont régné après lui.

Les Chinois n'ayant été en communication avec aucun peuple de l'antiquité, les événemens qui appartiennent à leur histoire ne peuvent être rapportés dans cet ouvrage classique.

25e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

ÉGYPTE.—2467. Ménès, premier roi d'Egypte.

OBSERVATIONS

SUR L'ORIGINE DES ÉGYPTIENS ET SUR LES ÉTHIOPIENS.

Nous n'avons, sur les premiers temps de l'Egypte, aucune notion certaine. Moïse donne une description fidèle de ce pays, mais seulement de son temps ; encore ce n'est pas une histoire suivie. Toutes les connaissances que nous en avons nous viennent d'Hérodote, historien grec du 5e siècle avant J.-C., qui consigna dans ses écrits les renseignemens qu'il avait recueillis de la bouche même des prêtres. Mais ceux-ci n'avaient eux-mêmes pour guides que des monumens publics, sur lesquels étaient tracées des figures allégoriques nommées *hiéroglyphes*. Ces caractères symboliques ne représentant que des idées, et pouvant s'interpréter de manières différentes, n'offraient d'ailleurs qu'une histoire bornée à des récits tronqués et sans ordre chronologique.

Quoi qu'il en soit, l'Egypte est l'une des contrées de notre globe où un lien politique a été établi dès les plus anciens temps. Les causes de cette civilisation se trouvent en partie dans sa situation géographique. Long-temps avant qu'il existât un grand empire d'Egypte, plusieurs petits états paraissent s'être formés dans la vallée fertile du Nil. Il semble évident que la Haute-Egypte a été le lieu le plus anciennement cultivé, et cette culture venant du midi, s'étendit dans la suite vers le nord par l'établissement des colonies. Vraisemblablement ces tribus se formèrent par l'émigration d'une tribu étrangère, différente de celle des nè-

gres, comme le prouvent des figures, soit sculptées, soit peintes, qu'on trouve sur les monumens égyptiens.

Les *Éthiopiens*, partis de *Méroé*, entrèrent à diverses époques dans l'Egypte; ils en civilisèrent les premiers habitans et formèrent des *Nomes* ou états séparés, tels que ceux de *Thèbes*, d'*Eléphantine*, d'*Héraclée*, de *Thin* ou de *This*, dans l'Egypte supérieure; ceux d'une première *Memphis*, de *Mendès*, de *Bubaste*, de *Xoïs*, de *Tanis*, dans la moyenne et la Basse-Egypte. Ils établirent deux *Castes* supérieures, celle des prêtres et celle des guerriers, et des *Castes* inférieures, composées des anciens habitans.

Au gouvernement des prêtres succéda celui des rois. Ménès est regardé comme le premier *chef* du *Nome* thébaïque dont la capitale, Thèbes, fut fondée dans des temps inconnus.

Ménès, fondateur de l'empire d'Egypte, est sans doute le même que Misraïm, fils de Cham. C'est lui qui passe pour avoir établi le culte des dieux à Memphis, qu'il bâtit à l'orient du Nil et dans le voisinage de l'Arabie; Vulcain ou le feu, le soleil, la terre et les astres reçurent les premiers hommages. Ménès arrêta le Nil près de Memphis, par une chaussée de cent *stades* de large, et lui fit prendre un autre cours entre les montagnes. Après sa mort il fut mis par ses sujets au nombre des dieux. On dit qu'il laissa trois fils qui se partagèrent son empire; mais l'histoire de ces nouvelles dynasties est inconnue.

« Les premières tribus qui peuplèrent l'Égypte, dit M. Champollion jeune, c'est-à-dire la vallée du Nil, entre la cataracte « de Syène et la mer, vinrent de l'Abyssinie ou du Sennaar. Les « anciens Egyptiens appartenaient à une race d'hommes tout-à-« fait semblables aux Kennous ou Barabas, habitans actuels de « la Nubie. On ne retrouve dans les *Coptes* de l'Egypte aucun « des traits caractéristiques de l'ancienne population égyptienne. « Ces peuples sont le résultat du mélange confus de toutes les « nations qui ont successivement demeuré sur l'Egypte.

Tout prouve aujourd'hui que la population de l'Egypte y est descendue de l'Ethiopie avec le Nil. La Haute-Egypte a été en effet bien plus tôt habitable que la Basse, qui fut long-temps inondée, même après que le Nil et la mer ne s'y rencontrèrent plus.

On compte 330 rois de Ménès à Mœris. Ils forment 17 dynasties et le commencement d'une 18e, qui règnent simultanément à Thèbes, This, Eléphantine, Memphis, Héraclée, Diospolis, Xoïs et Tanis. Voici l'ordre de ces dynasties :

1re dynastie,		Tanite Thébaine.	11e dynastie,		Thébaine.
2e	—	Tanite Thébaine.	12e	—	Thébaine.
3e	—	Memphite.	13e	—	Thébaine.
4e	—	Memphite.	14e	—	Xoïte.
5e	—	Eléphantine.	15e	—	Thébaine.
6e	—	Memphite.	16e	—	Thébaine.
7e	—	Memphite.			Pharaonne.
8e	—	Memphite.	17e	—	Thébaine.
9e	—	Héliopolite.			Pasteurs.
10e	—	Héliopolite.	18e	—	Thébaine.

23e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

HISTOIRE SAINTE.—2296. Vocation d'Abraham. (1921. U.) 2297. Ruine de Sodome, de Gomorrhe, de Séboïm et d'Adama.—2241. Sacrifice d'Isaac.

Développement.

HISTOIRE SAINTE.

TABLEAU DES PATRIARCHES. — POST-DILUVIENS.

Sem.	3408	—	2808.
Arphaxad.	3306	—	2868.
Salé.	3171	—	2738.
Héber.	3041	—	2637.
Phaleg.	2907	—	2666.
Reü.	2777	—	2538.
Sarug.	2643	—	2415.
Nachor.	2515	—	2367.
Tharé.	2436	—	2291.
Abraham.	2366	—	2191.

Abraham, descendant de Sem, naquit en Chaldée, dans la ville d'Ur, au sud de Babylone. Dieu lui commanda de sortir de cette terre, et de se rendre à *Haram* (Mésopotamie); il lui promit de le faire chef d'un grand peuple et de sa maison. Abra-

ham ayant perdu Tharé, son père, à Haram, alla demeurer à *Sichem*, dans la terre de *Chanaan*, avec *Sara*, sa femme, et *Loth*, son neveu. Une famine l'obligea bientôt de se rendre de *Béthel*, son second séjour, en Egypte, et de là il alla se fixer dans la vallée de *Mambré*. Loth se sépara d'*Abraham*, à cause de quelques différends survenus entre leurs pasteurs, et se retira à Sodome. *Codorlahomor*, roi des Elamites ou Perses, ayant pris cette ville, en emmena les habitans captifs: *Loth* était du nombre. Son oncle marche à son secours, le rejoint, et, vainqueur à *Dan*, fond sur les Elamites pendant la nuit, les chasse jusqu'à *Hoba*, fait un grand butin et délivre Loth. C'est au retour de ce combat qu'*Abraham* rencontre *Melchisédech*, roi de *Salem;* ce prêtre du Très-Haut lui donna sa bénédiction, et offrit à Dieu le pain et le vin.

La sainteté d'Abraham ne put fléchir la colère de Dieu contre les habitans impies de Sodome et de Gomorrhe, situées dans la *vallée Sylvestre*, près de la mer Morte, sur un terrain bitumineux et volcanique. Ces deux villes furent détruites par le feu du ciel; mais Loth, averti de la vengeance divine, prit la fuite avec ses deux filles et sa femme, qui fut changée, dit la Bible, en statue de sel, en punition de sa curiosité.

Abraham n'avait pas encore d'enfant. Alors la gloire et la puissance des *chefs* consistaient dans une nombreuse famille, et la stérilité passait pour une marque de la malédiction divine.

Sara fut la première à conseiller à Abraham de prendre pour femme *Agar*, sa servante. Le conseil fut suivi, et Agar donna naissance à *Ismaël*. Sara elle-même eut un fils qui reçut le nom d'*Isaac;* mais craignant qu'*Ismaël* n'obtînt une partie de l'héritage paternel, elle voulut qu'*Abraham* le chassât avec sa mère. *Agar* exilée prit son enfant avec elle, et partit pour le désert de *Bersabée*. Ismaël, devenu un habile tireur d'arc, grandit dans le désert de Pharan, épousa

une Egyptienne, et ce fut de lui que descendirent les nations arabes.

Déjà la famille du patriarche s'est accrue de deux rejetons. Celle de son neveu Loth s'augmente de ses filles. L'aînée enfante Moab, tige des *Moabites*, et la cadette, Ammon, tige des *Ammonites*.

Isaac avait déjà atteint l'âge de trente-sept ans, lorsque Dieu commanda à Abraham de le lui offrir en holocauste; ce patriarche allait obéir, mais Dieu, content de sa soumission, ne permit pas qu'il consommât ce pénible sacrifice. Le plus ancien serviteur d'Abraham, Eliézer, se met en route pour *Haram* en *Chaldée*, et va demander à *Nachor*, frère d'*Abraham*, sa petite-fille *Rébecca* en mariage pour *Isaac;* il l'obtient, et la conduit vers les tentes du patriarche, veuf de *Sara* depuis plusieurs années. Isaac, âgé de quarante ans, épouse sa cousine. A la même époque, Abraham prit une autre femme nommée *Céthura*, et, malgré son grand âge, il en eut six enfans. Au bout de vingt ans de mariage, Rébecca donna le jour à deux jumeaux, *Esaü* et *Jacob*. Dix ans après mourut le *patriarche*, qui avait près de deux siècles (175 ans). *Ismaël* accourut du désert pour ensevelir son père. On le plaça près de *Sara*, dans la caverne de *Mambré*, près d'*Hébron*, que lui-même avait achetée pour cette dépouille chérie.

Avant sa mort, ce saint patriarche avait donné tous ses biens à *Isaac* et fait des présens à ses autres enfans, en leur prescrivant d'aller s'établir dans le pays qui est à l'orient, c'est-à-dire dans la partie que nous nommons *Arabie Pétrée*. Les plus connus de ces enfans sont : 1° *Madian*, père des *Madianites* qui habitèrent à l'orient du lac *Asphaltite*, à l'endroit où fut ensuite la tribu de Ruben.

2° *Séba*, d'où sortirent les *Sabéens* en Arabie.

3° *Ismaël*, dont nous avons parlé précédemment.

LECTURE.—La *Bible*.

22e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

HISTOIRE SAINTE. — 2122. Mariage de Jacob avec Lia et Rachel.

Développement.

HISTOIRE SAINTE.

Esaü et Jacob, fils d'Isaac, étaient d'un caractère différent; le premier, l'aîné, s'appliquait à l'agriculture et menait la vie active d'un chasseur; son corps répondait à ses goûts mâles et guerriers; le second, de mœurs douces et paisibles, était l'objet particulier de l'affection de sa mère. Isaac, âgé de cent trente-sept ans et aveugle, voulut un jour bénir son fils aîné; Jacob, de concert avec sa mère, fraude son frère de cette bénédiction. — Eh quoi! dit *Esaü* à Isaac, n'avez-vous donc qu'une bénédiction? je vous en conjure, bénissez-moi aussi... Les deux frères se séparèrent. Jacob alla chez Laban épouser ses filles Lia et Rachel. Esaü, l'exemple de l'amour filial, s'apercevant que son père n'aimait pas les filles de Chanaan, alla trouver Ismaël, et se maria avec une de ses filles; dans la suite les deux frères se réconcilièrent à *Maspha*.

Jacob arriva à *Luza* en *Mésopotamie* après avoir eu pendant sa route une vision. Il vit en songe une échelle dont le pied était appuyé sur la terre, et dont le haut touchait le ciel. Des anges de Dieu

montaient et descendaient le long de l'échelle. Il vit en même temps Dieu qui, appuyé sur le haut de l'échelle, lui parla et lui promit une postérité nombreuse ainsi que la terre sur laquelle il dormait. En mémoire de cet événement, Jacob appela l'endroit où il se trouvait *Béthel*, c'est-à-dire Maison de Dieu. Lorsqu'il se rencontra avec Esaü, un événement singulier lui arriva dans la nuit qui précéda l'entrevue; Jacob, marchant seul à quelque distance du lieu, fut arrêté, après avoir traversé le torrent de *Jaboc*, par un homme qui lutta contre lui jusqu'au matin; voyant qu'il ne pouvait le surmonter, cet homme lui toucha le nerf de la cuisse, qui se dessécha aussitôt. Alors il lui dit : Laissez-moi aller, car déjà l'aurore commence à paraître. Jacob lui demanda sa bénédiction : Tu ne t'appelleras pas Jacob, lui dit ce mystérieux antagoniste, mais *Israël* (combattant Dieu), car tu as combattu avec des êtres divins, et avec des hommes, et tu les as vaincus.

Le lieu de ce combat fut appelé *Phanuël*, c'est-à-dire qui voit Dieu.

Isaac mourut à cent quatre-vingt-cinq ans. Jacob et Esaü se partagèrent la succession; le premier resta dans le pays de *Chanaan* à *Salem*, puis à *Béthel* où mourut Rachel, mère de Joseph et de Benjamin. *Esaü* retourna dans le pays qui avait reçu de lui le nom d'*Edom* (le roux), près du *mont Schir*. Sa postérité fut nombreuse; elle occupa cette partie de l'Idumée qui fut nommée Amalécite, du nom d'*Amalech*, l'un des petits-fils d'Esaü.

LECTURE.—La *Bible*. — Carte de la Judée par l'auteur, dans son atlas.

21e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

ÉGYPTE.—2075. Invasion et chute de Hycsos.—2040. Règne de Mœris.

JUDÉE.—2090. Joseph, ministre de Pharaon ; les douze tribus.

Développement.

ÉGYPTE.

Entre *Ménès* et *Mœris*, on place trois cent trente rois peu remarquables, et qui se répartissent en dix-sept dynasties, dont les unes continuèrent de régner à *Thèbes*, et les autres sur diverses contrées de l'Egypte. C'est au temps de *Timaos*, un des rois de la seizième dynastie, qu'une puissante horde nomade, venue de l'Orient, inonda la Basse-Egypte, et que leurs chefs, nommés Hycsos ou pasteurs par les Egyptiens, parvenus à s'y établir, fortifièrent Avaris (Pélus), et étendirent leur domination jusqu'à Memphis. Ils dominèrent le royaume pendant deux cent soixante ans, quelques auteurs disent pendant cinq cent onze, sous six rois, dont le premier est Salatis, et ils furent vaincus par Misphragmoutosis, et chassés par Thoutmosis, son fils, roi de Thèbes, qui commença la dix-huitième dynastie.

Ces barbares, qui avaient fui sans doute les armes victorieuses des *Assyriens*, étaient ou *Arabes* ou *Phéniciens*, ou peut-être *Scythes*. Quoi qu'il en soit, en vertu d'un traité, ils évacuèrent l'Egypte, et se retirèrent avec leurs femmes, leurs enfans et leur

butin, dans la Syrie ou la Palestine, au nombre de deux cent quarante mille.

Le rétablissement de l'indépendance et de la liberté du pays fut la suite de cette expulsion : une autre conséquence de cet événement fut la réunion définitive de divers états en *une seule monarchie*, parce que les dominateurs de Thèbes devinrent dès lors les maîtres de toute l'Egypte. La victoire de *Thoutmosis* fut un des exploits les plus glorieux et les plus chers aux Egyptiens ; elle se trouvait représentée sur un des plus grands temples de Thèbes. *Thoutmosis*, dont le nom signifie *enfant de Thout* (peut-être le Mercure ou l'Hermès des Egyptiens), régna vingt-cinq ans et quatre mois après l'expulsion d'*Hycsos*. Parmi ses successeurs on remarque *Mœris* ou Maris ; selon d'autres, *Méphrès* ou *Méphra*, c'est-à-dire don de *Phré* ou du *Soleil ;* il est célèbre par le lac qu'il fit creuser dans le nome des *Crocodiles*, depuis le nome Arsinoïte, aujourd'hui le *Fayoum*. Ce lac, maintenant nommé *Birket-el-Keroum*, est un bassin naturel que la main des hommes n'a fait qu'agrandir et vivifier, en lui communiquant les eaux du Nil par le moyen d'un canal. Il était destiné à suppléer aux inondations du fleuve ou à recevoir l'excédant de ses eaux, selon les années. *Mœris* fit aussi construire les *Propylées*, au nord du temple de *Ptha* ou Vulcain, à Memphis, bâti en même temps que la ville, par Ménès, suivant Hérodote.

LECTURE.—*Histoire universelle* de Ségur. —*Histoire ancienne* de Rollin.

JUDÉE.

JOSEPH.— Jacob, fils d'Isaac et de Rébecca, eut douze fils, qui devaient former le royaume de Juda. Joseph, qu'il avait eu de Rachel, fut vendu par ses frères, à *Dotaïm*, près du lac *Génézareth* et emmené en Egypte. Il avait alors 17 ans. Sa profonde pénétration lui attira l'estime de *Thoutmosis*, pharaon de Tanis, qui le fit son ministre. Il devint le libérateur de l'Égypte, et par sa prévoyance il la préserva de la famine pendant sept ans de

stérilité. Les mesures qu'il employa à cette occasion exercèrent la plus haute influence sur la constitution politique de l'Egypte; il avait établi de vastes greniers d'abondance; lorsque les Égyptiens vinrent à manquer d'argent pour acheter du blé, il prit en paiement une partie de leurs troupeaux, de leurs esclaves et de leurs terres, qui par ce moyen rentrèrent presque toutes au domaine de la couronne; les prêtres étaient seuls exceptés de cette loi qu'ils avaient peut-être inspirée.

Ainsi le gouvernement de l'Égypte, qui d'abord était théocratique et militaire, devint depuis Joseph purement théocratique; c'est ainsi qu'en habile ministre il se concilia à la fois l'estime du monarque, des prêtres et celle du peuple qu'il préserva de la famine. Ses frères vinrent chercher du blé; Joseph se découvrit à eux, les conjura de lui amener Jacob et Benjamin. Jacob quitta ses terres et vint se fixer avec sa famille dans la terre de *Gessen.* Il y mourut à l'âge de 147 ans. Joseph, à la nouvelle de sa maladie, accourut avec ses deux fils *Manassé* et *Ephraïm* qu'il avait eus de sa femme *Asaneth*, fille d'un grand-prêtre d'*Héliopolis.* Il alla avec ses frères l'ensevelir près d'*Hébron*, dans le tombeau de leurs ancêtres. Joseph mourut lui-même (2003) à 110 ans, regretté de toute l'Egypte, et fit promettre à ses frères et à ses fils d'emporter ses restes pour les conserver au milieu d'eux.

ENFANS DE JACOB.

Par quatre mères : *Lia*, *Bala*, *Zelpha*, *Rachel.*

COMPOSANT LES DOUZE TRIBUS.

1. Ruben, de Lia.
2. Siméon, de Lia.
3. *Lévi*, dont les descendans furent consacrés au service de Dieu, de Lia.
4. *Juda*, d'où sortit, avec la race royale, le Christ, régénérateur du monde, de Lia.
5. Issachar, de Lia.
6. Zabulon et Dina, de Lia.
7. *Joseph*, le sauveur de l'Egypte, de Rachel.
8. *Benjamin*, de Rachel.
9. Dan, de Bala.
10. Nephtali, de Bala.
11. Gad, de Bala.
12. Azer, de Zalpha.

LECTURE.—*Joseph*, poème par Bitaubé.—*Omasis*, tragédie de M. Baour-Lormian.



20e SIÈCLE.

TEMPS MYTHOLOGIQUES.

ÉVÉNEMENS.

ASSYRIE. — 1993. Bélus. — 1968. Ninus. — 1916. Règne de Sémiramis.

GRÈCE. — 1986. Inachus dans l'Argolide. — Fondation des Inachides.

DÉCOUVERTES.—1996. La bière *inventée par les Égyptiens.*

Développement.

ASSYRIE.

La dispersion du genre humain était à peine consommée que *Nemrod*, sixième fils de Chus, commença à se rendre puissant. Chasseur intrépide, il devint guerrier, et avec le secours des *Chusites*, ses compatriotes, il s'empara de la terre de *Sennaar*, et fonda *Babylone* (2680), dans le même temps qu'*Assur*, fils de *Sem*, jetait les fondemens d'une ville qui plus tard porta le nom de *Ninive*. Moïse nomme trois autres villes élevées par Nemrod, *Erec*, *Accad* et *Calne;* mais on en ignore la position. D'ailleurs les commencemens de l'empire d'Assyrie offrent beaucoup de difficultés chronologiques et géographiques; et cependant dans le siècle où nous sommes, il était parvenu au plus haut point de gloire, puisqu'il s'étendait sur toute l'Asie, entre l Euphrate et l'Indus, et même sur l'Asie-Mineure, sur l'Asie entre la Méditerranée et l'Euphrate, et jusque sur l'Afrique orientale, et sur la partie de l'Europe la plus voisine du Pont-Euxin.

On croit que Nemrod conquit le royaume de *Ninive* sur Assur; qu'en 2218 les Arabes s'emparèrent des états de l'empire

babylonien ou de Chaldée, et qu'ils les conservèrent jusqu'à l'année où Bélus, ayant vaincu ces derniers, réunit ces deux pays, et forma ainsi le premier empire d'Assyrie.

Ninus et Sémiramis 1re. — Ninus, fils de Bélus, agrandit Ninive, et soumet les Arméniens, les Mèdes et les peuples de l'Asie-Supérieure jusqu'à Bactres. Il fait le siège de Bactres, et s'empare de cette ville par les conseils de Sémiramis.

Ninus épouse Sémiramis, qui lui succède en 1991. Cette princesse étend glorieusement son empire, trace des grandes routes, entoure Babylone de murailles, et y fait construire ces fameux jardins qui ont été mis au nombre des sept merveilles du monde.

Son expédition dans les Indes fut malheureuse; elle fut vaincue sur les bords de l'Indus. — Ninias, son fils, lui succéda après l'avoir privée de son autorité et peut-être de la vie.

LECTURE. — La tragédie de *Sémiramis*, par Voltaire. — Hérodote. — Ctésias. — Diodore de Sicile.

OBSERVATIONS SUR SÉMIRAMIS.

Les historiens tant anciens que modernes ne sont d'accord ni sur les exploits, ni sur l'époque de Sémiramis; les uns font vivre cette princesse dans le 20e siècle (Diodore, Ctésias, Justin, Eusèbe); les autres dans le 13e (Miot); Hérodote dans le 8e et Volney dans le 6e. — Peut-être pourrait-on admettre plusieurs Ninus et plusieurs Sémiramis. Quoi qu'il en soit, nous devons avertir nos jeunes lecteurs de l'obscurité qui règne dans la chronologie des souverains de Babylone. Si notre opinion n'était pas si faible, nous soutiendrions la version d'Hérodote, qui fait Sémiramis contemporaine de Nabonassar, dont l'*ère*, époque aujourd'hui certaine, commence en 747; elle serait donc antérieure de 45 ans à la première ruine de Ninive. Ce serait alors seulement qu'elle aurait exécuté, soit comme reine, soit comme régente, les travaux que son génie, son goût pour les grandes choses, et surtout sa politique ont dû lui faire entreprendre. Quant à Nitocris, dont parle Hérodote, et qui régnait sous la minorité d'un Labynète II, sous lequel, suivant l'historien grec, Cyrus s'empara de Babylone, les historiens n'en font aucune mention.

GRÈCE.

INACHUS, Egyptien ou Phénicien d'origine, vint s'établir avec une colonie dans le pays appelé depuis *Argolide*, et régna sur des peuples sauvages. Ses fils et ses petits-fils, nommés *Inachides*, firent plusieurs fondations.

1° PHORONÉE, son fils, rassembla les peuples dans une ville qu'il nomma Phoronique.

2° ARGOS, son arrière petit-fils, changea le nom de Phoronique en celui d'Argos, et appela la contrée Argolide.

3° EPHYRE, sa sœur, fonda Corinthe.

4° PHÉGÉE, son fils, bâtit Phèges en Arcadie.

5° PÉLASGUS, son petit-fils, fonda, en 1883, le royaume d'Arcadie; il apprit aux Arcadiens à se vêtir de peaux de sangliers, à se bâtir des cabanes, et à se nourrir de glands au lieu de feuilles d'arbres. Il émigra en Thessalie avec les Arcadiens, qui prirent le nom de Pélasges.

6° SPARTUS ou SPARTON, son petit-fils, jette les premiers fondemens de Sparte en 1710.

7° MYCÉNÉUS, son arrière-petit-fils, par Sparton, son père, donna naissance à Mycène, en 1884.

8° LYCAON, fils de Pélasgus, bâtit la ville de *Lycosure*, et y éleva un autel à Jupiter, auquel il commença à sacrifier des victimes humaines : c'est pour cela que les poètes le font métamorphoser en loup.

9° IO, sa fille, que des marchands phéniciens enlevèrent et emmenèrent en Égypte, où sa bonté la rendit digne d'Osiris, surnommé Jupiter, ce qui donna lieu à l'épisode de la fable.

10° *Danaüs*, l'un de ses descendans, qui s'établit à Argos (voir le 16e siècle); comme il était fils de Bélus l'Égyptien, il fut le chef de la famille des rois *Bélides*.

11° Acrisius, petit-fils de Lyncée, dont la fille *Danaé* épousa Persée. (Voyez le 14e siècle.)

12° *Mégapenthe*, fille de Prétus, arrière-petit-fils de Danaüs; il est le chef de la troisième maison d'*Argos*, nommée *Prétide*.

13° AGÉNOR, arrière-petit-fils d'Inachus, et fondateur des Phéniciens. (Voyez le 17e siècle.)

LECTURE. — *Précis historique*, de MM. Poirson et Cayx.

19e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE. — 1855. Premiers peuples de la Grèce. — *Les Pélasges.* — Fondation de Sicyone par Égialée.

ÉGYPTE. — Propagation de la Philosophie égyptienne chez les Grecs et chez les Hébreux.

DÉCOUVERTES.—1850. Invention des caractères d'écriture attribuée aux *Sidoniens.*

Développement.

GRÈCE.

Les Pélasges. — Les fables inventées par les Grecs sur les hommes qui les premiers habitèrent leur pays n'offrent à l'esprit rien qui puisse le satisfaire. Observons seulement que le souvenir d'un déluge s'était conservé chez eux. Il paraît que *Javan*, fils de *Japhet*, fut le père des familles qui vinrent s'établir dans la Grèce, au temps de la dispersion des peuples.

Ces peuples paraissent être issus des Thraces, nation considérable dont le pays s'étendait du *nord de la Grèce* au *nord du Pont-Euxin.* Ainsi c'est par terre et non par mer que les Pélasges seraient venus dans l'Occident. Les descendans de Javan, établis dans la Grèce, portèrent long-temps le nom de *Pélasges ;* ils vivaient errans dans les forêts (comme aujourd'hui les sauvages de l'Amérique); ils se nourrissaient du produit de leur pêche, de fruits champêtres qu'ils disputaient aux animaux. Nous ne connaissons rien de leur histoire, de leurs mœurs ni de leur religion.

Ces peuples primitifs restèrent pendant plusieurs siècles dans cet état d'ignorance et de grossièreté. Pendant ce temps les sciences et les arts se formaient dans l'Orient, et surtout dans les Indes, en Phénicie et en Égypte.

Diverses colonies, sorties de ces deux derniers pays principalement, abordèrent de différens côtés dans la Grèce. Elles communiquèrent par degrés leurs connaissances aux habitans du pays, et parvinrent enfin à les civiliser. Ces colonies asiatiques et égyptiennes n'étaient dans le commencement que des troupes d'aventuriers, ayant chacune leurs chefs pour se défendre.

Attirées par la beauté du climat, par la fertilité de la terre et la facilité de former des habitations, elles vinrent s'établir en Grèce. Tout prouve qu'elles prirent paisiblement possession du pays. Ces colons employèrent la douceur, les bienfaits et la confiance pour s'attacher les *Pélasges*, auxquels ils communiquèrent les sciences et les arts qui étaient cultivés dans leur patrie. Ils bâtirent des villes qu'ils ornèrent, et attirèrent les indigènes qu'ils finirent par civiliser, en leur faisant embrasser des lois sages et la religion symbolique de l'Orient.

Du côté du sud étaient venus l'agriculture et les arts ; du côté du nord, par l'Hellespont, des croyances religieuses avaient été apportées ; alors à l'adoration muette des *Pélasges* ils substituèrent un culte plus expressif et plus rationnel. Là, comme en Orient, ce fut l'imagination qui entra d'abord en exercice.

Ce fut ainsi que les peuples primitifs de l'Occident et les nouvelles colonies orientales se trouvèrent unis par tous les liens civils et religieux qui attachent les hommes. Ils ne formèrent plus qu'une seule nation, la nation *grecque*.

Suivant Hérodote, il se détacha des Pélasges un corps de peuple sous le nom d'*Hellènes* ; les premiers restèrent dans la barbarie, les seconds se civilisèrent : les Pélasges furent toujours considérés comme la

tige des *Ioniens*, les Hellènes comme celle des *Doriens*; les Athéniens ne voulaient pas se dire Ioniens (*Voy.* le 16e siècle). Quant à leur langue, elle paraissait venir du *sanscrit*. Ces peuples avaient emprunté l'écriture des Asiatiques occidentaux, en conservant néanmoins l'usage de tracer les caractères de *gauche à droite* comme les Indiens, au lieu de prendre celui des Arabes, des Egyptiens, des Phéniciens, de *droite à gauche*. Le mot *Pélasges*, suivant les uns, signifie *Dieu*, venant de *theos*, dont le radical est le mot sanscrit *theoura*, dit M. Adelung; et suivant les autres il serait synonyme de *premier habitant*, du grec *pellas*, vieux, et *gaïa*, terre.

On c oit que le royaume de *Sicyone* (Péloponèse) fut le premier formé en Grèce, et on lui donne pour roi Égialée ; mais ces commencemens sont trop obscurs pour s'y arrêter. Ce pays ne devint célèbre qu'à l'époque de la ligue achéenne.

LECTURE. — *Histoire ancienne* de Rollin. — *Origine des Lois, des Sciences et des Arts,* du P. Goguet. — Lecture dans Pausanias et dans Hérodote.

ÉGYPTE.

Philosophie égyptienne. — On croit remarquer qu'à cette époque les Hébreux et les Grecs ont ouvert avec les Egyptiens leurs premières relations. Joseph et les patriarches hébreux, d'une part, et les Pélasges, de l'autre, ont cherché des asiles en Egypte. Les Hébreux étaient alors de simples pasteurs arabes, et les Pélasges, des Scythes ou Thraces, qui étaient venus s'établir sur un sol rajeuni par quelques révolutions du globe. Les uns et les autres étaient des peuples nouveaux, tandis que déjà les *Chaldéens*, les *Sidoniens* et les *Egyptiens* étaient ou astronomes, ou navigateurs, ou philosophes et savans dans la théologie, la morale, la politique, la guerre, le commerce maritime, etc. C'est par suite de ces com-

munications, et pendant leur séjour en Égypte, que les Hébreux et les Grecs puisent ensemble leurs premières connaissances.

Les Grecs donnent à leur culte le génie des peuples occidentaux, c'est-à-dire qu'ils mêlent aux idées des Égyptiens celles des *Slaves* et des *Druides*. Ainsi les Hébreux auront une idée plus pure, plus vraie de la Divinité ; les Grecs la symboliseront dans tout ce qui frappera leurs sens ; ceux-ci seront panthéistes, ceux-là déistes.

LECTURE. — Du *Polythéisme*, par l'auteur.

18e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE. — 1764. Déluge d'Ogygès. **ÉGYPTE.** — 1725. Naissance de Moïse. — Culte de Sérapis.

DÉCOUVERTES. — Épiméthée *invente l'art de faire des vases de terre.* — Hespérus *invente les règles du jardinage.*

Développement.

ÉGYPTE.

Moïse. — Après la mort de Joseph, les Israélites, devenus puissans, excitèrent la jalousie des Égyptiens qui, pour détruire leur race, exercèrent sur eux les plus violentes persécutions ; ils les occupèrent à bâtir les villes de *Pithom* et *Ramessès*, ainsi qu'à d'autres travaux très rudes. Ces moyens ne suffirent pas ; le Pharaon Aménophis, à qui, dit l'Écriture, Joseph était inconnu, ordonna qu'on fit mourir tous les en-

fans mâles de ce peuple. Moïse venait de naître à Tanis, d'Amram et de Jocabed, de la tribu de Lévi. Sa mère le tint caché pendant trois mois; mais craignant enfin d'être découverte, elle le mit dans une corbeille et l'exposa ainsi sur le Nil. Il fut sauvé par Thermutis, fille du roi, qui le donna à nourrir à Jocabed elle-même. Devenu grand, Moïse fut adopté par la princesse et élevé dans le palais de Pharaon.

GRÈCE.

Déluge d'Ogygès. — Ogygès, venu des pays orientaux, Scythe-Cimmérien d'origine, était roi de l'Attique et de la Béotie. On rapporte que, dans son temps, une inondation submergea ses états; elle fut causée sans doute par le débordement du lac Copaïs. Les historiens ne sont pas d'accord sur cet événement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au temps de Sylla (1er siècle), on célébrait encore à Athènes une fête qui rappelait cet événement.

17e SIÈCLE.

FONDATION DES PLUS ANCIENNES VILLES.

TEMPS HÉROIQUES.

ÉPOQUES DE SÉSOSTRIS ET DE MOÏSE.

ÉVÉNEMENS.

ÉGYPTE. — 1663. Aménophis. — 1645. Conquêtes de Sésostris.

JUDÉE. — 1646. LOI DONNÉE sur le mont Sinaï (1491, U). — 1645. Sortie d'Égypte. — 1605. Entrée dans la terre promise. — Josué.

PHÉNICIE. — 1640. Observation sur la Thessalie. — Agénor.

DÉCOUVERTES. — 1640. *Le verre, par les Tyriens.*

Développement.

ÉGYPTE.

Depuis Mœris, de la dix-huitième dynastie thébaine, plusieurs rois régnèrent en Égypte; le dix-septième et le dernier de cette race fut *Aménophis Ramsès*. Mal conseillé par un prêtre nommé comme lui Aménophis, il relégua dans les carrières de la rive orientale du Nil tous les lépreux et tous les hommes souillés de l'Égypte, c'est-à-dire ceux probablement qui ne voulaient pas se soumettre au joug de la police sacerdotale. *Avaris* fut assignée pour retraite aux bannis,

qui ne tardèrent pas à s'y établir sous le commandement d'un prêtre d'*Héliopolis*, nommé *Osarsiphe*.

Le fils des pasteurs ou *Hycsos* y vinrent encore au nombre de deux cent mille. Leur cause était commune ; ils épouvantèrent tellement Aménophis, que ce roi abandonna à ses ennemis une partie de son empire, et se retira en Éthiopie avec son fils Sésostris, âgé de cinq ans, son armée et la multitude des Égyptiens. Pendant son exil, le pays fut en proie aux plus affreux ravages ; mais, après treize ans d'absence, il revient dans ses états avec des forces considérables, défait les ennemis, en fait un carnage horrible et les repousse dans les déserts de l'isthme de Suez, par où ils étaient venus ; exerce de violentes persécutions contre les Hébreux, qui furent condamnés aux travaux les plus rudes.

Sésostris, appelé aussi Sethos et Rhamsès-le-Grand, ouvre la dix-neuvième dynastie. Ce prince fut non seulement un puissant roi d'Égypte, mais aussi un des plus grands conquérans de l'antiquité. Après avoir divisé son royaume en *trente-six nomes* ou provinces, dont il laissa l'administration à autant de ministres intègres, il leva une grande armée et marcha à la conquête du monde. Ses succès par terre et par mer furent immenses ; il subjugua l'Éthiopie, l'Asie-Mineure, la Scythie, la Thrace. Il expulsa des marais du Delta les derniers débris des étrangers qui s'y étaient fixés. Mais ce qui fait sa plus grande gloire, c'est que l'Égypte, sous son règne, fut riche et heureuse. Il fit construire de beaux monumens et des ouvrages utiles, tels que de nombreux canaux depuis Memphis jusqu'à la mer, lesquels, dérivés du Nil, répandaient la fertilité dans toute la contrée ; une muraille depuis *Péluse* jusqu'à *Héliopolis*, sur la pente orientale de la terre cultivée et du désert, dans une longueur de 750 *grands* ou de 1,500 *petits* stades, c'est-à-dire de 28 lieues environ ; deux obélisques d'une pierre fort dure, qui furent érigés à Thèbes en l'honneur du dieu Ammon, et sur lesquels il fit gra-

ver la grandeur de ses forces militaires, la somme des tributs qui lui étaient payés et le nombre des nations qu'il avait vaincues. Il se montra bienfaisant, sage et juste. Etant devenu aveugle, il se donna la mort, après cinquante-neuf ans de règne.

Le successeur de *Sésostris* fut *Phéron* (pour Pharaon, titre de dignité) selon Hérodote, et plusieurs générations après *Prothée*, vers 1280.

Phéron est plus connu sous le nom de Rampsès ou Remphis selon Diodore.

Rhampsinit, Chéops et Chephrem qui élevèrent des pyramides, Mycerinus, Asychis ou Boccoris appartiennent aux 19, 20, 21, 22, 23 et 24e dynasties placées dans l'ordre suivant :

19e — Thébaine.
20e — Thébaine.
21e — Tanite.
22e — Bubastite.
23e — Tanite.
24e — Saïte.

La 25e dynastie éthiopienne présente de nombreuses lacunes ; on ne peut citer que les noms de l'aveugle Anysis ; d'un roi éthiopien, Sabacon, et de Sethos, prêtre de Vulcain que nous ne verrons que dans le 8e siècle.

JUDÉE.

SORTIE D'ÉGYPTE. — Moïse ayant quitté le palais du roi, épousa une des filles de Jéthro le Madianite, et passa quarante années dans le désert, à garder les troupeaux de son beau-père. Là, il médite le projet sublime et hardi de délivrer ses frères de l'esclavage. Dieu lui apparut sur le mont *Horeb*, et lui ordonna d'aller trouver le Pharaon, afin qu'il laissât sortir son peuple de l'Égypte. Moïse obéit, se mit en marche avec sa femme et ses deux fils, et se présenta au Pharaon, qui refusa de donner la liberté aux Hébreux, jusqu'à ce que *dix plaies affreuses* eussent frappé son royaume. A la dixième, il consentit enfin à la sortie des Israélites, dont le départ eut lieu le 15 du mois de Nisan (vers le premier avril) : ils sortirent de *Ramessès* qui était dans

la terre de *Gessen*, donnée autrefois à Jacob, au nombre de 690,000. Ce fut la première des quarante-deux *demeures* ou *stations* que le peuple de Dieu fit pendant les quarante années qu'il demeura dans le désert, avant son entrée dans la terre promise. Moïse prit avec lui les ossemens de Joseph. On marchait en ordre de bataille : dans les campemens, chaque tribu avait sa place séparée.

Moïse n'avait pas voulu prendre le chemin le plus court pour gagner la terre de *Chanaan*, parce qu'il aurait fallu passer par le pays des Philistins, qui se seraient peut-être opposés à sa marche. Il se dirigea le long de la mer Rouge, vers l'Arabie ; après avoir fait plusieurs circuits pour tromper les Égyptiens, dont il craignait la poursuite, il vint camper entre les montagnes et la mer Rouge, devant *Pi-Hahiroth*, forteresse égyptienne, aujourd'hui Hadjeratte. Ce fut là qu'il fut atteint par le roi d'Égypte, qui, furieux du départ des Hébreux, s'était mis à leur poursuite avec ses troupes La situation des Israélites était affreuse ; ils se plaignaient amèrement : N'y avait-il pas, disaient-ils à Moïse, assez de sépulcres en Égypte? Mais Moïse les rassure, il espère en Dieu ; ils traversent à pieds secs la mer Rouge où les Egyptiens qui veulent les poursuivre sont engloutis, près de *Clisma*. L'armée de Pharaon était composée de 200,000 hommes de pied, 50,000 chevaux ; 600 chariots de guerre. C'est alors que Moïse improvisa *un chant religieux* d'actions de grâces qui fut répété en chœur par tout le peuple. Marie, sœur de Moïse, prit un tambour ; toutes les femmes marchèrent après elle, chantant à haute voix : *Gloire au Seigneur qui a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.*

Les Hébreux se remirent en marche ; après trois jours, ils s'arrêtèrent à *Marah*, lieu qui tire son nom des *eaux amères*, qu'ils y trouvèrent et que Moïse adoucit, en y jetant un morceau de bois ; puis, sous les soixante-douze palmiers d'*Elim*, et au bord des douze fontaines ; six semaines après leur départ d'Egypte, ils arrivèrent dans le désert de *Sin* (8e station). Ils trouvèrent le matin, après la rosée, une substance douce et gommeuse, dont la terre était couverte ; ils l'appelèrent *manne*, mot qui tire son nom de la surprise des Israélites en la voyant (*Man-hou*, qu'est-ce ?). Le peuple entier s'en nourrit. Les Hébreux, cependant, murmurent de n'avoir ni pain ni viande ; c'est au lieu qui est entre *Massah* ou *la Tentation*, et le mont *Horeb*, que les derniers rangs de leur armée furent attaqués et maltraités par les *Amalécites*, qui faisaient partie des *Iduméens* ; Moïse, alors, mit Josué à la tête des *Israélites*, et obtint par les prières une pleine victoire sur les habitans de *Raphidim* et sur ses *Amalécites*. Il y érigea un autel auquel il donna le nom de (Io Nissi) le *Seigneur est ma gloire*. Trois mois après leur sortie d'Egypte, les Hébreux arrivèrent dans la vallée du *Mont Sinaï* (12e station). C'est alors que Moïse monta sur la montagne et s'entretint avec Dieu durant quarante jours, sans boire ni manger..... Le Seigneur fit entendre sa voix au milieu du tonnerre et des

éclairs, et publia les *dix commandemens de sa loi.* Moïse étant demeuré sur le mont Sinaï, Dieu lui donna plusieurs lois qui devaient être observées par les enfans d'Israël, et qui étaient sur *deux tables de pierres écrites du doigt de Dieu;* loi divine, admirable, vaste système d'institutions, qui comprenait depuis les hautes combinaisons de l'ordre social jusqu'aux moindres détails de la vie domestique.

Lecture.—La *Bible.*—Atlas de l'auteur. — *Esquisses littéraires. — La Littérature des Hébreux.*

Après avoir passé une année entière dans le désert de *Sinaï,* les Israélites se remettent en chemin, précédés durant le jour d'une nuée qui les défend de l'ardeur du soleil, et éclairés d'une colonne de feu pendant la nuit. Ils campent dans un lieu appelé depuis *les sépulcres de concupiscence* (13e station), afin qu'on y enterre ceux qui avaient été frappés de mort pour avoir murmuré contre Dieu. De là ils montent à *Hazerot* (14e station), et vont à *Rethma* et à *Cadès-Barné,* dans le désert de *Pharan,* qui terminait la Palestine au midi; c'est de ce lieu que partirent les douze espions, tirés des douze tribus, pour aller à la découverte de *la terre promise.* Quarante jours après, ils firent leur rapport auprès de Cadès, et rapportèrent des fruits d'une beauté surprenante, sous lesquels pliaient leurs épaules et qui annonçaient un sol d'une fertilité surnaturelle.

Mais les récits des émissaires sur les populations belliqueuses qui couvraient la terre de Chanaan inspirèrent le découragement et le désespoir; on demande l'Egypte et l'esclavage, on menace Moïse, Josué et Caleb eux-mêmes; Dieu punit de mort les dix autres envoyés, et condamne à mourir dans le désert, malgré les prières du législateur, tous ceux qui, au sortir de l'Egypte, *avaient plus de vingt ans;* les murmures recommencent, et *Coré, Dathan* et *Abiron,* qui avaient soulevé les esprits contre Moïse et Aaron, sont engloutis vivans au sein de la terre, qui s'entr'ouvre sous leurs pieds. La dignité sacerdotale est confirmée à Aaron par un miracle.

Au sortir de *Rethma Pharan,* le peuple erra dans le désert, en punition de sa révolte; il fit 18 stations; à la 33e, il alla à *Cadès,* dans le désert de *Sin.* Le peuple manquant d'eau en cet endroit, il s'éleva une sédition contre Moïse et Aaron. Moïse frappa deux fois le rocher, et il en sortit une grande abondance d'eau; mais sa défiance envers Dieu lui attira l'exclusion de la terre promise.

De là ils allèrent à la montagne de *Hor* (34e station), au dessus de la plaine de *Moséra,* où Aaron mourut âgé de 123 ans. En quittant le désert des *Monts Abarim* (14e station), vis-à-vis de *Nebo,* près du torrent d'*Arnon,* le peuple d'Israël alla à *Mathana,* ensuite à *Nahaniel,* puis à *Bamoth,* et de là jusqu'au pied de la montagne de *Phasga.* Ce fut vers ce lieu qu'il vainquit *Séhon,* roi des *Amorrhéens,* et qu'il se rendit maître de tout

son royaume. Il remporta aussi une grande victoire sur *Og*, roi de Bazan, et s'empara de son pays. *Balac*, roi des Moabites, envoya vainement chercher à Phatora Balaam; ce prophète, dont l'ânesse est célèbre, bénit les Iraélites au lieu de les maudire. Après ces conquêtes, il vint dans les plaines de *Moab*, près du Jourdain, vis-à-vis de Jéricho, et campa à *Sétim*, entre *Bethsimoth* et *Abel Satim* (42e et dernière station).

Il est assez curieux d'évaluer la longueur de la marche des Israélites depuis la sortie d'Egypte.

1° — De Ramassès au mont Sinaï (12e station).......	90 l.
2° — De Sinaï à Rammon-Pharès (16e station)......	90 l.
3° — De Rammon, avec les détours, jusqu'à Asiongaber (32e station)........................	100 l.
4° — Du dernier lieu à Cadès, dans le désert de Sim (33e station)..............................	70 l.
5° — De Cadès aux plaines de Moab à Séthim (42e station)................................	50 l.
Le tout faisant une marche d'environ...............	400 l.

de 25 au degré.

Moïse fait alors le dénombrement du peuple. Il se trouva dans le camp d'Israël 601,730 mâles, sans compter 23,000 lévites; Josué et Caleb restaient seuls des générations destinées au tombeau des déserts. Moïse touchait au terme de sa mission; déjà Dieu lui avait désigné Josué pour successeur; il rassembla le peuple, remit aux prêtres le livre de la loi écrit de sa main, et pour la dernière fois il fit entendre sa voix aux Israélites. Jamais elle n'avait été aussi éloquente. Ce beau cantique commence par ces mots sublimes : « Cieux, écoutez ma voix; je vais parler! Terre, prête l'oreille aux accens qui vont sortir de ma « bouche! »

Toute l'histoire est dans le discours prophétique que Moïse prononça. Après avoir béni le peuple, il gravit seul la montagne de *Nébo*, de laquelle il vit la terre promise à Abraham, à Isaac, à Jacob, et mourut consolé, âgé de 120 ans, le premier ou le deuxième jour de la quarantième année depuis la sortie d'Egypte, sept mois seulement après Aaron.

LÉGISLATION DE MOISE.

Moïse n'est pas moins admirable dans la législation qu'il établit que dans les prodiges qu'il opère. Au temps où il a vécu, sa doctrine était un miracle dans l'ordre moral, comme son passage triomphant à travers les eaux de la mer Rouge était un miracle dans l'ordre de la nature; et c'est ainsi que la beauté de sa religion, de sa moralité, de ses lois, se joint à l'éclat de ses œuvres merveilleuses, pour attester la divinité de sa mission.

FRAYSSINOUS.

Nous ne pouvons entrer dans les détails de cette constitution à la fois religieuse, morale, politique, civile, pénale, administrative, rurale, hygiénique, etc. La sage prévoyance de Moïse a tout embrassé. Les dix commandemens du *Décalogue*, admirable préambule de la législation hébraïque, et qui ont servi de base à celle de tous les peuples, devraient être toujours dans la mémoire des hommes.

On peut diviser cette législation en *lois religieuses*, en *lois politiques* et en *lois civiles*.

Les *lois religieuses* entrent dans les détails les plus minutieux sur les cérémonies, les heures des prières, le choix des victimes, la séparation des animaux purs des animaux impurs; elles regardent l'idolâtrie comme le plus grand des crimes; elles chargent exclusivement la tribu de Lévi du ministère des autels, en donnant au sacerdoce de nombreuses prérogatives.

Dans les *lois politiques*, le gouvernement d'Israël est une république avec un roi, et ce roi est Dieu; les deux bases du système, c'est la *liberté* et l'*égalité*. Ces lois sont proposées au peuple et acceptées par lui; elles émanent de Dieu, et cependant elles ont besoin de la sanction des hommes, etc.

Dans les *lois civiles*, on voit les peines encourues par les coupables; la peine du *talion* est appliquée à tous les crimes : le père peut disposer de la liberté de ses enfans. L'hospitalité envers les étrangers est impérieusement prescrite. On doit obliger et secourir même son ennemi.

Les principales fêtes étaient celle du *Sabbat*, ou du repos du septième jour; la *Pâque*, établie en mémoire du passage de la mer Rouge; la *Pentecôte*, ou fête des semaines, instituée en mémoire de la loi donnée sur le mont Sinaï; la fête des *Trompettes*; celle du *Tabernacle*. Les sacrifices étaient leur principale cérémonie religieuse.

LECTURE. — Bossuet, *Histoire universelle.* — *Conférences* de M. Frayssinous. — *Bible.* — Atlas de l'auteur.

ENTRÉE DANS LA TERRE PROMISE.

Josué, le fils de Nun, que Moïse avait instruit lui-même, reçut l'ordre de Dieu de passer le Jourdain et de conduire les Hébreux dans la terre promise.

Le dixième jour du mois de Nisan (8 avril), les trompettes d'argent retentissent; les Israélites, précédés de l'arche d'alliance, se mettent en marche, et ils triomphent de trente-et-un rois; le Jourdain leur ouvre passage au milieu de ses flots, et le peuple de Dieu prend possession de la *terre promise*. Il campe à *Galgala* (camp de la liberté), et le quatorzième jour du même mois, il célèbre la *Pâque*, solennité que la sortie d'Egypte avait consacrée, il y avait quarante ans. Les remparts de Jéricho se présentent; Josué, suivant l'ordre de Dieu, fait avec les Israé-

lites sept fois le tour de la ville, et bientôt s'écroulent les murailles au son des trompettes et au chant des cantiques. Tous les habitans de cette ville sont exterminés, le feu consume les maisons : la famille seule de *Raab* est épargnée, parce que la femme de ce dernier avait caché dans son hôtellerie les émissaires que Josué avait envoyés explorer le pays ennemi.

Après avoir pris Haï, après avoir vaincu Jabin, roi d'Azor, les Gabanites, Adonisedech, roi de Jérusalem, et quatre autres rois, Josué voulut accomplir les commandemens de Moïse; il procéda au partage des terres entre les douze tribus. La tribu de Lévi ne fut pas comprise dans le partage; mais elle fut dédommagée par des revenus que les douze autres s'engagèrent à lui faire.

DIVISION DE LA TERRE PROMISE.

En comprenant l'étendue plus ou moins grande du territoire par sa plus ou moins grande fertilité; en déterminant les lots d'après les populations plus ou moins nombreuses des *tribus*, d'après la plus ou moins grande fécondité des familles, on parvint à la plus stricte égalité possible; cette égalité était le but du législateur; elle entrait comme condition indispensable dans l'économie de sa politique.

La haute Judée échut à la tribu de Juda; elle s'étend en longueur jusqu'à Jérusalem, et en largeur jusqu'au lac de *Sodome*.

La tribu de Siméon eut cette partie de l'Idumée qui touche à l'Egypte et à l'Arabie.

A la tribu de Benjamin fut dévolu le pays qui s'étend en longueur depuis le Jourdain jusqu'à la mer, et en largeur depuis Jérusalem jusqu'à Béthel.

La tribu d'Ephraïm eut le pays qui s'étend depuis le Jourdain jusqu'à *Gadara*, et depuis *Béthel* jusqu'au Long-Champ.

La moitié de *la tribu de Manassé* entre en possession du territoire qui s'étend depuis le Jourdain jusqu'à Dora d'un côté, et jusqu'à Betzan de l'autre.

La tribu d'Issachar eut ce qui est compris depuis le Jourdain jusqu'au Mont-Carmel.

La tribu de Zabulon eut le pays qui touche au Mont-Carmel et à la mer, et s'étend jusqu'au lac Génésareth.

Les plaines cachées derrière le Mont-Carmel, à l'opposite de Sidon, échurent à *la tribu d'Azer*.

La tribu de Nephtali eut la haute Galilée et le pays qui s'étend jusqu'au Liban.

La tribu de Dan eut les vallées qui tirent vers l'Occident et aux petits lacs Azor et Doris.

Selon le réglement de Moïse, quarante-huit villes, prises dans

différentes tribus, furent réservées aux Lévites. On détermina également six villes de refuge, tant en deçà qu'au delà du Jourdain. Le Tabernacle fut dressé à Silo, dans le territoire de *Sichem*.

Les villes où résidaient les rois chananéens conservèrent le titre de villes royales.

Josué était alors âgé de cent dix ans; il avait, pendant vingt-cinq ans, gouverné *Israël;* sentant sa fin approcher, il rassembla le peuple à *Silo,* lui rappela les bienfaits miraculeux du Seigneur, et l'exhorta à observer fidèlement la loi, en le menaçant de tous les maux qu'entraîne une rébellion sacrilége. Peu de temps après, il mourut et fut enterré à *Thammath-Sœné*, tandis qu'on déposait à *Sichem* les restes de Joseph qui, après avoir, pendant trois siècles, dormi paisiblement sur le sol d'Egypte, avaient parcouru quarante ans le désert, et venaient enfin se reposer près d'Abraham et de Jacob.

Les Hébreux perdirent en même temps *Éléazar*, leur grand-prêtre. Privés de ces deux grands hommes, en qui Moïse et Aaron semblaient revivre, ils oublièrent bientôt leur sainte destination et se livrèrent à des excès qu'ils devaient expier par des malheurs sans nombre.

OBSERVATIONS.

Dans cette première période du peuple juif, les livres saints nous montrent le peuple avec tous les traits de la dégradation intellectuelle, morale et physique. Les mêmes lois morales, si souvent répétées dans l'Exode, le Lévitique, le Deutéronome; les lois cérémonielles, si multipliées, auxquelles le peuple fut assujéti; les menaces et les promesses, si fréquentes et résumées dans l'admirable cantique : *Cieux, écoutez !* que tout le peuple devait apprendre par cœur; les divers moyens sensibles ordonnés par Moïse, afin de conserver le souvenir de la loi et d'en faciliter l'observance, démontrent la prédominance des facultés inférieures. Cette dépravation provenait de la dure oppression dans laquelle les Juifs avaient été pendant près de deux siècles. C'était, suivant les prophètes, l'enfance du peuple hébreu. Il y a à cette époque deux tendances des hommes : les uns qui adhèrent à l'esprit de Dieu et à la doctrine révélée, les autres qui suivent leurs propres idées et les doctrines humaines.

PHÉNICIE.

OBSERVATIONS SUR LES PHÉNICIENS.

Les Phéniciens sont l'un des peuples les plus remarquables de l'Asie, mais nous n'avons sur eux aucune histoire complète et suivie; à l'aide de quelques documens, nous pouvons cependant en présenter une idée générale.

La Phénicie ne formait point un état séparé ; elle se composait de plusieurs villes et de leurs territoires, unies entre elles par des liens communs. Sidon et Tyr obtinrent successivement la prépondérance ; chacune fut considérée à des époques différentes comme *métropole*.

Les Phéniciens s'adonnèrent de bonne heure au commerce et à la navigation ; ils fondèrent de nombreuses colonies, dont voici les principales :

1. La plupart des îles de l'Archipel, dont ils furent dépossédés par les Grecs.

2. Au midi de l'Espagne, *Gadès* (Cadix), *Carteja* (Calpé), *Malacca* (Malaga), *Hispalis* (Séville).

3. En partie la côte de l'Afrique, *Utique* (Booshastès), *Carthage* (en ruines près de Tunis), *Adrumetum* (Adrumète).

4. En partie au N.-E. de la Sicile, *Panormus* (Palerme), *Lilybæum* (Boéo).

5. L'île de *Mélita* (Malte).

Vraisemblablement ils avaient aussi des établissemens vers l'Orient, sur le golfe Persique, dans les îles de *Tylos* et d'*Aradus* (îles Baharein) ; ils allaient jusqu'aux îles *Scilly*, sur les côtes de la Bretagne, et à la *Baltique*, pour se procurer de l'étain, de l'ambre jaune, etc.

Le commerce des Phéniciens, par terre, qui se faisait en grande partie par les caravanes, n'était pas moins important. Les principales branches de ce commerce étaient celui d'*Arabie*, consistant en épices, en encens ; celui de *Babylone*, de *Palmyre*, en étoffes de soie ; celui d'*Arménie* et des pays limitrophes, en esclaves, en chevaux et en vases de cuivre.

Les objets d'importation étaient les produits de leurs fabriques et de leurs manufactures, tels que leurs tissus, leur teinture de pourpre, tirée d'une espèce de coquillage, leur verre et leur verroterie. On leur attribue quelques inventions importantes, telle que celle des caractères d'écriture.

Enfin les Phéniciens, par leurs colonies, leurs expéditions, leurs découvertes, ont plus contribué aux progrès de l'humanité que toutes les populations condamnées au repos par des despotes, ou mises en mouvement pour les servir.

Sanchoniaton, le plus ancien historien avec Moïse, écrivit sur les antiquités de son pays ; mais il ne reste de lui qu'une *Cosmogonie* fabuleuse.

Lecture. — Les Phéniciens dans les *Esquisses historiques* et les *Esquisses littéraires* de l'auteur. — Sanchoniaton, traduit par Le Bas.

Nous faisons remonter l'histoire de Phénicie au 17e siècle, à Agénor, qu'on regarde comme le fondateur de Tyr.

AGÉNOR. Ce prince passa d'Afrique en Asie; il s'établit sur la côte de Phénicie, et fonda la ville de *Tyr*, au sud de *Sidon*. Cette nouvelle ville, grâce à sa position avantageuse sur la mer, devint le centre du commerce, et acquit en peu de temps de grandes richesses.

16e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE.—1582. Fondation d'Athènes.—1549. Cadmus en Béotie. — 1532. Déluge de Deucalion. — 1522. Conseil des Amphictyons. — 1516. Fondation de Sparte.—1511. Danaüs. — 1506. Dardanus, premier roi de Troie.

JUDÉE. — 1580. — 1562. Caleb et les *anciens*. — 1562. — 1554. Première servitude. — 1554. Gouvernement des juges. — Othoniel.

DÉCOUVERTES.— *Le fard, par* Angelo *de Rhodes.*

1519.—*L'art de peindre en pourpre, par* Phénix, *fils d'Agénor.* — *L'écriture apportée de Phénicie en Grèce, par* Cadmus.

1506. —*La flûte, par* Hiagnis *de Phrygie.*

1500.—*Premières monnaies d'or et d'argent.*— *Les auberges, les jeux de dés par les Lydiens.*

Développement.

GRÈCE.

Fondation d'Athènes. — Cécrops, d'origine égyptienne, vint en Grèce, à la tête d'une colonie de Saïtes, du Delta, aux environs d'une des bouches du Nil; il s'établit dans l'Attique, appelée jusqu'alors Actée, et habitée par des peuples sauvages; il épousa la fille d'Actœus, l'un des successeurs d'Ogygès, et fonda sur une hauteur une petite ville nommée d'a-

bord Cécropie, et depuis Acropolis (ville haute). Douze bourgades se formèrent peu à peu, et, dans la suite, Thésée les rassembla en une seule ville qui prit le nom d'Athènes. Cécrops commença à civiliser les peuples de cette contrée, en instituant le mariage et en réglant le culte des Dieux. Il établit aussi le *sénat* de l'*Aréopage*, l'un des plus anciens tribunaux, et le plus célèbre par l'impartialité de ses jugemens et son intégrité. C'était le gardien des mœurs et le juge naturel de presque tous les crimes, des vices et des abus. L'*Aréopage* tirait son nom d'une colline voisine d'une citadelle consacrée au dieu Mars.

Démosthènes porte ce témoignage, « que, pendant « la longue suite des siècles qui s'étaient écoulés, ce « tribunal n'avait rendu aucun jugement qui ne fût « équitable. » Les membres en étaient pris parmi les citoyens les plus distingués par le mérite, l'intégrité, la naissance, la puissance et la fortune. Le nombre des juges a beaucoup varié, ainsi que les historiens qui en ont parlé; les uns le fixent à trente-un, d'autres à cinquante-un, quelques-uns le portent jusqu'à cinq cents. (Quelques auteurs placent Cécrops en 1643.)

Le règne de *Cécrops* est l'ère des Athéniens et la première époque des marbres de *Paros*. On appelle ainsi une précieuse chronique rapportée à Oxford, dans le 17e siècle, par milord Arundel; elle commence l'an 1582 avant J.-C., et finit l'an 364.

Cadmus, fils d'Agénor, roi de Phénicie, fut envoyé par son père à la recherche de la belle Europe, sa sœur, que le roi Jupiter, dit la Fable, avait enlevée. Agénor lui avait défendu de reparaître sans elle. Cadmus, n'ayant pu remplir cet ordre, conduisit une colonie dans la Béotie, et y bâtit la *Cadmée*, qui servit depuis de citadelle à Thèbes. Il apporta aux indigènes l'écriture alphabétique, le commerce et plusieurs arts utiles. Il fut chassé de la Béotie et se retira dans l'Illyrie. La Fable a dénaturé son histoire : elle raconte que Cadmus tua un dragon furieux, et qu'en

ayant semé les dents, il sortit de terre des hommes tout armés.

Déluge de Deucalion. — Deucalion, fils de Prométhée, était roi de Thessalie; sous son règne, une inondation dévasta le pays et obligea ce dernier de fuir sur le mont Parnasse avec Pyrrha, sa femme; tous deux furent sauvés, et repeuplèrent la Thessalie. Hellen, fils de Deucalion, lui succéda, et ses fils formèrent quatre branches qui dominèrent bientôt dans la Grèce, et forcèrent la famille des Pélasges, qui jusque-là avaient eu la prépondérance, à se retirer dans les îles en Italie. Les fils d'Hellen étaient Dorus, Eolus, Xuthus; ce dernier eut deux fils, Ion et Achéus.

NOTA. Quelques historiens placent *Cadmus* en 1580, et Deucalion en 1635. (Voir le tableau ci-après.)

TABLEAU SYNOPTIQUE DES ENFANS D'HELLEN.



Du nom de ces quatre princes, Dorus, Eolus, Achéus, Ion, la race des Hellènes prend les dénominations particulières de:

1° **Doriens**, qui s'établirent dans la Macédoine, la Crète, la Doride, au sud du mont Œta;

2° **Eoliens**, qui s'établirent dans la Phthiotide, et

se répandirent dans l'Acarnanie, l'Etolie, la Phocide, la Locride, les îles occidentales, et jusque dans l'Elide, la Messénie, la Corinthie, puisque Sisyphe et Nestor, descendans d'Eolus, régnèrent dans ces trois provinces ;

3° Les **Ioniens** et les **Achéens** séjournèrent dans l'Attique et se fixèrent dans le Péloponèse : les Ioniens occupent l'Ægialus au nord ; les Achéens, l'Argolide et la Laconie, dans le voisinage des Étoliens.

Cet état de choses dura jusqu'au 12e siècle (*Voir* ce siècle).

Conseil des Amphictyons.— Cette assemblée, formée pour la sûreté commune, était composée des députés des douze principales nations de la Grèce, celle des Doriens, Ioniens, Phocéens, Béotiens, Thessaliens, etc. On croit qu'elle tire son nom d'Amphictyon, roi d'Athènes, son fondateur. C'est de lui que les juges de ce conseil furent appelés Amphictyons; ils étaient au nombre de trente.

L'assemblée se tenait au printemps à *Delphes* (Phocide), et en automne au bourg d'*Anthéla* (Phocide), à quelques stades des Thermopyles; on jugeait les contestations élevées entre les villes, et d'autres causes, tant civiles que criminelles. Cette diète ne jouit jamais d'une grande influence en Grèce; mais lorsque Philippe, roi de Macédoine (4e siècle), se fut emparé par la ruse de la majorité des voix de ce tribunal, il devint dans ses mains un instrument de désastre pour l'indépendance des Grecs.

Les autres nations de la Grèce avaient toutes formé chez elles des *ligues amphictyoniques*, ou fédérations politiques et religieuses.

Cependant la classe sacerdotale ne fut jamais investie, en Grèce, du pouvoir politique dont elle jouit en Égypte; jamais elle ne posséda ni ne partagea le gouvernement : la Grèce n'eut point d'époque *théocratique*.

Fondation de Sparte. — Parmi les premiers rois de *Sparte*, les traditions grecques citent Eurotas, Lacédémon, Amyclas; mais on regarde ordinairement Lelex, Egyptien ou Phénicien d'origine, comme le fondateur de cette ville; on croit qu'il l'agrandit et la civilisa. Ce n'est qu'au temps d'Hercule que l'histoire de Sparte devient moins obscure.

1572. — **Danaüs**, à ce que l'on croit, était roi de la *Cyrénaïque* en Libye. Chassé par son frère Egyptus, il se réfugia d'abord dans l'île de Rhodes; de là il s'empara d'Argos et en chassa Gélanor, roi de la race des Inachides. Danaüs introduisit l'agriculture et quelques arts dans l'Argolide, et y abolit les sacrifices humains.

On raconte qu'il maria ses cinquante filles aux cinquante fils de son frère Egyptus; mais, craignant d'être détrôné par quelqu'un de ses gendres, il engagea toutes ses filles à tuer leurs maris, la première nuit de leurs noces. Toutes exécutèrent ce complot, excepté Hypermnestre, qui épargna Lyncée, son mari. Ce dernier vengea sur Danaüs le meurtre de ses frères, et régna à sa place.

On attribue aux filles de Danaüs l'institution des *Thesmophories* ou fêtes de l'agriculture qui furent adaptées au culte de Cérès, divinité que les *Pélasges* connaissaient déjà par ses bienfaits.

Le vaisseau avec lequel Danaüs avait abordé en Grèce était conduit par cinquante rameurs, et propre à servir de modèle aux ouvriers grecs, et à avancer la navigation. On le nommait le Pentécontore (de *Pentêconta*, cinquante, et de *éressô*, ramer).

Cette machine gigantesque, que plus tard les rois d'Egypte et les empereurs imitèrent, était remarquable par sa grandeur, mais il était impossible de la faire mouvoir avec légèreté.

LECTURE. — *Anacharsis*, pour l'histoire de la Grèce.

JUDÉE.

GOUVERNEMENT DES ANCIENS ET DES JUGES.

OTHONIEL.— Josué était mort âgé de 110 ans ; il n'eut point de successeur. Israël fut gouverné par le grand conseil ou *sanhédrin*, sous lequel administraient secondairement les *anciens* de chaque tribu. Mais, bientôt après, les Israélites étant tombés dans l'idolâtrie, essuyèrent plusieurs défaites, et restèrent huit ans soumis à Chusan Rasathain, roi de Mésopotamie.

Othoniel, frère de Caleb, les délivra de cette servitude, et fut le premier Juge en Israël. De nouvelles victoires furent remportées par ce peuple; mais ses infidélités lui attirèrent la colère de Dieu qui le laissa tomber au pouvoir des Madianites. Abod et Samgar commandent avec gloire ; mais les Israélites oublient bientôt les faveurs du Seigneur, et encourent son indignation en se livrant à l'idolâtrie. Jabin, roi chananéen, et les Madianites les subjuguent. Les Juges se succédèrent jusqu'au 11e siècle.

LECTURE. — La *Bible*.

TABLEAU DES SERVITUDES ET DES JUGES D'ISRAEL

Depuis la sortie de l'Egypte jusqu'au retour de la captivité de Babylone, suivant le système de M. de Vignoles, qui place la sortie au jeudi 5 avril (15 de nisan), de l'an de la période Julienne 3069, avant J.-C. 1645.

Avant J.-C.		Année de gouv.
1646.	Moïse au désert	40
1605.	Josué durant	25
1580.	Anarchie de	18
1562.	PREMIÈRE SERVITUDE qui a été de	8
1554.	Othoniel gouverna	40
1514.	DEUXIÈME SERVITUDE de	18
1496.	Ahod gouverna	80
1416.	TROISIÈME SERVITUDE de	20
1396.	Débora et Baruc gouvernent	40
1356.	QUATRIÈME SERVITUDE de	7
1349.	Gédéon gouverna	40
1309.	Abimélech gouverna	3
1306.	Tolah gouverna	23
	Report........	362

Avant J.-C.		Année de gouv.
	A reporter.........	362
1283.	Jaïr gouverna	22
1261.	CINQUIÈME SERVITUDE de	18
1243.	Jephté gouverna	6
1237.	Abesan gouverna	7
1230.	Ajalon gouverna	10
1220.	Abdon gouverna	8
1212.	SIXIÈME SERVITUDE de	40
1172.	Samson gouverna	20
1152.	Héli gouverna	40
1112.	Interregne de	20
1092.	Samuel dont le gouvernement avant l'élection de Saül a été de	12
Total des années depuis la sortie jusqu'à l'élection de Saül.		565

15e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE.—1434. Législation de Minos et Rhadamante en Crète.

JUDÉE.—1416. Débora délivre les Israélites de la 3e servitude.

DÉCOUVERTES. — 1416. *Aristée apprend aux Grecs à faire cailler le lait, à cultiver l'olivier, à faire des ruches à miel.* — 1440. *Le fer trouvé au mont Ida.* — 1400. *Les trompettes, inventées par les Toscans.*—*Le labourage enseigné en Grèce par Triptolème.*

Développement.

GRÈCE.

Les premiers habitans de la *Crète* durent aux *Curètes* ou *Dactyles* leur religion qui devint celle de toute la *Grèce*. Minos, que les poètes font fils de Jupiter, réunit sous sa domination les diverses colonies qui

étaient venues se fixer en Crète à différentes époques; il n'en fit qu'un peuple chez lequel prévalut la langue des *Doriens*, langue dans laquelle *Minos* écrivit ses lois qui ont fait l'admiration des légistes.

Rhadamante, frère de ce prince, chargé par lui de l'administration de la justice, fut peut-être l'auteur de la législation criminelle de la *Crète*, qui était fort sévère. Chez les *Crétois* comme chez les *Spartiates*, leurs imitateurs, les lois étaient orales et traditionnelles.

Minos était revêtu de la royauté, et cette dignité se conserva dans l'île jusqu'à *Idoménée* (1270); mais après ce prince elle fut abolie, et les villes se gouvernèrent elles-mêmes, sans toutefois renoncer aux institutions de *Minos*, qui furent plus tard revues et accréditées par *Onomacrite* et *Thalès* de *Gortyne*, du temps de Pisistrate.

Minos appelait auprès de lui des artistes et des architectes étrangers; son règne est attesté par de nombreux monumens. Il périt dans un voyage maritime qu'il entreprit en Sicile.

Le fils de Minos, Androgée, fut assassiné par Egée, roi d'Athènes.

ANALYSE SUCCINCTE DES LOIS DE MINOS.

Gouvernement.—Les différentes villes de *Crète* formaient une confédération générale; cependant la forme de leur gouvernement n'était pas identique; les uns avaient adopté les formes *démocratiques*, d'autres celles *aristocratiques*.

Les *citoyens* étaient tous égaux; on distinguait cependant les *Hippéens* qui étaient obligés d'entretenir un cheval et de le monter eux-mêmes quand le service de l'*Etat* l'exigeait, tandis que les autres citoyens n'étaient tenus qu'à servir dans l'infanterie.

Cosmes.—La première magistrature était celle des *Cosmes*, choisie chaque année par le peuple au nombre de dix parmi les familles les plus distinguées. Ces magistrats conduisaient les armées, étaient chargés de toutes les ambassades, de l'exécution des lois, etc.

Sénateurs.— Les sénateurs étaient des *Cosmes* anciens ou dé-

signés par les citoyens recommandables par leur probité; on les nommait *Gérontes;* ils étaient à vie, et tenaient le premier rang dans les villes. Leur pouvoir était très étendu.

Assemblée du peuple. — Ce que les *Cosmes* et les *Gérontes* avaient arrêté était porté à l'*assemblée du peuple*, où tout citoyen était admis sans distinction.

Tribunaux. — Tous les ans, les *Cosmes* ou le sénat choisissaient, parmi les citoyens, les magistrats qui devaient rendre la justice dans chaque cité. Leurs jugemens étaient sans appel.

Education. — L'éducation des Crétois était combinée de manière à inspirer des vertus guerrières, et à nourrir l'amour de la patrie. La jeunesse vivait en commun, et apprenait par cœur des poèmes qui renfermaient les lois.

JUDÉE.

Malgré les vices des Hébreux, Dieu leur suscitait de temps en temps des juges *remplis de son esprit*, pour les délivrer. *Pendant que ces juges vivaient*, le Seigneur se laissait toucher de compassion; il écoutait les soupirs des affligés, et les délivrait *de ceux qui les tenaient dans l'oppression;* mais à peine le juge était-il mort qu'ils retombaient dans leurs péchés, et commettaient des actions encore plus criminelles.

DÉBORA, PROPHÉTESSE.—Le peuple d'Israël était opprimé par les *Chananéens*, dans le temps qu'une femme, nommée Débora, assise à l'ombre d'un palmier, sur la montagne d'Ephraïm, juge ses concitoyens qui viennent en foule pour l'entendre; ses vertus et ses lumières fixent le choix des Hébreux sur elle. Elle gouverne le peuple avec *Baruc*, fils d'Abinoëm; elle accompagne le général dans son expédition contre *Jabin*, roi des Chananéens; elle prédit que *Sisara*, général des troupes ennemies, serait vaincu et immolé par une femme. Cette double prédiction s'accomplit, et après sa victoire, *Débora* compose et chante un cantique regardé, même de nos jours, comme un chef-d'œuvre de poésie.

LECTURE. — *Cantique de Débora*, dans l'*Histoire-Sainte* et dans les *Esquisses littéraires* de l'auteur.

14e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE. — 1328. Fondation de Corinthe. — 1333. Janus en Italie. — 1362. Les Pélopides dans le Péloponèse. — Observations sur la Thessalie. — 1350. Les Argonautes. — 1348. Fondation de Mycènes. — 1330. Hercule. — 1316. Thésée, roi d'Athènes. — 1321. Expulsion des Héraclides. — 1318. OEdipe. — Etéocle et Polynice. — Les Epigones.

JUDÉE. — 1349. Gédéon délivre les Israélites de la 4e servitude.

DÉCOUVERTES. — 1399. *L'art de faire des cordes à boyaux pour la lyre, par* Lysius. — 1393. *Le mode lydien, par* Olympe, *Mysien.* — *La sphère, par* Musée. 1310. — *L'art de bander les plaies, par* Esculape. 1300. — *Premières bibliothèques en Egypte.*

Développement.

GRÈCE.

Fondation de Corinthe. — Sisyphe, descendant de Deucalion, est regardé comme le véritable fondateur de Corinthe; il embellit cette ville, donna une nouvelle consistance au royaume et fut le chef des *Sisyphides*, qui régnèrent pendant environ cinq siècles, et furent chassés par les *Pélopides.*

On cite avant *Sisyphe*, Ephire, sœur d'Inachus; Marathon; Corinthus; Polybe, qui reçut à sa cour *Œdipe* encore enfant; Créon, auprès duquel se réfugièrent Jason et Médée; mais leur histoire n'est pas connue.

Janus en Italie. — Ce prince grec quitta Perrhèbes (Thessalie), 146 ans avant la guerre de Troie; il vint par mer dans le *Latium*, dont les habitans vivaient sans lois et sans religion; il adoucit la féro-

cité de leurs mœurs, les rassembla dans les villes et leur donna des lois si douces et si sages, qu'elles méritèrent à son règne le nom d'*Age d'or*. La Fable dit que Saturne avait partagé avec ce prince le souverain pouvoir.

Les Pélopides. — Pélops était fils de Tantale, roi de Sipyle dans l'Asie-Mineure ; à la suite d'une guerre entre son père et Ilus, roi de Phrygie, Pélops, contraint de s'expatrier, vint s'établir dans la Grèce, et envahit une grande partie du Péloponèse ; les Pélopides, ses enfans, assurèrent leur domination dans ce pays. Parmi eux, nous distinguerons Atrée et Thyeste, célèbres par leurs cruautés et par les malheurs de leurs descendans. On dit que c'est avec les os de *Pélops* que fut fait le *Palladium*, statue de *Minerve* ou de *Pallas*, à laquelle l'existence de Troie était attachée. Quelques auteurs disent qu'Énée apporta en Italie le véritable *Palladium*, et que dans la suite les Romains le conservèrent dans le Temple de Vesta.

LECTURE. — *Atrée et Thyeste*, tragédie de Crébillon.

GÉNÉALOGIE

DES PRINCIPAUX PÉLOPIDES OU ATRIDES.

PÉLOPS, fils de TANTALE, roi de Phrygie.

- **PITTÉE.**
  - HÉMOCHE, dont le fils Scyron, fameux brigand, est tué par Thésée.
  - ÉTHRA, femme d'Égée, et mère de Thésée.
- **THYESTE**, — père d'Égiste, qui assassine Atrée.
- **ATRÉE**, — qui fit couper par morceaux les enfans de Thyeste et les fit servir dans un repas.
- **PLISTHÈNE.**
  - AGAMEMNON, qui épouse CLYTEMNESTRE
    - Électre, mariée à Pylade.
  - MÉNÉLAS, qui épouse HÉLÈNE.
    - Oreste, qui épouse Hermione.
    - Iphigénie, femme d'Achille.
- **ANAXIBIE**, — femme de Strophius, roi de Phocide et mère de Pylade.
- **LYSIDICE**, — qui épousa Électryon, roi de Mycènes, de ce mariage naquit Alcmène, mère d'Hercule.

OBSERVATIONS SUR LA THESSALIE,

AU COMMENCEMENT DES TEMPS HÉROIQUES.

La Thessalie était à cette époque le pays le plus remarquable par ses productions, et par l'industrie de ses nombreux habitans; c'est non seulement le théâtre riant de la poétique mythologie, mais encore le centre de la civilisation grecque.

C'est aux Thessaliens que les Grecs doivent le premier vaisseau de guerre qui soit sorti des côtes, et c'est à eux qu'ils vont demander le chef habile qui les dirigera dans leur première expédition maritime.

Les Argonautes. — Les Argonautes étaient des Grecs qui, sous la conduite de Jason, fils d'Æson, roi de Thessalie, entreprirent un voyage qui avait pour but l'étendue du commerce de la Grèce. On prétend aussi que Jason y alla pour venger la mort de Phryxus sur Æëtès, roi de la Colchide (Asie, côte orientale du Pont-Euxin), qui avait fait périr ce prince; car Phryxus, fils d'Athamas, roi de Béotie, avait déjà fait ce voyage pour sauver ses jours menacés. Les Argonautes, au nombre de cinquante-quatre (non compris l'équipage), partirent d'Iolchos, ravirent les trésors d'Æëtès, roi de Colchide (figurés par la toison d'or), et Jason, leur chef, revint en Thessalie avec Médée, fille du roi. Castor, Pollux, Orphée, Hercule, Pélée, père d'Achille, Laërte, père d'Ulysse, Calaïs et Zéthès, fils de Borée, roi de Thrace, Méléagre, fils d'Ochée, fils de Calydon dans l'Etolie, Pélée, grand-père de Jason, Admète, cousin de Jason et mari de la célèbre Alceste, Pyrithoüs, roi de Larisse, et ami de Thésée, Oïlée, père d'Ajax, roi de Locride, et d'autres héros célèbres eurent part à cette expédition, qui eut lieu un demi-siècle environ avant la guerre de Troie. Le centaure Chiron, qui avait été l'instituteur de Jason et d'Hercule, et qui le fut depuis d'Achille, donna aux Argonautes un calendrier et des conseils pour leur navigation.

Les Argonautes rapportèrent de la Colchide de gros oiseaux qu'ils trouvèrent sur les bords du *Phase*,

et qui, jusque là inconnus aux Grecs, furent, du lieu de leur origine, appelés *faisans*.

Cette expédition, dont la Fable s'est emparée d'une manière si ingénieuse, est la première chez les Grecs qui ait un but politique et commercial. Les Argonautes semblent être les précurseurs de ces Grecs que nous verrons dans la suite envoyer de nombreuses colonies sur les côtes européennes, asiatiques et africaines de la Méditerranée. Sous ce rapport, l'expédition des Argonautes est un monument précieux du commerce et de la civilisation des anciens. Les héros qui prirent part à l'expédition des Argonautes donnèrent naissance à trois peuples, les *Tyndarides*, les *Hénioques*, les *Achéens;* ils occupèrent les rivages du *Pont-Euxin*, depuis les confins du royaume de Pont jusqu'aux *Palus-Méotides*. Nous tracerons succinctement le voyage des Argonautes tel que le rapporte l'histoire fabuleuse :

VOYAGE DES ARGONAUTES.

Les Argonautes s'embarquèrent au cap de *Magnésie*, en Thessalie ; abordèrent dans l'île de *Lemnos*, alors gouvernée par des femmes : de là en *Samothrace*, où ils consultèrent *Phinée*, roi de Thrace, qui leur promit, s'ils voulaient le délivrer des harpies, de les faire arriver sains et saufs en *Colchide;* ses désirs ayant été satisfaits, ils entrèrent dans l'*Hellespont*, côtoyèrent l'Asie-Mineure, débouchèrent dans le *Pont-Euxin*, par le détroit des *Symplégades;* suivirent la côte de *Maryandini*, arrivèrent enfin sous les murs d'OEa, capitale de la Colchide, et exécutèrent leur entreprise.

La toison enlevée par le secours de *Médée*, les Argonautes partirent pour la Grèce et furent poursuivis par Æëtès ; traversèrent le *Pont-Euxin*, entrèrent dans le *Danube* qu'ils remontèrent plusieurs lieues, transportèrent leur vaisseau par terre, l'eau venant à leur manquer, l'espace de plus de cinquante lieues jusqu'au *golfe Adriatique*, et arrivèrent dans la mer de Sardaigne par l'*Eridan* et le *Rhône*. Thétys et ses nymphes dirigèrent le vaisseau jusqu'au détroit de *Charybde et Scylla ;* et lorsqu'ils passèrent à la vue de l'île habitée par les Syrènes, les accords de la lyre d'Orphée les préservèrent de leurs enchantemens. A *Corfou*, autrefois Drépane, ils rencontrèrent la flotte de la Colchide, qui, les ayant poursuivis à travers les *Symplégades*, vint sommer Alcinoüs, roi de l'île, de leur livrer *Médée*. Ce prince ne put le faire puisqu'ils s'étaient mariés. Alors les Argonautes se

remirent en mer, et furent jetés sur des écueils d'Egypte, et, tirés de ce mauvais pas par la protection des dieux tutélaires du pays, ils portèrent le vaisseau sur leurs épaules jusqu'au lac *Tritonis*. Ils continuèrent leur voyage qui fut interrompu par le monstre *Talus*, géant aux pieds d'airain, qui désolait la Crète. Enfin ils débarquèrent à Egine, et arrivèrent en Thessalie.

LECTURE. —Diodore de Sicile.—Strabon. — Justin.— *Médée*, tragédie de Longepierre.

Fondation de Mycènes.—Acrisius, roi d'Argos, ayant appris de l'oracle que Persée, son petit-fils, lui donnerait la mort, fit mettre dans un coffre l'enfant nouveau-né et sa mère Danaé, et les fit jeter à la mer. Ils abordèrent sur une côte où Persée fut élevé. Devenu grand, il se distingua par des exploits nombreux, et vint à Argos où il tua, sans le vouloir, son aïeul au milieu des jeux. Il fut bientôt reconnu, et ce crime involontaire ne l'empêcha pas d'être nommé successeur d'Acrisius. Étant un jour à deux lieues d'Argos, il crut recevoir un avertissement des Dieux pour y fonder une nouvelle ville; il la nomma Mycènes et en fut le premier roi.

Hercule ou **Alcide**, fils d'Amphitryon et d'Alcmène, prince de la famille royale d'Argos, descendait de Danaüs. Hercule ne régna que sur Tyrinthe, démembrement du royaume de Mycènes, où régnait son cousin Eurysthée, qui le haïssait et l'exposait inutilement à des dangers; c'est, à ce qu'on prétend, l'origine de ces *douze travaux* que les poètes ont tant vantés. Au retour du voyage des Argonautes, il assembla ces derniers dans les plaines de l'Élide, et y institua les jeux *Olympiques* et les *Néméens*. Il se rendit célèbre par des actions glorieuses. La principale fut de purger la Grèce des brigands et des monstres qui la dévastaient. Il est probable qu'on a réuni les faits de plusieurs Hercules dans l'histoire d'un seul; on pense aussi que la vie de Samson, qui est un tissu de prodiges, a donné l'idée de tous les travaux d'Hercule.

LECTURE. — *Hercule* dans la Mythologie. — Homère. — Virgile.—Hésiode.—Hérodote.

Thésée. — *Thésée*, fils d'*Égée*, roi d'Athènes, et d'*Éthra*, fille de *Pittée* qui avait fondé la ville de *Trézène* dans le Péloponèse et qui en était roi, fut un des plus grands princes de la Grèce; il réunit toutes les petites républiques à l'Attique, et chercha à y faire dominer *le gouvernement démocratique*. Il remporta d'éclatantes victoires sur les *Crétois*, agrandit et civilisa *Athènes*, qu'il affranchit du tribut honteux qu'elle payait à Minos (1316). C'étaient sept jeunes gens et sept jeunes filles que les Athéniens, en expiation du meurtre d'Androgée, fils du roi, envoyaient tous les neuf ans en Crète pour y être sacrifiés. Il y établit les *Panathénées*, fêtes en l'honneur de Minerve, et les jeux *Isthmiques* en l'honneur de Neptune; mais plusieurs circonstances de sa vie ternirent sa gloire; et ce héros qui s'était illustré par des exploits pareils à ceux d'Hercule contre Sinnis, Sciron, Procuste et le taureau de Marathon, lui qui avait sauvé son père Egée des attaques des Pallantides, souilla ses dernières années par l'enlèvement de Proserpine, fille d'Aidonée, roi des Molosses, et par celui d'Hélène, fille de Tyndare.

Les Athéniens le méprisèrent, et l'obligèrent de quitter Athènes. Thésée alla mourir de honte à la cour de Lycomède, roi de Scyros, après avoir prononcé des malédictions contre sa patrie.

Il avait eu un fils nommé Hippolyte, d'une reine des Amazones qui portait le même nom. Phèdre, la seconde épouse de Thésée, calomnia ce jeune homme auprès de son père; le roi, trop crédule, le chassa de ses états. Hippolyte passait sur le bord de la mer, lorsqu'un monstre affreux sortit des eaux, effraya ses chevaux, qui emportèrent le char parmi les rochers et l'y traînèrent lui-même.

LECTURE. — *Phèdre*, tragédie de Racine. — Homère. — Virgile. — Ovide. — Plutarque.

Expulsion des Héraclides.— Les fils d'Hercule, sous la conduite d'*Ilus*, firent valoir par la force des armes les prétentions de leur père à la couronne de Mycènes. Ils furent d'abord vainqueurs et tuèrent Eurysthée et ses fils ; mais bientôt les Pélopides les chassèrent du Péloponèse, et soumirent eux-mêmes presque toutes les provinces qu'il contenait. Atrée et Thyeste régnèrent à Mycènes et à Tyrinthe, 1310 ; Agamemnon, petit-fils d'Atrée, à Sicyone, 1283 ; Ménélas, frère d'Agamemnon, à Sparte, par son mariage avec Hélène, fille de Tyndare. Argos seule conserva ses rois particuliers. Les Héraclides se réfugièrent à Athènes, auprès de Thésée, tandis que les Pélopides dominent alors sur la Laconie, l'Argolide, la Corinthie et la Sicyonie.

Œdipe. — Depuis la mort de Cadmus, le trône de Thèbes fut occupé successivement par *Lycus*, qui usurpa la couronne sur le fils de *Labdacus*, *Laïus*, encore au berceau ; par *Amphion* qui détrôna à son tour *Lycus*. A la mort de ce dernier prince, la famille de Cadmus ressaisit le sceptre et Laïus régna ; il épousa Jocaste, fille de Créon, dont il eut Œdipe. Ce prince fut condamné au malheur dès sa naissance, parce que l'oracle avait prédit qu'il tuerait son père, et deviendrait l'époux de sa mère. Il fut élevé à la cour de Polybe, roi de Corinthe, et se crut long-temps son fils. Dans la suite, il s'enfuit de cette ville pour éviter les malheurs dont il était menacé ; il rencontra bientôt Laïus, son père, et le tua sans le connaître ; ensuite il épousa Jocaste. Pour se punir de ses crimes involontaires, il se priva de la vue. Ses deux fils, Etéocle et Polynice, le chassèrent de ses états. Œdipe, accueilli par Thésée avec sa fille Antigone, mourut à *Colone ;* ses deux fils se disputèrent sa couronne et donnèrent lieu à la guerre de *Thèbes*, l'un des principaux évènemens du *second âge* de la Grèce (1318-1307).

LECTURE.— *OEdipe,* tragédie de Voltaire ; *OEdipe à Colone,* tragédie de Ducis ; — *OEdipe et Antigone,* par M. Ballanche. — Sophocle.

Etéocle et **Polynice.** — La fin tragique d'Œdipe plaça sur le trône de Thèbes *Etéocle* et *Polynice* ; ils étaient jumeaux ; leur haine est célèbre dans l'histoire. On a dit qu'ils s'étaient battus dans le sein de leur mère. Cette haine augmenta encore quand il s'agit de décider auquel des deux appartiendrait le trône. Cependant ils convinrent de régner chacun une année. Etéocle régna le premier , Polynice exécuta la convention de bonne foi ; mais, pour ne pas vivre sujet de son frère, il alla passer la première année chez Adraste, roi d'Argos, dont il épousa la fille. Il revint à la fin de l'année, et son frère refusa de lui remettre la couronne. Polynice, outré de ce refus injuste, se retira chez son beau-père, qui lui donna une armée. Cinq autres princes se joignirent à eux, et toutes ces forces réunies vinrent mettre le siége devant Thèbes, c'est ce qu'on appelle la guerre des *Sept Chefs devant Thèbes.*

Cette guerre fut malheureuse pour ceux qui l'avaient entreprise ; et les cinq princes alliés d'Adraste furent tous tués dans une bataille. Quant aux deux frères, ils se battirent en combat singulier et se tuèrent l'un l'autre. On a dit que leur haine leur survécut, qu'elle éclata jusque sur le bûcher qui consuma leurs corps, et que leurs cendres se séparèrent.

Créon, qui leur succéda, fit rendre les honneurs divins aux cendres d'Etéocle, comme ayant combattu contre les ennemis de la patrie, et ordonna que celles de Polynice seraient jetées au vent pour avoir attiré sur sa patrie une armée étrangère.

Thésée vint alors mettre le siége devant Thèbes ; les fils des princes qui avaient été tués dans la guerre des *Sept Chefs* se confédérèrent pour venger la mort de leurs pères. Cette guerre fut appelée la guerre des *Epigones*, c'est-à-dire des *fils*. Ils éprouvèrent d'abord des revers ; mais enfin ils vainquirent les Thébains, assiégèrent Thèbes, la pillèrent, et se retirèrent ensuite (1307).

Depuis cette guerre jusqu'au temps où les Perses

(5e siècle) attaquèrent la Grèce, la *Béotie* resta dans l'obscurité.

LECTURE. — *La Thébaïde, ou les Frères ennemis*, par Racine. — Eschyle.

LES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES
ET LES ÉPIGONES.

1. — ADRASTE, roi d'Argos et de Sicyone.
   Son fils : — ÉGIALÉE.
2. — TYDÉE, roi d'Étolie.
3. — AMPHIARAUS, beau-frère d'Adraste.
   Ses fils : ALCMÉON. AMPHILOQUE.
4. — CAPANÉE, neveu d'Adraste.
   Son fils : — STÉNÉLAS.
5. — PARTHÉNOPÉE, fils de Méléagre.
6. — HIPPOMÉDON, neveu d'Adraste.
7. — POLYNICE, fils d'OEdipe. Ses fils : TIMÉAS. THERPANDRE. ADRASTE. THERSANDER.

JUDÉE.

GÉDÉON. Les Israélites s'étaient attiré la colère de Dieu par leurs impiétés ; ils furent livrés aux *Ammonites*, aux *Moabites*, et aux *Madianites*. Repentans de leurs crimes, ils élevèrent leurs mains vers Dieu, qui désigna pour les délivrer un homme né dans la classe du peuple, Gédéon, fils de Joas, de la tribu de Manassès. Il ne fallut rien moins que des miracles pour prouver au jeune Hébreu sa haute mission. Convaincu de la volonté divine, Gédéon commença par abattre l'autel de Baal. Il fit sonner de la trompette, et bientôt il vit autour de lui une armée de 33,000 hommes que, par ordre de Dieu, il réduisit premièrement à dix mille ; enfin à trois cents, qu'il n'arma que d'un pot, d'une lampe cachée dans ce pot, d'une corne de bélier ou d'une trompette. Gédéon alla secrètement dans le camp ennemi, et y entendit des soldats s'entretenant sur un songe de l'un d'entre eux. Ce songe présageait leur défaite. Assuré de la victoire, Gédéon s'avança pendant la nuit avec ses trois cents hommes ayant ordre de casser en même temps leurs pots. L'ordre ayant été exécuté à propos, les pots cassés laissèrent voir les lampes aux ennemis, qui, épouvantés par le son des trompettes des Hébreux, crurent avoir une grande armée à combattre, ils s'enfuirent en désordre, se pressant, s'écrasant, et s'entretuant les uns les autres, ou tombant dans les mains des soldats de Gédéon. Dans un autre com-

bat où les Madianites furent encore défaits, deux de leurs chefs, Zébée et Salmana, furent pris et tués par Gédéon même, au refus de son fils Sether qui n'eut pas le courage de le faire.

Il détruisit aussi la ville Sooth parce qu'elle lui avait refusé des vivres dans son chemin. Les Hébreux, pénétrés de reconnaissance pour les éclatans services de Gédéon, voulurent le créer roi ; mais il refusa cet honneur, se renfermant dans sa charge de juge qu'il exerça pendant quarante ans ; il eut 70 fils, qu'Abimelech, l'un d'eux, égorgea sur une même pierre, à la réserve d'un seul, nommé Joathan, qui trouva le moyen de se sauver.

LECTURE. — La Bible.

13e SIÈCLE.

NAISSANCE DES BEAUX-ARTS EN GRÈCE.

TEMPS POÉTIQUES.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE. — Religion des Grecs. — 1280. *Guerre de Troie.* (1184. Système d'Ussérius.) — 1270. Voyage d'Enée. — Voyage d'Ulysse.

JUDÉE. — 1261. Victoire et vœu de Jephté. — Histoire de Samson. 1212.

DÉCOUVERTES. — 1290. Perdix, neveu de Dédale, *invente la roue de potier, la scie et le compas.*—1240. *Les tenailles, l'enclume, le marteau, le levier, par* Cinyre, *roi de Chypre.* — 1212. *La saignée, pratiquée par* Podalyre, *au siége de Troie.*

Développement.

RELIGION DES GRECS.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

De nombreux systèmes ont été publiés sur la religion grecque ; aucun n'est satisfaisant, Cependant on a dit avec raison que

la *mythologie est une grande et curieuse énigme*, mais le mot de cette énigme était connu des anciens ; il ne faut donc pas désespérer de le trouver.

On ne peut guère douter que plusieurs divinités et des cérémonies n'aient été introduites de l'Egypte, de l'Asie et de la Thrace dans la Grèce. Elles n'y conservèrent point le caractère propre au lieu de leur origine, mais devinrent des divinités grecques. De même que chez la plupart des peuples barbares, les dieux réels des *Grecs* ne furent autres que les *élémens* et les *astres*, non point conservés comme formant un tout invisible (ce qui n'eût supposé qu'un seul dieu, *l'univers*), mais honorés comme des êtres différens, tous soumis à un dieu suprême, tous intelligens, liés entre eux par une inaltérable hiérarchie dont le dieu suprême avait établi *l'ordre*, et dont l'harmonie universelle était le *produit*.

Le feu éthéré, air subtil, l'esprit, de quelque manière qu'on le nomme, était le dieu suprême, principe du mouvement et de la souveraine sagesse: origine des autres élémens, il occupe le sommet de l'*Olympe* primitif, et devient la base de la *Cosmogonie* religieuse.

La simplicité primitive s'altéra; les Grecs policés, suivant l'exemple des peuples qui les environnaient, personnifièrent leurs divinités et leur rendirent un culte symbolique. La nature entière se trouva de la sorte représentée par une réunion de *divinités symboliques*, toutes unies entre elles par des liens de parenté, toutes *amies* ou *rivales* les unes des autres, et ce fut par ces amitiés ou ces haines que la physique religieuse rendit sensibles les sympathies et les répressions qui rapprochent ou divisent les élémens.

Jupiter est l'image de l'éther ; *Junon*, de l'air ; *Vulcain*, du feu ; *Neptune*, de l'eau ; *Cérès*, de la terre, etc. Ainsi chaque dieu réel a son représentant.

Cette manière d'envisager la mythologie appartient à M. Emeric David qui l'a développée d'une manière tout à la fois ingénieuse et savante dans son *Essai sur l'esprit de la religion grecque*.

Quoi qu'il en soit, c'est à la religion qu'est dû l'avantage d'avoir adouci l'esprit sauvage des peuples, et les anciens chantres, comme Orphée, Linus, etc., y contribuèrent beaucoup aussi, en enchaînant par l'harmonie les vengeances sanguinaires, en consacrant leur talent aux cérémonies religieuses et en faisant reconnaître à un petit nombre d'initiés dans leurs mystères les avantages de la vie morale.

La civilisation grecque faisait chaque jour des progrès; la religion, le commerce, la navigation, toute puissante qu'elle était, développaient l'intelligence des peuples. Tout était donc

prêt pour une grande *entreprise nationale des Hellènes*. C'est alors qu'eut lieu *la guerre de Troie*.

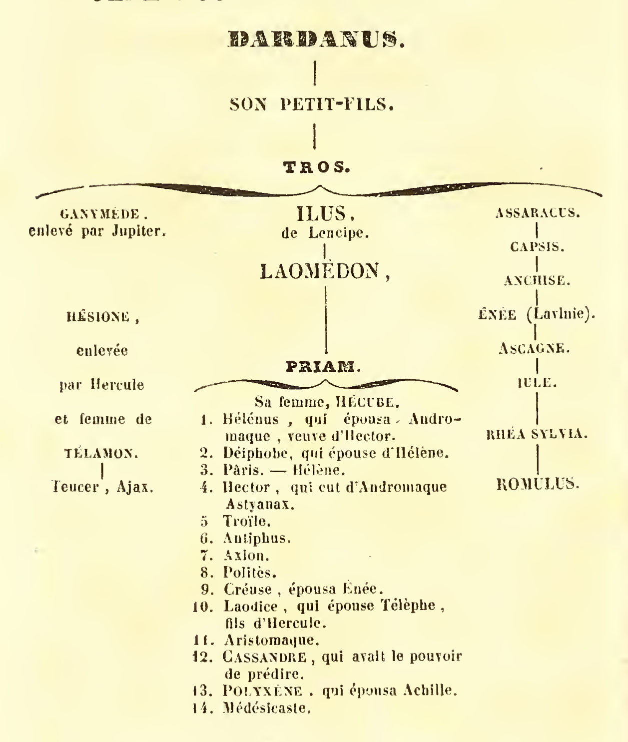
COUP D'ŒIL SUR LA TROADE

JUSQU'A LA GUERRE DE TROIE.

L'histoire de la *Troade* et de la petite *Phrygie* est tellement enveloppée de ténèbres qu'on ne sait rien de certain avant Dardanus (16e siècle), fils de *Corithe*, roi de *Samothrace* (anciennement Samos, île de la mer Egée). On dit qu'il épousa en premières noces *Chryse*, fille d'un roi d'Arcadie, qui lui avait apporté en mariage deux *Palladium* ou statues de Pallas. L'oracle avait promis une tranquillité éternelle à toute ville qui posséderait l'une ou l'autre. *Dardanus* épousa dans la suite *Battie*, fille unique de *Teucer*, roi de Troie, qui lui laissa sa couronne. Il abandonne ses états de *Samothrace*, passe dans la Troade et y transporte ses *Palladium* : il règne avec beaucoup de sagesse et de prudence, et laisse en mourant à Battie, deux fils, *Erichtone* son successeur, et *Zacinthe* qui alla donner son nom à une île de la mer Ionienne où il conduisit une colonie.

TROS, fils et successeur d'*Éricthone*, bâtit la fameuse ville de *Troie*, et invita à sa dédicace tous les peuples voisins, à l'exception de *Tantale*. Ce roi de la haute *Phrygie*, irrité de cet affront, enlève Ganymède, fils de Tros, 65 ans après l'incendie du mont Ida. Mais *Ilus* venge l'enlèvement et la mort de son frère en chassant Tantale et Pélops, son fils, qui se retirent dans la Grèce. Leurs états agrandissent la Troade. *Laomédon*, fils d'Ilus, bâtit Ilion, citadelle de Troie; il refuse des vivres aux *Argonautes*, qui, après leur expédition, viennent l'attaquer; *Laomédon* tue d'abord *Oïlée*, fameux capitaine, mais il est tué lui-même par *Hercule*, qui fait prisonniers *Podarcès*, son fils et sa fille *Hésione*, qu'il donne à *Télamon*, roi de *Salamine*; Podarcès, le seul enfant qui restât de sa nombreuse famille, se racheta à force d'argent, et parvint à monter sur le trône de Troie. Il prit le nom de *Priam*, qui signifie *racheté*.

GÉNÉALOGIE DES ROIS DE TROIE.



GUERRE DE TROIE.

PRISE DE TROIE. —Priam régnait sur Troie. Pàris, son fils, étant à Sparte, vit Hélène, épouse du roi Ménélas, parvint à s'en faire aimer et l'enleva. Cet événement donna lieu à la guerre de Troie dès long-temps préparée par les injures réciproques des Grecs et des Asiatiques. Toute la Grèce, indignée de cette injure, se réunit pour en tirer vengeance. Ulysse, roi d'Ithaque, et la plupart des princes grecs vinrent se ranger avec leurs troupes sous les ordres d'Agamemnon, roi de Mycènes et frère de Ménélas. Les Grecs, dont la flotte combinée était forte de 1,600 voiles

et montée par 103,000 combattans, partirent du port d'*Aulide*, en Béotie, où les vents contraires les retinrent long-temps, traversèrent la mer *Egée*, et mirent le siége devant Troie; mais cette ville résista dix années. Tombée par surprise au pouvoir des ennemis, elle fut incendiée et pillée. Le vieux roi Priam périt avec sa famille dans cette fatale nuit, et le royaume de Troie cessa d'exister.

LECTURE.— L'*Iliade*.—Eschyle.—L'*Éneide*.

ARMÉE DES GRECS,

COMMANDÉE PAR AGAMEMNON, PETIT-FILS D'ATRÉE, ROI DE MYCÈNES.

Ce prince conduisait particulièrement les guerriers de Mycènes, d'Ornée, de Cléone, d'Aréthurée, de Corinthe, de Sicyone, de Pallène, etc. Ils montaient cent vaisseaux.

PRINCIPAUX PEUPLES.	CHEFS.
1. Les Lacédémoniens...........	Ménélas, 60 vaisseaux.
2. Les guerriers d'Argos, d'Épidaure, de Tyrinthe, de Trézènes et d'Hermione.....................	Sténélée, Euryale, Diomède, 80 vaisseaux.
3. Messéniens de Pyros et de Cyparisse.....................	Nestor, 90 vaisseaux.
4. Athéniens.....................	Mnesthée, 50 vaisseaux.
5. Guerriers de Mégare et de Salamine.......................	Ajax, fils de Télamon, 12 vaisseaux.
6. Les Locriens.................	Ajax, fils d'Oïlée, 40 vaisseaux.
7. Guerriers de Chalcis et de Galydon, Plexon, Elnée...........	Thoas, roi d'Étolie, fils d'Andrémon, 40 vaisseaux.
8. Les Mirmidons, les Hellènes, les Achéens....	Achille, roi de Larisse, 50 vaisseaux
9. Les guerriers de Méthone, de Mélibée et d'Olizonne........ ...	Philoctète, 7 vaisseaux.
10. Les Magnésiens du Pénée......	Prothoüs, 40 vaisseaux.
11. Les guerriers de Zacinthe, de Céphalonie, de Nérithe et d'Itaque.	Ulysse, leur roi, 11 vaisseaux.
12. Les Crétois.....	Mérion et Idoménée, 80 vaisseaux.
13. Les Rhodiens.................	Tlépolème, fils d'Hercule. 9 vaisseaux.

ARMÉE DES TROYENS,

COMMANDÉE PAR HECTOR, FILS DE PRIAM.

Troyens.........................	Hector, fils de Priam.
Dardaniens......................	Enée, fils d'Anchise et de Vénus.
Zéléens, au pied du mont Ida......	Paudarus, fils de Lycaon.
Mysiens.........................	Chromès.
Phrygiens..................... .	Ascagne et Phorcis.
Paphlagoniens....................	Pylamènes.
Cariens	Nastès.
Les Lyciens......................	Sarpédon et Glaucus.
Les Thraces.......	Pyroüs et Acamas.

IPHIGÉNIE était fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Avant la guerre de Troie, l'oracle ordonna qu'elle fût sacrifiée : la fable dit qu'au moment où le grand-prêtre allait l'immoler, elle fut enlevée par Diane sous la forme d'une biche, et transportée en Tauride, dans le temple de cette déesse. Agamemnon périt à son tour par les ordres de Clytemnestre. Oreste, son fils, vengea cette mort sur sa mère. Poursuivi par les remords, il erra de pays en pays, et arriva en Tauride, avec Pylade, son ami le plus cher. Iphigénie, que ses fonctions de prêtresse obligeaient de les immoler, les reconnut, et leur sauva la vie.

ACHILLE, héros grec, se distingua dans la guerre de Troie, et périt de la main de Pâris. Il était fils de *Thétis* et de *Pélée*, roi de la *Phthiotide*. Il fut élevé par le centaure Chiron qui, pour lui donner de la force, le nourrit de la moelle des bêtes fauves. Il se signala par les plus grands exploits au siége de Troie : un affront que lui avait fait Agamemnon le décida à se retirer dans sa tente ; il avait résolu de ne plus combattre ; mais la mort de *Patrocle*, son ami, lui fit reprendre les armes. Il tua Hector, et, dans sa fureur, le vainqueur traîna, trois fois autour de Troie, son corps attaché par les pieds à son char. — Les Grecs déposèrent ses cendres au promontoire de *Sigée*, et lui rendirent les honneurs divins.

ÉNÉE, héros troyen, était fils d'Anchise et gendre de Priam par Créuse sa femme ; après la ruine de sa patrie, il alla fonder, sur les côtes de l'Italie, la ville de *Lavinium*. Après la prise de Troie, les princes grecs se dispersèrent, l'insuffisance de leurs connaissances nautiques les égara sur les mers ; les débris de leurs flottes, jetés sur différentes plages, étendent les communications entre les hommes, et portent au loin les lumières. Nous donnerons son voyage d'après l'Enéide.

Après avoir construit une flotte de vingt vaisseaux, et côtoyé la *Thrace*, une partie de la Grèce, il relâcha en *Epire*, où il trouva *Hélénus* qui lui prédit la suite des destinées qui lui étaient réservées. Après avoir essuyé plusieurs tempêtes, il aborda en *Afrique*, et fut reçu à *Carthage* par *Didon*, que *Vénus* disposa en sa faveur. Aimé de cette princesse, ce héros s'oublia quelque temps dans les délices de l'amour ; mais *Mercure* vint l'arracher à ce piége que la haine de *Junon* avait tendu à sa gloire ; et de la Sicile, où l'appelait la célébration des jeux funèbres en l'honneur d'*Anchise*, mort dans cette île l'année précédente, il arriva en *Italie*, consulta la sibylle, descendit aux enfers, vit dans les Champs-Élysées le héros troyen et son père, dont il apprit sa destinée et celle de sa postérité. Revenu des enfers, il vint camper sur les bords du *Tibre*, où *Cybèle* changea ses vaisseaux en nymphes.

Là, l'accomplissement de deux oracles l'avertit que ses courses étaient terminées. Le premier fut la nécessité de manger les tables, annoncée par la prédiction des Harpies ; et le deuxième, l'apparition d'une laie qui mit bas trente petits, dont le nombre désignait la durée de la ville que les dieux lui ordonnaient de

bâtir. *Latinus*, prévenu par un oracle, accueillit favorablement le héros étranger; mais la violence de *Turnus* rompit la paix qui venait d'être jurée, et entraîna le vieux monarque dans une guerre qui finit par la mort de *Turnus*. *Enée*, après l'avoir tué en combat singulier, épousa *Lavinie*, fille de *Latinus*, et fonda la ville de *Lavinium*, que les Romains regardaient comme le berceau de leur empire.

Après quatre années d'un règne paisible, les *Rutules*, ligués avec les *Etruriens*, recommencèrent la guerre. Il se livra une sanglante bataille, à la suite de laquelle *Enée* disparut, noyé, dit-on, dans le Numicus, à l'âge de trente-huit ans; mais cette fin ne paraissant pas assez noble, on répandit le bruit que *Vénus* l'avait enlevé au ciel, après avoir lavé son corps dans les eaux du fleuve. On lui éleva un monument sur les bords du Numicus, et les Romains l'honorèrent sous le nom de Jupiter Indigète.

LECTURE. — L'*Enéide*. — *Pausanias*. — *Ovide*. — *Justin*. — Voyages historiques : *Voyage d'Enée à tracer* (Enéide).

VOYAGE D'ULYSSE. — Ulysse était un célèbre roi d'Ithaque, fils de Laërte et d'Anticlée. Il épousa Pénélope, fille d'*Icarius*, eut pour elle l'amour le plus tendre et s'en vit récompensé par une fidélité qui est passée en proverbe. Il en eut un fils nommé Télémaque. Au siége de Troie, il rendit de grands services aux Grecs par sa prudence et ses artifices; il reçut en récompense les armes d'Achille que lui disputait Ajax.

Ulysse eut de grandes aventures, qui sont le sujet de l'*Odyssée* d'Homère. Une tempête le jeta d'abord sur les côtes des *Ciconiens*, peuples de *Thrace*, où il perdit plusieurs de ses compagnons; de là il fut porté aux rivages des *Lotophages*, en Afrique, où quelques-uns de ses gens l'abandonnèrent. Les vents le conduisirent ensuite sur les terres des *Cyclopes*, en Sicile, où il courut les plus grands dangers. De *Sicile* il alla chez *Eole*, roi des Vents; de là chez les *Lestrigons*, où il vit périr onze de ses vaisseaux, et avec le seul qui lui restait il se rendit dans l'île d'*OEa*, chez *Circé*, avec laquelle il demeura un an; de là il se rendit aux enfers, pour y consulter l'ame de *Tirésias* sur sa destinée. Il échappa aux charmes de *Circé* et des *Sirènes*, évita les gouffres de *Charybde* et de *Scylla*; mais une nouvelle tempête fit périr son vaisseau et tous ses compagnons; il se sauva dans l'île de *Calypso*. « Je demeurai là, tous les jours, dit-il, avec cette « déesse, sept années entières, arrosant de mes larmes les habits « immortels qu'elle me donnait. Enfin la huitième année, par « ordre exprès de Jupiter, elle me renvoya sur un radeau. » Il eut bien de la peine à gagner l'île des *Phéaciens*, d'où, avec le secours du roi *Alcinoüs*, il aborda enfin à l'île d'*Ithaque* après une absence de vingt ans.

Comme plusieurs princes de ses voisins, qui le croyaient mort, s'étaient rendus maîtres chez lui, et dissipaient son bien, il fut obligé d'avoir recours au déguisement pour les surprendre. *Homère* dit que : « Minerve, pour le rendre méconnaissable à

« tous les yeux, le toucha de sa verge et qu'aussitôt la peau « d'*Ulysse* devint ridée, ses beaux cheveux blonds disparurent, « ses yeux vifs et pleins de feu ne parurent plus que des yeux « éteints; en un mot, ce ne fut plus *Ulysse*, mais un vieillard « accablé d'années, hideux à voir, et couvert de vieux haillons « enfumés. La déesse lui mit à la main un gros bâton, et sur ses « épaules une besace toute rapiécée, qui, attachée avec une « corde, lui pendait jusqu'à la moitié du corps. » Ce fut en cet équipage que le roi d'*Ithaque* se rendit à son palais.

Télémaque fut le premier à qui son père se découvrit; comme ils se trouvaient seuls ensemble, *Minerve* toucha *Ulysse* de sa verge d'or; dans le moment, il se trouva couvert de ses beaux habits, et recouvra sa belle taille, sa bonne mine et sa première beauté; son teint devint animé, ses yeux brillans et pleins de feu, ses joues arrondies, et sa tête fut couverte de ses beaux cheveux. Télémaque, étonné de la métamorphose, saisi de crainte et de respect, n'ose lever les yeux sur lui, de peur que ce ne soit un dieu; *Ulysse* le rassure en l'embrassant et l'appelant du doux nom de fils. Ils prennent ensemble des mesures pour se défaire de leurs ennemis, et *Minerve* remet à *Ulysse* son premier déguisement.

A la porte de son palais il est reconnu par un chien, dit *Homère*, qu'il avait laissé en partant pour *Troie*, et qui meurt de joie d'avoir revu son maître.

Ulysse entretient *Pénélope* sans en être connu; il lui fait une fausse histoire, et lui dit qu'il a reçu *Ulysse* chez lui, en *Crète*, comme il allait à *Troie*, et l'assure qu'*Ulysse* sera bientôt de retour. *Pénélope* lui raconte à son tour comment elle a passé sa vie, depuis le départ de son mari, dans les larmes et dans la douleur de ne pas revoir son cher époux. Elle lui dit qu'elle ne peut plus éluder les poursuites de ses amans; qu'elle leur a proposé pour le lendemain, par l'inspiration de Minerve, l'exercice de tirer la bague avec l'arc d'*Ulysse*, et qu'elle a promis d'épouser celui qui viendrait à bout de tendre cet arc. *Ulysse* approuve cette résolution, espérant y trouver un moyen de se venger des poursuivans. Tous, en effet, avaient accepté la proposition de la reine; mais ils essaient en vain de tendre l'arc. *Ulysse*, après eux, demande qu'il lui soit permis d'éprouver ses forces; il bande l'arc très aisément, et en même temps il tire sur les poursuivans, qu'il tue l'un après l'autre, aidé de son fils et de deux fidèles domestiques, auxquels il s'était découvert.

Ce héros régna ensuite paisiblement dans son île jusqu'à ce que *Télégone*, qu'il avait eu de *Circé*, le tua sans le connaître. On dit qu'après sa mort il reçut les honneurs héroïques, et qu'il eut même un oracle en *Etolie*.

Carte de la Grèce à cette époque, avec le voyage des Grecs.

Lecture. — Les plus beaux passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée;* de l'*Enéide;* de *Télémaque;* la tragédie d'*Iphigénie en Aulide*, par *Racine*.

RÉSULTATS DE LA GUERRE DE TROIE.

Le résultat le plus important de la guerre de Troie, dont il faut lire les détails dans Homère, fut la création d'un *esprit national général* qui, dans une expédition de dix ans de durée faite en commun, et dans un pays aussi éloigné, dut nécessairement naître d'un pareil succès, et qui ne put être entièrement éteint, malgré toutes les dissensions et tous les démêlés. C'est depuis l'expédition contre Troie que les *Hellènes* se considérèrent comme formant un seul peuple.

La Grèce alors était divisée en plusieurs petits états, dont Argos et Mycènes étaient les plus puissans. On remarquait dans tous des chefs héréditaires ou princes de tribus, qui conduisaient les armées pendant la guerre et rendaient la justice pendant la paix, et dont la considération, plus ou moins grande, dépendait uniquement de leurs qualités plus ou moins éminentes, et surtout de leur valeur guerrière.

La nation grecque, comme on le voit dans Homère, était adonnée à l'entretien des bestiaux, à l'agriculture et à la guerre, et avait fait déjà quelques progrès dans la navigation.

Cependant après cette grande expédition, qui coûta, dit-on, huit cent mille hommes aux Grecs et six cent mille aux Troyens, les Hellènes, épuisés sans doute, ne firent aucune guerre remarquable au dehors, et tombèrent dans un état de repos jusqu'au 9e siècle, c'est-à-dire jusqu'à Lycurgue.

HISTOIRE SAINTE.

Les enfants d'Israël retombaient toujours dans le péché, et Dieu les livrait aux mains des Ammonites; ils prièrent, brisèrent leurs idoles, et le *Seigneur, se laissant enfin toucher à la vue de leur misère*, se servit de Jephté; c'était un homme du pays de Galaad que ses frères avaient chassé parce qu'il était né d'une mère étrangère; on le rappela, et tout le monde l'élut pour prince.

L'esprit du Seigneur s'empara de lui, et il marcha contre les ennemis. Étant en chemin, il fit le vœu de sacrifier à Dieu la première personne qui sortirait de sa maison. Les Ammonites furent vaincus. A son retour sa fille unique vint au devant de lui en dansant au son des tambours. Jephté l'ayant vue déchira ses vêtemens, et lui déclara avec douleur le vœu qu'il avait fait, sa fille lui répondit : Mon père, j'obéirai; je vous demande seulement

deux mois de temps pour aller sur la montagne pleurer avec mes compagnes. Jephté la laissa aller; après les deux mois expirés, elle revint trouver son père, et il accomplit le vœu qu'il avait fait.

LECTURE. — *La Bible.*

Les enfants d'Israël offensèrent de nouveau le Seigneur, et il les livra aux Philistins qui les tinrent, durant plusieurs années, dans une rude servitude. Dieu fut encore clément et choisit pour les délivrer un enfant élevé qui lui avait été consacré; l'enfant crût, le Seigneur le bénit, et son esprit commença à être avec lui; c'est *Samson.*

SAMSON, fils de Manué et d'Elyma, de la tribu de Dan; il fut doué, dès sa naissance, d'une force extraordinaire. Ennemi juré des Philistins, il les défit en plusieurs rencontres, en tua un grand nombre. Les artifices d'une femme, Dalila, lui arrachèrent le secret de sa force, qui consistait dans ses cheveux. Pendant son sommeil, les Philistins le rasèrent; il devint semblable aux autres hommes, et resta en la puissance de ses ennemis. Mais lorsque ses cheveux commencèrent à repousser, il ébranla les colonnes du lieu où il se trouvait avec trois mille Philistins : ils y périrent tous; et Samson lui même fut enseveli sous les décombres.

12e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE.—1190. Situation de la Grèce. Retour des Héraclides.—1182-1120. Colonies grecques de l'Asie-Mineure.

Développement.

SITUATION DE LA GRÈCE APRÈS LA GUERRE DE TROIE.

La Grèce ne retira pas grands fruits de la destruction de *Troie:* elle se vit malheureuse au dedans par les calamités de la guerre, par les dissensions entre ses différens peuples, et par la ruine de cette *confédération générale*, qui, un moment, avait fait sa force.

Agamemnon était tombé sous le poignard d'Égiste, excité par

l'infidèle Clytemnestre ; *Oreste*, son fils, l'avait vengé. Ulysse avait erré dix ans avant de revoir sa patrie, sa Pénélope et son Télémaque ; l'anarchie régnait partout ; la terre était considérée alors comme un domaine public ; ni le rang ni le sexe ne dispensaient des travaux ; mais la propriété n'étant pas garantie par les lois, les peuples les plus courageux ne cessaient de faire valoir la loi du plus fort. C'est ainsi que l'on vit successivement :

1° Les migrations de différentes tribus grecques dans les limites étroites de la Hellade ;

2° Les établissemens de plusieurs colonies dans quelques parties éloignées de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique ;

3° L'abolition de la royauté à Athènes.

Parmi les tribus les plus guerrières, nous distinguerons les *Doriens* qui s'allièrent aux *Etoliens* et s'emparèrent du Péloponèse sous la conduite des Héraclides ou descendans d'Hercule, qui avaient été chassés d'Argos.

Retour des Héraclides. — Ces princes conservaient toujours l'espoir de rentrer dans le Péloponèse ; ils firent à cet effet diverses tentatives, mais quatre furent infructueuses. Enfin, une cinquième réussit : ils vainquirent les Pélopides, les mirent en fuite, tuèrent leur roi Tisamène, fils d'Oreste et roi d'Argos et de Lacédémone, s'emparèrent du pays, et le partagèrent entre trois de leurs principaux chefs, qui étaient Aristodème, Témène et Cresphonte : le premier eut la Laconie, le second l'Argolide et le troisième la Messénie. Après la mort d'Aristodème, ses deux fils, Eurysthée et Proclès, régnèrent ensemble sur la Laconie. Depuis ce temps, Sparte fut gouvernée par deux rois descendans de ces princes. Le retour des Héraclides est regardé comme une époque importante dans l'histoire de la Grèce ; les faits acquirent depuis plus de certitude. La révolution qu'ils opérèrent fut complète ; une partie du peuple qui tenait aux *Pélopides* dut s'expatrier ; l'autre subit le joug humiliant de l'esclavage : telle fut l'origine des *Ilotes*.

LECTURE.—*Rollin*. Hist. anc. t. II.

HÉRACLIDE.

DESCENDANS DES PÉLOPIDES.

(*Voir le 14e siècle.*)

PÉLOPS.

|

HERCULE, fils
d'ALCMÈNE et d'AMPHITRYON (Jupiter.)

|

HYLLUS.

|

CLÉODÉE.

|

ARISTOMAQUE

ARISTODÈME.	*CRESPHONTE.*	*TÉMÉNUS.*
EURISTHÈNE. PROCLÈS.	ÉGYPTUS.	EURIPÈLE. AGÉSILAUS. CALLIAS.

Ainsi un siècle après le *siége de Troie* la race *helléni-que* fut disséminée sur plusieurs points de l'*Europe* et de l'*Asie*, après avoir été partagée en trois branches, que des traits caractéristiques profondément em-preints ne permirent plus de confondre.

Les *Doriens* représentèrent constamment dans leurs arts, dans leur système politique, dans leur religion, dans leur littérature et dans leurs mœurs, un certain ordre d'idées sévères qui ne manquaient ni d'éléva-tion ni de profondeur. Autre fut la tendance des *Eo-liens* et surtout des *Ioniens*, qui, s'étant trouvés les premiers en contact avec le génie asiatique, donnèrent à leurs produits un caractère mixte, qui n'était ni une imitation, ni un emprunt, mais bien une conquête



légitime dont les œuvres d'Homère furent le premier résultat.

OBSERVATIONS

SUR LES PÉLOPIDES APRÈS LE RETOUR DES HÉRACLIDES.

La plupart des *Péloponésiens* vaincus se rangèrent, les uns sous le commandement de *Pentilée,* frère de Tisamène, fils d'*Oreste* et d'*Erigone*, réfugié dans l'*Eubée,* d'autres suivirent les drapeaux de *Cléon* et de *Malaos*, descendans d'*Agamemnon*. Ces derniers, joints à une foule d'aventuriers, se dirigèrent vers l'*Hellespont*, qu'ils traversèrent; et quatre-vingt-huit ans après la *prise de Troie*, ils s'établirent sur les côtes de l'ancien royaume de Priam, ils étendirent leurs colonies depuis *Cyzique* jusqu'à l'embouchure de l'*Hermus*, et cette contrée délicieuse, en y comprenant l'île de Lesbos, reçut le nom d'*Eolide* ou *Eolie*, en souvenir de la branche hellénique dont les habitans descendaient.

Ces émigrations devinrent le principe de l'ordre public, qui s'établit dans la Grèce. Les tribus qui avaient envahi une partie du Péloponèse, restèrent d'abord sous la domination de leurs princes. Chaque canton et chaque ville, en avançant dans l'ordre social, formèrent presque autant d'états libres.

Colonies grecques. — La Grèce s'était peuplée de colonies étrangères; la vengeance des Héraclides provoqua des émigrations nombreuses. Des peuples entiers furent obligés à leur tour de fuir leur patrie. Trois principales colonies partirent du Péloponèse pour l'Asie-Mineure.

La première s'établit dans l'île de Lesbos, et ensuite dans l'*Eolie;*

La seconde dans l'île de *Crète*, et ensuite dans la *Carie;*

La troisième dans l'*Ionie*.

TABLEAU DES COLONIES GRECQUES.

Dans les accès de leur vanité nationale, les Grecs se glorifiaient d'avoir fondé la civilisation du monde, cette prétention semblait justifiée par l'extension de leurs colonies à l'orient et à l'occident de la Grèce, sur les côtes de la mer Noire, de la Propontide, de l'Asie-Mineure, de la Thrace, de la Macédoine, de l'Afrique, de

la basse Italie, des îles principales de la mer Egée, et jusque dans les Gaules.

Nous allons essayer de présenter un tableau succinct, mais clair des colonies grecques.

EUROPE.

1° SUR LES CÔTES DE LA THRACE ET DE LA MACÉDOINE. Les colonies fondées par les Athéniens et les Corinthiens étaient célèbres tour à tour par les guerres entre les Perses et les Grecs, les Athéniens et les Spartiates, les Athéniens et les Macédoniens.

Dans la Chersonèse de Thrace, considérée comme la clef de l'Europe :

Sestos, Cardia, Ægos-Potamos.

DANS L'INTÉRIEUR DES TERRES (Thrace) :

Maronée, Abdère, colonie de Téos.

Amphipolis, Chalcis, Olynthe, Potidée (Macédoine), *Chalcis* (île d'Eubée).

2° AU SUD DE L'ITALIE : *Tarente, Héraclée, Brindusium,* par les Doriens.

Sybaris et Crotone, par les Achéens ; ces colonies fondèrent à leur tour, *Laüs, Caulonia, Pandosie, Métaponte.*

Thurium (qui remplaça Sybaris), *Rhegium, Élée, Cumes* et *Naples,* par les Ioniens.

Épizephirie était une colonie de Locriens Ozoles, peuple voisin de l'*Étolie* Epictèle.

Sicile. Colonies doriennes, *Messana* et *Tyndares,* dont les habitans venaient de la Messénie.

Syracuse, par les Corinthiens.

Hybla, Thapsus, par les Mégariens.

Ségeste, fondé par les Thessaliens.

Gela, par les Rhodiens, qui bâtirent *Agrigente.*

Lipara, dont quatre de ce nom par les Gnidiens.

Naxos, fondatrice de *Léontium ; Catania* et *Tauromenium,* fondées par les *Chalcidiens ; Zancle* (qui prit le nom de Messine depuis que les Messéniens s'y furent établis), fondée par les habitans de *Cumes,* et qui fut à son tour la fondatrice d'*Himera* et de *Myles.*

Padoue, bâtie par une colonie d'Arcadiens qui vint en Italie sous la conduite d'Evandre, quatre-vingts ans avant la prise de Troie.

3° ILES DE LA MÉDITERRANÉE. *Dans la Sardaigne : Caralis*

et *Olbia,* la première fondée par l'Arcadien Aristée, venu de l'île de *Céos ;* la seconde par Iolas, avec des Thespiens, des Athéniens, etc.

Dans la Corse, *Alaria,* par les Phocéens.

4° GAULE. Par les Phocéens, *Marseille,* fondatrice elle-même de Nice, d'Antipolis (Antibes), d'*Olbia* (Hyères).

5° ESPAGNE. *Sagonte,* par les habitans de *Zante.*

ASIE.

1° ASIE-MINEURE. Les côtes occidentales de l'Asie-Mineure furent presque entièrement peuplées par les trois tribus grecques que nous avons nommées, c'est-à dire les *Éoliens*, les *Ioniens,* les *Doriens.*

a. Les *Éoliens* (12e siècle) bâtirent douze villes : les principales étaient *Cyme* ou *Cumes, Smyrne, Mytilène* dans l'île de *Lesbos.* Cette dernière était la plus importante.

b. Les *Ioniens* (11e siècle), sous la conduite de Nélée, s'emparèrent d'une partie de la Lydie et Carie, et lui donnèrent le nom d'*Ionie ;* ils y joignirent les îles de *Samos* et de *Chio ;* ils fondèrent douze villes qui sont du nord au sud :

Phocée, Erithrée, Clazomène, Téos, Lébédos, Colophon, Ephèse, Mysunte, Priène, Milet ; et dans les îles, *Samos* et *Chio.*

Elles avaient toutes un temple commun, le *Panionium,* consacré à Neptune, sur le promontoire de *Mycale ;* où elles célébraient leurs solennités, et délibéraient sur les affaires générales. Ces villes fondèrent une ligue ou association pour leur défense mutuelle.

c. Les *Doriens,* sur la côte méridionale de la *Carie,* et dans les îles de *Cos,* et de *Rhodes.* Sur le continent, ils fondèrent *Gnide, Halicarnasse ;* dans *Cos*, la ville de ce nom*;* dans *Rhodes, Ialysus, Camirus,* et *Lindus.*

Les colonies doriennes se formèrent plus tard que les autres, elles s'étendirent insensiblement du Péloponèse sur les îles de l'*Archipel,* et jusqu'aux côtes de l'Asie.

Les six villes que nous avons citées avaient aussi un temple commun consacré à Apollon, où elles avaient leurs solennités nationales, et délibéraient sur leurs affaires générales.

2° COLONIES DU PONT-EUXIN. Toutes les côtes de la *Propontide,* du *Pont-Euxin* et des *Palus-Méotides,* étaient occupées par des colonies grecques, fondées en grande partie par les seuls *Milésiens* (colonie ionienne), et toutes étaient des villes de commerce, florissantes, et commerçaient jusqu'au-delà de la mer Caspienne; c'étaient : *Lampsaque,* sur la Propontide ; *Cyzique,* dans

une île jointe à la terre ferme par des ponts, et si florissante sous la domination romaine ; *Périnthe* (depuis Héraclée); *Byzance*, à l'entrée du Bosphore, et un peu au dessus de la *Chalcédoine*, formée par les *Mégariens* ; *Héraclée* en Bithynie : *Sinope*, dans la Paphlagonie ; *Amise*, dans la province de Pont, dont Trapezus (Trébizonde) fut une colonie.

Phasis, Dioscurias, Phanagorie, Panticapée, sur la côte septentrionale, dans l'intérieur des *Palus-Méotides*.

Tanaïs, à l'embouchure du fleuve de ce nom. *Olbia*, à l'entrée du Borysthène.

Les colonies de la plage occidentale n'eurent que peu d'éclat : *Apollonia, Tomes, Salmydessus*.

AFRIQUE.

Les habitans de l'île de *Théra* (mer Égée), dont les Phéniciens furent les premiers habitans, fondèrent, sous la conduite de Battus, la ville de *Cyrène*, à l'instigation de l'oracle de Delphes. Cette ville faisait un grand commerce, tant par ses productions que par les résultats qu'elle a obtenus de ses relations commerciales, non seulement avec *Carthage*, mais encore avec *Ammonium*, et par ce moyen dans l'intérieur de l'Afrique.

OBSERVATIONS SUR LES COLONIES GRECQUES,

PAR HEEREN.

Aucun peuple de l'Ancien-Monde ne conduisit au dehors autant de colonies que les Grecs ; et ces colonies sont sous plusieurs rapports devenues tellement importantes, qu'on ne saurait absolument embrasser dans son ensemble l'histoire ancienne sans en avoir connaissance.

Les colonies grecques furent fondées en partie par des vues politiques et en partie pour donner de l'étendue et de l'activité au commerce ; car presque toutes ces colonies ont été plus ou moins des villes commerçantes, même celles qui, dans l'origine, ne semblaient pas destinées à le devenir.

Établies dans les plus délicieuses contrées de la terre et sous le plus beau ciel, leur situation invitait au commerce et à la navigation, elles devaient non seulement faire faire à la civilisation de la race hellénique les plus grands progrès, mais aussi y entretenir une grande variété de talens et une activité immense.

Les plus anciennes, et sous plusieurs rapports les plus importantes de ces colonies, étaient celles de l'*Asie-Mineure*, depuis l'Hellespont jusqu'aux confins de la *Cilicie*. Là, s'étaient établis,

depuis la guerre de Troie, qui leur avait fait connaître ces belles contrées, les Eoliens, les Ioniens, les Doriens. Ces colonies étaient les plus importantes par le commerce, et ce fut là que se développèrent en même temps les premiers germes de la *poésie épique* et *lyrique*, dans la patrie d'Homère, ce père de la civilisation grecque ; dans celle de *Sapho* et d'*Alcée ;* ce fut aussi de là que la nation reçut son premier développement moral, dont l'influence se fit sentir même dans la mère-patrie.

LECTURE. — *Histoire des colonies grecques*, par Raoul-Rochette ; *carte des colonies grecques* dans l'Atlas de l'auteur.

11e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE. — 1009. Abolition de la royauté à Athènes.

JUDÉE. — 1009. Samuel, dernier Juge. Ruth et Noémi. Etablissement de la royauté en Judée. — 1080. Les rois, Saül. — 1048. David. — 1001. Salomon. — 991. *Dédicace du Temple.* (1004 s. v.)

DÉCOUVERTES. — 1077. *L'art des parfums* par les Ioniens. *Plantation des mûriers en Chine.*

Développement.

GRÈCE.

Abolition de la royauté à Athènes. — Jusqu'alors le gouvernement d'Athènes avait été monarchique ; Codrus, leur dernier roi, et qui régna vingt-un ans, attaqué par les Doriens, apprit de l'oracle que la nation dont le roi serait tué remporterait la victoire ; il se dévoua au salut de sa patrie, et, s'étant déguisé en paysan, il chercha la mort dans le camp ennemi. On le reconnut ensuite, et les Doriens effrayés prirent aussitôt la fuite. Ce dévouement généreux pé-

nétra les Athéniens de reconnaissance; ils ne voulurent point donner de successeur à Codrus, et confièrent le pouvoir à des magistrats appelés *archontes*. Médon, fils de Codrus, fut le premier; sa charge lui fut confiée jusqu'à sa mort. Il fit passer la dignité d'archonte dans sa famille, qui donna une succession de douze chefs dans l'espace de plus de deux cents ans. On en réduisit ensuite la durée à dix années, enfin à une seule, et ces magistrats furent limités au nombre de neuf. C'est ainsi que ce pouvoir divisé fut affaibli; les magistrats se contre-balançaient les uns les autres, et sur leurs craintes personnelles reposait la liberté publique; mais les institutions républicaines, trop peu développées, s'altérèrent; les juges, soumis à leurs lumières ou à leurs caprices, commettaient des injustices; les intérêts particuliers étaient blessés; les Athéniens ne furent tirés de cette anarchie que dans le 6e siècle.

Quelques chronologistes placent l'*archontat* en 1132.

JUDÉE.

SAMUEL, fils d'Elcana et d'Anne, fut consacré à Dieu dès sa naissance, et confié très jeune aux soins du grand-prêtre Héli. Samuel lui succéda; dans la suite, ce fut le premier de la chaîne des *Prophètes* proprement dits, qui n'a pas été interrompue depuis lui jusqu'à *Zacharie* et *Malachie*, et le dernier des douze Juges d'Israël. C'est à lui que finit la théocratie des Hébreux. On lui attribue le livre des *Juges*, le livre de *Ruth*, et le premier des *Rois*. Il mourut âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, deux ans avant la mort de *Saül*.

RUTH ET NOÉMI. — Au temps des Juges, une grande famine survenue en Israël obligea Elimélech de quitter Bethléem avec Noémi, sa femme et ses deux fils; ils allèrent dans le pays des Moabites, où bientôt Elimélech et ses deux fils moururent. Noémi restée seule, dit adieu à ses belles-filles et retourna en Judée. Ruth, une de ses brus, ne voulut point la quitter, et la suivit jusqu'à Bethléem. Là, elle allait glaner pour nourrir sa belle-mère. Le hasard la conduisit dans le champ de Booz, vieillard vénérable, parent de Noémi. La loi l'autorisait à épouser Ruth; celui-ci s'étant fait connaître, le mariage eut lieu. Noémi eut la joie de voir naître un fils, Obed, qui fut l'aïeul de David.

Cette ravissante histoire est placée dans les saintes Écritures, entre le livre des Juges et le premier livre des Rois, comme une transition naturelle du premier de ces gouvernemens au second. L'antiquité ne nous a rien laissé de plus délicieux que cette chaste peinture des mœurs pastorales, et les passages d'Homère les plus précieux sous le rapport de leur couleur primitive sont loin de l'égaler en naïveté.

LECTURE.—*Ruth et Noémi.* Eglogue tirée de l'Ecriture-Sainte, par Florian.

ÉTABLISSEMENT DE LA ROYAUTÉ.

OBSERVATIONS SUR LE PEUPLE HÉBREU.

Avec *Débora* commence la seconde période du peuple hébreu; son cantique en manifeste les aptitudes intellectuelles et morales; le chant, la poésie lyrique, les progrès de l'imagination et du sentiment; cette impulsion est indiquée par la science des choses et des évènemens que possède *Jephté*, les genres littéraires si conformes à cette division; les chroniques des Juges, les apologies de Joathan, les énigmes de Samson, l'usage du chant et des instrumens de musique. L'institution des écoles date aussi de cette époque; il y en avait à Najoth de Ramatha, sous Samuel. « Les enfans d'Israël croissant tous les jours en vigueur, « la fortifiaient de plus en plus, » dit l'écrivain sacré; mais aussi il ajoute que *chacun souvent faisait ce qui lui venait dans l'esprit.*

SAÜL.—Les Hébreux, lassés du gouvernement des Juges, demandèrent un roi. Dieu ayant désigné à Samuel celui qu'il avait choisi pour régner sur son peuple, ce prophète sacra Saül et le montra aux Juifs comme leur roi. Ce prince se conduisit d'abord avec assez de sagesse; mais l'orgueil s'empara de son cœur, et lui fit commettre bien des fautes. Il désobéit en épargnant Agag, roi des Amalécites, que Dieu lui avait commandé d'exterminer. Samuel lui reprocha sa faute. La pénitence extérieure de Saül ne le mit pas à l'abri des jugemens de Dieu. Il périt avec son fils Jonathas dans une bataille contre les Philistins. David, jeune pasteur de Bethléem, fut appelé à lui succéder et fut secrètement élu et consacré roi à seize ans.

DAVID, fils d'Isaï et de Jossé de la tribu de Juda et de la petite ville de Bethléem, se signala dans sa jeunesse par des actions de courage; le géant Goliath et les Philistins éprouvèrent la puissance de son bras. Devenu roi, il gouverna sagement; mais un crime effaça toute sa gloire: le prophète Nathan lui en montra l'énormité. David en fit pénitence toute sa vie, et composa ses Psaumes. Quoique Dieu lui eût pardonné, il s'affligea de toutes les manières; et mourut après avoir fait sacrer son fils. David

a composé cent cinquante psaumes qui passent chez tous les peuples pour l'ouvrage le plus parfait qu'a produit la poésie lyrique. C'est avec les paroles de David que les chrétiens ont raconté à leur Dieu leurs tribulations et leurs espérances; c'est avec elles qu'ils ont adouci pour l'homme les angoisses de la mort, et qu'ils lui ont fait le dernier adieu sur la tombe. Ainsi c'est au 11e siècle avant J.-C. qu'est sorti de la Palestine ce précieux recueil qui a servi d'interprète à tous les sentimens que font naître les différentes situations de la vie.

David mourut à soixante-dix ans après un règne effectif de quarante ans.

SALOMON succéda à David, son père. Ce jeune prince donna d'abord les plus belles espérances. Dieu lui ayant promis d'accomplir un de ses vœux, Salomon lui demanda la *sagesse*. Il éleva au Seigneur le *temple magnifique* de Jérusalem, qui atteste le degré de perfection où les arts étaient parvenus à une époque si reculée dans la civilisation des peuples. Salomon avait hérité d'une partie du génie poétique de son père; il avait trouvé d'utiles secours dans l'amitié de ses voisins. Hiram, roi de Tyr, fit hommage au Dieu d'Israël, des cèdres du Liban; élaborés d'avance, ils venaient, pour ainsi dire, se placer sur la montagne de *Moria*. « On n'entendait ni le bruit du marteau, ni celui des autres instrumens. Un religieux silence présidait à cette « cérémonie d'architecture. Sept années suffirent à la construction de ce monument que Dieu lui-même trouva digne de sa « majesté et que l'admiration des hommes plaça au nombre des « merveilles du monde. » Le nombre des poèmes qu'il composa s'élève à cinq mille, ce qui ne l'empêcha pas d'être l'auteur de plusieurs ouvrages de philosophie morale. Dans la suite, il se laissa entraîner à l'idolâtrie et abandonna le culte du vrai Dieu.

Salomon mourut à soixante ans, après en avoir régné quarante.

LIMITES GÉNÉRALES DE LA JUDÉE AU TEMPS DE SALOMON.

Lorsque la Judée fut portée par Salomon à son plus haut point de gloire, elle s'étendait depuis la frontière de l'Egypte et l'extrémité boréale de la mer Rouge au S. O., jusqu'à l'Euphrate, au N.-E. La Judée pouvait se diviser en deux parties:

1° *La Judée* proprement dite, que nous avons divisée sous Josué.

2° *La Judée de la conquête*, comprenant les royaumes syriens de *Damas*, de *Tadmor* ou *Palmyre;* le pays des *Édomites* ceux des *Ammonites*, des *Moabites* et de plusieurs tribus *arabes* situées au sud et à l'est.

LECTURE.—*La Bible ; les Psaumes,* etc.—Détails sur le Temple de Salomon.

10e SIÈCLE.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE.— 907. Homère.—900. Hésiode.

JUDÉE.— 962. *Schisme des dix tribus.* Royaume de Juda.— Roboam, fils de Salomon.— Royaume d'Israël.—Coup d'œil sur les dix tribus.

Développement.

GRÈCE.

Homère. — Homère est regardé comme le plus ancien poète grec ; on pense que ce fut dans le 10e siècle qu'il chantait. Il composa deux poèmes, l'*Iliade* et l'*Odyssée :* le premier a pour objet la guerre de Troie ; le second, le retour d'Ulysse dans sa patrie. Il trouva la poésie déjà sortie de l'enfance ; mais il porta son art si loin qu'on oublia bientôt ses précurseurs dans la carrière des lettres, et qu'il fut regardé comme le créateur de la poésie épique. Homère enseigne aux poètes l'art d'émouvoir, aux historiens celui d'écrire ; les législateurs découvrent dans ses sages maximes de sublimes leçons et de profonds secrets de politique ; les artistes, dont il exerce l'enthousiasme, y puisent des idées vastes et brillantes. Un épisode de la guerre de Troie lui fournit le sujet de l'*Iliade.* Son but est de prouver aux Grecs que les peuples sont toujours victimes de la division des chefs.

Dans l'*Odyssée*, Ulysse, errant pendant des années, est un grand exemple de constance et de sagesse. Ce poème est renfermé dans un espace de quarante jours,

pendant lesquels le poète met en action toutes les circonstances des dangers et des voyages d'Ulysse. Homère ne raconte pas, il peint sans cesse; il s'adresse à nos yeux et à nos cœurs, et s'il *dort quelquefois*, son sommeil, comme il le dit lui-même, ressemble à celui de Jupiter qui se réveille en lançant la foudre. Homère, devenu aveugle, fut obligé de mendier. *Kréophyle* de Samos l'accueillit dans sa misère, et conserva ses écrits. Après sa mort on lui éleva des temples.

On attribue à Homère un poème héroï-comique intitulé *Batrachomyomachie*, ou *Combat des rats et des grenouilles*; trente-trois hymnes et quelques épigrammes. Mais l'authenticité des trois derniers ouvrages est à juste titre contestée.

Huit villes se disputaient la gloire d'avoir vu naître l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée ;* Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos, Athènes, Cumes; c'est ce qui a donné lieu à ce distique :

Smyrna, Chios, Colophon, Salamis, Rhodos, Argos, Athenæ,
Orbis de patriâ certat, Homere, tuâ.

RÉFLEXIONS SUR HOMÈRE.

Le nom d'Homère ne réveille pas seulement le souvenir d'un grand poète, mais celui d'une civilisation tout entière. Ses merveilleux récits et ses fictions si pleines de charmes firent oublier peu à peu les poésies d'Orphée, au moyen desquelles des chantres sacrés, des prêtresses-poètes avaient élevé l'enfance de la race HELLÉNIQUE. La plupart des traditions secondaires furent obscurcies ou effacées par cet essaim de fables ingénieuses, dont se nourrit l'imagination mobile des Grecs, à dater du siècle d'Homère. Croyances, poésie, sculpture, tout se règle sur Homère, sur ce modèle désormais national. Son influence morale sur ses contemporains, et sur les générations qui suivirent, n'est pas moins incontestable. Les *rapsodes* qui parcouraient les villes et les bourgades en chantant ses poèmes, familiarisaient les peuples avec les principes les plus importans de la loi naturelle, et, tout en captivant les imaginations, disposaient les cœurs à la pratique des vertus sociales et des vertus domestiques.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont comme un vaste répertoire de tou-

tes les connaissances mythologiques, historiques et géographiphes de son temps, c'est un tableau vivant de la société à cette époque : à peine peut-on citer un trait de physionomie morale des peuples contemporains qui ne soit pas indiqué par Homère. Les voyageurs s'étonnent encore aujourd'hui de retrouver le théâtre de la guerre de Troie tel qu'il l'a décrit, et les navigateurs qui parcourent la Méditerranée reconnaissent les écueils et le promontoire que Nestor et Ménélas virent à leur retour. Enfin Homère, depuis trois mille ans, a présidé par son génie à toutes les littératures du monde.

En voyant tant de bienfaits répandus par un seul homme, quelques littérateurs ont pensé qu'Homère n'avait pas existé, mais que son nom résumait toute une époque historique. C'est ainsi que s'exprime à ce sujet Wolf, célèbre critique allemand :

« Une longue suite de poètes *cycliques-ioniens* a versifié la « généalogie des dieux, l'histoire de la guerre de Troie, et le re- « tour des princes grecs dans leurs foyers. Transmise de bouche « en bouche dans un siècle où l'écriture était encore un art in- « connu, les poésies se répandirent dans l'Asie-Mineure occiden- « tale et dans les îles voisines. Lycurgue les entendit pendant ses « voyages, et les transporta dans le Péloponèse ; des *rapsodes* en « détachèrent des fragmens et les chantèrent par toute la Grèce. « Les Pisistratides les firent rassembler en deux grandes épopées « et mettre par écrit. Cette rédaction première fut ensuite retou- « chée, arrangée, altérée, continuée, et ne fut définitivement « mise en ordre que par les grammairiens d'Alexandrie, qui « nous ont transmis l'*Iliade* et l'*Odyssée* telles que nous les « avons. »

On donna le nom d'*homérides* à une école particulière de *rapsodes*, qui récitaient les vers de ce poète. Les *homérides* composaient des espèces d'*exordes* ou d'hymnes par lesquels ils préludaient à leurs chants épiques, quelques-uns furent contemporains d'Homere lui-même; mais ils ne méritent pas de lui être comparés. Cependant il ne faut pas oublier qu'ils firent les premiers efforts pour dégager la vérité historique des *mythes* et des traditions qui l'obscurcissaient. La prose devait naître plus tard, et c'est à elle que nous devons la connaissance des faits historiques, passés sous silence par Homère, qui n'a parlé ni de l'événement important de l'entrée des Héraclides, ni de l'émigration des Grecs en Asie-Mineure.

LECTURE. — *Homère*, traduction en prose, par Bitaubé ; en vers par Bignan. Quelques passages de Boileau, de Perrault, de Lamotte sur Homère, dans le Parallèle des anciens et des modernes.

Hésiode. — Parmi les imitateurs d'Homère, Hésiode tient le premier rang ; c'est le premier poète

didactique de la Grèce; il écrivit sur l'agriculture et intitula son poème : *les Travaux et les Jours*, parce que l'art et la culture demandent le temps et les saisons.

Aux préceptes de l'agriculture, il mêle des conseils pour la conduite de la vie, et son ouvrage est partout semé de réflexions morales. Virgile l'a imité dans ses *Géorgiques*, et l'a de beaucoup surpassé. Hésiode composa deux autres ouvrages; 1° la *Théogonie* ou généalogie des Dieux, poème faible, sans inspiration, mais monument précieux propre à nous faire connaître la théogonie des anciens : 2° le *Bouclier d'Hercule*, poème descriptif, qui n'est qu'un fragment du poème *Héroogonie* ou filiation des demi-dieux. *Le Bouclier d'Enée* de Virgile en est encore une imitation supérieure.

Hésiode fait entrer dans sa composition poétique l'histoire, la morale, la philosophie, la mythologie, la théogonie, l'économie rurale et domestique; il est le premier signe d'un véritable progrès dans l'esprit humain; il descend pour ainsi dire sur la terre, et cherche à instruire les hommes par le merveilleux instinct des animaux; la nature lui sert de modèle, il la décrit, la peint et la fait aimer; on sent, en le lisant, que l'âge héroïque touche à sa fin, et que la raison éclairera les hommes de sa douce lumière. Le style d'Hésiode a des charmes; l'harmonie qui règne dans sa poésie a fait dire que les Muses avaient nourri de leur lait le poète d'*Ascra* (Béotie). Les anciens appréciaient tant ses œuvres qu'ils les faisaient apprendre aux enfans, et qu'on les grava dans le temple des Muses. N'oublions pas qu'Hésiode était de la Grèce européenne, du misérable bourg de Cumes (Eolide), situé au pied de l'Hélicon, et qu'il remporta le trépied d'or dans les combats de poésie institués à Chalcis, en Eubée, par Amphidamas. Ces épreuves solennelles transformèrent les plaisirs sociaux en jouissances intellectuelles.

JUDÉE.

SCHISME DES DIX TRIBUS. — Avant la mort de Salomon, Dieu lui avait annoncé que son royaume allait être divisé, et que son fils Roboam n'en conserverait qu'une légère portion. En effet, ce prince, à peine sur le trône, prit des conseils de jeunes gens comme lui, et accabla le peuple d'impôts ; ceux-ci se soulevèrent, et Jéroboam, l'un de leurs généraux, fut proclamé roi des dix tribus qui formèrent le royaume d'Iraël, dont la capitale fut d'abord *Sichem* et ensuite *Samarie*, bâtie par *Amri*, en 918. Ce royaume eut *dix-neuf rois*, de différentes nations, qui se succédèrent par de violentes révolutions. L'an 735, *Téglathphalasar*, roi d'Assyrie, soumit les tribus d'Azer, de Nephtalie, de Zabulon, et les pays situés au-delà du Jourdain ; Salmanazar, successeur de Teglath, conquit le reste du royaume d'Israël, détruisit Samarie, et emmena les Israélites en servitude dans l'intérieur de l'Asie.

Les tribus de Juda et de Benjamin restèrent à Roboam, et prirent le nom de *royaume de Juda*, qui eut pour capitale Jérusalem. Elles eurent *vingt rois*, de la maison de David. La succession passe tranquillement la plupart du temps du père au fils, et n'est interrompue deux fois que par l'usurpation d'*Athalie* et l'intervention d'un conquérant étranger. L'alliance des rois de Damas et d'Israël contraignit *Achaz* d'appeler à son secours *Téglathphalasar*, qui détruisit le royaume de Damas et rendit tributaires les royaumes d'*Israël* et de *Juda*. Sous le règne d'Ezéchias, le royaume de Juda s'affranchit du joug de l'Assyrie, et *Jérusalem* échappa à *Sennachérib* (714).

Néchao, roi d'Egypte, vainqueur de *Josias* à *Maggedo* (611), rendit le royaume de Juda tributaire. *Néchao* est vaincu à son tour par Nabonassar, roi de Babylone, et *Nabuchodonosor*, son successeur, à sa troisième invasion dans le royaume de Juda, détruisit Jérusalem, et emmena Sédécias, son dernier roi, avec le reste de la nation à Babylone (588).

(Voir le Tableau ci-après.)

TABLEAU DES ROIS DE JUDA ET D'ISRAEL

DEPUIS LE SCHISME DES DIX TRIBUS EN 962.

JUDA,

DURÉE DE 962 A 606.—356. 20 ROIS.

ROIS.	ANNÉES.	DURÉE de leur règne.
ROBOAM, impie.	962	17 ans.
ABIAM, impie.	946	3
AZA, pieux.	944	41
JOSAPHAT, pieux.	904	25
JORAM (Athalie), impie.	880	8
OCHOSIAS, impie.	876	1
ATHALIE, impie.	876	6
JOAS, impie.	870	40
AMASIAS, impie.	831	29
OZIAS ou Azarias pieux.	803	54
JOATHAN, pieux.	752	16
ACHAZ, impie.	737	16
EZÉCHIAS, pieux.	723	29
MANASSÈS (Isaïe), impie.	694	55
AMON, impie.	640	2
JOSIAS (Jérémie), pieux.	639	32
JOACHAZ, impie.	609	3 mois.
ELIAKIM ou Joachim, impie.	608	2 ans.
JECHONIAS.	598	3 mois.
SÉDÉCIAS, impie.	597	11 ans.

Destruction du royaume de Juda par *Nabuchodonosor II, roi d'Assyrie*, en 588.

La captivité de Babylone dura 70 ans, de 606 à 536, 112 ans après la chute du royaume *d'Israël*.

ISRAEL,

DURÉE DE 962 A 718.—244. 19 ROIS.

ROIS.	ANNÉES.	DURÉE de leur règne.
JÉROBOAM Ier.	962	21 ans.
NADAB.	943	2
BAASA (Jéhu).	942	24
ELA.	919	1
ZAMRI.	918	1
AMRI (*Samarie*).	919	11
ACHAB, sa femme Jézabel (Elie).	907	22
OCHOSIAS.	888	2
JORAM.	887	12
JÉHU (Jézabel).	876	28
JOACHAZ.	848	17
JOAS.	832	16
JÉROBOAM II.	817	41
Interrègne.	776	
ZACHARIE.	767	6 mois.
SELLUM.	766	1
MANAHEM.	766	19 ans.
PHACÉIA.	754	2
PHACÉE.	755	20
Interrègne.		9
OSÉE (capturé).	726	18

Destruction du royaume d'Israël par *Salmanasar, roi d'Assyrie* 718.

COUP D'OEIL SUR LE ROYAUME DE JUDA ET SUR LE ROYAUME D'ISRAEL.

Pendant une durée de trois cent cinquante-six ans, le royaume de Juda eut à soutenir des guerres terribles contre l'Egypte, l'Assyrie et le royaume d'Israël. Ses rois abandonnèrent presque tous le culte du vrai Dieu et s'attirèrent ainsi la vengeance céleste.

Sous le roi Roboam, Sésac, roi d'Egypte, assiégea Jérusalem.

Sous Athalie, fille d'Achab, roi d'Israël et de Jézabel, il y eut un massacre de tous les princes de la maison royale. Le jeune Joas fut seul dérobé. par sa tante Josabeth, à la fureur de la reine qui fut mise à mort par l'ordre du grand-prêtre Joïada. (Voyez le 9e siècle).

Sous le roi Achaz, Razin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, assiégèrent Jérusalem.

Sous le roi Manassès, le prophète Isaïe fut scié par le milieu du corps. Le roi, abandonné de Dieu, fut emmené captif à Babylone par Nabuchodonosor Ier (694). Manassès s'étant repenti, remonte sur le trône ; mais le roi d'Assyrie, après avoir vaincu Phraortes, roi des Mèdes, forme le projet de soumettre toutes les nations occidentales. C'est alors qu'il envoie contre Jérusalem Holopherne, son général, auquel Judith coupa la tête à Béthulie (Voyez le 7e siècle).

Sous Joachas, Néchao, roi d'Égypte, condamna la Judée à lui payer un impôt de 70,000 livres (en un talent d'or), plus 480,000 livres (en cent talens d'argent).

Sous Joachim ou Eliakim, trois saints hommes prophétisèrent : *Jérémie*, qui faillit plusieurs fois être mis à mort ; *Urie*, qui fut assassiné, et *Joël*. Nabuchodonosor II assiége la ville de Jérusalem et s'en rend maître. C'est alors que commencèrent les soixante-dix années de captivité. (Voyez le 7e siècle).

Les rois de Juda qui furent fidèles au culte de Dieu sont :

AZA, à l'occasion duquel il est dit dans l'Ecriture : le Seigneur frappe les Ethiopiens en présence d'Aza ; ils furent entièrement défaits, parce que le Seigneur les taillait en pièces pendant que son armée combattait.

JOSAPHAT, qui s'appliqua spécialement à la réforme de la police, et ne prit d'autre règle de conduite que la loi de Moïse. Il fut chéri de son peuple et respecté de ses voisins. Les Arabes, dit l'Ecriture, lui amenaient des troupeaux, 7,700 moutons et autant de boucs. Il bâtit des forteresses dans Juda, en forme de tours, et des villes fermées de murailles. On lui reproche d'avoir marié son fils *Joram* avec *Athalie*. Le prophète *Jéhu* écrivit son histoire.

OSIAS, qui défit les Philistins, les Arabes et les Ammonites, mais dont l'orgueil causa la perte ; il entra dans le Temple et voulut usurper les droits du sacerdoce ; il fut chassé et retranché de la société civile.

ÉZÉCHIAS, qui fut l'un des plus saints rois de Juda, étant tombé malade, au moment où Sennachérib, roi de Babylone, assiégeait Jérusalem, Isaïe lui prédit que Dieu lui accordait encore quinze années de vie, et, pour l'en assurer, le prophète fait rétrograder l'ombre de dix degrés ou lignes sur le cadran d'Achaz. L'ange du Seigneur fit périr en une nuit 185,000 hommes de l'armée babylonienne, et Sennachérib, frappé de ce miracle, est forcé de se retirer.

JOSIAS, sous lequel prophétisa *Jérémie*, fils du grand-prêtre *Helcias : — Voici ce que dit le Seigneur :* « Je vais faire venir « les familles des royaumes d'Aquilon, qui mettront leurs trônes « devant les portes de Jérusalem et de toutes les villes de Juda. »

C'est sous le règne de ce prince que l'on trouva dans le temple le *livre de la loi*, écrit de la main de Moïse. — Suivant l'Ecriture : « Aucun des rois ses prédécesseurs n'était retourné comme « lui au Seigneur de tout son cœur. »

A la mort de Josias commencent les malheurs de Juda annoncés par les prophètes.

LECTURE. — *La Bible.*—Travail : tableau des deux royaumes.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR L'HISTOIRE DES DEUX ROYAUMES.

Quoique le royaume d'Israël fût le plus considérable et le plus peuplé, celui de Juda, par la possession de la capitale, était le plus riche, de sorte que la puissance des deux royaumes se trouvait à peu près égale. Aussi la lutte qui s'engagea entre eux n'en devint-elle que plus opiniâtre.

Les rois d'Israël cherchent à consolider la division de la nation, en empêchant leurs sujets de fréquenter l'ancien sanctuaire national à Jérusalem.

Les rois de Juda ne furent pas toujours fidèles au culte de *Jéhovah* ; cependant la persécution même le maintint, et le nombre et l'importance politique des prophètes s'accrurent d'autant plus que le besoin de recourir à Dieu se faisait sentir davantage ; l'idée du *Messie* et de son règne prit d'autant plus de consistance, que le souvenir du règne brillant de David se retraçait plus vivement à la mémoire ; cette période est devenue célèbre par l'école des prophètes. L'établissement de grands empires dans l'intérieur de l'Asie finit par anéantir ces faibles royaumes.

9e SIÈCLE.

TEMPS LÉGISLATIFS.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE. — 866. Législation de Lycurgue.

JUDÉE. — 870. Mort d'Athalie. — 860. Fondation de Carthage.

DÉCOUVERTES. — 809. *La plastique*, par Dibutade de Sicyone. — 840. *La peinture monochrome*, par Cléophante de Corinthe.

Développement.

GRÈCE.

Lycurgue à Sparte. — Depuis l'usurpation des Héraclides, Sparte était toujours gouvernée par deux rois descendans de ces princes. Lycurgue, fils d'Eunonymus, roi de Lacédémone, frère d'un roi qui venait de mourir, gouverna pendant la minorité de son neveu, et voyagea ensuite pour s'instruire : il alla en Crète méditer les lois de Minos. Les désordres croissant chaque jour à Sparte, Lycurgue fut rappelé. Il changea en entier le gouvernement de cette ville, établit des lois sévères, et fit jurer aux Spartiates de les observer jusqu'à son retour. Il partit dans l'intention de ne pas revenir, voulant par là obliger les Lacédémoniens à s'y soumettre toujours, et oubliant qu'ils l'avaient poursuivi à coups de pierres. Ses institutions s'étendirent sur toutes les parties du gouvernement, et en embrassèrent

depuis les sommités jusqu'aux détails les moins importans; elles respirent même la gravité, la sévérité et l'enthousiasme patriotique; elles eurent pour but de rendre les Lacédémoniens courageux à force de sévérité, et vertueux à force d'indigence. Il faut remarquer que les lois de Lycurgue ne furent jamais écrites, ce qu'on a reproché au gouvernement de Sparte, comme prêtant à l'arbitraire et à la mauvaise foi. Lycurgue restitua à son neveu Charilaüs le gouvernement, et le donna à Lacédémone, en 866, qui le régit depuis cette époque.

PRINCIPALES LOIS DE LYCURGUE.

Religion, culte. — Les statues, les images de toutes les divinités se représenteront armées. — Aucun monument magnifique ne sera élevé aux morts. La tombe du brave mort au champ de bataille aura seule une inscription. Les pleurs, les cris en public sont interdits.

Gouvernement. — Deux rois gouverneront conjointement. — Vingt-huit sénateurs tiendront le milieu entre le pouvoir royal et le peuple, etc.

Propriété. — Les terres de la Laconie seront divisées en portions égales, les monnaies seront de fer.

Cité, citoyens. — Il y aura pour les Spartiates une table commune. — Les enfans appartiennent à la république. Ceux qui naissent difformes sont jetés dans un précipice, etc.

Éducation. — On élèvera les enfans de manière à fomenter dans leurs cœurs l'amour de la patrie, à leur inspirer le goût de la guerre, le mépris de la mort, l'obéissance et la pratique de toutes les vertus. Un corps sain, une ame forte et libre doivent être le fondement du bonheur. Les enfans marcheront nu-pieds. Ils n'auront qu'un seul vêtement pour toute l'année. — Dans les repas, qui seront rares, ils ne se chargeront pas l'estomac, afin de se rendre adroits, vigilans ; ils pourront dérober l'objet de leurs besoins, mais ceux qui seront pris seront punis du fouet.

L'éducation proprement dite finissait à vingt ans, quoiqu'on puisse dire qu'elle se prolongeait pendant toute la vie d'un Spartiate. Quant *aux sciences*, les jeunes gens n'en recevaient qu'une teinture ; mais on leur apprenait à s'exprimer avec netteté et concision, et à chanter des hymmes patriotiques.

OBSERVATIONS.

Lycurgue essaya de faire vivre l'esprit héroïque au-delà de l'époque que le progrès des siècles assignait à son existence. Il ne chercha pas à introduire de nouvelles idées ; il ranima les anciennes coutumes doriennes ; il remit en honneur les usages de la nation ; il consulta le passé surtout, puis le présent dans lequel il vivait, pas assez l'avenir ; c'est ce qui explique la longue immobilité des cinq siècles de durée des Spartiates. La garde des institutions de Lycurgue fut confiée à *la mémoire* et non à *la lettre-morte*, et il les fondit ainsi dans les habitudes de la vie. Le progrès pour les autres nations, c'était la vie ; pour Sparte seule, c'était la mort ; aussi tombera-t-elle sans laisser, après elle, d'autre gloire que son nom. Le gouvernement de Sparte était conforme au caractère *dorien;* il était éminemment empreint d'*aristocratie*, comme plus tard dominera à Athènes, sa rivale, la *démocratie*, conforme au génie *ionien*. Ainsi la royauté n'existe vraiment que de nom en temps de paix ; le peuple n'est compté pour rien ; le sénat, composé de trente membres, est la seule autorité combattue cependant, il est vrai, et avec acharnement, par les *Éphores*, qu'Aristote appelle le *tribunat* spartiate.

En résumé, quelle que soit notre admiration pour l'œuvre de Lycurgue, on regrette qu'il ait sacrifié les affections domestiques, qu'il ait tendu les ames vers le développement d'une seule vertu, la vertu militaire, qui faisait dédaigner les douces relations de la sociabilité, les arts et les lettres.

Lecture. — *Lois de Lycurgue*, dans *Anacharsis* et dans *Xénophon.*

OBSERVATIONS.

A la fin des temps mythologiques, il serait essentiel de faire faire aux élèves un tableau synoptique des dieux de la Fable, afin qu'ils comprissent les poésies anciennes, et les allusions fréquentes que les auteurs, en général, font aux divinités du paganisme.

Travail. — Copie du tableau mythologique de l'auteur.

JUDÉE.

MORT D'ATHALIE. — Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, avait épousé Joram, roi de Juda, fils et successeur de *Josaphat*. Ce roi impie mourut après quatre ans de règne. Athalie alors marcha contre Jéhu, roi d'Israël, qui avait fait mourir tous les

enfans d'Achab, et Ochosias, fils d'Athalie. Cette princesse, voulant conserver le trône de Juda, fit mettre à mort tous les enfans de son fils Ochosias. Joas, au berceau, échappa au massacre par les soins de Josabeth, épouse du grand-prêtre Joad. On l'éleva dans le temple jusqu'à l'âge de sept ans. Joad le fit alors reconnaître pour roi de Judée. Athalie, étant accourue dans le temple, y fut tuée par le peuple. Joas lui succéda.

LECTURE. — La tragédie d'*Athalie,* par *Racine.*

AFRIQUE.

CARTHAGE FONDÉE. — Didon, femme de Sichée, venait de perdre son époux par la cruauté de Pygmalion, son frère, roi de Tyr, qui voulait s'emparer de ses trésors. Pour se soustraire à la tyrannie de ce barbare, elle s'embarqua avec ses serviteurs, et aborda en Afrique. Elle y fonda ou agrandit, sur la côte septentrionale, une ville qui fut nommée *Carthage* (ville nouvelle); elle avait obtenu ce terrain par ruse d'Iarbas, roi de *Gétulie* (Afrique). Quand la ville fut achevée, Iarbas demanda Didon en mariage, et, sur son refus, il voulut l'y contraindre; mais la princesse, ayant obtenu un délai de trois mois, éleva un superbe bûcher, feignant de vouloir apaiser par un sacrifice les mânes de Sichée, à qui elle avait juré une fidélité inviolable. Lorsque ce bûcher fut achevé, elle y monta et se tua d'un coup de poignard, en présence de son peuple, ce qui, dit-on, fit changer son nom d'Elise en celui de Didon, qui signifie *femme courageuse.* Les Carthaginois lui rendirent les honneurs divins après sa mort.

LECTURE. — L'*Énéide* de Virgile.



8e SIÈCLE.

TEMPS HISTORIQUES.

BERCEAU DE ROME.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE. — 776. 1re olympiade. — 744. Première guerre de Messénie. — 736. Guerre entre les Lacédémoniens et les Argiens.

ROME. — 753. Fondation de Rome. — 714. Règne de Numa.

ASSYRIE. — 759. Fin du royaume d'Assyrie. — 747. Ère de Nabonassar.

JUDÉE. — 718. Tobie. — 718. Fin du royaume d'Israël.

ÉGYPTE. — 715. Usurpation du trône par SÉTHOS, prêtre de Vulcain.

DÉCOUVERTES. — 740. *Plusieurs couleurs dans la peinture, par* Bularchus, *grec.* — 718. *Le niveau, l'équerre, par* Théodore de Samos.

Développement.

GRÈCE.

Première Olympiade. — Les Grecs nommaient *olympiade* un intervalle de quatre ans, dont les années commençaient au solstice d'été. Ce nom vient d'Olympie, ville d'Elide (O. du Péloponèse), où l'on célébrait des jeux connus dans toute la Grèce. Ces jeux, long-temps célèbres, étaient presque tombés dans l'oubli, lorsque Lycurgue, Iphitus, roi d'Elide,

et Cléosthènes, de Pise, les rétablirent en 884, vingt-sept olympiades après. Les Grecs choisirent pour ère l'année où un célèbre lutteur nommé Chorœbus, d'Elide, remporta le prix, le 19 juillet 776. La première olympiade est la base de la chronologie des Grecs; dès lors leur histoire devient moins incertaine.

RELIGION, PRÊTRES, DIVINITÉS ET MŒURS.

RELIGION.

Les premiers Grecs ou Pélasges ne connaissaient que deux divinités, *le Ciel* (Uranus) et *la Terre* (Ghê); mais dans la suite, plus civilisés, ils s'abandonnèrent à leur imagination, ils personnifièrent, ils divinisèrent tous les objets, tous les phénomènes de la nature; enfin, ils placèrent une foule d'hommes célèbres au rang des Dieux. De là un grand nombre de temples, de fêtes, de cérémonies et d'initiations. Parmi ces fêtes religieuses, nous distinguerons : les *Panathénées*, en l'honneur de Minerve; les *Dionysiaques*, en l'honneur de Bacchus; les *Éleusines*, en l'honneur de Cérès et de Proserpine; c'étaient les plus célèbres et les plus mystérieuses; il fallait être initié pour entrer dans le temple. Outre les fêtes générales, chaque bourg de l'Attique avait ses fêtes particulières; Vénus était la principale divinité des Corinthiens; *Diane*, celle des Ephésiens dans l'Asie-Mineure, etc. Les sacrifices sanglans offerts aux dieux s'introduisirent avec l'habitude que prirent les hommes de se nourrir de la chair des animaux; ils devinrent fréquens en Grèce, et ne cessèrent que dans le 5e siècle avant l'ère chrétienne. Au temps de la guerre médique, on voit encore *Thémistocle* immoler, avant la bataille de Salamine, trois jeunes Perses, faits prisonniers, à Bacchus Omestès.

Les oracles avaient peu d'influence dans les temps héroïques; sous *Lycurgue*, ils étaient tellement respectés, qu'il était impossible de commencer aucune entreprise sans les consulter. Ils avaient perdu de leur pouvoir dans le 5e siècle, et ne subsistèrent que par l'ambition et la politique de quelques hommes; cette superstition disparut avec le christianisme; déjà, dans le 1er siècle, Cicéron disait *que deux augures ne pouvaient pas se regarder sans rire.*

LECTURE. — *Jeux de la Grèce,* dans le tableau mythologique de M. Lévi et dans *Anacharsis.*

PREMIÈRE GUERRE DE MESSÉNIE.

Causes. — Les Spartiates cherchaient un prétexte pour déclarer la guerre aux Messéniens, qu'ils désiraient depuis long-temps asservir : 1° Quelques outrages commis par ces derniers envers de jeunes Lacédémoniennes qui allaient offrir des sacrifices dans un temple de Diane, situé sur les frontières de la Messénie ; 2° le meurtre de Téléchus, l'un des deux rois de Sparte par Polycharès, donnèrent lieu à la première guerre, qui dura *vingt ans*, et dans laquelle les Spartiates eurent l'avantage. Le théâtre de la guerre fut la Messénie, le mont Ithome, et surtout le pays des Amphéïens.

Conséquences. — La ville d'*Amphéïa* fut surprise par les Lacédémoniens, qui l'assaillirent de nuit, et en passèrent les habitans au fil de l'épée. Les Messéniens, féroces et mal disciplinés, réduits à l'extrémité, furent obligés d'abandonner leurs villes, et d'aller camper près d'*Ithome*, petite ville située sur le haut d'une montagne du même nom. La peste ajoute à leurs maux, et Aristodème, prince messénien de la famille des Epytides, offre aux dieux sa fille en expiation et lui plonge lui-même le couteau dans le sein. D'abord, secouru par les Argiens et les Arcadiens, il a quelques succès, le roi de Sparte Théopompe est tué, et trois cents Spartiates, faits prisonniers, sont immolés sur l'autel de Jupiter-Ithomien ; mais bientôt le malheureux, voyant son dévouement inutile, se donne la mort sur le tombeau de sa fille pour accomplir un second oracle. L'excès de ce malheur renouvelle les forces des Messéniens ; mais, pressés par la famine, ils sont vaincus après un combat opiniâtre, et, maîtres du champ de bataille, les Lacédémoniens détruisent la ville d'Ithome (724). Le reste de la Messénie se soumet après vingt années d'une guerre opiniâtre. On n'impose aux Messéniens aucun tribut ; mais on les oblige à porter

à Sparte la moitié de leurs moissons et à se trouver, hommes et femmes, aux funérailles des rois et des principaux citoyens de Sparte.

Les généraux qui commandèrent dans cette guerre furent, du côté des Messéniens, Eupharèse l'Héraclide, Cléonis et Aristomène; du côté des Spartiates, Théopompe et Polydore.

Les Lacédémoniens rendirent leur joug odieux aux Messéniens, et s'attirèrent la jalousie des *Argiens* et des *Sicyoniens.*

GUERRE ENTRE LES LACÉDÉMONIENS ET LES ARGIENS.

CAUSES.—La véritable cause de cette guerre fut la rivalité des deux peuples; le prétexte, la possession du petit pays de *Tyréa*, sur lequel les uns et les autres prétendaient avoir des droits.

DÉVELOPPEMENT. — Les deux armées étaient sur le point d'en venir aux mains, quand, pour épargner le sang, on convint de choisir, de part et d'autre, *trois cents braves* qui termineraient la querelle, et que le terrain en litige appartiendrait au vainqueur.

Ces généreux champions en vinrent aux mains, et combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils restèrent tous sur le champ de bataille, à l'exception d'un *Spartiate* et de deux *Argiens;* encore dit-on que ce fut la nuit qui les sépara.

Se croyant vainqueurs, les deux Argiens coururent à Argos en porter la nouvelle; mais le Spartiate, nommé *Otrybade*, quoique blessé, demeura à son poste, et ayant dépouillé les morts pendant la nuit, il éleva un trophée sur le champ de bataille; il y traça de son sang : *Les Lacédémoniens vainqueurs des Argiens!* Le lendemain, les deux armées revenues, sur le champ de bataille, prétendirent de part et d'autre à la victoire; les *Argiens*, parce qu'il était resté plus de soldats de leur côté, et les Lacédémoniens, parce que leur unique soldat était resté maître du champ de bataille. Il fallut en venir aux mains pour décider la question : le combat fut long, cruel et sanglant; mais la discipline des Spartiates l'emporta, et les *Argiens* furent vaincus; honteux de leur défaite, ils se rasèrent les cheveux; leurs femmes se dépouillèrent de leurs bijoux, et jurèrent de ne les reprendre que lorsque *Thyréa* serait reconquise.

LECTURE.—*Anacharsis.—Rollin.—Herodote.—Pausanias.*—Voir le septième et le cinquième siècle pour la deuxième et troisième guerre de Messénie.

ROME.

ORIGINE DES ROMAINS.

Il est difficile d'assigner l'origine de la population romaine ; le plus ancien peuple italique, les *Ombriens*, venus, à ce que l'on croit, de l'Illyrie, s'étaient fixés, long-temps avant la fondation de Rome, à la gauche et à la droite du Tibre, entre la frontière du pays des Ombriens, et à l'embouchure du Tibre étaient les *Sicules*. Dans la chaîne de l'Apennin, aux environs du mont *Velino* et du lac *Fucino*, habitait un peuple grossier, à demi fabuleux, connu sous différens noms, dont le plus usité est celui d'*Aborigènes*. A l'est de ces peuples, on trouvait les *Sabins*, dont la patrie primitive était dans les Abruzzes, au sommet des Apennins. Les Sabins s'emparèrent du pays des Ombriens, et étendirent dans la suite leurs frontières jusqu'au voisinage de Rome. A cette époque, c'est-à-dire deux générations avant la guerre de Troie, les *Aborigènes* s'établirent sur la pointe méridionale du pays des Ombriens, y bâtirent des villes et des bourgs.

Les Sicules et ces montagnards se firent une guerre d'extermination. Après des combats longs et terribles, les *Aborigènes*, avec des *bandes pélasgiques*, conduites par Évandre (1330), chassées de la Thessalie, vainquirent les *Sicules*, qui furent obligés de se réfugier dans la *Trinacrie*, qui prit alors le nom de *Sicile*. Les *Pélasges* eurent une part des terres conquises, mais ils furent à leur tour soumis et réduits à de misérables restes. Les *Aborigènes* restèrent seuls maîtres du pays, et furent la source primitive des peuples du *Latium*; ils prirent le nom de Latins, du nom de leur roi *Latinus*. Enée, qui, en 1269, avait conduit quelques Troyens dans le Latium, épousa Lavinie, fille de Latinus, et fonda la ville de *Lavinium*. Ascagne, son fils, bâtit *Albe-la-Longue* (1158). Douze princes règnent apres lui; Procas fut le dernier. Numitor et Amulius, ses fils, se firent la guerre: le dernier l'emporta ; mais il fut renversé du trône par les deux petits-fils de Numitor, Romulus et Rémus, à qui les Romains donnaient pour père *Mars*, et pour mère, la vestale *Rhéa Sylvia*.

FONDATION DE ROME. — Romulus, fondateur de Rome, était pasteur dans sa jeunesse ; hardi et ambitieux, il rassemble une troupe de gens sans aveu, et vient avec eux et Rémus, son frère, s'établir sur le mont Palatin, à quelque distance d'Albe. Il avait auparavant rétabli Numitor, son grand-père, sur le trône de cette ville. Quelques cabanes s'élevèrent dans ce lieu alors désert, et ce fut là l'humble commencement de Rome. La ville s'agrandit par degrés. Romulus employa la ruse pour procurer des femmes à ses sujets ; cette violence suscita, entre eux et les Sabins, une guerre qui se termina par la réunion des

deux peuples. La ville, commune aux deux peuples, conserva le nom de *Rome,* mais les habitans prirent celui de *Quirites,* de *Cures*, ville des Sabins.

ADMINISTRATION DE ROMULUS.

Romulus divisa le peuple en trois corps ou *tribus,* et chaque tribu fut subdivisée à son tour en dix curies, commandées par autant de chefs; il assigna à chaque citoyen deux arpens de terre. Les pères de famille, pour lesquels il eut toujours une prédilection particulière, et ceux qui s'étaient distingués par des actions d'éclat, eurent un lot plus considérable. De cet acte de justice résulta l'ordre des *patriciens* et celui des *plébéiens ;* mais pour rapprocher les distances, il établit le *patronage,* qui obligeait, d'un côté, les patriciens ou patrons à diriger les affaires des plébéiens, à répondre à leurs consultations, à les défendre gratuitement devant les tribunaux; et de l'autre, les plébéiens à regarder leurs patrons comme leurs pères, à doter leurs filles, etc.; institution admirable par sa tendance à réunir des classes naturellement divisées d'intérêt. Ce prince forma ensuite un conseil d'état composé de cent membres choisis parmi les *patriciens;* il leur conféra le titre de sénateurs, et les chargea de l'examen et de la décision des affaires dont il ne pourrait s'occuper lui-même. Comme chef de l'état, il se réserva la surintendance du *culte*, le ministère de la justice, le pouvoir d'assembler les *curies*, et de faire exécuter les lois du peuple dont il était le conservateur direct; enfin le commandement des armées et le droit exclusif de faire la paix ou la guerre.

Ce qui prouve que Romulus voulait faire un peuple de braves, c'est : 1° la faculté qu'il accorda aux peuples voisins de s'incorporer dans les tribus de Rome, et de participer aux emplois publics; 2° de n'avoir permis l'exercice des armes qu'aux hommes libres, laissant, comme à *Sparte*, aux esclaves et aux étrangers le soin de s'occuper des arts et du commerce.

Il suffit, pour faire l'éloge de cette constitution, de dire qu'elle se conserva intacte pendant plusieurs siècles, et qu'elle fut la source de toutes les vertus publiques de ce peuple extraordinaire.

D'après les sages dispositions du sénat pendant l'interrègne, Numa Pompilius, Sabin d'origine, monta sur le trône, et tout prit alors un caractère pacifique et religieux. Il créa l'ordre des *vestales*, qu'il dota des deniers publics; le collége des pontifes, dont il se déclara le chef, celui des féciales, espèce de tribunal chargé de juger les délits politiques, même de rompre la paix. Le peuple reçut une nouvelle organisation; il fut divisé par arts et par métiers, et gouverné par des magistrats qu'on renouvelait tous les ans. Pour consolider ces divers établissemens, Numa érigea un temple à *la bonne foi,* et fit du serment l'objet d'un culte particulier qu'il lia au principe du gouvernement. Les Ro-

mains acquirent sous le règne de ce prince quelques notions du droit public. Ils ne firent plus la guerre sans une déclaration préalable des féciales. On connut les trêves, les suspensions d'armes, on accorda des capitulations honorables. Il mourut après 43 ans de règne (671).

ASSYRIE.

FIN DU PREMIER EMPIRE D'ASSYRIE.—Les peuples de l'Asie, las et honteux d'obéir à des maîtres plus faibles que des femmes, secouèrent le joug et se donnèrent des rois plus dignes de les commander. Ces démembremens resserrèrent l'*empire de Babylone* dans les bornes d'un petit royaume. Néanmoins, aucun des rois d'Assyrie, depuis *Sémiramis* jusqu'à *Sardanapale*, ne mérite une mention honorable. En 759, les premiers officiers de l'empire aspirèrent au trône, comme à une place vacante, et s'accordèrent pour le partager. Arbacès, gouverneur de Médie, *indigné*, disait-il, *de voir tant d'hommes obéir à un pourceau*, leva l'étendard de la révolte, avec Bélésis, prêtre de Baal à Babylone. *Sardanapale*, dont la mollesse causa cette grande révolution, craignant de tomber entre leurs mains, fit allumer un grand bûcher dans son palais, et s'y précipita avec ses femmes.

L'*empire d'Assyrie* fut alors démembré : trois royaumes s'élevèrent sur ses débris :

1° Celui de *Babylone*, où Bélésis forma une espèce de république dont il se fit reconnaître le chef (759) ;

2° Celui de *Ninive*, dont Phul est déclaré roi : son fils Teglathphalasar fit de grandes conquêtes en Judée (742) ;

3° Celui de *Médie*, qu'Arbacès administra, mais sans donner aucune forme à son gouvernement. Cette imprévoyance causa des troubles.

ÈRE DE NABONASSAR.—Nabonassar (747), fils de *Bélésis*, est connu par l'ère qui porte son nom. Sous son règne l'astronomie fit de grands progrès à Babylone. L'introduction de l'année solaire des Egyptiens établit chez les Chaldéens une chronologie plus sûre. L'histoire d'Orient, jusqu'alors très obscure, acquiert plus de clarté.

JUDÉE.

FIN DU ROYAUME D'ISRAEL.—Le royaume d'Israël était continuellement en guerre contre les rois de Juda ou contre ceux d'Assyrie. Un de ces derniers princes, nommé Salmanasar, ayant vaincu Osée, roi d'Israël, lui avait imposé un tribut : celui-ci par la suite refusa de le payer. Salmanasar marcha contre les Hébreux, assiégea Samarie, et la prit. Les habitans et presque

toute la nation furent emmenés en captivité, la sixième année du règne d'Ezéchias et la deux-cent-quatre-vingt-douzième du Temple ; Tobie se trouvait parmi les prisonniers. Sennachérib, fils de Salmanasar, perdit presque toute son armée en faisant le siége de Jérusalem, et Assaradon réunit le royaume de Babylone à celui d'Assyrie; enfin cette nouvelle monarchie assyrienne fut détruite par Cyaxare, roi des Mèdes.

LECTURE. — *Histoire de Tobie*, par *Florian*. — *Josèphe*, livre IX.

ÉGYPTE.

Depuis Sésostris, l'histoire d'Égypte ne présente qu'obscurité. Au 17e siècle nous avons nommé les dynasties qui ont successivement occupé le trône jusqu'en 715 A cette époque, *Séthos*, ancien prêtre de Vulcain, s'empara du trône du roi éthiopien Sabacon. Livré à la superstition, il fit peu de cas des gens de guerre, leur ôta leurs priviléges et les dépouilla même des bienfaits que ses prédécesseurs avaient répandus sur eux. Cependant, dans une guerre qu'il eut à soutenir, ses soldats l'abandonnèrent ; et, au rapport de l'historien grec Hérodote, il fut tiré de cette extrémité par une protection miraculeuse. Vulcain répandit une multitude effroyable de rats dans le camp ennemi; ces animaux rongèrent les cordes des arcs et les courroies des boucliers.

Après la mort de *Séthos*, l'Égypte fut plongée pendant deux ans dans une espèce d'anarchie qui ne cessa que lorsque douze principaux seigneurs se partagèrent l'Egypte, et régnerent l'espace de quinze années dans une parfaite union. C'est alors (de 671 à 755) que fut construit le fameux labyrinthe. Ce monument, aussi étonnant par son étendue que par sa magnificence, était composé de douze palais disposés régulièrement, et qui communiquaient ensemble. Il y avait autant de bâtimens sous terre, destinés à la sépulture des douze rois et à nourrir les crocodiles sacrés dont les Egyptiens faisaient des dieux.

Un oracle avait prédit que celui qui ferait des libations dans un vase d'airain deviendrait le maître de toute l'Egypte. On rapporte que cette prédiction eut ainsi son effet : les rois s'étant assemblés pour faire des libations à Vulcain, il se trouva une coupe de moins. *Psammétique*, l'un des douze, se servit, sans dessein prémédité, de son casque d'airain ; cette circonstance frappa les autres rois, et leur rappela l'oracle ; s'étant donc ligués contre *Psammétique*, ils l'obligèrent à se sauver. Ce prince malheureux n'attendit que le moment favorable de se venger ; il se présenta, et il devint roi en 656.

LECTURE. — *Rollin* et *de Ségur*.

7e SIÈCLE.

NAISSANCE DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE.—684. Deuxième guerre de Messénie.—624. Législation de Dracon à Athènes.—Les sept sages de la Grèce.—600. Première expédition des Gaulois.

JUDÉE. — 689. Holopherne et Judith. — 606. Jérémie. — 606. Prise de Jérusalem, par Nabuchodonosor II, roi d'Assyrie.

ROME.—667. Combat des Horaces et des Curiaces, sous Tullus Hostilius.—615. Règne de Tarquin-l'Ancien.

ÉGYPTE. — 656. Règne de Psammétique. — 617. Règne de Néchao.

MÉDIE.—657. Mort de Déjocès.—634. Cyaxare Ier.

ASSYRIE.—Fin du royaume de Babylone et de Ninive.

DÉCOUVERTES. — 645. Therpandre *ajoute trois cordes à la lyre.*— Etrusques; *célèbres par leurs ouvrages. La peinture sur émail leur est connue.*—610. *La géométrie et l'astronomie en Grèce, par* Thalès de Milet.

CAUSES.

DEUXIÈME GUERRE DE MESSÉNIE.

La Messénie reste assujétie pendant 40 ans (724—684) au joug des Spartiates; les Messéniens le secouent en 683, et dès lors commence, une année après, la seconde guerre où, trahi et encore vaincu, ce peuple se disperse.

CAUSES. — DÉVELOPPEMENT. — CONSÉQUENCES.

GRÈCE.

Les Messéniens avaient mis à leur tête le célèbre Aristomène, doué des plus rares talens militaires. Ce général, après de grands succès, s'introduit dans

Sparte pendant la nuit ; il attache à la porte du temple de Minerve un bouclier dont l'inscription désignait que c'était un présent des dépouilles des Spartiates, consacré à la déesse par Aristomène. Sparte, indignée de cette insulte, et suivant les conseils de l'oracle, demanda aux Athéniens *Tyrtée*, poète célèbre, dont les dehors étaient communs et repoussans, mais dont le talent était sublime. A peine arrivé, Tyrtée récite aux soldats des vers qui ne respirent que la gloire et le mépris de la mort. Son enthousiasme se communique aux Spartiates : on vole au combat, et les Messéniens, renfermés dans la ville d'Ira, sont obligés de se rendre, après avoir été trahis une deuxième fois par Aristocrate. Une partie de ce peuple demeure en Arcadie ; les autres vont s'établir à Zancle, en Sicile, et lui donnent leur nom.

LECTURE.— Rollin.—*Anacharsis.*

Dracon à Athènes. — Les Athéniens, sentant la nécessité d'un code de lois, chargèrent de ce soin l'archonte Dracon, citoyen recommandable par ses vertus, mais d'une sévérité extrême : il fit des lois dont la rigueur révolta. L'assassin, le sacrilége et le citoyen convaincu d'oisiveté, étaient également punis de mort. On disait que « sa législation était écrite avec du sang. » On commença d'abord par adoucir ses lois ; bientôt cette condescendance mena à la licence et à l'impunité. Solon finit heureusement cette anarchie. Dracon se vit contraint de se retirer à Egine (*golfe Saronique*).

PHILOSOPHIE.

COUP D'OEIL SUR LES PROGRÈS DE LA CIVILISATION AU SEPTIÈME SIÈCLE.

Au milieu des scènes sanglantes qui remplissent les annales de l'antiquité, il est consolant d'étudier l'histoire sous le rapport de la civilisation. Arrivés au septième siècle avant J.-C., nous entrons dans une époque où les faits relatifs aux progrès de l'humanité se pressent en abondance. La division du travail, appli-

quée à des études plus sérieuses, va nous offrir un spectacle plus instructif et plus imposant.

A la tête de ce mouvement intellectuel, on voit figurer les *sept sages*, qui traduisirent en formules sentencieuses les notions instructives de la morale. On a dit qu'ils se sont réunis quelquefois dans un même lieu pour se communiquer leurs lumières et s'occuper des intérêts de l'humanité : cela seul suffirait pour caractériser l'époque où ils ont vécu. Leur sagesse n'eut rien de spéculatif; la curiosité devait chercher d'abord à démêler les rapports de l'homme et du citoyen avec ses semblables : aussi des sept personnages qui se livrèrent alors à cette recherche, y en eut-il quatre qui furent réformateurs ou magistrats de leurs patries respectives. Tels furent *Solon*, à Athènes; *Pittacus*, à Mitylène; *Cléobule*, à Lindus (île de Rhodes); *Périandre*, à Corinthe. Les autres étaient *Chilon* de Lacédémone, *Epiménide* de Crète, *Anacharsis* de Scythie.

La *poésie* s'associa à ce nouveau genre de gloire; elle revêtit de ses charmes des sentences détachées qui renfermaient des vérités importantes. Ce genre de sentence fut appelé *gnomique* (sentence). Les plus célèbres sont *Théognis* de Mégare, *Solon* d'Athènes, et *Xénophon* de Colophon; *Esope* de Phrygie donnait les mêmes leçons en prose en faisant parler les animaux.

Vers le même temps l'*histoire* se détache de la poésie, et prend enfin une forme régulière et appropriée à son but. Les premières compositions en ce genre furent appelées *logographies;* les *Persiques* de *Denis de Milet* méritent d'être signalées comme le premier essai d'histoire contemporaine. *Cadmus* de Milet, *Denys de Samos*, surtout *Hécatée* de Milet, dont le voyage autour du monde est célèbre sous le nom de *Périégèse*, hâtèrent le progrès de la science historique. Bientôt les travaux se multiplièrent; Charon de *Lamsaque* écrivit l'histoire de Perse et celle des Crétois; *Xantus*, celle des Lydiens; *Hyppis* de Rhegium, celle de Sicile; *Hérodote* allait paraître.

La *géographie*, l'*astronomie* et la *physique* ne restèrent pas en arrière de ce mouvement. Les voyages de Thalès de Milet amenèrent de précieuses découvertes.

La philosophie dégagea la religion de cette multitude innombrable de *mythes* sous lesquels elle était étouffée. *Thalès* fut le fondateur de l'*école ionienne*, que l'on peut regarder comme la première école de liberté philosophique. *Anaximandre*, son disciple, développa les mêmes doctrines. Sous *Anaximène*, cette école décline. *Pythagore*, avec des idées plus élevées, fit servir la philosophie à l'amélioration morale des peuples. *Xénophane* chercha à donner aux connaissances humaines un fondement inébranlable, en partant de celle de Dieu et de ses principaux attributs. Parménide et Zénon, ses disciples et ses successeurs, marchèrent sur ses traces : l'un en ajoutant aux principes du maître, l'autre en les défendant; les matériaux d'un nouvel édifice philosophique étaient livrés au génie de *Socrate*.

« Il est curieux, dit *M. Cousin*, d'assister à la naissance de « la philosophie religieuse; elle ne fait encore que bégayer sur « ces redoutables problèmes; mais c'est le devoir de l'ami de « l'humanité de saluer avec respect la première apparition du « raisonnement. »

JUDÉE.

HOLOPHERNE ET JUDITH.—Holopherne, général d'Assaradon, roi d'Assyrie, marcha contre les Juifs, qu'il voulait réduire. Il s'avance vers Béthulie, ravageant les pays qu'il parcourt, et entreprend le siége de cette ville. Les habitans, réduits à la dernière extrémité, étaient sur le point de se rendre, lorsque Judith, veuve inspirée de Dieu, conçut le projet de sauver sa patrie : elle se para magnifiquement, sortit de la ville et s'introduisit auprès d'Holopherne. Après avoir soupé avec lui, elle se saisit de son sabre et le tua. Elle rentra en triomphe dans la ville, qui fut aussitôt délivrée.

PRISE DE JÉRUSALEM.—La cruauté ou la faiblesse des rois de Juda attira bientôt sur cette ville les malheurs les plus grands; et cependant les hommes inspirés de Dieu leur prédirent la ruine des deux royaumes, si le peuple hébreu ne changeait pas de conduite. Ces prophètes, à la voix sublime, exhortaient à la *repentance* et assuraient l'accomplissement des promesses de Dieu. Ils furent peu écoutés, mais leurs écrits servirent à conserver la pureté de la religion au milieu de la corruption du peuple. On compte seize prophètes principaux : quatre grands et douze petits.

Le quatre grands sont : *Isaïe*;—*Jérémie*;—*Daniel*;—*Ezéchiel*.

Les douze petits sont : *Osée*;—*Joël*;—*Abdias*;—*Jonas*;—*Michée*;—*Amos*;—*Nahum*;—*Habacuc*;—*Sophonie*;—*Aggée*;—*Zacharie*;—*Malachie*.

Nabuchodonosor prit et emmena captif le roi Joachim. Alors commença la captivité des Hébreux, qui dura soixante-dix ans. Joachim cependant remonta sur le trône moyennant un tribut qu'il devait payer. S'étant révolté, il fut vaincu de nouveau et mis à mort. Un troisième siége eut lieu sous Jéchonias, fils de Joachim. Nabopolassar, roi du second empire d'Assyrie, qui avait réuni le royaume de Ninive à celui de Babylone en 625, étendit beaucoup son empire par la conquête de la Syrie et d'autres pays. Mais le roi d'Assyrie fut puni de son orgueil insensé; Dieu le fit tomber dans une espèce de démence qui dura sept ans. *Balthasar*, appelé aussi *Labynit*, le dernier des successeurs de *Nabuchodonosor II*, vit passer son empire sous la domination des Perses (536).

LECTURE.—*Histoire Sainte.*
TRAVAIL.—*Notice sur les Prophètes.*

ROME.

LES HORACES ET LES CURIACES. — Tullus Hostilius se montra fort différent du caractère de son prédécesseur. Issu d'un transfuge d'Albe, il fut choisi par le sénat, qui le jugea digne de seconder ses vues politiques, dans un moment où se répandait sourdement le bruit que Rome étant une colonie d'*Albe*, elle ne devait pas s'écarter des lois et des usages de la ville mère. — En effet, *Tullus Hostilius* ranima l'ancien esprit militaire des Romains. Ceux-ci prirent les armes contre la ville d'Albe, qui leur disputait la prééminence. Cette ville choisit trois guerriers pour terminer cette querelle. Rome envoya les trois frères Horaces contre les trois frères Curiaces; deux des Horaces succombèrent, mais le dernier employa la ruse d'une fuite apparente; divisant ainsi ses adversaires et revenant tout à coup sur ses pas, il les vainquit sans peine, et Rome fut déclarée victorieuse. Le jeune Horace ternit son triomphe par le meurtre de sa sœur *Camille*. Il est condamné à mort; mais en ayant appelé au peuple, et d'après un nouveau jugement, il est contraint de passer sous le poteau de sa sœur (*sororium tigillum*). Cet appel au peuple devint dans la suite un droit. *Albe* est détruite et ses habitans réunis à la cité romaine. On donna le titre de sénateurs aux principaux Albains, tels que les Jules, les Servitiens, etc. On leur laissa à tous la jouissance de leurs biens, et on leur céda en toute propriété une portion de terre sur le mont Cœlius. C'est alors que commence l'unité du pouvoir romain; car, jusque là, *Albe* était regardée comme la métropole des cultes latins. La destruction d'Albe forme une époque mémorable dans l'histoire des premiers siècles de Rome; elle caractérise la politique du *sénat*, car cette cité existait depuis plus de cinq cents ans, et la sagesse de ses maximes l'avait rendue l'arbitre de l'Italie.

Tullus meurt frappé de la foudre (639), après 33 ans de règne, et *Ancus Martius*, petit-fils de *Numa*, lui succède. Ce prince protège les institutions religieuses et l'agriculture; il combat avec succès les *Latins*, les *Fidenates*, les *Sabins*, les *Véïens* et les *Volsques;* il institue les *Féciaux*, fait le premier usage des *mines*, exploite les *salines* dont il distribue le produit au peuple, étend enfin la domination de Rome jusqu'à la mer, par la construction du port d'Ostie. Ce règne heureux dure vingt-quatre ans (614).

LECTURE. — La tragédie des *Horaces*, par *P. Corneille*.

TARQUIN, cinquième roi de Rome, était fils de Démarate, Corinthien, de la famille des Bacchiades, qui, chassé de *Corinthe* (603), se réfugia chez les Etrusques, avec lesquels il faisait un grand commerce, et devint *lucumon* ou chef de la ville de Tarquinies; son fils en prit le surnom de *Tarquin*. La même politique qui avait élevé Tullus présida à l'élection de cette

dynastie grecque étrusque. Des services rendus, un esprit souple exercé dans les affaires et plus encore sa haine contre les Etrusques, furent les titres de Tarquin. *Tanaquil*, sa femme, l'avait déterminé à s'établir à Rome, en lui prophétisant qu'il y porterait le diadème; en effet, ses manières insinuantes et ses grandes richesses lui avaient acquis un si grand crédit que le roi Ancus Martius le nomma, en mourant, tuteur de ses enfans. Mais trop ambitieux pour se contenter de ce titre, il écarta bientôt les jeunes gens, et se fit décerner la couronne. Il fit oublier son usurpation par sa douceur, sa modération et par les améliorations qu'il apporta dans le gouvernement. 1° Il créa cent nouveaux sénateurs; 2° il fit construire les murs de Rome et des aqueducs souterrains; 3° il introduisit l'usage des faisceaux de verges qu'on liait autour des haches des magistrats, les robes des rois et des augures, les chaises d'ivoire des sénateurs, avec les anneaux et les ornemens des chevaliers. Enfin il rendit Rome respectable à ses voisins, par ses victoires sur les Latins et les Sabins; et la plus grande preuve de sa politique, c'est que de l'avis de son conseil il accorda la paix aux *Etrusques* vaincus, à des conditions très modérées; il leur laissa la liberté, leurs lois, leurs biens, leurs coutumes, pourvu qu'ils reconnussent la souveraineté du peuple romain. Tarquin, après avoir fait déblayer le sommet du mont Tarpéien pour ériger un temple à Jupiter-Capitolin, bâtit un cirque, embellit Rome et l'appropria par la construction d'égouts, qu'on voit encore aujourd'hui, et qui sont si magnifiques que Rome n'en rougit pas, dit Bossuet (*His. Univ.*), même quand elle se vit maîtresse du monde. Il fut assassiné par les enfans d'Ancus Martius (578).

ÉGYPTE.

PSAMMÉTIQUE, l'un des douze rois d'Égypte, comme nous l'avons vu dans le siècle précédent, parvint à se rendre seul maître de l'Egypte. Des Grecs cariens, qu'une tempête avait jetés sur les côtes de ses états, lui furent très utiles pour satisfaire sa vengeance et son ambition. Il marcha contre les Syriens et prit Azoth. Cette ville ne se rendit qu'après un siége de vingt-neuf ans : c'est le plus long dont l'histoire ancienne fasse mention.

NÉCHAO, fils de Psammétique, créa en Égypte une grande puissance maritime. Il commença un canal de communication entre le Nil et la mer Rouge; on dit que, par ses ordres, des navigateurs phéniciens, partis de la mer Rouge, firent le tour de l'Afrique, et se trouvèrent à l'embouchure du Nil trois ans après leur départ. Néchao marcha contre les Babyloniens, et défit en passant l'armée des Juifs; mais lui-même fut défait en 606 par *Nabuchodonosor*, roi de Babylone. Psammis, son fils, lui succéda sans éclat en 601; mais, sous son petit-fils *Apriès*, il y eut en Egypte des événemens remarquables. Les

Cyrénéens battirent les Egyptiens, qui se révoltèrent contre leur roi, le déposèrent, et lui donnèrent pour successeur *Amasis*.

MÉDIE.

CYAXARE.—L'anarchie la plus complète fut la conséquence du gouvernement introduit par *Arbacès* dans le nouveau royaume de Médie. Déjocès (710), homme du peuple, fut nommé roi, mit de l'ordre dans le gouvernement et civilisa ses sujets à demi sauvages.—Phraortes, fils et successeur de Déjocès, avait été vaincu et mis à mort par Nabuchodonosor Ier, roi de Babylone. Cyaxare Ier, son fils, voulut le venger ; il ravagea la Médie, assiégea Ninive, et allait s'en rendre maître, lorsqu'il fut obligé de tourner ses armes contre les Scythes, qu'il chassa. Après cette expédition, il revint à Ninive, qu'il détruisit de fond en comble.

ASSYRIE.

FIN DU ROYAUME DE BABYLONE. —Le royaume de Babylone était déchiré par des guerres intestines ; les Ninivites formaient depuis long-temps le projet de le soumettre ; ils y parvinrent ; le roi *Assaradon* s'empara de Babylone et réunit les Babyloniens aux Ninivites, en 711. Mais le royaume de Ninive devait succomber à son tour sous les Babyloniens. Babylone obéissait depuis trente-six ans à des gouverneurs dépendans du prince de Ninive, lorsque Nabopolassar, l'un d'eux, se révolte contre Sarac, roi de Ninive, méprisable par sa mollesse ; soutenu par Astyage, roi des Mèdes, il prend Ninive, la détruit et force Sarac à se donner la mort. Dès lors les deux empires furent réunis, et Babylone en fut la capitale.

LECTURE.—*Les Babyloniens*, dans les *Esquisses historiques*.

CARACTÈRE POLITIQUE DU 7e SIÈCLE.

Ce siècle offre des changemens importans dans le gouvernement de la Grèce, dans la philosophie, les sciences et les arts : à Sparte, des *éphores* ou inspecteurs sont substitués aux rois, et deviennent peu à peu prépondérans ; à Athènes, des législateurs s'élèvent ; ainsi, au moment où les royaumes d'Israël et de Juda succombent, l'Italie et la Grèce s'organisent. — Des colonies grecques continuent à s'établir dans l'Occident, et des Phocéens vont même au sud de la Gaule fonder la ville de Marseille, dans le même temps que les Gaulois, conduits par les Ségovèse ou Bellovèse s'établissaient en Germanie et au nord de l'Italie ; que *Bysance* est fondée dans la *Thrace* et *Cyrène* en *Afrique*. Les Spartiates et les Messéniens, toujours ennemis, recommencèrent une nouvelle guerre.

6e SIÈCLE.

CYRUS, OU LA GLOIRE DE LA GRÈCE.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE. — 598. Épiménide. — 594. Solon à Athènes. — 561. Pisistrate à Athènes. — 519. Exil des Pisistratides. — 565. Phalaris, tyran de Sicile.

JUDÉE. — 588. Fin du royaume de Juda. Le prophète Daniel. — 536. Fin de la captivité. — 519. Esther et Assuérus.

ROME. — 578. Servius Tullius. — 509. *Abolition de la royauté;* consuls à Rome.

ÉGYPTE. — 570. Amasis; Psamménit. — 525. Conquête de l'Égypte par Cambyse, roi de Perse.

PERSE. — 538. Cyrus prend Babylone. — 536. Fondation de l'empire de Perse; édit de Cyrus qui permet aux Juifs de retourner à Jérusalem. — 530. Cambyse.

LYDIE. — 548. *Conquête de la Lydie,* Cyrus.

DÉCOUVERTES. — *Cartes géographiques; figure de la terre sur un globe, par* Anaximandre. — 560. *Le marbre employé à Athènes pour les statues.* — 540. *Monocorde, table de multiplication; mouvement de la terre, par* Pythagore. — 550. *Les postes, par* Cyrus. — 522. *Le chapiteau corinthien, par* Callimaque. — 520. *Cadrans solaires, par* Anaximènes de Milet. — 506. *Premières statues érigées à Rome, par* Horatius Coclès.

Développement.

GRÈCE.

Epiménide. — Les Athéniens, désolés par la guerre et la peste, et croyant avoir encouru la co-

lère des dieux, firent venir le philosophe Epiménide de Crète, afin qu'il les réconciliât avec eux. Epiménide ordonna des expiations, changea la religion et quelques coutumes barbares. Ces sages mesures calmèrent pour un moment les factions; mais, après le départ du philosophe, elles se renouvelèrent avec plus de fureur. Athènes touchait à sa décadence, quand Solon vint à son secours.

Solon à Athènes. — Solon était d'origine royale et descendait de Codrus, cher aux souvenirs des Athéniens ; obligé par sa médiocre fortune d'embrasser le commerce, il voyagea dans diverses contrées, étudiant avec soin les mœurs, les usages et le caractère des peuples. De retour dans sa patrie, il fit profiter les Athéniens des connaissances qu'il avait acquises, et leur donna des édits, qui d'abord mécontentèrent les riches et les pauvres, mais qui, mieux appréciés par les résultats, lui méritèrent la confiance et l'estime de ses concitoyens. Le sage Solon profita de ces bonnes dispositions pour donner une constitution à la république. En voici les principaux articles :

1° *Partage des citoyens en quatre tribus. Les gens aisés composaient les trois premières : ils avaient les charges et les dignités; les pauvres composaient la quatrième : ils avaient droit d'opiner dans l'assemblée publique, droit qui devint puissant.*

2° *Augmentation de l'autorité et des priviléges de l'Aréopage.*

3° *Fixation des membres du sénat du Prytanée à quatre cents : les affaires étaient portées d'abord à ce tribunal et renvoyées ensuite à l'assemblée du peuple, qui décidait. C'est à cette occasion qu'Anacharsis, philosophe scythe, disait à Solon :* « Je suis surpris que vous ne laissiez aux sages que la délibération, et que vous donniez aux fous la décision. »

4° *Peine d'infamie prononcée contre les dissipateurs, les lâches et les ingrats envers leurs parens.*

Ce sénat fut augmenté par la suite de six cents membres, parce que la population d'Athènes s'était augmentée de six nouvelles tribus; mais cinq cents membres exerçaient seuls par an ces charges, et ne siégeaient jamais à la fois. Cinquante d'entre eux gouvernaient pendant cinq semaines, et de cette manière il était impossible de faire des actes arbitraires.

L'Aréopage, dont nous avons parlé au 16e siècle, veillait à la stricte exécution des lois. Dix autres tribunaux étaient encore établis; le *Palladium*, le *Delphinium*, la *Phreattys* et la *Heliæa* instruisaient les affaires criminelles; les six autres s'occupaient de police. Chacun plaidait lui-même, sauf les femmes, les enfans et les esclaves; un hydroscope désignait le temps pendant lequel on pouvait plaider. Les lois de Solon furent gravées sur des tables, et mises en vers, afin qu'elles se gravassent mieux dans la mémoire; elles furent en vigueur pendant quatre cents ans.

Cependant Solon, après avoir obligé par serment les Athéniens de suivre sa constitution pendant cent ans, sans y rien changer, abdiqua les fonctions de législateur et s'éloigna de sa patrie; il alla en Egypte, en Lydie, fit admirer partout sa profonde sagesse, et revint à Athènes après dix ans d'absence. Pisistrate régnait alors en monarque absolu : tout était changé de face. Solon, ne pouvant être témoin de ces désordres, se retira à la cour de Philocyprus, roi de Chypre, et mourut dans cette île en 558; il avait quatre-vingts ans.

Solon est l'un des plus grands hommes du 6e siècle. Comme général, il s'était distingué à Salamine; comme poète, il composa avec succès un poème sur la perte de Salamine; comme législateur, son nom est immortel; comme homme, il s'attira et mérita l'estime et la considération des Athéniens. Sa devise était : *En tout considérez la fin.*

Solon ne fit aucune loi contre le sacrilége ni con-

tre le parricide, « parce que, disait-il, le premier crime a été jusqu'ici inconnu à Athènes, et le second est si horrible, que je ne crois pas qu'on puisse le commettre! »

Pisistrate à Athènes. — Pisistrate, descendant de Codrus et parent de Solon, s'était distingué à la prise de Salamine ; il avait une politesse affable qui gagnait tous les cœurs, et il possédait cette facilité d'élocution si nécessaire dans un état où le peuple est le maître des délibérations. Solon s'opposa autant qu'il le put à l'artifice de son éloquence. « Vous ne faites attention, disait-il aux Athéniens, qu'aux discours séducteurs de cet homme ; vous vous endormez au son flatteur de ses paroles, et ne considérez pas le but où tendent ses actions. Mais Pisistrate n'en réussit pas moins ; son ambition le porta à s'emparer du gouvernement d'Athènes, et par son adresse il sut se rendre maître de la citadelle. Trois fois il fut contraint de fuir ; et trois fois il recouvra le pouvoir. Cependant il excita à Athènes le goût des lettres et des arts ; il y fonda une belle bibliothèque, et éleva de superbes édifices. Ses deux fils, *Hippias* et *Hipparque*, régnèrent après lui.

Exil des Pisistratides. — *Hipparque*, fils aîné de Pisistrate, lui succède dans le gouvernement d'Athènes ; protecteur des arts, il attire à sa cour *Anacréon*, *Simonide* et plusieurs savans, qui inspirent aux Athéniens le goût de la vertu et des sciences. Hipparque lui-même fait ériger, au milieu des chemins publics, des statues de pierre, appelées *Mercures*, où étaient inscrites des sentences et des maximes pour l'instruction des voyageurs. Deux jeunes citoyens, Harmodius et Aristogiton, dont il avait outragé la sœur, le poignardèrent. Cependant la douceur du règne d'Hipparque a fait dire au philosophe Platon que ce prince avait rappelé les beaux jours de Saturne.

Hippias échappa aux assassins de son frère; mais, aigri par ce meurtre, il devint cruel et méfiant. Il se saisit d'Harmodius et d'Aristogiton, et les fit mettre à la torture pour connaître leurs complices. Une femme nommée *Lionne* supporta des tourmens inouïs, et commençant à se défier de ses forces elle se coupa elle-même la langue, de peur que son secret ne lui échappât. Le peuple chassa Hippias de la ville, et rétablit la république. Hippias alors se réfugia auprès de Darius, roi de Perse. Après l'expulsion des *Pisistratides* (un an avant celle des *Tarquins* à Rome), on éleva des statues à *Lionne*, à *Harmodius* et à *Aristogiton*, comme les défenseurs de la liberté publique, honneur qui n'avait encore été accordé à personne.

Phalaris, *tyran de Sicile*. — *Phalaris* se distingua dans sa jeunesse par des succès dans les armes; mais, chassé par les *Levantins*, il se réfugia chez les *Gamariens*. *Timocrates*, chef suprême de la république d'Agrigente, avait répudié sa femme. Phalaris l'épousa et voulut la venger. A la tête d'une armée de *Gamariens*, il s'empare d'*Agrigente*, et se fait proclamer chef de l'état. Son règne ne fut qu'une suite de cruautés, et son nom est aussi tristement fameux que le devinrent dans la suite ceux de *Néron* et de *Tibère*. C'est lui qui fit forger ce taureau d'airain dans lequel on brûlait vive, mais à petit feu, la victime qu'on y renfermait; Pécille, artiste athénien, auteur de cette horrible invention, en fit le premier l'essai. Les Agrigentins, révoltés de tant d'infamies, firent périr Phalaris par le même supplice; il avait régné 16 ans; le taureau d'airain fut transporté à Carthage, par Amilcar Barca, père d'Annibal; mais après la destruction de cette ville, les Romains le rendirent aux Agrigentins.

JUDÉE.

FIN DU ROYAUME DE JUDA. — Nabuchodonosor assiége Jérusalem pour la quatrième fois, sous le règne du dernier roi, Sédécias ; la ville est pillée, incendiée, le roi chargé de fers, avec toute la nation, et le royaume de Juda détruit ; Sédécias le souverain pontife, et la plus grande partie du peuple, furent conduits captifs à Babylone ; les plus illustres de ces captifs sont Ezéchiel et Daniel ; on compte parmi eux trois jeunes Hébreux, Ananie, Azarias et Misaël, que Nabuchodonosor condamna au feu pour avoir refusé d'adorer sa statue.

LECTURE. — La *Bible.*

FIN DE LA CAPTIVITÉ ET GOUVERNEMENT DES GRANDS PRÊTRES, SOUS LA DOMINATION PERSANE.—La première année de son règne, Cyrus permit aux Juifs captifs à Babylone de retourner dans leur pays, et leur donna même les moyens de relever Jérusalem et le temple. Les Juifs quittèrent Babylone au nombre de 42,360, sous la conduite de Zorobabel, descendant des rois de Juda, et sous celle du grand-prêtre *Josué;* mais la portion la plus nombreuse et la plus riche demeura de l'autre côté de l'Euphrate, où elle continua à former un peuple redoutable. La nouvelle colonie eut des discussions avec les *Samaritains,* Juifs d'origine. La construction d'un temple qui leur était propre, et qu'ils bâtirent à *Garizim* près de *Sichem,* occasionna une rupture complète entre les deux peuples, et fut la source de la haine nationale qui subsista toujours entre eux. — De là, la défense que les Samaritains firent faire aux Juifs de rebâtir leur ville et leur temple, d'abord sous Cambyse (529) et sous Smerdis (522), tellement qu'il ne fut relevé que sous Darius en 520. — *La nouvelle colonie* ne commença à avoir une constitution stable que sous *Esdras* et sous *Néhémias,* qui y amenèrent de nouveaux habitans, l'un en 478, l'autre en 445. Le pays était soumis aux Satrapes de Syrie; mais, par le progrès de la décadence du royaume de *Perse,* les *grands-prêtres* devinrent insensiblement les véritables chefs de la nation. Cependant les Juifs, dans le temps de la conquête d'Alexandre (332), paraissent avoir été fidèles envers les Perses.

ASSUÉRUS ET ESTHER. — L'Écriture sainte parle cependant d'un massacre général qui devait avoir lieu sous un prince perse nommé Assuérus, qui paraît être le même que Xercès ; après de grandes conquêtes, ce prince répudie la reine Vasthi, et choisit pour épouse Esther, nièce du Juif Mardochée. La fortune de la nièce fit celle de l'oncle, et le crédit de l'oncle fut la perte d'Aman. Ce premier ministre, favori d'Assuérus, était mécontent de Mardochée ; parce qu'un Juif lui avait déplu, il voulait immoler toute cette partie de la nation qui était captive en Perse. Aman tomba dans les piéges qu'il avait tendus à son ennemi, et fut conduit au même gibet qu'il lui avait préparé. Mardochée succéda à sa faveur et à ses dignités.

LECTURE. La tragédie d'*Esther,* par Racine.—Histoire sainte.

ROME.

SERVIUS TULLIUS, sixième roi de Rome, succède à Tarquin l'Ancien (578), opère quelques changemens dans le gouvernement et institue le cens ou dénombrement. A la division du peuple par tribus et curies, fondée dans l'origine par Romulus, il substitue la division par classes et centuries, contribuant chacune, par égale portion, aux charges pécuniaires de l'état. Les *comices*, ou assemblées publiques par centuries, remplacèrent dès lors les comices par tribus, qui donnaient la prépondérance à la multitude; et celle-ci ne connut plus que des affaires d'un moindre intérêt. Ce que Tarquin-l'Ancien avait fait en faveur du sénat, Servius Tullius le fit pour le peuple, dont il était issu et qui l'avait proclamé roi malgré les sénateurs. La population s'étant élevée à cent vingt mille ames à la division, il institua un *jury civil*, composé de gens de toutes sortes de professions, même d'affranchis auxquels, par une disposition intempestive, il venait d'accorder le droit de cité sans craindre de choquer les sénateurs, qui regardaient le pouvoir de juger comme la plus belle de leurs attributions : aussi les plus jeunes de ce corps se liguèrent contre ce monarque, qui mourut assassiné par son gendre, et victime de ses institutions populaires.

ABOLITION DE LA ROYAUTÉ, CONSULS A ROME. — Tarquin, parvenu au trône par le parricide et sans l'aveu du sénat, se fit détester par sa tyrannie; bientôt la fin tragique de Lucrèce souleva le peuple; Brutus, qui jusqu'alors avait contrefait l'insensé, lève le masque et excite à la révolte; Tarquin est exilé avec sa famille, et *la royauté abolie* (509), après 244 ans de monarchie. Cependant Tarquin-le-Superbe n'était pas sans talens militaires; il combattit avec succès contre les *Sabins*, soumit les *Ardéates* et enleva aux Volsques une de leurs principales cités, *Suessa Pometia;* on lui doit plusieurs édifices publics et notamment ce fameux Capitole qui devait être un jour le temple de l'univers; en un mot on pourrait dire de Tarquin qu'il avait des vertus et des vices, et qu'à tout considérer c'était un roi.

LECTURE. — *Grandeur et décadence des Romains,* par Montesquieu.

COUP D'OEIL SUR LA ROYAUTÉ A ROME.

Une des causes de la prospérité de Rome, c'est que ses rois furent tous de grands personnages, dit Montesquieu; la constitution politique de Romulus, quelque bien combinée qu'elle fût, ne lui aurait pas survécu sans les lois religieuses de Numa, qui en reprimèrent la rudesse et procurèrent une paix de quarante ans. Mais cet état d'inertie devait aussi avoir un terme : Albe, comme *métropole*, prétendait à la suprématie; Rome la fit dis-

paraître sous *Tullus Hostilius*. Les principes religieux de Numa reparurent avec Ancus Martius, qui ouvrit à Tarquin-l'Ancien les portes de l'Etrurie. L'administration publique prit des règles fixes sous Servius Tullius: l'impôt direct, l'institution des *jurés* en matière civile, l'égalité des rangs dans les contrats furent son ouvrage.

Tarquin-le-Superbe regarda le trône comme un patrimoine; il méconnut l'autorité du sénat, celle du peuple, et abolit sans raison les réglemens de son prédécesseur. Les Romains le chassèrent, et avec lui finit la royauté, qui avait, on le voit, rendu de grands services à la colonie naissante. S'il y avait eu, dit Machiavel, deux rois comme Tarquin-le-Superbe, la liberté n'eût jamais existé à Rome.

Le peuple romain comptait alors près de 130,000 citoyens.

RÉPUBLIQUE.

Deux magistrats sont élus sous le nom de consuls: ce sont Junius Brutus et Tarquin Collatin, mari de Lucrèce. Les deux fils de Brutus se laissent entraîner dans une conspiration en faveur de Tarquin, qui s'était retiré chez Porsenna, roi d Etrurie. Le consul romain les condamne à mort, et les fait exécuter en sa présence. Porsenna cependant met le siége devant Rome; Horatius Coclès sauva la ville, et Mutius Scævola, par son dévouement héroïque, porta le roi à terminer la guerre avec les Sabins, les Etrusques et les Romains. Cependant des troubles agitent Rome. Un *dictateur* est créé avec un pouvoir absolu (407): c'est Titus Lartius. Le peuple, qui avait refusé de s'enrôler, se soumet; mais tout présage une nouvelle résistance.

LECTURE.—La tragédie de *Brutus*, par Voltaire.—*Tite-Live. Cornélius Nepos.*

ÉGYPTE.

AMASIS, roi d'Egypte, fut le successeur d'Apriès, qu'il avait précipité du trône (570). Dans le commencement de son règne, les peuples le méprisaient à cause de sa basse naissance; mais il sut ménager les esprits et gagner les cœurs par son adresse et ses attentions. L'exemple du *bassin d'or* produisit surtout un grand effet sur les Egyptiens. L'Egypte fut heureuse sous son gouvernement; il suffit d'énumérer en peu de mots les droits qu'il eut à sa reconnaissance: 1° il obligea les particuliers, dans chaque ville, d'inscrire leurs noms chez le magistrat, et de désigner leur profession (Solon lui emprunta cette ordonnance); 2° il permit aux Grecs de s'établir dans le port de Naucrate, et leur accorda beaucoup de priviléges; 3° il éleva plusieurs temples, principalement à Saïs, lieu de sa naissance; 4° il secoua le joug des Perses; mais sa perfidie envers Cyrus, qui lui avait fait de-

mander sa fille en mariage, et auquel il avait envoyé Nitétis, la plus jeune fille d'Apriès, attira ces peuples en Egypte, et fut la cause de la chute de l'antique monarchie de Ménès.

PSAMMÉNITE VAINCU PAR CAMBYSE. — Psamménite, fils d'Amasis, lui succéda au même moment où Cambyse, par ambition plutôt que pour se venger de la perfidie d'Amasis, s'avançait à la tête d'une puissante armée, pour envahir l'Egypte, en 525. Psamménite essaya d'arrêter le roi de Perse près de la *branche pélusiaque* du Nil; mais il fut complètement défait. Les restes de son armée s'enfuirent en désordre, et lui-même fut fait prisonnier. Cambyse souilla d'abord sa victoire par sa cruauté; il abreuva d'outrages Psamménite, fit égorger son fils, traita ses filles en esclaves. Mais, contraint d'admirer la grandeur d'ame de Psamménite, il le traita avec bonté, le retint à sa cour et chercha à lui faire oublier ses infortunes. Cependant dans la suite, accusé d'avoir soulevé les Egyptiens, le roi captif fut obligé de boire du sang de taureau, et il mourut.

Psamménite fut le 479e et dernier des rois de l'Egypte; il appartenait à la dynastie des Saïtes, la 26e des races royales qui gouvernèrent ce pays depuis Ménès (525).

Ces 26 dynasties avaient duré plus de 19 siècles.

Lire les *Esquisses historiques* pour les détails sur les lois, le gouvernement, la religion, et le Tableau de l'auteur sur *l'Egypte ancienne*.

LECTURE. —Rollin, *Histoire ancienne*.—Champollion le jeune, — *Histoire* de Ségur.

PERSE.

CYRUS.—Astyage, roi des Mèdes, était fils de Cyaxare 1er, auquel il succéda ; son règne fut pacifique ; il donna sa fille, Mandane, en mariage à Cambyse, roi d'un petit pays qu'on appelait la Perse : de ce mariage naquit Cyrus. Ce dernier prince agrandit considérablement les états de son grand-père, et ensuite ceux de son oncle, Cyaxare, dont il commandait l'armée ; il ne leur laissait que le vain titre de roi. Il vainquit Crésus, roi de Lydie, dans la plaine de *Tymbrée*, soumit la Syrie et une partie de l'Arabie. Cyrus, après ses nouvelles conquêtes, tourna ses forces contre l'Assyrie, et assiégea Babylone, sous le règne de Balthasar ou Labynit. Il imagina de détourner le cours de l'Euphrate, qui traversait Babylone, et de faire entrer ses troupes par le lit de ce fleuve. Ce moyen réussit; la ville fut prise et le roi fut tué dans son palais avec tous les officiers auxquels il donnait un grand festin (535). Avec Balthasar finit ce deuxième empire des Assyriens, après avoir duré 221 ans depuis la mort de Sardanapale.

Deux ans après cette victoire, Cyaxare mourut, et laissa Cyrus seul maître d'un vaste empire compris entre la mer Caspienne et

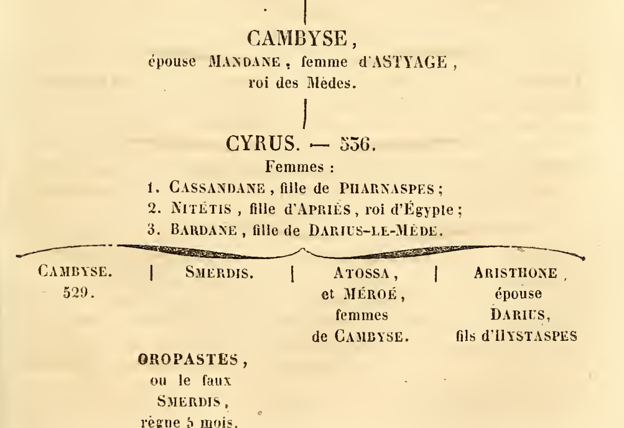
la mer des Indes, le golfe Persique et la Méditerranée. Il réunit tous ces pays sous le nom de royaume des Perses, et en fut le premier roi; il institua les postes, et divisa ses états en cent vingt provinces. L'historien *Hérodote* a écrit que ce conquérant fut vaincu et tué par *Tomyris*, reine des Massagètes.

CAMBYSE succéda à son père Cyrus, en 530. Cinq ans après, il s'empara en six mois de l'Egypte sur Psamménite, dont il fit périr le fils. Il forma le projet de soumettre Carthage, de conquérir l'Ethiopie, et de s'emparer du temple de Jupiter-Ammon. Ces deux expéditions furent malheureuses. Les déserts et la famine détruisirent son armée, qui fut, dit-on, ensevelie sous une montagne de sable. Ces désastres aigrirent son caractère naturellement colère; sans respect pour les croyances des Egyptiens, il tua de sa main le bœuf Apis, fit battre de verges les prêtres, fit assassiner son frère Smerdis, dont il était jaloux, tua d'un coup de pied à la fois sa sœur et sa femme. Il se disposait à retourner en Perse pour punir le mage Smerdis, qui avait usurpé son trône pendant son absence, lorsqu'il se blessa à la cuisse avec son sabre. Il mourut peu de temps après à Ecbatane, dans l'Assyrie, des suites de cette blessure, l'an 522; il ne laissa point d'enfant.

GÉNÉALOGIE

DE LA PREMIÈRE DYNASTIE DES ROIS DE PERSE.

CYRUS.



TABLEAU

DE LA SECONDE DYNASTIE PERSE.

DARIUS, fils d'HYSTASPES,
descendait des anciens rois de Perse.
Femmes :

AMITIS, fille de GOBRIAS. | ATOSSA, veuve de CAMBYSE. | PHEDIM, fille d'OTHANE. | PARMIS, sa nièce. | ARISTHONE, sa belle-sœur.

XERCÈS,
AMESTRIS, fille d'OTHANE (ESTHER).

DARIUS, tué par son frère. | ARTAXERCÈS Longue-Main ; femme, DAMASPIE.

XERCÈS II, assassiné, règne 45 jours. | SOGDIAN, règne 7 mois. | DARIUS, OCHUS, PARISATIS. | PARISATIS.

CYRUS le jeune, tué à Cunaxa. | ARTAXERCÈS-MNÉMON, STATIRA, ATOSSA, AMESTRIS. | ARSAMES, SISIGAMBIS.

OCHUS, assassiné. | ARTAXERCÈS III, OCHUS.

ARSES. | PARISATIS, ép. Alexandre-le-Grand.

DARIUS, CODOMAN.

STATIRA, ép. Alex.-le-Grand. | DRIPÈTE, Ephestion.

LYDIE.

FIN DU ROYAUME DE LYDIE. — Les Lydiens, descendans des Cariens, furent gouvernés par trois dynasties.

1° Celle des *Atyades*, qui tire son nom d'Atys, l'un des successeurs de Mæon, le fondateur (XVIe siècle, 1579). Lydus donna son nom à la Lydie, appelée autrefois Mæonie.—Parmi les souverains qui lui succédèrent, on remarque Tantale (1387); *Omphale*, à laquelle Hercule fut vendu comme esclave. Le héros devint son époux; ils eurent pour fils *Agésilaüs* ou *Lamon*, tige des *Mermnades*.

2° Celle des *Héraclides* commence en 1219 dans la personne d'Agron, descendant d'Hercule et de Malis, esclave d'*Omphale;* elle occupa le trône pendant 505 ans, et n'est connue que par Candaule ou *Myrsite*, assassiné d'après les instigations de sa femme Myssia par Gygès, qui devint roi de Lydie en 718.

3° La dynastie des *Mermnades* commence à *Gygès*, qui fit une expédition contre les villes de Smyrne, de Milet et de Colophon, dont il s'empara, à l'exception de la citadelle. *Ardys* (680), sous lequel eut lieu une invasion de *Cimmériens* en Asie; Sardes tomba en leur pouvoir; *Alyatte* (619) les en chassa; ce prince célèbre continua la guerre contre les *Milésiens*, gouvernés par le tyran *Trasybule; Crésus* succéda en 562 à son père; il conquit Éphèse et soumit l'Asie-Mineure. Sa richesse était passée en proverbe. Il attira auprès de lui les savans de tous les pays; parmi eux on remarquait Esope et Solon; ce dernier prédit au roi l'instabilité de sa fortune, Crésus n'y ajouta aucune foi. Cependant, alarmé des conquêtes de Cyrus, et se confiant *à la réponse équivoque* d'un oracle, il osa tenter contre ce prince le sort des armes. Vaincu à *Tymbrée* sous les murs de Sardes, il ne doit la vie qu'à son fils, muet, qui par un miracle de tendresse filiale recouvra subitement l'usage de la parole pour dire : *Soldat, ne tue pas Crésus !* Crésus était condamné à périr sur un bûcher; mais le nom de Solon, qu'il invoqua à son heure dernière, lui sauva la vie; il devint l'ami fidèle de Cyrus et de son fils Cambyse, qu'il accompagna dans toutes ses expéditions. — La Lydie devint ainsi une province de la Perse. — On citait les Lydiens, dans l'antiquité, comme doués d'un génie à la fois belliqueux et inventif. Ce furent eux qui fabriquèrent les premières monnaies d'or et d'argent. Depuis la défaite de Crésus, toujours esclaves, ils passèrent successivement sous la domination des Perses, des Macédoniens, des Syriens et des Romains.

LECTURE. — *Histoire de Lydie,* dans Hérodote. — Carte de Lydie.

5e SIÈCLE.

PUISSANCE D'ATHÈNES.

THÉMISTOCLE ET PÉRICLÈS.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE. — *Guerre persique.* — 490. Combat de *Marathon.* — 480. Dévouement de Léonidas aux Thermopyles. — 480. Combat naval de Salamine. — 471. Exil de Thémistocle. — 460. Troisième et dernière guerre de *Messénie.* — 454. Cimon. — 449. Gouvernement de Périclès. — 431. Guerre *du Péloponèse.* — 430. Peste d'Athènes. — 415. Expédition de Sicile. — 405. Victoire de Lysandre à Ægos-Potamos. — 404. Prise d'Athènes. — 404. Mort d'Alcibiade. — 403. Patriotisme de Trasybule. — 402. Invasion de l'Elide.

ROME. — 494. Retraite du peuple sur le Mont-Sacré. — 488. Exil de Coriolan. — 477. Dévouement de la famille des Fabius. — 458. Triomphe de Cincinnatus. — 449. Expulsion des décemvirs.

PERSE. — 401. Retraite des Dix-Mille.

DÉCOUVERTE. — 480. *Égouts, par* Phœnix d'Agrigente. — 479. *Art de la mémoire, par le Grec* Simonide. — 450. *La perspective appliquée aux décorations théâtrales, par* Agatharque. — 441. *Le bélier, la tortue, machines de guerre, par* Artémon de Clazomène. — 437. *L'anatomie et la médecine dogmatique, par* Hippocrate. — 401. *Peinture sur cire et sur émail, par* Arcésilaüs de Paros.

Développement.

COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT DU MONDE AVANT LE SIÈCLE DE PÉRICLÈS.

Le chemin que l'homme a parcouru depuis l'arrivée des colonies étrangères, c'est-à-dire depuis mille ans, est immense. Il commence à connaître la place qu'il occupe dans l'univers : un

sentiment nouveau fait place à la stupéfaction; il admire au lieu de s'étonner, et la sécurité vient ajouter aux délices de ses émotions. Malheureusement ce tableau de vie sociale et intellectuelle a des limites fort étroites en comparaison du reste du globe.

La barbarie est encore profonde dans les contrées d'Europe et d'Afrique que ne baigne pas la Méditerranée. Il faut avouer que ce grand canal, percé par la main de Dieu pour servir de lien aux trois parties de l'ancien monde, joue un bien grand rôle dans l'histoire de la civilisation.

En nous transportant à l'an 500 avant J.-C., les bords de ce vaste bassin nous offriront le plus imposant de tous les spectacles. A cette époque, les grandes dominations n'étaient pas encore venues donner des entraves au génie, et briser cette variété de formes politiques qui constituent la nationalité.

Depuis la Phénicie jusqu'au détroit de Gadès, les bords de la Méditerranée étaient alors occupés par des peuples éclairés, industrieux et navigateurs.

AFRIQUE.

Sur les côtes d'Afrique, depuis le promontoire sacré jusqu'aux colonnes d'Hercule, Carthage avait fondé une chaîne de colonies parallèle à la chaîne de l'Atlas. A l'Orient, Cyrène interrompait par ses monumens d'architecture grecque l'uniformité du désert de Lybie. Plus loin s'élevaient, du milieu des eaux du Nil, des pyramides et des obélisques, et si la tour du Phare et Alexandrie n'existaient pas encore, du moins les Grecs, malgré la répugnance des Egyptiens pour les étrangers, avaient obtenu qu'on leur ouvrît un port franc dans la ville de Naucrate.

ASIE.

Par-delà l'isthme de Suez, tout était plein des souvenirs de Moïse et de son Dieu, et la petite contrée de la Palestine renfermait l'avenir du genre humain. Sur ce point si rétréci, entre la Méditerranée et l'Euphrate, s'agitait une multitude de populations différentes, récemment réunies sous un même joug par les conquêtes de Cyrus. Les unes avaient développé l'élément intellectuel de la civilisation; d'autres s'étaient attachées de préférence à l'élément matériel. Aux Juifs, le Liban avait fourni des cèdres pour bâtir son temple, aux Phéniciens pour construire des galères. Des caravanes régulières apportaient aux premiers de l'encens et des ornemens pour les fêtes de Jéhovah, aux seconds des tissus précieux, des métaux et des épiceries pour alimenter

le commerce de l'Asie et de l'Europe, dont leurs ports étaient l'entrepôt. Sur les côtes de l'Asie-Mineure, la physionomie des peuples n'était ni moins intéressante ni moins animée; de là était parti le premier rayon de lumière qui avait éclairé la Grèce; là le génie *hellénique* avait fait sa première explosion; là Homère avait souffert et chanté.

EUROPE.

La partie que baigne le Pont-Euxin n'était pas restée étrangère aux progrès de la civilisation. Depuis Trapezus jusqu'à Byzance, une ligne de colonies, fondées pour la plupart par les Milésiens, permettaient aux Grecs de faire le voyage des Argonautes sans entendre parler une langue étrangère, tandis que sur le rivage opposé, entre les Palus-Méotides et le Boristhène, d'autres colonies déployaient sur la limite des déserts de Scythie toute la magnificence des arts de la Grèce. En Italie, c'éèait le même spectacle et les mêmes bienfaits, ou plutôt c'était un spectacle plus imposant et des bienfaits mieux placés. Les Romains n'étaient encore maîtres que du Latium, et les galères étrusques, malgré la jalousie des Carthaginois, naviguaient encore librement dans la Méditerranée. Au midi de la Péninsule, la race hellénique avait occupé toutes les positions favorables à la navigation et au commerce: au fond des golfes, à l'embouchure des rivières, s'élevaient des villes élégantes et populeuses, dont les habitans trouvaient dans la culture d'un sol fertile une source peut-être trop abondante de richesses. L'industrie et les arts y mêlaient agréablement leurs produits: d'une part, c'étaient des coteaux couverts d'oliviers et de vignobles; de l'autre, c'étaient des temples, des théâtres, des tombeaux et d'autres monumens dont les ruines attestent la magnificence.

En Sicile, c'était même activité, même élégance, mêmes lumières, même prédominance du génie dorien.

Sur les côtes de la Gaule encore si barbare, depuis les Alpes jusqu'à l'embouchure de l'Elbe, florissaient d'autres colonies. Marseille, peuplée de Phocéens qui avaient fui le joug de Cyrus, était la plus magnifique et la plus heureuse de toutes. Si, pour achever le tour de la Méditerranée, on joint à toutes ces colonies grecques celles que les Phéniciens avaient fondées en Espagne, on aura pour une même période un tableau plein de vie et de variété qui embrasse la plus belle et la plus intéressante partie de notre globe.

INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

Maintenant, qu'on place à côté de ce tableau celui qu'Hérodote a tracé de l'intérieur de l'Afrique, et l'on verra quelle diffé-

rence le voisinage ou l'éloignement de la Méditerranée mettait dans la destinée des peuples. A quelques journées de marche, au midi de Cyrène, les Gindanes donnaient à la dissolution l'estime que chez les Grecs on vouait à la chasteté, et les Atarantes maudissaient le soleil à son plus haut point d'élévation.

NORD DE L'EUROPE.

Au nord de la Grèce, non loin des lieux où Orphée avait paru, la vie de l'homme était si triste que, quand il naissait un enfant, la famille s'assemblait pour pleurer en commun sur le malheur qu'il avait eu de naître. Au-delà du Danube, on égorgeait des prisonniers pour arroser de leur sang la rouille d'un vieux cimeterre qui était l'emblême du dieu des combats, ou bien on leur crevait les yeux pour que rien ne pût les distraire des travaux serviles qu'on leur imposait. Aux funérailles d'un roi, on étranglait sa femme et ses serviteurs, et au bout d'une année révolue, ce sacrifice était renouvelé sur cinquante créatures humaines. Chez les Issédons, le fils se croyait obligé, à la mort de son père, de donner un repas funèbre où les parens mangeaient le corps du défunt, mêlé avec celui de plusieurs animaux. Enfin, dans le voisinage de la colonie grecque de Marseille, on apaisait la colère des dieux en brûlant des colonnes d'osiers remplis d'hommes et d'animaux vivans.

GRÈCE.

GUERRE PERSIQUE.

Bataille de Marathon. — *Causes.* Pendant que Cambyse faisait la conquête de l'Égypte, le mage Smerdis était parvenu à se faire nommer roi de Perse, en se faisant passer pour le frère du roi; mais l'imposture fut découverte: il fut tué, et *Darius*, fils d'Hystaspes, fut élu roi. Ce prince entreprit des guerres qui ne lui réussirent point, entre autres celle contre les Scythes d'Europe. Il convoitait depuis long-temps la Grèce, et avait d'ailleurs à se venger des Athéniens. Excité par *Hippias*, fugitif d'Athènes, il fit passer en Grèce une armée considérable, sous la conduite de Datis. — Ainsi le prétexte de la guerre persique fut de punir les Athéniens d'avoir pris part à l'incendie de *Sardes;* mais le motif réel

fut l'ambition de Darius, excitée par Hippias, fils de Pisistrate, qui, réfugié à la cour du roi de Perse, lui persuada qu'il était facile de rendre la Grèce tributaire. Avant d'en venir à une rupture ouverte, *Darius* avait envoyé des hérauts dans la Grèce, demander en son nom la *terre et l'eau :* les ambassadeurs furent assassinés : l'armée de Darius, partie des plaines de la *Cilicie*, fut transportée par six cents vaisseaux dans l'île d'*Eubée*. La ville d'*Erétrie* est prise malgré le secours de 4,000 Athéniens ; ses habitans sont passés au fil de l'épée et ses temples rasés. La flotte aborde sur les côtes de l'Attique, et prend terre près du bourg de *Marathon*, à six lieues d'Athènes ; 100,000 hommes d'infanterie et 10,000 de cavalerie composaient l'armée de Darius. *Callimaque, Aristide, Thémistocle*, étaient à la tête de 11,000 Grecs, et *Miltiade* avait le commandement général. La déroute des Perses fut complète ; repoussés de tous côtés, ils sont obligés de chercher un asile sur leur flotte, que le vainqueur poursuit le fer et la flamme à la main.

Miltiade fut blessé ; Hippias périt ainsi que Ctésilée et Callimaque. Le combat finissait à peine : un soldat, excédé de fatigue, forme le projet de porter la première nouvelle d'un si grand succès aux magistrats d'Athènes, et sans quitter ses armes, il court, vole, arrive, annonce la victoire et tombe mort à leurs pieds.

CONSÉQUENCES.

L'armée persane perdit environ 6,400 hommes, celle des Athéniens 192 seulement. — Cette bataille se donna le 29 septembre 490 avant J.-C., la troisième année de la soixante-douzième olympiade. Cette première réaction de l'Asie contre la Grèce eut une grande influence politique : la force matérielle devait céder à la force intellectuelle.

Cette victoire eût été funeste à la Grèce sans l'activité de Miltiade. Datis, en se retirant, avait conçu

l'espoir de surprendre Athènes, qu'il croyait sans défense, et déjà sa flotte doublait le cap *Sunium*, lorsque Miltiade, qui en fut instruit, arriva le même jour sous les murs de la ville, déconcerta par sa présence les projets de l'ennemi, l'obligea de se retirer sur les côtes de l'Asie, emmenant avec lui les *Érétriens* qu'il avait faits prisonniers. — Trois ans après mourut Darius (485); il projetait une troisième invasion que suspendait une révolte éclatée en Egypte.

Les Thermopyles. — Miltiade dirigea les armes des Athéniens contre *Paros*, et forma le projet de rendre sa patrie maîtresse de la mer. Il échoua; et les Athéniens irrités jetèrent le vainqueur de *Marathon* en prison, le punissant ainsi de leur propre ignorance.

Thémistocle et *Aristide* prirent alors les rênes du gouvernement et furent les véritables auteurs de la puissance de la république athénienne. L'un réunissait, à un degré extraordinaire, les plus brillantes qualités de l'homme d'état et l'esprit d'intrigue même à l'intérêt personnel; l'autre, administrateur intègre, ne suivait que les idées de justice, même à son détriment; et tous deux cependant voyaient, dans cette première invasion et dans l'ingratitude des Athéniens envers Miltiade, le présage assuré de nouveaux dangers.

C'est pendant l'administration de ces deux grands hommes que *Xercès* médite une seconde expédition contre la Grèce. La défaite de Marathon en fut la cause. Quatre années sont employées à lever des troupes et à établir des magasins sur la route que devait tenir l'armée de terre et de mer. Démocrate, prince grec, excitait Xercès à cet armement.

Le roi de Perse partit de *Suse* au printemps de 481, et se rendit sur les bords de l'Hellespont, avec la plus nombreuse armée qu'on ait jamais rassemblée. Les troupes employèrent sept jours et sept nuits à passer le détroit, et les bagages un mois entier;

de là, prenant sa route par la *Thrace* et côtoyant la mer, Xercès arriva dans la plaine de *Doriscus*, arrosée par l'*Hèbre*; il passa son armée en revue, et elle se trouva forte de 1,700,000 hommes de pied, et 80,000 chevaux; 20,000 Arabes et des Lybiens conduisaient des chariots armés et des chameaux.

La flotte était composée de 1,207 galères à trois rangs de rames, contenant chacune 200 hommes, en tout 241,400 hommes; elles étaient suivies de 3,000 vaisseaux chargés de machines de guerre.

A ces forces se joignirent 300,000 combattans tirés de la Thrace et de plusieurs autres régions de l'Europe soumises à Xercès; les îles voisines fournirent aussi 120 galères montées par 24,000 hommes.

Cette multitude, que l'on fait monter en tout à 5,283,220 hommes, se mit en marche, campa d'abord près des villes de *Therma* et de *Pella*; de là dans les plaines de la Thrace, où elle se partagea en trois corps :

Le premier, commandé par *Mardonius*, suivit le rivage de la mer, et les deux autres firent route par l'intérieur des terres. *Sergis*, général expérimenté, conduisait celui qui prit les montagnes, et *Xercès*, accompagné de *Smerdones* et de *Mégabize*, choisit le passage du milieu comme le plus commode et le plus sûr. Pour faciliter la marche de son immense armée, il avait fait percer le mont *Athos* et jeter un pont de bateaux sur l'Hellespont. Le pont fut détruit par la tempête, mais le passage du mont Athos lui fut très utile.

De leur côté, les Grecs s'emparèrent d'un pas difficile, le seul endroit par où les Perses pouvaient pénétrer en Grèce; c'était le défilé des Thermopyles.

La défense de ce passage fut confiée à *Léonidas*, roi de *Sparte* (480). Il plaça son armée près d'*Anthéla*, non loin du courant d'eau chaude qui a fait donner à cet endroit le nom de *Thermopyles*, et il jeta en avant quelques troupes pour en défendre les approches. Mais il ne suffisait pas de garder le pas-

sage qui était au pied de la montagne : il existait sur la montagne même un sentier qui commençait à la plaine de Thrachis, et qui, après différens détours, aboutissait près du bourg d'*Alpénée*. Léonidas en confia la garde aux 1,000 Phocéens qu'il avait avec lui, et qui allèrent se placer sur les hauteurs du mont *Œta*.

Ces dispositions étaient à peine achevées que l'on vit l'armée de Xercès se répandre dans la *Trachinie*, et couvrir la plaine d'un nombre infini de tentes. A cet aspect, les Grecs délibérèrent sur le parti qu'ils avaient à prendre. La plupart des chefs proposaient de se retirer à l'*Isthme ;* mais Léonidas ayant rejeté cet avis, on se contenta de faire partir des courriers pour presser le secours des villes alliées.

Cependant les Perses allaient franchir le défilé ; le roi de Sparte s'était arrêté avec 7,000 hommes ; — *Rends tes armes*, lui dit Xercès. — *Viens les prendre.* lui répondit-il avec un laconisme spartiate. — *Nos ennemis sont si nombreux*, lui dit un soldat effrayé, *que leurs flèches obscurcissent le soleil. — Tant mieux*, s'écrie-t-il, *nous combattrons à l'ombre.*

Xercès est indigné de ce sang-froid, qui pour lui est de l'orgueil ; il ordonne de faire marcher les parens de ceux qui sont morts à *Marathon*, exigeant qu'ils ramènent les Spartiates prisonniers. Ce combat partiel est favorable à Léonidas.

Mais la trahison devait vaincre le patriotisme. Un Grec, Epialtès, découvre au roi de Perse un sentier connu des bergers, et Léonidas voit ses ennemis sur le sommet de la montagne ; alors les alliés sont bientôt renvoyés, il ne veut avec lui que ses fidèles Spartiates ; il les engage *à bien dîner, car ils souperont chez Pluton.* Le repas terminé, les trois cents se précipitent sur le camp des Perses et meurent en héros. Xercès eut la lâcheté de faire mettre en croix le corps de Léonidas.

Après leur délivrance, les Grecs élevèrent, à la place où était mort le roi de Sparte, un lion de marbre qui rappelait à la fois son nom et son courage,

avec cette inscription : *Passant, va dire à Sparte que nos concitoyens sont morts pour obéir à ses lois.*

La bataille des *Thermopyles* fut livrée le 4 août 480, la première année de la soixante-quinzième olympiade. — Le jour même de cette mémorable action, il se donna un grand combat naval près d'*Artémise*, promontoire de l'île d'Eubée. Les Grecs, secondés par la tempête, eurent quelque avantage, et cette résistance fut comme le prélude d'un succès plus éclatant.

LECTURE. — La tragédie de *Léonidas*, par *Pichald*. Détails sur cet événement dans *Anacharsis*.

Salamine. — Les Perses, maîtres du détroit, s'avancèrent dans l'Attique. Les Athéniens abandonnèrent leur ville, et se retirèrent sur leurs vaisseaux. La flotte des Grecs, fort inférieure en nombre à celle des Perses, mais beaucoup plus légère, se tint resserrée dans le détroit de *Salamine*. La valeur des Grecs et les talens de Thémistocle, leur général, triomphèrent de la multitude des Perses, qui prirent la fuite. Xercès lui-même, qui avait été spectateur du combat, d'une éminence où il avait placé son trône, fut très heureux de trouver une barque pour gagner ses états. Mardonius, avec 300,000 hommes, venait de recevoir un renfort de 50,000 Grecs auxiliaires; son armée était donc de 350,000 contre 110,000 Grecs. Cependant les Perses avaient perdu 200 vaisseaux par la tempête. Mardonius fut vaincu à *Platée*, par Pausanias, général lacédémonien, et par Aristide. Le même jour, Xantippe remporta à *Mycale*, en Asie-Mineure, une victoire décisive. Aristide, surnommé le Juste, s'était distingué dans cette guerre. *Mardonius* ayant péri dans le combat, Artabaze, l'un des principaux officiers de son armée, prit, avec 40,000 hommes qui lui restaient, le chemin de la *Phocide*, traversa la mer de *Byzance* et se rendit en Asie. Xercès fut encore obligé de s'enfuir

de *Sardes*, après avoir ordonné que tous les temples des colonies grecques fussent brûlés.

La bataille de Salamine, due principalement au génie et à la prudence de Thémistocle, est l'une des plus mémorables de l'histoire. On admire avec raison la modestie de ce général, dans la réponse qu'il adressa à *Euribiade*, général lacédémonien qui levait le bâton sur lui : *Frappe, mais écoute*. Ainsi la victoire de Salamine fut le fruit du courage et de la patience.

La bataille de Salamine se livra le 20 octobre 480.

CONSÉQUENCES PARTICULIÈRES ET GÉNÉRALES.

La bataille de Salamine eut pour conséquences l'expulsion des Perses ; elle changea entièrement la situation des Grecs, tant au dehors qu'au dedans. D'attaqués qu'ils étaient, ils devinrent agresseurs, et l'affranchissement de leurs compatriotes d'Asie fut le motif ou le prétexte dont ils se servirent pour continuer une guerre si avantageuse dans laquelle *Sparte* conserva le privilége du commandement.

Mais la trahison et la chute de *Pausanias*, qui mourut de faim dans l'enceinte du temple où il s'était enfui, firent changer les affaires de face. L'honneur du commandement passe des Spartiates aux Athéniens, qui en profitent pour former une espèce de confédération militaire, dont le Péloponèse est le centre. C'est l'époque de la jalousie d'Athènes et de Sparte.

Avant cette époque, les nombreux petits états de la Grèce étaient sans cesse armés les uns contre les autres ; séparés ainsi d'intérêts, ils ne pouvaient rien faire de grand, et il fallait qu'une circonstance extérieure les excitât à développer leurs forces, en les réunissant pour le salut commun de la Grèce. Les *guerres persiques* jetèrent les fondemens de la grandeur de la Grèce, et bientôt quelques états devinrent le centre de toute l'activité hellénique. La Grèce se trouvait triomphante au dehors; mais nous verrons bientôt Athènes et Sparte se diviser et faire éclater une funeste rivalité.

Napoléon demandait si l'on devait croire aux grosses armées dont il est question dans l'histoire ; il pensait que la plus grande partie des citations étaient fausses et ridicules. Ainsi il ne croyait pas aux grandes armées des Carthaginois en Sicile. « Tant de « troupes, disait il, eussent été inutiles dans une aussi petite en« treprise ; et si Carthage eût pu en réunir autant, on en eût vu « davantage dans l'expédition d'Annibal. » Il ne croyait pas non plus aux millions d'hommes de *Darius* et de Xercès, qui eussent couvert toute la *Grèce*, et se seraient sans doute subdivisés

en une multitude d'armées partielles. Il doutait même de cette partie brillante de l'histoire de la Grèce. Il ne voyait dans le résultat de cette fameuse guerre persique que de ces choses indécises où chacun s'attribue la victoire : Xercès s'en retourna triomphant d'avoir pris, brûlé, détruit Athènes; et les Grecs exaltèrent leur victoire parce qu'ils n'avaient pas succombé. Quant aux détails pompeux des victoires des Grecs et des défaites de leurs innombrables ennemis, qu'on n'oublie pas, faisait observer Napoléon, que ce sont les Grecs qui le disent; qu'ils étaient vains, hyperboliques, et qu'aucune chronique de Perse n'a jamais été produite pour assurer notre jugement par un débat contradictoire. Mais Napoléon croyait aux armées de Gengis-Khan et de Tamerlan, quelque nombreuses qu'on les eût prétendues, parce qu'ils traînaient à leur suite des peuples nomades entiers, qui se grossissaient encore d'autres peuples dans leur route ; « et il ne serait pas impossible, disait-il, que l'Europe finît un jour de cette manière. » La révolution opérée par les Huns, et dont on ignore la cause, parce que la trace s'en perd dans le désert, peut se renouveler !

Exil de Thémistocle. — Le vainqueur des Perses à *Salamine*, Thémistocle, profita de son influence pour persuader aux Athéniens la nécessité d'une marine puissante. Malgré l'opposition des Spartiates jaloux, il releva les murs d'Athènes, bâtit le *Pyrée* et fit assigner des fonds pour construire des vaisseaux tous les ans. Cependant ses services furent mal récompensés. Il fut accusé d'avoir trempé dans la *conspiration de Pausanias*, conspiration qui avait pour but de livrer la Grèce aux Perses, et les Athéniens ne purent rien prouver contre lui ; mais il fut condamné par la voie de l'ostracisme. Averti qu'on se préparait à l'arrêter, il se retira d'abord à Corcyre, puis à la cour d'Admède, roi des Molosses, et ne trouva de refuge qu'en Perse, à la cour d'Artaxercès-Longue-Main (467).

Ce prince chargea Thémistocle, alors gouverneur de *Magnésie*, du commandement général de ses armées. Cet Athénien ne voulut pas porter les armes contre sa patrie ; mais craignant de déplaire au roi, son bienfaiteur, il s'empoisonna en 464. Il avait alors 65 ans. Les Perses le regrettèrent autant que les Athéniens.

LECTURE. — Biographie de *Thémistocle*.

Troisième guerre de Messénie. — Les Messéniens et les Spartiates reprirent une troisième fois les armes. Après deux cents ans de paix, les Messéniens se réunirent aux *Ilotes* révoltés, et rassemblèrent leurs forces à Ithome. Les Spartiates furent vainqueurs, et forcèrent leurs ennemis à s'exiler de leur patrie; un grand nombre d'entre eux quitta la Grèce; les uns passèrent en Libye, les autres en Sicile, où ils s'établirent dans la ville de Zancle, qu'ils appelèrent depuis Messine. Ceux qui restèrent devinrent esclaves et furent confondus avec les Ilotes.

LECTURE. — *Anacharsis*, chants *élégiaques* d'un jeune Messénien.

Cimon, fils de Miltiade, s'était distingué dans la dernière guerre (480). Il conduisit les Athéniens contre les Perses, et leur fit remporter de grands avantages. Il fut exilé injustement, et rappelé au bout de cinq ans par ses concitoyens qui avaient besoin de ses talens. Une sanglante bataille venait de se livrer près de Tanagre (455), entre les Athéniens et les Thébains, soutenus par les Spartiates. Les Athéniens vaincus rappelèrent alors l'exilé, qui ménagea la paix entre Sparte et Athènes, alla ensuite avec trois cents vaisseaux attaquer les Perses; il les défit près du fleuve *Eurymédon* et dans l'île de Chypre, et les réduisit à demander la paix: elle fut conclue à condition que les villes grecques de l'Asie-Mineure resteraient libres, que les vaisseaux perses n'entreraient point dans la mer Égée, et n'approcheraient de la mer qu'à une lieue de cheval: ce traité fut imposé aux Perses 51 ans après que Darius eut envoyé ses hérauts demander à la Grèce la terre et l'eau. Cimon ne recueillit pas les fruits des services qu'il avait rendus: il mourut en 449 d'une blessure qu'il avait reçue au siége de *Clitium* (Chypre). On a dit de *Cimon* qu'on retrouvait en lui le courage de *Miltiade*, la prudence de *Thémistocle* et la *justice* d'*Aristide*.

La Grèce civilisée est dès lors appréciée par les Romains qui envoient recueillir les lois de Solon et d'autres célèbres législateurs ; ce voyage des ambassadeurs de Rome donna lieu à l'établissement des décemvirs.

Gouvernement de Périclès. — Après la mort de *Cimon*, les Athéniens enivrés de leurs victoires, de leur domination, et fiers de tous leurs succès, accablaient les alliés de leur insolente tyrannie ; ce n'étaient plus les vainqueurs de *Marathon* aux mœurs si simples, c'étaient des maîtres absolus qui se vantaient d'avoir l'*empire de la mer* : ils portèrent au pouvoir *Périclès*, fils de Xantippe, dont l'esprit adulateur convenait parfaitement à leur caractère léger. Périclès, politique adroit, grand capitaine, plus grand orateur, sut mettre à profit l'ascendant que lui donnait son éloquence pour s'élever au dessus de la magistrature et irriter la multitude contre ses rivaux. Les divertissemens, les fêtes, les spectacles qu'il prodigua aux Athéniens, les monumens admirables dont il embellit Athènes, la protection qu'il accorda aux arts et aux sciences, des éloges funèbres qu'il consacra aux soldats morts au champ d'honneur, achevèrent de le rendre l'idole du peuple. Périclès fut vraiment roi pendant trente ans ; mais son règne fut une des plus brillantes époques de l'histoire d'Athènes. Les arts, les sciences, le commerce firent des progrès rapides. Les écoles des sophistes et des rhéteurs se formèrent. On apprit à penser et à s'exprimer avec élégance et facilité. D'un autre côté, la poésie avait devancé l'éloquence, et Homère était toujours le poète par excellence et le fondement de toute culture de l'esprit. C'est au glorieux patronage de Périclès qu'Athènes dut la gloire d'être la patrie des arts, des sciences et des lettres, et le siècle de ce grand homme résume toute la gloire littéraire. Sparte offrait un tout autre spectacle ; la rudesse des mœurs et la sévérité des lois empêchaient tout développement moral. — A Sparte, a-t-on dit,

on apprenait seulement à mourir pour la patrie; à Athènes, *à vivre pour elle.* Tout différait dans la constitution de ces deux *républiques*, et à quelques lieues de distance on est étonné de rencontrer une si complète opposition de caractère et d'idées.

Sparte veut la liberté pour elle, liberté jalouse et exclusive; elle n'est pas conquérante, et cependant elle s'attire la haine de tout le monde grec.

Athènes est ambitieuse, elle s'indigne des usurpations; on craint son despotisme capricieux et mobile, mais on l'aime. A *Sparte*, la loi est toute puissante et le citoyen asservi.

A *Athènes*, c'est la loi qui plie, et le citoyen est libre jusqu'à la licence.

A *Sparte*, l'*État* est tout, l'*homme* rien.

A *Athènes*, la constitution ne vaut rien, mais les hommes y valent d'autant plus que les lois valent moins; curieux contraste qui réunit dans ce coin étroit de terre que l'on appelle la Grèce, l'expression la plus complète et la plus tranchée de ces deux formes de gouvernemens, l'*aristocratie* à Sparte, la *démocratie* à Athènes, et enfin, aux portes du monde grec, comme pour compléter cette grande *trilogie historique*, la *monarchie pure et absolue;* la monarchie du *grand roi* qui venait d'apprendre à ses dépens ce qu'est le pouvoir sans l'intelligence et la force sans la liberté. Une guerre était devenue inévitable entre les deux républiques rivales.

LECTURE. — *Périclès*, dans *Anacharsis.*

Guerre du Péloponèse. — *Causes.* La guerre du Péloponèse dura vingt-sept ans; elle eut lieu entre Athènes et Sparte. Des secours donnés par Athènes aux Corcyriens en furent le prétexte; mais la tyrannie qu'Athènes exerçait envers ses alliés et la jalousie qu'inspirait sa puissance en furent les véritables motifs. Périclès lui-même l'avait excitée pour la faire servir à ses intérêts particuliers. Athènes et Sparte eurent tour à tour l'avantage: la pre-

mière, maîtresse de la mer, était soutenue par des alliés tributaires que la crainte lui attachait; la seconde, puissante sur terre, et secondée par une grande partie de la Grèce, semblait représenter la cause de la liberté. Ainsi la Grèce se divisait en deux parties.

Les habitans de :

POUR LES ATHÉNIENS,	POUR LES LACÉDÉMONIENS,
Platée.	Mégare.
Lesbos.	Leucade.
Zacynthe.	Ambracie.
Chios.	Anactorium.
Corcyre.	La Béotie, excepté les habitans de Platée.
Messène.	Les Locrides.
La Carie.	Les Etoliens et les Phocidiens.
La Doride.	Le Péloponèse, à l'exception des Argiens et des Achéens.
La Thrace.	
La Céphalénie.	
Les îles Cyclades, à l'exception d'Eubée, de Samos, de Mélos et de Théra, et de quelques princes de la Thessalie.	

Les grands événemens de cette guerre mémorable sont : *L'Attique ravagée. — L'expédition désastreuse en Sicile. — Le combat naval d'Ægos-Potamos. — Le siége et la prise d'Athènes.*

LES PERSONNAGES REMARQUABLES SONT :

1° Du côté des Athéniens,	PÉRICLÈS. — ALCIBIADE. — CLÉON. — NICIAS.
2° Du côté des Spartiates.	CALLICRATIDAS. — BRASIDAS. — LYSANDRE.

La conséquence : *la défaite des Athéniens. — La domination des Spartiates.*

LECTURE. — Dans Ségur et dans les *Esquisses historiques*.

DÉVELOPPEMENT.

Peste d'Athènes. — La victoire, long-temps incertaine, semble pencher du côté de Sparte. Athènes, en proie aux horreurs de la guerre, est encore ravagée par le fléau de la peste, qui lui enlève ses généraux. Périclès, regardé comme l'auteur de leurs maux, est déposé et condamné à une amende; mais bientôt les Athéniens le supplièrent de reprendre les rênes du gouvernement. Périclès ne jouit pas long-temps de son triomphe; il est atteint lui-même de la peste, et meurt après avoir conservé trente ans l'autorité dans Athènes (429).

LECTURE. — *Peste d'Athènes*, dans *Anacharsis*. — Xénophon. — Thucydide.

Expédition de Sicile. — Cléon avait succédé au grand Périclès, et une *démocratie* sans frein devait entraîner à des conséquences funestes. Sparte, de son côté, avait pour général le jeune et brave *Brasidas*, qui présageait aux Athéniens un rival dangereux; mais il périt trop tôt, victime de son courage. Il avait pris *Amphipolis*, lorsque Cléon vint le combattre près de cette ville : les deux généraux y trouvèrent la mort.

Une paix de cinquante ans, conclue à cette époque, n'eut aucune consistance, parce qu'elle mécontenta la plupart des alliés. Athènes pouvait-elle d'ailleurs être tranquille lorsqu'elle avait donné le gouvernement à un jeune homme comme Alcibiade, neveu de Périclès, qui ne respirait que la guerre, l'intrigue et l'ambition? Que pouvait alors la prudence de Nicias?

Il fallut, d'après le conseil d'Alcibiade, conquérir la Sicile. Une flotte fut envoyée contre cette île, sous les ordres de Lamachus, d'Alcibiade et de Nicias. Cependant Alcibiade est accusé et rappelé à Athènes; il se réfugie à Sparte, et devient l'ennemi de son pays. Pendant ce temps, la flotte et l'armée des Athéniens furent détruites après le siége fatal de Syracuse, par les conseils et les secours des

Spartiates, commandés par Gylippe, en 413.

Cette expédition insensée porta le coup le plus funeste à la puissance d'Athènes : elle ne put jamais s'en relever entièrement. — Alcibiade fut rappelé, et l'époque de son second commandement fut la plus brillante de cette guerre (411 à 407). Les victoires réitérées des Athéniens sur les Spartiates commandés par Mindarus, qui, se défiant de Tissapherne, s'était allié avec Pharnabaze, satrape de la partie septentrionale de l'Asie-Mineure, obligent enfin les Lacédémoniens à proposer eux-mêmes une paix que l'orgueilleuse Athènes rejette pour son malheur. Elle remporte encore (406) une victoire navale près de l'île des Arginuses, entre Mytilène et l'Asie. Callicraditas, amiral lacédémonien, y perd la vie.

Victoire de Lysandre. — L'année suivante, Lysandre, amiral des Lacédémoniens, détacha Ephèse du parti des Athéniens, et fit alliance avec Cyrus-le-Jeune, gouverneur de l'Asie occidentale. Fort du secours de ce prince, dont il sut obtenir des subsides avec adresse, il livra un combat naval aux Athéniens, l'an 405 avant J.-C., battit leur flotte à *Ægos-Potamos*, dans la Chersonèse de Thrace, tua trois mille hommes, emporta diverses villes et alla attaquer Athènes. Cette ville, pressée par terre et par mer, se vit contrainte de se rendre l'année suivante. La paix ne lui fut accordée qu'à condition qu'on démolirait les fortifications du Pyrée; qu'on livrerait toutes les galères à la réserve de douze; que les villes qui lui payaient tribut seraient affranchies; que les bannis seraient rappelés, et qu'elle ne ferait plus la guerre que sous les ordres de Lacédémone. Athènes, pour comble de douleur, vit son gouvernement changé par Lysandre (404). La démocratie fut détruite, et toute l'autorité remise entre les mains de trente archontes. Après la bataille d'Ægos-Potamos, Lysandre avait établi, dans toutes les villes de la Carie, de l'Ionie, de l'Hellespont et de la Thrace, dont il s'était saisi, un gouverneur lacédé-

monien et dix archontes. C'est ainsi que finit la guerre du Péloponèse, après avoir duré vingt-sept ans. Le vainqueur alla soumettre ensuite l'île de Samos, alliée d'Athènes, et retourna triomphant à Sparte, avec des richesses immenses, fruit de ses conquêtes. Son ambition n'était pas satisfaite; il chercha à s'emparer de la couronne, mais moins en tyran qu'en politique. Après avoir tenté en vain de faire parler en sa faveur les oracles de Delphes, de Dodone et de Jupiter Ammon, il fut obligé de renoncer à ses prétentions. Ce despote asiatique voit le gouvernement démocratique reprendre son influence primitive. Lysandre, abandonné de ses partisans, est rappelé à Sparte; et bientôt une révolution fomentée en secret rend Athènes à la liberté.

La guerre s'étant rallumée entre les Athéniens et les Lacédémoniens, Lysandre fut un des chefs que ceux-ci leur opposèrent. Il fut tué dans une bataille, l'an 366 avant J.-C. Comme on lui reprochait de faire des choses indignes d'Hercule, de qui les Lacédémoniens se flattaient de descendre : *Faute*, dit-il, *de coudre la peau du renard, on manque celle du lion;* faisant allusion au lion d'Hercule.

RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

Les conséquences de la guerre du *Péloponèse* furent plus funestes à la moralité des Grecs qu'à leur politique. L'esprit de faction prit la place de l'esprit civique. L'amour de la patrie fut remplacé par l'animosité des peuples armés les uns contre les autres. Athènes perdit sa prépondérance, Sparte la remplaça; mais l'unité était rompue, chaque province était sous les armes attendant de nouvelles révolutions. La cruauté des trente tyrans était encore plus odieuse que celle des Athéniens. Ils furent chassés à leur tour, et l'on rétablit avec les lois de Solon l'ancien gouvernement, mais l'esprit en était banni pour toujours. Les Grecs ne devaient plus être que sujets. Depuis la bataille d'Ægos-Potamos jusqu'au traité d'Antalcidas (388), cet empire exercé par les Spartiates et l'aversion qu'il inspire aux républicains helléniques, sont les deux pivots sur lesquels roulent toutes les affaires de la Grèce et de l'Asie.

Patriotisme de Thrasybule. — Cet illustre citoyen d'Athènes s'était réfugié à Thèbes, avec les

autres bannis, pour se soustraire aux *trente tyrans* choisis par les Lacédémoniens; s'étant mis à la tête de cinq cents soldats levés aux dépens de l'orateur Lysias, il marcha vers le Pyrée, dont il se rendit maître. Les *trente*, y étant accourus avec leurs troupes, furent battus, chassés de la ville et égorgés. Aussitôt que Thrasybule fut rentré dans la ville avec tous les bannis, il proposa une amnistie générale, qui fut acceptée, avec serment d'oublier le passé.

C'est ainsi que, par la sagesse et la modération d'un seul homme, Athènes recouvra la paix avec la liberté, et que l'ancien gouvernement y fut rétabli, malgré tous les efforts de Lacédémone. Les *trente* avaient été remplacés par un conseil de dix membres aussi despotes que leurs prédécesseurs. Les *dix* appellent à leur secours Lysandre avec une armée de mercenaires. Le roi Pausanias, à la tête d'une autre armée, vint soutenir Thrasybule et ses adhérens (403); son influence prévaut : les *dix* sont déposés, le gouvernement démocratique est rétabli, et une amnistie proclamée par Thrasybule (402).

Mort d'Alcibiade. — Alcibiade, accusé par Thrasybule d'avoir ruiné les affaires de la république, fut déposé et banni d'Athènes une seconde fois. A cette nouvelle, il se réfugie dans la province de Pharnabaze, qui commandait dans la Chersonèse. Les Athéniens, plongés dans un abîme de maux, tournèrent bientôt les yeux vers lui, et prirent des mesures pour le rappeler; mais les trente tyrans conseillèrent à Lysandre de le demander mort ou vif à *Pharnabaze*, qui eut la lâcheté de condescendre à leurs volontés. Les satellites que Lysandre envoya, n'ayant pas osé entrer dans la maison d'*Alcibiade*, y mirent le feu. Le jeune héros, après avoir tenté inutilement de l'éteindre, sortit à travers les flammes, l'épée à la main : ces barbares n'osèrent l'attendre; mais, en se retirant, ils lui lancèrent une quantité de dards, dont il tomba mort. Ainsi périt, à quarante ans, cet homme singulier, qui réunissait dans son

caractère les extrêmes du vice et de la vertu. Il fut tour à tour la terreur de son pays et des autres contrées de la Grèce (403). Il joignait à une haute naissance et à de grands biens les qualités de l'esprit et du corps, savait jouer des instrumens, était habile dans tous les exercices; mais il s'adonnait à la débauche, malgré les sages conseils de Socrate, auquel cependant il était très attaché.

LECTURE.—Vie d'*Alcibiade*, dans *Anacharsis*.—Entretiens de Socrate.

PERSE.

Retraite des Dix Mille. — Artaxercès-Longue-Main, sous lequel se termina la guerre persique, eut pour successeur son fils Xercès II (424) qui fut détrôné par Sogdien ; celui-ci, après sept ans de règne, fut obligé de céder la couronne à Ochus, nommé aussi Darius II, sous lequel commença la décadence de l'empire perse. Ce roi laissa deux fils : quoique Artaxercès II, *Mnémon*, fût l'aîné, néanmoins, d'après les idées reçues chez les Perses, la succession pouvait paraître douteuse, parce que son frère, le jeune Cyrus, était né *après l'avénement* de son père au trône ; il était gouverneur des provinces de l'Asie-Mineure. Parisatis, veuve de Darius II, favorisait Cyrus, qui forma le projet de détrôner son frère. Les Grecs lui fournirent treize mille soldats commandés par Cléarque; il rassembla lui-même cent mille barbares, dont le chef était Ariée.

A la tête de cette armée, il part de Sardes (401), traverse la *Lydie*, la *Phrygie*, la *Cappadoce*, la *Cilicie*, la *Syrie*, la *Mésopotamie;* il arrive, après six cents lieues de marche, à Cunaxa, à vingt lieues de Babylone, où il livre bataille à son frère, *Artaxercès Mnémon*, qui était à la tête de douze cent mille hommes : il est tué dans l'action ; son armée est mise en fuite, à l'exception des Grecs, qui furent

deux fois vainqueurs des troupes qui leur étaient opposées.

Les Grecs font alors avec Artaxercès un traité en vertu duquel ils commencèrent cette mémorable retraite, citée comme la plus étonnante que présente l'histoire.

Ils franchissent les murs de Médie, le Tigre, les déserts de la Médie. Sur les bords du Zabatès (Altonzou-Kurdistan), Cléarque et les principaux officiers sont mis à mort. Xénophon, jeune Athénien, et quatre officiers sont choisis à leur place. Les Grecs continuent leur retraite en traversant les monts *Carduques*, le fleuve *Centritès*, le *Tigre* et l'*Euphrate* à leur source (en laissant à leur droite le lac Arsissa, aujourd'hui Van), l'*Arménie*, le pays des *Calybes* et les montagnes de Tecque et de la *Colchide*, (400) (Guriel-Mingrélie), etc. Ils arrivent enfin à *Trapezus* (Trébizonde), colonie grecque placée sur les bords du Pont-Euxin. Ils se rendent par terre à Cérasonte et Cotyora (Boujouk-Kaleh), où ils s'embarquent en partie.

Ils longent les côtes de l'*Asie* jusqu'en *Thrace*, où ils s'engagent au service du prince de *Salmydessus* (Midjeh). Ils se rendent ensuite à *Parthenium* dans la *Lydie*, qui fut le terme de leur expédition : là, *Tymbron* les prit à la solde de Lacédémone (399). Ce ne fut qu'au bout de quinze mois, après avoir vaincu tous les obstacles de la nature et triomphé de toutes les attaques des hommes, que les dix mille Grecs, réduits à huit mille six cents, revirent enfin leurs rives natales. Ils avaient fait treize cents lieues, et leur retraite avait duré dix-neuf mois (20 lunes). Leur expédition et leur retraite ont donc révélé le secret de la force des Grecs et la faiblesse des Perses.

Xénophon, leur général, fut l'historien de cette retraite. La douceur de son style lui a fait donner le surnom d'*Abeille attique*.

« Jamais, dit un historien, un auteur n'a possédé davantage l'art de faire aimer la vertu, qu'il pra-

quait de sa personne autant qu'il la louait dans ses écrits. »

Voyage à tracer sur un tableau.

LECTURE. — *Retraite des Dix Mille*, dans *Rollin* et dans *Anacharsis.*

Suivre tous les événemens du 5e siècle, sur l'Atlas historique de l'auteur.

ROME.

LE PEUPLE AU MONT-SACRÉ. — Au moment de la révolution politique qui abolit la royauté, le sénat eut l'adresse et la prudence de mettre le peuple dans ses intérêts, afin de l'opposer avec sécurité aux bataillons ennemis, qui s'avançaient de tous côtés pour replacer Tarquin-le-Superbe sur le trône ; il lui fait de larges concessions, le décharge de toutes dettes, ne laissant à la classe indigente, dit Plutarque, d'autres soins que celui d'élever des enfans pour la défense de la patrie. Mais la crise passée, les patriciens refusèrent tout ce qu'ils avaient promis au peuple, notamment l'abolition des dettes et la création des tribuns.

Le peuple fit des réclamations : elles furent méprisées. Délivrés de la crainte du retour de Tarquin-le-Superbe, les sénateurs faisaient sentir aux plébéiens le joug dont ils les accablaient. Mais bientôt les mécontentemens redoublèrent, et le peuple, voyant qu'on refusait obstinément de le satisfaire, se retira sur le *Mont-Sacré*, à trois milles de Rome ; il y établit son camp, y observa le meilleur ordre et une discipline capable d'imposer au sénat. Les grands commencèrent à craindre ; on envoya des députés aux séditieux, qui répondirent qu'ils n'étaient plus d'humeur à subir le joug tyrannique des patriciens. Cette réponse fière et naïve fit trembler le sénat. *Lartius, Valérius* et *Ménénius-Agrippa* furent au nombre des dix nouveaux députés qui devaient traiter avec le peuple ; ils étaient aimés, ils furent reçus avec joie. *L'apologue* des *Membres et de l'Estomac*, que leur récita *Ménénius*, fit sur eux une vive impression, et personne ne résista plus lorsqu'il promit l'abolition des dettes. Seulement on demanda la création de *magistrats* chargés uniquement des intérêts du peuple. Ils furent nommés *tribuns*, et le sénat fut contraint de consentir à leur élection. Les *tribuns* pouvaient s'opposer aux décrets des sénateurs ; le *veto* d'un seul d'entre eux arrêtait tout. Ils furent d'abord *cinq*, ensuite *dix :* leur charge était annuelle. Les nouveaux magistrats furent autorisés à convoquer les *comices*, avec défense aux consuls de les troubler dans l'exercice de leurs fonctions. Par un article particulier, les patriciens furent exclus de cette nouvelle magistrature.

Le tribunat donna à Rome le sentiment de sa liberté et cette attitude fière et imposante qu'elle prit depuis cette époque.

EXIL DE CORIOLAN. — Le peuple romain souffrait d'une grande disette ; il se plaint hautement, et accuse les sénateurs de distraire le blé à leur profit. Les *tribuns* répandent ce bruit ; ils sont punis par le sénat. Ils veulent se défendre ; la parole leur est interdite. Une assemblée est convoquée, et les tribuns portent cette loi : « Si quelqu'un ose interrompre ou contredire les « *tribuns* dans les assemblées, il sera condamné à l'amende : il « sera obligé de donner caution, et, en cas de refus, il sera puni « de mort. » Le sénat veut en vain s'opposer à cette loi ; il est obligé de céder. *Martius*, jeune patricien, auquel les soldats avaient donné le surnom de *Coriolan*, parce qu'il avait vaincu les *Volsques à Corioles*, blâme la molle condescendance du sénat : d'un caractère fier et irascible, il traite durement le peuple, veut abolir le tribunat et annuler les conventions du Mont-Sacré. Les tribuns exaltent le peuple indigné. On jure la mort de *Coriolan*. L'assemblée est convoquée : il est condamné à un bannissement perpétuel.

Le peuple triomphe et se réjouit comme au jour d'une victoire ; *Coriolan* se retire chez les Volsques et jure de se venger. Il leur fait prendre les armes contre Rome ; il se met à leur tête ; il bat les Romains à plusieurs reprises et vient mettre le siége devant leur capitale. Le danger est imminent. Le sénat députe vers lui : il est sourd à toutes les prières. *Véturie*, sa mère, se présente pour le désarmer ; les sentimens de la nature domptent enfin l'orgueil de *Coriolan* : « Rome est sauvée, s'écria-t-il, « mais votre fils est perdu. » Quelques écrivains prétendent qu'il fut assassiné par les Volsques. — Pour reconnaître le service rendu par *Véturie*, on éleva un temple à la Fortune des femmes (448).

LECTURE. — La tragédie de *Coriolan*, par *La Harpe*.

DÉVOUEMENT DES FABIUS. — Le sénat, voulant faire cesser les troubles intérieurs causés par la loi *agraire*, ne songeait qu'à occuper le peuple par des guerres nouvelles. Rome alors avait à combattre les Èques, les Volsques et les Véiens. C'est dans un combat contre ces derniers qu'eut lieu le beau dévouement des trois cent six *Fabius* : suivis de quatre mille cliens, ils tinrent pendant deux ans les Véiens en échec, par la construction du fort de *Cremère* ; mais surpris au milieu de la confiance du succès, ils périrent tous jusqu'au dernier (477). Le jour de ce fatal événement fut mis au nombre des jours *néfastes*. Remarquons que, trois ans auparavant, trois cents Spartiates se dévouaient pour leur patrie aux Thermopyles.

Dès le fatal événement de la mort des Fabius, les agressions des tribuns, momentanément contenues, éclatèrent avec succès contre les patriciens. Par suite des attaques qu'ils provoquèrent

Ménénius, condamné, se laisse mourir de faim, et Servilius ne doit son salut qu'à sa courageuse défense. — Valérius Publicola remporte une éclatante victoire sur les Véiens et les Sabins; les premiers obtiennent une trève de quarante ans.

C'est alors que s'allume une guerre plus alarmante. Rome, en paix avec les Véiens, ne peut l'être avec elle-même. Malgré les tribuns, les consuls remettaient, depuis dix ans, l'exécution de la loi agraire. — Le jour où les consulaires accusés devaient comparaître devant le peuple, le tribun Génucius est trouvé mort dans son lit. Les patriciens redoublent leurs poursuites contre les débiteurs. — Valérius, arraché des mains des licteurs, est nommé tribun. — Il substitue les comices par tribus aux comices par centuries, pour l'élection des tribuns et la création des édiles. — Appius Claudius se déchaîne en invectives contre les plébéiens et le tribunat. — Sicinius et Duilius le mettent en jugement pour son opposition à la loi agraire. — Pour échapper à une condamnation inévitable, Appius se donne la mort; le tribun Génucius était vengé. — Après la prise d'Antium, Titus Quinctius Capitolinus distribue au peuple les terres des Antiates. — Nous verrons Quinctius Cincinnatus empêcher les tribuns de réclamer la loi Térentilla, lui dont le fils Céson, à la tête de jeunes patriciens, avait repoussé les plebéiens prêts à voter la loi.

CINCINNATUS. — Rome était toujours en proie à des troubles domestiques. *Herdonius*, riche Sabin, en profite pour s'emparer du Capitole. Le peuple rentre dans l'obéissance; il prend les armes, et le Capitole est délivré. Le consul Valérius ayant été tué à l'assaut, on tire de la charrue *Quinctius Cincinnatus* pour le remplacer. Son caractère ferme d'une part, et de l'autre ses vertus paisibles, le rendent cher au peuple : l'ordre se rétablit, et les tribuns sont en quelque sorte oubliés. Le temps du consulat expire; on déclare la guerre aux Èques. Ceux-ci enveloppent le consul *Minucius;* l'armée romaine est dans le plus grand danger; on crée un dictateur, le choix tombe sur *Cincinnatus;* il vole au secours des Romains, les délivre, et rentre triomphant dans Rome. Il abdique la dictature, et va reprendre sa charrue.

DÉCEMVIRS. — Les décemvirs veulent arrêter en vain des disputes politiques entre les *patriciens* et les *plébéiens;* ces derniers demandèrent des lois fixes et invariables. Le sénat y consentit, on envoya à Athènes trois ambassadeurs chargés de recueillir les lois de Solon et celles des autres législateurs célèbres de la Grèce. A leur retour, on élut dix magistrats, nommés *décemvirs*, à qui l'on confia le soin de rédiger le nouveau code. On leur donna une puissance absolue sur tous les citoyens; on suspendit de leurs fonctions tous les autres magistrats, et on les nomma administrateurs uniques de la république. Ainsi revêtus en même temps des deux dignités consulaire et tribunitienne, par l'une, ils eurent le droit de convoquer le sénat, par l'autre, celui

d'assembler le peuple. Ces nouveaux magistrats entrèrent en charge l'an de Rome 303. Ils usèrent d'abord de leur pouvoir avec modération. Ils rendaient la justice chacun à leur tour pendant dix jours ; on portait douze faisceaux devant celui qui présidait ; ses neuf collègues n'étaient précédés que d'un officier nommé *Accensus*. En peu de temps ils rédigèrent un code de lois sages et impartiales, dont toutes les dispositions furent ratifiées par le consentement du peuple, et l'approbation des prêtres et des augures. Ces lois, divisées d'abord en dix titres (auxquels on en ajouta deux autres les années suivantes), furent gravées sur dix tables d'airain, et prirent le nom de *Lois décemvirales*.

Les Romains, satisfaits de la sagesse des nouveaux législateurs, et désirant compléter ce code de lois qu'ils avaient rédigé, voulurent nommer encore des décemvirs, et choisirent presque les mêmes ; mais peu à peu la justice et l'intégrité disparurent, et firent place à l'orgueil et à la partialité la plus révoltante. Appius Claudius surtout se rendit odieux par l'inflexibilité de son caractère et le despotisme qui dirigeait toutes ses actions. Enfin l'année du décemvirat expira ; on s'attendait à voir ces premiers magistrats abdiquer la puissance dont ils n'avaient été revêtus que pour un an ; mais ils la gardèrent et n'assemblèrent ni le peuple ni le sénat ; s'entourant d'une garde formidable et d'une nombreuse clientèle de jeunes patriciens, ils étouffèrent toutes les plaintes comme séditieuses.

Cette tyrannie pesait depuis neuf mois sur un peuple muet et tremblant, lorsqu'enfin l'audace avec laquelle *Appius Claudius*, le roi des décemvirs, osa attenter à l'innocence et à la liberté de Virginie, acheva d'irriter les esprits ; la mort tragique de cette jeune fille immolée par son père lui-même, qui ne voyait pas d'autre moyen de la soustraire au déshonneur, devint le signal du réveil des Romains et de la ruine des décemvirs. L'armée et le peuple étaient si exaspérés contre leur tyrannie qu'ils voulaient, sans les entendre, condamner ces magistrats prévaricateurs au supplice du feu ; on parvint cependant à modérer cette fureur aveugle. Les décemvirs abdiquèrent (l'an 305 de Rome), et furent libres de s'exiler où ils voudraient. Ainsi finit la puissance décemvirale, après avoir duré deux ans : on nomma des consuls, et la tranquillité fut rétablie dans la république.

LECTURE. — *Virginius*, par *Shakspeare*. — *Tite-Live*.

4e SIÈCLE.

SIÈCLE LITTÉRAIRE.

ALEXANDRE ET LES CONQUÊTES DE ROME.

ÉVÉNEMENS.

GRÈCE. — 400. Mort de Socrate. — 393. Victoire de Coronée, par Agésilas-le-Grand. — 387. Traité d'Antalcidas. — 375. Guerre de Sparte et d'Athènes. — 371. Bataille de Leuctres.— 367. Bataille sans larmes. — 363. Bataille de Mantinée, et mort d'EPAMINONDAS. — 355. Guerre Sacrée.

SICILE. — 345. Timoléon à Syracuse et Denys à Corinthe. — 317. Agathocle, tyran de Sicile.

MACÉDOINE. — 360. Règne de Philippe. — 338. Bataille de Chéronée. — 336. Avénement d'Alexandre-le-Grand, ses conquêtes. — 331. Fin de la monarchie en Perse. — 324. Mort d'Alexandre-le-Grand. — 323. Guerre Lamiaque. — 312. Ère des Séleucides.—301. Second partage de l'empire d'Alexandre, après la bataille d'Ipsus.

ROME. — 395. Siége de Véies, par Camille. — 391. Exil de Camille. — 390. Siége de Rome par les Gaulois. — 343. Guerre des Samnites.

JUDÉE. — 320. Prise de Jérusalem, par Ptolémée Soter.

DÉCOUVERTES. — 360. *L'analyse, par* Platon. — 333. *Peinture encaustique par le feu, par* Paunias *de* Sicyone. — 328. *Tapisserie à Pergame en Asie.* — 320. *Premières découvertes sur les cadavres humains, par* Erasistrates. — 306. *Premier cadran à Rome, par* Papirius Cursor. — 300. *Colosse de Rhodes, par* Charès *de* Lindes. — 300. *Opération de la* cataracte, *par* Hérophile.

Développement.

GRÈCE.

Mort de Socrate. — *Socrate*, l'un des philosophes les plus célèbres de l'antiquité, naquit à Athènes, d'un sculpteur nommé *Sophronisque*. Il se livra d'abord avec succès à la profession de son père ; mais s'étant appliqué à l'étude de la philosophie, il y fit tant de progrès qu'il abandonna toute autre carrière.

Socrate était la vertu même ; une de ses qualités les plus marquées, était une tranquillité d'ame que nul accident, nul revers, nulle injure ne purent altérer. L'humeur bizarre, violente, emportée, de sa femme Xantippe, ne le fit jamais sortir des bornes de la patience. Il opéra une véritable révolution dans la philosophie ; il attaqua les idées et la marche des philosophes ses contemporains, en donnant pour base à toute la philosophie *la connaissance de soi-même*. Il substitua ainsi, à de vaines et téméraires hypothèses, la méthode d'observation ; il fut enfin le créateur de la morale, et fonda ses préceptes sur la *conscience*. Sa manière d'instruire était nouvelle et piquante : il forçait chaque auditeur, par ses demandes, à exposer ses idées ; et de question en question, il conduisait son interlocuteur à la vérité. Cette méthode interrogative est connue sous le nom de méthode *socratique*, ou *ironie* de Socrate.

Les anciens ont beaucoup parlé du *démon* de Socrate. Ce n'était autre chose qu'un jugement pénétrant, une prudence exquise, qui lui faisaient discerner le bien et le mal ; c'était, si on peut le dire, le génie de sa conscience. Sa vie vertueuse, ses principes de morale, ses préceptes sur l'existence d'un *suprême ordonnateur* et sur l'immortalité de l'ame, lui attirèrent autant d'ennemis que de disci-

ples zélés. Sous le gouvernement des *trente tyrans*, *Mélitus*, *Anitus* et *Lycon* l'accusèrent devant le tribunal des *cinq cents* de *corrompre la jeunesse*, de *mépriser les Dieux* et d'introduire des divinités *nouvelles*.

Par une première sentence, les juges déclarèrent simplement qu'il était coupable, sans rien statuer sur la peine. On lui laissa le choix. Socrate répondit : « Puisqu'on me laisse le maître de prononcer sur ce que je mérite, je me condamne, pour avoir enseigné aux Athéniens les règles de la justice, à être nourri le reste de mes jours dans le Prytanée, aux frais de l'Etat ; c'est un honneur, ô Athéniens! que je mérite mieux que les *athlètes* couronnés au jeux olympiques. » Cette réponse révolta tellement l'*Aréopage* qu'il fut condamné à boire la ciguë.

Socrate ne se démentit pas dans ses derniers momens. Il dit à l'un de ses amis, qui se plaignait qu'on l'eût condamné quoique innocent : *Voudriez-vous que je fusse coupable?* L'exécuteur lui présenta le fatal breuvage en pleurant ; Socrate le reçut avec calme, fit une libation à Esculape, but la ciguë et expira un moment après. Il était âgé de soixante-dix ans.

Peu de temps après, les Athéniens se repentirent de leur injustice, et, pour l'expier, ils condamnèrent *Mélitus* à mort, et les autres à l'exil.

Les actions, les discours et les opinions de Socrate ont été recueillis par *Platon* et surtout par *Xénophon*.

Les disciples de *Socrate* sont :

Xénophon, Eschine, Simon, qui propagèrent sa doctrine.

Le cynique *Antisthène*, le sensualiste *Aristippe*, le savant *Euclide*, le divin *Platon*.

DOCTRINE DE SOCRATE.

« Bien avant notre ère, dit M. Benjamin Constant, le *poly-*
« *théisme* était parvenu à son point le plus haut de perfection re-

« lative ; mais la perfection relative est passagère, comme tout « ce qui tient de notre nature. Imparfait dans *Eschyle*, parfait « dans Sophocle, le polythéisme déclina au même instant, puis- « que les germes de sa décadence s'aperçoivent dans *Euripide*. « Les Dieux s'étaient multipliés à l'infini par les personnifications « et les allégories ; de là une confusion étrange dans les doctrines, « les fables et les pratiques. Tel était l'état de la religion en « Grèce. Au 4e siècle, les *sophistes* avaient négligé la méthode « d'observation, et avaient à peine parlé de morale, tant ils sem- « blaient ne pas soupçonner l'importance de cette science phi- « losophique ; ils ne s'occupaient dans leurs leçons que de spécu- « lations abstraites et étrangères à la pratique. Socrate fonda ses « préceptes sur la conscience, sur la connaissance de soi-même, « et créa la morale ; ses leçons en offraient la théorie et sa con- « duite la pratique. Les formes oratoires lui étaient inconnues, « il n'employait qu'une dialectique simple, laconique et serrée. « Les détails de la doctrine de Socrate sont peu connus, mais on « ne peut douter qu'outre les préceptes d'une morale pratique « fondée sur les inspirations de la conscience, et sur les plaisirs « de la vertu, il n'enseignât l'existence *d'un suprême ordonna- « teur de l'univers et de l'immortalité de l'ame*. Le besoin « *d'unité* se faisait donc sentir en politique et en religion, et en « même temps que les Etats allaient se *centraliser*, la religion « allait s'épurer et devenir *une*. »

Agésilas-le-Grand. — C'était un des plus grands rois de Sparte ; et si la nature l'avait traité rigoureusement en le formant petit, maigre, boiteux, elle s'était montrée généreuse en lui accordant toutes les qualités de l'ame. *Tissapherne*, général d'Artaxercès, roi de Perse, apprit plus d'une fois à connaître sa valeur. Agésilas méditait même de pénétrer dans la Perse, qu'il avait remplie de terreur, quand les *Éphores* le rappelèrent à Lacédémone pour marcher contre les Béotiens, les Corinthiens et les Athéniens réunis. Artaxercès, alarmé des progrès du roi de Sparte, avait prodigué l'or pour susciter des ennemis à l'impérieuse Sparte, et avait réussi à former une ligue puissante contre cette ville célèbre. Tithrauste, successeur de Tissapherne, avait offert des sommes considérables au roi de Sparte pour évacuer sa province, et Agésilas acceptant était allé attaquer Pharnabaze en Egypte, qu'il avait complètement vaincu. A la tête de vingt mille Grecs et d'un grand nombre de Barbares, il avait pénétré dans le

centre de la Perse; la Haute-Asie tremblait, et Artaxercès effrayé avait senti chanceler son trône; c'est alors qu'Athènes, humiliée des succès de sa rivale, s'empressa de donner les secours qu'on lui demandait. Une querelle survenue entre les *Phocéens*, alliés des Spartiates, et les *Locriens*, alliés des Athéniens, fut le prétexte de la rupture. Les alliés d'Athènes sont vainqueurs à *Haliarte* en Béotie. Lysandre y meurt le 27 juillet 394. — Ils sont battus à *Némée*, au nord du Péloponèse; ils ont une seconde fois l'avantage sur les Lacédémoniens; commandés par *Conon*, général athénien, et *Pharnabaze*, général des Perses, ils remportèrent cette victoire navale près de *Gnide*, sur les côtes de la *Carie*. Après avoir parcouru les Cyclades, Chios, Lesbos, l'Ionie et l'Eolie, les malheurs d'*Ægos-Potamos* furent réparés, les murs d'Athènes relevés, et dès ce moment les Athéniens et les Grecs se virent affranchis de la domination injuste de Lacédémone. Cependant Agésilas quitta l'Asie, fit voile avec promptitude vers le Péloponèse, et allait y aborder, lorsque les ennemis tentèrent de l'arrêter auprès de *Coronée*. Il les défit entièrement dans une des plus sanglantes batailles qui se soient livrées dans ce siècle. Ce grand capitaine, parti d'Egypte, avait abordé au port de *Ménélas*, entre Cyrène et l'Egypte; il y tomba malade et y mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Ses amis, voulant transporter plus facilement son corps à Sparte, l'enduisirent de cire, faute de miel.

Traité d'Antalcidas. — Jusqu'alors Artaxercès, roi de Perse, n'avait vu que de l'effronterie et de la démence dans les prétentions des Lacédémoniens: maintenant elles lui inspirent un commencement de crainte; il est pressé d'ailleurs de comprimer le soulèvement de Chypre et de l'Egypte, de combattre les *Cadusiens*. Il accepte ou dicte plutôt en maître le traité d'Antalcidas, ainsi nommé parce que ce fut Antalcidas, amiral des Lacédémoniens, qui le sollicita au nom de Lacédémone, laquelle

craignait que la guerre qui durait déjà depuis quatre ans ne tournât en faveur d'Athènes.

Les villes grecques d'Asie, ainsi que les îles de Clazomène et de Chypre, demeureront soumises au roi. Les autres villes grecques seront toutes libres, à l'exception des îles d'Imbros, de Lemnos, de Syros, qui continueront d'appartenir aux Athéniens; le roi de Perse se joindra aux peuples qui accepteront ces conditions, pour combattre ceux qui les refuseront.

OBSERVATIONS.

Il était aisé de voir que le résultat de cette négociation était l'agrandissement des Perses et l'abjection des Grecs. Soixante ans auparavant, *Cimon* avait dicté des conditions au roi *Artaxercès-Longue-Main;* la Grèce désunie les recevait alors d'*Artaxercès-Mnémon;* ce traité honteux fut stipulé le 8 août 387 (la 2e année de la 98e olympiade). *La Grèce* était humiliée; Athènes, si fière auparavant, perdait sa puissance avec ses grands hommes. *Conon,* le vainqueur de Gnide, voulant s'opposer au traité honteux d'*Antalcidas,* fut accusé de trahison, conduit à *Suze* et sans doute mis à mort. *Thrasybule,* qui marchait pour relever le parti démocratique à *Rhodes,* fut assassiné par des paysans qu'avaient maltraités ses soldats. Sparte, elle-même, perdit toute son influence au moment où la république de *Thèbes,* jusque là obscure et ignorée, vint occuper à son tour le premier rang.

Les diverses républiques de la Grèce repoussèrent d'abord les clauses de cette pacification; mais Antalcidas ayant levé, avec l'argent d'Artaxercès, une flotte de quatre-vingts galères indépendantes des escadres persanes, les confédérés se trouvèrent dans l'impossibilité de prolonger leur refus, et signèrent enfin leur déshonneur. Antalcidas, qui conclut cette paix ignominieuse, fut dans la suite chassé par Artaxercès: odieux à ses concitoyens, et craignant l'indignation des éphores, il se laissa mourir de faim.

Guerre de Thèbes. — Jusque-là la république de Thèbes n'avait exercé aucune influence sur la Grèce. On allait même jusqu'à la croire incapable de produire un grand homme, tant l'air épais de la Béotie était regardé comme peu favorable au développement du génie; mais il était réservé à *Epaminondas* et à *Pélopidas* de vaincre le préjugé en illustrant leur pays.

Guerre de Sparte et de Thèbes.—CAUSES. Les hostilités des Grecs étaient suspendues par le traité d'Antalcidas, mais leur rivalité n'était point éteinte. Conon a forcé Lacédémone de tout sacrifier à ses succès. Une nouvelle lutte va s'engager. Les Lacédémoniens, pour se venger, assiègent Mantinée, rasent les fortifications. *Plébidas*, général lacédémonien, conduisait des troupes en Thrace. Passant près de Thèbes, où deux factions entretenaient le désordre, et engagé par l'un des chefs à le seconder, il s'empare de la citadelle, et Sparte est maîtresse de Thèbes. Plébidas avait été condamné à une amende par les éphores et privé du commandement. Epaminondas et Pélopidas étaient au nombre des quatre cents Thébains que l'on avait bannis; ils entreprirent de délivrer leur patrie. Ayant pénétré secrètement dans la ville, ils entrèrent au moment où les nouveaux magistrats se réjouissaient, leur donnèrent la mort, et invitèrent le peuple à reprendre sa liberté. Les Spartiates furent obligés de se rendre, et Thèbes fut libre.

Bataille de Leuctres (Béotie). — Des conférences étaient ouvertes à *Sparte* entre plusieurs puissances de la Grèce. Épaminondas y soutint avec fierté les droits de sa patrie; le nom de Thèbes fut effacé du traité, et les autres villes le signèrent. Alors Thèbes vit se réunir contre elle une partie de la Grèce : la bataille de *Leuctres* se donna. Epaminondas commandait l'armée, Pélopidas le *bataillon sacré :* c'était un corps de trois cents jeunes gens qui s'engageaient par serment à se défendre jusqu'au dernier soupir. Les Spartiates furent vaincus quoique bien supérieurs en nombre; leur roi *Cléombrote* y fut tué avec quatorze cents hommes. Agésilas, qui l'avait accompagné dans la Béotie, fit admirer sa valeur dans cette lutte opiniâtre; mais il enseigna aux Thébains l'art de triompher des Spartiates. Cette victoire met fin à l'empire des Lacédémoniens et menace la Grèce d'une révolution prochaine. Les

Athéniens, qui avaient donné asile aux exilés de Thèbes, firent le procès à leurs généraux pour n'avoir point dévoilé la conjuration de Pélopidas. Epaminondas ne s'enivra pas de ce triomphe ; il dit seulement qu'il était heureux de la joie que sa victoire donnerait à son père et à sa mère. Sparte, de son côté, montra de la fierté dans sa défaite ; la nouvelle du désastre de *Leuctres* ne l'empêcha pas de continuer à célébrer les *jeux gymniques*. Cette victoire, gagnée en 371, laissa sur le champ de bataille quatre mille hommes, dont mille Lacédémoniens et quatre cents Spartiates. La Grèce triomphe. Les Thébains s'exaltent dans leurs espérances.

Bataille sans larmes. — Epaminondas fit deux invasions dans le Péloponèse. Ne pouvant s'emparer de Sparte, il relève la Messénie et fonde la ville de *Mégalopolis*. Thèbes conserve toujours la prééminence sur toutes les cités ennemies de Lacédémone. *Lycomède*, citoyen de Mantinée, persuade aux Arcadiens qu'ils sont en état de combattre seuls pour maintenir leur indépendance ; ils prennent alors les armes contre Sparte, et sont vaincus, près de *Midée*, par *Archidamus*. Les Spartiates ne perdirent pas un seul homme dans ce combat, qui fut appelé la *bataille sans larmes*.

Bataille de Mantinée. — Les troubles qui ne cessaient de déchirer le Péloponèse amenèrent la journée de Mantinée, où les Thébains, ayant écouté les réclamations des villes de Thessalie, qui demandaient la protection de Thèbes, triomphèrent encore de leurs ennemis ; mais ils perdirent Epaminondas, qui mourut satisfait d'avoir vu triompher sa patrie. *Ma vie est assez longue*, dit-il ; *je meurs sans avoir jamais été vaincu.* — *Vous vous trompez*, dit-il encore à un de ses amis qui le plaignait de n'avoir pas d'enfans ; *je laisse après moi deux filles immortelles : les victoires de Leuctres et de Mantinée.* Il arracha lui-même le fer de sa plaie, et mourut. Pé-

lopidas, son ami, était mort peu de temps auparavant. Thèbes alors rentra dans l'obscurité d'où ces grands hommes l'avaient tirée.

Guerre sacrée. — Les *Phocidiens* s'étaient emparés de quelques terres près de *Delphes* (*Phocide*), consacrées à Apollon. Les Thessaliens, leurs ennemis, et plusieurs autres peuples prirent les armes pour venger ce sacrilége. Cette guerre, qui dura dix ans, fut appelée *guerre sacrée*. *Philippe*, roi de Macédoine, cherchait une occasion de s'emparer de la Grèce; celle-ci lui parut favorable. Il marcha contre les *Phocidiens*, et les vainquit. Ce peuple, ayant été exclu du conseil des *Amphictyons*, le roi de Macédoine obtint sa place, et commença ainsi à réaliser ses projets.

SICILE.

Denys-le-Jeune. — *Syracuse*, fondée par le Corinthien *Archias*, vers l'an 710 avant J.-C., devint une des plus belles et des plus puissantes villes grecques. Elle fut d'abord gouvernée par des rois, puis alternativement soumise à des *tyrans*. Nous l'avons vue, dans la guerre du Péloponèse, assiégée par les Athéniens, qui furent forcés de se retirer. *Denys-l'Ancien* usurpa le souverain pouvoir, fit pendant tout son règne la guerre avec succès aux *Carthaginois*, et se rendit odieux à ses sujets par des actes de barbarie. Son fils, *Denys-le-Jeune*, lui succéda, et ne fut pas moins cruel que lui.

Le philosophe *Platon* fut vendu comme esclave pour lui avoir conseillé d'abdiquer. *Dion*, son beau-frère, fut banni, mais revint à Syracuse, et le chassa. Dix ans après, Denys recouvra la couronne; mais les Syracusains appelèrent à leur secours *Timoléon*, général corinthien, et le tyran fut contraint de s'enfuir à *Corinthe* où il se fit maître d'école. *Timoléon* fit le bonheur des Syracusains, vainquit les Cartha-

ginois, et rendit la liberté à la Sicile, opprimée par de petits tyrans. Il mourut à Syracuse, et emporta les regrets de son peuple.

Agathocle, tyran de Sicile, à la mort de *Timoléon*, se rendit maître de Syracuse ; de simple soldat, il s'était élevé à la souveraine autorité. Il fit plusieurs guerres aux Carthaginois ; mais, ayant été vaincu à *Himère*, il passa en Afrique, et y fit de grandes conquêtes ; il vint ensuite en Italie, et s'empara de *Crotone*. Après vingt-huit ans de règne, il mourut empoisonné.

MACÉDOINE.

Philippe II, roi de Macédoine. — La Macédoine était bornée au couchant par l'Illyrie, au levant par la Thrace, au nord par la Dardanie, et bordait au midi la Thessalie. Elle était baignée par les fleuves Axius, Haliacmon et le Strymon. Elle était séparée de la Dardanie au N. par le mont Scardus ; au N. E. par le mont Eliope ; à l'O. par l'Athos ; au S. par l'Olympe. Ce royaume, depuis Caranus (796) son premier fondateur, n'était pas sorti de l'obscurité ; c'est à Philippe II, fils d'Amyntas, qu'appartient l'honneur d'avoir donné à son pays le premier rang parmi les Etats alors connus. C'était un des plus grands politiques de son siècle ; il forma le projet d'asservir les Grecs, et employa ses richesses à corrompre les orateurs athéniens, après avoir arraché son pays aux discordes civiles et aux ravages des Illyriens, des Thraces et de tous les peuples vaincus, enhardis par la faiblesse et l'anarchie du gouvernement. *Démosthènes* et *Phocion* résistèrent à la séduction. Il prit *Méthone*, au siége de laquelle un *archer* nommé *Aster* lui creva un œil d'un coup de flèche. Cependant Amyntas Ier (538) s'était illustré par ses vertus, et avait sauvé la Macédoine, sur le point de devenir tributaire de Darius.

Le mariage de Philippe avec *Olympias*, fille de *Néoptolème*, roi *des Molosses*, et la naissance d'Alexandre-le-Grand mirent le comble à son bonheur. Il apprit trois nouvelles le même jour (356 avant J.-C.), savoir: qu'il avait été couronné aux *jeux olympiques*; qu'il avait remporté une victoire sur les *Illyriens* et qu'il lui était né un fils. C'est alors que Philippe, sentant tout le prix d'un bon instituteur, écrivit lui-même au philosophe *Aristote* pour le charger de l'éducation d'Alexandre. Voici cette lettre, dont le laconisme est un modèle de style, et dont les sentimens font autant d'honneur à celui qui l'écrivit qu'à celui auquel elle fut adressée :

Il m'est né un fils; je rends grâces aux Dieux de l'avoir fait naître dans un siècle où il peut avoir Aristote pour maître.

Philippe assiége *Olynthe*, qu'il détruit de fond en comble, malgré tous les secours d'Athènes, animée par les *philippiques* de Démosthènes; il termine la *guerre sacrée*, qui avait duré dix ans, et se fait admettre au conseil des Amphictyons.

Après son retour dans la Macédoine, il fit plusieurs expéditions contre les Illyriens, les Thraces, les Scythes; mais il revint bientôt à sa pensée dominante, l'asservissement de la Grèce.

Bataille de Chéronée. — Démosthènes, célèbre orateur athénien, avait démêlé les desseins de Philippe. Il les déjoua de tout son pouvoir. Son éloquence souleva les Athéniens contre l'usurpateur; ceux-ci prirent les armes avec les Thébains. Une bataille eut lieu près de *Chéronée*, et Philippe fut vainqueur. Il formait de nouveaux projets contre les Perses, lorsqu'il fut assassiné par un jeune seigneur nommé Pausanias. On attribua cette mort à Olympias, que Philippe avait répudiée pour épouser Cléopâtre, nièce du roi Attale. Elle avait fait tenir des chevaux prêts pour la fuite du meurtrier; n'ayant pu réussir à le sauver, elle combla d'honneurs son cadavre, posa une couronne d'or sur sa

tête, lui fit des obsèques magnifiques et le fit inhumer dans le tombeau des rois. Elle alla même jusqu'à consacrer à Apollon le poignard encore fumant du sang de son époux.

LECTURE. — *Portrait de Démosthènes*, par l'abbé Maury (*Cours de littérature* de Noël). *Détails de la bataille de Chéronée,* dans les *Esquisses historiques.* — Les *Philippiques* de Démosthènes.

COUP DŒIL SUR LES CAUSES PRINCIPALES

Qui ont assuré tour à tour la prépondérance aux Athéniens, aux Spartiates, aux Macédoniens, dans la Grèce, et aux Grecs d'Europe dans l'Asie, aux diverses époques et particulièrement à l'époque des conquêtes d'Alexandre.

SPARTIATES. Leur courage enflammé par les lois de Lycurgue leur assura la prépondérance sur le *Péloponèse*, par la réduction des *Argiens*, des *Messéniens*, de l'Arcadie et de l'Argolide; ils favorisèrent l'*aristocratie* à Athènes; mais, malgré leurs efforts, la *démocratie* triompha, et ils perdirent leur influence qui passa aux Athéniens.

ATHÉNIENS. La grandeur d'Athènes avait commencé à *Pisistrate*, qui avait ouvert de nouvelles voies au commerce, à l'industrie, aux armes, à la marine. Leurs victoires sur les Perses et l'extension de leurs forces navales leur donnent la prépondérance que la guerre du Péloponèse leur fait perdre. Les Thébains triomphent momentanément sous *Pélopidas* et *Epaminondas*, mais *Sparte* domine bientôt toute la Grèce jusqu'à ce que les *Macédoniens* lui arrachent le pouvoir.

MACÉDONIENS. C'est avec la politique habile de Philippe que commence l'influence des Macédoniens; la création de la *phalange macédonienne*, les conquêtes de Thrace, d'Illyrie, de Grèce, la création d'une marine, la découverte d'une mine d'or à *Crénides*, et plus encore les dissensions des Grecs: tout lui assure, malgré Démosthènes et Phocion, la suprématie qu'il convoite depuis long-temps; il la transmet à son fils *Alexandre*, qui l'agrandit encore, en établissant dans la Grèce, une fédération juste, générale, régulière, d'où devait résulter la prépondérance définitive des Grecs d'Europe sur l'Asie. Cette prépondérance alla toujours croissant depuis l'expédition des Argonautes; déjà *Cimon*, *Agésilas* et *Philippe*, avaient eu la pensée d'armer la Grèce contre la Perse, l'Europe intelligente contre l'Asie barbare, la civilisation contre l'esclavage; Alexandre met ce projet à exécution, et pour la première fois un même intérêt arme la Grèce.

Alexandre-le-Grand. — Alexandre, sur-

nommé le Grand, né en 356, monte sur le trône de Macédoine en même temps que Darius Codoman sur celui de Perse. (336 avant J.-C., 418 de Rome, 111e olympiade.)

Sa première expédition fut contre les Thraces, les Illyriens et autres peuples voisins, jaloux de se soustraire à sa domination. Après dix jours de marche, il arrive au mont Hœmus : les *Triballes* sont vaincus ; ces peuples se retirent vers l'Ister. Alexandre poursuit et soumet les *Gètes*. Bientôt toutes les nations voisines s'empressent de faire alliance avec le vainqueur.

L'éloquent Démosthènes avait par ses conseils excité toute la Grèce à fondre sur la Macédoine ; Alexandre n'attend pas l'attaque : il arrive aux portes de *Thèbes* avant que les Thébains eussent été seulement informés de sa marche ; la ville est détruite ; mais le vainqueur, rendant hommage au génie, ordonne d'épargner et la maison et la famille du poète Pindare. Le sort de Thèbes effraie toute la Grèce ; le calme s'y rétablit, et Alexandre, à l'exemple de Philippe, se fait déclarer à Corinthe généralissime de toutes les forces de la Grèce, sous prétexte de venger les outrages qu'elle avait reçus des Perses.

Il prépare tout pour son expédition, laissant le gouvernement de la Macédoine à Antipater, l'un de ses généraux. L'armée, forte de trente-cinq mille hommes, s'embarque à *Sestos* sur l'Hellespont. Au-delà de ce détroit, il trouve l'armée des Perses campée sur les bords du *Granique* ; il passe cette rivière malgré leurs efforts, les défait et les met en fuite, quoiqu'ils fussent trois fois plus nombreux que les Macédoniens. Clytus lui sauva la vie dans cette rencontre.

Après cette bataille, il vient à *Sardes*, puis à *Ephèse*, soumet toutes les villes de cette côte, rétablit la démocratie, leur gouvernement favori, passe en *Phrygie*, où il tranche le *nœud gordien* à *Gordium*, en Cappadoce, et arrive à *Tarse*, où il éprouve une

maladie violente, à la suite d'une imprudence qu'il commit en se baignant, tout couvert de sueur, dans les eaux froides du *Cydnus;* mais en peu de jours son médecin *Philippe* le rendit aux vœux de ses soldats (333). Il franchit heureusement le pas de *Cilicie:* à la sortie de ce défilé, il rencontre une armée immense de *Perses*, commandée par leur roi, *Darius Codoman;* il gagne sur lui la bataille d'*Issus*, où il reste maître d'un butin immense: la mère, la femme et les enfans de Darius furent faits prisonniers; il se montra, envers eux, généreux et clément.

La victoire d'*Issus* lui ouvre *Damas*, toute la *Syrie* et la *Phénicie*. Cependant la ville de *Tyr* refuse de le recevoir; il en fait le siège, et la prend après sept mois de la plus vigoureuse défense (332).

A Jérusalem, le grand-prêtre *Jaddus* alla au devant de lui, et le respect qu'il lui inspira l'empêcha de faire aucun mal à cette ville, et lui fit accorder aux Juifs différentes grâces.

Gaza se rendit après deux mois de siége. *Bétis*, gouverneur de cette ville, fut attaché par les talons à un char, et traîné ainsi autour de la ville. Alexandre, comme un autre Achille, avait voulu renouveler le supplice d'Hector: c'était souiller sa victoire.

La conquête de la Phénicie entraînait celle de la Palestine.

L'Egypte gémissait depuis long-temps sous la domination des Perses; elle reçut *Alexandre* avec joie; et il y fonda la ville d'*Alexandrie*. Il parcourut ensuite les déserts de la *Libye*, pour se rendre au temple de Jupiter-Ammon; mais Darius, ayant rassemblé une nouvelle armée, Alexandre marcha à sa rencontre, passa l'*Euphrate* et le *Tigre*, et l'ayant joint à *Arbelles*, le 3 octobre (331), il le vainquit complètement. Une autre victoire le rendit maître de *Babylone*, de *Suze*, de *Persépolis*, et de tout l'*empire perse* (331) qui avait duré 205 ans.

Darius, après la bataille d'*Arbelles*, avait pris la

fuite et s'était retiré à *Ecbatane;* puis il avait été trahi, arrêté et massacré par les siens. Alexandre, poursuivant son meurtrier *Bessus*, s'avança dans la *Parthie*, dans la *Bactriane* et dans la *Sogdiane*, soumettant ces différens pays avec une rapidité inconcevable. Les *Scythes*, jusqu'alors réputés invincibles, ne purent tenir devant lui, il les défit, et les força à lui demander la paix.

Après avoir encore subjugué plusieurs peuples, il passa le fleuve *Indus*, et marcha vers l'*Hydaspe* à la rencontre de *Porus*, roi d'une contrée de l'*Inde*. Un combat opiniâtre se livre, et les Macédoniens sont vainqueurs. *Porus*, fait prisonnier, est conduit à Alexandre qui, charmé de son courage, lui demande *comment il veut être traité. — En roi!* répond *Porus*. Son royaume lui est rendu, et le vainqueur l'agrandit de plusieurs provinces.

L'Inde entière est soumise; mais les troupes rebutées obligent enfin Alexandre de s'arrêter. Alors il descend l'*Indus* jusqu'à son embouchure dans l'Océan. Il charge sa flotte de reconnaître les côtes, depuis cette embouchure jusqu'au fond du golfe Persique, et il revient par terre avec son armée; elle souffre beaucoup de la disette et de la chaleur dans les régions arides qui séparent l'*Inde* de la *Perse*, et un grand nombre de soldats y périssent. Arrivé à Persépolis, il se repent d'avoir fait brûler, dans un excès de débauche, le magnifique palais des rois de Perse. A *Suze*, il épouse *Statira*, fille aînée de Darius: il va ensuite à Ecbatane, où il a la douleur de perdre *Ephestion*, son favori et son confident. Il lui fait faire des funérailles magnifiques, et dans la violence de son chagrin, il a la cruauté de condamner inhumainement à mort le médecin qui avait soigné son ami dans ses derniers momens. Alexandre arrive enfin à *Babylone*, malgré les prédictions funestes que les Chaldéens lui avaient faites; il s'y livre à la plus honteuse débauche, et meurt le 22 mai (324-323), âgé de *trente-trois ans*, après en

avoir régné douze et demi : c'était la première année de la 114e *olympiade*, la 430e de la fondation de Rome.

Diogène le cynique mourut à pareil jour et la même année. *Papirius Crassus* et *Julius Iulus* étaient consuls à Rome. On ne sait pas précisément si Alexandre mourut d'un excès d'intempérance ; on le croit cependant, quoiqu'on ait attribué sa mort au poison que lui aurait donné *Cassandre*, fils d'*Antipater*, qui avait pacifié la Grèce pendant l'absence du héros *macédonien*. Près de rendre le dernier soupir, il donna son anneau à *Perdiccas*, un de ses lieutenans. Ses généraux, croyant qu'il le désignait par là pour son successeur, lui demandèrent qui lui succéderait au trône : *Le plus digne*, répondit-il ; *mais je crains bien qu'on ne me fasse de sanglantes funérailles.* Prédiction qui ne se réalisa que trop.

LECTURE.— Portrait d'*Alexandre* par *Barthélemy* (*Anacharsis*). Tragédie d'*Alexandre*, par *Racine*.

Sa vie par *Plutarque ;* traduction d'Amyot.

Parallèle de *Philippe* et d'*Alexandre* dans *Justin*. — *Quinte-Curce.*

OBSERVATIONS

SUR LE CARACTÈRE D'ALEXANDRE, SUR L'ÉTAT DE LA MACÉDOINE ET DE LA GRÈCE APRÈS SA MORT.

On peut considérer Alexandre-le-Grand comme homme et comme roi.

Comme homme, de graves reproches peuvent lui être adressés ; il était d'une ambition insatiable, et souvent d'une cruauté réfléchie ; il suffira de rappeler :

1° Le supplice de *Bétis ;* 2° l'assassinat juridique de *Philotas ;* 3° la mort tragique de *Parménion ;* 4° le meurtre de *Clytus*, de *Ménandre*, de *Callisthène ;* l'incendie de *Persépolis.*

Comme politique, on lui doit de grands éloges : 1° il donnait aux pays conquis des lois sages et justes ; 2° il établit plusieurs colonies ; 3° il accorda protection au commerce, aux lettres, à l'industrie ; 4° il fit faire de grands progrès à la civilisation ; 5° il déploya un génie remarquable en soutenant seul le poids d'un

si grand empire; 6e enfin, il montra de l'adresse ou plutôt de la fermeté en maîtrisant tant de passions, tant d'intérêts différens.

Si nous avons pesé dans la même balance le bien et le mal, on conviendra qu'*Alexandre fut l'homme le plus extraordinaire* qui ait paru depuis la fondation des empires.

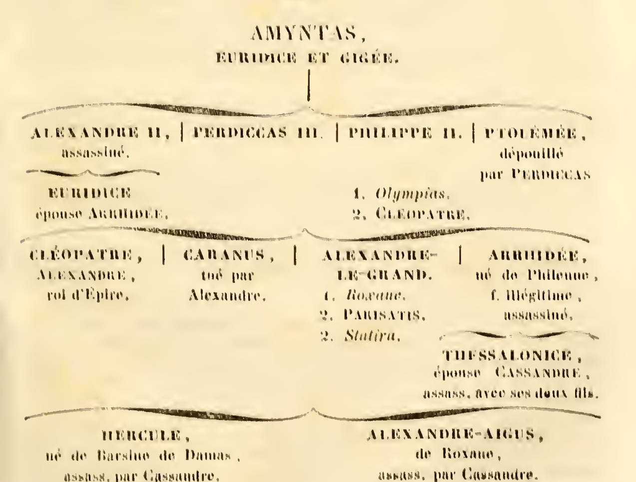
Cependant nous ne pouvons nous empêcher de rapporter le jugement de Napoléon sur le vainqueur de Darius.

« Alexandre, parvenu au zénith de la gloire, la tête lui tourne, le cœur se gâte, et après avoir commencé avec l'ame de *Trajan*, il finit avec les mœurs de Néron et le cœur d'Héliogabale. »

Alexandre, en mourant, laissait les peuples nombreux des provinces persanes sujets de la Macédoine et de la Grèce ; il avait commencé le grand ouvrage de leur régénération par l'importation dans l'Orient de la civilisation grecque. L'armée d'Alexandre avait plusieurs fois manifesté un esprit d'indépendance ; mais l'amour qu'inspirait le héros macédonien l'avait comprimé. Neuf personnes composaient la famille d'Alexandre.

GÉNÉALOGIE

DES ROIS DE MACÉDOINE, DEPUIS AMYNTAS II.



SORT DES NEUF PERSONNES

COMPOSANT LA FAMILLE D'ALEXANDRE, A LA MORT DE CE HÉROS.

1° **OLYMPIAS,** fille de Néoptolème, mère d'Alexandre-le-Grand : elle fut accusée d'avoir conduit le poignard de Pausanias, l'assassin de Philippe ; après la mort de son fils, elle se retira en Epire ; mais elle revint bientôt et fit mourir Arrhidée, Eurydice, Nicanor, frère de Cassandre, et cent des principaux seigneurs. Cassandre l'attaqua dans Pydna où elle fut massacrée.

2° **ROXANE,** fille d'Oxyarte, satrape de Darius. Après la mort d'Alexandre-le-Grand elle donne le jour à un prince qu'on nomma Alexandre, et qui fut roi conjointement avec son oncle Arrhidée. Cassandre fit mourir la mère et le fils.

3° **ALEXANDRE-AIGUS,** fils d'Alexandre et de Roxane : il fut nommé roi avec son frère Arrhidée, mais il fut assassiné par les ordres de Cassandre.

4° **STATIRA,** fille de Darius et de Sisygambis ; Alexandre l'épousa ; elle fut mise à mort par Roxane.

5° **ARRHIDÉE,** fils de Philippe et de Philinna, régna constamment avec Alexandre, mais sans autorité ; après sept ans de royauté, il fut assassiné par les ordres d'Olympias.

6° **CLÉOPATRE**, sœur d'Alexandre, fut tuée par Antigone au moment où elle voulait se réfugier en Egypte.

7° **EURYDICE,** tante d'Alexandre, après la mort duquel elle gouverna le royaume ; Olympias la contraignit à se donner la mort.

8° **HERCULE,** fils d'Alexandre et de Barsine ; il n'avait que dix ans à la mort de son père ; il fut assassiné par Polysperchon, d'après les ordres de Cassandre.

9° **THESSALONICE,** sœur d'Alexandre, épousa Cassandre ; son fils Antipater la fit mourir. C'est elle qui fut le dernier rejeton de cette illustre famille.

A la mort d'Alexandre, ses généraux s'assemblent à Babylone, dans son palais, se partagent les Etats que leur maître avait conquis, et deviennent les bourreaux de sa famille : cependant ils eurent la pudeur de ne prendre d'abord que le titre de gouverneurs.

L'empire d'Alexandre était devenu un vaste théâtre de guerres et de révolutions. Arrhidée, son frère naturel, avait été reconnu pour son successeur, conjointement avec un fils qui ve-

nait de naître de Roxane. Le premier était incapable de soutenir la couronne, et l'ambition ne pouvait respecter les droits d'un enfant.

Perdiccas, chargé de l'anneau royal et de la régence, excita la jalousie des autres capitaines, auparavant ses égaux, tous occupés de leurs projets de grandeur : chacun voulait devenir maître absolu dans son gouvernement; chacun voulait se former un Etat.

Antigone, gouverneur de la Lydie, de la Pamphylie et de la Phrygie, plus ambitieux que les autres, fut le premier à marcher contre Perdiccas ; il forma une ligue avec *Antipater*, *Cratère* et *Ptolémée,* gouverneur de l'Egypte. Perdiccas fut assassiné en Egypte par ses propres officiers.

L'habile Ptolémée refuse la régence qui l'aurait exposé à l'envie sans lui donner le pouvoir. Elle passa dans les mains d'Antipater dont la mort excita de nouveaux troubles (319).

Cassandre, fils d'Antipater, général de la cavalerie, furieux de ce que son père en mourant lui avait préféré Polysperchon, et l'avait associé seulement à cet ancien capitaine, forma une ligue avec Ptolémée, Antigone et Séleucus, contre Polysperchon et Eumène. Polysperchon crut s'attacher les Grecs en rappelant par un décret tous les exilés, en ordonnant que les villes reprissent leur ancien gouvernement, et en rétablissant la démocratie dans Athènes; ce décret réveilla l'inquiétude des Athéniens; ils mirent le comble à leurs anciennes injustices; ils accusent de trahison Phocion, le plus vertueux d'entre eux, et le condamnent à mort (319).

Guerre Lamiaque. — Après la mort d'Alexandre, la Grèce tâcha de recouvrer sa liberté. Démosthènes et Hypéride soulevèrent, par leur éloquence, toutes les villes qu'ils parcoururent : Phocion désapprouva ces mesures. Antipater est vaincu à Lamia (Thessalie) par Léosthènes, chef des confédérés ; mais bientôt la fortune change ; Athènes éprouve des revers. Antipater, vainqueur à *Cranon*, abolit la démocratie, et demande que Démosthènes et Hypéride lui soient livrés. Le premier eut le temps de prendre la fuite ; il se réfugia dans le temple de Neptune à *Calaurie*, où, se voyant sans espoir, il avala du poison. Le second tomba entre les mains d'Antipater, qui le fit mettre à la question pour le forcer à dévoiler les projets des Athéniens ; mais

Hypéride se déchira la langue, afin de ne pas trahir sa patrie. Antipater le fit mettre à mort.

Ère des Séleucides. — C'est l'époque où Séleucus, général d'Alexandre, s'empara de Babylone et des pays adjacens, après la mort de ce dernier. Cette ère se termina à la conquête de la Syrie par *Pompée*, l'an 65 avant J.-C. Séleucus fut le plus puissant et le plus glorieux des successeurs d'Alexandre. Il fonda dans ses états vingt-quatre villes, et les peupla de colonies grecques qui communiquèrent leur industrie aux habitans efféminés de l'Asie. Il se plut à combler les Grecs de bienfaits, et rendit aux Athéniens les bibliothèques et les statues que Xercès leur avait enlevées dans son expédition en Grèce.

Bataille d'Ipsus. — Cette bataille, une des plus célèbres de l'histoire ancienne, fixa le sort de la plus grande partie de l'*Asie*, de l'*Egypte* et de l'*ancienne Grèce*. Antigone, qui avait pris le titre de *roi de l'Asie-Mineure*, s'avançe secouru de son fils *Démétrius Polyorcètes* ou preneur de villes, au devant de *Cassandre*, *Ptolémée*, *Lysimaque* et *Séleucus*, qui s'étaient tous ligués contre lui. Le combat s'engage à *Ipsus* en Phrygie. L'armée des généraux coalisés était de 75,000 hommes de pied, 10,500 chevaux, 400 éléphans, 120 chariots armés de faulx; l'armée d'Antigone était de 70,000 fantassins, 10,000 cavaliers, 75 éléphans.

Démétrius, vainqueur dans le commencement, poursuit l'ennemi à la tête de sa cavalerie et s'écarte trop de son armée. Les alliés profitent de cette faute, le coupent, et tombent sur Antigone qui, après les plus grands efforts pour maintenir le combat, meurt sur la place, excédé de fatigue et percé de coups; alors les alliés, de vaincus qu'ils étaient, obtiennent une victoire tellement complète, que Démétrius ne put prêter secours à son malheureux père et fut obligé de fuir vivement vers *Ephèse*. Pyrrhus, roi

d'Epire, fit ses premières armes dans cette affaire, sous les étendards de Démétrius, son beau-père ; il y déploya la prudence et le courage d'un général consommé.

Ce fut après la bataille d'*Ipsus*, en 301, que par un second partage, *l'empire d'Alexandre* fut divisé en quatre royaumes, et que les prophéties de Daniel furent exactement accomplies.

SECOND PARTAGE.

1° *Ptolémée-Soter*, fils de Lagus, eut l'*Égypte*, la *Libye*, l'*Arabie*, la *Cœlé-Syrie* et la *Palestine*. Il fut le chef des *Lagides*;

2° *Cassandre* eut la *Macédoine* et la *Grèce*;

3° *Lysimaque*, la *Thrace*, la *Bithynie*, quelques provinces au-delà de l'Hellespont et le *Bosphore*. Mais ce royaume finit avec la vie de ce prince, et ses provinces furent réunies partie à la Macédoine, partie à la Syrie; le reste forma dans la suite le royaume de *Pergame*;

4° *Séleucus* obtint le reste de l'*Asie*, et fonda le royaume de *Syrie*, dont se formèrent ensuite ceux de la *Bactriane*, des *Parthes*, d'*Arménie* et de *Comagène*.

TRAVAIL. — *Carte du monde après le second partage de l'empire d'Alexandre.*

OBSERVATIONS

SUR LA MARCHE DE L'HISTOIRE A LA MORT D'ALEXANDRE.

Avec la mort d'Epaminondas à *Mantinée* (363), et celle d'*Agésilas* en Egypte (362), s'arrête l'histoire des républiques de la Grèce; le midi de cette contrée, jadis si brillante, n'a plus rien qui attache; ses habitans passent leur vie dans les plaisirs, dans les fêtes; on voit des musiciens, des courtisanes, des rhéteurs à phrases harmonieuses : mais si un peuple se meurt, la civilisation et l'humanité ne meurent pas; et quand une nation est usée, *Dieu en change comme de vêtement!* La destinée des Grecs méridio-

naux s'était accomplie, celle des Grecs du nord allait commencer; les Macédoniens, jusque-là ignorés, descendent de leurs montagnes, et à eux maintenant appartient le premier rôle. Toutes les républiques s'étaient agglomérées autour de trois grandes individualités ; Athènes, Sparte, Thèbes ; aucune d'elles ne pouvait plus agir ; mais l'esprit ne peut s'arrêter ainsi. Philippe et Alexandre arrivent : ce sont deux nouveaux noms, avec unité d'idées, mais unité progressive. Philippe n'est pas destructeur, mais continuateur ; ce n'était point les idées de la Macédoine qu'il apportait aux Athéniens, c'étaient les idées athéniennes auxquelles il conviait les Macédoniens. Son fils agrandit encore cette idée philosophique, et prit un vaste théâtre pour développer son vaste génie. *Les idées doivent envahir, l'esprit doit vaincre la matière, la liberté doit vaincre la fatalité.* La Grèce va rendre à l'Orient la science qu'elle en a reçue ; elle est forte, elle est unie, elle peut conquérir, aujourd'hui que son esprit pénétrant, expansif, est personnifié dans ce qu'on appelle un *homme de génie*, un grand homme. « Ainsi, dit M. Michelet, ce petit monde, en-« fermé de murailles, se constitue en éternelle guerre con-« tre tout ce qui reste de la vie naturelle de la tribu orientale. « Cette forme, sous laquelle les Pélasges avaient continué l'Asie « en Europe, fut effacée par Athènes et par Rome. Dans cette « lutte se caractérisèrent les trois momens de la Grèce ; elle at-« taque l'Asie dans la guerre de Troie, la repousse à Salamine, « la dompte avec Alexandre. » Mais elle la dompte bien mieux en elle-même et dans les murs mêmes de la cité, lorsqu'elle déclare la femme compagne de l'homme.

La vie d'Alexandre a été courte, si nous la mesurons par les années. Il n'a fait que paraître, mais que de progrès en peu d'années ! ce n'est pas un Macédonien, c'est l'homme de l'univers. Quelle civilisation vivace il a laissée en Asie ! *Alexandre mort, les nations restèrent sans maître.* Il naît de ce grand homme des chefs égaux, ambitieux et expérimentés ; unis sous lui, ils se divisent tout-à-coup ; la centralisation cesse encore une fois, il y a désunion, intérêts privés. La Grèce et l'Asie ont fini leur rôle ; *Rome* va commencer le sien. « Elle renferme dans ses « murs les deux cités, les deux races étrusque et sabine, sacer-« dotale et héroïque, orientale et occidentale, patricienne et plé-« béienne, la propriété foncière et la propriété mobilière, la sta-« bilité et les progrès, la nature et la liberté ; c'est à elle de ré-« gner maintenant. »

ROME.

SIÈGE DE VÉIES.— *Véies* était une ville d'Etrurie plus forte et plus riche que Rome. Ces deux cités rivales attendaient depuis long-temps l'occasion de se mesurer ; la perfidie des habitans de *Fidènes,* colonie romaine, en fournit le prétexte. Les *Fidénates,*

alliés des Véiens, assassinèrent les ambassadeurs que les Romains leur avaient envoyés pour leur reprocher d'abandonner leur métropole. Un combat sanglant s'engagea. Fidènes tomba deux fois au pouvoir des Romains, et les habitans furent réduits en captivité. Les *Véiens*, qui avaient deux fois obtenu une trève, donnèrent de nouveaux griefs aux Romains : le siège de leur ville fut décidé (395). L'avantage fut d'abord pour les assiégés ; mais la *dixième année* du siège, *Camille*, honoré déjà deux fois du *tribunat militaire*, fut nommé dictateur. Il fit construire une mine, que l'on conduisit jusqu'à la citadelle, et Véies succomba ; le carnage fut affreux. *Camille* fut honoré d'un *triomphe* dont l'éclat avait été inusité jusqu'alors.

EXIL DE CAMILLE. — Après la victoire de *Véies* et de *Falérie*, Camille revint à Rome : on l'accusa d'avoir détourné à son profit une partie du butin qu'il avait fait à *Véies*. Indigné d'une accusation qui blessait sa délicatesse, il refusa de se justifier, et s'exila volontairement chez les *Ardéates*. Il fut condamné à une amende par contumace. Camille, en quittant sa patrie, s'écria dans un accès de colère : « Puissent les Dieux forcer les Romains à me regretter ! »

BRENNUS (390), *chef des Gaulois à Rome*. — Il y avait déjà deux cents ans que les Gaulois étaient établis en Italie, lorsqu'ils firent une irruption en Etrurie. Brennus, leur chef, avait assiégé *Clusium ;* les Romains lui envoient une ambassade en faveur des Clusiens ; les Gaulois en deviennent plus insolens : la guerre s'allume entre eux et les Romains.

Les Gaulois triomphent au confluent du Tibre et de l'*Allia*, marchent vers Rome, entrent dans cette ville abandonnée de la plupart de ses habitans, qui s'étaient réfugiés au Capitole ; ils portent partout le fer et le feu, massacrent les sénateurs, tranquillement assis sur leurs chaises curules, parés de leurs robes et de tout l'appareil de la magistrature. Ils restent sept mois, faisant nuit et jour mille tentatives pour surprendre le Capitole, défendu par Manlius. Ennuyés de la longueur du siège, ils mettent un prix à leur retraite, et demandent mille livres d'or. Ils les pesaient dans de fausses balances, et ajoutaient encore une épée au contre-poids, en s'écriant : *Malheur aux vaincus !* lorsque Camille, nommé dictateur, les attaque tout à coup dans Rome même, en fait un horrible carnage, les chasse de la ville, après avoir remporté sur eux une victoire complète.

Délivré de la crainte des Gaulois qui avaient répandu la terreur dans toutes les ames, le sénat n'en reprit qu'avec plus de vigueur son système d'envahissement ; les villes latines avaient fait cause commune avec l'ennemi ; on voulut les en punir ; mais les Latins et les Romains avaient même langage, mêmes étendards, même costume, mêmes armes, même discipline, et aussi même courage ; c'était donc une guerre civile : le sénat, suivant sa coutume, eut recours à des moyens extraordinaires ; il imagina

le dévouement, institution religieuse et barbare. Il n'y avait que le dictateur, les consuls et les préteurs qui eussent le droit de se dévouer. S'ils ne mouraient pas, ce qui n'arriva jamais, ils étaient regardés comme profanes et ne pouvaient, en aucun temps, offrir ni pour eux, ni pour la république, des sacrifices agréables aux Dieux. *Décius*, fut le premier consul qui se dévoua pour le salut de sa patrie; partout où ce général passa, dit Tite-Live, les bataillons ennemis étaient renversés comme frappés de la foudre; et dès qu'il fut lui-même percé de coups, leurs cohortes, s'abandonnant à la frayeur dont elles étaient saisies, prirent subitement la fuite. — Les Latins furent vaincus.

Lecture. — *Prise de Rome*, dans notre histoire de France.

GUERRE SAMNITE.

Causes.—Les Samnites avaient déclaré la guerre aux *Sidicins*, leurs voisins, et ceux-ci sollicitèrent les secours des Campaniens, puis ceux des *Romains*. Ceux-ci, déjà alliés des Samnites, après avoir fait de vains efforts pour concilier les deux peuples, se déclarèrent pour les *Sidicins*, non seulement parce qu'ils étaient plus faibles, mais encore parce que les Samnites avaient paru recevoir leur intervention avec une espèce de mépris.

Cette guerre dura près de 71 ans.

Développemens. — Nous ne pouvons analyser que les principales époques de cette longue guerre.

Dans la première, les Samnites déjà vaincus près du *mont Gaurus*, le furent encore près de *Suessula* (342) par Valérius. On leur prit 40,000 boucliers et 170 drapeaux.

Dans la seconde, Cornélius et Publius Décius Mus firent un si grand carnage qu'il resta, dit-on, 30,000 hommes sur le champ de bataille près de Saticule.

La paix fut conclue l'année suivante (341); c'est pendant cette trève qu'arrivèrent les épisodes du dévouement de Décius et celui de Manlius Torquatus.

Dans la troisième (326), les *Samnites* furent vainqueurs sous le général Pontius qui, arrivé près de *Caudium* (auj. Arpéia), village situé entre Capoue et Bénévent, trompa les Romains et les engagea dans un défilé sans issue formant une fourche; l'armée romaine, conduite par Posthumius, se vit à la merci de ses ennemis, et obligée de passer sous *le joug*. Une capitulation honteuse fut signée et les consuls revinrent à Rome.

Dans la quatrième, les Romains se vengèrent de l'ignominie qu'ils avaient subie; ils vainquirent les Samnites à *Lucérie* et les firent à leur tour passer sous le joug.

Fabius Maximus, Décius Mus et le fils de Papirius Cursor se distinguèrent dans plusieurs victoires successives ; enfin à l'époque de la retraite de Pyrrhus, l'an 272, les Samnites furent soumis entièrement.

Conséquences. Cette guerre, ainsi que celle de Tarente, que nous analyserons dans l'autre siècle, livra sans réserve l'Italie aux Romains, et étendit au loin l'idée de leur puissance.

Il y eut encore pendant ces dernières époques un beau dévouement patriotique : ce fut celui de Décius Mus, qui, voyant les divisions de l'aile gauche sur le point d'être enveloppées, se voua généreusement comme avait fait son père 40 ans auparavant. Le courage des Romains toujours crédules de superstition s'exalta, et la victoire se déclara en leur faveur.

LITTÉRATURE.

SIÈCLE D'ALEXANDRE ET DE PÉRICLÈS.

LANGUE, LITTÉRATURE, SCIENCES ET ARTS.

L'histoire des lettres, des sciences et des arts marche avec l'histoire des faits ; la littérature ne présente rien de régulier quand les peuples sont dans leur enfance ou divisés par des révolutions ; les beautés d'une langue, les inspirations du génie, peuvent être locales, individuelles ; mais elles ne témoignent pas alors du mouvement progressif de l'esprit humain. Jusqu'au siècle où nous sommes parvenus, nous n'avons distingué que deux peuples capables d'arrêter nos regards par les ouvrages littéraires qu'ils nous ont transmis, les Hébreux et les Grecs. Quant aux premiers, leurs livres inspirés n'appartiennent pas à notre plan ; les seconds ouvrent la liste intellectuelle par Homère, poète, historien, géographe, et par Hésiode, créateur de la cosmogonie

antique. La Grèce alors se repose pendant cinq siècles, tout en préludant au grand siècle de *Périclès* et d'*Alexandre* par des essais du second ordre, mais qui ne sont pas sans mérite. Puis elle se présente tout à coup avec le cortége brillant de tout ce que la poésie lyrique, l'art dramatique, l'histoire, la philosophie, l'éloquence et les arts peuvent enfanter de plus parfait.

La langue grecque, originaire de Phénicie, formait primitivement quatre dialectes principaux, l'*Ionien*, le *Dorien*, l'*Eolien* et l'*Attique*. L'Attique l'emporta à partir du 4e siècle. — La langue grecque est harmonieuse, riche, flexible, poétique : elle est la mère de la langue latine, mère elle-même de la plupart des langues modernes.

Principalement pourvus de tous les dons du génie, les Grecs se distinguèrent par l'imagination et le goût du beau. Leurs édifices, leurs temples, leurs statues font encore le désespoir des artistes ; la peinture, la musique, la médecine, l'éloquence arrivèrent chez eux à la perfection.

Le siècle de Périclès a brillé dans tous les genres : c'est le premier siècle littéraire.

Quand la Grèce courba la tête sous le joug des Macédoniens, l'éloquence et la poésie disparurent pour ainsi dire en même temps.

Alexandre ne retint qu'un moment les lettres sur le penchant de leur ruine par la généreuse protection dont il les entoura. Aristote, son maître et son ami, le prouve ; mais, à la mort du grand conquérant, les débris de son vaste empire ayant été partagés entre les capitaines qui l'avaient suivi à la conquête du monde, les lumières se dispersèrent et s'affaiblirent peu à peu. L'Egypte devint alors le principal asile des arts et des sciences. Une école fameuse s'établit dans Alexandrie ; il s'y forma un nombre prodigieux de rhéteurs et de philosophes ; mais si la littérature grecque cite avec honneur encore *Aristarque*, *Lucien*, *Longin*, *Denis d'Halycar-*

nasse, Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien, Josèphe, Athénée, ses beaux jours n'en étaient pas moins passés : c'étaient là les derniers momens d'un peuple dont la pureté du goût a mérité de servir de modèle à tous ceux qui sont venus après lui.

TABLEAU DES GRANDS HOMMES

DU

SIÈCLE DE PÉRICLÈS ET D'ALEXANDRE.

HISTOIRE.	Hérodote, Thucydide, Ctésias, Xénophon.
ÉLOQUENCE.	Périclès, Démosthènes, Eschine, Lysias, Isocrate, Démade.
PHILOSOPHIE.	Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote, Xénocrate, Diogène, Epicure, Aristippe, Aristote, Démocrite, Zénon, etc.
MÉDECINE.	Hippocrate.
ASTRONOMIE.	Méton, Callippe de Cyzique.
POÉSIE LYRIQUE.	Pindare, Corinne.
TRAGÉDIE.	Eschyle, Sophocle, Euripide.
COMÉDIE.	Aristophane, Ménandre.
PEINTURE.	Zeuxis, Apelles, Protogène, Apollodore, Pharrasius.
SCULPTURE.	Praxitèle, Polyclète, Lysippe, Protogène, Phidias.
ARCHITECTURE.	Callimaque de Corinthe.
MUSIQUE.	Phorynis de Lesbos, Thimothée de Milet.

3e SIÈCLE.

AGRANDISSEMENT DE ROME.

ÉVÉNEMENS.

ROME.— 280. Guerre Tarentine. — 264. Première guerre punique. — 219. Seconde guerre punique.

MACÉDOINE.— État de la Macédoine depuis la bataille d'Ipsus. —214. Première guerre de Macédoine.

ÉGYPTE. — 284. Règne de Ptolémée-Philadelphe. — 246. Conquête de la Syrie et de la Judée, par Ptolémée-Evergète. — La chevelure de Bérénice. — Succession d'Evergète dans ce siècle.

PARTHIE. — 256. Fondation du royaume des Parthes.

GRÈCE. — 296. Prise d'Athènes par Démétrius-Poliorcètes; Conquêtes de ce prince. — 284. Ligue Achéenne. Aratus. — Agis. — Cléomène. — Philopœmen. — 279. Irruption des Gaulois en Illyrie, en Grèce et en Macédoine.

DÉCOUVERTES. Fanaux par Ptolémée-Philadelphe.—263. *Parchemin par* Eumènes *de* Pergame. — 250. *Clepsydre, par les Egyptiens.*—234. *Orgue hydraulique, pompe, horloge à roue, par* Ctésibius *d'Alexandrie.*—220. *Les miroirs ardens, par* Archimède. — 210. *Fontaines par* Héron *d'Alexandrie.* — 201. *Papier de soie, encre et pinceaux à la Chine.* — 200. *Mosaïque en verre et métaux, accens, points et virgules, par* Aristophane *de* Byzance.

Développement.

ROME.

Guerre Tarentine. — *Causes.* — Les peuples de l'*Etrurie* et du *Samnium* étaient subjugués; mais les peuples du midi de l'Italie, les *Tarentins*,

avaient conservé quelque puissance; ils osèrent s'opposer à la grandeur des Romains. *Tarente* avait été fondée par une colonie lacédémonienne vers le 8e siècle avant J.-C. Elle devint en peu de temps l'une des plus puissantes villes de l'Italie et la capitale des trois provinces circonvoisines, l'*Apulie*, la *Messapie*, la *Lucanie*. Les lois, les lettres, le commerce florissaient dans cette ville, enrichie de superbes monumens, et la patrie de beaucoup de grands hommes. Les Tarentins ne voyaient pas sans envie la prospérité de Rome ; ils cherchaient l'occasion de l'humilier et d'arrêter ses conquêtes. Sans penser à leur mollesse et à leur dépravation, qui les rendaient incapables de se mesurer avec un peuple endurci aux fatigues de la guerre, ils insultent une flotte de Rome et outragent Posthumius, chef de l'ambassade ; mais, s'apercevant bientôt de leur témérité, ils implorent le secours de Pyrrhus, roi d'Epire, le plus grand capitaine de l'époque, et qui passait même pour l'héritier des talens militaires du grand Alexandre. Déjà son grand-oncle, Alexandre Ier, beau-frère du vainqueur d'Arbelles, avait tenté de subjuguer l'Italie méridionale ; il y avait trouvé la mort (332). Pyrrhus crut que la conquête de l'Occident lui était réservée.

DÉVELOPPEMENT.

Ce prince ambitieux se hâte de se rendre à *Tarente* avec des forces considérables. Il avait 20,000 hommes de pied, 2,000 archers, 500 frondeurs, 3,000 chevaux et 20 éléphans. Le consul *Lévinus* s'avance contre lui, et perd la bataille d'*Héraclée* en Campanie ; les éléphans avaient épouvanté les Romains. Les *Samnites* et les *Lucaniens* grossissent l'armée de *Pyrrhus*. Le sage *Fabricius* est envoyé comme ambassadeur pour traiter de la rançon des prisonniers ; sa vertu résiste aux séductions du roi d'Epire, qui songe sérieusement à la paix. *Cynéas*, son ministre, vient l'offrir de sa part ; il n'impose pour condition que de laisser libres les cités de la *Grande-Grèce*. Le

sénat, d'après le conseil d'*Appius Cœcus*, ou l'*Aveugle*, répond qu'il ne traitera de la paix que lorsque Pyrrhus aura évacué l'Italie. *Cynéas*, de retour auprès de son maître, lui dit que « *Rome lui avait paru un temple, et le sénat une assemblée de rois.* »

Pyrrhus, après quelques actions peu décisives, quitte l'Italie et va combattre les Carthaginois, pour secourir les Siciliens. D'abord il a des succès; mais il est obligé de se retirer; il revient une seconde fois en Italie, rappelé par les Tarentins et leurs confédérés. Il est vaincu près de *Bénévent*, par le consul *Curius Dentatus*; il abandonne son camp et rentre dans l'Epire avec *huit mille soldats*. Ne pouvant les payer, il entreprend la conquête de la Macédoine, en est proclamé roi pour la seconde fois (274), et périt dix ans après au siége d'Argos des mains d'une femme du peuple (272). Les Romains, délivrés de ce dangereux ennemi, soumettent à leur joug les *Tarentins* et les peuples de la Grande-Grèce, et marchent à grands pas vers la domination de l'Italie.

Cette guerre avait duré près de dix ans.

GUERRES PUNIQUES.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Situation de Carthage et de Rome avant les guerres puniques.

SITUATION DE CARTHAGE.

Au nord de la Libye et presque en face de la Sicile, se trouvait la fameuse république de Carthage, qui possédait un vaste territoire, et qui était environnée de petites monarchies africaines, dont se forma ensuite le grand royaume de Numidie.

La fondation de Carthage par Didon précéda d'un siècle celle de Rome par Romulus; elle était alors incomparablement plus avancée dans l'art du commerce, et beaucoup plus puissante que la république romaine.

La constitution des deux pays était à peu près la même; chacune des deux républiques avait un sénat et des assemblées populaires; chacune élisait annuellement des officiers chargés de l'administration civile, et en temps de guerre, de la conduite des

armées. Carthage réunissait cependant trois autorités qui se balançaient l'une l'autre et se portaient de mutuels secours. De là vient qu'*Aristote* regardait ce gouvernement comme le modèle des républiques. Ces trois puissances étaient : les *Suffètes*, se *Sénat* et le *Peuple*.

Les *Suffètes* étaient des magistrats annuels qui présidaient au *Sénat*, proposaient les affaires et recueillaient les suffrages.

Le *Sénat* était composé de tous les *Citoyens* recommandables par leur âge, leur naissance, leurs richesses et leur mérite personnel.

Le *Peuple* décidait des affaires, lorsque les suffrages des sénateurs étaient partagés. Mais la politique de Carthage, aussi bien que sa religion, était sanguinaire.

De crainte de dépeupler leurs villes et leurs campagnes, les Carthaginois composaient la plus grande partie de leurs armées d'*étrangers* et de *mercenaires*.

La *Numidie* et l'*Espagne* leur donnaient une excellente cavalerie;

Les *îles Baléares* les plus adroits frondeurs;

La *Gaule*, la *Ligurie* et la *Grèce* la meilleure infanterie.

La position des Carthaginois était favorable aux voyages de mer : aussi devinrent-ils les premiers navigateurs parmi les peuples qui habitaient les côtes de la Méditerranée. Ils descendirent en Espagne, se rendirent maîtres de la Sardaigne, acquirent de vastes possessions en Sicile, et désirèrent vivement posséder l'île entière.

Les Carthaginois, qui avaient l'empire de la mer, étaient très connus sur les côtes de l'Italie. Des traités signés avec les Romains, deux siècles auparavant, fixaient les bornes de la navigation, et réglaient le commerce des deux républiques, qui devinrent bientôt rivales.

SITUATION DE ROME.

Après la guerre Tarentine, le nom romain était prononcé avec respect par toutes les nations; *Ptolémée-Philadelphe* envoie féliciter le sénat, et fait alliance avec le peuple romain. Tous les peuples de l'Italie subissent le joug depuis le détroit de Messine jusqu'à la rive méridionale du Pô ; les *Gaulois cisalpins* résistent seuls.

Un système de colonies embrassant toute l'Italie affermissait l'autorité de la république. Quelques peuples jouissaient du droit de citoyens romains sans avoir celui de voter dans les *comices;* on les nommait *municipes;* d'autres, sous le nom d'*alliés* du peuple romain, conservaient leurs gouvernemens, mais fournis-

saient des hommes et de l'argent; enfin les *sujets* étaient gouvernés par des préfets romains annuels.

Le gouvernement était merveilleusement établi. Les droits du peuple, du sénat et des magistrats étaient sagement contre-balancés.

Les mœurs de Rome étaient tempérées, austères même; la pauvreté y était en honneur. Cependant, trois ans après la guerre Tarentine, la monnaie d'*argent* fut frappée (269); on ne connaissait auparavant que la monnaie de cuivre.

CAUSES DES GUERRES PUNIQUES.

Les Mamertins, peuple originaire de la Campanie, massacrèrent les citoyens de Messine, dont ils venaient de s'emparer. Hiéron, roi de Syracuse, se déclara contre eux, et demanda des secours aux Carthaginois, maîtres de *Lilybée* et de quelque autres postes; les Mamertins, de leur côté, s'adressèrent aux Romains. Voilà la cause ou du moins le prétexte des guerres des Romains et des Carthaginois que l'on a nommées *puniques*, du latin *Pœni*, qui signifie *Carthaginois* ou plutôt Phéniciens, parce que les Carthaginois étaient originaires de la Phénicie. Le motif réel fut la jalousie des Romains contre Carthage, puissante par les armes et riche par son commerce.

Il y eut trois guerres puniques:

La première commence en 264 avant Jésus-Christ, et dura vingt-trois ans. L'issue de cette guerre fut que les Carthaginois évacuèrent la Sicile et toutes les îles situées près de l'Italie.

Du côté des Romains *Appius Claudius*, *Duilius*, *Régulus* et *Lutatius* se distinguèrent; et, du côté des Carthaginois, *Amilcar Barcar*, père d'Annibal, et *Xantippe*, le Lacédémonien.

La deuxième commença en 219, et dura dix-sept ans. Elle offre la rivalité de *Scipion* et d'*Annibal*. Rome écrase Carthage et s'empare de l'Espagne.

La troisième enfin commença en 149, et dura quatre ans. La prise et la destruction de Carthage par

Scipion Emilien, que l'on a surnommé l'Africain II, la termina.

Première guerre punique (de 264 à 241). Rome, quoique novice dans l'art des batailles navales, triomphe, entre *Milet* et les *îles Lipariennes*, de la science et de la dextérité des Carthaginois : leur flotte est coulée à fond ou mise en fuite par *Duilius Nepos*, en l'honneur duquel on éleva une *colonne rostrale*. Lucius Cornélius Scipion chasse les Carthaginois de la Corse et de la Sardaigne. *Régulus*, vainqueur à *Clypéa*, est aux portes de Carthage; il est à son tour vaincu par Xantippe, général lacédémonien, envoyé au secours de cette ville; il tombe entre les mains des ennemis, et, député vers Rome, pour demander l'échange des prisonniers, il vote lui-même contre cet échange, et retourne à Carthage, où il meurt au milieu des tourmens.

Le consul Métellus remporte une victoire près de *Panorma*, et chasse les Carthaginois de la Sicile; mais la flotte de *Claudius Pulcher* est submergée près de Lilybée. Cette défaite est attribuée au sacrilége envers les poulets sacrés, commis par *Claudius* avant le combat.

CONSÉQUENCES.

Enfin, après la victoire du consul Caïus Lutatius sur *Amilcar Barcar*, les Romains accordent la paix aux Carthaginois, à condition que ces derniers leur cèderont toutes les îles situées entre l'Italie et l'Afrique, excepté la ville de Syracuse, où régnait Hiéron, allié des Romains, et qu'ils leur paieront pendant dix ans 2,200 talens par an (plus de 11 millions); ainsi se termine la première guerre punique.

L'année suivante, le temple de Janus est fermé pour la première fois depuis Numa.

LECTURE. — La tragédie de *Régulus*, par *Lucien Arnault*; *Michelet*.

Seconde guerre punique. — Carthage, après avoir soumis les soldats mercenaires qui s'étaient révoltés contre elle, songea à réparer les pertes qu'elle avait essuyées : elle tenta la conquête de l'Espagne. Ce fut Amilcar Barcar qui la soumit, en 268. *Asdrubal*, son successeur, bâtit Carthagène, et en fit le centre des forces carthaginoises en Espagne. Les Romains se plaignent de cet agrandissement. Ces deux peuples font un nouveau traité, dont les dispositions principales étaient que *les Carthaginois ne pousseraient pas leurs conquêtes en-deça de l'Èbre, et que la ville de Sagonte, alliée de Rome, serait respectée par leurs armes, bien que située au-delà de ce fleuve*.

Annibal, qui avait suivi son père Amilcar en Espagne, et qui, dès son enfance, avait juré une haine implacable aux Romains, succéda, à l'âge de vingt-cinq ans, à son oncle Asdrubal, dans le commandement : il commença par s'emparer de la fameuse ville d'Altæa (aujourd'hui *Orgaz*, sur le *Tage*); l'année suivante, il se rend maître de *Salamanque*. Après un siège de neuf mois, il prend Sagonte, ou, pour mieux dire, *ses ruines*; car les habitans se précipitèrent avec leurs trésors dans les bûchers qu'ils avaient préparés. Rome est indignée de cette infraction aux traités ; elle envoie une députation à Carthage : *J'apporte ici la paix ou la guerre*, dit Fabius, chef de l'ambassade, levant un pan de sa robe ; *choisissez.—Choisissez vous-même*, répondit le président du sénat. —*Eh bien, recevez la guerre*, répliqua le Romain, en secouant sa robe, comme s'il eût en effet jeté la guerre aux Carthaginois.

La guerre est déclarée entre les deux républiques. Annibal alors se décide à porter ses armes en *Italie* : il en avait étudié la position et les ressources ; il était persuadé que quelques victoires y feraient éclater les divisions qui germaient alors dans son sein, et qu'elles ébranleraient la fidélité des alliés qui composaient une si grande partie de la force re-

maine; d'ailleurs, il n'exposait qu'une armée dont le remplacement ne serait pas difficile; enfin, le succès de l'entreprise devait donner à Carthage l'empire du monde, ou, si elle ne réussissait pas, elle devait faire à l'ennemi plus de mal qu'aux Carthaginois. L'expédition d'Annibal prouve à la fois son jugement et sa valeur.

MARCHE D'ANNIBAL.

(*Il faut avoir la carte sous les yeux.*)

Annibal se mit en marche avec quatre-vingt-dix mille hommes de pied et douze mille chevaux : il alla jusqu'à *l'Ebre* sans trouver d'obstacles ; et de là jusqu'aux Pyrénées, où il eut à combattre les naturels du pays. Lorsqu'il descendit les Pyrénées, son armée se trouva réduite à cinquante mille hommes de pied, neuf mille cavaliers et trente-sept éléphans. Il parvint, presque sans coup férir, du pied des Pyrénées au Rhône, et du Rhône aux Alpes, d'où il montra à ses soldats les riches plaines arrosées par le Pô.

Il y a jusqu'à 90 versions sur cette question du passage des Alpes : *Sur quelle montagne Annibal a-t-il montré l'Italie à ses soldats?*

Pour le petit Saint-Bernard....	25
Le mont Genèvre............	24
Le grand Saint-Bernard......	19
Le mont Cenis...............	10
Le mont Viso...............	5
La roche Melon..............	1

On n'est pas plus d'accord sur l'endroit où le général a traversé le Rhône. Mais s'il est entré par les *Alpes-Cotiennes*, il a dû passer au-dessous d'Avignon, et *Hannon* aurait traversé le fleuve avec son détachement au-dessus du *Pont-Saint-Esprit* ; alors l'armée carthaginoise aurait successivement pris le pays des *Allobroges*, des *Ségusiens*, et serait descendue dans celui des *Taurins*, les premiers peuples de la *Gaule Cisalpine* contre lesquels elle eut à combattre. Quant à l'emploi du *vinaigre* pour dissoudre les rochers, il paraît qu'il est désormais sans crédit au-

près des hommes éclairés, comme en géologie il est sans force sur la roche primitive des Alpes, et qu'il ne peut rien dans l'un et l'autre cas.

LECTURE. — Dissertation sur l'emploi *du vinaigre à la guerre*, par M. Rey. — Dissertation de MM. Deluc et Letrone : *Passage des Alpes* par Annibal.

Les Romains envoient le consul Scipion en Espagne, et Sempronius en Afrique. Annibal était arrivé au-delà des Alpes; il avait perdu plus de trente mille fantassins et six mille chevaux; sa marche fut victorieuse et rapide. Entre le *Tésin* et le *Pô*, il bat le consul Scipion; le consul Sempronius, près de la *Trébie*; le consul Flaminius, près du lac *Trasimène*, et enfin le consul Varron près de *Cannes*. Suivant l'historien Polybe, il y eut 70,000 hommes de tués, parmi lesquels étaient le consul Emilius, les deux consuls de l'année précédente, 80 sénateurs, 2 questeurs, 29 tribuns de légions, et plus de 6,000 chevaliers dont Annibal envoya les bagues à *Carthage* dans trois boisseaux. Le consul Emilius, qui ne voulait pas qu'on livrât bataille, périt dans cette mémorable journée.

Varron se retire à *Venouse* avec les débris de l'armée. Lorsqu'il fit son entrée dans Rome le sénat le remercia solennellement de *n'avoir pas désespéré du salut de la république*. Annibal avait si bien rangé son armée pour ce dernier combat qu'il avait pour lui le vent, la poussière et le soleil.

C'en était fait de Rome, et on dit qu'Annibal eût pu, cinq jours après, souper au Capitole, s'il eût su joindre à l'art de vaincre celui de profiter de la victoire. C'est le conseil que lui donnait *Maherbal*; mais comme *Annibal* n'avait plus que 34,000 hommes d'infanterie, qu'il n'avait ni machines de guerre, ni munitions pour attaquer une ville fortifiée et défendue par quatre légions, enfin, qu'aucun peuple des contrées voisines ne s'était point encore déclaré en sa faveur, échouer, c'était se perdre sans ressource. Au lieu de marcher à Rome, il se répandit

dans les champs de Capoue et de Tarente : tant de victoires avaient sans doute affaibli son armée, et Carthage ne lui envoyait aucun secours.

Rome, au milieu de ses malheurs, ne perd ni le courage ni la confiance. Aussitôt après la défaite de Cannes, elle assiège *Syracuse* et *Capoue*, l'une infidèle aux traités, et l'autre rebelle. *Syracuse* ne peut se défendre ni par les fortifications ni par les inventions d'*Archimède*. Marcellus, surnommé l'épée de Rome, en fait la conquête.

Fabius suit pas à pas Annibal par tous le pays des *Samnites*, par les bois du *Mont Gaurus* et de *Falerne* ; il le harcèle, le fatigue, le consume par la sagesse de ses délais : de là lui vient le surnom de *temporiseur*. Claudius Marcellus le défait dans le centre même de la *Campanie* ; mais ce terrible ennemi reste toujours dans le cœur de l'Italie. On regagne *Tarente*, *Capoue* : Annibal est si sensible à la perte de cette dernière place qu'il marche vers Rome avec toutes ses forces, et campe à trois milles de cette ville. Le camp qu'il occupe est mis à l'encan à Rome, et il trouve des acheteurs. Annibal, de son côté, met en vente les bureaux des banquiers de Rome : personne ne se présente aux enchères.

Asdrubal, frère d'Annibal, est battu par les Romains, tandis qu'il venait renforcer l'armée de son frère. Par une diversion des plus heureuses, *Publius Scipion*, le noble vainqueur de Carthagène, vole vers Carthage ; il défait par ruse l'armée des Carthaginois et des *Numides*, et marche avec Massinissa contre Syphax, roi de Numidie. Ce prince est fait prisonnier ; sa capitale *Cirta* tombe au pouvoir de Massinissa, ainsi que sa femme, la belle *Sophonisbe*.

Scipion, qui venait de s'emparer de *Tunis*, déclare *Sophonisbe* prisonnière de Rome, et Massinissa, préférant l'alliance des Romains à son amour pour sa nouvelle épouse, lui envoie en secret une coupe de poison qu'elle prit sans hésiter. Annibal, rappelé par les Carthaginois tremblans, s'arrache de l'Italie,

et vole contre Scipion. Ces deux généraux sont en présence, et se disposent à une action décisive : inutilement ils eurent avant le combat une conférence où ils traitèrent de la paix ; on en vient aux mains près de *Zama* (202); Annibal y est défait. Un traité de paix termine cette seconde guerre punique.

QUELQUES MOTS SUR LA BATAILLE DE ZAMA.

On peut dire qu'Annibal, par ses fautes dans la journée de *Zama*, perdit le fruit de toutes ses conquêtes. Son armée était forte de 50,000 hommes, tandis que celle de Scipion n'était que de 25,000. — Ici la science et la belle disposition du Romain l'emportent sur le nombre par la faute de l'Africain. Scipion, campé d'abord sur trois lignes, avec son infanterie, se range au commencement du combat, par un mouvement rapide, sur une seule ligne de *cohortes* à la queue les unes des autres, avec un intervalle entre les *corps* suffisant pour le passage des éléphans.

Les *Romains*, par le poids de leurs colonnes, renversent d'abord les deux premières lignes de l'armée d'Annibal. La victoire est ensuite disputée à la troisième ligne, qui est enveloppée et taillée en pièces à l'arrivée de *Massinissa* et de *Lælius*, qui, après la déroute de la cavalerie ennemie, viennent fondre sur elle par les flancs et sur les derrières. Le génie de Scipion l'emporte sur celui d'Annibal.

Voici les conditions imposées par Scipion, qui mérita le surnom d'Africain.

1. *Les Carthaginois conserveront leur république, leur gouvernement.*

2. *Ils n'auront pas de garnison romaine.*

3. *Ils rendront toutes les possessions de Massinissa.*

4. *Ils livreront leurs éléphans.*

5. *Ils donneront leurs vaisseaux de guerre, ils en conserveront dix.*

6. *Ils paieront aux Romains près de trente millions.*

7. *Ils remettront sans rançon les prisonniers et les déserteurs.*

8. *Ils ne pourront faire la guerre sans le consentement de Rome.*

Annibal, après l'échec qu'il avait éprouvé, se retira à *Adrumète*, au sud de Carthage; mais il demeura chargé du commandement des troupes d'Afrique

contre Massinissa, qui, à l'instigation des Romains, venait d'envahir le territoire de la république. Les *Carthaginois*, par l'unique médiation des Romains, sont forcés de faire une paix honteuse avec ce prince. Annibal, à son arrivée à Carthage, est nommé *suffète*, ce qui le met dans le cas de réformer des abus introduits dans la justice et les finances ; bientôt, ne pouvant rester en sûreté dans sa patrie, où ses ennemis cherchaient à le perdre, il prit le parti de s'enfuir en Asie chez le roi Antiochus, qui l'accueillit d'abord avec distinction ; mais peu à peu, la jalousie des courtisans l'ayant rendu suspect, il se retira en Crète, puis à Lybissa en Bithynie, auprès du roi Prusias III. A peine y fut-il arrivé que les Romains, qui le poursuivaient partout, exigèrent de ce prince qu'il le leur livrât. Annibal, se défiant de son hôte, et voyant d'ailleurs sa maison investie de toutes parts, prit du poison qu'il cachait depuis long-temps dans le chaton de sa bague, et mourut âgé de soixante-cinq ans, 153 ans avant Jésus-Christ, 569 ans après la fondation de Rome, et la même année que Publius Scipion son rival. Ce dernier, poursuivi par la haine de *Caton-le-Censeur*, s'était retiré à *Linternum*, où il termina ses jours dans une obscurité complète.

GÉNÉALOGIE

DE LA FAMILLE DES SCIPIONS.

BRANCHE AINÉE.

Cnéius Cornélius SCIPION,
consul avec M. Claudius (220), lieutenant de ses frères en Espagne, y périt.

CORNÉLIUS SCIPION,
dit Nasica,
jugé homme de bien par le sénat,
consul avec M. Acilius (290)

CORNÉLIE,
mariée
par le sénat.

|

C. SCIPION NASICA,
consul avec Marcius (161).

|

PUBLIUS SCIPION,
Nasica Sérapion,
créé souverain pontife quoique absent,
consul avec D. Junius (137),
tua Tibérius Gracchus, mourut à Pergame.

BRANCHE CADETTE.

P. Cornélius SCIPION avec Tib. SEMPRONIUS,
combattit le premier contre Annibal en Espagne.

P. CORN. SCIPION
(l'Africain),
C. S. P. Licinius (204),
consul avec *Sempronius*,
vainquit *Annibal*.

CORNÉLIUS SCIPION
(l'Asiatique),
consul avec Lélius;
aidé de son frère, il vainquit
Antiochus à Magnésie.

CORNÉLIE,
épouse :
1° Scipion Nasica;
2° Tibérius Gracchus;

|

Tibérius et *Caïus*
Gracchus.

P. CORN. SCIPION
(l'Africain),
augure et édile,
adopte les fils
de Paul-Emile.

P. SCIPION ÉMILIEN
qui détruisit
Carthage et Numance;
assassiné.

C. SCIPION,
pris par Antiochus,
qui le renvoie sans rançon.

Lecture. — Parallèle entre Annibal et Scipion (*Cours de Littérature*).

Biographie des personnages célèbres de la seconde guerre punique. Géographie historique de M. Ansart.

CARTE A TRACER : *Marche d'Annibal*, carte de l'auteur.

ROME APRÈS LA GUERRE PUNIQUE.

Après cette seconde guerre punique, il se fit un changement dans les connaissances et les mœurs des Romains. Ils avaient puisé le goût des lettres et des arts en passant par la *Grèce*. *Andronicus*, Grec d'origine, donne la première comédie; *Fabius Pictor* écrit les premières annales de Rome ; *Ennius* (de Calabre) se distingua à la fois dans la littérature, dans la poésie et dans l'histoire. *Plaute* et *Térence* firent d'excellentes comédies ; *Syracuse*, cette seconde Athènes, domina. Tant de conquêtes augmentèrent prodigieusement les richesses de Rome ; le luxe asiatique s'introduisit dans l'empire, et par suite la corruption des mœurs. Après les guerres puniques le peuple romain prend une tout autre physionomie.

OBSERVATIONS SUR LES GUERRES PUNIQUES.

QUELQUES PENSÉES EXTRAITES DU PARALLÈLE DE CARTHAGE ET DE ROME, PAR MONTESQUIEU.

Les élèves feront des questions sur chacune de ces pensées.

1° Carthage, devenue libre plus tôt que Rome, avait été aussi plus tôt corrompue; ainsi, pendant qu'à Rome, les emplois publics ne s'obtenaient que par la vertu, ils se vendaient à Carthage.

2° Les mœurs anciennes, un certain usage de la pauvreté, rendaient à Rome les fortunes à peu près égales ; mais à Carthage, les particuliers avaient les richesses des rois.

3° Deux factions régnaient à Carthage : l'une voulait toujours la paix, l'autre toujours la guerre; de façon qu'il était impossible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

4° Pendant qu'à Rome la guerre réunissait tous les intérêts, elle les séparait à Carthage.

5° A Rome, gouvernée par les lois, le peuple souffrait que le sénat eût la direction des affaires; à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple voulait tout faire par lui-même.

6° Les Romains étaient ambitieux par orgueil, les Carthaginois, par avarice; les uns voulaient commander, les autres acquérir.

7° Les Carthaginois se servaient de troupes étrangères, les Romains employaient les leurs.

8° L'établissement de Carthage, dans son pays, était moins solide que celui de Rome dans le sien ; cette dernière avait trente colonies autour d'elle, qui en étaient comme les remparts.

9° Chez les Carthaginois, les armées qui avaient été battues devenaient plus insolentes ; quelquefois elles mettaient en croix leurs généraux ; chez les Romains, le consul décimait les troupes qui avaient fui, et les ramenait contre l'ennemi.

10° Les puissances établies par le commerce ne peuvent subsister long-temps dans leur médiocrité, mais leur grandeur est de peu de durée.

11° La cavalerie carthaginoise valait mieux que celle des Romains, pour deux raisons l'une, que les chevaux numides et espagnols étaient meilleurs que ceux de l'Italie ; l'autre, que la cavalerie romaine était mal armée.

12° Dans la première guerre punique, Régulus fut battu dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie ; et dans la seconde, Annibal dut à ses *Numides* ses principales victoires.

13° Scipion, ayant conquis l'Espagne et fait alliance avec *Massinissa*, ôta aux Carthaginois cette supériorité. Ce fut la cavalerie numide qui gagna la bataille de *Zama* et finit la guerre.

14° Rome fut sauvée par la force de ses institutions. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes de pleurer ; le sénat refusa de racheter les prisonniers.

15° Ce furent les conquêtes mêmes d'Annibal qui causèrent la perte de Carthage. Il n'avait pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage ; il recevait très peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre.

16° Après l'abaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de *petites guerres* et de grandes victoires, au lieu qu'auparavant elle avait eu de petites victoires et de *grandes guerres*.

17° Il y avait à cette époque comme deux grands mondes séparés : dans l'un combattaient les Carthaginois et les Romains ; l'autre était agité par des querelles qui duraient depuis la mort d'Alexandre.

18° Les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois qu'ils attaquèrent de *nouveaux peuples*, et parurent dans toute la terre pour tout envahir.

ÉTAT DE L'EUROPE ET DE L'ASIE

APRÈS LA SECONDE GUERRE PUNIQUE.

Il n'y avait alors en Europe et en Asie que trois puissances en état de résister aux Romains.

1° La Grèce, *où trois peuples considérables offraient une barrière redoutable : les sauvages* Étoliens, *les* Achéens, *liés par une confédération ; les* Béotiens, *peu à craindre à cause de leur caractère indécis.* Lacédémone *était toujours belliqueuse.*

2° La Macédoine, *défendue par ses montagnes inaccessibles, redoutable par ses peuples courageux et infatigables.*

3° La Syrie, *le plus puissant des États après la mort d'Alexandre-le-Grand ; mais les successeurs de* Séleucus *menaient une vie molle, efféminée ; la cour donnait l'exemple au peuple, aux soldats, et ce mal se communiqua aux Romains mêmes, lorsqu'ils firent la guerre à* Antiochus, *qui régnait alors sur la* Syrie.

C'est la cause et l'époque de leur corruption.

Tel était l'état du monde connu après les guerres puniques.

GRÈCE.

PRISE D'ATHÈNES.—*Démétrius-Poliorcètes*, ou *preneur de villes*, est un des plus célèbres capitaines de l'antiquité.

Il était fils d'*Antigone* et de *Stratonice*. Ses premières armes furent heureuses. Il chassa de la Syrie les armées égyptiennes, vainquit les *Arabes nabathéens*, prit Babylone et ravagea tout le royaume. Il secourut *Halycarnasse*, assiégée par *Ptolémée-Lagus*, et soumit la *Cilicie* au profit de son père. C'est alors qu'Antigone forma le dessein d'affranchir la Grèce, asservie par *Cassandre* et *Ptolémée*; Démétrius exécuta ce projet. S'étant présenté devant Athènes, il s'empara de *Munichium* et du *Pirée*, chassa de la ville *Démétrius de Phalère*, célèbre orateur et homme d'état distingué, et rétablit l'ancienne forme de gouvernement ; ce qui le rendit pour quelque temps l'idole du peuple.

LIGUE DES ACHÉENS.—On nommait ligue des Achéens une confédération de douze villes dans le Péloponèse : elle était très ancienne et peu connue. Jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand, elle s'était maintenue sans troubles ; mais les généraux de ce conquérant changerent la constitution de toutes les villes de la Grece. Elles obéissaient à un tyran, ou subissaient la loi d'une

garnison étrangère. Cependant la *ligue* s'efforça de conserver sa liberté, et mit à sa tête *Aratus*, qui venait de délivrer *Sicyone*, sa patrie, de la tyrannie de *Nicoclès*; il fit entrer cette ville dans la confédération, et conçut le projet d'affranchir tout le Péloponèse; il enleva *Corinthe* au roi de Macédoine, *Antigone-Gonatas*, et accrut même la république des villes de *Mégare*, de *Trezène* et d'*Epidaure*.

Dans le même temps, *Agis*, roi de Sparte, tentait de réformer cette ville, entièrement déchue de ce qu'elle était jadis sous *Lycurgue*. Son entreprise ne lui réussit point, et lui coûta la vie. De retour d'une expédition contre les *Etoliens*, qui avaient attaqué les *Achéens*, alliés de *Sparte*, on le traîne en prison; accusé de vouloir faire des innovations dangereuses, il est condamné à mort. On ajoute la cruauté à l'injustice; sa mère et son aïeule, qui étaient venues le visiter, sont étranglées sur son cadavre.

Les projets de réforme furent renouvelés par *Cléomène*, fils de Léonidas, l'autre roi, ennemi cependant d'Agis; ce prince, après avoir vaincu les *Achéens* près de *Dymes*, offre de leur restituer toutes les places, s'ils le nomment généralissime de la ligue. *Aratus*, qui exerçait le commandement depuis trente-trois ans, s'y opposa, et appela à son secours *Antigone-Doson*, roi de Macédoine.

CLÉOMÈNE, défait près de *Sélasie*, se réfugie en Egypte auprès de *Ptolémée-Evergète*, qui le reçoit avec bonté.

Cléomène avait remis en vigueur, d'après les lois de *Lycurgue*, la discipline, les repas publics, les exercices et les autres usages, s'astreignant le premier aux austères pratiques qu'il imposait aux autres. Il rendit aux rois l'autorité que leur assignait la constitution primitive.

Pour rassurer les partisans de la liberté, il donna un second roi à Sparte; seulement il choisit son frère à défaut du fils d'Agis, nommé *Archidamus*, qu'on avait assassiné peu auparavant. Sparte eut alors, pour la première fois, deux rois de la même maison.

Philopator succède bientôt à Evergète, son père. Cléomène sollicite vainement des secours du nouveau roi, dont la jalousie ombrageuse le prive de la liberté; il périt en cherchant à la recouvrer. Son corps fut attaché à une croix. La mort d'Agis et de Cléomène mit fin à la race des *Héraclides* à Sparte.

ARATUS, qui avait soutenu la ligue des Achéens, fut empoisonné à *Egium* par *Philippe*, roi de Macédoine, successeur d'*Antigone-Doson*; il fut enterré à Sycione, dont les habitans lui élevèrent une statue avec le titre de *sauveur*. C'était un général plus politique que brave.

PHILOPÉMEN, citoyen de *Mégalopolis*, fut le successeur d'Aratus dans la préture de la ligue; seul de tous les chefs de la

ligue achéenne, il avait compris la politique de *Rome*. Il avait pris *Epaminondas* pour modèle de ses actions ; comme le héros thébain, il était philosophe et simple de mœurs. Il vainquit deux tyrans de Lacédémone, *Machanidas* et *Nabis*, l'un à *Mantinée*, l'autre près de *Sparte;* mais *Dinocrate* le Messénien, son ennemi particulier, le vainquit près de Messène. Philopémen fut jeté dans un cachot et empoisonné (183). Ainsi périt ce grand homme, appelé *le dernier des Grecs* et digne d'être mis en parallèle avec Annibal et Scipion, qui moururent la même année que lui.

La ligue achéenne, privée de Philopémen, accepte toutes les conditions des Romains, qui lui accordent quelques années d'existence. Il fallait, avant d'en finir avec les Grecs du sud, soumettre les Macédoniens. Le second siècle verra le beau pays de Lycurgue, de Périclès et d'Alexandre, tomber au pouvoir du *peuple-roi.*

OBSERVATIONS SUR LA LIGUE DES ACHÉENS.

A la mort d'Alexandre, les républiques grecques, entraînées moitié par amour de la liberté, moitié par les menées des intrigans, essayèrent d'enlever à la Macédoine la suprématie dont elle jouissait. Elles se jetèrent dans la guerre *lamiaque,* contre l'avis de Phocion, et furent vaincues à *Cranon.* Alors, les rois de Macédoine leur imposèrent des *gouverneurs* et des *garnisons,* et substituèrent ainsi une *domination* au *commandement* des généraux de Philippe et d'Alexandre. Leur autorité fut reconnue par vingt-cinq ou vingt-huit États helléniques. Trois peuples seulement, les Spartiates, les Étoliens et une partie des Arcadiens, échappèrent à cette domination, et conservèrent en Grèce le dépôt de la liberté.

Les républiques grecques profitèrent des querelles interminables des différens compétiteurs au trône de Macédoine, et de l'embarras où les jeta l'invasion des Gaulois (279). Non seulement elles s'affranchirent; mais en entrant dans la *ligue achéenne*, elles adoptèrent le gouvernement le plus parfait qu'ait connu l'antiquité. En effet, la ligue des Achéens donnait aux peuples qui en faisaient partie une sage *démocratie* pour gouvernement intérieur ; à tous les mêmes lois, les mêmes magistrats, les mêmes poids, les mêmes mesures. Un grand conseil ou diète, composé des députés des villes, s'assemblait pour le gouvernement général, sous la direction d'un président, qui était chargé de contraindre les États d'acquiescer aux délibérations de l'assemblée. Il n'y avait qu'un pas à faire, il n'y avait plus que trois peuples à gagner, les Spartiates, les Béotiens, les Phocidiens, pour que *système achéen* régît la *Grèce entière* et tout le *Péloponèse*. Cette révolution achevée, les Grecs, libres et unis, capables de se défendre à l'extérieur contre toutes les attaques des princes macédoniens, leur proposaient de combiner ensem-

ble leurs forces respectives contre l'étranger, contre les Romains surtout, qui alors même s'ouvraient l'entrée de la Macédoine et de la Grèce par leurs conquêtes en Illyrie.

IRRUPTION DES GAULOIS en Illyrie, en Grèce et en Macédoine. —*Les Gaulois*, qui, dans le 6e siècle, s'étaient établis en *Pannonie*, menaçaient, par différentes excursions, de dévaster non seulement la *Macédoine*, mais même toute la Grèce. Trois expéditions successives caractérisent leur invasion dans le troisième siècle.

La première, dirigée par *Cambaules*, ne pénétra que jusqu'en Thrace, parce qu'elle ne se trouva pas assez forte.

La seconde était partagée en trois corps : l'un sous *Cérétrius*, dirigé contre la Thrace; l'autre, contre la *Péonie*, sous *Brennus II* et *Achicorius*, et le dernier, contre l'*Illyrie* et la *Macédoine*, sous les ordres de *Belgius*. Ptolémée-Céranus fut vaincu et tué; mais un noble macédonien, nommé *Sosthènes*, prit le commandement, et affranchit la *Macédoine*.

La troisième se dirigea contre la Grèce, ayant à sa tête *Brennus II*, qui défit et tua *Sosthènes*. Les Gaulois pénètrent, malgré tous les obstacles, dans le cœur de la Grèce : ils assiègent *Delphes*, le but de leur expédition ; mais une *terreur panique* s'empare d'eux, et ils périssent presque tous par la faim, le froid et le fer.

Une autre partie des Gaulois, composée de hordes de *Tectosages*, de *Tolistoboïens* et de *Trocmes*, s'enfonça dans l'Asie (*au 2 siècle*), aida *Nicomède* à monter sur le trône de Bithynie, et obtint de ce roi, pour récompense, une contrée qui de leur nom fut appelée *Galatie*.

LECTURE.—*Précis de l'histoire des successeurs d'Alexandre, par MM. Poirson et Cayx*. Histoire de France de l'auteur.

MACÉDOINE.

ÉTAT DE LA MACÉDOINE DEPUIS LA BATAILLE D'IPSUS. —L'issue de la bataille d'*Ipsus*, en 301, avait donné la *Macédoine* proprement dite à *Cassandre*, l'un des généraux d'Alexandre-le-Grand. Les événemens se compliquèrent tellement depuis qu'on a peine à en suivre le fil ; nous remarquerons seulement que *Démétrius-Poliorcètes*, après avoir envahi la Macédoine, en est chassé par *Pyrrhus* et *Lysimaque*, et, déguisé sous l'habit d'un pâtre, va se réfugier en Asie, où il meurt misérablement (284).

Lysimaque s'empare de la Macédoine : il est vaincu et tué par *Séleucus*, qui s'assied sur le trône d'Alexandre, et périt victime

de son ambition (281). Son assassin, *Ptolémée-Céraunus* ou *le Foudre*, fils de *Ptolémée-Lagus*, usurpe à son tour la couronne, et la souille de ses crimes : sous lui, Belgius et Brennus, chefs des Gaulois, ravagent la Macédoine. Pyrrhus, revenu d'Italie, se rend aussi maître de ce pays ; mais ce grand capitaine, ayant été tué au siége d'Argos, *Antigone-Gonatas*, fils de Démétrius-Poliorcètes, put alors monter sur le trône (278), que ses successeurs conservèrent jusqu'à la conquête des Romains.

Il y avait sept ans que Philippe III, son petit-fils par Démétrius, régnait, lorsque ce prince, qui avait été sous la tutelle d'Antigone-Doson, prit le parti d'Annibal contre les Romains. Comme le père d'Alexandre, dont il portait le nom, il avait formé le projet d'asservir la Grèce, et voyait avec jalousie les Romains contrarier ses desseins. Il envoya une armée contre eux ; mais il fut vaincu à *Apollonie* par le consul *Lævinus*. Cette défaite fut suivie d'une paix peu durable.

L'affront qu'il avait essuyé aigrit le caractère de Philippe : il avait d'abord favorisé les conquêtes d'*Aratus* ; mais, ennuyé des conseils austères de ce vertueux citoyen, il eut la cruauté de le faire empoisonner.

ÉGYPTE.

PTOLÉMÉE PHILADELPHE. — Ptolémée-Lagus, surnommé ensuite *Soter* ou *Sauveur*, le chef des *Lagides*, , était ami des lettres ; il avait établi à *Alexandrie* un *Musée*, où il avait réuni des savans, chargés de faire des recherches dans toutes les sciences. On lui doit la fondation de cette fameuse *bibiothèque*, qui mérita à Alexandrie le surnom de *Mère des livres*, et le fanal de l'île de Pharos, tour construite en marbre blanc, où l'on entretenait continuellement du feu pour éclairer les navigateurs. Il laissa le trône à son fils *Philadelphe*. Ce surnom n'était qu'une ironie ; car il avait fait périr deux de ses frères. Ptolémée fut le digne successeur de son père ; il s'occupa pendant tout son règne à faire fleurir les arts et le commerce; il s'entoura de savans, tels qu'*Euclide, Lycophron, Callimaque, Théocrite*. Nous avons dit qu'il fit traduire en grec moderne les livres sacrés des Hébreux par soixante-dix rabbins: c'est ce qu'on appelle la version des *Septante ;* il fonda, sur les côtes occidentales de la mer Rouge, la ville de *Bérénice*, en l'honneur de sa mère. Toutes les richesses de l'*Inde*, de l'*Arabie* et de la *Perse* venaient y aborder, par le moyen d'un canal qu'il fit creuser ; ce canal partait du Nil, allait se rendre à *Myos-Hormos*, et joignait ainsi le Nil à la mer Rouge.

PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE, son fils, monta sur le trône après lui et se fit chérir des Egyptiens, qui lui donnèrent le surnom d'*Evergète* ou le *Bienfaisant*. Il se rendit maître de la Syrie sur

Antiochus-Théos, et de la *Judée*, qui refusait de lui payer le tribut accoutumé. Les Achéens le nommèrent chef suprême de leur *ligue;* c'est à sa cour que *Cléomène* trouva un refuge. On dit qu'il fut empoisonné par son fils *Philopator*, prince cruel et débauché, que Dieu punit de son impiété quand il voulut visiter le temple de Jérusalem. Evergète avait épousé sa sœur Bérénice, qui fit vœu, pendant une expédition du roi, de consacrer sa chevelure à Vénus, s'il revenait vainqueur : elle tint sa promesse. Quelque temps après, la chevelure ayant disparu du temple de Vénus, l'astronome *Conon*, courtisan adroit, publia que *Jupiter* l'avait enlevée pour la placer parmi les astres. On fit semblant de le croire, et le nom de *Chevelure* de Bérénice, qu'il donna à sept étoiles près de la queue du *Lion*, reste encore aujourd'hui à cette constellation. Bérénice fut mise à mort par son fils *Philopator*. Il serait aussi pénible que difficile de retracer les crimes et les débauches de Ptolémée *Philopator*. Livré aux caprices de ses deux infâmes ministres *Agathocle* et *Sosibe*, il fit oublier par ses cruautés le succès de ses armes. Ce monstre couronné mourut en 204. Le règne de son fils *Epiphane* ou l'Illustre ne fut pas moins signalé par le vice et la corruption; ce prince mit à mort Aristhomène, fidèle ministre qui, pendant sa minorité, avait gouverné l'Egypte avec sagesse et dignité. Ses ministres le firent empoisonner.

TABLEAU. — Dynastie d'Egypte : Les *Ptolémées*. Voyez à la fin de l'Histoire ancienne.

PARTHIE.

FONDATION DU ROYAUME DES PARTHES.—Les *Parthes* étaient un peuple de l'Asie, originairement banni du pays des *Scythes ;* ils restèrent inconnus pendant que les *Assyriens* et les *Mèdes* furent maîtres de l'Asie. Ils ne furent pas plus connus des Perses, lorsque ceux-ci eurent détruit l'empire des Assyriens; mais ils se soumirent à Alexandre, comme tous les autres peuples voisins. Après la mort de ce conquérant, un certain *Arsace* se fit nommer roi, et commença la monarchie des *Parthes*, qui, dans la suite, subjugua toute l'Asie. Arsace, en soutenant la guerre contre les généraux d'Antiochus, fut blessé dans une action, et mourut après trois ans de règne. *Orode*, l'un des successeurs d'Arsace, déclara la guerre aux Romains, et défit entièrement une de leurs armées dans la bataille où *Crassus*, qui la commandait, fut tué avec son fils. Les Parthes prirent le parti de Pompée contre César ; et après la mort de ce dernier, ils envoyèrent des troupes à *Cassius* et à *Brutus*, ses assassins. Depuis ce temps, ils continuèrent contre les Romains de grandes guerres dans lesquelles ils eurent souvent l'avantage; mais à la fin ils succombèrent sous cette puissance, et la monarchie des Parthes fut entièrement détruite, après avoir duré plus de

quatre cent soixante ans. Ces peuples étaient très habiles à lancer les flèches, surtout en fuyant; ce qui les rendait redoutables à leurs ennemis. Ils déféraient les honneurs divins à leurs rois, dont ils n'approchaient qu'avec crainte et le visage prosterné contre terre.

2e SIÈCLE.

DESTRUCTION DE CARTHAGE.

ÉVÉNEMENS.

ROME.—190. Défaite et soumission d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie. —149. — Guerre contre *Viriathe* en Espagne. —147. Soumission de la Macédoine. — 146. Soumission de la Grèce.— 146. Troisième guerre punique; prise et destruction de Carthage. — 145 — 134. Guerre numantine, et soumission d'une partie de l'Espagne. — 133-121. Troubles intérieurs excités par les Gracques. — 125. Première invasion dans les Gaules. — 113. Guerre contre Jugurtha, roi de Numidie. — 115. Guerre cimbrique; victoire de Marius.
De 180 à 88, règne des Ptolémée.

JUDÉE.—166. Victoire de Judas Macchabée.—107. Règne d'Aristobule.

DÉCOUVERTES. — 190. *Pompe* par Héron d'Alexandrie.— 142. *Précession des équinoxes, latitude et longitude, trigonométrie sphérique,* par Hipparque de Nicée. — Une étoile nouvelle paraît au ciel. — 138. Broderie en or par *Attale*, roi de Pergame. — 120. Sphère artificielle, par *Possidonie.*

Développement.

ROME.

Défaite et soumission d'Antiochus-le-Grand. — La prise de Carthage commença à jeter

des craintes dans l'Orient ; des coalitions se formèrent contre Rome, et les rois de *Syrie*, dont l'empire s'étendait depuis les limites du royaume de Perse jusqu'aux limites de ceux de Pergame et de Bithynie, les plus puissans successeurs d'Alexandre-le-Grand, s'étaient mis à la tête de la coalition ; mais ils n'étaient plus autant à craindre que du temps de Séleucus ; le luxe et la mollesse régnaient partout : telle était la situation de la Syrie, lorsqu'Antiochus-le-Grand monta sur le trône, l'an 222. Pendant vingt ans, ce prince fit la guerre avec succès ; il envahit l'Egypte, sous la minorité de *Ptolémée Epiphane ;* il conquit une grande partie des provinces occidentales de l'Asie-Mineure ; voulant régner sur la Grèce, il passa en Europe et s'empara de la Chersonèse de Thrace ; il allait mettre son vaste projet à exécution lorsque Annibal fugitif vint à sa cour.

Le royaume de Syrie s'étendait alors depuis les extrémités orientales de la Perse et de l'Arménie jusqu'aux limites des Etats des rois de Pergame et de Bithynie, comme nous l'avons dit.

C'en était peut-être fait de Rome, si Antiochus eût suivi le conseil du héros de Carthage (195), qui voulait porter une seconde fois la guerre en *Italie*, tandis que le roi de Syrie s'emparerait de la Grèce ; mais Antiochus se laissa guider par les avis de *Thoas,* préteur des Etoliens et ennemi d'Annibal ; il ne voulut pas même faire cause commune avec Philippe de Macédoine. Thoas sut s'emparer ainsi de l'esprit d'Antiochus, sur lequel il avait un grand ascendant, et l'on vit, à la honte des rois, un chef presque inconnu d'une région à demi barbare l'emporter sur un des grands hommes de l'antiquité. Les Romains, profitant de ces fautes, chassent Antiochus de la Grèce, passent l'*Hellespont* sous la conduite de Lucius Scipion et attaquent Antiochus au pied du mont *Sipyle*, près de *Magnésie* (190). La victoire la plus complète couronne leur courage. Antiochus, qui s'était enfui jusqu'au-delà du mont Taurus, con-

clut un traité honteux avec Lucius Scipion, surnommé alors l'*Asiatique* : il livrait tous ses éléphans, payait aux Romains et à Eumène, roi de Pergame, une somme considérable, et abandonnait toute l'Asie-Mineure jusqu'au mont Taurus ; il s'engageait à livrer Annibal et Thoas.

Antiochus ne survécut que trois ans à son déshonneur : il fut assassiné (186). Le royaume de Syrie ne fit plus que décroître, et tomba au pouvoir des Romains, qui, évitant de se flatter de leurs succès, voulurent paraître n'avoir combattu que pour la liberté des Grecs et de leurs alliés. Ils partagèrent l'Asie-Mineure entre Eumène et les Rhodiens, assignèrent au premier la Mysie, les deux Phrygie, la Lydie, l'Ionie, et aux Rhodiens la Carie et la Lycie. Il suffit, pour faire connaître l'ascendant que Rome avait pris sur les rois de Syrie, de citer le trait suivant : *Antiochus Epiphane*, ou l'*Illustre*, était entré en Egypte, et s'était emparé de Memphis, pendant la minorité de *Ptolémée Philométor*, qu'il avait même fait prisonnier. Les tuteurs du roi demandèrent du secours aux Romains. Popilius Lænas, sénateur, ordonna à Antiochus, de la part du sénat, de quitter l'Egypte, et, n'obtenant que des réponses évasives, il traça sur le sable, avec sa baguette, un cercle autour du roi, et lui dit : *Avant de sortir de ce cercle, rendez-moi la réponse que je dois rapporter au sénat*. Antiochus, étonné, répondit humblement : « Je ferai tout ce que le sénat commande. »

Rome n'avait plus que l'Egypte à soumettre pour être la maîtresse du monde.

Soumission de la Macédoine. — Quelque temps après la victoire d'Apollonie, les Romains parvinrent à détacher de l'alliance de Philippe les Etoliens et Attale, roi de *Pergame*, qui leur légua son royaume. Fier de quelques succès sur Pyrrhias, général des Etoliens, le roi de Macédoine avait déclaré la guerre aux *Athéniens*, attaqué *Rhodes* et menacé l'Egypte.

Le consul Q. Flaminius, assuré des principaux

États de la Grèce, et renforcé par leurs troupes, marche contre Philippe, le rencontre près des *Cynocéphales* (collines de Thessalie), et le bat complètement, grâce à la cavalerie étolienne. Cette défaite força Philippe à demander la paix. On la lui accorda à condition qu'il se renfermerait dans les limites de la Macédoine ; qu'il évacuerait toutes les villes grecques où il avait garnison ; qu'il livrerait tous ses vaisseaux et paierait mille talens en dix années. Cette guerre dura trois ans ; elle donna la liberté à toutes les villes grecques d'Europe et d'Asie, à l'exception de celles que les Romains jugèrent à propos de se réserver. Elle rendit ceux-ci les arbitres de l'Asie.

Persée, fils de Philippe, entra dans les vues de son père, et voulut secouer le joug des Romains. D'abord il fut heureux, et gagna sur le consul Licinius Crassus la bataille de *Péluse* sur le *Pénée*; mais *Paul-Emile*, le fils de celui qui avait été tué à la bataille de *Cannes*, avait été porté au consulat par le peuple et le sénat. Las de ne point voir finir la guerre de Macédoine, ce général, après avoir rétabli la discipline dans l'armée, prit en flanc la redoutable phalange macédonienne, la rompit, et gagna la bataille de *Pydna*; la victoire fut complète et le carnage horrible. Persée prit la fuite, se retira dans *Pydna*, et de là à *Pella*, où bientôt il se mit à la discrétion du consul avec sa femme et ses enfans. *Paul-Emile*, après avoir soumis la Macédoine, lui avoir donné des lois, pacifié la Grèce entière et réglé les affaires d'une foule de petits peuples, repasse en Italie chargé de gloire et de butin. Toute l'Italie est en mouvement, le vainqueur remonte le Tibre au milieu des acclamations de la multitude qui couvre les deux rives. Les deux rois, *Persée* et *Gentius*, et leurs enfans, sont remis au pouvoir du sénat avec une foule de captifs et des trésors immenses ; les honneurs du triomphe sont décernés à Paul-Emile. Persée suivit le char triomphal ; mais quel exemple de la fragilité humaine ! le vainqueur, dit Tite-Live, fut aussi digne de pitié que le vaincu.

De deux fils qui lui restaient pour perpétuer son nom, le plus jeune, âgé de 12 ans, était mort cinq jours avant son triomphe, et l'aîné, âgé de 14 ans, mourut trois jours après! Persée mourut misérablement en prison. Le seul fils qui lui survécut se fit menuisier, et plus tard il regarda comme un bonheur d'être greffier dans le voisinage de Rome. Peu de temps après, un aventurier, nommé *Andriscus*, Mysien de naissance, se présenta comme fils de Persée, et parvint à se faire un parti considérable. Quelques victoires lui donnèrent de l'audace; mais les Romains, ayant envoyé contre lui *Métellus*, l'usurpateur fut vaincu et conduit à Rome chargé de chaînes. La Macédoine fut alors réduite en *province romaine*.

LECTURE. — *Fragmens de la guerre contre Persée*, *par* Tite-Live.

TABLEAU. — *Dynastie de Macédoine.*

Soumission de la Grèce. — Les Grecs s'aperçurent trop tard qu'ils s'étaient donné des maîtres en appelant les Romains pour les défendre. *La ligue des Achéens*, déjà affaiblie par le retranchement de quelques provinces, osa prendre les armes contre ces redoutables ennemis. Le consul Métellus les défit près de *Scarphée*. Après cette victoire, voulant avoir l'honneur de finir cette guerre, cet habile proconsul envoya à Corinthe des députés, afin de proposer aux Achéens un accommodement. Ces ambassadeurs, Grecs eux-mêmes, furent saisis, déclarés traîtres à la patrie et condamnés à mort. C'en était fait de la liberté de la Grèce. Le consul *Mummius* marche contre les Achéens dans les plaines de *Leuco-Pétra*, et en fait une si horrible boucherie, que les historiens disent que les *deux mers, qui étaient séparées par l'isthme, furent teintes de sang*. La riche et superbe *Corinthe* tomba au pouvoir du vainqueur. Mummius l'abandonna au pillage; les *statues* et les tableaux furent enlevés. Parmi les tableaux abandonnés aux soldats comme des objets sans valeur, se trouva le *Bacchus*

d'*Aristide*, que le roi *Attale* racheta 75,000 fr. de notre monnaie. Mummius, étonné que ce tableau eût été porté à un prix si élevé, et soupçonnant qu'il avait quelque vertu particulière, le reprit à *Attale* pour l'envoyer à *Rome*, où il fut placé dans le temple de *Cérès*, avec lequel il a péri. Au reste, *Mummius* était tellement étranger aux arts, qu'ayant chargé un vaisseau de chefs-d'œuvre, il menaça le pilote de l'obliger à remplacer les objets s'il les laissait détériorer. Après avoir ainsi dépouillé la ville, on la réduisit en cendres : l'incendie dura plusieurs jours. On dit que les métaux qui s'y trouvèrent renfermés se mélangèrent dans leur fusion, et que le métal nouveau qui en résulta fut appelé *airain de Corinthe*.

Les Romains rompirent les liens de la confédération, abolirent le pouvoir républicain et réduisirent la Grèce en *province romaine*, sous le nom d'*Achaïe*.

Déjà la république romaine commence à se livrer au désordre et à la corruption. Rome est sur le point d'être renversée, elle qui, par sa politique arrogante, se rendait l'arbitre des monarchies égyptienne et syrienne, elle qui allait réunir à son territoire et Carthage et la Macédoine, et la Grèce, et l'Asie-Mineure ; Rome connaîtra la crainte dans la guerre des esclaves.

ÉTAT DE ROME

JUSQU'A LA GUERRE D'ANTIOCHUS ET LE PILLAGE DE CORINTHE.

Les Romains conservèrent toujours, avec la fermeté des principes, un peu de la férocité de leurs ancêtres.

En suivant l'ordre chronologique, on voit s'introduire à Rome deux genres de spectacles bien différens, les combats sanguinaires des *gladiateurs*, pendant la première guerre punique (264), et les représentations théâtrales, dans l'année qui la suivit (240). Les Romains durent les uns aux Brutus, à l'occasion des funérailles de leur père ; les autres à Livius Andronicus, qui en puisa le génie en Sicile. L'an 220, paraît à Rome le premier médecin de profession, c'était le grec *Archayate*. La seconde guerre punique (209-201) ne permit point aux Romains de se livrer aux plaisirs d'un luxe naissant ; mais la guerre d'Antiochus leur devint fu-

neste ; les mœurs austères et simples se corrompirent par tous les vices qu'entraînent les richesses. En vain Caton, selon l'énergique expression de Tite-Live, *aboyait* contre la corruption ; elle fut plus forte que la voix de la vertu même. *Fabius Pictor* avait, depuis long-temps, écrit sur l'histoire de Rome (voyez les *Esquisses Littéraires*). A l'époque de *Scipion l'Africain*, *Ennius* et *Nævius* célébrèrent, en poésie cadencée, quelques périodes historiques. *Plaute* écrivait ses comédies pleines de verve, et Térence devait bientôt écrire ses pièces élégantes, auxquelles *Scipion-Emilien* ne fut pas, dit-on, étranger. Un trait caractéristique des Scipions, c'est qu'ils possédaient un mérite encore fort rare dans leur patrie, l'union des qualités héroïques au goût des lettres et de l'urbanité.

Troisième guerre punique. — Les Carthaginois avaient pris les armes contre Massinissa, roi de Numidie (Afrique), qui s'était emparé de leurs terres. Un traité tout à son avantage avait été réglé, selon les intérêts de cette république, par Scipion, après la victoire de Zama (200) ; il fut violé dès 199. Rome courut défendre son allié, et commença la *troisième guerre punique*. Les Carthaginois, vaincus, rendent leurs armes ; mais *Rome* avait à cœur l'anéantissement de cette ville rivale. *Carthage* essaya de se défendre ; *Emilien*, fils adoptif de Scipion, vient prendre le commandement de l'armée, et *Carthage tombe au pouvoir des Romains*, qui la détruisent. Cette troisième guerre avait duré quatre ans.

Guerre numantine. — L'Espagne, par ses mines d'or et d'argent, attirait sans cesse les Romains, qui trouvaient une noble résistance dans les *Celtibériens* et les *Lusitaniens*. Plusieurs de leurs généraux avaient porté partout le fer et la flamme ; mais un berger devenu brigand, *Viriathe*, s'était mis à la tête des Lusitaniens, et les Romains avaient été vaincus, d'abord près de *Tribola*, sous le préteur *Ventidius*, et ensuite dans une embuscade où il attira *C. Plautius*. *Maximus Servilianus* lui-même, défait, au combat d'*Ituque*, dans la *Bétique*, est réduit à traiter d'égal à égal avec Viriathe. Ils conclurent une paix aussi glorieuse pour le *Lusitanien* que honteuse pour Rome. Une des clauses était que Viriathe

conserverait ce qu'il avait conquis, et il avait établi sa domination sur le pays qui forme aujourd'hui l'Estramadure et s'étend jusqu'aux frontières de l'Aragon. Ce traité eut lieu l'an 141 avant J.-C., l'an 613 de Rome. Un lâche assassinat débarrassa Rome de ce terrible ennemi, qui avait lutté contre elle pendant onze ans (141). La Lusitanie fut soumise; mais *Numance, la seconde terreur des Romains*, résiste avec un courage incroyable. Mancinus est vaincu; c'est alors *que le vainqueur de Carthage* est promu une seconde fois au consulat. Il assiége Numance, réduit les habitans à la famine, et les oblige, dans leur désespoir, à se donner la mort. La guerre numantine dura près de huit ans. La ville fut rasée de fond en comble, *Jugurtha* et *Marius* se signalèrent au siége de Numance (133).

Les Gracques. — Rome, au milieu de ses victoires, était agitée au dedans par des troubles continuels entre les patriciens et les pauvres plébéiens. Deux frères, *Tibérius* et *Caïus*, illustres par leurs talens et fils de *Cornélie*, fille de Scipion l'Africain, et de *Tibérius Sempronius Gracchus*, renommé par sa gravité et son éloquence, se déclarèrent successivement pour le peuple, entreprirent de renouveler l'ancienne loi *Licinia*, qui contraignait les plus riches Romains à ne pas acquérir plus de cinq cents arpens de terre; ils voulaient aussi qu'on fît le partage des trésors légués aux Romains par Attale, roi de Pergame. Cette réforme devint une lutte contre l'*aristocratie* qui possédait presque exclusivement les terres de l'Etat. Les *Gracques* périrent victimes de leurs projets. *Tibérius*, l'aîné, fut assommé à coups de bâton par le parti aristocratique que dirigeait *Scipion Nasica*, cousin des Gracques.

Caïus, le plus jeune et le plus éloquent, vécut pendant assez long-temps dans une profonde retraite; mais il reparut à la tribune avec bien plus de passion, d'emportement et de violence que ne l'avait fait son frère. Il poursuivit avec acharnement les meurtriers

de Tibérius, et réclama aussi la *loi agraire*. Il étend tellement le plan de son frère, qu'il le rend très dangereux, non seulement pour l'*aristocratie*, mais aussi pour l'Etat. Il fait établir des distributions régulières de blé au pauvre peuple; il forme des chevaliers (ordre équestre) un corps politique capable de contre-balancer le sénat, en leur conférant le droit de rendre la justice qu'il enlève au sénat; il établit des colonies, non seulement dans la *Campanie*, mais aussi hors de l'Italie, à Carthage; enfin, chose bien plus importante, il fait participer les Latins et les Italiens aux droits de citoyens romains et particulièrement à celui de suffrages. Son éloquence impétueuse et sa voix éclatante avaient besoin d'être tempérées par un joueur de flûte placé derrière lui. En retraçant les honteuses dilapidations des gouverneurs de provinces, les actes révoltans de la cruauté et de la tyrannie des *patriciens*, il devait succomber. Forcé de fuir par le consul *Opimius*, il se fit percer de son épée par un esclave fidèle, douze ans après la fin malheureuse de son frère. L'un de ses plus zélés partisans, nommé *Septimuléius*, s'empare de sa tête, et pour la rendre plus pesante, en ôte toute la cervelle, la remplit de plomb, et la porte au consul, qui lui compte dix-sept livres pesant d'or (122). On accusa Caïus d'avoir assassiné Scipion l'Africain II, qui fut trouvé mort dans son lit.

La victoire du parti aristocratique fut cette fois plus complète : la loi agraire fut abolie; mais les semences jetées par les Gracques germèrent parmi les plébéiens et les alliés de Rome. Tout présageait une révolution; les deux partis n'attendaient qu'un chef audacieux et habile pour commencer une lutte décisive. Les mœurs s'en ressentirent, et elles dégénérèrent, et la source de cette corruption doit être attribuée autant à l'ambition des *nobles* qu'à la licence du peuple.

LECTURE. — *Conjuration des Gracques*. — Montesquieu. — *Histoire de la révolution des Gracques*, *par* M. Heeren.

OBSERVATIONS.

Les historiens anciens et modernes ont jugé diversement les Gracques. Les uns les ont représentés comme des ambitieux, les autres comme de vrais républicains. On semble aujourd'hui rendre justice à leurs bonnes intentions, à leur éloquence, à leur courage; mais on leur reproche de s'être laissé entraîner au-delà des limites qu'ils voulaient atteindre, et surtout de ne s'être pas renfermés dans les bornes de la loi. Demander le partage des terres injustement envahies, c'était justice; mais vouloir perpétuer leur charge contre tous les usages, c'était une faute grave qu'ils expièrent chèrement.

Première invasion dans les Gaules.— *Marseille* avait agrandi son territoire et fondé des colonies. *Antibes* et *Nice* furent attaqués par les *Salluviens* et les *Liguriens*, peuples voisins, jaloux de la prospérité de ces villes. Les Marseillais implorèrent, à titre d'anciens alliés, le secours des Romains. Le sénat se hâta d'envoyer dans la Gaule méridionale le consul Opimius avec une armée. En une seule campagne, il délivra les villes assiégées, défit les Salluviens, enleva leurs armes, donna aux Marseillais une partie de leur territoire et retourna en Italie.

Plusieurs années après (125 ans avant J.-C.), les Salluviens se rassemblent pour revendiquer leur héritage; *Marseille*, inquiète et menacée, sollicite de nouveau l'assistance de Rome; le consul Fulvius accourt avec ses légions, repousse les Gaulois, et sauve la république phocéenne; mais depuis ce moment, les Romains ne quittent plus le sol de la Gaule. L'année suivante, le consul Sextius remporte sur les Salluviens une éclatante victoire. Il s'empare, au nom de Rome, du terrain sur lequel il a combattu. Il y existait une source d'eaux thermales; il y fonde pendant l'hiver une colonie qui porte son nom: *Aquæ sextiæ* (Aix en Provence). Ce fut la première ville que les Romains possédèrent dans la Gaule. Elle devint dès lors leur place d'armes et le centre de leurs opérations militaires dans ces contrées.

Les dissensions intestines qui agitaient perpétuel-

lement la Gaule, et le caractère inquiet, indocile et léger des Gaulois, favorisèrent sans doute les Romains dans cette entreprise.

Guerre numidique contre Jugurtha. — (113 av. J.-C.).—*Causes.*—La Numidie ne fut connue des Romains que vers la *seconde guerre punique:* à cette époque, ce royaume se trouvait réuni sous un seul chef nommé *Massinissa*, qui embrassa le parti de la république. Son fils, *Micipsa*, lui succéda et légua en mourant sa couronne à *Jugurtha*, son neveu, et à ses fils *Hiempsal* et *Adherbal.* Jugurtha avait déployé au siége de Numance (133) un courage qui lui avait concilié l'estime de Scipion lui-même. Monté sur le trône, il dépouilla d'abord ses deux jeunes parens. Rome intervient, et envoie trois fois des commissaires pour juger le différend. Trois fois Jugurtha achète leurs voix au poids de l'or et finit par faire assassiner successivement *Adherbal* et *Hiempsal.*

A cette nouvelle il n'y eut à Rome qu'un cri d'indignation contre la triple prévarication des commissaires, et le sénat déclara la guerre au roi de Numidie.

Développement. — Jugurtha fut mandé d'abord à Rome; il vint, mais ses intrigues et ses largesses le sauvèrent encore. C'est alors qu'il s'écrie: *Ville vénale, tu périrais bientôt s'il se trouvait quelqu'un d'assez riche pour t'acheter!* Il retourne en Afrique où il fait d'immenses préparatifs de guerre. — En effet, les Romains envoient une armée contre lui; mais soit négligence, soit séduction ou incapacité, *Calpurnius Bestia*, *Posthumius* et *Aulus* échouent dans cette entreprise.—Enfin (de 109 à 107) Q. Cecilius Métellus, homme incorruptible et de talent, rétablit la fortune des armées romaines, surprend Jugurtha dans *Thala*, s'empare d'une grande partie de ses états et l'oblige de solliciter les secours de ses voisins. Ce général mérita le surnom de *Numidique.* Ce fut Marius, soldat de fortune, qui termina cette guerre. Il s'empara de *Capsa*, ville opulente et forte, de *Mulucha*, place plus forte encore, qu'il dut *à un heureux hasard*, et

de *Cirtha* qu'il ne prit qu'après un combat de trois jours et des fatigues inouïes. *Bocchus*, roi de Mauritanie, qui s'était rendu redoutable aux Romains au siége de cette ville, à la tête d'une excellente cavalerie, découragé des revers qu'il avait essuyés, livra à *Sylla*, alors questeur de Marius, le malheureux Jugurtha, son beau-père.

Jugurtha assista, couvert de chaînes, au triomphe de Marius; on le jeta ensuite dans un cachot plein de fange. En y entrant, le prisonnier, qu'on avait dépouillé de ses vêtemens, ouvrit la bouche comme un homme qui veut rire, et s'écria tout interdit, et semblable à un fou: « Grand Dieu! que votre bain est froid!» Il y mourut de faim (106 av. J.-C.).

Conséquences. — Si cette guerre, qui avait duré cinq ans, n'augmenta pas la puissance de Rome, elle prouva combien les mœurs y étaient dépravées, et à quelles prévarications l'avidité des richesses portait ses magistrats. La chute de *Jugurtha* augmenta encore la gloire militaire des Romains. Mais ce ne fut que sous Jules-César que la Numidie fut réduite en province romaine, sous son dernier roi *Juba* (45).

LECTURE. — Salluste. — Florus. — Plutarque.

Guerre cimbrique. — Rome, à cette époque, commandait à tous les passages importans des *Alpes;* une province romaine s'étendait à travers les Gaules jusqu'à l'extrémité des Pyrénées; les *Allobroges* (en Savoie) et les *Arverniens* (en Auvergne) étaient humiliés; la république, victorieuse partout, n'avait aucun ennemi à craindre; tout-à-coup on vit paraître sur les frontières d'Italie des essaims de barbares dont l'origine est à peine connue. Les *Cimbres* ou Cimmériens, et les *Teutons*, peuples de race germanique qui s'étaient dirigés de l'Orient à l'Occident, le long des bords du Danube du nord, menaçaient d'envahir la Gaule et l'Italie. Rome tenta vainement de les repousser, et plusieurs consuls furent successivement battus. Dès l'année 113, ils défirent, près de

Noreia, en Styrie, le consul Papirius *Carbon;* à mesure qu'ils s'avançaient vers l'Occident, ils se firent suivre par les peuples germains, gaulois, helvétiques; mais leur grande et mémorable victoire est celle remportée sur les Romains, dans la Gaule (105), à cause de la mésintelligence des généraux, le consul Ch. Manlius et Q. Servilius Cœpion. L'effroi fut tel à Rome qu'on déclara le *tumultus gallicus* (terreur gauloise), qui faisait cesser toute exemption pour les enrôlemens. *Un soldat*, le vainqueur de Jugurtha, fut élevé au consulat, et cette élévation abattit la puissance aristocratique. Le peuple le choisit pour marcher contre les Barbares, dont les excursions s'étendaient jusqu'aux Pyrénées.

Dans l'année 102, ils tentèrent de pénétrer dans l'Italie, les *Teutons* par la Provence, et les *Cimbres* par le Tyrol. *Marius* détruisit les premiers à *Aix*, et les seconds à *Verceil*, près du Pô. Cette dernière victoire fut la plus célèbre; elle eut lieu le 30 juillet 101. La guerre cimbrique dura cinq ans. *Marius* revint tout-puissant à Rome où le parti populaire le nomma son sauveur, et le troisième fondateur de Rome (Romulus, Camille, Marius).

La conquête de la Numidie, l'extermination des Cimbres et des Teutons contribuèrent plus à la ruine de la liberté de Rome qu'à sa puissance, en donnant trop de pouvoir à l'ambitieux capitaine dont la tactique militaire et le crédit populaire délivrèrent Rome d'ennemis aussi redoutables que l'Africain Jugurtha et les Barbares du nord.

ÉGYPTE.

Ce siècle vit sur le trône d'Égypte quatre Ptolémée, et leurs règnes furent ensanglantés par des guerres interminables avec la Syrie. *Philométor* et son frère Evergète se disputent long-temps la couronne et se partagent l'empire : le premier règne sur l'*Egypte* et l'île de *Chypre*, le second sur la *Libye* et la *Cyrénaïque* (160). Evergète II succède à son frère. Son corps était aussi difforme que son ame, et l'intempérance avait rendu son

ventre si gros qu'il ne pouvait pas marcher à pied : aussi l'avait-on surnommé *Physcon* (ventru). On rapporte que pour se venger de sa femme Cléopâtre, qu'il avait répudiée, il fit tuer *Memphitis*, son fils et le sien, jeune prince de grande espérance : il fit couper son corps en morceaux et envoya ce fatal présent à Cléopâtre, au milieu d'une fête, le jour même de l'anniversaire de sa naissance. L'horreur dont furent saisis la reine et les assistans est inexprimable. Evergète mourut exécré (117). Ptolémée *Lathyre* fut chassé du trône, et, quand il le recouvra, il se vengea cruellement; ce fut lui qui vainquit, près du Jourdain, *Alexandre Jannée* (102). Alexandre, son frère, fit mourir Cléopâtre, sa fille ; il fut chassé d'Alexandrie et mourut peu après (88). Le royaume d'Égypte s'affaiblit successivement, les Romains y établissent leur domination et finissent par le réduire en province romaine.

JUDÉE.

JUDAS MACCHABÉE.—A la mort d'Alexandre, la Judée était tombée en partage à *Laomédon*, un de ses lieutenans. Depuis, elle fut gouvernée successivement par les rois d'Égypte et par Antigone, sous lequel le grand-prêtre *Simon* (292-284) embellit Jérusalem et l'entoura de murailles. Parmi ces princes, nous distinguerons *Ptolémée Philadelphe* qui demanda au pontife Eléazar soixante-douze Juifs hellénistes pour traduire en grec la *Sainte-Écriture ;* cette version est connue sous le nom de version des Septante (275).

Après la bataille d'*Ipsus*, presque toute la Judée est soumise à *Séleucus Nicanor*, ou le vainqueur. A la mort de ce prince, elle passe aux *Lagides* jusqu'au règne *d'Antiochus-le-Grand.* (203). Ce roi de Syrie persécute les Juifs. Son fils, *Antiochus Epiphane*, contraint par les Romains de renoncer à la conquête de l'Égypte, se venge de cet affront sur la Judée, mais d'une manière indirecte ; il abandonne son autorité à Ptolémée-Philopator qui, vainqueur à Jérusalem, veut pénétrer dans le sanctuaire dont il est repoussé. Dans son indignation il exerce contre les Juifs les plus horribles persécutions. Plus tard (168), Jérusalem est la proie des flammes ; des milliers de Juifs sont emmenés en captivité. L'idolâtrie est prescrite à la Judée entière, et ceux qui observent encore la loi de Moïse sont livrés aux supplices les plus cruels. Le pieux Eléazar et les sept frères Macchabées périssent dans les tourmens, martyrs de leur fidélité à la religion de leurs pères ; mais Dieu trouve encore de zélés défenseurs, malgré la tyrannie d'Antiochus.

ASMONÉENS. *Matathias*, prêtre de la famille de *Joarib*, encourage ses compatriotes opprimés, les rallie, et, à la tête d'une petite armée, commence à délivrer sa patrie du joug des Syriens; ses cinq enfans terminent noblement cette tâche. L'un d'eux,

Judas Macchabée, *le héros de sa nation*, bat plusieurs fois les armées syriennes, défait les *Ammonites* et les *Iduméens;* mais, après des prodiges de valeur, il est tué par derrière dans un combat. Sa mort jette la Judée dans la consternation; ses frères veulent le venger; *Jonathas*, son frère, bat les Syriens. *Simon* fortifie *Joppé*, réduit par la famine l'armée syrienne, maîtresse de Jérusalem. La reconnaissance des Juifs se manifeste par un décret solennel, déposé dans les archives du temple, qui rend héréditaire, dans la famille de *Simon*, la double autorité de grand sacrificateur et de chef de la nation. Cette révolution politique arriva en 141.

A SIMON, qui avait été égorgé dans un festin par la perfidie de Ptolémée, son gendre, gouverneur de *Jéricho*, succéda *Jean Hircan Ier*, son fils. L'assassin est puni après avoir vu assiéger Jérusalem par le roi de Syrie. Le nouveau chef affranchit son pays, subjugue les *Iduméens*, détruit le temple de *Garazim*, et s'empare de *Samarie*.

ROYAUTÉ PONTIFICALE DES ASMONÉENS

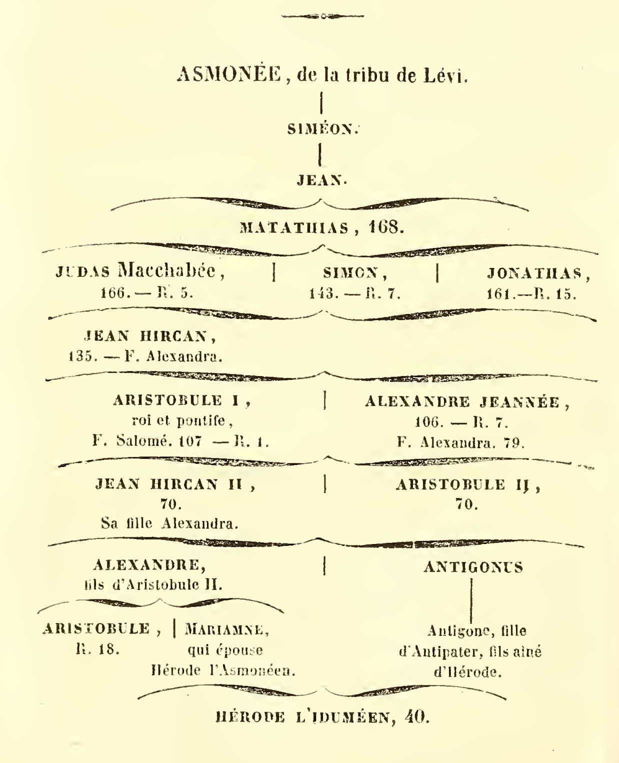
DEPUIS 107.

ARISTOBULE 1er, son fils et son successeur, après avoir affermi la *Judée*, prend le diadème et le titre de roi, que n'avait osé porter aucun de ceux qui avaient gouverné depuis la captivité de *Babylone*. Son règne ne fut que d'un an; il fut cependant rempli de cruautés. Il fit mourir sa mère de faim, charger de fers ses frères, et tuer son frère *Antigone*, sur les faux rapports de sa femme *Salomé*. On dit qu'il se repentit de ce crime, et qu'il en mourut de désespoir.

La reine *Salomé* fait sortir de prison les trois frères de son mari, Aristobule 1er; et Alexandre Jeannée, l'aîné, monta sur le trône (106). Alors commencent des guerres civiles et étrangères qui plongent les Juifs dans d'affreuses calamités. A peine si nous pouvons mentionner le règne remarquable d'*Alexandra*, femme de Jeannée (79). *Hircan*, *Aristobule*, *Antigone*, se succèdent; après de nouveaux malheurs, Pompée rend la Judée tributaire de Rome; enfin, *Hérode l'Iduméen*, protégé par les Romains, monte sur le trône (40). Sous son règne naquit Jésus-Christ, l'an 4963 du monde.

TABLEAU

DES ROIS ET DES PONTIFES DES JUIFS DE LA DYNASTIE ASMONÉENNE.



1er SIÈCLE.

TOUTE-PUISSANCE DE ROME.

ÉVÉNEMENS.

ROME. — 88. Guerre pontique. — 87. Guerre civile entre Marius et Sylla. — 81. Proscriptions de *Marius* et de *Sylla*. — 83. Révolte de *Sertorius*. — 73. Guerre des Esclaves; *Spartacus*. — 63. Conjuration de *Catilina*. — 64. Mort de Mithridate. — 60. Premier *Triumvirat*. — 58. Conquête des Gaules par Jules-César. — Rivalité de *César* et de *Pompée*. — 44. Mort de César. — 43. Second *Triumvirat*. — 31. Bataille navale d'*Actium*. — 30. Réduction de l'Égypte en province romaine. — 29. Octave *empereur*. — 4. *Naissance de Jésus-Christ.*

Deuxième siècle littéraire d'Auguste.

DÉCOUVERTES. — 98. *Premiers combats des éléphans à Rome.* — 89. *Aérolithes en Chine.* — 63. *Tachygraphie*, par Cicéron. — 60. *Lois des flux et des reflux, découvertes* par Possidonius *qui essaie de mesurer la circonférence de la terre.* — 30. *Mines de mercure à Almaden, en Espagne.* — 45. *Réforme du calendrier* par Sosigène. — 7. *Usage des codicilles*, par Auguste. — 6. *Cycle lunaire ou nombre d'or.*

Développement.

Guerre pontique contre Mithridate. — *Causes.* — Le Pont avait anciennement fait partie de l'empire *perse*. Dans la suite il devint un royaume sous sa protection. Il fut fondé dans le 5e siècle avant J.-C., par *Artabaze*, un des satrapes qui ôtèrent la couronne et la vie au mage Smerdis. Ce roi, qui prétendait descendre d'Achémènes, l'un des

anciens rois de Perse, fut le chef de la dynastie des *Achéménides*. *Mithridate IV* était un de ses descendans; il était monté sur le trône en 123. Il avait, à l'époque dont nous parlons, 45 ans. Sa jeunesse fut exposée aux embûches de ses tuteurs; il les évita heureusement, et par l'usage des antidotes, et par sa vie vagabonde. Après avoir ainsi vécu sept ans à s'endurcir le corps à toutes sortes de fatigues, il prit en main la conduite de son royaume. Egal en talens militaires aux plus grands capitaines de l'antiquité, il conçut un plan vaste, pour l'exécution duquel il comptait sur les peuples du Nord; il voulait réunir en une ligue les peuples qui habitaient les pays situés depuis le Don jusqu'aux Alpes, seconder leur courage par sa tactique savante et tomber avec eux sur l'*Italie;* son grand génie, d'ailleurs, était appuyé de soldats qui savaient braver les privations de la vie et l'intempérie des saisons. L'irruption des *Cimbres* et des *Teutons*, les guerres contre *Jugurtha*, lui offrirent une occasion favorable pour s'emparer de la Cappadoce; il assassina *Ariarathe*, roi de ce pays, s'empara de ses états et y établit un de ses fils. Les Romains embrassèrent la cause de la veuve d'*Ariarathe*, et envoyèrent Sylla pour placer *Ariobarzane* sur le trône. Mithridate, lié à *Tigrane*, roi d'Arménie, se vengea de cet affront en dépouillant successivement *Ariobarzane* et *Nicomède*, roi de *Bithynie;* les deux princes dépouillés allèrent se plaindre à Rome même; on les replaça sur leur trône, et Nicomède fit quelques courses sur les terres du roi de *Pont*. Mithridate se plaignit vainement aux Romains; la guerre fut déclarée à la satisfaction des deux partis. Cette guerre pontique, qui dura 24 ans, peut se diviser en six époques.

DÉVELOPPEMENT.

Dans la première (89-88), Mithridate fut vainqueur et conquit la Bithynie, la Cappadoce, la Mysie, la

Lycie, la Pamphilie et plusieurs autres provinces romaines. *Archélaüs*, son général, s'empara de la Thrace, de la Macédoine et de la Grèce; Athènes tomba en son pouvoir ainsi que la plupart des Cyclades.

Mithridate souilla ses victoires en faisant égorger, à un jour marqué et à la même heure, 100,000 Romains dans toutes les villes qu'il avait conquises.

Dans cette guerre, Mithridate avait 250,000 hommes d'infanterie, 50,000 de cavalerie, 400 chars. — Les Romains avaient trois corps d'armée, chacun de 40,000 hommes., et Nicomède 56,000 — Les généraux romains étaient *Oppius* et *Aquilius*, malheureux et inhabiles.

Dans la seconde (87-84), Sylla continue la guerre avec cinq légions, — il bat *Archélaüs* et *Taxile*, nouveau général, qui avait emmené 100,000 hommes à *Chéronée* (86), et Dorilaüs à *Orchomène* (85). D'un autre côté, *Fimbria*, envoyé en Asie, par le parti contraire à *Sylla*, battit Mithridate et l'obligea de fuir de *Pergame* à *Pitane* d'où Lucullus, ami de Sylla, le laissa échapper.

Mithridate, vaincu, demande et obtient une entrevue à *Dardanum* avec Sylla. — Il se voit obligé de livrer toutes ses conquêtes et ses vaisseaux, et de payer un tribut; quoique dures, ces conditions furent acceptées.

3e *Epoque* (82-70). — Mithridate, après quelques années de repos, s'allia à *Sertorius*, ennemi de Sylla et partisan de Marius; il battit *Muréna* que Sylla avait laissé en Asie, reprit la Bithynie, la Cappadoce; la mort de Sertorius suspendit ses conquêtes. Les Romains, occupés à punir les esclaves insurgés par le gladiateur *Spartacus*, envoyèrent cependant en Asie Licinius Lucullus et M. Aurélius Cotta; Mithridate fut battu et s'enfuit chez Tigrane. Lucullus subjugua le royaume de Pont.

4e *Époque* (69-64). — Lucullus fut encore vainqueur : avec 30,000 hommes seulement, il défit Ti-

grane qui en avait 200,000, s'empara de *Tigranocerte*, d'*Artaxarte* où Tigrane avait déposé ses femmes, ses enfans et ses trésors, et de *Nisibe*.

5e *Époque* (67). — D'abord les Romains ne furent pas heureux ; l'orgueil de Lucullus et les intrigues de P. Clodius avaient aliéné l'esprit de l'armée. Mais *Pompée*, qui venait de châtier les pirates, se présenta en Asie, et la prospérité passagère de Mithridate s'évanouit. Tigrane, tremblant, abandonna son allié, et alla s'humilier devant le vainqueur.

Mithridate se retira dans le Bosphore, et, voyant toutes ses propositions rejetées, il conçut le projet le plus hardi qui fût jamais, celui d'aller attaquer les Romains dans Rome même. Son armée fatiguée refusa de faire neuf cents lieues par des pays inconnus et difficiles ; elle élut *Pharnace*, son fils, qui eut l'ingratitude et la cruauté d'assiéger son père dans *Penticapée*, et lui refusa même la liberté. *Pharnace*, s'écria Mithridate, *veut donc que je meure ! Dieux de la patrie, justes Dieux, que ce fils dénaturé reçoive un jour le même traitement de ses enfans !* Il rentra dans son appartement, appela ses femmes et leur présenta des coupes pleines de poison ; il en prit lui-même ; mais ne pouvant mourir, il se fit tuer par un soldat gaulois, nommé *Bithicus* (64 av. Jésus-Christ). — L'infâme Pharnace le fit achever par ses soldats et envoya son corps à *Pompée*, qui le récompensa de ce cadeau par le royaume du Bosphore. Le grand Mithridate avait 59 ans.

Plutarque rapporte que ce roi avait pour sa garde ordinaire des chiens, un taureau, un cheval et un cerf apprivoisé, qui l'avertissaient de l'arrivée des personnes.

Conséquences. — *Cette guerre pontique* rendit les Romains maîtres de la *Haute-Asie*, mais elle leur donna pour voisins les *Parthes* ; la chute de Mithridate porta la république à son plus haut point de force et de puissance. Aucun prince étranger ne pouvait plus être redoutable pour elle, mais la con-

stitution aristocratique de Sylla fut ébranlée par Pompée, qui rétablit la puissance *tribunitienne*. L'existence de la république était donc tout-à-fait précaire.

LECTURE. — *Mithridate*, tragédie de Racine.—Rollin. — Plutarque.

Proscriptions de Sylla et de Marius. — Pendant que Sylla court arrêter les progrès de *Mithridate*, *Marius* revient à Rome et l'inonde du sang des partisans de son rival qui prenait *Athènes*, battait, à *Orchomène*, Archélaüs, l'un des généraux de *Mithridate*, et le forçait à signer un traité honteux. Sylla, rentré en Italie, rallie à sa cause tous les peuples de cette contrée, en leur donnant le *droit de cité*; il marche sur Rome, et défait à *Sacriport*, entre *Signia* et *Préneste*, le jeune *Marius* qui prétendait l'arrêter. Sylla entre enfin dans Rome.

Au massacre de six à sept mille prisonniers dans le Champ-de-Mars succède la proscription des partisans de Marius. Chaque jour sont affichés les noms de ceux qu'il dévoue à la mort. Non seulement ses ennemis personnels furent frappés, mais encore les ennemis particuliers de ses partisans; Catilina se distingua parmi les sicaires de Sylla. Cinq mille citoyens furent portés sur les listes fatales : César était du nombre; mais Sylla se laissa fléchir en sa faveur, « bien qu'il vît en lui, » disait-il, plusieurs Marius.

Le jeune Marius, assiégé dans Préneste par Lucrétius Otella, se perça de son épée. Son père adoptif, accablé d'années et de fatigues, était mort de débauche. Sylla se fit nommer par le peuple (82) dictateur perpétuel. L'année suivante il rappelle *Muréna*, qui continuait avec chaleur la guerre contre *Mithridate*, se charge de ce commandement, défait entièrement le roi de Pont et rentre en triomphe dans le sénat; il défère en même temps les honneurs du triomphe à *Cnéius Pompée*, pour les victoires qu'il avait remportées en Afrique.

Sylla, après avoir pendant deux ans exercé la dictature, abdique volontairement ce pouvoir, et se retire à *Cumes*, dans la Campanie. Il succombe, deux ans après, à une horrible maladie, fruit de ses débauches (79). Le croirait-on! avant de rendre le dernier soupir, il fit ordonner à ses esclaves d'étrangler un magistrat de *Pouzzoles*. L'abdication de Sylla sembla rendre la vie à la république; mais, dans l'ivresse de ses succès, il avait fait des choses qui mirent Rome dans l'impossibilité de recouvrer sa liberté.

LECTURE. — Rollin; les tragédies de *Marius*, par M. Arnaud, et de *Sylla*, par M. Jouy. —Montesquieu.

OBSERVATIONS.

Le motif de l'abdication volontaire de Sylla fut sans doute son indolence naturelle qui lui fit préférer le repos et les plaisirs à une activité fatigante. Toute la conduite de *Sylla* fut tellement conséquente qu'elle montre assez ce qu'il voulait, au lieu que *Marius* ne le sut jamais.

GÉNÉALOGIE DES FAMILLES DE SYLLA ET DE MARIUS.

SYLLA.

P. CORNÉLIUS SYLLA FÉLIX,
dictateur, épouse en quatrièmes noces Valéria, fille de Messala, et sœur de l'orateur Hortensius.

|

FAUSTUS CORNÉLIUS SYLLA,
mis à mort; il avait épousé Pompeïa, fille du grand Pompée.

|

CORNÉLIE, femme de Lépidus.

MARIUS.

C. MARIUS GRATIDIUS, d'Arpinum.

M. GRATIDIUS, auteur de la loi des Tables.	**GRATIDIA**, ép. M. Tullius Cicéron.
C. MARIUS, 7 fois consul, ép. Julie, tante de César.	**M. MARIUS GRATIDIANUS**, tué par Catilina, et par ordre de Sylla.

|

C. MARIUS, le jeune,
consul à 25 ans, périt à Preneste.

|

C. MARIUS, dont parle Cicéron.

Sertorius (85-73). — Le parti de *Marius*, qui avait succombé en Italie, vivait encore en Espagne, et triomphait même par les armes de *Sertorius*, général habile et orateur éloquent, qui s'était attaché, par sa douceur et sa justice, les Espagnols et surtout les Lusitaniens. Rome envoya contre lui Métellus Pius et Pompée, après avoir fait marcher contre lui Annius avec une armée. Leurs efforts furent infructueux. Cependant, pressé de toutes parts, Sertorius avait été un instant obligé de se réfugier en Afrique; mais bientôt, rappelé dans la Péninsule, il ramena trois mille guerriers auxquels les Lusitaniens en ajoutèrent 4,700 (80), et lutta pendant huit ans contre les plus grands généraux romains. N'oublions pas la politique habile de Sertorius de vouloir établir des négociations avec Mithridate-le-Grand ; ils s'envoyaient des députations réciproques qui n'avaient aucun résultat important. Pompée attaqua séparément Sertorius ; il fut vaincu à *Sucrone*, aujourd'hui détruite, près de *Tarragone*. Pendant cette action, la *biche blanche* de Sertorius disparut ; les soldats, auxquels il avait fait croire qu'il avait des relations avec les dieux par l'intermédiaire de cet animal, craignaient que sa perte ne fût d'un mauvais présage; dès la nuit suivante, un soldat la ramena en secret au général. *Sertorius* dit à son armée que les dieux, dans un songe, avaient promis de lui renvoyer sa biche ; il l'appelle ; aussitôt elle se présente, et le courage des soldats se ranime. Cependant Métellus et Pompée vainquirent enfin *Sertorius*, qui fut assassiné par *Perpenna*, son lieutenant. L'assassin tomba lui-même entre les mains des Romains, qui lui ôtèrent la vie. La mort de *Sertorius* mit fin à la guerre d'Espagne.

LECTURE.—La tragédie de *Sertorius*, par P. Corneille.

Guerre des Esclaves. — Tout annonçait la décadence de l'empire : les *esclaves* demandent la liberté les armes à la main, et menacent Rome; es

pirates pillent impunément les vaisseaux qui parcourent les côtes de l'Asie. *Spartacus*, Thrace d'origine et soldat plein de valeur, exhorte ses compagnons à rompre leurs fers. Composée d'abord de *soixante-dix hommes*, son armée se grossit chaque jour et s'élève bientôt à *dix mille*; il la conduit près des Alpes. Là elle se divise : les Gaulois se donnent pour chef *Crixus*, qui fut tué dans un combat; Spartacus, général des *Thraces*, fit faire à son compagnon d'armes de terribles funérailles : trois cents prisonniers romains furent forcés de se battre en gladiateurs; ils se tuèrent sur la tombe de *Crixus*. Crassus, le plus riche et le plus avare des Romains, marcha contre *Spartacus*, le renferma dans le *Brutium* et le vainquit complètement. Le chef des *Thraces* mourut en héros, et sa mort termina la guerre des *esclaves*. *Pompée*, qui revenait d'Espagne, défit les restes fugitifs de l'armée de Spartacus, et dit avec orgueil que *Crassus n'avait vaincu que les esclaves, mais que lui avait extirpé les racines de la rébellion*.

Ce général eut encore le bonheur de détruire les *pirates* devenus très puissans. On avait envoyé contre eux *Dolabella*, dont le lieutenant, *Verrès*, fut accusé de rapines par Cicéron; *Publius Servilius*, qui les battit sur mer, et *Marc-Antoine*, qui mourut de désespoir d'avoir été vaincu. En moins de deux mois, *Pompée* délivra la Méditerranée des brigands qui l'infestaient, et transplanta dans les terres vingt mille prisonniers pour repeupler plusieurs villes désertes, entre autres *Soli* qui s'appela depuis *Pompéiopolis*. Pompée avait obtenu la faveur du peuple; on n'avait d'espoir qu'en lui, et le sénat, pour la première fois, partageait les sentimens de la multitude.

Conjuration de Catilina.—*Causes.*—Dès que la guerre eut dompté les rois puissans, subjugué des nations sauvages et de grands peuples; que Carthage, émule de Rome, fut détruite jusqu'en ses fon-

demens ; que toutes les terres et toutes les mers, dit Salluste, s'ouvrirent aux Romains, la fortune commença à sévir, à tout confondre. D'abord s'accrut la soif de l'or, ensuite celle du pouvoir, source de tant de malheurs ; les vices s'étendirent peu à peu ; on les réprima quelquefois ; mais dès que la contagion se répandit comme une peste, Rome changea ; ce gouvernement si juste, si vertueux, devint cruel et intolérable.

Parmi les hommes que l'ambition tourmentait le plus, se faisait remarquer *Lucius Catilina ;* issu d'un sang illustre, il avait une grande force de corps, mais un esprit faux et méchant. Né au milieu des discordes civiles, il était audacieux, souple, rusé, capable de tout feindre et de tout oser. Avide du bien d'autrui, prodigue du sien, ardent en ses passions, il avait la parole facile, mais peu de jugement ; son esprit vaste recherchait toujours des choses extraordinaires, incroyables, démesurées. Cette ame féroce était aiguillonnée encore par les mœurs corrompues de l'état, que tourmentaient des maux opposés, mais affreux, le luxe et la cupidité.

Développement. — Catilina avait formé, après la domination de Sylla, le projet audacieux d'asservir la république ; il s'était fait, de bonne heure, le chef de jeunes débauchés qui commettaient impunément, avec lui, les crimes les plus grands, les rapines les plus scandaleuses. L'état de la république semblait le favoriser. — L'Italie était sans armées, Pompée combattant en Asie ; la sécurité du sénat était parfaite et Rome était paisible.

La conjuration se trouve sous le consulat de *L. César et de C. Figulus ;* Catilina scrute l'ame de ses complices et réunit les plus indigens et les plus audacieux. Nous nommerons les principaux.

TABLEAU DES CONSPIRATEURS.

SÉNATEURS.	CHEVALIERS.	COMPROMIS ou alliés.	FEMMES.
Lentulus Sura.	Fulvius Nobilior.	L. Crassus, ennemi de Pompée.	Fulvie.
P. Autronius.	L. Statilius.	Pison, questeur.	Sempronia.
Cassius Longinus.	P. Gabinius capito.	Sittius Nucérinus.	
C. Céthégus.	C. Cornélius.	C. Antonius.	
P. et Servius, fils de Servius Sylla.	Beaucoup de nobles des colonies et des villes municipales.	—	
Porcius Læna.		C. Manlius.	
L. Bestia.		Septimius.	
Q. Curius.		C. Julius César.	

Parmi les femmes qu'avait gagnées Catilina, on voyait *Sempronia*, aussi fameuse par son esprit, ses graces, sa beauté, que par les crimes qu'elle avait commis ; son audace était virile ; elle chantait et dansait mieux, dit Salluste, qu'il ne sied à une honnête femme.

Déjà Catilina avait formé un premier complot qui avait été déjoué ; il se préparait à prendre sa revanche ; il promet à ses amis l'abolition des dettes, la proscription des riches, les magistratures, le sacerdoce, les rapines, et tout ce que la guerre et ses excès livrent aux vainqueurs. On dit même que dans un festin il fit circuler une coupe remplie de vin et de sang humain, pour lier ses convives par un serment terrible.

Une femme noble, mais de mœurs corrompues, nommée *Fulvie*, dévoile le complot dont elle tenait les détails de Q. Curius, homme de haute naissance, mais couvert d'opprobre ; il avait été chassé du sénat. Dans le même temps, *Cicéron* fut nommé consul avec *Antonius*. Catilina n'en brigua pas moins le consulat pour l'année suivante, et voyant que ses ruses ne produisaient aucun effet, il se résolut à faire la guerre et à tenter les dernières extrémités.

Il envoie à la fois en Etrurie, dans le Picentin, dans l'Apulie, ourdit mille trames à Rome, rivalise

de ruses et de piéges avec Cicéron, dont la prudente sollicitude veillait au salut de la république. Les députés *Allobroges*, qui avaient été gagnés, dénoncent solennellement la conspiration. Catilina, pour mieux feindre, et comme pour se justifier d'un bruit calomnieux, vint au sénat. Alors le consul, indigné de sa présence, prononce un discours plein d'éloquence. Catilina, voyant qu'il ne peut attendrir les sénateurs, s'écrie furieux : *Puisque mes ennemis m'environnent et s'acharnent à ma perte, l'incendie qu'on allume contre moi, je l'éteindrai sous des ruines.* Il se précipite alors du sénat vers sa maison et de sa maison hors de Rome. — Il gagne les Gaules et se met à la tête de ses complices. — Le sénat, après avoir entendu Caton, Cicéron et J. César, condamne à mort les complices arrêtés. *Antonius* marche contre les autres. Catilina se voit cerné à la fois par les montagnes et par l'ennemi. Déjoué dans Rome, sans espoir de fuite et de secours, il prend la résolution d'attaquer lui-même *Antonius*, à la tête de ses deux mille hommes. Il déploie une valeur digne d'une meilleure cause; mais après une résistance opiniâtre, voyant qu'il n'a plus d'espoir, il se précipite dans les plus épais bataillons et tombe percé de coups.— La terre était jonchée des cadavres des conspirateurs qui, tous du moins, étaient morts en braves.— «Ainsi, dit Salluste en terminant, l'armée victorieuse était agitée par divers sentimens de joie, de douleur, de désespoir et d'allégresse (63).»

Conséquences. — Rome, tourmentée par cette conjuration qui l'avait mise quelque temps en péril, recouvra un peu de tranquillité; le sénat qui avait montré une noble fermeté, grace au talent et à la sagesse de Cicéron, inspira plus de respect, et les jeunes patriciens dissolus rentrèrent un instant dans le devoir; mais, la cause de ces commotions intérieures existant toujours, elle devait produire bientôt des événemens plus désastreux.

Ainsi on ne put empêcher l'effet que produisirent

sur Rome les guerres d'Asie qui se terminèrent alors. Le luxe d'Orient, l'accroissement du trésor public par Pompée, le pouvoir illimité donné à quelques citoyens, la vénalité des magistratures, les dénonciations des soldats à leurs généraux, la facilité de rassembler une armée quand on pouvait la payer ; toutes ces causes devaient apporter de grandes perturbations, bien qu'il se trouvât des hommes sévères et incorruptibles, comme Caton ; heureux et adroits, comme Pompée ; riches, comme Crassus ; habiles et ambitieux, comme César.

LECTURE. — La tragédie de *Catilina*, par Crébillon ; celle de Voltaire ; les plus beaux passages de la traduction des *Catilinaires*.

Portrait de Cicéron, par Thomas (*Cours de littérature*).

FAMILLE DE CICÉRON.

M. TULLIUS CICÉRON.

M. TULLIUS CICÉRON, d'Arpinum, ép. Helvia, fille d'Helvius.	L. TULLIUS CICÉRON.

M. T. CICÉRON, orateur, consul avec C. Antonius, tué par l'ordre d'Antoine.	Q. CICÉRON, préteur, tué par les triumvirs, ép. *Pomponia*, sœur d'Atticus.	L. TULLIUS CICÉRON, dont l'orateur pleure la mort dans l'épître à Atticus.

Enfants de M. T. Cicéron, l'orateur :

M. CICÉRON, consul avec César Auguste. Peu remarquable.	TULLIA, mariée trois fois : 1° avec Pison Frugi ; 2° avec Crassipédius ; 3° avec Dolabella

Premier Triumvirat.—Malgré tant de triomphes au dehors, la république romaine allait finir. Sylla avait donné l'exemple du pouvoir absolu, et Rome renfermait des citoyens trop puissans pour qu'ils continuassent de se soumettre à la multitude. Entre tous s'élevaient *Pompée*,*Crassus* et *Jules-César*. Pompée avait acquis le surnom de *grand* par ses exploits en Afrique et en Asie; Crassus avait profité sans remords des proscriptions de Sylla, et amassé par ce moyen infâme d'immenses richesses. Jules-César, de l'une des plus illustres et des plus anciennes familles de Rome et qui offrait l'union la plus complète des talens civils et militaires, plus jeune et plus habile que les deux autres, les engagea à s'allier avec lui, et ces trois sénateurs formèrent le *premier triumvirat*.

Les triumvirs ne laissent au sénat qu'une ombre de pouvoir, et partagent entre eux le commandement des légions. Pompée reste en Italie, César part pour les Gaules, et Crassus, aveuglé par sa présomption et sa cupidité, va trouver en Orient une fin déplorable: vaincu par les Parthes, il périt, lui, son fils et toute son armée, dans les sables de la Mésopotamie.

César dans les Gaules. — Les premières actions de César eurent lieu en *Asie* et au siége de *Mytilène*, et elles lui méritèrent une couronne civique. Pour éviter la colère de *Sylla*, qui disait *qu'il y avait en lui plus d'un Marius*, il se retira chez Nicomède, roi de Bithynie, d'où quelque temps après il passa à Rhodes, et de Rhodes il passa à Rome, où Sylla s'était démis de son autorité. César s'y fit tellement aimer et admirer par sa générosité et sa magnificence, qu'il emporta sur des concurrens considérables les charges de tribun, de questeur, de souverain pontife, et enfin celle de gouverneur d'Espagne où il soumit les nations qui ne voulaient pas reconnaître la république. Il brigua le *consulat* qu'il obtint par le crédit de *Crassus* et de *Pompée* qu'il réconcilia. Il eut pour collègue *Calpurnius Bibulus*,

auquel il laissa si peu d'autorité, que l'on disait, par raillerie, sous le consulat de Jules et de César. Peu après, César, appuyé de L. Pison, dont il avait épousé, en quatrièmes noces, la fille Calpurnie, et de Pompée, son gendre, se fit nommer au gouvernement des Gaules et de l'Illyrie qui lui fut décerné pour cinq ans. *La Gaule Cisalpine* était la province la plus voisine de Rome, la *Transalpine*, celle qui ouvrait le plus vaste champ au génie militaire, celle qui promettait le plus rude exercice, la plus dure et la meilleure préparation à la guerre civile.

César prit la *Gaule* par l'est, où Rome avait pour allié le puissant peuple des *Eduens;* il suivit les Alpes et le Rhin. D'abord il eut à combattre les Helvétiens, qui, abandonnant leurs montagnes, venaient au nombre de 378,000 pour traverser la province romaine et s'établir à l'occident dans le pays des *Santones*. César leur barra le chemin par un mur de dix mille pas qu'il éleva du lac de Genève au Jura, les força de se rejeter sur le pays des *Séquaniens*, les atteignit au passage de la *Saône*, et, après une sanglante victoire près d'*Autun*, obligea ce qui restait à gagner l'Helvétie.

Alors il lui fallut chercher sur les bords du Rhin, au-delà de Besançon, les 120,000 guerriers de la belliqueuse nation des Suèves qui voulaient tout au moins partager la Gaule avec les Romains. Les légions hésitèrent; mais, ranimées par une parole de *César*, elles détruisirent, dans un furieux combat, presque toute l'armée barbare (58 ans av. J.-C.).

César poursuivit vers le nord la conquête de la Gaule. Protégés par leurs plaines bourbeuses, et par les forêts vierges de la Meuse et de la Seine, les Gaulois septentrionaux, Belges et autres, se crurent au moment d'exterminer l'armée romaine. César fut obligé de saisir une enseigne pour faire avancer les siens; cinquante-trois mille Belges furent vendus comme esclaves.

César s'efforce dès lors d'isoler la Gaule de tout ce

qui l'entoure, de la Germanie d'où lui viennent de nouveaux guerriers, de la Grande-Bretagne, qui sans cesse communique avec elle et entretient le *fanatisme druidique*.

Maître de la partie orientale, il fait tourner la Gaule du midi par ses lieutenans; le jeune Crassus attaque et soumet l'*Aquitaine*, tandis que lui-même soumet l'armée vers la Loire, et réduit toutes les tribus des rivages, cernant ainsi la Gaule centrale, ce foyer de la puissance des Druides.

Dans la même année (58), il jette en dix jours un pont sur le Rhin, refoule les Barbares qui se poussaient sur la Gaule et passe dans la *Grande-Bretagne*. Mais depuis cette invasion dans l'île sacrée des Druides, César n'eut plus d'amis chez les Gaulois.

La nécessité d'acheter Rome aux dépens des Gaules, de gorger tant d'amis qui lui avaient fait continuer le commandement pour cinq années, avait poussé le conquérant aux mesures les plus violentes. Selon un historien, il dépouillait les lieux les plus sacrés, mettait des villes au pillage sans qu'elles l'eussent mérité. Partout il établissait des chefs dévoués aux Romains, et renversait le gouvernement populaire. La Gaule payait cher l'union, le calme et la culture dont la domination romaine devait lui faire connaître les bienfaits.

La disette obligeant César de disperser ses troupes, l'insurrection éclata de tous côtés; mais il attaque les peuples séparément, les accable les uns après les autres, et cherche à les effrayer par des mesures cruelles. Ses barbaries réconcilient toute la Gaule contre lui; les Druides et les chefs de clans se trouvent d'accord pour la première fois. Une vaste confédération se forme (52), un vercingétorix (général en chef) est choisi, et les légions, enveloppées de toutes parts, sont menacées d'une ruine entière.

A force d'audace et d'habileté, César parvient à les réunir; mais les Gaulois brûlent eux-mêmes leurs villes pour affamer les Romains au milieu des Gaules.

Découragés par une défaite, ils s'enferment dans *Alésia*, que César entoure de prodigieux ouvrages. La Gaule entière vint s'y briser, 250,000 Gaulois attaquèrent vainement les retranchemens romains.

Tournés, après de longs combats, par la cavalerie de César, ils s'enfuirent et se dispersèrent; le vercingétorix vint se livrer lui-même, et César ternit l'éclat de ses armes par la mort de son rival.

L'année suivante, César parcourut la Gaule pour vaincre toutes les résistances partielles et achever la soumission du pays. Dès ce moment (50), il agit envers les Gaulois avec modération et douceur; il les ménagea pour les tributs et engagea à juste prix leurs meilleurs guerriers; il en composa une légion tout entière, dont les soldats portaient une *alouette* sur un casque et qu'on appelait pour cette raison *Alauda.* La Gaule garda, pour condition de sa liberté, l'épée que César avait perdue dans la dernière guerre. Les soldats romains voulaient l'arracher du temple où les Gaulois l'avaient suspendue : Laissez-la, dit César en souriant, elle est sacrée!

Rivalité de César et de Pompée.—(50-49). César, après les succès brillans qu'il avait eus, prit occasion des honneurs extraordinaires qu'on venait d'accorder à Pompée, après son expédition d'Asie, pour demander le consulat avec la prolongation de son gouvernement; mais ayant appris que la brigue de ses ennemis avait fait rejeter sa demande parce qu'il était absent, il fut si piqué de ce refus, qu'il dit en mettant la main sur son épée : *Celle-ci obtiendra ce qu'on me refuse injustement.* Comme il était instruit par les tribuns, et surtout par l'orateur *Curion*, de tout ce qui se tramait à Rome contre lui, il passa les Alpes à la tête de trois légions, et s'arrêta à Ravennes. Dès que le sénat eut appris sa marche, il lui nomma un successeur, et rendit un décret (7 janvier 49) qui lui ordonnait de quitter son armée sous peine d'être déclaré ennemi de la république, sans aucun égard pour l'intercession des tribuns

dont la fuite donna du moins à son parti l'apparence de la popularité. A cette nouvelle, César s'approche du *Rubicon*, petite rivière qui séparait son gouvernement de la Gaule cisalpine du reste de l'Italie, et qu'on ne pouvait passer en armes sans se déclarer ouvertement rebelle aux lois et aux ordres du sénat. Il s'arrête quelque temps sur les bords de cette rivière : *Si je diffère à la passer*, dit-il, *je suis perdu ! et si je la passe, que je vais faire de malheureux !* Enfin, après avoir encore réfléchi un instant, il s'écrie : *Le sort en est jeté !* Il traverse le *Rubicon*, et arrive à *Rimini*, dont il se rend maître.

La prise de *Rimini* répandit la terreur dans Rome. Le sénat et les consuls abandonnent avec Pompée le siége de la république, et se dirigent vers la Campanie. César s'empare de la Toscane et de l'Ombrie, de *Confinium* après sept jours de siége, et de *Brindes* d'où Pompée s'enfuit en Epire avec trente cohortes, suivi des consuls et de la plupart des sénateurs.

César, après avoir conquis l'Italie en soixante-dix jours, subjugue la Sicile et la Sardaigne par ses lieutenans. Ayant essayé vainement de gagner Cicéron qui se retire dans le camp de Pompée, il entre à Rome et s'empare du trésor public, malgré l'opposition du tribun Métellus. Il laisse le gouvernement de cette capitale au préteur Lépidus, et à Marc-Antoine celui d'Italie ; puis se dirige vers l'Espagne, où il défait *Afranius* et *Pétreius*, lieutenans de Pompée ; et dans l'Espagne ultérieure, il contraint *Varron* à se ranger sous ses lois. A son retour en Gaule, il reprend le siége de Marseille qui lui avait fermé ses portes, et châtie sévèrement les habitans, tandis que ses lieutenans éprouvent des défaites, Dolabella et Caïus-Antonius en Illyrie, Curion en Afrique.

Nommé dictateur pendant son absence, César se rend à Rome pour prendre possession de sa charge, se fait créer consul pour l'année suivante, après douze jours abdique la dictature et se hâte d'aller joindre Pompée en Grèce. Il lui offre vainement la

paix. Forcé dans ses lignes à *Dyrrachium*, il se retire en Thessalie, et se retranche sur les bords du fleuve *Enipée*, non loin de *Pharsale*; Pompée ne tarde pas à l'y suivre, et ces deux illustres rivaux se livrent bataille; la victoire se déclare pour César (20 juin 48).—Pompée traverse la Thessalie en fugitif, s'embarque pour *Lesbos*, où il est joint par Cornélie, son épouse, et par Sextus, l'aîné de ses fils. De là, il va chercher un asile en Egypte, et trouve la mort à la vue du rivage. *Photin*, ministre du jeune roi *Ptolémée XII*, avait ordonné cet assassinat. Achillas, général égyptien, et Septimius, ancien centurion sous Pompée, en furent les exécuteurs.

A son retour à Rome, César jouit des plus grands honneurs : bientôt il fut nommé dictateur perpétuel et empereur. L'adulation fut portée au point qu'on plaça sa statue dans le Capitole, à côté de celle de Jupiter: elle portait cette inscription: *A César, demi-dieu*. On peut juger par là que la liberté n'était plus qu'un fantôme, et que les volontés de César étaient la suprême loi. Le dictateur, cependant, affecta beaucoup de douceur dans ses manières; la sagesse de ses lois, et son zèle pour le gouvernement, lui attachèrent tous les cœurs et tous les esprits.

LECTURE.—*Portrait de Pompée*, par Vertot (*Cours de littérature*).

Mort de César.—Celui qui s'était illustré dans les Gaules par neuf campagnes successives, de 58 à 50, sans mentionner tous les hauts faits par lesquels il se signala en Egypte, en Afrique et en Espagne; celui qui reçut les titres de dictateur et d'empereur, après avoir remporté la plus prompte victoire dans la Cappadoce dont Pharnace s'était emparé, après avoir enlevé à Déjotarus, roi de Galates et partisan de Pompée, la plus grande partie de ses états, César dictateur et empereur est lâchement assassiné. Les vrais républicains supportant impatiemment la gran-

deur et les prérogatives de César, forment une conspiration et conviennent de l'assassiner en plein sénat. *L. Cassius, Brutus, Tribonius,* étaient à la tête des conspirateurs ; César aimait tendrement *Brutus,* et l'avait comblé de faveurs après lui avoir sauvé la vie.

Le jour convenu pour l'assassinat arrive. César, tourmenté de noirs pressentimens, ne sait s'il doit se rendre au sénat ; mais sa destinée l'emporte : il s'y présente. A l'instant, il est percé de vingt-trois coups de poignard ; il aperçoit Brutus, et s'écrie douloureusement : *Et toi aussi, mon fils Brutus !* il se couvre le visage avec sa robe et meurt avec la tranquillité d'un grand homme. Ce héros était âgé de cinquante-cinq ans (15 mars 44). César avait fait le peuple romain héritier d'une partie de ses biens, et nommé Octave, son neveu, légataire universel et héritier de ses titres. Brutus, Cassius et les autres conjurés s'emparent de la puissance et des forces de la république ; mais Marc-Antoine, ami de César, chargé comme consul d'exécuter les ordres du dictateur, se saisit de ses registres, gagne son secrétaire et y fait écrire tout ce qu'il veut ; il lit le testament de César qui instituait héritier de son nom et des trois quarts de son bien C. Octavius, petit-fils de Julie, sa sœur, qu'il avait adopté ; laissait les jardins qu'il avait au-delà du Tibre au peuple romain, et à chaque citoyen en particulier une certaine somme d'argent. La tendresse, la reconnaissance pénétrant tous les cœurs, il acheva de les embraser par une oraison funèbre pathétique, et l'expression fut telle que la multitude en furie mit le feu aux maisons des conjurés ; ceux-ci sortirent de Rome pour se retirer dans les gouvernemens qu'ils tenaient de la victime elle-même : Brutus, en Macédoine ; Cassius, en Syrie ; Décimus Brutus, dans la Gaule cisalpine ; mais à peine furent-ils partis, qu'Antoine les fit priver de leur commandement. — Octave parut alors ; il avait dix-huit ans ; sur le refus d'Antoine de lui remettre l'argent de César, il

vendit son patrimoine pour acquitter les legs testamentaires. Cette noble conduite lui attira l'affection du peuple. Les vengeurs de *César* se divisèrent bientôt: Octave et Antoine devinrent rivaux ; le premier, déjà politique profond, s'attache l'orateur Cicéron, et par Cicéron la plus grande partie du sénat ; il gagne la multitude par des largesses, des jeux et des fêtes ; *Antoine*, dont le crédit tombe, se fait donner le gouvernement de la *Gaule cisalpine*. Soutenu par Lépide, général de *César*, et de l'une des plus anciennes maisons patriciennes, il va bloquer *Décimus Brutus* dans *Modène*, tandis qu'à la voix de Cicéron, qui prononce contre lui ses *Philippiques*, le sénat le déclare ennemi de l'Etat et livre les forces de la république au fils adoptif de *César*. La victoire se déclare pour *Octave ;* il rentre à Rome avec huit légions et se fait donner le consulat malgré le sénat qui commence à le négliger. *Une loi curiale* ratifie son adoption ; fils reconnu de J. César, il veut en être le vengeur. L'exil et la confiscation sont prononcés, par contumace, contre les meurtriers. Octave, mécontent du sénat, recherche un accommodement avec *Antoine* et *Lépide*. Ceux-ci passent avec dix-huit légions en Italie, et arrivent près de *Modène;* là se fit cette fameuse conférence qui dura trois jours, et qui se termina par l'union des trois chefs de la république.

LECTURE.—*Portrait de César*, par Vertot (*Cours de littérature*). *Mort de César*, tragédie de Voltaire.

Deuxième Triumvirat.—Octave, Antoine et Lépide se firent nommer *triumvirs ;* ils s'emparèrent de l'autorité souveraine pour cinq ans, se partagèrent les provinces, les légions, l'argent même de la république. Antoine eut les Gaules, à l'exception de la province Narbonnaise qui fut donnée à Lépide avec l'Espagne.

Octave-César eut l'Afrique, la Sicile, la Sardaigne, et les autres îles.

L'Asie était occupée par les conjurés; les triumvirs résolurent de marcher contre eux, et convinrent que Lépide resterait dans Rome avec trois légions, afin d'y maintenir la tranquillité. Avant de quitter Rome, ils firent périr les plus riches et les plus puissans citoyens qui leur donnaient de l'ombrage, et s'enrichirent par ces horribles proscriptions. Ces bourreaux se sacrifièrent mutuellement les têtes les plus chères. Lépide livra son propre frère; Antoine, son oncle; Octave, Cicéron, son protecteur. Les deux triumvirs, Antoine et Octave, allèrent ensuite asseoir leur camp dans la plaine de *Philippes*, où s'étaient réunis les conjurés. Brutus et Cassius furent défaits et se donnèrent la mort; ils furent nommés *les derniers Romains*.

LECTURE.—*Portrait de Cicéron*, par Vertot. (*Cours de littérature*).

Bataille d'Actium. — Octave, vainqueur des républicains, chercha ensuite à se détacher de ses collègues. La perte de Lépide ne lui coûta que quelques intrigues; mais il était plus difficile de se défaire d'Antoine, qui était aimé des légions, qui se voyait maître d'une grande partie de l'Asie, de l'Egypte entière, et soutenu par des rois puissans. Mais ce triumvir oubliait ses intérêts et ceux de sa patrie auprès de la belle *Cléopâtre*, reine d'Egypte, qu'il avait épousée et à laquelle il avait donné la Phénicie, la Basse-Syrie, l'île de Chypre, la Cilicie, l'Arabie et une partie de la Judée. Octave profita de la passion désordonnée d'Antoine pour indigner Rome contre son collègue; il réussit, et le sénat et le peuple l'engagèrent à porter la guerre en Egypte. Octave équipe une flotte considérable, et se rend près d'Actium, à l'entrée du golfe d'Ambracie, en Epire. La bataille devait décider sans retour de l'empire romain. L'action dura encore trois heures après la fuite d'Antoine. Cléopâtre s'enfuit en Egypte; Antoine la suivit, et tous deux se donnèrent la mort

pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur.

Antoine se perça le sein de son épée, au printemps de l'année qui suivit la bataille d'Actium, sur le faux avis de la mort de Cléopâtre, qui après avoir tenté, mais vainement, de séduire Octave, trouve moyen de se faire mourir dans le palais des Ptolémée où elle était captive.

LECTURE. — La tragédie de *Cléopâtre.* — Biographie de cette reine.

L'Egypte soumise. — L'Egypte et la Syrie deviennent provinces romaines; l'Asie-Mineure et la Grèce reconnaissent Octave-César pour souverain; les rois de Judée, d'Arménie, des Parthes lui envoient des ambassadeurs à Rhodes, et tous réclament sa protection. *Il confirme Hérode sur le trône de Judée,* lui demande le dénombrement de ses sujets, et donne la régence de la Mauritanie à *Juba,* fils du roi *Basius.* Rome, enfin, décerne à Octave les titres d'*auguste,* d'*empereur,* de *souverain pontife,* de *consul,* de *tribun,* de *censeur* et de *père de la patrie.*

« Octave dompte, vers les Pyrénées, les *Cantabres* « et les *Asturiens* révoltés; l'*Éthiopie* lui demande la « paix, les *Parthes* épouvantés lui renvoient les « étendards pris sur *Crassus,* avec tous les prison- « niers romains; les *Indes* recherchent son alliance; « ses armes se font redouter des *Rhètes* ou *Grisons,* « la *Pannonie* le reconnaît, la *Germanie* le craint, « et le *Wéser* reçoit ses lois. Victorieux par mer et « par terre, il ferme le *temple de Janus.* Tout l'uni- « vers vit en paix sous sa puissance, et *Jésus-Christ* « vient au monde l'an 4963 de la *Création.* »

GÉNÉALOGIE DE JÉSUS-CHRIST

SELON SAINT-MATHIEU.

David. — Salomon. — Roboam. — Abias. — Aza. — Josaphat. — Joram. — Ozias. — Joatham. — Achaz — Ezéchias. — Manassez. — Amon. — Josias. — Jéchonias. — Salathiel. — Zorobabel. — Abiud. — Eliacim. — Azor. — Sadoch. — Achin. — Eliud. — Eléazar. — Mathan. — Jacob. — Joseph, époux de Marie, mère de Jésus Christ.

DEUXIÈME SIÈCLE LITTÉRAIRE.

SIÈCLE D'AUGUSTE ET DES LATINS.

Depuis que *Rome* avait vaincu Athènes, elle s'était enrichie de tous les plus beaux ouvrages des artistes de la Grèce ; les statues, les tableaux, les vases magnifiques avaient décoré l'entrée triomphale du *destructeur de Corinthe*, dans la nouvelle capitale du monde. Le génie de Périclès revivait dans celui d'Auguste ; un siècle rival devait donner au monde littéraire de nouveaux maîtres et de nouveaux modèles. Cette époque de la naissance des lettres et des arts voit deux illustres protecteurs, Auguste et Mécène, son ministre et son ami. Parmi les écrivains qui se distinguèrent dans ce siècle, nous remarquons :

DANS L'ÉLOQUENCE : *Cicéron, Hortensius, César.*

DANS LA POÉSIE : *Horace, Virgile, Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, Lucain, Lucrèce, Pétrone, Phèdre.*

DANS LA TRAGÉDIE : *Ovide et Sénèque.*

DANS LA COMÉDIE : *Plaute et Térence.*

DANS LA SATIRE : *Perse et Juvénal.*

DANS L'HISTOIRE : *Jules-César, Salluste, Tite-Live, Quinte-Curce, Cornélius-Népos, Valère-Maxime, Florus, Justin, Diogène Laërce, Suétone, Tacite, Plutarque, Josèphe et Flavius-Josèphe,* ces deux derniers historiens juifs.

DANS LA PHILOSOPHIE : *Cicéron, Sénèque, Pline-le-Jeune.*

DANS LA MÉDECINE : *Antonius Musa, Cornélius-Celsus, Galien.*

DANS LA GÉOGRAPHIE : *Strabon, Pomponius Méla, Pline-le-Naturaliste.*

DANS LES ARTS : *Vitruve*, architecte ; *Marcus-Ludius*, peintre ; *Dioscoride, Agathopus, Cneius* et *Evodus*, graveurs. *Dans le drame*, Roscius, Esopus.

Pendant la marche ascendante de sa rivale, la Grèce continuait à jeter encore quelques vifs éclats de lumière, et s'enorgueillissait de Moschus, Bion, Théocrite *dans la poésie pastorale.*

De Zoïle et d'Aristarque *dans la critique.*

D'Euclide, d'Archimède *dans la géométrie.*

D'Hipparque *dans l'astronomie.*

De Nicandre *dans la médecine.*

De Pylade et Bathyle *dans l'art mimique.*

Tableau synoptique à faire, *et notices biographiques à analyser.*

LECTURE.—*Esquisses littéraires* de l'auteur.

DYNASTIES D'ÉGYPTE.

LES PTOLÉMÉES.

NOTA. *Les dates indiquent la fin du règne de chaque prince et par conséquent le commencement de celui du successeur.*

PTOLÉMÉE I (SOTER I), fils de LAGUS, 283.
ép. 1. Eurydice, fille d'Antipater; 2. Bérénice; 3. (*Enfans naturels.)

1. PTOL. CÉRAUNUS roi de Macédoine. 279.
2. PTOL. II, PHILADELPHE. 247. ép, 1. Arsinoé, fille de Lysimaque; 2 sa sœur Arsinoé.
2. ARSINOÉ.
3. MAGAS. de Cyrène. — BÉRÉNICE.

PTOL. III, ÉVERGÈTES, ép. Bérénice, fille de Magas. 222.
BÉRÉNICE, ép. le roi Antiochus II. Théos.

PTOL. IV. PHILOPATOR. 205. ép. 1. Arsinoé sa sœur; (2. Agathocléa).
MAGAS.
ARSINOÉ.

PTOL. V. ÉPIPHANES. 181. ép. Cléopâtre, femme d'Antiochus-le-Grand.

PTOL. VI PHILOMÉTOR. 146. ép. Cléopâtre, sa sœur — CLÉOPATRE la jeune
CLÉOPATRE:
PTOL. VII. ÉVERGÈTE II. PHYSCON, 117. ép. 1 Cléopâtre, sa sœur; 2. Cléopâtre la jeune; 3. Irène).

2 PTOL. VIII (SOTER II), LATHYRUS. 107 88 (*). ép. 1, 2. ses deux sœurs. (3 enfans naturels).
2 CLÉOPATRE SÉLÈNE.

2 PTOL. IX. ALEXANDRE I. 88. ép. Cléopâtre, f. de Ptol. Lathyrus.
2 CLÉOPATRE.
3 PTOL. APPION. roi de Cyrène. 93.

2 CLÉOP. 88. ép. Alex. I.
2 BÉRÉNICE.
3 ALEX. II 80. ép. Bérénice. — PTOL. fr. d'Auletès roi de Chypre.
3 PTOL. XI. AULETÈS 52. ép. 1. Cléopâtre, sa sœur; 2. Inconnues.

CLÉOP. TRIPHÈNE, fille d'Auletès.
BÉRÉNICE, fille d'Aul. ép. 1. Séleucus; 2. Archélaüs.

PTOL. AULETÈS, rétabli.

PTOL. XII, fils d'Aul. 48. ép. Cléopâtre, sa sœur.
PTOL. XIII. 44. fils d'Aul. ép. Cléopâtre, femme de Ptol. XII.

CLÉOPATRE, femme de Ptol. XIII, ép. le triumvir Antoine.
ARSINOÉ. 43.

(*) Car il fut rétabli.

1er SIÈCLE
APRÈS JÉSUS-CHRIST.

LES CÉSARS.

ÉVÉNEMENS.

ROME. — État du monde. — Changement dans l'empire. — 9. Défaite des légions romaines en Germanie. — Règne et caractère d'Auguste. — Règne des douze Césars. — 79. Première éruption du Vésuve.

ÉGLISE. — 33. Mort de Jésus-Christ. — Prédication de l'Évangile. — 64. Précis des persécutions de l'Église. — 70. Prise de Jérusalem, par Titus.

DÉCOUVERTES. — 15. *Verre malléable.* — 16. *Introduction des habits de soie, par* Tibère. — 60. *Découverte de l'aimant.*

Développement.

ÉTAT GÉOGRAPHIQUE, PHYSIQUE, LÉGISLATIF ET RELIGIEUX DE L'EMPIRE ROMAIN A L'AVÉNEMENT D'AUGUSTE.

L'EMPIRE ROMAIN était tranquillement soumis à Octave, surnommé *Auguste* après la bataille d'Actium, et proclamé empereur (29). Il avait pour bornes au nord le Rhin et le Danube, à l'est l'Euphrate, au sud la Péninsule arabique, les cataractes du Nil et le mont Atlas; à l'ouest l'océan Atlantique.

Des vingt-six provinces dont il se composait, *Auguste* attribua les douze plus tranquilles au sénat, qui les fit administrer par des *préteurs* et des *consuls* de son choix; il se réserva les quatorze autres, qui, moins soumises, avaient besoin d'armées permanentes; de sorte que toute la force militaire demeura entre ses mains. Il déguisa la monarchie sous les formes républicaines, mais il n'en conserva pas moins le pouvoir absolu, quoique la souveraineté semblât toujours être la propriété du peuple et du sénat.

Les Germains étaient à peu près les seuls peuples qui figurassent

à côté de l'empire romain dans le monde ; les arts et les sciences étaient presque tous parvenus à leur perfection ; mais les Romains et la plus grande partie des peuples païens avaient des idées indignes de Dieu et de son culte.

Les religions anciennes avaient toutes le même fonds : esprit d'exclusion, cercle resserré où elles enfermaient les devoirs de l'homme, et par suite ses espérances et ses droits ; en général les dieux des peuples anciens étaient *dieux de la patrie* et de la patrie seule. Ces peuples en étaient jaloux et les gardaient pour eux. Chez eux le sentiment de *la charité universelle* était inconnu. Les *droits*, disait *Carnéade*, ambassadeur athénien chez le peuple romain, *ont été* fabriqués suivant l'*intérêt* ; ils changent avec les mœurs, ils changent avec les temps ; mais quant à un droit naturel, absolu, *il n'en existe pas* (129 ans av. J.-C.). Telle était la philosophie de l'Occident ; la philosophie de l'Orient n'était pas beaucoup plus avancée. Le peuple juif, fidèle héritier de l'antique loi, était revenu depuis long-temps de sa captivité à Babylone, sans avoir oublié l'institution mosaïque. D'un autre côté, l'industrieuse Alexandrie avait attiré dans ses murs beaucoup de Juifs. La Judée apprit le *platonisme* sous la direction de *Philon* ; il se forma une secte nombreuse et puissante qui voulut lire dans la Bible le développement symbolique des dogmes platoniciens. On tentait de réconcilier la philosophie avec les dieux exilés de l'Olympe. En un mot, il n'y avait nulle part ni un système de philosophie qui pût être populaire, ni une religion même passable pour le peuple. Le besoin d'unité se faisait sentir de toutes parts ; le polythéisme s'éteignait, le déisme demandait à s'épurer : alors parut le *christianisme*, révélation de rédemption et d'héroïsme, qui parlait d'avenir, d'égalité et de salut, et qui changea la face du monde !

Le règne de l'empereur Auguste se prolongea jusque dans la quatorzième année de ce siècle.

Sa prospérité ne fut guerre troublée que par la défaite des Romains en Allemagne, où trois de leurs légions furent détruites par *Arminius* ou *Herman*, chef germain qui commandait les *Chérusques*, et attira *Varus*, général romain, dans les nouvelles *fourches caudines* de la forêt de *Teutchberg*.

Auguste, aidé pendant long-temps des sages conseils et des talens militaires et politiques d'*Agrippa*, sut, par la douceur de son gouvernement, conserver jusqu'à sa mort l'amour du peuple qu'il avait dépouillé de sa liberté. Sans avoir un génie supérieur et des talens extraordinaires, il eut assez d'habileté et de prudence pour se servir de toutes les occasions

qui pouvaient le conduire au but de son ambition; et il devint meilleur lorsque l'autorité illimitée lui rendit le crime inutile. Il ne cessa pas d'être dissimulé et voluptueux; mais le repos qu'il avait procuré à l'empire, l'état florissant dans lequel il le laissa couvrirent ou excusèrent ses défauts aux yeux des Romains; et, grace aux flatteries des poètes qu'il protégeait, ainsi que Mécène, ils furent presque oubliés par la postérité (14). Auguste mourut à *Noles*, l'an 14 de J.-C., à l'âge de soixante-seize ans, après en avoir régné quarante-quatre. Plusieurs conspirations troublèrent son règne; Corneille a immortalisé celle de *Cinna*; mais c'est surtout dans sa famille qu'il trouva des inquiétudes et des chagrins. D'abord il perdit le jeune et brillant Marcellus, si bien chanté par Virgile (Enéide, livre VI). Julie, veuve de ce prince, mérita d'être exilée comme Ovide, à cause du déréglement de sa conduite; ses fils adoptifs, Caïus et Lucius-Agrippa, moururent tous les deux à la fleur de l'âge. Privé de tous ses héritiers, il fixa son choix sur *Tibère*, dont il connaissait les vices. Il laissait l'empire en proie alors à la plus affreuse corruption; le peuple n'ambitionnait plus que du pain et des spectacles (*panem et circenses*), et les riches, courbés sous la tyrannie, se laissaient aller au luxe et à la débauche. Auguste était sur le trône un profond comédien. Quand il se vit certain de mourir, il dit à ceux qui l'entouraient: *Eh bien, trouvez-vous que j'aie bien joué le drame de la vie? Alors applaudissez, frappez des mains*. On a dit de ce prince qu'il aurait dû ne jamais naître ou ne jamais mourir.

LECTURE. — *Portrait d'Auguste.*

Parallèle entre Auguste et Louis XIV (Cours de littérature).

A FAIRE. — *Tableau synoptique de la famille d'Auguste.*

Le règne d'Auguste parut recevoir un nouvel éclat de l'incapacité et des vices de ses successeurs. *Tibère*, fils de sa femme *Livie*, fut un tyran soup-

conneux qui, outre plusieurs milliers de Romains, fit mourir *Germanicus*, son neveu, prince aimable et général victorieux.—*Pison*, gouverneur de Syrie, qui n'avait agi que par les ordres de Tibère, fut accusé de ce crime et périt d'une mort violente. Tibère fut aussi voluptueux que cruel et se retira dans l'île de Caprée pour se livrer aux plus infâmes débauches (37). *Séjan* avait été le digne ministre de ce tyran : il est sacrifié avec ses deux fils et sa fille, âgée de douze ans; la consternation règne dans Rome; une terreur universelle s'empare de tous les esprits; les exécutions se poursuivent, et les sénateurs, vils instrumens de l'empereur, justifient ce mot de leur maître : *Oh ! les lâches, qui vont au devant de la servitude !* Mais le monstre, souillé de crimes et de débauches, meurt étouffé lui-même par Macron, préfet du prétoire; il avait 37 ans et en avait régné 22. Jésus-Christ mourut sous son règne; Pilate envoya à Rome les actes de son procès; l'empereur proposa de mettre *le fils de Marie* au nombre des Dieux.

LECTURE. — La tragédie de *Tibère* par *Chénier*.

Caligula (37), fils de Germanicus, succéda à Tibère; il le surpassa par son humeur sanguinaire, par les actions les plus insensées, et par la plupart des vices dont l'humanité corrompue est capable. Il désirait *laisser au peuple romain un serpent pour le dévorer; au monde un Phaëton pour l'embraser*. Il fut assassiné par Chéréas, tribun d'une cohorte prétorienne.

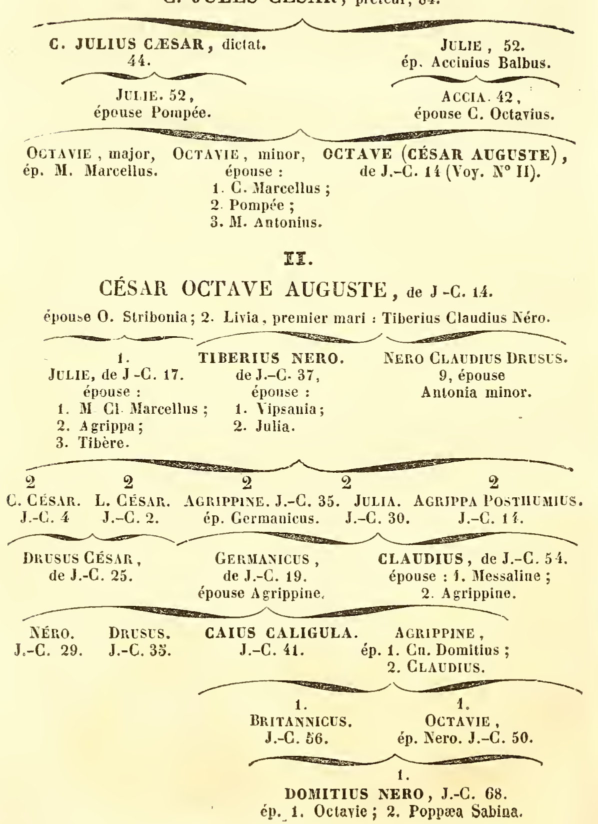
Ce monstre fut remplacé par *Claude* (41), que l'imbécillité rendait entièrement incapable de gouverner, et qui était, pour le malheur de Rome, le jouet de quelques favoris. Ce fut cependant sous ce règne que la Grande-Bretagne fut conquise. Sa femme *Agrippine* l'empoisonna.

Néron (54), qui lui succéda, fut un des plus grands tyrans qu'on trouve dans l'histoire. Il fit

mourir sa mère Agrippine, plusieurs de ses parens, et *un grand nombre* des plus illustres Romains. Il mit le feu à la ville de Rome pour se procurer le plaisir horrible de la voir brûler, et persécuta les chrétiens comme auteurs de cet incendie. Il fut enfin forcé de se faire poignarder par un affranchi pour échapper à la vengeance publique (68). On assure qu'en apprenant qu'il était condamné à mort comme ennemi public, il s'écria en pleurant : *Quel artiste le monde va perdre !* Il faisait des vers et jouait de la flûte.

LECTURE. — La tragédie de *Britannicus* par *Racine*.

GÉNÉALOGIE DES CÉSARS.



La mort de Néron excita une révolution dans l'état. L'élection passa aux légions et la constitution devint militaire; jusque là la dignité impériale s'était maintenue dans la famille d'Auguste par une espèce de succession.—Une fois l'élection usurpée par la légion, l'empire fut plongé dans de nouveaux malheurs. Dans l'espace d'un an, les différentes armées élurent trois empereurs qui périrent bientôt tous dans les guerres civiles: *Othon, Galba* et *Vitellius.* Les deux premiers étaient pleins de courage: l'un avait dit aux légions qui sollicitaient une gratification nouvelle : *Je choisis des soldats et ne les achète pas;* l'autre, se voyant perdu, se couche, dort bien, se perce à son réveil de son poignard et meurt. Le dernier rappelait *Caligula*, dont il avait été le favori. Un seul mot le fera connaître ; en contemplant le champ de *Bédriac* où avait été vaincu Othon, il dit en voyant les cadavres : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon* (69). On l'assassina après l'avoir trouvé le long de la voie Sacrée fuyant avec son boulanger et son cuisinier. « *Vitellius,* dit M. de Châteaubriand, « s'assit à l'empire qu'il avait pris pour un banquet ; « ses convives le forcèrent d'achever le festin aux gé- « monies. »

L'empire qui, par ses troubles, se précipitait vers sa ruine, en fut garanti par l'empereur *Vespasien*, sage, économe, magnanime et vaillant. Avec ce prince monta sur le trône une nouvelle famille qui donna à Rome trois empereurs, ce fut celle des Flaviens (69-79). Il commenca par restaurer les finances entièrement épuisées, soit en rétablissant comme provinces des pays que Néron avait affranchis, soit en remettant sur pied les douanes dont il haussa les droits ou en créa de nouveaux; sans cela il eût été impossible de rétablir la discipline dans l'armée, sa libéralité qui se montra dans les monumens qu'il fit élever tant à Rome que dans d'autres villes ; et les soins qu'il donna à l'instruction de la jeunesse, en établissant des maîtres payés aux frais de l'Etat,

suffirent pour le justifier du reproche d'avarice. Et quoiqu'il ait chassé de Rome, à cause de leurs opinions séditieuses, les stoïciens qui y étaient devenus nombreux depuis Néron, l'abolition des accusations de lèse-majesté, et la consécration qu'il rendit au sénat prouvent assez combien il était éloigné du despotisme.

Les pays qu'il remit sur le pied de provinces étaient *Rhodes*, *Samos*, la *Lycie*, l'*Achaïe*, la *Thrace*, la *Cilicie* et la *Comagène*. Les guerres extérieures sous ce prince, sont :

1° Celle contre les Juifs qui finit par la destruction de *Jérusalem* (70);

2° La guerre contre les Bataves et leurs alliés sous la conduite de *Civilis ;*

3° L'expédition d'*Agricola*, dans la Bretagne (78-85). Ce général soumit, non seulement l'Angleterre, et y établit la domination romaine, mais encore il attaqua l'Ecosse et en fit le tour par mer.— On reproche à *Vespasien* le supplice de *Sabinus* et d'*Eponine*.

Titus, son fils (79-81), le vainqueur de Jérusalem, rendit également le peuple heureux pendant son règne de deux ans. Il fut appelé, à cause de sa rare bonté et de sa bienveillance, *les délices du genre humain*. Jamais prince n'exprima mieux les devoirs d'un roi que Titus, en disant que *le jour où il n'avait fait de bien à personne était perdu pour lui* (81). Titus eut pour successeur son frère *Domitien* (81-96), qu'on surnomma *Néron chauve*, rapace par besoin et cruel par peur ; mais ce tyran, qui avait fait mourir un grand nombre de Romains, ayant été massacré à son tour, l'empire eut une suite de bons empereurs.

Nerva, pendant son règne de deux ans (de 96 à 98), commença cette heureuse époque par la diminution des impôts, par la faveur qu'il accorda à l'industrie, par l'abolition de *l'action de lèse-majesté*, par la tolérance envers les nouveaux juifs ou chré-

tiens; et par le rappel des exilés. Ce bon vieillard de 70 ans paya sa dette à son pays en adoptant Trajan, alors âgé de 40 ans passés.

Première éruption du Vésuve. — Situé à environ trois lieues en ligne droite de la ville de Naples, et dans une vaste plaine où la nature semble avoir pris plaisir à se montrer prodigue de ses dons les plus précieux, le *Vésuve* s'élève comme une île, à trois mille six cent quatre-vingt-quatorze pieds au-dessus du niveau de la mer. L'ensemble de la montagne a vingt-quatre milles de contour dans sa base.

Ce fut la première année du règne de Titus, et la soixante-dix-neuvième de l'ère chrétienne qu'*Herculanum*, *Stabie*, *Pompéia* furent englouties. *Pline l'ancien* perdit la vie dans le désastre affreux que causa cette éruption du volcan, une des plus terribles dont il soit fait mention dans l'histoire.

ÉGLISE.

MORT DE JÉSUS-CHRIST.—Jésus-Christ naquit à Bethléem, dans la nuit du 25 décembre. C'est en vain qu'*Hérode* voulut l'envelopper dans le *massacre des innocens;* il mourut lui-même, et l'enfant miraculeux fut élevé à Nazareth, où, pendant 30 ans, obscur artisan, il fit des charrues et des jougs. Bientôt, sous le règne de Tibère, il prêche dans toutes les contrées de la Judée, et confirme par la plus sainte vie sa mission divine. Il fonde une religion qui régénère le monde; sa morale ne respire que douceur, tolérance, charité. Il prêche *du haut des maisons;* sa parole est puissante, son ton celui de l'inspiration, une confiance absolue dans la vérité de son enseignement et dans la nature divine de sa mission le soutenait dans tous les instans. Il se met à la portée de tous les esprits; cependant il est persécuté par les Juifs trop ignorans pour penser que l'état social a besoin d'une révélation nouvelle. Les *Pharisiens*, secte ambitieuse, excitent ce peuple à *la fureur*, et Jésus-Christ, « livré à ses ennemis par « Judas, abandonné de ses disciples, renié par Céphas (Pierre), « se laisse interroger comme un criminel par les grands-prêtres « Anne et Caïphe, conduire devant le tribunal de Ponce-Pilate « qui, le reconnaissant pour juste, n'ose le délivrer, et devant celui d'Hérode II, qui le traite avec dérision. *Enfin il est con- « damné;* il endure avec une patience divine les plus cruels « outrages, et le supplice de la croix réservé aux esclaves. Il

« accomplit ainsi sur le mont *Golgotha* (Calvaire), selon les pro- « phéties, la rédemption du genre humain. Il meurt l'an 33, le « 3 avril, à trois heures après midi. » Il était âgé de trente-trois ans trois mois et neuf jours. Cette année concourt avec la quatrième de la 202e olympiade, à laquelle on rapporte précisément une grande éclipse de soleil.

PRÉDICATION DE L'ÉVANGILE. — La religion de Jésus-Christ fut bientôt répandue par ses disciples, et particulièrement par les *douze Apôtres*, à la tête desquels se montrent *Pierre* et *Jean*. Ils prêchèrent dans tout l'empire romain la doctrine de leur Maître; ils eurent beaucoup de succès, et fondèrent dans les trois parties du monde une foule d'églises dont les membres furent appelés *Chrétiens*. Conformément aux ordres de Jésus-Christ ils *baptisaient* dans l'eau courante ceux qui croyaient à la *révélation;* enfin, pour que la nouvelle religion ne fût pas altérée par la tradition, ils la consignèrent dans des écrits qui subsistent encore.

Les apôtres saint Mathieu, saint Jean, saint Marc et saint Luc écrivirent la vie de Jésus-Christ sous le nom d'*Evangélistes;* saint Paul, saint Pierre et saint Léon adressèrent des *épîtres* à des églises et à des particuliers. C'est ainsi que la foi se soutint, et que la conduite austère et pure des premiers chrétiens la propagea en tous lieux.

PREMIÈRE PERSÉCUTION.—Cependant les chrétiens eurent à souffrir beaucoup des juifs et des païens, et l'empereur *Néron* fut le premier qui employa contre eux la souveraine autorité. Ce prince cruel, irrité de ce que plusieurs personnes de son palais abandonnaient le culte que lui-même rendait aux idoles, publia un édit pour défendre, sous peine de mort, d'embrasser la religion chrétienne. Dans le même temps, un incendie qui arriva à Rome, et dont on accusa les chrétiens, devint le signal de la *première persécution*. Les principales victimes furent saint Pierre et saint Paul.

Saint Pierre fut crucifié la tête en bas; et saint Paul, en qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée.

DEUXIÈME PERSÉCUTION. — Après la mort de Néron, les chrétiens jouirent, pendant vingt-neuf ans, d'un peu de relâche, et ils continuèrent à se multiplier considérablement. Mais l'*empereur Domitien*, aussi ombrageux et aussi cruel que Néron, résolut de détruire cette religion nouvelle qui lui portait ombrage, et il commença contre les chrétiens la deuxième persécution de l'an 95.

Le plus célèbre martyr de cette persécution fut l'apôtre *saint Jean*. On le plongea dans une chaudière d'eau bouillante; mais il n'en ressentit aucun mal. Domitien le fit reléguer à *Pathmos* où il écrivit son *Apocalypse*. Ce ne fut qu'après la mort du tyran que saint Jean revint à Éphèse où il mourut à l'âge de cent ans.

TROISIÈME PERSÉCUTION. — Après saint Pierre, l'église de Rome fut gouvernée par des prêtres ou papes. C'est sous l'un d'eux, *saint Evariste*, que l'empereur *Trajan*, dont l'histoire d'ailleurs vante la clémence, ordonna que les lois sanguinaires portées contre les chrétiens par ses prédécesseurs fussent exécutées dans les différentes provinces de l'empire; et malgré l'éloge que Pline fit à Trajan des nouveaux religionnaires, l'empereur persista à commencer contre eux la troisième persécution, l'an 106.

Un des premiers qui souffrirent alors le martyre fut *saint Siméon*, proche parent de Jésus-Christ, et évêque de Jérusalem. Quoique âgé de cent vingt ans, ce saint vieillard supporta le supplice de la croix avec le plus sublime courage.

Parmi beaucoup d'autres martyrs, nous remarquons saint *Ignace*, évêque d'Antioche, qui fut interrogé par Trajan lui-même; il fut condamné et conduit à Rome pour y être exposé aux bêtes féroces, et servir de spectacle au peuple. L'histoire de son martyre, consommé l'an 107, est admirable.

Le sang des martyrs rendait l'Église féconde, et le nombre de ses enfans augmentait chaque jour.

QUATRIÈME PERSÉCUTION. — L'empereur Marc-Aurèle, prévenu par les calomnies dont on noircissait les chrétiens, se montra cruel à leur égard, et devint l'auteur de la quatrième persécution qu'ils eurent à souffrir.

Elle commença à Smyrne, l'an 166, et fut très violente si l'on en juge par le grand nombre de ceux qui souffrirent alors le martyre.

Les principaux sont saint *Polycarpe*, évêque de Smyrne, âgé de quatre-vingt-six ans, qui fut condamné à être brûlé vif; mais les flammes n'ayant point attaqué son corps, ses bourreaux le percèrent d'un coup d'épée; —*Pothin*, premier évêque de Lyon, âgé de quatre-vingt-dix ans. —*Blandine*, jeune esclave à laquelle on ne put arracher, dans les tortures, que ces admirables paroles : *Je suis chrétienne; il ne se commet point de crimes parmi nous.*

Cependant la fureur de la persécution se ralentit à l'occasion d'un secours miraculeux que les prières d'une légion chrétienne avaient obtenu à l'armée romaine, dans une expédition contre les Marcomans. Mais la tranquillité que la politique força Marc-Aurèle d'accorder aux chrétiens ne dura pas long-temps : la persécution se ralluma trois ans après, et éclata surtout dans les Gaules.

CINQUIÈME PERSÉCUTION. — *L'empereur Sévère* parut d'abord favorable aux chrétiens; mais la première année de son règne, il publia contre eux de sanglans édits (199).

La persécution commença en Égypte, l'an 202; elle y fut très violente et s'étendit ensuite dans les Gaules et à Carthage.

Parmi les martyrs qui, dans cette persécution, répandirent leur sang pour la foi, l'on distingue : en Égypte, *Léonide*, père *d'Origène*, qui, appliqué à la question, confessa courageusement sa foi; dans les Gaules, *saint Irénée*, disciple de saint Polycarpe, et successeur de saint Pothin. On voit encore à Lyon une ancienne inscription qui indique que, sans compter les femmes et les enfans, le nombre des martyrs s'éleva à dix-neuf mille.

C'est à l'époque de cette persécution qu'on remarque entre autres, à Carthage, le martyre héroïque de sainte *Félicité* et de sainte *Perpétue*.

SIXIÈME PERSÉCUTION. — Les empereurs qui succédèrent à *Sévère* ne persécutèrent point les chrétiens; ceux-ci furent tranquilles pendant vingt-quatre ans; *Alexandre* leur fut même favorable.

Mais l'empereur Maximin les tyrannisa de nouveau. Cette nouvelle persécution commença l'an 235, dura trois ans et tomba principalement sur les évêques et les prêtres : on condamna au dernier supplice tous ceux dont on put se saisir.

SEPTIÈME PERSÉCUTION. — Dès le commencement de son règne, l'empereur *Décius* publia contre les chrétiens un édit sanglant, qu'il envoya à tous les gouverneurs de province; l'exécution s'en fit avec une extrême rigueur, et commença l'an 250.

Le pape saint *Fabien*, saint *Alexandre*, évêque de Jérusalem, saint *Babylas*, évêque d'Antioche, et surtout saint *Pione*, furent les plus illustres martyrs.

Origène, alors âgé de soixante ans, fut encore appliqué à la torture, mais il en réchappa.

HUITIÈME PERSÉCUTION. — L'empereur *Valérien* excita contre les chrétiens la huitième persécution. Elle commença l'an 258.

Parmi les martyrs, nous distinguerons le diacre saint *Laurent*, qui fut mis sur un gril et rôti à petit feu; le pape saint *Etienne*, saint *Cyprien*, évêque de Carthage; et à Césarée, en Cappadoce, un jeune enfant nommé *Cyrille*, qui montra un courage extraordinaire pour cet âge.

NEUVIÈME PERSÉCUTION.—*L'empereur Aurélien* ne s'était pas d'abord montré contraire aux chétiens; mais il changea tout à coup de conduite à leur égard (275). Il était sur le point de signer un édit contre eux, lorsqu'il fut arrêté par la foudre qui tomba à ses pieds. Cependant, sur la fin de son règne, il publia de sanglans rescrits dont sa mort, arrivée peu après, empêcha l'exécution.

On rapporte à cette persécution le martyre de saint *Denis*, premier évêque de Paris, qui eut la tête tranchée sur une mon-

tagne près de cette ville, nommée, peut-être pour ce sujet, *mont des Martyrs,* et vulgairement Montmartre.

Nous trouvons aussi dans quelques auteurs que, du temps du paganisme, on y avait élevé un temple à Mars.

DIXIÈME PERSÉCUTION. — L'empire romain qui, depuis trois siècles, faisait de continuels mais inutiles efforts pour détruire le christianisme, en fit un dernier pour essayer de l'abattre. *Dioclétien* régnait alors en Orient, et *Maximien* en Occident. Ces deux princes s'accordèrent parfaitement pour persécuter les chrétiens, et la persécution générale commença l'an 303. On l'appelle *ère des Martyrs.*

Maximien fut particulièrement secondé par *Rictus Varus,* son préfet dans les Gaules. Saint *Quentin* à Amiens, saint *Victor* à Marseille, saint *Vincent* à Saragosse, et bien d'autres souffrirent courageusement le martyre, pour soutenir la foi qu'ils avaient embrassée, et qu'ils avaient vu établir par beaucoup de miracles.

Mais ce qui doit surtout fixer notre attention sur les martyrs de cette persécution, c'est le dévouement admirable d'une légion tout entière, composée de chrétiens, qui se laissa égorger plutôt que de renoncer à sa religion, et cela sans murmure et sans aucune résistance. C'est la *légion fulminante.*

A FAIRE : *Tableau des persécutions.*

JUDÉE.

RUINE DE JÉRUSALEM. — Les Juifs, fatigués du joug des Romains, tentèrent de s'en délivrer; mais leur révolte fut cause de leur ruine. Les chrétiens, prévoyant le danger, se retirèrent dans la petite ville de *Palla.* En effet, les Romains attaquèrent les rebelles, qui eurent d'abord quelques succès ; mais *Vespasien,* général expérimenté, ayant été appelé au commandement de l'armée, reprit bientôt l'avantage, et bloqua Jérusalem; la division se mit alors parmi les Juifs; les vivres manquèrent, et cette ville se vit réduite à la plus horrible famine. *Vespasien,* ayant été nommé empereur, laissa le commandement à son fils Titus, qui réduisit Jérusalem à la dernière extrémité; enfin, il parvint à s'en emparer. Les soldats romains mirent tout à feu et à sang. Les Juifs furent anéantis ou dispersés. En mémoire de cet événement, on fit frapper une médaille qui représentait une femme enveloppée d'un manteau, assise au pied d'un palmier, la tête appuyée sur sa main, avec cette inscription : *La Judée captive.* Ainsi fut accomplie la prédiction de Jésus-Christ ; ainsi tomba ce peuple grand, original, voué tout entier à la mission d une idée, de l'unité morale de Dieu ; mais cette idée juive se transforme en

idée chrétienne, et cette conséquence merveilleuse d'événemens et de faits était nécessaire à l'histoire morale du monde.

LECTURE. — Récit du siège de Jérusalem par *Josèphe.*

RÉFLEXIONS SUR LE CHRISTIANISME.

Le christianisme sépare l'histoire du genre humain en deux portions distinctes. Depuis la naissance du monde jusqu'à Jésus-Christ, *c'est la société des esclaves avec l'inégalité des hommes entre eux, l'inégalité de l'homme et de la femme;* depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, *c'est la société avec l'égalité des hommes entre eux; l'égalité de l'homme et de la femme; c'est la société sans esclave, ou du moins sans le principe de l'esclavage.*

Après avoir prêché l'Évangile, Jésus-Christ laisse sa croix sur la terre; c'est le monument de la civilisation moderne. Du pied de cette croix, plantée à Jérusalem, partent douze législateurs, pauvres, nus, un bâton à la main, pour enseigner les nations, changer et renouveler la face de la terre.

En proscrivant la sensualité, l'amour des richesses, toutes les passions ignobles; en annonçant au-delà de la tombe une vie plus importante pour sa durée éternelle que toutes les félicités de la terre, le christianisme se conciliait tous ceux qui avaient conservé le sentiment de la dignité humaine.

En proclamant une révélation immédiate, une communication directe avec la Divinité, et une succession d'inspirations obtenues par la foi et la prière et accompagnées de forces surnaturelles, elle plaisait à ceux que la soif du merveilleux, et le nouveau platonisme avait accoutumés à désirer un commerce habituel avec les natures surhumaines. En substituant des cérémonies simples, modestes et en petit nombre, à des *rites* les uns révoltans, les autres décrédités, elle satisfaisait la raison. Elle présentait aux pauvres les secours, aux opprimés la justice, aux esclaves la liberté comme un droit. Enfin, et ce ne fut pas à cette époque un de ses moindres avantages, elle interdisait toutes les recherches philosophiques et métaphysiques, recherches frappées de discrédit par les souvenirs, toutes les questions sur la nature et la substance de Dieu, toutes les hypothèses sur les lois et sur les forces de la nature et sur l'action du monde invisible, toutes les discussions sur la Destinée en opposition avec la Providence. Elle ne disait qu'un fait et n'offrait qu'une espérance; or, l'homme avait besoin d'une pierre pour reposer sa tête. Il lui fallait un fait, un fait miraculeux pour que, délivré du tourment du doute, il pût respirer, reprendre ses forces et recommencer ensuite le grand travail intellectuel.

LECTURE. — *Etudes historiques* de M. de Châteaubriand. — *Histoire de l'Eglise*, par Fleury.

2e SIÈCLE.

LES ANTONINS.

ÉVÉNEMENS.

ROME.—98. Règne de Trajan.—De 117 à 180. Règne des *Antonins.*— Situation de l'empire après la mort des Antonins.

PREMIÈRES INVASIONS DES BARBARES.

DÉCOUVERTES.—Système astronomique *de Ptolémée.*

Développement.

ROME.

Trajan, né Espagnol, appelé à cause de sa clémence le meilleur des princes, ajouta à l'empire romain la *Dacie* (*Valachie et une partie de la Hongrie*) et poussa ses conquêtes en Asie jusques au-delà du Tigre (117). Il protégea l'industrie et le commerce, fit élever de magnifiques monumens et mourut à *Sélinonte* (*Trajanopolis*).

A son exemple, *Adrien*, son cousin, son pupille et son successeur, aima la justice et s'efforça de mériter l'amour de ses sujets. Il fit un voyage par tout son empire, afin d'en connaître l'état par lui-même, et de remédier promptement aux désordres. Il disait qu'*un souverain, semblable au soleil, doit éclairer toutes les parties de ses états.* Cependant sa vertu ne fut pas sans tache comme celle des deux Antonins, ses successeurs (138).

L'histoire a remarqué que ce *voyageur couronné* évita de passer à *Italica*, son obscure patrie, qu'il persécuta ses amis, et mourut en plaisantant sur son ame. Adrien établit des colons à Jérusalem et bâtit sur ses débris une ville nommée *Elea capitolina*. Des Juifs, assemblés dans cette cité nouvelle, se révoltèrent encore et furent exterminés. La Judée se changea en solitude.

Le premier *Antonin*, surnommé le *Pieux*, fut le père de ses sujets ; son gouvernement pacifique, heureux, dura vingt-trois ans, et c'est sans doute le plus grand homme qui ait gouverné l'empire (161). Il mérita le nom de *second Numa* et de *père de la patrie*. Le second, connu sous le nom de *Marc-Aurèle*, fut surnommé le *philosophe*, titre qu'il mérita par sa sagesse et ses connaissances ; il eut en même temps les qualités d'un excellent prince et d'un bon général. Il remporta, en 174, une victoire célèbre sur les *Sarmates*, les *Quades* et les *Marcomans*. Marc-Aurèle reconnut, dit un père de l'Eglise, devoir ses succès aux prières des soldats du Christ ; c'est ce qu'on appelle le miracle de la *légion fulminante* (180). Son fils, *Commode*, lui succéda ; mais les cruautés du fils ne firent que faire ressortir les qualités du père.

OBSERVATIONS SUR L'ÉPOQUE DES ANTONINS.

Cette époque est le plus beau spectacle de toute l'histoire ; c'est la gloire de la civilisation, le vrai triomphe de l'établissement social ; 120 millions d'hommes gouvernés par des princes choisis à l'image de la Divinité, jouissent de l'abondance et de la paix ; les lettres et les arts, qui en font l'ornement et les délices, pénètrent dans toutes les parties de l'empire ; ils s'étendent des rives de l'Euphrate aux confins de la Calédonie, et des bords du Danube aux sables de l'Afrique. De toute part l'élégante architecture des Grecs, leur peinture et leur sculpture décorent les demeures des campagnes et consacrent les monumens des villes.

LECTURE.—*Portraits : Marc-Aurèle* et *Julien* (*Cours de Littérature*).

Situation de l'Empire. — C'est avec les deux Antonins que finissent les beaux temps de l'empire

romain. La plupart des autres empereurs joignirent les vices à l'incapacité ; les soldats, dont la faveur s'achetait depuis long-temps, commencèrent à faire des empereurs à leur fantaisie : ils massacrèrent quelques bons princes, parce qu'ils avaient voulu rétablir parmi eux la discipline militaire. On voit se succéder rapidement *Pertinax*, assassiné par ses soldats ; *Didius Julianus*, qui acheta la pourpre ; *Septime-Sévère*, conquérant, mais cruel ; *Caracalla*, qui fit massacrer son frère *Géta* , dans les bras de sa mère *Julia-Domna*, Syrienne de naissance ; il rappela les crimes et les folies de *Caligula*. *Macrin*, préfet du prétoire, l'assassina, et, devenu empereur, fut assassiné à son tour. *Héliogabale*, petit-fils de *Mœsa*, *sœur* de *Domna*, lui succéda. Ce jeune Syrien avait été élevé dans le luxe asiatique. Le vice qui gouverna plus particulièrement le monde avec *Héliogabale* fut l'impudicité. Cet empereur fut tué dans des lieux infects ainsi que sa mère.

A dater du règne d'Héliogabale, la profusion de la soie et de l'or, les vêtemens et les repas allèrent croissant. Le luxe et la débauche envahissaient tout. Un sénat de femmes avait été institué. Les *Germains* et quelques peuples de l'Orient, enhardis par le succès, firent des courses plus fréquentes sur les terres de l'empire, et trouvèrent une résistance toujours plus faible : la plupart des Romains dégénérés étaient incapables de porter les armes, et ne savaient plus que se courber sous le joug de leurs tyrans.

LECTURE. —*Précis des empereurs romains*, par Dumont.

3e SIÈCLE.

ANARCHIE MILITAIRE.

ÉVÉNEMENS.

ROME. — 222. Empereurs romains d'Alexandre-Sévère à Constantin (306). — 270. Règne d'Aurélien et de Dioclétien, 284.

PERSE. — 256. Second empire des Perses. — 223. Famille des Sassanides.

ORIENT. — 269. Défaite de Zénobie, reine de Palmyre.

GERMANIE. — Ligue des Francs. — Situation de l'église chrétienne.

DÉCOUVERTES. — *Plantation de la vigne en Europe sous* Probus.

Développement.

ROME.

Alexandre-Sévère (222) fit respecter l'empire par son économie et par son bon sens; mais il ne pouvait remédier au mal qui croissait; le fer des Barbares allait soumettre les légions, l'ancienne société disparaissait avec le polythéisme, un nouveau culte remplaçant le premier devenait le fondement d'une société nouvelle. *Mammée*, mère d'Alexandre, lui avait inspiré du respect pour le christianisme; elle assistait aux leçons *d'Origène*. Au moment où elle allait peut-être le lui faire embrasser, elle fut assassinée avec son fils; l'empire offre alors un dégoûtant spectacle.

Maximin.— C'était un Barbare (235); il était né en Thrace, sa mère descendait des Alains. Il avait huit pieds et demi de haut, sa force était extraordinaire, son ignorance étonnante, son caractère cruel, sa bravoure téméraire. Avec Héliogabale finissait l'ancien monde; avec Maximin commençait le nouveau: on sent la domination des Barbares, ils sont déjà sur le trône. En moins d'un quart de siècle, nous avons vu passer un Africain, un Assyrien, un Goth; nous franchirons plusieurs règnes qui ne nous présentent que guerres civiles, invasions de Barbares, territoires démembrés, provinces saccagées, plus de cinquante princes élevés et précipités: tel est le spectacle qu'on a sous les yeux jusqu'en 270.

Sous le règne d'Aurélien (271) et sous celui de Dioclétien (285), l'empire se releva de son état de faiblesse et recouvra un peu de son ancienne splendeur. *Aurélien*, fils d'un paysan de *Sirmium*, s'était élevé par sa valeur et ses talens. Il marcha contre les Goths, qu'il vainquit et auxquels il céda néanmoins la Dacie, puis contre les Allemands. Battu d'abord à Plaisance, il remporta sur ces derniers la victoire de Pavie (271). Rome, effrayée de l'invasion toujours croissante des Barbares, fit construire pour sa défense une muraille de vingt-un milles de longueur. Aurélien tourna ensuite ses armes contre *Zénobie*, reine de Palmyre. *Palmyre*, dans le désert de Syrie, fondée par Salomon dans le XIe siècle de l'ère ancienne, enrichie par le commerce de l'Inde, était une colonie romaine du temps de Trajan; *Odenat*, mari de Zénobie, se distingua tellement par ses victoires sur les *Perses*, que *Gallien* l'avait nommé *Auguste* avec lui, mais il fut assassiné en 267 par son cousin *Mœnius*. Dans cette circonstance, *Zénobie* s'était rendue maîtresse du gouvernement pour ses fils, mais sans être reconnue à *Rome*. Elle s'était emparée de la Syrie, de l'Egypte et d'une partie de l'Asie-Mineure, sous Claudius. *Aurélien* battit d'abord ses troupes près d'*Antioche* et d'*Emèse*; il se rendit ensuite maître de *Palmyre*, qu'il

détruisit parce qu'elle s'était révoltée; ses ruines attestent encore sa grandeur. Zénobie fut faite prisonnière, amenée à Rome où elle fut traitée avec distinction: mais Aurélien souilla cet exploit par le supplice de l'Athénien *Longin*, ministre de la reine, et qui avait écrit à l'empereur une lettre fière (Longin est l'auteur du traité du *Sublime* traduit par Boileau). L'administration d'*Aurélien* était toute militaire; il se faisait craindre et répandait des flots de sang pour se faire respecter, pour apaiser les révoltes; son secrétaire *Mnesthée* l'assassina. *Probus*, l'un de ses successeurs, repoussa les *Barbares*, et particulièrement les *Francs* et les *Bourguignons*. Il mourut assassiné.

A Aurélien avaient succédé *Tacite*(275), que ses soldats assassinèrent; *Probus* (276) qui fit fleurir l'agriculture, les arts et le commerce, qui fit planter des vignes en France, en Espagne, en Hongrie, qui fit rebâtir 70 villes et qui cependant fut assassiné par ses soldats près de *Sirmium*, sa patrie, victime de son amour pour le bien public; *Carus*, *Carin et Numérien* qui ne firent que passer sur le trône. Dioclétien, commandant des officiers du palais, se fit proclamer, après le meurtre d'*Arius-Aper*, préfet du prétoire.

Dioclétien, pour mieux se défendre contre les invasions, s'associa plusieurs collègues qui l'excitèrent à persécuter les chrétiens. Maximien, l'un d'eux, fait massacrer dans le *Valais* la *légion Thébaine*, toute composée de chrétiens qui refusaient de joindre à leur serment de fidélité des pratiques que leur religion condamnait. Dioclétien abdiqua volontairement l'empire qu'il avait gouverné avec assez de gloire; il se retira à *Salone* pour jouir du repos. Il mourut cependant rongé de regrets d'avoir abondonné le sceptre. Dans le partage de l'empire (292), *Dioclétien* avait obtenu les provinces orientales; *Galère*, la Thrace et les pays le long du Danube (Illyrie); *Maximien*, l'Italie, l'Afrique et les îles; et *Constance*, les provinces d'Occident, la Gaule, l'Espagne, la Bretagne et la

Mauritanie. Ce nouveau système eut sur l'esprit de l'administration une influence très marquée. Dioclétien avait pris formellement le diadème, et avec la pompe de l'Orient, il en introduisit le luxe à sa cour. Par là fut jeté le fondement d'un édifice que Constantin-le-Grand achèvera. A sa mort (305), *Constance* gouverna les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Il était probe, par conséquent pauvre; il protégea les chrétiens et eut d'Hélène, fille d'un hôtelier, *Constantin-le-Grand;* il mourut à *York*. Les légions, par un dernier essai de leur puissance, proclamèrent *Constantin* au nom des vertus de son père.

LECTURE. — *Règne d'Aurélien et de Dioclétien*, dans l'*historien Gibbon*.

PERSE.

NOUVEL EMPIRE DE PERSE. — (228) **DYNASTIE DES SASSANIDES.** — Nous avons vu, dans le troisième siècle avant Jésus-Christ, *Arsace* fonder le royaume des *Parthes*. Son génie et sa valeur lui avaient gagné l'affection de son peuple; ses successeurs firent plus d'une fois trembler les Romains; eux seuls eurent la gloire de résister aux conquérans du monde, qui essayèrent vainement de venger la mort de *Crassus*. Pendant le long espace de quatre cent soixante-dix ans, on ne sait rien de ce peuple; mais en 228, sous le règne d'*Artaban*, un homme d'une province de Perse, s'éleva par son courage aux premières charges de l'état. Il se nommait *Artaxercès;* il était fils d'un simple soldat appelé *Sassan*, nom qui a servi ensuite de distinction à sa glorieuse postérité. Il souleva les *Perses* contre les *Parthes*, remporta plusieurs victoires et finit par renverser leur empire : les Perses alors le proclamèrent souverain à la place d'*Artaban*. Après un règne de treize ans, plein de sagesse et de gloire, *Artaxercès*, à la fois philosophe, guerrier et législateur, mourut, laissant un fils nommé *Sapor*, qui recueillit paisiblement sa succession.

Ce prince ravagea la *Mésopotamie*, la *Syrie* et la *Cilicie*. Il se serait rendu maître de l'Asie, si *Odenat*, souverain de Palmyre, n'eût arrêté ses progrès. *Sapor* n'en fit pas moins prisonnier l'empereur *Valérien* qui fut écorché vif, après une captivité douloureuse. *Sapor*, à son tour, fut vaincu par *Odenat* et assassiné peu de temps après par ses satrapes. Le *nouvel empire perse* s'affaiblit depuis considérablement. Sapor II, dans le quatrième siècle, le releva un peu par ses conquêtes; mais il finit

par devenir la proie des Arabes, dans le septième siècle, sous le règne d'*Isdegerdes III*.

GERMANIE.

LIGUE DES FRANCS. — Le second et le troisième siècle ne nous offrent que des ravages continuels de la *Germanie*. L'empereur *Maximien* y porta au loin le nom romain; mais il ne put maintenir ses conquêtes, et il périt au milieu de ses brillans succès. L'oppression des Germains finit avec la vie de ce dernier. Ces peuples s'aperçurent enfin que leurs divisions devaient cesser, s'ils ne voulaient être subjugués. Devenus prudens par une expérience de *deux* siècles, les Germains, qui demeuraient entre le *Rhin*, le *Mein* et le *Weser*, se réunirent par une espèce de ligue dont ils annoncèrent le but par le nom qu'ils se donnèrent eux-mêmes, celui de *Francs*, c'est-à-dire *libres* de toute domination.

Dès lors les rôles changèrent : les Romains ne firent plus que rarement des ravages sur la rive droite du Rhin; mais les *Francs* s'accoutumèrent à porter la désolation dans les Gaules.

Ces peuplades germaines nous représentent en quelque sorte l'état social des sauvages de l'Amérique du Nord, divisés en peuplades, dont la chasse et les expéditions guerrières forment toute l'existence.

Il faut d'ailleurs distinguer chez les races germaines deux sortes de sociétés : l'une territoriale, que l'on a nommée la *peuplade* ou la *tribu*, société sédentaire et permanente, ayant pour objet la culture des terres, dont le soin était abandonné, sous la surveillance des maîtres, à des colons connus sous le nom de *lites*, sorte d'esclaves attachés au sol comme les colons romains.

L'autre purement militaire, à laquelle on a donné le nom de *bande*, association flottante et accidentelle, hordes indisciplinées, n'ayant rien du caractère militaire, mais possédant toute l'énergie grossière de la volonté; ce sont ces derniers qui envahirent l'empire romain; ils avaient néanmoins des *assemblées* où ils délibéraient sur leurs expéditions guerrières; c'étaient des convocations bruyantes dont il faut bien saisir l'esprit.

Il ne faut pas non plus perdre de vue deux caractères bien distincts : les uns envahirent la Gaule avec leur population tout entière, leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, et ne cherchaient que des établissemens; les autres ne formaient qu'une armée impatiente de butiner et de regagner leurs anciennes demeures.

Les *Goths* et les *Burgondes* (Bourguignons) appartenaient à la première de ces classes; les Francs composaient la se-

conde; les Wisigoths et les Bourguignons, aussitôt après la conquête, s'empressèrent de s'établir au milieu des provinces dont ils s'étaient rendus maîtres; ils se firent céder les deux tiers des terres et la moitié des esclaves; ils perdirent bientôt leur caractère énergique et devinrent laboureurs et bergers ; ils cessèrent d'être soldats.

Les Francs, au contraire, restèrent campés dans le territoire qu'ils avaient conquis; ils se réunissaient autour de leur chef, qui régnait sur les hommes et non sur le pays. La situation des Gaules à cette époque ressemblait à celle de l'Egypte sous les Mamelouks; les *Gaulois-Romains* continuaient à être régis par les lois romaines; les Francs suivaient la *loi salique*.

La loi des barbares était peu compliquée; la force était le seul droit reconnu; le *code des Francs* s'appelait *loi salique*, parce que sans doute elle avait été rédigée chez les Saliens; ce n'était pas un code législatif, mais une rédaction écrite des principales coutumes observées chez les Saliens. Il réglait le droit des Francs entre eux, leurs devoirs comme nouveaux propriétaires, et aussi leurs obligations envers les Gaulois; ces lois se modifièrent avec les relations nouvelles, mais elles conservèrent la rudesse teutonique de leurs premiers auteurs. — Les lois des Bourguignons, rédigées par *Gondebaud* et corrigées par Sigismond, prirent le nom de *lois Gombettes*. C'est le code le plus complet qui nous soit resté des barbares; la modération envers les habitans du pays conquis s'y manifeste d'une manière évidente; le citoyen gaulois est partout traité à l'égal du barbare libre.

La loi des Wisigoths, maîtres de toute la Gaule méridionale, était plus romaine que barbare, mais la rédaction n'en fut achevée qu'en Espagne.

Mais de toutes les institutions d'origine teutonique, celle qui a laissé les traces les plus profondes dans la société, c'est la loi des *Ripuaires*, moins barbare que la loi salique, moins romaine que celle des Wisigoths; elle a exercé une influence incontestable sur nos mœurs nationales, par les différentes formes de la procédure criminelle ordonnées par leurs lois pour la manifestation de la vérité; c'est dans ce code que l'on trouve le *duel judiciaire* ou combat singulier devant les juges. Ce mode de procédure, tout étrange qu'il nous paraisse, était un premier acheminement vers des mœurs plus douces. Toutefois, nous y rencontrons aussi la *torture*, cet affreux moyen de rechercher la vérité par les tourmens. Plus tard, le *combat judiciaire* dispense de la torture.

ÉTAT DU CHRISTIANISME AU 3e SIÈCLE.

Au milieu de la décadence générale, il se préparait une réforme nouvelle, par la propagation insensible de la religion chrétienne. Déjà, vers la fin de cette période, malgré plusieurs

persécutions, elle avait trouvé le moyen de s'introduire dans toutes les provinces et dans toutes les conditions, et elle était sur le point de devenir la religion dominante.

4e SIÈCLE.

PARTAGE DE L'EMPIRE.

ÉVÉNEMENS.

ROME. — 330. Constantin transporte le siége de l'empire romain à Byzance. — 355. Julien l'Apostat. — Faiblesse de l'empire. — 364. Premier partage de l'empire entre Valens et Valentinien. — 379. Théodose-le-Grand. — 395. Second partage entre Honorius (empire d'Occident) et Arcadius (empire d'Orient).

GERMANIE. — Commencement des invasions des *Francs*.

ÉGLISE. — États de l'Église. — 325. Concile de Nicée. — Précis des conciles.

DÉCOUVERTES. — 383. *Selles à chevaux.* — 398. *Invention des aréomètres, par* Hypathie. — 400. *Architecture gothique.*

Tableau de la famille de Constantin.

Développement.

ROME.

Constantin. — Prince ambitieux, politique et en même temps général habile, il maintint l'ordre dans l'empire et le rendit redoutable à tous ses ennemis. Il fut le premier empereur qui professa la religion chrétienne, éclairé par une vision miraculeuse qui lui promit la victoire sur le tyran *Maxence;* il était

déterminé par la conviction de la vérité, mais sans être d'abord corrigé par elle de ses anciens vices.

Ses grands talens, son règne glorieux, surtout le service éminent qu'il rendit au christianisme en le déclarant *religion dominante* dans ses États, lui méritèrent le nom de *Grand*. Ce prince avait transporté le siége de l'empire romain à *Byzance* qui prit de lui le nom de *Constantinople*.

Les divers partages qui s'étaient faits depuis *Dioclétien* avaient déjà préparé ce changement de résidence, puisque les Empereurs ou les *Augustes*, comme on les appelait, séjournaient dans différentes villes. Le séjour de *Dioclétien* était à Nicomédie, celui de *Maximien* à *Milan*, et *Constantin* lui-même n'avait que très peu demeuré à *Rome*. Ce nouvel établissement fut une révolution politique et religieuse. L'autorité civile fut totalement séparée de la puissance militaire, les préfectures remplacèrent les provinces, le despotisme de la cour succéda au despotisme militaire, le christianisme embrassé par l'Empereur remplaça le polythéisme. Les querelles de l'arianisme qui s'élevèrent alors fournirent à Constantin dans le concile de Nicée (325) l'occasion qu'il cherchait de faire valoir ses prétentions à s'immiscer dans la législation religieuse ; il montra dans son administration de l'activité, de la modération, une grande sagacité, et une sage condescendance pour les préjugés dominans ; mais il mourut trop tôt pour le bonheur de l'empire (395).

LECTURE. — Nouvelle division de l'empire dans les *Études géographiques* de l'auteur.

Les progrès déjà rapides de la religion chrétienne furent encore accrus à cette époque par les efforts de la cour qui en faisait en même temps le but de sa politique. — (Voyez à la fin du 5e siècle.)

Sous les fils de *Constantin*, l'empire perdit presque entièrement la consistance qu'il avait recouvrée. Il fut raffermi par *Julien*, surnommé l'*Apostat*. Cet em-

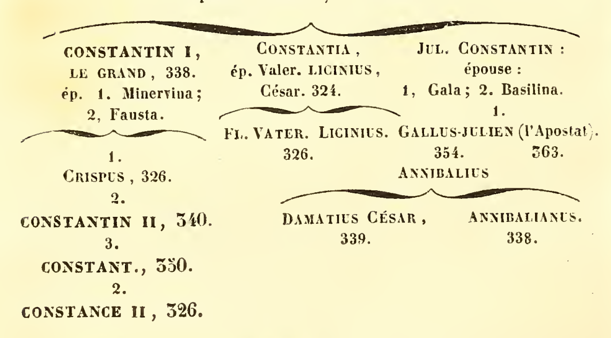
pereur joignait aux talens militaires et politiques le goût pour la philosophie, l'austérité des mœurs, l'esprit et l'éloquence; mais ces excellentes qualités étaient obscurcies par sa vanité excessive, par son attachement aux superstitions païennes, par sa dureté et ses injustices envers les chrétiens, dont il s'efforça d'anéantir la religion. Cependant sa mort prématurée fut une perte sensible pour l'État (363).

LECTURE. — *Portraits de Constantin et de Julien, dans l'Essai sur les Éloges*, par Thomas.

GÉNÉALOGIE DES CONSTANTINS.

CONSTANCE I, CHLORE, 306.

épouse : 1. Helena ; 2. Theodora.



Faiblesse de l'Empire.—La faiblesse de l'empire augmenta encore malgré les efforts que firent plusieurs empereurs pour le défendre. Parmi les peuples voisins qui y avaient été reçus, on avait pris des soldats, des ministres d'État, des généraux. Il paraît que les Romains voulurent se servir de ces barbares pour réprimer avec leur secours les autres étrangers qui viendraient les attaquer ; mais l'incor-

poration de ces peuples guerriers devait devenir fatale à un état dont la constitution intérieure n'avait plus de force. L'empereur *Valens* (378) avait permis à une horde très nombreuse de *Goths*, qui avaient été chassés par les Huns de leurs demeures en *Pannonie* (*Hongrie*) de s'établir dans la Thrace. Ces peuples ne se contentant pas des terres qui leur avaient été assignées, il fallut bientôt leur faire la guerre. Les Romains éprouvèrent une terrible défaite, dans laquelle l'empereur perdit lui-même la vie (378).

Théodose-le-Grand retarda encore par sa valeur la chute de l'empire; mais il lui porta un coup fatal en le partageant vers la fin de ses jours entre ses deux fils, *Arcadius* et *Honorius*. Le premier eut l'empire d'*Orient*, et le second celui d'*Occident* (335).

Invasion des Barbares. — Les peuples du nord profitèrent de la désorganisation générale. Des essaims innombrables de *Quades*, de *Vandales*, de *Sarmates*, d'*Alains*, de *Saxons*, de *Gépides*, d'*Hérules*, d'*Allemands*, de *Bourguignons* s'ébranlèrent et passèrent le Rhin; les habitans de *Mayence*, réfugiés dans leurs églises, furent égorgés au pied des autels; *Worms*, après une vigoureuse résistance, devint la victime de leur fureur; *Spire*, *Strasbourg*, *Rheims*, *Arras*, *Amiens*, *Tournai*, les villes des *Pays-Bas*, celles des provinces de *Lyon* et de *Narbonne*, de la *Novempopulanie* et de la *Septimanie*, furent renversées de fond en comble.

Au moment où les tribus germaniques ravageaient ainsi l'Europe occidentale, les révolutions sanglantes qui eurent lieu à l'extrémité orientale de l'Asie amenèrent les événemens qui mirent fin à l'empire d'Occident. De même que les peuples de l'Asie et de la Grèce furent subjugués par les Romains dont ils connaissaient à peine le nom, et que les autels des divinités furent renversés par quelques pêcheurs appartenant à une peuplade méprisée de leurs voisins, de même aussi la Ville éternelle succombe sous les

coups d'une nation dont les premiers empereurs romains ignoraient l'existence.

Lecture. — *Saint Jérôme.* — *Isidore de Séville.* — *Tacite*, Mœurs des Germains.

ÉGLISE.

Les pasteurs chrétiens sentaient depuis long-temps la nécessité de remédier aux désordres qui venaient de temps à autre s'introduire dans l'administration de l'Eglise, d'appeler la réforme sur les abus, de répondre aux points de doctrine qui pouvaient embarrasser les fidèles, et de faire comparaître à un tribunal composé d'évêques ceux qui s'écartaient des dogmes primitifs; telles furent les causes qui nécessitèrent les *assemblées* ou conciles, qu'on a toujours regardés comme les *nerfs du corps de l'Eglise*.

Conciles. — On appelle *concile* la réunion de plusieurs ecclésiastiques à l'effet de décider un point religieux : un concile universel se nomme *œcuménique*.

Le premier *concile* fut celui de *Jérusalem* (50), tenu par les Apôtres pour fixer les rapports du christianisme avec l'ancienne alliance; il exempta des cérémonies prescrites aux Juifs par la loi de Moïse les Gentils qui embrassaient l'Evangile.

L'Eglise compte quatre principaux conciles, que *saint Grégoire-le-Grand* et *saint Isidore* comparent aux quatre grands fleuves du Paradis terrestre : le *Phison*, le *Gihon*, le *Tigre* et l'*Euphrate*; ce sont :

1° L'an 325, le *concile de Nicée*, qui dura deux mois et douze jours; il y avait trois cent dix-huit évêques. *Osius*, évêque de *Cordoue*, y assista comme légat du pape *Sylvestre*. L'empereur Constantin le présida; on dressa dans ce concile le *symbole de Nicée*. L'objet de la réunion était l'hérésie du prêtre *Arius*, qui s'était élevé contre la divinité de Jésus-Christ. Arius et ses partisans furent condamnés.

2° L'an 381, le *concile général de Constantinople* sous l'empire de *Théodose-le-Grand* et le pontificat de *saint Damase*. Le but de la réunion était de rappeler au sein de l'Eglise les schismatiques; on n'y réussit pas.

3° L'an 431, le *concile général d'Éphèse*. Il s'y trouva plus de deux mille évêques. *Saint Cyrille d'Alexandrie* le présida pour le pape *Célestin Ier*. La Sainte-Vierge y fut déclarée mère de Dieu, et l'on condamna *Nestorius*, évêque de Constantinople.

4° L'an 451, le *concile de Chalcédoine*. On y condamna *Eutychès* et *Dioscore*, évêque d'Alexandrie, qui soutenaient qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature. On excommunia *Eutychès*, et *Dioscore* fut chassé de son siége. Le pape *saint Léon* avait convoqué ce concile.

Parmi les autres conciles, nous en citerons six qui tiennent à l'histoire de l'Europe.

1° L'an 1311, le *concile général de Vienne*, en France, assemblé par ordre de *Clément V*. Les deux patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, trois cents évêques, trois rois, *Philippe IV*, roi de France; *Édouard II*, roi d'Angleterre; *Jacques II*, roi d'Aragon y assistaient. On y parla particulièrement des erreurs et des crimes des *templiers*, des *béguards* et des *béguines*, d'une expédition dans la Terre-Sainte, de la réformation des mœurs du clergé et de la nécessité d'établir dans les universités des professeurs pour enseigner les langues orientales.

2° L'an 1414, le *concile général de Constance*, en Allemagne. Il fut assemblé par les soins de *Sigismond*, pour anathématiser les hérésies de *Wiclef* et de *Jean Huss*, et pour éteindre, en déposant trois antipapes, les schismes qui déchiraient l'Eglise depuis trente-sept ans. On y comptait quatre patriarches, quarante-sept archevêques, soixante évêques, cinq cent soixante-quatre abbés et docteurs. *Jean Gerson*, chancelier de l'Université de Paris, y assista; *Jean Huss* et *Jérôme de Prague* furent brûlés vifs, après avoir été convaincus de leurs erreurs. *Martin V* approuva tous les décrets qu'on y fit en matière de foi : mais les papes ont toujours rejeté le décret qui enseigne que le concile universel tient son autorité immédiatement de Jésus-Christ, et que les souverains pontifes sont eux-mêmes obligés de s'y soumettre.

3° L'an 1431, le *concile général de Bâle*, ville sur le Rhin, entre la Suisse et l'Allemagne, sous *Eugène IV*, *Sigismond* étant empereur. Il fut assemblé à l'occasion des troubles de Bohême au sujet de la communion sous les deux espèces. Le concile accorda aux Bohémiens l'usage du calice, pourvu qu'ils n'improuvassent pas l'action de ceux qui ne communieraient que sous une espèce. On confirma dans ce concile le décret fait à Constance sur la supériorité du concile au dessus du pape, et l'on fit des décrets pour la réformation de l'Eglise.

4° L'an 1440, le *concile de Bourges*. On y rédigea *la pragmatique-sanction*, c'est-à-dire une suite de réglemens sur la discipline ecclésiastique; cette ordonnance rétablit le droit des élections que la confusion des siècles passés avait ôté aux églises particulières et aux chapitres. Le concordat fait à Boulogne, en 1515, entre *Léon X* et *François Ier*, abolit la *pragmatique*.

5° L'an 1512, le *concile de Latran*, où présida le pape *Jules II*,

puis *Léon X*. Maximilien était alors empereur d'Allemagne. Ce concile dura cinq ans; il y avait quinze cardinaux et près de quatre-vingts archevêques et évêques. Il fut assemblé, 1° afin d'empêcher une espèce de schisme naissant; 2° pour terminer plusieurs différends qui existaient entre le pape Jules II et Louis XII, roi de France; 3° pour réformer le clergé. On arrêta dans ce concile qu'on ferait la guerre à *Sélim*, empereur des Turcs; on nomma pour chefs de cette expédition l'empereur *Maximilien Ier* et *François Ier*, roi de France. La mort de Maximilien, et l'*hérésie de Luther*, qui causa de grands troubles en Allemagne, firent échouer ce projet.

6° L'an 1545, le *concile de Trente*. Ce concile dura près de dix-huit ans, depuis 1545 jusqu'en 1463, sous cinq papes: *Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV, Pie V*, sous le règne de *Charles-Quint* et de *Ferdinand*, empereurs d'Allemagne. Il fut convoqué pour condamner les erreurs des Luthériens, et pour la réformation des mœurs ecclésiastiques.

Dans les anciens monumens, les termes de *concile* ou de *synode* sont pris indifféremment l'un pour l'autre.

Dans l'ancienne alliance, figure de la nouvelle, c'était le Seigneur lui-même qui avait ordonné l'érection d'un tribunal suprême ou *concile*, formé de soixante-dix sénateurs, avec le pouvoir souverain d'interpréter la loi, d'en fixer le sens, de résoudre toutes les difficultés relatives à la religion. Le législateur des chrétiens voulut étendre cet usage à son Eglise; il a dit: « En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes rassemblées « en mon nom, je m'y trouverai au milieu d'elles. » Tous les Pères grecs et latins ont vu dans ces mots l'origine de l'institution des conciles.

Tableau *synoptique des conciles*.

CONCILES.

1	2	3	4	5	6

LECTURE. — *Histoire de l'Église*, par Fleury.

5e SIÈCLE.

SIÈCLE DES INVASIONS.

CLOVIS, OU LA FONDATION DES ÉTATS MODERNES.

ÉVÉNEMENS.

FRANCE. — 481. Monarchie franco-romaine.

OCCIDENT. — Cause de l'invasion des peuples barbares. — 410. Les Wisigoths à Rome. — 411. Vandales. — Alains. — Suèves en Espagne. — 413. Les Francs, les Bourguignons et les Wisigoths dans la Gaule.—427. Les Vandales en Afrique. 449. Les Angles et les Saxons en Bretagne. — 449. Commencement de l'*Heptarchie*. — 452. Ravages d'Attila, roi des Huns. — 452. Fondation de Venise. — 476. CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT.

DÉCOUVERTES. — 400. *Cloches des églises.*

Développement.

FRANCE.

Monarchie Franco-Romaine. — Parmi les peuples germains qui avaient fait des excursions dans la Gaule, les *Francs* tiennent le premier rang. Nous avons vu l'origine de ce nom dans leur esprit de liberté et leur amour de l'indépendance. Ils se divisaient en *Francs saliskes* ou saliens, regardés comme les plus nobles de la race, peut-être parce qu'ils

avaient les premiers formé un établissement territorial sur les terres de l'empire, près des bords de l'*Yssel* (*Ysala*) d'où ils avaient pris leur nom; c'était à la tribu Salienne qu'appartenait une famille illustre, celle des Mérovings ou enfans de Mérowig, dans laquelle les Francs choisirent leurs rois ou plutôt leurs chefs distingués de leurs soldats par leur longue chevelure; une autre tribu portait le nom de *Ripuaire*, habitans des rivages, parce que les empereurs de Rome leur avaient permis de former des établissemens sur les bords du Rhin; quelques-uns reçurent même comme faveur le titre de comtes, de ducs, de maîtres de la milice romaine, afin de les engager à défendre la frontière contre les irruptions d'autres barbares.

En 418, ils s'élurent un roi, nommé *Pharamond*, qui fut, dit-on, l'auteur de LA LOI SALIQUE. Par l'un des articles de cette loi, les enfans mâles seuls pouvaient hériter de la terre *salique*, c'est-à-dire *de conquête*: car c'est ainsi que les Francs appelaient les terres qu'ils avaient conquises sur les *Gaulois*. L'article qui mentionne cette hérédité ne parle aucunement de l'exclusion des femmes par rapport à la couronne. Ce ne fut que dans le quatorzième siècle, après la mort de *Louis X*, que cet article passa en loi, et que les Etats-Généraux déclarèrent que la Gaule, ou plutôt le France, devant être regardée comme une terre salique ou de conquête, les femmes seraient exclues de la couronne. On ne sait rien de certain sur *Pharamond*, ni sur *Clodion*, *Mérovée* et *Chilpéric*, qui doivent être regardés moins comme rois que comme chefs des Francs.

C'est à *Clovis* que doit véritablement commencer la monarchie. Ce prince belliqueux s'empara de presque toute la Gaule, vainquit le dernier général des Romains, *Syagrius*, à Soissons; *Alaric*, roi des Wisigoths, à Vouillé; les *Allemands* à Tolbiac; et, d'après les conseils de sa femme *Clotilde*, embrassa et fit embrasser à ses soldats le christianisme. Clovis

mourut en 511, laissant quatre fils possesseurs de ses conquêtes. La Gaule fut alors divisée en quatre royaumes. *Childebert* eut Paris; *Thierry*, Metz; *Clodomir*, Orléans; et *Clotaire*, Soissons.

Mais ceux qui régnèrent à Paris furent, par la suite, considérés comme les seuls rois de France.

LECTURE. — *Lettres sur l'Histoire de France*, par Augustin Thierry.

EMPIRE D'OCCIDENT.

INVASION DES PEUPLES BARBARES.—Les deux empires avaient pour premiers ministres des étrangers peu d'accord entre eux; et des hordes nombreuses de *Goths*, de *Vandales* et de *Francs* s'étant montrées, il ne fut pas difficile à ces peuples et à d'autres, qui habitaient vers le *Danube* et le *Rhin*, d'envahir l'Occident.

Les *Wisigoths*, sous *Alaric*, leur roi, vinrent de la *Pannonie* en *Italie*, et y firent les mêmes ravages qu'en Macédoine, en Grèce et en d'autres provinces. Ils prirent enfin Rome même, la pillèrent, et en brûlèrent une partie. Sous *Astolphe*, successeur d'*Alaric*, ils passèrent dans la Gaule méridionale, et y fondèrent un royaume qui s'étendit bientôt sur toute l'*Espagne* (409).

Avant les *Wisigoths*, les *Vandales*, les *Alains* et les *Suèves*, trois autres peuples germains avaient passé le Rhin et envahi les Gaules. Ils allèrent ensuite en Espagne, où les deux derniers furent vaincus et soumis par les *Wisigoths*. Les *Vandales* passèrent en Afrique, sous la conduite de *Genseric*, leur roi, et y fondèrent, dans les provinces qui avaient fait partie de l'empire romain, un royaume qui, environ cent ans après, fut détruit par *Bélisaire*, général de Justinien, et réduit sous la domination des empereurs de Constantinople (535).

TABLEAU SYNOPTIQUE DE L'INVASION DES BARBARES AVEC LES ESQUISSES HISTORIQUES.

PEUPLES.	ORIGINE.	CHEF.	INVASION.	MOEURS.

Carte de l'invasion, dans Las-Cases.

LECTURE. — *Michelet*, Moyen-Age. — Plusieurs passages de *Tacite*.

LES ANGLES ET LES SAXONS EN BRETAGNE. — Les provinces de l'empire étaient l'une après l'autre envahies par les peuples du Nord. *Honorius*, voyant que la Bretagne, la plus éloignée de toutes, pouvait le moins être défendue, en avait retiré ses troupes depuis long-temps. Les *Bretons*, privés ainsi de l'assistance des Romains, ne pouvant plus se défendre contre les *Pictes* et les *Scots*, leurs voisins, appelèrent à leur secours les *Anglo-Saxons* qui, sortis du Holstein, avaient passé l'Elbe et s'étaient répandus jusqu'au Rhin. Ces nouveaux peuples vinrent dans la Grande-Bretagne, et vainquirent les ennemis des Bretons; mais, pour prix de leurs services, ils s'emparèrent du pays même, et le divisèrent en sept petits royaumes. De là vient le nom d'*Heptarchie* et celui d'*Angleterre* qu'on s'accoutuma à donner à la Bretagne. L'*Heptarchie anglaise* fut réunie en un seul royaume, sous *Egbert*, roi de *Wessex* (827). Les anciens habitans s'enfuirent dans le pays des Galles, et sur les côtes voisines de la Gaule, où la province qu'ils occupèrent changea depuis son nom d'*Armorique* en celui de *Bretagne* (405).

INVASION DES HUNS. — FONDATION DE VENISE. — Tandis que les peuples germains ravageaient impunément l'empire romain, les *Huns*, peuples nomades de l'Asie, appartenant à la grande tribu des peuples mongols, en tombant sur les *Goths*, avaient principalement causé ces grands mouvemens, ne voulaient pas manquer une occasion si favorable. Déjà leurs conquêtes s'étendaient depuis l'Asie jusque dans la Pannonie et vers le Danube. Leur chef *Attila*, barbare belliqueux et entreprenant, chercha encore à les accroître. S'étant uni avec d'autres hordes, la plupart germaines (852), il entra dans les Gaules; mais il fut battu par *Aétius*, général romain et par *Mérovée*, *chef des Francs*, dans les champs *catalauniens* (près de Châlons-sur-Marne). De là il alla ravager l'Italie, et y mit tout à feu et à sang. Un grand nombre d'habitans, pour se soustraire à ses cruautés, se retirèrent dans les îles de la mer Adriatique, situées près du continent; et, s'étant réunis peu à peu, ils donnèrent naissance à la ville et à l'état de *Venise* (452). Le royaume qu'Attila avait fondé fut affaibli après sa mort par la discorde de ses fils. Battus par les Romains et les Goths, les Huns retournèrent dans l'Asie septentrionale.

CAUSES DE LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT EN 476,

Par M. GUIZOT.

Rome n'était dans son origine qu'une municipalité, une commune. Le gouvernement romain n'a été que l'ensemble des institutions qui conviennent à une population renfermée dans l'intérieur d'une ville; ce sont des institutions municipales; c'est là leur caractère distinctif.

Ce caractère municipal du monde romain rendait évidemment l'unité, le lien social d'un grand état, extrêmement difficile à établir et à maintenir; une *municipalité* comme Rome avait pu conquérir le monde ; il lui était beaucoup plus mal aisé de le gouverner, de le constituer.

C'est avec ses croyances particulières, avec son organisation administrative et le système d'organisation militaire qui y était joint, que l'empire romain a lutté contre la dissolution qui le travaillait intérieurement et contre l'invasion des barbares.

Il a lutté long-temps dans un état continuel de décadence, mais il se défendait toujours. Un moment est enfin arrivé où la dissolution a prévalu ; ni le savoir-faire du despotisme, ni le laisser-aller de la servitude, n'eussent plus suffi pour maintenir ce grand corps.

Au quatrième siècle, on le voyait partout se désunir, se démembrer ; les barbares entraient de tous côtés ; les provinces ne résistaient plus, ne s'inquiétaient plus de la destinée générale.

CHUTE DE L'EMPIRE D'OCCIDENT. — Rome pendant toutes ces violentes secousses eut encore des empereurs ; mais c'étaient des princes faibles et méprisables par leurs vices ; tel fut *Valentinien III*, qui succéda à *Honorius*. A peine lui et ses successeurs conservèrent-ils le nom d'empereur et une ombre d'autorité en Italie. L'impératrice *Eudoxie* elle-même, pour se venger de l'empereur Maxime, appela à Rome *Genséric*, roi des Vandales, qui pilla cette capitale. *Ricimer*, général romain, né *Suève*, fit quelques empereurs, et en massacra plusieurs. Enfin un nombre considérable de soldats germains, connus sous le nom d'*Hérules*, de *Régiens*, de *Goths*, qui se trouvaient dans l'armée romaine en Italie, se révoltèrent, et élurent pour roi *Odoacre*, leur chef. C'est ainsi que s'écroula l'empire romain d'Occident, après avoir duré 1228 ans.

Ce grand empire avait été renversé, dans toute la partie occidentale de l'Europe, par les barbares du Nord. Cette masse d'hommes, inconnus jadis, s'établissent dans les plus belles provinces. Les Bourguignons occupaient les provinces arrosées par le Rhône et la Saône, les Suèves étaient maîtres d'une partie de l'Espagne ; les Wisigoths en possédaient le reste, avec une portion de la Gaule; les Ostrogoths étaient en possession de toute l'Italie, lorsque Clovis vint envahir la Gaule (486). Toute la Celtique reconnut son autorité, et Soissons devint sa première résidence.

SUR LES PEUPLES BARBARES.

Les peuples nombreux qui ont pris part au grand mouvement, qu depuis le 5e jusqu'au 9e s'est propagé des bords de la mer Noire aux rives du Rhin, peuvent se diviser en trois races

RACE GERMANIQUE.

Vandales.—Suèves.—Allemands.—Bourguignons.— Francs.— Saxons.—Angles.— Hérules.— Goths.— Lombards.— Danois.

RACE ESCLAVONNE.

Quades.—Vénèdes.—Antes.—Slaves proprement dits.

RACE ASIATIQUE.

Alains. — Huns. — Avares. — Chazares. — Ugres ou Ougres (Hongrois).— Bulgares. — Arabes (Sarrasins ou Maures).

Travail. — Notices historiques sur chacun de ces peuples, avec la carte générale de l'invasion. — Esquisses historiques. — Esquisses littéraires.—Etudes géographiques.

COUP DŒIL SUR L'ÉTAT GÉOGRAPHIQUE DE L'EMPIRE ROMAIN DEPUIS AUGUSTE.

Du temps d'Auguste à celui de Constantin, le monde romain conserva à peu près les mêmes frontières; le dieu Terme, pas plus qu'au temps de la république, n'avait point appris à reculer. Cette règle ne souffrit qu'une seule grande exception. La *Dacie*, conquête de Trajan, au nord du *Danube*, et en dehors des frontières naturelles de l'empire, fut abandonnée après un siècle et demi de possession. Mais la guerre que les Romains du premier siècle faisaient toujours en dehors de leurs frontières était, au quatrième, presque toujours reportée par les Barbares dans l'enceinte romaine. Les empereurs ne pouvaient plus défendre des provinces qu'ils prétendaient toujours dominer, et souvent ils voyaient sans regret de vaillans ennemis devenir leurs hôtes et occuper les déserts de leur empire.

Cette fixité des limites de l'empire romain tenait surtout à ce que, dans les temps de sa plus grande puissance, il avait volontairement borné ses conquêtes au point où il avait trouvé la meilleure frontière militaire à défendre. Les grands fleuves, qui n'arrêtent guère les armées des peuples civilisés, forment en général une barrière suffisante contre les incursions des barbares, et de grands fleuves, la mer, des montagnes et des déserts donnaient en effet des frontières naturelles à cet immense empire.

Par un calcul assez vague, on a estimé que l'empire romain avait six cents lieues d'étendue du nord au midi, plus de mille du levant au couchant, et qu'il couvrait cent quatre-vingt mille lieues carrées de superficie. Mais les nombres ne donnent jamais qu'une idée abstraite et difficile à saisir.

Nous comprendrons mieux ce que représente cette immense

étendue, au centre des pays les plus riches et les plus fertiles de la terre, en suivant la ligne des frontières romaines.

Au nord, l'empire était borné par le mur des *Calédoniens*, le *Rhin*, le *Danube* et la *mer Noire*. Le mur des Calédoniens, qui coupait l'*Ecosse* dans sa partie la plus étroite, laissait aux Romains les plaines de ce royaume et toute l'Angleterre. Le *Rhin* et le *Danube*, dont les sources sont rapprochées, et qui coulent, l'un au couchant, l'autre au levant, séparaient l'Europe barbare de l'Europe civilisée. Le Rhin couvrait la Gaule qui comprenait alors l'*Helvétie* et la *Belgique*. Le Danube couvrait les deux grandes presqu'îles italique et illyrienne; il partageait des pays dont les uns sont aujourd'hui regardés comme allemands, d'autres comme slaves.

Les Romains possédaient sur sa rive droite, la *Rhétie*, le *Norique*, la *Pannonie* et la *Mœsie*, qui répondent à peu près à la *Souabe*, la *Bavière*, partie de l'Autriche et de la Hongrie, et la *Bulgarie*. Le court espace entre les sources du Danube et le Rhin, au dessus de Bâle, était fermé par une chaîne de fortifications; la mer Noire venait ensuite et couvrait l'Asie-Mineure.

Sur ses bords septentrionaux et orientaux quelques colonies grecques conservaient une indépendance douteuse sous la protection de l'empire. Un prince grec régnait à Caffa sur le Bosphore Cimmérien; des colonies grecques dans le pays des *Lases* et la *Colchide* étaient tour à tour sujettes ou tributaires. Les Romains possédaient tout le rivage méridional de la mer Noire, des bouches du Danube à Trébizonde.

Au levant, l'empire était borné par les montagnes de l'Arménie, une partie du cours de l'Euphrate et les déserts de l'*Arabie*. Une des plus hautes chaînes de montagnes du globe, le *Caucase*, qui règne de la mer Noire à la mer Caspienne, et qui, d'une part, communique au Thibet, et de l'autre aux montagnes du centre de l'Asie-Mineure, séparait les *Scythes* de la Haute-Asie d'avec les Persans et les Romains.

La partie la plus sauvage de ces montagnes appartenait aux Illyriens, qui maintinrent leur indépendance; la plus susceptible de culture était habitée par les Arméniens, qui subirent tour à tour le joug des Romains, des Parthes et des Perses; mais qui demeurèrent toujours tributaires des uns ou des autres, et jamais sujets.

Le Tigre et l'Euphrate qui sortent des montagnes d'Arménie pour se jeter dans le golfe Persique traversaient les plaines de la Mésopotamie. Sur toute cette partie de la ligne orientale, jusqu'aux déserts de sable qui, plus au midi, séparent les rives de l'Euphrate des riches collines de la Syrie, la frontière de l'empire n'avait point été tracée des mains de la nature : aussi les deux grandes monarchies des Romains et des Parthes, ou des Persans

leurs successeurs, s'enlevèrent-elles tour à tour plusieurs provinces de l'Arménie et de la Mésopotamie. Les déserts arabes couvraient la Syrie sur une étendue de deux cents lieues, et la mer Rouge couvrait l'Egypte.

Au midi, les déserts de la Libye et du Sahara.

Au couchant, l'Océan Atlantique servait en même temps de bornes à l'empire romain et au monde habitable.

Après avoir fait le tour des frontières, nous donnerons encore un moment d'attention à l'énumération des provinces dont l'empire était composé.

Vers l'an 292, Dioclétien l'avait divisé en quatre préfectures prétoriales, dans l'intention de pourvoir mieux à sa défense, en lui donnant en même temps quatre chefs. Ces préfectures étaient les *Gaules*, l'*Illyrie*, l'*Italie* et l'*Orient*.

Le préfet des Gaules établissait sa résidence à *Trèves;* il avait sous ses ordres les trois vicaires des Gaules, d'Espagne et de Bretagne. Dans les Gaules on distinguait, d'après l'ancien langage des habitans, la *Narbonnaise*, l'*Aquitaine*, la *Celtique*, la *Belgique;* l'*Espagne* se partageait en trois provinces : la *Lusitanie*, la *Bétique* et la *Tarragonaise;* la *Bretagne*, enfin, comprenait toute l'île jusqu'aux Friths de Dumbarton et d'Edimbourg.

La préfecture illyrique se formait de cet immense triangle dont le *Danube* est la base, et dont les deux côtés sont marqués par la mer Adriatique, la mer Egée et le Pont-Euxin. Il comprend aujourd'hui à peu près tout l'empire d'Autriche et toute la Turquie d'Europe. Il se partageait alors entre les provinces de Rhétie, Norique et Pannonie, Dalmatie, Mœsie, Thrace, Macédoine et Grèce. Le préfet résidait ou à Sirmium, non loin de Belgrade et du Danube, ou à Thessalonique.

La préfecture italienne comprenait, outre cette province d'où étaient sortis les conquérans du monde, toute l'Afrique à partir des frontières occidentales de l'Egypte jusqu'à l'empire actuel de Maroc. Les provinces portaient les noms de *Libye*, *Afrique*, *Numidie*, *Mauritanie Césarienne* et *Mauritanie Tingitane*. *Rome* et *Milan* furent tour à tour la résidence du préfet d'Italie ; mais *Carthage* était la capitale de toutes les provinces africaines; elle égalait *Rome* en population comme en magnificence; et, dans le temps de sa prospérité, les provinces africaines surpassaient trois fois la France en étendue.

La préfecture d'Orient, bornée par la mer Noire, le royaume des Perses et le désert, était encore la plus étendue, la plus riche et la plus peuplée : elle contenait les provinces d'*Asie-Mineure*, *Bithynie* et *Pont*, *Cilicie*, *Syrie*, *Phénicie* et *Palestine*, l'*Égypte*, enfin, avec une partie de la *Colchide*, de l'*Arménie*, de la *Mésopotamie* et de l'*Arabie*. La résidence du

préfet était à *Antioche ;* mais plusieurs autres capitales, et surtout *Alexandrie d'Egypte,* égalaient presque cette ville en population et en richesse.

L'imagination demeure confondue par cette énumération des provinces romaines, par leur comparaison avec l'étendue des empires actuels, et l'étonnement redouble lorsqu'on songe aux grandes cités qui ornaient chacune des provinces. Ces cités, dont plusieurs égalaient, surpassaient même nos plus grandes capitales en population comme en richesses ; ces cités, telles qu'Antioche, Alexandrie, Carthage, étaient si puissantes, qu'une nation tout entière semblait s'y être enfermée.

Dans la province seule des Gaules, on comptait cent quinze villes distinguées par le titre de cités ; les ruines de quelques-unes sont encore debout, et elles l'emportent en magnificence sur tout ce que les villes modernes déploient de grandeur.

L'aspect de ces ruines nous inspire aujourd'hui un sentiment d'admiration, lors même que nous les rencontrons dans les provinces où aucun souvenir ne s'attache à elles. Nous allons voir à Nîmes, avec émotion, avec respect, la maison Carrée, les Arènes, le pont du Gard. Nous visitons de même les monumens d'Arles, de Narbonne ; que trouvons-nous là cependant, excepté des modèles pour les arts ? Aucun grand souvenir historique ne s'y attache : ces nobles bâtimens furent élevés dans un temps où *Rome* avait perdu, avec sa liberté, ses vertus et sa gloire. Quand on arrive à fixer l'époque de leur construction, on la trouve liée au règne de ces empereurs dont l'histoire a transmis les noms à l'exécration des siècles à venir.

LECTURE. — *Tableau des révolutions de l'empire romain,* par Sismondi.

TABLEAU. — *Tableau géographique à faire.*

FIN DU PREMIER VOLUME.



Paris. — Imprimerie de Paul DUPONT et Ce, rue de Grenelle-Saint-Honoré, 55.

NOUVEAUX ÉLÉMENS

D'HISTOIRE GÉNÉRALE,

RÉDIGÉS

SUR UN PLAN MÉTHODIQUE ET ENTIÈREMENT NEUF;

OUVRAGE

PROPRE A FACILITER L'ENSEIGNEMENT ET L'ÉTUDE

DES

PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS

DEPUIS LA CRÉATION JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC L'INDICATION

1° Des ouvrages à consulter; 2° des tableaux synoptiques à faire;
3° des voyages historiques à tracer;

Pour développer l'intelligence et soulager la mémoire;

ET RÉDIGÉ

D'après le nouveau programme pour l'examen du baccalauréat-ès-lettres;

Par Lévi (Alvarès),

Chevalier de la Légion-d'Honneur, Professeur de littérature et d'histoire.

DEUXIÈME VOLUME.—Moyen-âge et Histoire moderne.

PARIS,

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE LILLE, 17.

1841.

HISTOIRE

DU

MOYEN-AGE.

ÉTAT DE L'EUROPE

AU COMMENCEMENT DU MOYEN-AGE ET DE LA SOCIÉTÉ EN GÉNÉRAL CHEZ LES BARBARES.

A l'époque de l'invasion, tout est bouleversé, confondu; le choc de la barbarie contre elle-même a tout ébranlé, tout renversé. Les anciennes institutions sont tombées, sans que de nouvelles aient pu s'établir et les remplacer. Il n'y a plus de société, mais seulement un mélange d'élémens hétérogènes qui répugnent à s'unir, d'une barbarie vigoureuse et pleine d'énergie, avec une civilisation énervée et caduque; l'empire d'Orient seul conserve une existence qui, quoique chancelante et souvent compromise par la présence et les succès de nouveaux barbares, se révèle pourtant de temps à autre par quelques efforts, et représente l'ancien monde romain dont il ne reste plus de trace en Occident.

L'Europe occidentale offre, en effet, le tableau le plus déplorable; *l'Italie*, en proie successivement aux Alaric, aux Attila, Genséric et Odoacre, est couverte de ruines et de débris.

La Gaule, ensanglantée par le passage des Suèves et des Vandales, est mise en lambeaux par les Goths, les Francs et les Bourguignons, qui l'occupent à la fois, et dont les rivalités enfantent des guerres terribles.

L'Espagne encore fumante du sang de ses valeureux enfans qui ont voulu défendre leur indépen-

dance contre le torrent barbare que n'ont pas arrêté les Pyrénées, devient le théâtre de la lutte entre Hermanric et Astolphe, et éprouve à la fois les horreurs de la guerre, de la famine et de la peste.

La Bretagne, abattue après une résistance héroïque et malgré la valeur d'Arthur, gémit esclave sous les Saxons qu'elle avait appelés comme alliés, et que la perfidie et la force ont faits ses maîtres.

C'est pourtant de ce chaos que doit sortir un monde nouveau; c'est là que sont renfermés les germes que nous allons voir se développer, et qui doivent produire le moyen-âge.

A l'époque où nous sommes arrivés, les conquêtes sont achevées, les rivalités sont éteintes, et dans chaque contrée domine une puissance qui a soumis et vaincu toutes les autres. Les barbares, une fois maîtres du pays qu'ils convoitaient, arrêtent leurs courses désastreuses et cessent de sillonner l'Europe dans tous les sens et de la bouleverser. Ils s'établissent dans leurs possessions; leur domination s'y affermit; une société commence, qui va succéder à l'ancienne et la remplacer, et nous voyons alors se fonder les monarchies et se former les états modernes.

Trois élémens entrent dans la constitution de la société nouvelle, l'élément barbare, l'élément chrétien et l'élément romain.

Pour connaître la proportion de chaque élément, il nous faut jeter un coup-d'œil sur la société en général chez les barbares, et dire un mot de l'esprit du christianisme. La civilisation romaine nous est connue, et il serait inutile d'y revenir.

Il est très difficile de se faire une idée de la société chez les barbares: brutalité, matérialisme, égoïsme, stupidité, voilà ce qu'on y trouve; mais aussi on remarque dans son indépendance individuelle un sentiment noble, qui tire sa puissance de la nature morale de l'homme; c'est le plaisir de se sentir homme! Ce sentiment était nouveau dans la vieille Europe, il était inconnu dans le monde ro-

main, inconnu même à la naissante Église chrétienne. C'est par les barbares qu'il a été importé, déposé dans le berceau de la civilisation moderne. Ce sentiment, ce goût de l'indépendance personnelle, qui a produit de si beaux résultats, est un des principaux élémens de l'organisation des états modernes.

Un second élément de civilisation dû aux barbares, c'est le patronage militaire : ce lien s'établissait entre les individus, les guerriers, et sans détruire la liberté et en quelque sorte l'égalité, fondait cependant une subordination hiérarchique, commençait cette organisation aristocratique qui est devenue plus tard la féodalité. Ainsi, dans la civilisation ancienne, on trouve la liberté politique ; l'homme est dévoué à une *association*, il se sacrifie pour une association. Dans l'Église chrétienne, c'est encore un grand attachement, une obéissance aveugle à la *corporation chrétienne*, à ses lois, à ses exigences ; c'est l'abnégation de sa liberté, de sa volonté propre en faveur de la volonté de l'Église ; dans la société barbare, au contraire, c'est la liberté personnelle. Nous trouvons donc, à la chute de l'empire romain, presque tous les élémens qui se rencontrent dans le développement progressif de notre civilisation : l'élément romain qui nous donne la société municipale ; l'élément barbare, qui enfante immédiatement la féodalité, et contient en germe la liberté politique ; l'élément chrétien, qui sert à adoucir l'élément barbare dans sa férocité, et dont la nature nous fait déjà pressentir l'influence qu'il doit exercer un jour.

LECTURE. — *Histoire de la civilisation de l'Europe*, par M. Guizot.

CARACTÈRE DE L'ÉTAT SOCIAL
PENDANT LE MOYEN-AGE.

La civilisation romaine survit au bouleversement du 5e siècle.

L'*Eglise chrétienne* combat la brutalité et l'ignorance.

L'*esprit de liberté* s'unit à l'énergie de caractère des peuples conquis.

Trois élémens concouraient à l'organisation sociale aux premiers siècles du moyen-âge : l'Eglise, la féodalité, la royauté.

ÉGLISE.	FÉODALITÉ.	ROYAUTÉ.
Elle est médiatrice entre la civilisation et la barbarie, elle soutient l'aristocratie féodale, et empêche ainsi la dissolution de l'ordre social; elle est le refuge des lettres, l'appui du faible, la garantie de la paix publique. Son pouvoir grandit successivement et devient abusif; son désir de domination générale provoque des réformes dans les mœurs et dans la discipline ecclésiastique.	Elle ne se présente pendant long-temps que sous la forme d'une force brutale et anarchique; elle ne connaît pas même les décrets de l'Église. Son épée fait seule son droit. Peu à peu elle s'organise, s'adoucit, se moralise, grace à la chevalerie, qui fait naître des sentimens généreux, la loyauté, la poésie, la courtoisie : cette époque de transition est signalée par les CROISADES et les COMMUNES.	Avec la réforme dans la FÉODALITÉ, il se fait un changement dans l'état social; les communes font naître l'industrie, le commerce et l'agriculture ; en même temps la ROYAUTÉ s'affermit, se fortifie; elle s'unit à la bourgeoisie, abaisse l'aristocratie et affaiblit la prééminence sacerdotale; elle devient le pivot de l'état social, et le centre de tout mouvement; c'est l'acheminement de la royauté suzeraine à la royauté souveraine.

Mais bientôt la *royauté* à son tour trouve un contre-poids dans les *parlemens*, les *cortès*, les *diètes*, émanés à la fois de la noblesse, du clergé et des communes. Ces assemblées, premier type du système représentatif, donnent l'éveil à l'esprit public et au sentiment national. La forme républicaine domine dans les communes et s'établit en Italie et en Suisse. Depuis le 11e siècle, tout est en mouvement; les esprits secouent les langes de l'ignorance; les découvertes se multiplient; les langues s'harmonisent; l'entendement humain est en progrès; le passé sert de véhicule au présent, et la fin du 15e siècle, signalée par l'arrivée des Turcs en Europe, par la découverte de l'Amérique, par celle de la nouvelle route pour aller aux Indes, fait pressentir une régénération sociale.

LECTURE.—*Histoire du moyen-âge*, par Desmichel.—Heeren.—Guizot.

SUCCESSION
DES PEUPLES DU MOYEN-AGE.

PEUPLES BARBARES QUI ONT ENVAHI L'EMPIRE ROMAIN.

1. Dans le 5e siècle (415), les Suèves, chef, Hermanric, en Espagne.
2. En 409, les Alains, chef, Gondéric, en Espagne.
3. En 409, les Bourguignons, chef, Gondicaire, dans les Gaules.
4. En 420, les Francs, chef, Pharamond.
5. En 439, les Vandales, chef, Genséric, en Espagne.
6. En 447, les Huns, chef, Attila, en Europe.
7. En 455, Angles et Saxons, chefs Hengist et Horsa, en Angleterre.
8. En 568, les Lombards, chef, Alboin, au nord de l'Italie.
9. En 476, les Hérules, chef, Odoacre, à Rome.
10. Visigoths, en Italie (408), sous Alaric; en Espagne, sous Vallia (415); Ostrogoths, en Italie, chef, Théodoric (493).

LES PEUPLES DE L'HISTOIRE DU MOYEN-AGE SONT :

1. Dans le 5e siècle (481), les Français, fondateur, Clovis.
2. Dans le 6e siècle (568), les Lombards, fondateur, Alboin.
3. Dans le 6e siècle (584), les Espagnols, fondateur, Léovigilde.
4. Dans le 7e siècle (622), les Arabes, législateur, Mahomet.
5. Dans le 8e siècle (714), les Maures, principal chef, Abdérame.
6. Dans le 9e siècle (813), les Suédois, fondateur principal, Biorne.
7. Dans le 9e siècle (827), les Anglais, premier roi, Egbert.
8. Dans le 9e siècle (842), les Polonais, fondateur, Piast.
9. Dans le 9e siècle (862), les Russes, fondateur, Rurich.
10. Dans le 10e siècle (911), les Allemands, premier roi, Conrad Ier.
11. Dans le 10e siècle (911), les Danois, principal fondateur, Harold V.
12. Dans le 11e siècle (1001), les Hongrois, fondateur, Etienne Ier.

13. Dans le 12e siècle (1129), les Napolitains et les Siciliens, premier roi, Roger II.
14. Dans le 12e siècle (1139), les Portugais, premier roi, Alphonse Henriquez.
15. Dans le 12e siècle (1197), les Bohèmes, fondateur, Ottocar Ier.
16. Dans le 13e siècle (1300), les TURCS D'ASIE, fondateur, Osman Ier.
17. Dans le 14e siècle (1308), les Suisses (république), libérateurs, Melchtal, Stauffacher, Walter-Furst, Guillaume Tell.

CLASSIFICATION DES PEUPLES D'APRÈS LEUR IMPORTANCE.

La classification des peuples, d'après leur importance relative, dépend non seulement de leur durée, mais du rôle qu'ils ont joué et de la part qu'ils ont eue dans la civilisation; sous ce rapport, on peut les classer de la manière suivante :

1° Les Arabes-Maures; 2° les Français; 3° les Anglais; 4° les Espagnols; 5° les Allemands; 6° les Bourguignons; 7° les Turcs-Ottomans; 8° les Portugais; 9° les Hongrois; 10° les Suédois; 11° les Bohèmes; 12° les Polonais; 13° les Napolitains; 14° les Russes; 15° les Suisses.

DIVISION DE L'HISTOIRE DU MOYEN-AGE.

L'histoire du moyen-âge commence, comme nous l'avons dit, à la fondation des états modernes, vers le milieu du 5e siècle (476), et finit à la prise de Constantinople par Mahomet II, empereur des Turcs (1453). Elle a une durée de dix siècles ou de neuf cent soixante-dix-sept ans.

D'après les grands événemens qu'elle embrasse et les révolutions qui s'y opèrent dans les institutions, les mœurs et les idées, on peut la diviser en six époques, dont chacune aura son caractère particulier.

1° *Clovis* ou la fondation des états modernes d'Occident 476-622), 5e-7e siècle.

2° *Mahomet*, ou l'origine des empires d'Orient (622-800), 7e-9e siècle.

3° *Charlemagne*, ou l'empire d'Occident renouvelé par les Français; siècle d'ignorance et de superstition, malgré les efforts et le génie du chef de l'empire (800-936), 8e-10e siècle.

4° *Othon-le-Grand*, ou l'empire d'Occident passant aux Allemands. — Extinction de toutes les lumières dans l'Occident (936-1100) 10e-12e siècle.

5° *Godefroy de Bouillon*, ou les expéditions religieuses (croisades); renaissance du droit public et particulier (1100-1273), 12e-13e siècle.

6° *Rodolphe Ier*, de Hapsbourg; renaissance des beaux-arts en Italie, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs (1273-1453), 13e-15e siècle.

EXPLICATION DE CHAQUE ÉPOQUE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

La première époque comprend près d'un siècle et demi. Dans cet intervalle nous voyons naître et s'élever la plupart des monarchies modernes ; le vieux chaos est débrouillé, de nouvelles institutions s'établissent, et l'Europe enfin prend une forme. C'est une époque de création et d'organisation sociale. Pendant son cours, nous rencontrons six peuples principaux :

1. Les ANGLO-SAXONS enlèvent la Grande-Bretagne aux Romains, qui semblent l'avoir abandonnée depuis long-temps, et aux vieux Bretons, qui ont eu l'imprudence de les appeler dans leurs foyers, et qui défendent jusqu'à la mort leur sol et leur indépendance. Sept de leurs chefs s'y établissent successivement dans l'espace d'un siècle, et fondent cette *heptarchie* qui fut réunie par Egbert, roi de Vessex, et donna naissance à la monarchie anglaise (827).

2. Les WISIGOTHS, auxquels les Vandales et les Suèves cèdent l'Espagne pour passer en Afrique, viennent s'y établir sous Léovigild (584), le successeur de Wallia, et y fondent une monarchie qui, jusqu'à sa destruction par les Maures, c'est-à-dire pendant plusieurs siècles, a joué un grand rôle en Europe, et qu'Euric, quelques années avant Clovis, avait élevée à la plus grande puissance par son habileté et son courage.

3. Les OSTROGOTHS commencent, en *Italie*, une domination qui naît avec Théodoric et meurt avec lui, mais qui, dans sa courte et brillante durée, balance la puissance de Clovis, efface

la splendeur de l'Orient et rend à l'Italie une gloire et une prospérité qui lui étaient inconnues depuis long-temps.

4. Les ALLEMANDS, qui habitent depuis les sources du Rhin jusqu'au confluent du Mein et de la Moselle les deux bords du fleuve, s'avancent en deçà, se répandent dans les provinces qu'on a depuis appelées Alsace et Lorraine, s'emparent du royaume de *Cologne* sur les Francs ripuaires obligés d'appeler Clovis à leur secours, et, commençant ainsi à se faire connaître, donnent leur nom à l'occident de la Germanie.

5. Les BOURGUIGNONS qui, bornés par la Saône et le Rhône, s'étendent des Vosges aux Alpes et à la Méditerranée, forment une puissance redoutable, qui inspira de la crainte à Clovis lui-même et faillit arrêter ses conquêtes; même après leur chute ils conservent la gloire de donner une nouvelle dénomination aux provinces qu'ils ont vaincues.

6. Les FRANCS enfin fondent, sous Clovis, cette puissante monarchie qui va se composer de tous les royaumes des Gaules, à laquelle sont réservées de si grandes et de si belles destinées, et qui est encore de nos jours une des plus célèbres du monde.

Nous avons préféré prendre le nom de Clovis pour personnifier cette époque, parce qu'indépendamment des qualités guerrières et politiques de ce prince, le royaume qu'il fonda est celui qui a joué constamment le plus grand rôle, et que la *monarchie française* est la plus ancienne de l'Europe, puisqu'elle s'est conservée sans interruption depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à nos jours, c'est-à-dire un espace de treize siècles et demi ou de 1360 ans (481-1841).

DEUXIÈME ÉPOQUE.

La seconde époque comprend près de deux siècles. Elle présente un des plus grands événemens des annales du monde. Les *Arabes*, peuple encore presque sauvage, mais indépendant, qui, dans l'immensité et l'aridité de ses déserts, avait échappé aux armes romaines, sortent tout-à-coup de leur obscurité par le génie d'un seul homme, et étonnent le monde par leur courage. En quelques années ils subjuguent la moitié de l'Asie, les côtes de l'Afrique, une partie de l'Europe, et leur nom, naguère tout-à-fait inconnu, fait trembler sur leur trône l'empereur d'Orient et le monarque de la Perse, alors les deux premières puissances du monde.

Des divisions ne tardent pas à agiter profondément cet empire improvisé pour ainsi dire, et dû à la valeur de plusieurs chefs qui tous sont dignes d'occuper le premier rang. Aussi, bientôt, chacun d'eux se déclare-t-il indépendant dans les contrées qu'il gouverne ou qu'il a conquises au nom et sous les auspices du khalife, et des débris du premier empire *naissent les grandes*

monarchies de l'Orient, qui dans la suite ont tant d'influence sur les destinées de l'Occident, et la loi de Mahomet triomphe encore dans la plupart des pays du monde.

L'Europe occidentale fit peu d'attention à la puissance gigantesque qui s'élevait en Asie, et à peine un léger bruit de la lutte terrible qui se livrait en Orient parvint-il jusqu'à elle.

Les WISIGOTHS D'ESPAGNE eux-mêmes, endormis dans leur prospérité sous le règne brillant de Suinthilla, furent peu attentifs aux progrès de ces Sarrazins qui s'avançaient journellement vers le détroit de Gibraltar, faible séparation entre leurs belles contrées et les conquérans de l'Afrique qui ne tardèrent pas à la franchir; de sorte qu'ils négligèrent de former avec l'empire d'Orient une alliance puissante qui aurait pu refouler dans leurs vastes et brûlantes solitudes ces barbares qu'en avait tirés le génie du Prophète, et qui menaçaient de subjuguer le monde.

MAHOMET, dont le génie a causé de si grandes révolutions, devait nécessairement donner le nom à cette époque, puisque ses victoires ont changé la face de la moitié de la terre, et ont eu sur le reste, par le commerce, la religion et la littérature, une influence profonde, que nous explique la nature de sa doctrine et du pouvoir qu'il basa sur elle, influence qui se fait ressentir encore aujourd'hui.

TROISIÈME ÉPOQUE.

La troisième époque comprend près d'un siècle et demi. Elle nous montre l'Europe continentale moderne, à peu près au même point où elle était sous les derniers empereurs romains, c'est-à-dire presque entièrement réunie sous un seul homme, et le nom d'Empire renouvelé après trois cent vingt-quatre ans (476 à 800), par un des descendans de ses plus redoutables ennemis. A cette révolution succède bientôt le système féodal, qui étend son réseau administratif sur toute l'Europe occidentale, et l'on voit aussi les communes et les villes s'armer pour leur propre défense.

Deux hommes se partagent, à cette époque, notre admiration, tous deux également grands par leur valeur et leur puissance, tous deux s'efforçant de semer quelques étincelles au milieu de cette nuit profonde où se trouve plongé le monde tout entier; tous deux au dessus de leur siècle, luttant contre la barbarie et laissant de beaux monumens de leur génie et de leur courage. Ces deux hommes sont *Charlemagne* et *Alfred-le-Grand;* celui-ci sort d'une retraite obscure pour reconquérir un trône dont l'ont dépouillé de nouveaux barbares, soumet et chasse de ses états ces sauvages Danois, qui renouvelaient dans la Bretagne les désastres de l'invasion saxonne, et donne à son peuple des lois qui assurent sa prospérité et sa gloire; l'autre, à la fois conquérant rapide, profond législateur, prince éclairé et administrateur

habile, recueille l'héritage de ces Romains qu'avaient combattus ses ancêtres, donne une nouvelle vie à l'Europe, et surtout à la France, qui devient la reine du monde.

Ils sont également dignes de donner leur nom à ce siècle ; mais comme les institutions d'Alfred se bornèrent à son île et ne franchirent pas les mers qui l'entourent, *Charlemagne* nous a semblé le plus propre à personnifier et à caractériser une époque qu'il créa, pour ainsi dire, où il joua toujours le principal rôle par sa position et l'étendue de son influence sur le continent tout entier, et parce qu'il ne lui a manqué que des successeurs dignes de lui pour être le sauveur et le restaurateur de la civilisation.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

La quatrième époque comprend plus d'un siècle et demi, et est digne d'une grande attention. Après la mort de *Charles-le-Grand*, son vaste empire, formé de tant de pays éloignés, de tant de peuples différens qu'il avait réunis sous les mêmes lois et le même sceptre, mosaïque que tenait jointe la force comprimante de son génie, s'était disloqué, et de ses débris étaient nés trois grands royaumes. En France, la licence du peuple, l'insubordination des grands et l'imbécillité des rois, ébranlent le trône, préparent la chute de la race carlovingienne, et fraient la route à un homme supérieur qui restaure la monarchie détruite.

Hugues-Capet prend le sceptre, et la féodalité s'accroît en prétentions et en puissance. L'Italie en proie à l'avidité d'une foule de petits souverains qui la ravagent et l'épuisent par leurs querelles journalières, à la domination capricieuse des papes, qui en trafiquent selon leurs intérêts, et se sont arrogé le droit d'élire et de déposer les rois; l'Italie est livrée à une anarchie générale, et la dignité impériale s'est éteinte au milieu des rivalités et du désordre universel. L'Allemagne, qui a long-temps possédé l'empire, abattue sous cette féodalité qui pèse sur l'Europe, va se relever; son gouvernement est confié à des mains habiles et fortes, et Othon, en ressuscitant l'empire d'Occident, rétablit l'autorité royale avilie par les principaux vassaux, et est le premier prince qui lutte avec énergie et succès contre le colosse féodal, qui depuis quelque temps grandissait d'une manière effrayante.

Cette considération, jointe à la haute prééminence dont jouit alors l'empire d'Allemagne, et à l'influence si grande qu'il eut sur toutes les puissances de l'Europe, nous a déterminé à placer le commencement de son élévation au rang des époques, et à préférer le nom d'Othon-le Grand à celui de Hugues-Capet, qui non plus n'en eût pas été indigne.

Les traits distinctifs des deux derniers âges sont l'ignorance la plus grossière, le triomphe de la superstition, l'accroissement

de la puissance temporelle et spirituelle des papes, et la fin du 10e siècle est marquée par la destruction complète de la civilisation antique.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

La cinquième époque comprend près de trois siècles. Les expéditions religieuses sont les événemens qui caractérisent surtout cet âge; elles offrent le tableau à la fois le plus intéressant et le plus varié, celui de la barbarie marchant sans le savoir à la civilisation. On voit l'une commencer à s'affaiblir, l'autre commencer à poindre, et faire des efforts pour se développer. Dans sa grossièreté, l'Europe s'élance au-delà des mers avec l'indiscipline et les vices des nations sauvages, trouve en chemin et rapporte les premières idées, les premiers besoins d'un luxe qui doit la civiliser avant de la corrompre. Aussi est-ce de là que datent la réorganisation sociale, l'ascendant des légistes par la découverte du code romain, qui va bientôt régler l'Europe, excepté la Grande-Bretagne, qui refuse opiniâtrément de le recevoir; l'origine du mouvement industriel et le commencement des découvertes géographiques et artistiques.

Grégoire VII, Philippe-Auguste, saint Louis, Henri II Plantagenet, sont les grands hommes de cette époque; mais nous avons cru devoir la personnifier dans Godefroy de Bouillon, qui semble le représentant des croisades, et qui fut d'ailleurs le fondateur d'un nouveau royaume chrétien.

SIXIÈME ÉPOQUE.

La sixième époque a duré près de deux siècles. Elle offre un événement bien précieux, celui de la renaissance de tous les beaux-arts, qui, après avoir été si long-temps exilés de l'Occident, y reparurent sous les auspices des Médicis. Ces princes, à la fois littérateurs et marchands, donnèrent l'impulsion par la protection qu'ils accordèrent aux talens, et la chute de Constantinople sembla seconder le mouvement en nous envoyant ses savans, qui reçurent, de la part des souverains de Florence, la plus généreuse hospitalité. C'est ainsi que l'Italie eut le bonheur de montrer la première les lumières à l'Europe, et de là elles se répandirent dans les royaumes voisins. En même temps que les lumières renaissent dans l'Europe occidentale, les sociétés semblent sortir de la confusion où elles ont été plongées jusqu'alors, se dessiner avec plus de netteté, prendre des formes moins vagues et plus arrêtées.

Le quatorzième et le quinzième siècle offrent donc le travail le plus curieux que l'esprit humain puisse faire; le mouvement intellectuel prend l'essort le plus élevé: politique, science, littérature, commerce, tout se ressent de cette impulsion qui fait présager une réforme sociale. Rodolphe de Hapsbourg nous semble,

pour plusieurs raisons, mériter de donner son nom à cet âge, honneur dont jouissent ordinairement les deux Médicis. D'abord, l'élection de ce prince donna à l'Allemagne quelques instans de calme, après trois siècles de troubles ; en second lieu, il peut être regardé comme le fondateur de la maison d'Autriche, qu'il assit sur une base inébranlable, éleva à un haut degré de puissance et dont les forces, s'accroissant tous les jours, firent trembler l'Europe. Enfin, ce fut en Allemagne que le travail de l'organisation sociale à cette époque s'opéra avec le plus d'intensité, que se consommèrent les changemens qui s'effectuaient depuis long-temps, et Rodolphe peut être considéré comme le représentant de cette Germanie qui avait pris une face nouvelle, et le chef de cette fédération formée au milieu des dissensions qui déchiraient son sein.

Travail : *Tableau synoptique* et *Carte d'Europe.*

Lecture. — *Études historiques*, par M. de Châteaubriand. *Esprit de l'Histoire*, par Ferrand. *Philosophie de l'histoire de l'humanité*, par Herder.

6e SIÈCLE.

FONDATION DES ÉTATS MODERNES.

CARACTÈRE DU SIÈCLE. — Fondation des nouvelles monarchies. — Législation des peuples barbares. — Commencement de la grande société chrétienne.

ÉVÉNEMENS.

FRANCE. — 511. Mort de Clovis. — Partage du royaume. — 534. Destruction du royaume des Bourguignons. — 534-548. Conquêtes de Théodebald.

EMPIRE ROMAIN D'ORIENT. — 518. Race justinienne. — Justin. — 533. Publication du *Code Justinien.* — 534. Conquêtes de Bélisaire. — 553. Empire des Ostrogoths détruit par Narsès.

ITALIE. — 526. Mort de Théodoric. — Fondation du royaume de Lombardie. — 568. Commencement de l'exarchat de Ravenne.

ESPAGNE. — 507. Invasion des Visigoths. Amalaric.

ÉGLISE. — 590. Pontificat de saint Grégoire.

DÉCOUVERTES. — 500. *Vers à soie.* — *Fondation de l'église de Saint-Germain-des-Prés de Paris.* — *Etriers.*

Développement.

FRANCE.

Mort de Clovis, et partage du royaume. — Conquête de la Bourgogne. — Clovis avait à venger la mort du père de Clothilde, assassiné par Gondebaud qui s'était emparé du trône

de Bourgogne. Aidé de Godegisèle, frère du dernier roi et de l'usurpateur, il remporta une victoire facile, et Gondebaud reconnut la suzeraineté du conquérant et donna une partie de ses états à son frère qui l'avait trahi. Mais l'occasion de la vengeance s'étant présentée, Gondebaud la saisit et fait périr Godegisèle. Clovis reprend les armes, est vainqueur, force le roi vaincu à abjurer la doctrine d'Arius pour embrasser le catholicisme et à céder la province de Marseille à Théodoric, roi des Ostrogoths, qui l'avait soutenu dans cette guerre.

Clovis meurt en 511. Ses fils, entre lesquels il avait partagé la France, régnèrent d'abord en bonne intelligence et déclarèrent la guerre à *Sigismond*, qui avait succédé à Gondebaud, ainsi qu'à *Gondemar*, son frère, qui retenaient injustement la dot de leur mère Clothilde. Ils battent Sigismond et s'emparent de ses états; mais, barbares dans leur victoire, ils le jettent dans un puits que l'on comble de pierres et le font ainsi périr près d'Orléans. Gondemar parvient à rentrer dans la Bourgogne et à se réintégrer dans les états de son frère. Clotaire et Clodomir se lient entre eux pour lui faire la guerre, le battent l'an 524, près de *Voiron* (Dauphiné), et Clodomir est tué dans le combat; Childebert et Clotaire achèvent la conquête de la Bourgogne (534).

Les Bourguignons, nation Suève, qui avaient d'abord suivi la migration des *Vandales*, des *Suèves*, des *Alains*, s'arrêtèrent en 413 sur les rives du Haut-Rhin et dans l'Helvétie occidentale. Leur établissement définitif dans la Gaule date de l'année 456. Leur domination s'étendait alors sur la Bourgogne d'aujourd'hui, la Franche-Comté, le Lyonnais, le Dauphiné, la Savoie, le pays de Vaud, le Valais, tout le royaume portant le nom de *Grand-Hert* (Allodium) des Bourguignons. Ce royaume, dans lequel le pouvoir royal ne tarda pas à devenir héréditaire, fut exposé à des troubles fréquens causés par la turbulence de la noblesse, jalouse des lois et de la protection qu'ils accordaient aux sujets romains. La fermeté du roi *Gondebaud*, célèbre pour avoir publié la loi *gombette* (503), préserva cet état de la ruine dont le menaçait Clovis; Childebert et Clotaire en firent la conquête comme nous venons de le voir, mais elle ne détruisit nullement la nationalité des Bourguignons.

La mort de Clodomir fut fatale à ses enfans. Malgré la protection et les prières de Clothilde qui alors était retirée à Tours, deux périrent victimes de la cruauté et de l'ambition de Childebert et de Clotaire, leurs oncles, qui se partagèrent le royaume d'Orléans. Le troisième, plus heureux, put s'enfuir et se fit moine dans l'abbaye qui plus tard s'appela de son nom Saint-Clodoald ou Saint-Cloud. C'est ainsi que nous verrons dans la suite les grands et quelquefois les rois dépouillés se réfugier au sein de l'Eglise et venir chercher dans le cloître un asile contre la politique cruelle de leurs rivaux, avec l'intention d'y passer paisiblement leur vie ou d'y attendre l'occasion favorable pour ressaisir ce qu'ils ont perdu.

Thierry, que d'autres appellent Theuderic, et qui n'avait pas pris part à l'expédition de Bourgogne mena ses soldats dans l'Auvergne, épargnée seule dans le ravage général de l'Occident. Les descendans des *Arvernes*, si redoutables sous Jules-César, préféraient les Goths aux Francs; mais ceux-ci étaient protégés par le clergé, et saint Quintien, évêque de *Clermont*, livre le château à Thierry. Ce prince va de là aider *Hermanfroi* à dépouiller son frère Baldéric, roi de Thuringe, le fait ensuite empoisonner, et meurt en laissant la couronne à Théodebert, son fils.

Ce jeune prince, que ses actions ont fait regarder comme le plus brave, le plus fier et le plus magnanime des rois francs de l'époque, parvient à déjouer les projets perfides de ses oncles qui méditaient de s'emparer de ses états, et se joint à eux dans une nouvelle guerre contre la Bourgogne.

Justinien, empereur d'Orient, qui voulait s'attacher Théodebert, lui avait cédé tous les droits de l'empire sur la Gaule du midi. *Le chef Austrasien* passe en Italie dans le dessein de combattre les Ostrogoths pour l'empereur ; mais bientôt il se déclare contre celui-ci, parcourt l'Italie, du nord au sud,

réduisant en cendres les plus belles villes et massacrant indistinctement et les Goths et les Grecs, puis fait alliance avec Totila et se dispose à envahir l'empire d'Orient et à marcher sur Constantinople, en descendant la vallée du Danube. Il meurt au moment d'exécuter ce projet en 547. Son fils, Théodebald ou Thibault, est battu par les troupes de l'empereur, meurt en Italie, et Clotaire s'empare de ses états au détriment de son frère.

Théodebert se faisait représenter sur ses monnaies avec des ornemens semblables à ceux des empereurs d'Orient, et leur donnait pour *exergue* le mot CONOB, que l'on trouve sur les monnaies des empereurs romains depuis Constantin sans qu'on en connaisse la signification précise.

La mort de Théodebert est le terme des progrès des Francs; les Lombards les arrêtent en Italie; l'Espagne ne les craint plus; les Saxons rompent avec eux, refusent le tribut de cinq cents vaches qu'ils leur payaient, et leur vouent une haine qui continue la lutte des barbares qui s'accroît de siècle en siècle et qui se manifeste encore de nos jours par la révolte de l'Angleterre et de la France.

SUR CLOVIS.

La monarchie, à l'époque où nous sommes, était pour ainsi dire élective. Les quatre fils de Clovis, pour succéder à la couronne, durent obtenir le consentement des Francs, et leurs quatre royaumes formèrent une espèce de *fédération* avec une assemblée commune. Clotaire, l'un des fils de Clovis, hérita de ses trois frères après avoir tué les fils de Clodomir élevés par Clothilde. A la mort de Clotaire, un nouveau partage eut lieu entre les quatre fils qu'il laissa, toujours avec le consentement des *Francs*.

Ce partage causa dans le principe territorial une lésion profonde dont l'effet se fit sentir dans les deux siècles suivans.

EMPIRE ROMAIN D'ORIENT.

RACE JUSTINIENNE EN ORIENT.— JUSTIN. Pendant que les peuples de la Germanie démembraient l'empire d'Occident,

celui d'Orient, destiné à lui survivre malgré les vices de son gouvernement, était ébranlé par des dissensions religieuses et politiques, et ses frontières exposées aux attaques successives des Huns, des Goths, des Bulgares, des Perses et des Arabes. Un gouvernement militaire et despotique, des vices de mœurs et de luxe, tel est en général l'aspect qu'offre l'empire de Byzance dans cette période, et, à peu de différence près, jusqu'à l'époque de sa destruction. Si son existence s'est prolongée malgré tant de maux qui l'affligeaient et les dangers qui la menaçaient, c'est grace à l'heureuse situation de la capitale, aux qualités éminentes de quelques empereurs et à la désunion même de ses ennemis. Justin le Thrace, homme vulgaire, qui ne savait ni lire ni écrire, établit sa domination dans l'Orient qui, depuis *Arcadius*, avait eu plusieurs souverains étrangers. Sous son règne, l'empire est assez tranquille ; mais *Anastase*, son prédécesseur, avait excité les Perses à prendre les armes, et ces derniers avaient enlevé l'Arménie et la Colchide. La guerre était assoupie quand *Justin* parvint au trône, à l'âge de 68 ans; elle se ralluma vers la fin de son règne. Il voulait laver la tache imprimée au nom romain par le traité honteux qu'Anastase avait fait avec Cabadès, roi des Perses, qui avait enlevé aux Romains plusieurs provinces; mais il ne vit pas la fin de cette guerre, et mourut presque aussitôt après l'avoir commencée. Justinien, son neveu, que depuis longtemps il avait appelé auprès de lui, lui succéda, 527.

JUSTINIEN. — Justinien avait alors quarante-cinq ans. Son règne est une des plus brillantes époques du Bas-Empire; sa longueur, sa gloire et ses désastres le rendent digne de l'intérêt le plus vif. L'empereur était doué d'une belle figure; il avait de la grace et de la dignité dans ses manières, et donnait à ceux qui l'approchaient l'idée de cette *majesté*, objet de toute son ambition. Il avait l'art de choisir et d'employer les hommes : c'est ainsi qu'il donna la direction des finances à l'adroit Jean de Cappadoce; qu'il confia la législation à l'érudit Tribonien, et qu'il mit à la tête de ses armées, qu'il ne commanda jamais, l'intègre et vaillant Bélisaire, l'habile et rusé Narsès, dont le courage lui conquit la Lombardie et dont la perfidie la fit perdre à son successeur, et Germain, son neveu, qui brilla même à côté de deux rivaux si redoutables. Naturellement pacifique, il fit pourtant respecter les armes romaines, depuis long-temps objet de la risée des Barbares, et releva la gloire de l'empire d'Orient tombé si bas dans l'esprit des peuples. Il termina heureusement la guerre que son oncle avait commencée contre les Perses, et dicta en maître les conditions du traité. Il s'occupa du commerce, de la science économique, introduisit la culture du mûrier, fit construire des fabriques de soie et des manufactures.

Mais les périodes de gloire ne sont pas toujours pour les peuples des périodes de bonheur. On a remarqué que chacune des trente-huit années de son règne fut marquée par quelque invasion des Barbares, et que chaque invasion coûtait cent mille su-

jets à l'empire. D'autres fléaux semblèrent se réunir pour faire expier leur gloire aux Romains. Deux cent cinquante mille personnes furent écrasées sous les somptueux monumens d'Antioche, métropole de l'Asie, détruite entièrement le 20 mai 526 par un affreux tremblement de terre qui se renouvela à de courts intervalles jusqu'à la fin du siècle ; la peste, apportée de Peluse, décima encore la population, en sorte « que cette période, illus-« trée par tant de monumens, peut être considérée avec effroi « comme celle des funérailles de l'espèce humaine. »

A tous ces malheurs venaient se joindre encore les dissensions intestines inséparables du gouvernement absolu, surtout tel qu'il était dans le Bas-Empire, où les chefs de l'état se mêlaient des disputes théologiques, et prétendaient imposer leurs opinions comme des articles de foi. Ce fut une des faiblesses de la vieillesse de Justinien, qui se jeta dans les obscures subtilités mises à la mode dans ce siècle d'hérésies, aussi bien par le clergé orthodoxe que par les novateurs, et les doctrines d'Eutychès, qui depuis plusieurs années bouleversaient l'empire, furent de nouveau un sujet de troubles et de discorde.

Un autre motif vint encore allumer une quasi-guerre civile, et causer de grands malheurs. Dans les courses de chars, au cirque, les cochers étaient revêtus d'un uniforme, les uns *vert*, les autres *bleu*. Il y avait entre eux rivalité, et la populace se partageait entre les deux couleurs ; de là deux factions, la faction des *bleus* et la faction des *verts*, chacune applaudissant et défendant ses héros. Jusque là on s'en était tenu à des vociférations ou à quelques engagemens partiels qui avaient été facilement réprimés.

Mais Justinien eut l'impolitique de faire de cette rivalité une affaire d'Etat en embrassant l'un des partis, de compromettre la dignité impériale et la majesté de la justice en se déclarant pour la faction des *bleus*, et en poursuivant les *verts* pendant tout son règne. Il faillit être la victime de son imprudence ; car, en 532, il s'éleva une révolte terrible que l'on désigne sous le nom de son cri de guerre *Nica*, ou victoire. La capitale fut pendant cinq jours livrée à la fureur de la populace excitée par les neveux d'Anastase, qui prétendaient au trône, et Justinien ne dut son salut qu'à la fermeté de Théodora, sa femme.

CODE DE JUSTINIEN.

Justinien avait construit une foule d'édifices superbes et il rebâtit avec plus de magnificence sur la fin de sa vie la cathédrale de Sainte-Sophie qui avait beaucoup souffert et avait été presque entièrement détruite dans la sédition qui avait eu lieu au commencement de son règne ; mais ce qui lui assure une gloire plus solide que ses conquêtes et ses monumens somptueux, ce qui fait oublier les maux de son règne et pallie ses torts, c'est la collec-

tion et la publication de l'ancien droit romain. Il voulut faire un choix parmi les lois qui existaient déjà, et confia le soin de ce grand ouvrage à dix des plus sages et des plus habiles magistrats, présidés par le savant *Tribonien*. Les *Pandectes* et le *Code* qui furent mis en ordre et promulgués par l'autorité de Justinien, contiennent l'immense dépôt de la sagesse des âges précédens. N'est-il pas étonnant de voir une législation tout entière publiée par un barbare sorti de la fange du peuple au milieu de la Grèce, aux descendans de Rome. Un cachet servile est sans doute quelquefois imprimé à ce beau travail des lois antiques; mais ce n'en est pas moins un monument admirable qui doit perpétuer le nom de Justinien et le recommander à l'estime de la postérité.

Quatre publications eurent lieu successivement :

1° Le *Code de Justinien*, ou Recueil des constitutions impériales depuis Adrien jusqu'en 529.

2° Les *Institutes*, élémens du droit romain à l'usage des écoles (533); 3° les *Pandectes* (538) ; 4° les *Novelles* ou Authentiques (534 et 536), de Justinien lui-même.

Justinien mourut en 565, quatre ans avant la naissance de Mahomet. Son sceptre fut successivement transmis à Justin-le-Jeune (565-574), prince faible et sans caractère, qui se laissa gouverner par *Sophie*, son épouse, dont l'orgueilleuse vanité mécontenta Narsès, et fit perdre l'Italie à l'empereur d'Orient. Il ne lui resta plus qu'une province de peu d'étendue que Longin, envoyé pour remplacer Narsès, parvint à soustraire aux Lombards et qu'il gouverna sous le nom d'*exarchat de Ravenne*. Tibère II, prince doux et pacifique (574-582); Maurice, qui rétablit sur le trône de Perse *Chosroès*, dépouillé de ses états, et eut en lui un allié fidèle et un redoutable vengeur (582-602); Phocas, soldat de fortune, assassin de Maurice et battu par le roi de Perse qui voulait venger son bienfaiteur (602-610), enfin Héraclius que nous verrons au 7e siècle.

CONQUÊTES DE BÉLISAIRE, *général des armées de Justinien*. — *Bélisaire*, né d'un paysan de la Thrace, avait fait ses premières armes sous Justin. La route des grandeurs lui fut préparée par sa femme *Antonina*, confidente et amie de l'impératrice *Théodora*, l'une et l'autre de mœurs dépravées et filles de cochers du cirque. Il reçut l'ordre de passer en Afrique pour combattre *Gélimer*, homme ambitieux qui avait détrôné *Hildéric*, fils de *Genséric*. Après avoir terminé heureusement la guerre contre *Cabadès*, roi des Perses, par un traité de paix conclu en 530, *Bélisaire* conduisit l'armée navale destinée à conquérir l'Afrique, prit Carthage, marcha contre *Gélimer*, détruisit le *trône des Vandales*, prit possession du royaume et se fit servir par les officiers du prince. Les *Maures* le reconnurent roi, et peu de temps après il défit le reste des Vandales, prit Gélimer (en 534), et le mena à Constantinople. Ce malheureux prince fut

un des ornemens de son triomphe. C'est ainsi que finit la monarchie *des Vandales ariens*. Nous devons rendre justice à Justinien qui assigna depuis de vastes domaines en Galatie à Gélimer, et ce roi des Vandales effaça par son repentir le crime de son usurpation.

Bélisaire, ayant détruit ce royaume en Afrique, fut envoyé avec Mundus, pour renverser celui des Goths en Italie. Depuis long-temps l'empereur d'Orient désirait ressusciter l'empire d'Occident, et cherchait l'occasion de faire valoir ses prétentions ; Théodat la lui fournit bientôt en faisant étrangler dans un bain Amalasonthe, sa femme, cousine de l'empereur, et à laquelle il devait le trône. Ce fut sous prétexte de venger sa parente que Justinien envoya une armée en Italie. Arrivé sur les côtes de Sicile avec sa flotte, Bélisaire s'empara de Catane, de Syracuse, de Panorme et de plusieurs autres villes, par force ou par composition ; il courut ensuite à Naples et la prit (536). De là il marcha sur Rome et en envoya les clefs à l'empereur. Théodat, roi des Goths, ayant été assassiné pour avoir offert sa couronne au poids de l'or, Vitigès, son successeur, vint assiéger Rome ; Bélisaire le vainquit, le força de se renfermer dans Ravenne, le prit et le mena à Constantinople, après avoir refusé la couronne que les vaincus offraient à leur vainqueur. Tout le peuple de Constantinople avait le nom de Bélisaire à la bouche, et ses grandes actions dans la mémoire. On le regardait comme le libérateur de l'empire.

Il fut bientôt obligé de quitter la capitale pour aller combattre Chosroës 1er, roi de Perse. Après l'avoir mis en fuite, il retourna en Italie contre Totila, élu roi des Goths, dont la bouillante valeur secondait l'ambition, et qui rêvait, aidé du roi franc Théodebert, non seulement la délivrance et la conquête de l'Italie tout entière, mais le renversement de l'empire de Constantinople. L'envie s'était déjà attaquée à la gloire de Bélisaire, et, soit par sa propre jalousie, soit à l'instigation des ennemis du grand homme, Justinien ne lui donna que peu de troupes et d'argent pour vaincre un des capitaines les plus courageux et les plus habiles que les armes romaines eussent eu à combattre depuis long-temps. Trop inférieur en nombre, Bélisaire fut plusieurs fois battu ; mais, malgré ses revers, il sut encore assez imposer au vainqueur pour l'engager à ne pas détruire Rome dont il avait déjà fait abattre les murailles, parvint à y rentrer lui-même et la répara. Cependant, comme la cour de Constantinople, influencée par ses envieux, ne faisait pas droit à ses réclamations et ne lui envoyait pas les secours qu'il demandait pour terminer la guerre avec honneur, il se démit du commandement et abandonna l'Italie. Il reprit encore les armes dans sa vieillesse contre les Huns, qui avaient fait une irruption dans l'empire en 559, les chassa et les fit rentrer dans leur pays.

Les grands, de plus en plus jaloux des succès de Bélisaire, l'accusèrent (561) auprès de Justinien d'avoir voulu s'emparer du trône,

L'empereur, ombrageux, lui ôta la dignité de *patrice*, lui retrancha ses gardes et l'accabla de cruels traitemens, qui le conduisirent au tombeau la même année.

On a dit, sur l'autorité de quelques historiens du 11e et du 12e siècle, que Justinien poussa la barbarie jusqu'à faire crever les yeux au vainqueur des Perses, des Goths et des Vandales, et qu'on vit l'illustre aveugle, alors âgé de plus de 80 ans, conduit par un enfant devant le couvent de Lauros, présentant un plat de bois pour demander l'aumône d'une obole. Cette opinion, reproduite par un savant biographe anglais, lord Mahon, est aujourd'hui attaquée et regardée comme une fable. On croit même que la clameur publique fit repentir Justinien qui reconnut la malice de ses courtisans et rendit à Bélisaire ses bonnes graces. Ce que l'on sait, c'est que le héros mourut le 13 mars 565, huit mois avant l'empereur.

LECTURE. — Gibbon, *Décadence de l'empire Romain*, tom. IX : Le Beau, *Hist. du Bas-Empire* ; *Biographie de Bélisaire* par lord Mahon ; Tragédie de *Bélisaire*, par M. de Jouy. *Bélisaire*, de Marmontel.

ITALIE.

THÉODORIC.—Trois frères, rois des *Ostrogoths*, Walamir, Théodemir et Wildimir, après la mort d'*Attila*, occupèrent les contrées désolées de la Pannonie, et maintinrent par leur habileté et leur courage l'indépendance qu'une victoire venait de rendre à leur nation. Ce fut de Théodemir que naquit Théodoric, au moment où l'on apportait la nouvelle de la victoire de Walamir sur les Huns qui avaient fait une irruption dans ses états. Livré pour ôtage à l'âge de huit ans, il fut élevé avec soin à Constantinople; mais, dédaignant les lettres et les arts, il ne s'appliqua guère qu'aux exercices du corps et aux manœuvres de la guerre. Quand il revint en Pannonie, toute la nation des Ostrogoths reconnaissait le père de Théodoric pour son roi, et, après quelques heureuses expéditions, il monta sur le trône des Amales que lui laissait la mort de Théodémir en 475. Sa rapacité excitée par le besoin le forçait à opprimer les vastes provinces qu'il avait envahies, et déjà, d'accord avec ses sujets, il avait quitté son camp de Pannonie pour s'établir dans de riches contrées situées aux environs de la cour de Byzance et que leur avait cédées la lâcheté des empereurs, qui confièrent aux Barbares la défense de la partie basse du Danube. Après avoir aidé Zénon à remonter sur le trône de l'Orient et avoir reçu de lui les dignités de patricien et de consul, il se révolta, répandit le feu de la guerre de Constantinople à la mer Adriatique, et fit d'affreux ravages dans la Thrace. Zénon parvint à l'apaiser, et afin d'occuper son infatigable activité et son humeur inquiète,

l'engagea à attaquer une tribu de Goths qui avait soutenu Basiliscus dans sa révolte. La perfidie romaine et l'adresse du fils de Thriarius, qui commandait cette tribu, forcèrent Théodoric à embrasser le parti de Thriarius et à partager l'empire avec son rival. Ce dernier étant mort, toute la nation reconnut la suprématie des Amales, et l'empereur eut à craindre de nouveau leur puissance et leur valeur. Haï des Romains et suspect aux barbares, Théodoric forma un projet digne de son courage et de son ambition; il obtint de Zénon l'autorisation de conquérir l'Italie et de la gouverner selon les lois de l'empire. Il se mit en marche avec toute sa nation, en 448, entraînant avec lui tous les aventuriers et les tribus errantes des pays qu'il traversait. Nous avons vu, dans le 5e siècle, *Odoacre*, chef des *Hérules*, prendre le titre de roi d'Italie. Théodoric marche contre lui, le défait successivement près d'*Aquilée*, à *Vérone*, sur les bords de l'Adda, et l'assiége dans *Ravenne* où il s'était retiré. Il consent d'abord à partager l'Italie avec son rival; mais peu de temps après Odoacre fut assassiné, dans un festin, de la main même du roi Goth, qui fit périr encore toute la famille et tous les amis de ce prince infortuné qu'on accusa, selon l'usage, d'avoir conspiré.

Tel était l'effet de l'ancienne gloire de Rome, que tous les vainqueurs du grand peuple voulaient se faire Romains. A peine Théodoric eut-il pris Ravenne, qu'il se revêtit de la pourpre impériale, et, maître de Rome, il établit dans sa cour barbare toutes les charges de la cour d'Orient et s'arrogea tous les priviléges et toutes les prérogatives des empereurs. Il mit à profit les connaissances qu'il avait acquises pendant son séjour à Constantinople et se conduisit avec autant de sagesse que de modération. Le partage des terres de l'Italie, dont le tiers échut à ses soldats, est peut-être le seul reproche qu'on ait à lui faire dans les commencemens de son règne; et partout ailleurs il montra un génie profond et une politique consommée. Il laissa subsister la police, les coutumes et les lois romaines; modéra sans l'éteindre l'ardeur de ses soldats, protégea l'industrie de ses nouveaux sujets, dans le but de maintenir la séparation entre les Goths et les Italiens et de réserver les uns pour les arts de la paix et les autres pour le service de la guerre; il s'arrêta au milieu de l'enivrement de la victoire, rassura les Barbares de l'Occident chez lesquels sa conquête avait répandu l'alarme en leur montrant qu'il désirait la paix et n'en voulait pas à leurs possessions; et s'il eut dans le cours de son règne quelques guerres à soutenir, ce fut toujours pour se défendre; sa sagesse aussi bien que son courage le rendirent partout vainqueur. Diverses alliances unissaient sa famille aux plus puissantes monarchies de l'Occident; les peuples les plus lointains envoyaient solliciter son amitié. Dans le gouvernement de ses états il avait pour maxime, dit un grand historien, *de faire oublier qu'un barbare était sur le trône*, et sous sa domination, Rome et l'Italie tout entière, le Peuple et les nobles jouirent d'une prospérité qu'ils n'osaient

plus espérer. Barbare, il défendit le duel; arien, comme presque tous les Goths, il toléra long-temps les catholiques dont les prêtres recevaient des honneurs dans son palais, et ce fut par la justice, par la sagesse de ses lois et de son administration, qu'il affermit un empire qui, outre l'Italie et la Sicile, embrassait une grande partie de la Pannonie, de la Rhétie, du Norique, l'Espagne et la Gaule méridionale jusqu'au Rhône sur laquelle il régnait comme tuteur de son petit-fils. On pense que la nation des Ostrogoths seule comptait deux cent mille hommes capables de porter les armes; mais on ne sait quelle était la population romaine des états de Théodoric.

Nous ne pouvons finir cette notice sans citer les crimes dont ce prince souilla sa vieillesse, et qui ont un peu terni sa gloire. Les mauvais traitemens qu'il fit essuyer au souverain pontife qu'il envoya à Constantinople pour arrêter la persécution commencée contre les ariens, et l'ordonnance par laquelle il défendit l'exercice du culte catholique après un jour fixé, démentent la modération qu'il avait montrée jusqu'alors, et l'on ne pardonnera jamais au roi Goth la mort de l'intègre et savant Boëce, *le dernier des Romains*, dit Gibbon, *que Caton ou Cicéron eussent reconnu pour leur compatriote;* ni le meurtre de Symmaque, dont le crime fut de pleurer son ami, et dont la tête sanglante, apparaissant sans cesse à Théodoric, éveilla ses remords et avança sa dernière heure. Il mourut le 30 août 526, après un règne de trente-trois ans, qui passa comme un brillant météore, sans laisser aucune influence durable. Nous avons une volumineuse collection des lettres de ce prince, écrites en son nom par *Cassiodore*, rhéteur un peu emphatique, mais qui nous a du moins laissé des documens précieux sur les relations politiques des nouveaux états.

AMALASONTHE, sa fille, héritière de ses talens, gouverne d'abord avec sagesse comme tutrice d'Athalaric, âgé de cinq ans, qu'elle avait eu d'Evaric de Mœsie, mort depuis quelque temps. Quoique les Goths, comme tous les autres peuples guerriers du Nord, n'eussent jamais placé de femmes à leurs têtes, Amalasonthe resta pourtant sur le trône après la mort de son fils, et se montra digne de la confiance des Goths. Cependant elle crut devoir s'associer au trône le neveu de Théodoric, *Théodat*, qui s'était engagé à lui laisser l'administration suprême de l'état. Mais bientôt l'ambition du nouveau roi et les intrigues de Thédora, femme de Justinien, firent reléguer dans une île du lac de Bolsena, et bientôt étrangler dans un bain, Amalasonthe qui appelait la vengeance de Justinien sur un époux ingrat.

Nous venons de voir comment Bélisaire et Narsès par leurs victoires mirent fin à l'empire des Ostrogoths (553), dont les états passèrent aux Grecs.

FONDATION DU ROYAUME DES LOMBARDS. — Les Lombards, qui habitaient anciennement la partie septentrionale

de la Germanie, sur l'Elbe, s'étaient enfin fixés dans la Pannonie, après avoir changé plusieurs fois de demeure. S'étant ligués avec les *Avares* contre les *Gépides*, ils les vainquirent. Suivant le traité qu'ils avaient fait, ils abandonnèrent le pays des vaincus à leurs alliés, bien qu'ils y fussent établis depuis quarante-deux ans, et rassemblant leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, leurs esclaves, ils brûlèrent leurs maisons et se mirent en marche pour une nouvelle patrie. L'eunuque Narsès, dont la vanité de Sophie, femme de Justin, avait méconnu les services et blessé l'orgueil en lui envoyant une quenouille et le faisant rappeler de son gouvernement, se déclara indépendant et appela les Lombards à son secours. Ceux-ci se dirigèrent vers le nord de l'Italie et s'en rendirent maîtres sous *Alboin*, leur chef. Longin, envoyé pour succéder à Narsès, ne put leur arracher qu'une petite province qui prit le nom d'exarchat de Ravenne et qu'il gouverna au nom de l'empereur. Tout le reste, depuis les montagnes de *Trente* jusqu'aux portes de *Ravenne* et de *Rome*, se soumit sans siége ni sans bataille. *Pavie* seule résista à ses armes, mais elle fut prise après un siége de trois ans, et les Lombards en firent la capitale de leurs Etats.

Alboin, leur premier roi, n'eut pas le temps de voir fleurir son nouvel empire; *Rosemonde*, sa femme, le fit assassiner. Il l'avait contrainte à boire dans le crâne de son père Cunimond, roi des Gépides, qu'il avait tué dans une bataille. La coutume de ces peuples était de se servir du crâne de leurs ennemis comme de coupe dans leurs festins solennels. Ce furent les successeurs d'*Alboin* qui consolidèrent la monarchie qu'il avait fondée en 568, et que Charlemagne détruisit en 774, ainsi que nous le verrons au 8e siècle.

LECTURE. — *Eginhard.* — *Vie de Charlemagne.*

ESPAGNE.

INVASION DES VISIGOTHS EN ITALIE, EN GAULE ET EN ESPAGNE. — Pendant que les Vandales, les Suèves et les Alains dévastaient les Gaules et s'établissaient en Espagne, l'Italie fut envahie une seconde fois par les Wisigoths sous le roi Alaric de la race des Baltes (408) ; il venait sous le prétexte de venger l'assassinat commis par les ordres de l'empereur sur la personne de *Stilicon*. La lâcheté et la mauvaise foi d'Honorius furent la cause du pillage de Rome, qu'Alaric avait deux fois épargnée. Ce roi mourut à Consenza en Calabre, lorsqu'il allait passer en Sicile (410).

L'arrivée des Wisigoths dans la Gaule méridionale (412) fut l'effet d'une convention entre le roi *Astolphe*, beau-frère d'*Alaric*, élu par la nation, et l'empereur Honorius, privé de l'autorité nécessaire pour combattre l'anarchie qui désolait ces provinces.

Ces désordres donnèrent lieu aux premiers établissemens des Bourguignons dans la Gaule orientale (413).

Les Goths, sous *Astolphe* d'abord maîtres des pays entre les Alpes, le Rhône, la Méditerranée, la Garonne, les Pyrénées, où ils furent tantôt les auxiliaires des Romains et tantôt leurs ennemis, se fixèrent ensuite au delà de ses dernières montagnes, et firent de *Barcelone* la capitale de leur empire.

Vallia, successeur d'*Astolphe,* obtint l'Aquitaine pour prix de ses services, et choisit Toulouse pour résidence (415). C'est l'époque de la fondation de la monarchie des Wisigoths dans la Gaule méridionale, et dans cette partie de l'Espagne qui comprend aujourd'hui la Navarre et la Catalogne. Les successeurs de *Vallia* lui donnèrent une plus grande extension.

La défaite et la mort d'Alaric II, à Vouglé (507), entraînèrent la perte d'une partie des provinces que les Visigoths avaient possédées dans la Gaule; néanmoins, par l'intervention de Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie, ils conservèrent le *Languedoc* ou la *Septimanie.* A la mort d'*Amalaric,* qui avait régné sous la tutelle de Théodoric, s'éteignit la dynastie d'Alaric, et la couronne devint purement élective (526). Après le règne de *Léovigild* (568-586) qui acheva la conquête de l'Espagne par la destruction du royaume des Suèves, et releva l'autorité royale (584), la monarchie des Wisigoths subit les conséquences funestes que le clergé exerçait sur le pouvoir politique, depuis la conversion de *Récarède,* fils de *Léovigild,* à la religion catholique. La plupart des rois wisigoths, jusqu'à Roderic (586-601) périrent de mort violente.

LECTURE.—*Jornandès,* Origine des Goths.

ÉGLISE.

L'église de Rome profita du double avantage d'avoir été fondée par saint Pierre, le prince des Apôtres, et de compter parmi ses membres des personnages considérables auxquels leur rang et leur naissance donnaient une grande influence à la cour.

La translation du siège de l'empire fit naître une vive jalousie entre l'évêque de l'ancienne résidence impériale et celui de la nouvelle, entre le plus puissant patriarche de l'Orient et le premier évêque des pays occidentaux. Ces deux prélats se disputèrent long-temps la prééminence; enfin l'évêque de Rome l'emporta. Eloigné de la cour, il tenait le premier rang dans l'ancienne capitale du monde, et dirigeait seul son vaste diocèse dont le zèle des missionnaires reculait sans cesse les limites. Plusieurs événemens préparent la grandeur du saint-siège et la supériorité de l'Europe sur les autres parties du monde.

L'histoire nous montre les premiers papes inébranlables par

la foi, toujours prêts à subir le martyre, prodigues de leur patrimoine envers les pauvres, attentifs à rendre le culte public plus imposant et à maintenir leur dignité par des mœurs austères, Parmi eux nous remarquerons Grégoire-le-Grand, qui fut élevé presque malgré lui au pontificat, dans le temps que Rome était ravagée par la peste (590). Il était fils du sénateur *Gordien*, d'une illustre origine patricienne; il fut préteur et il eut pour mère *sainte Sylvie*. Aux avantages de la naissance, Grégoire joignait une figure noble, des manières affables, des talens supérieurs, et des vertus dignes du pontificat. Il succéda, en 590, à Pélage II. Il mérita le surnom de *Grand* par son zèle infatigable et sa politique habile. Il envoya des missionnaires qui convertirent une grande partie de l'Angleterre et le roi de *Kent*. Il étendit de tout son pouvoir la religion chrétienne, et fit à Rome de sages institutions. Il voulait qu'on employât la douceur et non les voies de rigueur, pour ramener les hérétiques. Ce sage pontife donna l'exemple du gouvernement ecclésiastique. C'est celui de tous les papes dont il nous reste le plus d'écrits.

Ce fut au sixième siècle, en 529, que saint Benoît de Nursia établit sur le mont Cassin une société de cénobites, destinée à devenir le chef-lieu d'une immense congrégation; approuvée par saint Grégoire, elle se répandit rapidement dans toutes les provinces de l'Église latine, et dans la suite d'immenses services furent rendus par les bénédictins à la religion, à l'humanité et aux lettres. Jusqu'à cette époque les moines n'étaient pas encore membres du clergé, et on les regardait plutôt comme des laïques. On connaît bien parmi eux des prêtres et des évêques, mais c'est seulement au commencement du sixième siècle que les moines furent regardés comme faisant partie du clergé proprement dit.

LECTURE. — *Esquisses historiques*, *Biographie de* Michaud; Procope, *historien de Justinien.*

7e SIÈCLE.

MAHOMET,

OU L'ORIGINE DES EMPIRES D'ORIENT.

CARACTÈRE DU SIÈCLE. — En Europe *Héraclius* soutient la puissance chancelante de l'*empire d'Orient*. Les nouveaux états de l'*empire d'Occident* sont toujours dans la confusion. Les Mérovingiens se laissent gouverner par les maires d'Austrasie. L'*heptarchie* partage toujours les *Anglo-Saxons;* Venise prend plus de consistance; mais les lumières de l'intelligence sont toujours éclipsées. L'Asie occidentale est envahie par les Arabes sous la conduite de *Mahomet* et des califes, ses successeurs, et la doctrine mahométane s'établit par les armes dans l'Afrique septentrionale.

ÉVÉNEMENS.

FRANCE. —613. Rivalité de Frédégonde et de Brunehaut.—687. Victoire de Testri, par Pépin-d'Héristal.

EMPIRE D'ORIENT. — 610. Héraclius, empereur d Orient. — Défaite de Chosroès, roi de Perse.

ARABIE. — 622. **HÉGIRE DE MAHOMET**; origine du mahométisme. — *Abou-Bekre*, premier calife, publie le *Coran*. — 640. Conquête de la Syrie et de l'Égypte par Omar.—648. Fin du second empire des Perses. — 653. Prise de Rhodes par les Sarrasins.

DÉCOUVERTES. —600 *Plumes à écrire.* — *Abbayes de Chelles, de Saint-Denis* (622).

Développement.

FRANCE.

Rivalité de Frédégonde et de Brunehaut. — Le second partage de la monarchie venait

d'avoir lieu entre les quatre fils de Clotaire. Caribert, roi de Paris, mourut après six ans de règne, et son royaume fut encore divisé entre ses frères. *Gontran* fut roi d'Orléans et de Bourgogne; *Chilpéric,* roi de Soissons ou de Neustrie, et *Sigebert,* roi d'Austrasie, épousèrent les deux sœurs, *Galsuinde* et *Brunehaut,* filles d'*Atanagilde,* roi des Wisigoths. *Frédégonde,* suivante de Galsuinde, avait su par ses intrigues et sa beauté s'attirer l'amour du roi qui bientôt négligea pour elle son épouse légitime, et cette princesse, s'opposant à l'élévation de l'ambitieuse concubine, fut trouvée morte dans son lit. Cet assassinat ne pouvait qu'être le crime de Frédégonde, et *Brunehaut,* pour venger sa sœur, alluma la guerre entre les deux royaumes d'Austrasie et de Neustrie.

Après quelques combats les deux rois font la paix, et Sigebert va se faire prendre par les Huns qu'il poursuivait. De retour dans ses états, il s'empare par surprise de la ville d'Arles, qui appartenait à *Gontran.* Celui-ci, par droit de représailles, prend Avignon qui faisait partie du royaume d'Austrasie, et va assiéger son frère dans Arles même. Gontran et Sigebert se réconcilient, et marchent contre Chilpéric qui, pendant que ses deux frères guerroyaient, avait fait envahir par son fils Clovis la Touraine et le Poitou, provinces du royaume d'Austrasie. Clovis est chassé de Tours et de Poitiers par Mummol; mais bientôt son fils aîné, plus heureux, taille en pièces Gondebaut, général de l'armée de Sigebert. Ce prince, vaincu, appelle à son secours plusieurs peuples d'Allemagne, ses tributaires, et Gontran, redoutant après la victoire la force d'un allié si puissant, se range du côté de Chilpéric. Les deux armées sont bientôt en présence; on n'ose s'attaquer, et les trois rois font de nouveau la paix. Les Allemands, frustrés du butin qu'ils se sont promis, se révoltent, et c'est avec peine que Sigebert parvient à les faire rentrer dans le devoir. Cependant Chilpéric, aidé du roi de Bourgogne, viole le traité, et son fils Théode-

bert est défait et tué par deux généraux du roi d'Austrasie. Gontran, prince faible et versatile, abandonne *Chilpéric* malheureux, et embrasse le parti du vainqueur. Sigebert va ceindre le diadème de Neustrie, qui lui est offert par quelques seigneurs mécontens, et s'avance triomphant jusqu'à Vitri pour assiéger son frère et prendre possession de son royaume. C'est là que l'attend Frédégonde ; le poignard de deux assassins la délivre d'un ennemi si terrible et sauve la Neustrie. En même temps cette princesse a soin de faire arrêter Brunehaut qui ignore encore le meurtre de son époux ; mais Gondebaut parvient à lui dérober le fils de sa victime et le fait proclamer à Metz roi d'Austrasie, sous le nom de Childebert II. Mérovée s'éprend des charmes de Brunehaut, prisonnière à Rouen, et l'évêque *Prétextat* bénit leur union. Frédégonde profite de cette occasion pour perdre ce fils de Chilpéric et d'Andouère, qui pouvait disputer le trône à ses enfans, le fait raser, enfermer dans un monastère, et bientôt massacrer après qu'il s'en est échappé. Clovis, son frère, éprouve le même sort, et Chilpéric lui-même, ayant découvert une intrigue de sa femme avec un seigneur de la cour, tombe sous les coups de cette princesse qui redoutait sa colère.

Childebert, sous prétexte de venger son oncle, se présente devant les murs de Paris; Gontran qui l'avait devancé, lui en refuse l'entrée et fait proclamer roi de Neustrie le fils de Chilpéric, Clotaire II. Alors le roi d'Austrasie, à la prière de *Maurice*, empereur d'Orient, dirige ses armes contre les Lombards, leur vend la paix une première fois, repasse de nouveau les Alpes, et rend son tributaire Autharis, qui régnait à cette époque sur la Lombardie.

De retour dans les Gaules, il succède à Gontran qui l'avait déclaré son héritier, fait la guerre aux Neustriens, est vaincu par Frédégonde et meurt. Brunehaut gouverne ses états sous le nom de *Théodebert*, roi d'Austrasie, et de *Thierry*, roi de Bourgogne, qui a *Garnier* pour maire du Palais. La

guerre se rallume entre les deux reines régentes ; Brunehaut est vaincue, Frédégonde s'empare de Paris et meurt. La veuve de Sigebert, poursuivie par la haine des grands d'Austrasie, est abandonnée de son fils, et obligée de se retirer à la cour de Bretagne ; mais elle n'en domine pas moins les conseils de Théodebert et le ligue avec son frère contre Clotaire qui est battu et forcé de leur céder une partie de ses états. Les Vascons ou Gascons qui ont descendu les Pyrénées sont aussi vaincus et reçoivent *Genialis* pour duc, de la main des rois francs.

La guerre éclate entre Théodebert et Thierry à qui Brunehaut, dans son ressentiment, avait persuadé que le roi d'Austrasie n'était ni son frère, ni le fils de Sigebert ; la concorde se rétablit et est détruite bientôt après. Théodebert, défait à Tolbiac malgré le secours des Allemands, est enfermé dans un cloître, et ses deux neveux sont massacrés. Thierry meurt à la suite d'une querelle avec sa mère, qui gouverne alors au nom de ses trois petits-fils les royaumes d'Austrasie, de Bourgogne et d'Orléans. Mais Clotaire, mettant à profit la haine des grands contre la reine et la trahison de Warnachaire, s'empare de tous les états de Thierry, met à mort deux de ses fils, et fait traîner Brunehaut elle-même à la queue d'un cheval, après l'avoir exposée aux insultes et à la risée de son camp. Telle fut la fin de cette guerre qui causa tant de maux aux Francs et coûta tant de sang à la famille de Clovis.

Au milieu de toutes ces guerres civiles et de ces dissensions intestines, la royauté perd de sa force et s'avilit ; les grands qui se sentaient nécessaires et faisaient pencher la balance du côté où ils se mettaient, accroissent en prétentions et en autorité, et les *Maires du Palais* acquièrent cette influence qui fait déjà pressentir leur élévation et la chute des princes qu'ils gouvernent. Ce fut surtout à l'époque de la minorité simultanée des trois rois de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie, que grandit et se con-

solida cette puissance excessive qui fit de simples ministres de vrais souverains, et qui, devenant héréditaire, les conduisit naturellement au trône occupé par des monarques avilis, incapables et fainéans.

Les vices de Dagobert, les impôts dont il accable le peuple, les victoires des Virides, malgré la protection que les Saxons accordent au roi franc qui leur a fait remise du tribut imposé par ses prédécesseurs, achèvent d'affaiblir et de discréditer la royauté. Ce prince, à son avènement, avait cédé une partie de l'Aquitaine et de la Gascogne à son frère Aribert ; à la mort de ce dernier, il donne à ses fils l'Aquitaine avec titre héréditaire à condition d'hommage et de tribut, et pose ainsi la première pierre de cet édifice féodal qui devait peser si long-temps sur la France. Il favorise aussi l'influence romaine ecclésiastique, se conduit d'après les avis de l'orfèvre *saint Éloi* et du référendaire *saint Ouen*, fonde des couvens, fait fabriquer des ornemens d'église et écrire pour la première fois les *lois barbares* par ses scribes. C'est, dit M. Michelet, le *Salomon* des Francs. Ses deux fils, Sigebert II et Clovis II, se partagent la Gaule en *Neustrie* et en *Austrasie*, ne s'occupent que de choses pieuses, fondent des monastères et laissent le gouvernement entre les mains des maires Ega et Pépin de Landen, qui tous deux en profitent pour préparer leur avenir.

LECTURE. — Grégoire-de-Tours. *Histoire de France*, par madame Tastu; *Histoire de l'Europe*, par Lacépède, 3e et 4e période ; les *Reines de France* de l'auteur ; la *Géographie historique*, par le même.

Querelles des Neustriens et des Austrasiens. — Déjà sous Dagobert qui voulait être seul roi des Francs, les Austrasiens avaient demandé un souverain particulier, et Dagobert avait été obligé de leur donner *Sigebert II*. Les deux royaumes furent de nouveau réunis sous Clovis II, après le supplice de Grimoald qui avait dépouillé le fils de Sigebert pour placer le sien sur le trône. A la mort de Clovis,

la modération d'Erchinoald ou Archambault, qui exerçait les trois mairies, jointe à la douceur et à la sagesse de la reine-mère Bathilde, qui avait laissé le royaume indivis entre ses trois fils Clotaire III, Childéric II et Thierry III, maintient pendant quelque temps cette union. Mais l'ambitieux Ebroïn ayant succédé à l'adroit Archambauld, Bathilde est obligée d'abandonner la conduite des affaires ; et les grands d'Austrasie, dont le nouveau maire veut réprimer les prétentions et abattre la puissance, se séparent de la Neustrie et prennent pour roi Childéric II, qui se déclare pour les ennemis d'Ebroïn. Clotaire III étant venu à mourir, Ebroïn met à sa place Thierry III sans même consulter les grands, et bientôt les intrigues de saint Léger, qu'il avait éloigné des affaires, le confinent dans un cloître avec sa créature. Childéric II, alors roi de toute la monarchie, est assassiné avec ses enfans. Thierry III remonte sur le trône, et Ebroïn, rétabli dans sa mairie, exerce de terribles représailles. Les leudes austrasiens rappellent d'Irlande le fils de Sigebert, que nous avons vu dépouillé par son maire Grimoald. Ce malheureux prince est aussitôt assassiné, et dès lors les Francs orientaux abolissent la royauté et se donnent pour *ducs Martin et Pépin d'Héristal*, petit-fils de Saint-Arnulfe. Les nobles de Neustrie mécontens se rangent du côté des nouveaux ducs qui prennent les armes pour soutenir l'aristocratie et sont battus par le maire de Thierry. Mais le vainqueur fut assassiné l'année suivante par un seigneur nommé *Hermanfroy*, qui lui fendit la tête d'un coup d'épée au moment où il se rendait à l'église. Ebroïn fut un homme cruel sans doute, mais remarquable par sa politique. Il prévoyait la puissance prochaine des Austrasiens, et voulait l'empêcher ou la retarder; pendant vingt ans il soutint la France neustrienne dont l'histoire finit avec lui. Il avait entrepris l'impossible; c'était d'établir l'unité lorsque tout tendait à la dispersion, de fonder la royauté lorsque les grands se fortifiaient de toutes parts.

Cependant les maires qui lui succédèrent restant fidèles à sa politique et s'attachant à abattre la puissance aristocratique, les leudes neustriens eurent toujours recours à Pépin qui s'était déclaré leur protecteur, et la guerre continua entre les deux états.

Bataille de Testri. — Thierry III et son maire Bertaire ayant refusé de rétablir la noblesse mécontente dans ses anciens privilèges et l'Église dans ses biens immenses, le duc d'Austrasie remporte sur lui la victoire de Testri, le prend lui-même dans sa capitale, lui laisse le titre de roi, et se fait nommer maire de Neustrie et de Bourgogne.

Le parti populaire était vaincu par les grands, et la Gaule germanique l'emportait sur la Gaule romaine. Pépin, maître absolu des deux royaumes, dispose trois fois de la couronne en faveur de Clovis III, de Childebert III, de Dagobert III, et meurt en léguant sa puissance à son petit-fils Théodebald, sous la régence de sa veuve Plectrude. Charles, fils légitime de Pépin, parvient à s'échapper de la prison où on l'avait enfermé, se met à la tête des Austrasiens, bat les Frisons, défait les Neustriens qui avaient dépouillé le petit-fils de Pépin, pour donner la mairie à Rainfroy et se faire reconnaître maire de Neustrie par le roi Chilpéric II.

Ainsi finirent ces guerres entre les Francs orientaux et les Francs occidentaux. Quelques historiens de l'école moderne ont voulu y voir une deuxième invasion, mais ils n'étayent leur système que sur des probabilités ; il ne nous reste aucun monument qui confirme cette prétendue invasion, et tout au contraire nous prouve que ce ne fut qu'une rivalité entre un même peuple établi à la même époque dans une conquête faite en commun, rivalité qui prit naissance dans le partage du royaume entre les fils des rois, et qu'alimentèrent l'ambition des grands et la résistance des rois et du peuple.

Lecture. — *Histoire de France*, par Michelet.

MAIRES DU PALAIS.

Les maires du palais n'étaient, dans le principe, que de simples officiers qui mettaient sous les yeux du roi les pétitions et les représentations de ses sujets; ils joignirent à cette charge celle de surveiller les autres officiers de la maison du prince, et n'étaient, sous ce rapport, que des espèces de majordomes, d'intendans-généraux, dont les fonctions peuvent en quelques points être comparées à celles de nos intendans de la liste civile. Mais peu à peu ces fonctions s'étendirent, les maires passèrent de l'économie domestique au gouvernement de l'État, quittèrent l'administration particulière pour les affaires publiques, et, comme nous l'avons dit, ce fut à l'époque des guerres entre Brunchaut et Frédégonde, pendant la minorité des trois rois francs dont elles étaient les tutrices, que se révéla cette nouvelle puissance qui devait un jour absorber toutes les autres. Landry, cet amant de Frédégonde qui en avait fait un duc après l'assassinat de Chilpéric, et maire du palais sous Clotaire II; Garnier, maire de Thierry II, roi de Bourgogne, sont les premiers chez lesquels on remarque cette influence politique que devaient porter si haut leurs successeurs. La nature de leurs fonctions primitives peut nous expliquer ce changement et la suite des événemens nous donnera la clef de l'accroissement de leur puissance. Préposés qu'ils étaient à l'intendance générale du palais, les officiers devinrent insensiblement soumis à leur empire et souvent à leurs décisions. Ils se trouvèrent ainsi d'abord à la tête des grands toujours en lutte avec la royauté; puis, quand avec leur aide ils furent entrés dans le gouvernement, tantôt soutenus par les nobles qui voulaient prévenir le despotisme royal, tantôt maintenus ou agrandis par les rois qui cherchaient à réprimer les grands, se déclarant pour les uns ou pour les autres selon leurs intérêts, ils ne tardèrent pas à arriver au faîte du pouvoir et à dominer à la fois les deux partis. Dès lors véritable premier ministre, tuteur presque de droit des rois mineurs, commandant les armées, disposant des revenus, le maire du palais fut souvent élu par les assemblées nationales, et par conséquent indépendant du roi qui ne pouvait lui ôter ce qu'il tenait du suffrage de la nation. Sa charge devint bientôt héréditaire, au moins de fait; Warnachaire, pour récompense de sa perfidie, s'était fait déclarer *perpétuel* par Clotaire II, du consentement des grands, qui depuis long-temps prenaient part aux choix de ces ministres et finirent par s'en attribuer exclusivement l'élection. Grimoald succéda à son père Pépin de Landen, et probablement son fils lui eût aussi succédé, s'il n'eût voulu devancer le temps, et accomplir une révolution qu'un siècle encore devait mûrir.

Avec la famille des Pépin, ces *mordoms* électifs, chefs des hommes libres, petits propriétaires, nommés *arimans*, eurent pour successeurs les *ducs héréditaires d'Austrasie*, capitaines

des *leudes* ou hommes qui s'étaient également dévoués à un service également héréditaire, moyennant quelques concessions de terres. Ces *ducs* étaient secondés par tous les autres ducs qui combattaient pour l'aristocratie contre la royauté, et aussi voyons-nous tous les seigneurs mécontens du gouvernement d'*Ebroïn* qui voulait les réprimer, recourir à l'Austrasien Pépin d'Héristal qui soutint leurs prétentions les armes à la main. Leur victoire fut signalée par un second triomphe de la langue *teutonique* sur la latine et par le rétablissement des diètes ou assemblées de la nation.

SITUATION

INDUSTRIELLE, POLITIQUE, SOCIALE ET LITTÉRAIRE, DE LA GAULE AU 7e SIÈCLE.

Les arts avaient fait dans les Gaules des progrès considérables, si l'on en juge par la quantité de monumens religieux qu'on y avait élevés, par les draps de soie, par les ornemens d'orfévrerie dont ils étaient décorés. Le commerce avait aussi recouvré une activité nouvelle ; le besoin des épiceries de l'Inde, celui des manufactures de la Grèce étaient universellement sentis par les grands avides d'augmenter les produits naturels de leurs immenses propriétés. Quelques-uns de ces chefs entreprirent d'exercer le commerce à main armée, et d'établir une communication entre la France et la Grèce par la vallée du Danube. Les marchands partaient de la Bavière où finissait l'empire de France, et s'avançaient jusques au Pont-Euxin, défendant leurs convois avec leurs épées. L'un d'eux, nommé *Samo*, se distingua tellement et rendit aux Vénèdes, peuple Slave qui habitait la Bohême, de si grands services, qu'ils le nommèrent leur roi, et *Samo* conserva la royauté trente-cinq ans.

Si nous passons à l'état politique de la Gaule à cette époque, le partage du royaume entre les fils du roi, la rivalité de Brunehaut et de Frédégonde et les crimes qui en furent la suite, les guerres entre les Neustriens et les Austrasiens, la lutte des grands contre le peuple et les rois, l'autorité d s maires pourront nous en donner une idée. C'était un choc continuel d'un pouvoir contre un autre pouvoir, et, de là, confusion partout. Cependant l'élection dominait ce chaos, possédée d'abord par le peuple, puis bientôt accaparée par les grands qui en firent l'instrument de leur ambition. Quelques historiens qui ont fait école ,et dont l'abbé Dubos est le chef, ont prétendu que sous la première race la royauté était héréditaire, et que le principe d'élection ne prévalut que sous les Carlovingiens. Mais tout dément ce système et chaque ligne de nos vieilles annales atteste la souveraineté du peuple.

La société en elle-même était restée romaine ; les Francs qui n'avaient établi leur domination dans les Gaules que graduelle-

ment et avec le temps, n'avaient pu attaquer et détruire les lois et les coutumes des vaincus ; mais eux-mêmes s'étaient soumis à leurs mœurs et avaient adopté leurs usages. D'ailleurs, depuis long-temps en contact avec les Romains dont ils avaient été tour à tour les ennemis et les alliés, ils n'étaient pas étrangers à la civilisation qu'ils rencontraient dans les Gaules. Tout donc était encore romain au 7e siècle, religion, lois, administration. La nature de la propriété ne changea pas ; l'esclavage ne fut pas le résultat de la conquête, comme quelques-uns l'ont prétendu, puisqu'il existait plus dur chez les Romains que chez les Barbares qui leur succédèrent ; les Gaulois, qui étaient libres avant, restèrent aussi libres après la conquête ; les Francs ne firent personne esclave, ils prirent ceux qui l'étaient déjà. Quant à l'état des personnes, le tarif des *compositions* est une preuve de leur dégradation morale aux yeux du conquérant, mais nullement de leur changement d'état, de leur réduction à la servitude.

Le fait qui domine tous les autres à cette époque, c'est l'accroissement de l'influence du clergé, la marche ascendante de l'Eglise vers le plus haut point de sa domination. Seuls possesseurs des lumières, les évêques appelés dans les assemblées nationales ne tardèrent pas à les diriger, à acquérir la prédominance. Réuni en corps, le clergé formait une société complète, indépendante et forte, qui, au milieu de l'apathie et du découragement des *curiales*, leur succéda et s'empara des premières magistratures municipales. Ce fut là pour ce corps un immense moyen d'influence, et il s'en servit si habilement qu'il ne tarda pas à arriver à la tête des affaires et à gouverner l'État comme naguère il gouvernait la cité. Les rois et les grands dont tour à tour il soutenait les prétentions et les droits, contribuaient chacun à l'augmentation de sa puissance, et lui préparèrent ce règne brillant qui commençait sous de si heureux auspices, et qui devait dans la suite du moyen-âge atteindre l'apogée de l'éclat et de la grandeur.

Le 7e siècle est une des périodes de l'histoire où les documens authentiques manquent pour suivre avec exactitude l'enchaînement des faits, et la raison en est que les lettres brillèrent peu au milieu de ces querelles terribles qui ensanglantèrent les Gaules. *Grégoire-de-Tours*, qui écrivit jusqu'en 591, est partial et confus ; *Frédégaire* jusqu'en 641 ne répand qu'une faible lumière sur les Francs.—En Orient, après les histoires de *Procope* et d'*Agathias*, contemporains de Justinien, on se trouve réduit à des récits incomplets, diffus, et à des chroniques qui n'offrent que des dates. Ces ténèbres cessèrent, lorsque les Arabes recueillirent tout à coup l'héritage des lettres que l'Europe laissait échapper.

LECTURE.—*Histoire de la civilisation en France*, par Guizot ; *Esquisses littéraires* de l'auteur.

EMPIRE D'ORIENT.

HÉRACLIUS, *empereur d'Orient.* — *Héraclius*, exarque d'Afrique, succéda à Phocas que le peuple avait élu et qui, par ses cruautés, s'était rendu odieux. La première expédition de ce prince fut dirigée contre *Chosroès*, roi de Perse, qui avait envahi la Syrie, livré aux flammes *Antioche*, *Damas* et *Jérusalem*. *Héraclius* porte la guerre en Asie, reprend toutes ces villes, bat *Chosroès*, et enfin conclut une paix solide avec *Siroès*, fils de Chosroès, qui avait détrôné et fait périr son père. L'empire fut assez tranquille jusqu'à l'invasion des Arabes. Après la mort d'*Héraclius*, *Héraclius-Constantin*, son fils et son successeur, est empoisonné ; son autre fils *Héracléonas* monte sur le trône.

LECTURE. — La tragédie d'*Héraclius*, par P. Corneille.

ARABIE.

HÉGIRE DE MAHOMET. — *Mahomet* naquit à *la Mecque*, le 27 avril 570, de la famille des Koréichites, qui prétendait descendre d'Abraham par Ismaël. Il se trouva de bonne heure orphelin et sans fortune ; un génie supérieur et une ambition excessive lui inspirèrent le projet d'établir une nouvelle croyance, et de se faire passer pour prophète. Ayant fait plusieurs voyages et étudié les religions juive et chrétienne, il en forma une appelée *islamisme*, c'est-à-dire soumission à Dieu. Son but principal fut sans doute de retirer le peuple arabe de l'idolâtrie, et de le rappeler aux vérités anciennes qu'il avait abandonnées, à l'adoration d'un seul Dieu. Les habitans de la Mecque le contraignirent à fuir à *Yatrippa* (depuis *Médine*). Cette fuite (*hégire* en arabe) servit d'époque aux Arabes (16 juillet 622). Mahomet arma ses prosélytes au nom de Dieu ; il remporta de brillantes victoires et réunit ainsi le pouvoir religieux. Il fonda l'empire des Arabes ; et mourut au milieu de ses conquêtes à l'âge de 63 ans, en 632.

OBSERVATIONS SUR MAHOMET.

MAHOMET ne dut son élévation qu'à son génie étonnant. La révolution qu'il opéra dans la religion en occasionna de plus grandes encore dans les empires.

L'Arabie, ignorée jusqu'alors, devint illustre par ses triomphes, et les successeurs du Prophète, marchant sur ses traces, ravagèrent ces vastes provinces de la Perse inaccessibles aux armes des Romains. Les riches contrées de l'Asie-Mineure dont ils dépouillèrent les successeurs des Césars, la Palestine que tant de motifs rendaient si chère aux chrétiens, l'Egypte si féconde

en ressources, la Libye, la Mauritanie, presque toute l'Afrique, furent soumises. L'Espagne ouvrit aux Arabes une porte en Europe, et ils menacèrent de leur joug tout notre hémisphère. Voilà cependant l'ouvrage d'un homme d'abord obscur, ignorant, pauvre, qui mourut honoré comme le favori de Dieu, et qui laissa après lui une mémoire éternelle.

Mahomet savait qu'à un peuple sensible il fallait des émotions vives; il les excita par un style correct et par l'harmonie des vers.

Son *Coran* (livre ou bible) est rempli d'images reproduites par le dialecte arabe le plus pur; il se divise en deux parties : 1° l'*iman* ou la doctrine de la foi; 2° le *din* ou la morale.

Le dogme de son œuvre est la croyance en Dieu, en ses prophètes et en ses anges, l'immortalité de l'âme, un jugement universel, et la prédestination.

Les plus grandes récompenses sont pour les guerriers qui combattent les mécréans ; la lâcheté est menacée des tourmens de l'enfer.

Le reste du *Coran* contient des préceptes sur les pratiques extérieures du culte, des réglemens de police et de santé en rapport avec les mœurs et le climat de l'Orient.

La morale est dans la purification, la prière, le jeûne, l'aumône, l'abstinence du vin, et les pèlerinages à la Mecque.

LECTURE.— La tragédie de *Mahomet*, par Voltaire; dans les *Esquisses historiques*, les *Arabes*.

ABOU-BEKRE, premier calife, publie le *Coran*.—Abou-Bekre succéda à Mahomet sous le titre de calife (vicaire), après des contestations avec son gendre qui fut vaincu et dont le parti fut dissipé. Il publia le *Coran*, annoncé par Mahomet comme venant du ciel. Ce livre fut revu par le calife Othman. Les actions et les discours de Mahomet, conservés par la tradition, ont été consignés dans la *sunna* ou loi orale, et forment avec le *Coran* les principales sources de la théologie et de la jurisprudence mahométane.

Les adhérens de l'islamisme, quelque temps après la mort du Prophète, se divisèrent en deux sectes principales : les Sunnites, qui reconnaissent le *Coran* et la tradition, et se fractionnent en plusieurs sectes orthodoxes; les Schiites (apostats), qui n'adoptent que le *Coran*, et regardent Ali, gendre de Mahomet, et les descendans d'*Ali*, comme de véritables *imans*. Les Schiites se divisèrent à leur tour en un grand nombre de sectes, dont les plus remarquables sont les *druses* et les *ismaélites*.

Les conquêtes des Arabes commencèrent sous le calife Abou-Bekre (632-634). Caled, son général, après avoir envahi la Syrie jusqu'à Damas, entreprit la soumission de la Perse, qui ne fut

achevée qu'après des guerres longues et sanglantes (651). Elles mirent fin à la dynastie des *Sassanides* qui gouvernait la Perse depuis 226 ans.

Le calife Omar élevé à la dignité de calife par les intrigues d'*Ajesha*, fille d'*Abou-Bekre*; excellent général. Il est considéré comme le fondateur de la puissance politique des *Arabes*; il termina la conquête de la Syrie en y ajoutant celle de la *Palestine* et de l'Egypte (636 640). Il prit le titre d'émir *Al-Mouménin* (prince des croyans).

Le cruel *Amrou*, lieutenant du calife, s'empara d'Alexandrie et détruisit, dit-on, la bibliothèque des Ptolémée (640). Elle était composée de 400,000 volumes (quelques uns disent même de 700,000) égyptiens, grecs et indiens. On chauffa pendant six mois les bains de cette ville avec les précieux manuscrits de cette collection. Les Arabes, qui parcouraient alors l'Afrique et l'Asie, y détruisaient tous les monumens des arts. Ce ne fut que, parvenus à une puissance non contestée, sous les *Abassides*, qu'ils firent fleurir à leur tour les sciences et les arts.

De nouvelles conquêtes furent entreprises et consommées sous le califat d'*Othman* (644): celle de la Perse, des îles de Chypre (648) et de Rhodes (653) où les Arabes trouvèrent en morceaux le fameux colosse de Rhodes; ils les vendirent à un marchand juif qui en chargea, dit-on, sept cents chameaux.

Le meurtre d'Othman (655) fit éclater de grandes divisions. *Ali*, gendre de Mahomet, proclamé calife, eut à lutter contre les conspirations de la famille d'*Omar*. *Moavijah*, gouverneur de Syrie, allié d'*Amrou*, se souleva contre Ali, qui fut détrôné et égorgé. *Moavijah* rendit le califat héréditaire dans la dynastie des Ommiades (660). Les dissensions entre les sectateurs d'*Omar* et ceux d'Ali n'empêchèrent pas les Arabes d'étendre leur domination en Asie et en Afrique sous le glorieux règne de Valid Ier (705).

LECTURE. — *Vie de Mahomet*, par Gagnier. — *Histoire du mahométisme*, par Charles Mills.

8e SIÈCLE.

CHARLEMAGNE,

OU L'EMPIRE D'ORIENT RENOUVELÉ PAR LES FRANÇAIS.

CARACTÈRE DE CE SIÈCLE. — L'Europe orientale voit des révolutions sanglantes s'élever au trône de Constantinople et en précipiter des empereurs cruels. L'Europe occidentale au contraire est en progrès du côté des lumières. Les Maures, vainqueurs des *Wisigoths*, apportent le goût des arts et des sciences; les Francs sous Charlemagne s'élèvent au dessus de tous les autres peuples; les papes commencent à jouir de l'autorité temporelle; l'Asie occidentale brille du plus vif éclat sous les califes arabes.

ÉVÉNEMENS.

FRANCE. — 732. Défaite des Sarrasins et des Saxons par Charles-Martel. — 752. Dynastie des Carlovingiens. — 768. Règne de Charlemagne. — 771. Défaite des Saxons. — 774. Fin de l'empire des Lombards. — 800. *Renouvellement de l'empire d'Occident.*

ARABES *d'Occident.* — 711. Les Maures en Espagne; bataille de Xérès.

ARABES *d'Orient.* — 749. Les Ommiades et les Abassides. — 786. Règne du calife Aaroun-al-Raschid.

EMPIRE *romain d'Orient.* — 726. Guerre des Iconoclastes. — 780. Règne de l'impératrice Irène et de Constantin V, son fils.

ÉGLISE. — 720. Emploi de l'ère dionysienne ou ère vulgaire. — 756. Puissance temporelle des papes.

NOTIONS SOMMAIRES
SUR LES LETTRES ET LES ARTS JUSQU'A CHARLEMAGNE.

Toute l'activité intellectuelle se porte du côté des écrits religieux et de la controverse chrétienne; toutefois, la décadence se

fait partout sentir. Du 5e au 8e siècle, les littératures latine et grecque sont en pleine décadence; les Pères de l'Eglise seuls fixent l'attention. Les plus célèbres sont *saint Jean-Chrysostome* (407); *saint Cyrille d'Alexandrie* (442), dans l'Eglise grecque; *saint Pierre Chrysologue* (450); *saint Léon-le-Grand* (461); *saint Grégoire-le-Grand* (604). L'histoire et la jurisprudence continuèrent à être cultivées avec quelques succès. Ceux qui s'y distinguèrent sont *Sidoine Apollinaire*, poète et épistolographe (488); *Cassiodore* (575); *saint Grégoire-le-Grand* (604), épistolographe; *Jornandès* (552); *Grégoire de Tours* (595); *Isidore de Séville* (636); *Frédégaire* (658), CHRONIQUEURS LATINS; *Musée,* le grammairien (500); *Héliodore,* d'Emèse (400); *Longus;* romanciers: *Zozime* (5e s.), *Priscus* (5e s.), *Procope,* de Césarée (560); historiens: *Etienne,* de Byzance (500), géographe; *Tribonien,* jurisconsulte, CHRONIQUEURS GRECS

L'architecture, la peinture et la sculpture sont en décadence; les seuls monumens à citer sont la *Rotonde de Ravenne,* ouvrage de Théodoric, et *Sainte-Sophie de Constantinople,* élevée par *Justinien.*

Développement.

FRANCE.

Invasion des Sarrasins en France au 8e siècle. — Long-temps avant Charles-Martel, les Arabes avaient passé les Pyrénées, soumis la Gaule gothique et s'étaient rendus maîtres de plusieurs villes même dans la Gaule des Francs. Sous le calife Yésid II, *Zama,* gouverneur de la Péninsule musulmane, franchit de nouveau les Pyrénées orientales, s'avance vers l'Aquitaine, et forme le siège de Toulouse. Le duc Eudes le tue dans un sanglant combat, et défait de nouveau près de Cahors son successeur Ambiza, qui portait partout le fer et la flamme. En 730, le fameux Abdérame prend les rènes du gouvernement de la Péninsule, et, après avoir étouffé la révolte d'un de ses lieutenans, Munuza, qui avait fait alliance avec Eudes et épousé sa fille, prend la résolution de ne repasser en Espagne qu'après s'être vengé et avoir étendu dans les Gaules les conquêtes des Musulmans. Arles est assiégée et prise; deux fois les Français sont taillés en pièces sous la conduite du

vainqueur de Toulouse et de Cahors, et déjà le projet de l'orgueilleux musulman n'est autre que de s'étendre sur toute la France, de franchir les Alpes, conquérir l'Italie, parvenir au Bosphore au travers des contrées Illyriennes, s'emparer des deux capitales du monde et soumettre au croissant Rome et Constantinople, l'éternel objet de l'ambition des Sarrasins. Mais Charles-Martel qui voit le danger rassemble les troupes de Neustrie et celles d'Austrasie, passe la Loire, et fait des Arabes un épouvantable carnage dans les champs de Poitiers. Le général musulman perdit la vie dans cette bataille, et l'Europe fut sauvée du joug du Prophète. C'est après cette victoire mémorable que Charles prit le nom de *Martel*.

Cependant les Sarrasins occupaient encore presque toutes les places qu'Abdérame avait prises deux ans auparavant dans le bassin du Rhône et de la Saône ; le duc d'Austrasie les leur reprit et les refoula dans la Gaule narbonnaise. Quelques années après, il massacre de nouveau un corps d'armée musulman, commandé par *Automan*, qu'Abdelmelic avait envoyé au secours du gouverneur d'Avignon qui s'était déclaré indépendant, et la Gaule franque fut pour toujours délivrée des incursions et des ravages des infidèles.

Défaite des Saxons. — Pendant que Charles-Martel exterminait les Sarrasins dans la France méridionale, les Saxons avaient voulu secouer de nouveau la domination franque. Il passe le Rhin, et les barbares sont bientôt forcés de renouveler leurs anciennes promesses et de payer le tribut accoutumé.

Après tant de victoires, Charles revint gouverner les Francs, sans s'inquiéter de nommer un successeur à *Thierry IV* de *Chelles*, et préparer par sa prudence les brillantes destinées de sa race. Le pape Grégoire III, qui lui envoya les premiers *nonces* qu'on ait vus en France, lui avait proposé de le proclamer consul de Rome, à condition qu'il l'aide-

rait à se soustraire à la domination de l'empereur Léon. La mort seule de Charles-Martel empêcha l'exécution de ce projet. En 741, il avait institué l'ordre militaire de *la Genète*, dont la devise était : *Exaltat humiles.*

LA FRANCE,

APRÈS LA BATAILLE DE TESTRI, 687.

Maîtres, depuis cette victoire, du nord de la France, les maires d'Austrasie, qui avaient pris les titres de duc et de prince des Francs, voulurent rendre ses anciennes frontières à un Empire devenu leur patrimoine. Par des expéditions souvent répétées, les *Allemands*, les *Bavarois*, les *Thuringiens*, furent contraints de reconnaître de nouveau la suprématie des Francs. La *Frise* entière redevint une province tributaire, et après la grande victoire de *Poitiers*, les ducs mérovingiens d'Aquitaine prêtèrent serment de fidélité ; enfin, les oracles furent chassés de la *Septimanie* alors conquise pour la première fois, tandis qu'à l'autre extrémité du royaume, les *Saxons* étaient repoussés dans leurs forêts et les contrées situées sur les bords de la Lippe ajoutées à la domination des Francs.

OBSERVATIONS SUR CHARLES-MARTEL.

La maison austrasienne était opposée aux papes ; Charles lui-même, dit M. Michelet, se signala comme l'ennemi de l'Eglise ; son surnom païen *Marteau* ferait volontiers douter s'il était chrétien ; on sait que le marteau est l'attribut de *Thor*, le signe de l'association païenne, celui de la propriété, de la conquête barbare ; cette circonstance expliquerait comment un empire, épuisé sous les règnes précédens, fournit tout à coup tant de soldats et contre les Saxons et contre les Sarrasins. L'appât des biens de l'Eglise qu'il leur prodigua, les attira dans les armées de Charles, et prépara une génération de soldats pour Pepin-le-Bref et Charlemagne.

Dans cette famille des Carlovingiens, toute ecclésiastique, le proscrit Charles-Martel offre une physionomie à part et très peu chrétienne. Cependant il devint, vers la fin et par politique, l'ami

des papes et leur soutien contre les Lombards. Aussi l'apôtre de l'Allemagne, saint Boniface, fut-il l'instrument de la grande révolution qui mit les Austrasiens sur le trône.

LECTURE.— *Gaule poétique,* par Marchangy.

Race Carlovingienne. — Charles-Martel en mourant partagea l'empire entre ses deux fils *Carloman* et *Pépin-le-Bref*. Ils eurent d'abord à combattre les prétentions de leur frère *Griffon*, auquel Charles avait assigné pour apanage un certain nombre de villes démembrées des deux duchés d'Austrasie et de Neustrie; à réprimer les tentatives de Hunalde, duc d'Aquitaine, pour recouvrer l'indépendance que leur père lui avait enlevée, à lutter enfin contre les généreux efforts des Germains, Bavarois, Souabes et Saxons qui voulaient se soustraire à la domination des Francs et refusaient de payer les tributs. Cependant Pépin, dans le dessein de montrer aux Francs que le souvenir de Clovis attachait encore à ses descendans, combien était dégénéré le sang de ce conquérant des Gaules et pour éviter la lutte avec les grands que n'aurait pas manqué de faire naître l'exécution trop précipitée de ses projets, alla chercher un certain *Childéric III*, fils de Thierry, et le plaça sur le trône vacant depuis long-temps. Bientôt Carloman quitta la puissance pour se retirer dans un monastère. Pépin, avec adresse, se concilie les grands et le Pape, et se fait déclarer roi. Childéric est enfermé avec son fils dans un monastère, et la race des Mérovingiens est éteinte après deux cent soixante-onze ans de durée depuis Clovis. La guerre longue et sourde entre les Francs Saliens et les Francs Ripuaires, c'est-à-dire entre les Neustriens et les Austrasiens cesse un instant, l'Austrasie l'emporte; elle a su faire alliance avec la théocratie. La puissante maison de Metz paraît sur la scène. La France devient germaine, c'est comme on l'a dit, une *féodalité cléricale*.

LECTURE. — *Généalogies européennes,* par l'auteur. — *Histoire de France,* par Michelet.

DYNASTIE DES CARLOVINGIENS.

752. **Pépin-le-Bref** monte sur le trône. Instruit par son génie et son expérience, et surtout par les fautes de ceux qu'il remplaçait, il sent la nécessité de ramener tout à l'autorité royale, d'élever et de fortifier de plus en plus ce *palladium* de la tranquillité publique. Dans l'intention de rendre sa personne inviolable, il se fit sacrer et couronner dans la cathédrale de Soissons par *saint Boniface*, premier archevêque de *Mayence* et apôtre de la Germanie. Alors tout revient au point d'unité; les assemblées se tiennent régulièrement, on s'y occupe sans cesse de remédier aux vexations qui, pendant des règnes faibles, avaient pesé sur les peuples. Pépin, désirant conserver sa couronne à ses descendans, fit légitimer son élection par la religion, et pour s'attirer la protection du pape *Etienne II*, il s'engagea d'enlever aux Lombards l'exarchat de Ravenne et de le donner au pontife; en effet, Pépin entreprit successivement deux voyages en Italie, et força le roi lombard *Astolphe* de se reconnaître son vassal, et de lui livrer l'exarchat dont il mit ce pape en possession. En 757, Pépin reçut de l'empereur Constantin Copronyme les premières orgues qu'on ait vues en France, et les plaça dans la chapelle de Saint-Corneille, à Compiègne.

Au milieu des ténèbres qui enveloppent ces siècles, Charlemagne présente un point de mire entre deux longues périodes de trouble et d'ignominie.

Charlemagne termina le grand ouvrage de son père Pépin-le-Bref auquel il succéda en 768. Le règne long et glorieux de ce prince offre, au milieu de la barbarie qui régnait alors, un spectacle digne d'admiration : seul maître d'un royaume puissant après la mort de Carloman son frère, Charlemagne porte ses armes en Germanie contre les Saxons

qu'il soumit après une guerre de *trente trois* ans, pendant lesquels des actes de cruauté et d'injustice ternirent souvent la gloire de ses armes; *Witikind*, chef de cette belliqueuse nation, embrassa le christianisme et resta fidèle à Charlemagne. Celui-ci refoule en Espagne les Sarrasins qui possédaient encore quelques villes dans les Gaules, et la défaite de son arrière-garde à Roncevaux, où périt le paladin Roland, lui acquiert une gloire romanesque qui égale presque sa gloire historique. Le royaume de Lombardie est soumis à son tour. Didier, dernier roi des Lombards, dont Charlemagne avait épousé et répudié la fille sans motif légitime, voulut, pour se venger, faire sacrer roi par le pape Adrien Ier le fils de Carloman, qui s'était retiré à sa cour après que Charles se fut déféré la couronne d'Austrasie par la diète de *Carbonac*, aux dépens de son neveu. Adrien refusa, et comme Didier se disposait à s'emparer de l'exarchat de Ravenne, le souverain pontife appela à son secours le roi des Francs qui battit le roi des Lombards, l'assiégea dans *Pavie*, le fit prisonnier, l'enferma pour le reste de ses jours avec Serghaire, fils de Carloman, et après avoir incorporé ses états à la monarchie franke, confirma au saint-père les donations de Pépin, y en ajouta de nouvelles, et ainsi consolida et accrut la puissance temporelle des papes. Il reçut après cette victoire les hommages des ducs de France, de Spolette, de Bénévent, et ajouta à ses titres celui de patrice de Rome et de protecteur du saint-siège. Enfin, étant retourné à Rome pour protéger la vie du pape *Léon III*, il assista à la messe solennelle qui fut célébrée dans l'église de Saint-Pierre le jour de Noël (25 décembre 800), qui était alors à Rome le premier jour de l'an 801. Le pape qui désirait témoigner sa reconnaissance au roi, choisit le moment où le prince était à genoux au pied du grand autel pour poser sur sa tête la *couronne impériale*, et pour le faire proclamer par le peuple EMPEREUR DES ROMAINS ; c'est ce qu'on appelle le *renouvellement de*

l'empire d'Occident dont le titre était disparu depuis trois siècles. De conquête en conquête, Charlemagne avait tellement étendu son empire qu'il comprenait une partie principale de l'Europe.

Toutes les Gaules, l'Allemagne, l'Espagne jusqu'à l'Ebre, l'Italie jusqu'à Bénévent, plusieurs îles de la Méditerranée, telles que la Sardaigne, la Corse et les îles Baléares, avec une partie considérable de la Pannonie formaient proprement l'empire français.

Charlemagne qui, pour épuiser la source des barbares, était allé les combattre dans leur propre patrie, vit les premières voiles normandes; il les considéra long-temps immobile, pleura en prévoyant les maux qui devaient fondre sur la France quand il ne serait plus là avec son nom et sa puissance pour imposer aux barbares, et commença dès lors à créer une marine qui pût défendre les côtes et empêcher l'invasion.

Charlemagne est, pour ainsi dire, le commencement et la fin de cette seconde race qui naît et meurt en lui. Il a fixé d'une manière puissante les peuples barbares dans leurs cantonnemens. Cette longue agitation qui presse les peuplades germaines vers l'Occident paraît s'affaiblir. Il refoule les Germains derrière le Rhin, et les Sarrasins derrière les Pyrénées. Les Francs mêlés aux Gaulois vont bientôt former par leur mélange le peuple français. Mais il y avait un principe de dissolution dans l'agglomération des races qui composaient la France de Charlemagne; chacune conservait son caractère, il n'y avait pas de fusion; la nationalité française ne pouvait sortir que de *l'unité*.

Voilà, en quelques mots, la partie militaire et politique du règne de ce grand roi; mais la sagesse de son gouvernement, sa législation, son goût pour les lettres et les arts, etc., c'est ce qui demanderait et mériterait un développement que les bornes de cet ouvrage ne comportent pas; car ce n'est point au milieu des guerres que Charles doit nous paraître

grand, c'est quand on le voit s'occuper du bonheur de ses sujets, porter ses vues sur le gouvernement, les mœurs, la religion, les lettres et les arts, sans lesquels il n'y a point de véritable grandeur.

LECTURE. — *Histoire de la civilisation en France*, par Guizot.

OBSERVATIONS

Sur Charlemagne considéré *dans sa vie politique, dans sa vie littéraire, dans sa vie privée.*

Dans sa vie politique. On aime à voir Charlemagne, dans ces *assemblées nationales*, qu'il eut soin de convoquer souvent, proposer les lois qu'il croit les plus avantageuses au bien public. Ses soins s'étendaient sur les parties éloignées de son vaste empire dans lesquelles il envoyait des *missi dominici* ou envoyés royaux, et sur toutes les classes d'hommes. Le peuple surtout fut l'objet de sa sollicitude. Partout il chercha à le soulager et à lui procurer quelques avantages. C'est dans cette vue qu'il répare les grands chemins, en fait de nouveaux, construit des ponts, rend les rivières navigables. Pour faciliter le commerce, il conçoit le noble projet d'établir une communication entre l'*Océan* et la *mer Noire*, en joignant le Rhin au Danube par un canal.

Les *Capitulaires* nous prouvent que Charlemagne comprenait les droits et savait respecter la propriété et, jusqu'à un certain point, la liberté de ses sujets. Enfin, bien différent de ces conquérans qui ne font que dévaster la terre, il voulait réparer les désordres que les guerres, l'ignorance et la barbarie avaient faits partout.

Dans sa vie littéraire. Les efforts que Charlemagne fit pour dissiper les ténèbres de l'ignorance ne sont pas la partie la moins brillante de son règne. L'étude fut son occupation constante et journalière. Au camp comme à la cour, il avait ses heures fixes pour cultiver son esprit; il aimait la société des savans : *il les assembla* de toutes les parties de l'Europe autour de lui, et forma dans son palais une espèce d'académie dont lui-même était membre, sous le nom de *David.* Le savant anglais Alcuin avait pris celui d'*Horace.* Charlemagne établit des écoles dans les cathédrales et les principales abbayes, pour y enseigner l'écriture, l'arithmétique et la grammaire. L'amour des lettres que montra ce grand monarque, les efforts qu'il fit pour les répandre et les multiplier, méritent tous les éloges de la postérité.

Dans sa vie privée. Bon père, bon époux, généreux envers ses amis, pardonnant plus volontiers qu'il ne punissait, veillant lui-même à l'éducation de sa famille, faisant régner dans sa maison

comme dans ses États l'économie et l'ordre, sa personne était un modèle de simplicité et de vraie grandeur. « Un seul mot peint « ce grand homme, *dit Montesquieu ;* il ordonnait qu'on vendît « les œufs de ses basses-cours et les herbes inutiles de ses jardins, « et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lom- « bards et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé « l'univers ! »

ASSEMBLÉES NATIONALES.

Sous les rois de la première race fut institué le *Champ-de-Mars*, assemblée toute militaire où les guerriers venaient apporter des dons à leurs chefs.

Pépin transporta au mois de mai la convocation périodique des Francs; de là le nom de *Champ-de-Mai*. Ce ne fut guère que sous Charlemagne que les assemblées eurent un caractère moins exclusivement militaire. Les *Placites* étaient composés de laïques et d'ecclésiastiques qui réglaient ensemble les affaires d'administration et de gouvernement, sous la présidence du chef de l'empire. Des *Placites* sont sortis les *États-Généraux* après le mouvement communal des 11e, 12e et 13e siècles.

LECTURE. — *Histoire de la civilisation en Europe*, par Guizot. — Michelet.

ARABES D'OCCIDENT.

BATAILLE DE XÉRÈS. — Depuis la conquête de l'Egypte, les Sarrasins s'étaient emparés de toutes les provinces septentrionales de l'Afrique jusqu'à l'Océan. De là ils jetèrent un œil d'envie sur les belles provinces de l'Espagne, voisines de la mer. Ils avaient plusieurs fois ravagé les côtes de la Nandalousie (aujourd'hui *Andalousie*); mais leurs tentatives pour entrer dans ce pays furent inutiles. Quelques événemens qui se passèrent en Espagne leur en ouvrirent les portes. Ce fut d'abord la vengeance d'un comte espagnol nommé *Julien*, que Rodrigue ou Rodric avait outragé dans l'honneur de sa fille, *Florinde-la-Cava* ou *la Méchante*, pendant qu'il défendait en Afrique avec gloire et succès les possessions chrétiennes; ensuite l'ambition des fils du cruel Witiza, qui voulaient remonter sur le trône de leur père aidés par leur oncle Oppas, archevêque métropolitain de Séville. Les Sarrasins, qui prirent alors le nom de *Maures*, parce qu'ils partirent de la province d'Afrique appelée *Mauritanie*, entrèrent dans l'Espagne sous les ordres de leurs généraux *Tarik et Abuzara*. Tarik débarqua au pied du mont Calpé, qui dans la suite s'appellera de son nom *Gib-el-Tarik, montagne* de *Tarik* et par corruption *Gibraltar*. Il s'empara de la ville avec l'aide du comte *Julien*, et fit brûler ses vaisseaux pour ôter à ses soldats qui murmuraient tout espoir de retour sans la victoire.

Après plusieurs petits combats, les deux partis se rencontrèrent à *Xérès de la Frontera*, et se livrèrent une bataille sanglante. Elle fut décisive : les Maures furent vainqueurs, et Rodrigue, de la famille des Wisigoths, se noya dans le *Bétis*. Bientôt la consternation fut dans l'Espagne; toutes les places se rendirent spontanément. *Mouza,* général sarrasin qui commandait en Afrique au nom du calife *Valid*, passa lui-même en Espagne avec de nouveaux soldats, en acheva la conquête et s'empara de Tolède, capitale du royaume wisigoth, qu'avaient abandonnée les grands et la plupart des habitans, et qui se rendit après une résistance de quelques jours.

En moins de cinq ans, depuis le débarquement de *Tarik,* les Maures s'emparèrent de toute l'Espagne, à l'exception de quelques cantons stériles des *Asturies,* de la *Cantabre* (*Biscaye*) et de la Navarre. La Septimanie ou le Languedoc passa avec l'Espagne sous la domination des Arabes. La victoire de Xérès mit fin au royaume des Wisigoths et commença celui des Maures, qui régnèrent en Espagne pendant sept cents ans.

Pélasge, fils de don *Favila,* un des grands d'Espagne, assassiné par le féroce Witiza, s'était retiré avec les débris du royaume wisigoth dans les montagnes des Asturies, où la cavalerie maure ne pouvait l'atteindre. Habile et courageux, il s'était distingué dans divers combats, et il fut élu roi par ses compagnons, fonda le petit royaume des Asturies qui servit de point d'appui aux chrétiens pour reconquérir l'Espagne, et c'est avec lui que commence la monarchie espagnole proprement dite ou la deuxième monarchie wisigothe. *Alchaman*, envoyé par le gouverneur Alasior pour détruire le nouveau royaume, s'engage imprudemment dans les montagnes, est battu et tué, et l'archevêque *Oppas* qui lui avait servi de guide, est fait prisonnier et puni par la mort de son apostasie et de sa trahison. A la mort de Pélasge, son fils lui succéda ; puis vint Alphonse-le-Catholique qui, profitant des dissensions élevées entre les Maures et les Arabes, réunit aux Asturies la Galice dont il a chassé les musulmans.

ARABES D'ORIENT.

LES OMMIADES ET LES ABASSIDES. — Nous avons vu que Mahomet, se sentant près de mourir, avait chargé son beau-père *Abou-Bekre* de le remplacer dans ses fonctions sacerdotales. Telle fut l'origine du *Califat* ou du *vicariat* du Prophète.

Les autres califes s'appelaient *émirs,* c'est-à-dire, princes ou commandans. Ceux qui succédèrent à Abou-Bekre furent : *Omar,* qui fit brûler la bibliothèque d'Alexandrie ; *Osman-Ali,* gendre de Mahomet, qui, entreprenant d'abaisser les Ommiades dont l'ambition lui portait ombrage, voulut retirer le gouvernement de Syrie à Moavie, perdit le califat, et mourut assassiné à Caffa.

Son fils *Hassan* fit de vaines tentatives pour lui succéder, et fut assassiné par sa femme. C'est alors que s'éleva la première famille héréditaire appelée *Ommiades*, parce que *Moavie*, le premier de ces califes, était le petit-fils d'*Ommias*, l'un des principaux de la Mecque.

Ce fut sous cette dynastie qu'eut lieu la conquête de l'Afrique par *Rassan*, lieutenant du calife Abd-el-Malek, et Musa-ben-Nasciïr, lieutenant de Walid, qui en acheva la soumission en 698, et força les habitans à embrasser la religion et les mœurs des conquérans; la conquête de l'Espagne, les invasions en France et la soumission d'une partie de l'Asie. A la mort d'Omar II, le parti des Alides voulut replacer sur le trône les légitimes descendans du Prophète ; mais, découragé par la pusillanimité des émirs de la race d'Ali, il se réunit en faveur des *Abassides*, qui tiraient leur origine d'Abbas, oncle de Mahomet. Alors commença sous Merwan II, la sanglante querelle des *Noirs* et des *Blancs* ou d'Abbas et d'Ommiade ; la famille des Abassides victorieuse succéda aux Ommiades, et devint célèbre. L'Egypte, la Mésopotamie, la Perse, furent conquises en une seule campagne.

L'empire des Arabes, sous les Abassides, fut aussi considérable que celui des Romains, puisqu'il s'étendait à l'époque du califat de *Cordoue* (en 756), de l'océan Atlantique jusqu'au-delà du fleuve Indus, et avait pour bornes, au sud, les déserts de l'Afrique et les bords de l'océan Indien ; il s'étendait en Europe jusqu'aux Pyrénées; il était borné au nord par la Méditerranée et en Asie par la chaîne du Caucase, la mer Caspienne, les déserts au nord de l'Iaxartes, et enfin les montagnes de l'Asie intérieure, bornes occidentales de l'empire chinois. A Aboul-Abbas, premier calife abasside, succéda son frère Al-Manzor. Il fonda la ville de Bagdad, qui devint la capitale du califat oriental.

CALIFAT D'OCCIDENT. Un descendant de Mervan Ier, Abdérame, était échappé avec son fils au massacre de la famille des Ommiades et se tenait caché en Afrique. Il passa de là en Espagne où l'appelaient plusieurs *Cheiks*, se fit proclamer émir à Cordoue et fonda ainsi le califat d'Occident. Les guerres qu'il fut obligé de soutenir contre les partisans des Abassides l'empêchèrent de défendre ses possessions d'au-delà des Pyrénées et lui firent perdre la Septimanie. Sous Issem Ier et Al-Hakkham Ier, les dissensions intérieures favoriserent les progrès des chrétiens qui avaient à leur tête Alphonse-le-Chaste, roi d'Oviédo.

C'est l'époque de la plus grande puissance des Sarrasins par l'étendue de leurs conquêtes, et de leur plus grande gloire par leur amour pour les sciences et par les progrès qu'ils y firent.

OBSERVATIONS

SUR LES CONSÉQUENCES DE L'IRRUPTION DES ARABES EN ESPAGNE.

La conquête de l'Espagne par les Arabes produisit quelques effets salutaires pour l'Europe qui lui doit en partie sa civilisation. Le goût des lettres se communiqua bientôt de *Bagdad* au *Caire*, et des bords de l'Euphrate et du Nil au Tage. Les mathématiques, l'astronomie, la chimie, la botanique, la médecine étaient les sciences que les Sarrasins affectionnaient le plus; ils excellaient dans la poésie, dans l'art de conter avec agrément. *Rhazès*, *Averroès*, *Avicenne* sont du nombre de leurs philosophes célèbres.

Ainsi l'Espagne mahométane cultivant plusieurs sciences peu connues dans le reste de l'Europe, les chrétiens occidentaux s'y rendaient fréquemment pour se livrer à l'étude dans les écoles de Cordoue.

L'agriculture, les manufactures et la navigation dûrent beaucoup aux Arabes; leurs tapis et leurs broderies d'or et d'argent, leurs tissus de soie et ouvrages d'acier et de cuir, jouirent longtemps d'une perfection inconnue aux autres nations de l'Europe. L'énumération décimale que les Arabes rapportèrent des Indes, les chiffres indiens que le moine Gerbert, qui devint le pape Sylvestre II, nous rapporta de la Péninsule, et auxquels la reconnaissance de l'Occident a donné le nom de chiffres arabes; l'usage du papier de coton, de la poudre à canon, tout cela nous est venu de ces peuples, et principalement des Arabes d'Espagne. Le mot *algèbre* montrerait seul que c'est à eux qu'on doit cette langue merveilleuse qui fit tant avancer les sciences en abrégeant et facilitant le travail; le nom arabe d'*almanach* est le premier qu'ils donnèrent à leurs recueils astronomiques. Enfin, il ne faut pas oublier cette architecture de la mosquée de Cordoue et du palais de Grenade, mélange de la grace et de la pureté grecques avec le grandiose, et qui, s'unissant plus tard avec la grave architecture germanique, devait former cette architecture mixte que nous avons appelée gothique et à laquelle nous devons de si beaux monumens.

AAROUN-AL-RASCHILD OU LE JUSTE CALIFE. — Aaroun était le cinquième calife de la race des Abassides; il monta sur le trône en 786 et mourut en 800. C'était un prince inconcevable par le mélange de ses bonnes et de ses mauvaises qualités : brave, magnifique, libéral; mais perfide, capricieux, ingrat. Il répandit des bienfaits sur ses peuples et fit périr la famille des *Barmécides*, à laquelle il devait une partie de sa gloire. Il avait donné sa sœur en mariage à Giafar Barmécide, son favori; et soit que sa politique craignît la fécondité de cet hymen, soit qu'il eût ressenti un funeste amour pour cette princesse,

que la proximité du sang lui défendait de posséder, il lui imposa la condition de vivre avec sa compagne comme s'il eût été son frère. Barmécide manqua à sa promesse, et le calife le condamna au dernier supplice avec cinquante des siens. Ses conquêtes s'étendirent depuis l'Espagne jusqu'aux Indes. Huit batailles qu'il gagna en personne, les arts et les sciences ranimés, les gens de lettres protégés, ont rendu son nom illustre. Ce calife fit présent à Charlemagne, pour lequel il avait beaucoup de considération, d'une *clepsydre* ou horloge d'eau, et d'un jeu d'échecs. C'est à lui que les Français doivent leurs meilleures espèces de fruits et de légumes.

Un seul trait fera connaître l'administration de ce prince : une femme va se plaindre à lui que ses soldats, dans leur marche, ont fait de grands ravages sur ses terres. Aaroun lui rappelle qu'il est dit dans le *Coran* : « Que lorsque les armées des « grands princes vont en campagne, les sujets sur les terres des- « quels elles passent doivent souffrir. » Oui, prince, répliqua la femme, « mais il est dit aussi que les terres de ces princes qui « permettent l'injustice seront désolées. » Aaroun lui fit rendre ce qu'elle avait perdu, et la combla de présens et d'éloges.

Aaroun partagea, avant sa mort, son vaste empire entre ses trois fils, *Amin*, *Mamoun* et *Motassem*. Le règne d'Amin ne présente que commotions et guerres civiles entre ce calife et son frère Al-Mamoun. Son excessive indolence lui fait abandonner les rênes de son gouvernement à Al-Fadel, qui donne à son maître le dangereux conseil de changer la succession ; conseil fatal qui précipite Amin du trône sur lequel monte Al-Mamoun.

LECTURE. — *Espagne*, par Viardot ; tragédie des *Barmécides*, par Laharpe.

EMPIRE ROMAIN D'ORIENT.

Depuis la mort d'Héraclius (641) jusqu'à l'avènement des Comnènes (1081), les annales byzantines présentent une succession uniforme de crimes, rarement interrompue par l'apparition de quelques princes guerriers, plus rarement encore par celui d'un prince vertueux. Au milieu des révolutions sans intérêts et d'usurpations sans grandeur, une superstition universelle dégrade le culte et la morale publique, en donnant matière aux plus indécentes querelles religieuses, et en servant d'instrument à la politique. Nous signalerons dans cette période les querelles religieuses, le schisme de l'Eglise grecque, les guerres avec les Russes, avec les Bulgares, contre les musulmans et les Turcs seljoucides ; nous nous arrêterons à la guerre des Iconoclastes.

Léon III, l'Isaurien, empereur d'Orient, humilié des reproches d'idolâtrie que lui adressaient les musulmans, ordonna la destruction des images. Une secte d'iconoclastes ou *briseurs d'ima-*

ges, se forma dans l'Orient ; elle s'attacha à la lettre de la loi de Moïse, qui défend de rendre aucun culte à des idoles. Le pape Grégoire II se déclara contre l'empereur et condamna son édit, au deuxième concile de Nicée (787). Sous le règne des empereurs iconoclastes, cette ardeur, poussée à l'enthousiasme, fit cesser les travaux des artistes, les églises, les monumens furent détruits de toutes parts. Ce ne fut qu'au temps de l'impératrice *Théodora* que les arts reprirent quelque empire à Constantinople (842).

Constantin V Copronyme proscrivit, comme son père l'Isaurien, le culte des images ; son fils Léon IV se conduisit d'après les mêmes principes ; il avait épousé l'Athénienne *Irène*, qui eut à sa mort (800) la régence de l'empire et qui changea de système.

IRÈNE. — Cette princesse remporta de grands avantages sur les Sarrasins et les Bulgares, et convoqua à Nicée un concile contre les iconoclastes. Dans la suite, son fils Constantin Porphyrogénète, voulut s'affranchir de sa dépendance, et il exila la régente. Mais des partis se formèrent, et la replacèrent sur le trône. Constantin fut renfermé dans un monastère où on le priva de la vue : *Irène* régna seule. Elle ne jouit pas long-temps de son triomphe ; le trésorier *Nicéphore* la détrôna, et la relégua à Mytilène où elle mourut peu après dans l'indigence. Elle a été, par ses crimes, la *Frédegonde* de l'Orient.

LECTURE. — *Irène,* tragédie de Voltaire.

ÉGLISE.

DENYS-LE-PETIT, abbé romain, Scythe de naissance, qui vécut du temps de l'empereur Justinien, vers l'an de J.-C., 530, fut l'auteur de l'ère vulgaire qui reçut sa forme actuelle vers l'an 720, par les soins de *Béda-le-Vénérable,* moine anglais. Des chronologistes modernes ont fait observer que Denys et Béda s'étaient trompés dans leurs calculs, et font remonter la naissance de J.-C. jusqu'à 54 ans plus haut. C'est ce qui a donné lieu à la distinction entre l'*ère véritable de J.-C.* et l'*ère vulgaire* ou *dyonisienne* que l'usage a consacrée. Cependant cette ère ne fut adoptée par les *rois de France* que depuis la fin du 9e siècle, et par les *papes* seulement depuis le 11e.

PUISSANCE TEMPORELLE DES PAPES.

Quatre causes générales contribuèrent surtout à établir le pouvoir du clergé :

1° Les vastes domaines des évêques, qui leur firent prendre place dans cette hiérarchie de grands propriétaires à laquelle la société européenne a si long-temps appartenu ;

2° Leur intervention dans le régime municipal et la prépondérance qu'ils acquirent en recueillant directement ou indirectement l'héritage des anciennes magistratures;

3° Leur qualité de conseillers du pouvoir temporel, qui les mit à même d'entourer les nouveaux rois et de les diriger dans leurs essais de gouvernement;

4° Une dernière cause, plus puissante peut-être que les trois premières, qui semblent n'en être que des conséquences, c'est la constitution de l'Eglise à cette époque. Le clergé formait alors un corps, une hiérarchie, une société complète, indépendante, possédant de nombreux moyens d'action. Seul il était fort et constitué au milieu de la faiblesse et du chaos des autres institutions; seul il était éclairé au milieu des ténèbres générales. Le pouvoir spirituel dominant, par les doctrines, les pensées et les volontés de tous, se trouvant ainsi à la tête de l'activité intellectuelle humaine, ne devait naturellement pas tarder à saisir le pouvoir temporel et à s'arroger le gouvernement du monde. D'un autre côté, l'Eglise, profitant habilement de l'état de désordre et de violence où se trouvait la puissance temporelle, devint, en défendant les peuples contre les rois, la protectrice des uns, la rivale des autres, et les domina tous deux.

C'est sur cette quadruple base que s'éleva dans les Etats naissans le pouvoir épiscopal.

Deux circonstances particulières amenèrent une étroite alliance entre la *royauté* et la *papauté;* le péril que les Lombards faisaient courir aux papes, et le besoin qu'eut *Pépin-le-Bref* du pape pour faire sanctionner son titre de roi. Cette alliance remarquable est une véritable révolution politique : dans l'ordre civil, la royauté prévalut; dans l'ordre religieux, la papauté. Ainsi s'éleva une nouvelle race de souverains.

Le clergé, depuis cette époque, vit tous les jours augmenter sa puissance. Il s'assembla des synodes fréquens qui donnèrent plus d'unité et de force à son action, et, les papes à sa tête, il parvint à exercer une sorte de suprématie qui changea la face du monde barbare par le contre-poids salutaire qu'elle opposa à la force brutale des conquérans.

NATURE DE L'INFLUENCE DE L'ÉGLISE SUR LA CIVILISATION. — En présence de la puissance de l'Eglise et de sa haute influence, nous devons dire en quelques mots quelle fut la nature de cette influence sur la civilisation.

Quoiqu'elle niât le droit d'examen et voulût enlever à la pensée sa liberté, elle ne laissa pas pourtant de lui être favorable et de la développer. Ses conciles, où l'on procède par la délibération commune, ses écrits contre les hérésies où elle est obligée d'employer la discussion, et souvent une discussion logique et profonde, entretiennent, excitent l'activité humaine, et telle est dans

son sein l'énergie de la vie intellectuelle, que, malgré sa doctrine et ses principes, ce qui éclate de toutes parts en elle, c'est l'exercice de la raison et de la liberté. La distinction du pouvoir spirituel et du temporel, qu'elle fit d'abord pour se rendre indépendante, se soustraire à la brutalité des conquérans barbares, et qu'elle ne respecta pas assez dans la suite; cette distinction, en soutenant l'indépendance du monde intellectuel en général, prépara l'indépendance du monde intellectuel individuel, l'indépendance de la pensée. Elle provoquait encore l'activité générale des esprits par la carrière qu'elle offrait à tous ceux qu'elle jugeait capables de la servir, carrière ouverte à tous les talens, à toutes les nobles ambitions de la nature humaine.

Sous le rapport intellectuel l'influence de l'Eglise fut donc salutaire, et il ne faut pas se plaindre si le développement qu'elle imprima à l'Europe fut essentiellement théologique; il n'en pouvait être autrement, et son système de doctrine et de préceptes était encore bien supérieur à tout ce qu'avait connu le monde ancien.

LE MONDE

SUR LA FIN DU HUITIÈME SIÈCLE.

ÉPOQUE DE CHARLEMAGNE.

PUISSANCES PRÉPONDÉRANTES.

EMPIRE DE CHARLEMAGNE. — Au commencement de cette époque, trois puissances dominaient dans notre hémisphère :

1. L'empire d'Occident, ayant à sa tête *Charlemagne,* roi de France ;

2. L'empire d'Orient, ayant à sa tête *Irène ;*

3. L'empire des califes, en Asie, ayant à sa tête *Aaroun-al-Raschild.*

EMPIRE D'OCCIDENT.

FRANCE.

Charlemagne possédait la France entière, presque toute la Germanie, la moitié de l'Italie, une partie de l'Espagne, et se voyait l'arbitre ou l'effroi du reste de l'Occident. Ses Etats s'étendaient depuis le grand Océan jusqu'à la *Calabre,* au *Raab,* aux montagnes de la *Bohême,* et depuis les Pyrénées, l'Èbre et la Méditerranée, jusques à l'Eider et à l'Océan germanique.

EMPIRE D'ORIENT.

IRÈNE, teinte du sang de son fils, de ses beaux-frères et peut-être de son beau père et de son époux, régnait à Constantinople, et donnait des lois depuis la mer Adriatique jusqu'au Bosphore. Chancelante sur un trône que bouleversent sans cesse la rébellion et le fanatisme, pressée au nord par les Bulgares, atta-

quée de tous les autres côtés par les Sarrasins, illustrée par des talens, déshonorée par des faiblesses, présentant un mélange bizarre de grandes vertus et de crimes plus grands encore, cette femme célèbre défendait à peine les débris d'un empire jadis si redoutable.

EMPIRE DES CALIFES.

AAROUN-AL-RASCHILD, maître de la moitié de l'Asie et de toutes les côtes septentrionales de l'Afrique, étendait sa domination de l'*Immaüs* à l'*Atlas,* et dans un empire de deux mille lieues, entendait les voix de peuples si nombreux et si différens se réunir pour bénir son règne. Si l'on peut ressembler à Charlemagne, nul autre ne lui ressemble davantage que cet illustre calife autant par son courage que par sa puissance et ses lumières, et même par ses faiblesses.

PUISSANCES SECONDAIRES.

Les puissances secondaires sont obscures ou faibles, et suivent les impressions des Etats dominans.

LE DANEMARCK, le plus remarquable d'entre eux, résistait avec succès à l'ambition de *Charlemagne,* et tandis que *Godefroy* ou Goteric qui y régnait, fermait l'entrée de la presqu'île aux troupes du conquérant, il faisait sortir de la NORWÈGE ces essaims de guerriers qui se portaient déjà sur les côtes de l'*empire d'Occident.* Goteric ayant été assassiné par un de ses soldats, son fils rendit à Charlemagne toutes les parties de la France que son père avait envahies, lui céda même quelques contrées germaniques, et consentit à se renfermer dans la péninsule et les îles Danoises.

Quelques historiens prétendent, et Malte-Brun, dans sa *Géographie Universelle,* a reproduit cette opinion, qu'à cette époque quelques navigateurs barbares, partis des bords glacés de l'Islande et poussés par leur audace et les tempêtes, abordèrent les côtes de l'Amérique, cinq siècles avant Christophe Colomb, qui peut-être, comme l'ont pensé plusieurs savans, et entre autres Puffendorf et Cromer, avait eu connaissance des vagues traditions de ces guerriers du Nord.

LA SUÈDE, affaiblie par des émigrations, ne comptait plus parmi ces Etats : la RUSSIE n'y figurait pas encore.

LA POLOGNE, déjà formée en Etat électif, mais également grave dans sa politique et dans ses mœurs, était bien loin de fixer l'attention. La BOHÊME était en proie à des barbares nommés SLAVES, que le désir du butin attirait dans la Germanie, que la crainte des armes en écartait, et que l'avidité y ramenait

toujours. Les Huns, successeurs de ce peuple farouche qui a dévasté l'Europe, fixés enfin dans l'ancienne Pannonie, inquiétaient l'empire d'Occid. nt dont ils ravageaient les frontières, tandis que, sous le nom d'*Avares*, ils portaient l'effroi jusqu'aux portes de la capitale de l'Orient.

L'ESPAGNE, depuis les Pyrénées jusqu'au détroit de Gibraltar, offrait une lutte continuelle entre les Maures et les chrétiens qui, moins nombreux, moins riches, moins éclairés même que leurs ennemis, mais aguerris par les dangers, instruits par le malheur, unis entre eux, et par là invincibles, reculaient, à force de constance et de courage, les bornes de leur petit Etat.

Les *Sarrasins* et les *Grecs* se disputaient le midi de l'Italie et les îles adjacentes. Les premiers s'emparèrent de l'île de Crète qu'ils nommèrent Candie.

ROME, soumise en apparence à Charlemagne, favorisait le pape qui, souverain des pays voisins, augmentait tous les jours son autorité temporelle, tandis que son pouvoir spirituel, ne connaissant déjà plus de bornes, tenait presque toutes les églises *courbées sous son siége.*

Fuyant devant les armes de Charlemagne, les Vénitiens avaient abandonné Malamocco leur métropole, et s'étaient retirés à Rialto, ville formée de soixante îles réunies par des ponts, et qui, sous le nom de Venise, devait acquérir dans la suite une si grande puissance. Déjà elle commençait à déployer cette politique qui l'a rendue si célèbre. Placée entre les deux empires, elle feignait de reconnaître pour souverain celui dont la faiblesse ne lui donnait rien à craindre, et, à la faveur de ce vain titre, elle écartait le joug de ceux dont la puissance lui paraissait à redouter.

Cette république avait déjà un gouvernement, des lois, des magistrats, un doge ; elle entretenait des troupes, des flottes, et le commerce n'était encore connu que dans ses ports.

L'ANGLETERRE était près de sortir de son obscurité ; la plupart des petits Etats qui la partageaient, se réunissaient au royaume des Saxons occidentaux.

Egbert travaillait avec autant de sagesse que de valeur à l'accomplissement de ce grand ouvrage, et préparait de loin le rôle brillant que ses successeurs devaient jouer dans l'Europe.

Tableau à faire : Dans les deux colonnes latérales, les *Explications ;* au milieu, *la Carte de l'ancien continent,* pour la justification de tous les événemens indiqués.

9e SIÈCLE.

GLOIRE DES MAURES

ET FÉODALITÉ DANS L'EUROPE OCCIDENTALE.

CARACTÈRE. — La féodalité se régularise, l'autorité royale s'efface ; le pouvoir prend un accroissement immense par l'habile politique des papes, de l'Eglise, et un heureux concours de circonstances, et le christianisme devient le lien social entre les peuples et la base du droit international ; l'Angleterre acquiert une nationalité et prend sa place en Europe ; les Barbares, cessant leurs courses, s'établissent et se font baptiser, et l'on voit le monde chrétien, qui a été si long à se former, tendre à se débrouiller, à prendre une forme, à s'asseoir sur une base solide. Le monde mahométan brille un instant du plus vif éclat ; mais il renferme en son sein des germes de mort qui se développent déjà ; il chancelle ; il s'écroulera dans le siècle suivant.

ÉVÉNEMENS.

FRANCE. — 881. Bataille de Fontenay. — 887. Etablissement du système féodal sous Charles-le-Chauve. — 879. Fondation du royaume de Bourgogne cisjuranne par Boson, et du royaume de Bourgogne transjurane par Rodolphe Ier ou Raoul-Welf. — Des rois de France depuis Charles-le-Chauve jusqu'à Charles-le-Simple, de 840 à 898.

ARABES. — 813. Règne du calife Al-Mamoun.

EMPIRE *romain d'Orient.* — 820. Race phrygienne. — Michel-le-Bègue.

ANGLETERRE. — 827. *Fin de l'heptarchie.* — Monarchie anglaise. — Egbert. — 871. Alfred-le-Grand.

RUSSIE. — 862. Fondation de la monarchie russe, par *Rurick.* — Nation du nord.

HONGRIE. — 885. Excursion des Hongrois.

BOHÊME. — 894. Duché de Bohême : Borziwoy.

ÉGLISE. — 870. Schisme des Grecs.

Développement.

Bataille de Fontenay. — Par les partages imprudens que Louis-le-Débonnaire fit, de son vivant, entre ses enfans, il jeta dans sa propre famille des semences de discordes qui accélérèrent la chute de l'empire. Les guerres civiles qui avaient commencé sous lui continuèrent après sa mort. Louis, dit le Germanique, et Charles-le-Chauve se liguèrent contre Lothaire, leur frère aîné, et lui livrèrent la fameuse bataille de Fontenay, en Bourgogne, où périt toute la fleur de l'ancienne noblesse; le nombre des morts fut de cent mille. Louis et Charles, sortis victorieux du combat, forcèrent leur frère de se sauver en Italie. Ils marchèrent ensuite sur Strasbourg, où ils renouvelèrent leur alliance et la confirmèrent par serment à la tête de leurs troupes (14 février 842).

Ces princes étaient sur le point de se partager toute la monarchie, lorsque, par l'entremise des seigneurs, ils s'approchèrent de leur aîné et conclurent avec lui le *traité de Verdun*, qui consomma le partage formel de la monarchie (843).

Lothaire conserva, par ce partage, la dignité impériale avec le royaume d'Italie et les provinces situées entre le Rhône, la Saône, la Meuse, l'Escaut, le Rhin et les Alpes. Ces états furent dénommés Lotharingiens (de là le nom de Lorrains).

Louis-le-Germanique eut toute la Germanie au-delà du Rhin, et, en deçà du fleuve, les cantons de Mayence, de Spire et de Worms. Enfin toute la partie des Gaules qui s'étendait depuis l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhône jusqu'aux Pyrénées, échut à Charles-le-Chauve qui eut aussi dans son partage la marche d'Espagne, composée du comté de Barcelone et des autres pays que Charlemagne avait conquis au delà des Pyrénées.

Origine de la France moderne.— Ici commence proprement la France moderne, qui est un dé-

membrement de l'ancien empire des Francs ou de la monarchie de Charlemagne. Elle conserva long-temps *les limites que le traité de Verdun lui avait assignées,* et tout ce qu'elle possède aujourd'hui hors de ces *limites* provient des conquêtes qu'elle fit depuis le 14e siècle. Cependant les états de Lothaire, dépourvus des limites naturelles, devinrent l'objet d'une longue suite de guerres entre les Allemands et les Francs, dont les mœurs et le langage se confondent presque dans ces contrées. D'un autre côté, les priviléges que les rois germains furent forcés de concéder aux grands vassaux conduisirent ceux-ci à l'indépendance, et les seigneurs français s'agrandirent de même aux dépens des faibles successeurs de Charlemagne, dont aucun ne sut tenir d'une main assurée les rènes de l'Etat.

Charles-le-Chauve fut donc, à dire vrai, le premier roi de France, et c'est par lui qu'il faudrait commencer la suite de ces rois. Aussi est-ce depuis ce prince que le gouvernement changea de face chez les Francs occidentaux ou Neustriens. Avant lui ce gouvernement était franc ou germanique ; les mœurs et usages des conquérans de la Gaule y prédominaient ; leur langue, la langue franque ou tudesque, était celle de la cour, du gouvernement. Mais depuis le démembrement dont nous parlons, les Gaulois l'emportèrent dans la France occidentale, dans la Neustrie ; leurs mœurs et la langue du peuple s'introduisirent à la cour et influèrent sur le gouvernement. La plus grande perte, à la bataille de Fontenay, étant tombée sur les tribus qui parlaient encore la langue germanique, les vainqueurs firent graduellement prévaloir les mœurs et la langue gallo-romaine. Cette langue, devenue ainsi la langue des grands, s'épura insensiblement, et il en sortit avec le temps la langue française moderne. Une autre conséquence de la bataille de Fontenay fut l'élévation de la noblesse secondaire au premier rang, tous les grands seigneurs d'alors y ayant perdu la vie. D'autres chefs francs prirent leur place, reçu-

rent ou usurpèrent leurs droits et leurs biens, et de cette seconde noblesse franque personnelle sortit la première noblesse française héréditaire. C'est donc à cette époque, au règne de Charles-le-Chauve, que les Francs occidentaux cessèrent proprement d'être Francs, et qu'on doit commencer à les appeler Français. Le mouvement national qui s'opéra à cette époque, exerça principalement son influence sur la royauté. Gouvernée jusqu'alors par deux dynasties germaines, la nation songea à placer sur le trône une dynastie française, c'est-à-dire Neustrienne. Cette révolution ne s'accomplit que dans le siècle suivant, lorsque Hugues-Capet, chef de la troisième race, monta sur le trône des Carlovingiens. Quoiqu'Eudes eût déjà partagé le trône avec les descendans de Charlemagne, Hugues est le vrai fondateur de cette dynastie française, appelée par les vœux de la nation.

OBSERVATIONS

SUR LE DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE FRANC ET SUR CELUI DES CALIFES.

Ainsi, au commencement de ce siècle, *deux empires puissans* s'écroulent et changent par leur chute la face de l'*Europe* et de l'*Asie.* Ces deux révolutions ont des causes communes Les descendans de *Charlemagne* furent tous des princes faibles; la révolution ne pouvait donc manquer d'éclater. On ne voit de même après *Al-Mamoun*, sur le trône des califes, que des princes efféminés qui accélérèrent la chute de cet empire.

Outre ces causes, l'empire franc et celui des califes en eurent de particulières. Les seigneurs et les Normands portaient les coups les plus funestes au premier, lorsque la secte d'Ali et les Turcs minèrent le trône du second. Mais quant au *gouvernement*, le parallèle n'est plus possible; malgré tant de révolutions, le gouvernement des califes ne changea pas de forme, *et fut toujours sous le despotisme et la tyrannie*, tandis que dans l'empire franc l'autorité du trône s'anéantit et les droits du peuple furent entièrement méconnus. C'est alors qu'on voit paraître le gouvernement féodal.

L'empire de Charlemagne renfermait encore dans son sein une cause de dissolution qui lui est propre et que n'avait pas l'empire d'Aaroun. A peine affermi sur un trône qui n'appartenait pas à ses ancêtres, Charles avait conçu et exécuté le

projet d'une monarchie universelle. Tout ce qui devait la composer se trouva réuni non par l'habitude du temps, mais par la force comprimante de son génie. De nombreuses provinces furent tout à coup incorporées à ses états; les rois et les souverains devinrent tous sujets à la fois et devaient tous conserver en même temps le désir de leur autorité. Cependant telle était la force du pouvoir qu'il avait fondé, que ce ne furent pas les rois qui se révoltèrent; et si la querelle éclata entre les peuples sous les fils de Louis-le-Débonnaire, ce ne fut pas pour leurs rois, mais pour eux, mais pour leur indépendance et leur nationalité, qu'ils combattirent, et la bataille de Fontenay fut une sanglante protestation contre la violence qu'on leur avait faite en les unissant.

DE LA FÉODALITÉ.

C'est sous les premiers successeurs de Charlemagne qu'achève de se constituer la féodalité. Mais sans être entièrement déterminée, sans former une institution complète, elle existait en germe depuis longtemps, et c'est dans le commencement de la monarchie, à l'époque de la conquête qu'il faut remonter pour trouver son origine. Nous rencontrons sous la première race les qualifications qui composèrent dans la suite la terminologie féodale; seulement alors elles désignaient des charges, tandis que, plus tard, elles devinrent des titres, et représentèrent des droits au lieu d'exprimer des fonctions. L'histoire nous explique assez comment s'est opéré ce changement.

Primitivement les *Ducs* étaient des gouverneurs de provinces, chargés de faire exécuter les ordres du roi, de lever les impôts déterminés par le monarque ou les assemblées nationales, et de commander les hommes armés. *Leur traitement consistait dans les revenus des domaines qui leur étaient assignés.* Les *Comtes* rendaient la justice dans les cités ou diocèses qui leur étaient confiés, levaient les impôts, étaient à la tête des guerriers de leur arrondissement, et relevaient des *Ducs*. Leur traitement était aussi le revenu des domaines qui leur étaient assignés. Lorsqu'ils étaient appelés à la défense de quelque frontière, on les appelait mark-grafs, c'est-à-dire

comtes de marche ou de frontière, d'où est venu notre mot français *Marquis*. Dans l'administration de la justice, ils avaient des assesseurs ou *Echevins*, et des officiers inférieurs, appelés *Centeniers* à cause du nombre d'hommes libres auxquels ils étaient préposés, et les *Comtes* leur assignaient pour traitement quelque domaine ou quelque droit.

Sous les rois fainéans de la première race, ces grands officiers de la couronne avaient étendu leurs attributions et augmenté leur puissance; leurs charges, à quelques uns, devinrent inamovibles. Pépin confirma leurs usurpations pour se les attacher, et enfin Charles-le-Chauve, par le capitulaire de Kierzy, en 877, autorisa la transmission héréditaire des duchés et des comtés, et changea ainsi l'essence de l'ancienne constitution. Les offices de *Ducs* et de *Comtes* devinrent par là de véritables fiefs, qui eurent sous leur mouvance les anciens fiefs territoriaux compris dans le ressort de leur juridiction, et ainsi se constitua le gouvernement féodal.

Ces anciens fiefs étaient possédés par les *Barons*, hommes puissans par leurs terres, leurs serfs et leurs cliens. Leurs propriétés étaient de deux espèces : les terres leur appartenaient en propre, sans aucune obligation ni condition particulière, et portaient le nom de terres-franches ou franc-aleu, et faisaient nommer leurs possesseurs *Leudes* ; ou bien elles composaient des fiefs assujétis à des prestations, à des redevances, à certains services; et ceux qui en jouissaient étaient les *Vassaux* du roi : la première espèce seule était héréditaire.

Ces fiefs prirent naissance au moment de l'invasion, où les guerriers recevaient de la part de leur chef une portion de territoire à condition d'un service militaire, et ils étaient d'abord appelés bénéfices. Les rois mérovingiens qui possédaient d'immenses domaines, fruit de la conquête, les démembrèrent pour en constituer des fiefs en faveur des guerriers ou des favoris, et nous voyons Charles-Martel partager entre

ses *Leudes* ou *Antrustions*, à titre de bénéfices, les biens des églises qu'il avait dépouillées. Ces bénéfices furent d'abord temporaires, puis à vie, et enfin devinrent héréditaires, ainsi que les aleux, et c'est alors qu'ils prirent le nom de fiefs. Le régime féodal devint donc une intime combinaison de l'état des personnes avec l'état de terres.

Les *Vassaux* du roi donnèrent à leur tour des bénéfices à des hommes libres ou à des affranchis qui reconnurent leur suzeraineté et s'obligèrent aussi à un service militaire et à une redevance annuelle ; ou bien ils reçurent des hommes libres opprimés, comme nous l'apprend Salvien, la propriété de leurs terres, pour les défendre. Par la suite, ils la leur rendirent à condition qu'ils prendraient les armes pour leurs protecteurs, et de là la formation des arrière-fiefs. De cet ordre de choses étaient nés des droits et des devoirs réciproques entre les suzerains et les vassaux, et la féodalité formait ainsi une chaîne d'obligations qui s'étendaient du roi jusqu'au dernier de ses sujets. C'est ce qu'exprime parfaitement le mot *Féodalité*, du latin *fœdus* qui signifie *alliance*. Mais ce régime qui aurait pu être si sage subit par degrés les plus funestes altérations par l'injustice et les cruautés des seigneurs envers leurs subordonnés.

A l'époque de la féodalité, les terres étaient de trois espèces ;

1° Les *Aleux*. C'est ainsi que l'on appelait les terres qui n'étaient point soumises à la féodalité ; on leur donnait aussi le nom de *Terres libres*, il y en avait très peu de cette espèce. Les aleux étaient de deux sortes, le noble et le roturier ; le noble était celui qui entraînait *justice* ou *mouvance ;* le roturier était celui auquel ces conditions manquaient.

2° Les *Terres nobles*. C'étaient les fiefs, qui se subdivisaient en deux parties : les fiefs simples, et les fiefs de dignité ou terres titrées, savoir : les duchés, les comtés, les baronies, et par la suite les vidamies.

Quelquefois le fief se changeait en aleu, mais l'aleu

finit presque toujours par se perdre dans le fief.

3° Les *Rotures*. On appelait ainsi certaines terres, relevant de fiefs, possédées par des roturiers soumis à la féodalité, et sujets des seigneurs.

Si de l'état des terres nous passons à celui des personnes, sous le régime féodal, nous distinguons quatre classes principales.

1° Les *hommes libres*, propriétaires de biens allodiaux, et jouissant de tous les droits civils et politiques. On les appelait *Arimans*; ils étaient peu nombreux, et par la suite ils devinrent seigneurs.

2° Les *seigneurs*, suzerains et vassaux tout à la fois, possédant les fiefs dans lesquels ils exerçaient la souveraineté, en battant monnaie, levant des impôts et rendant la justice. Ils formaient depuis le roi jusqu'au vidame et à l'écuyer une hiérarchie qu'il est utile de faire connaître.

Le roi était le premier seigneur, le suzerain universel. Cependant, quand il possédait des terres dans la mouvance d'une seigneurie, il devenait lui-même vassal du possesseur de cette seigneurie; mais alors il se *faisait représenter* pour prêter, comme vassal, foi et hommage à son propre vassal.

On distinguait deux classes de vassaux:

1° *Les vassaux majeurs* relevant immédiatement de la couronne, tels que les *Ducs*, qui étaient les premiers, et quelques comtes puissans à qui le roi avait accordé ce privilège.

2° Les *vassaux mineurs*, subordonnés ou aux vassaux majeurs comme les *Comtes*, ou à d'autres vassaux mineurs, auxquels ils rendaient foi et hommage pour les fiefs qu'ils tenaient d'eux. Ainsi le *Viguier* était le vassal du *Comte*; le *Baron* celui du *Viguier*; le *Chevalier* était soumis au *Baron*, et l'*Ecuyer* reconnaissait la suzeraineté du chevalier.

L'hommage était *lige* ou *simple*. L'homme-lige s'engageait à servir en personne son seigneur; le vassal simple pouvait fournir un remplaçant. Tantôt le vassal était obligé à *plège* ou *pléjure*, tantôt *à service de*

corps, à devenir caution ou champion pour son seigneur. Tout vassal était obligé, sous peine de dégradation ou de confiscation, de prendre part aux querelles de son suzerain, d'embrasser son parti, et de lui fournir pour la guerre le nombre d'hommes que comportait son fief. Les vassaux pouvaient prendre les armes contre leur suzerain pour déni de justice, pour vengeance de famille et dans quelques autres cas déterminés. Alors le roi, loin de traiter de rebelles les vassaux insurgés, déclarait qu'ils devaient obéir à leur suzerain immédiat et le suivre à la guerre sous peine de félonie. Le vassal devait à son seigneur une aide d'argent ou une aide militaire.

Les services militaires consistaient dans l'*ost* ou *chevauchée* où les vassaux étaient appelés en temps de guerre après la convocation du *ban* et de l'*arrière-ban*.

Ce *ban* était la convocation faite par le roi aux gentilshommes, vassaux immédiats de la couronne.

L'*arrière-ban* était la convocation faite par ces derniers aux vassaux mineurs, et se composait de leurs tenans et coutumiers, c'est-à-dire de ceux qui se trouvaient dans leur mouvance ou juridiction.

L'importance du fief réglait non seulement le nombre d'hommes, mais encore le genre de service et de prestations, l'espèce d'armes, et la qualité des équipages.

Le fief banneret fournissait vingt-cinq hommes d'armes complètement équipés, et chaque homme d'armes avait deux archers bien montés, un page et un *varlet*, avec chacun leur cheval.

Le fief de haubert devait un cavalier armé de toutes pièces, bien monté et accompagné de deux ou trois *varlets*.

Le fief de simple écuyer ne fournissait qu'un vassal armé à la légère.

Tous ceux qui étaient tenus du ban et de l'arrière-ban devaient ainsi à leurs frais un service de trois mois dans le royaume, et de quarante jours au-delà des frontières, sans compter le temps de se rendre au camp. Les femmes envoyaient des hommes d'armes

en leur nom, et les évêques et abbés étaient contraints de se présenter eux-mêmes.

3° La troisième classe de personnes comprenait les colons tributaires et les affranchis, qui, libres de leur personne, payaient au seigneur une redevance annuelle sur le produit de leurs terres, mais n'étaient tenus à son égard ni d'hommage ni de service militaire.

4° Les *serfs* composaient la dernière classe. Le serf attaché à la terre qu'il cultivait était transmis avec elle et n'en pouvait être arraché. Les serfs qui remplissaient quelques offices auprès de leur seigneur étaient appelés *ministériaux*. Quelquefois ils devenaient les vassaux de leur maître qui leur donnait une certaine étendue de terrain à charge d'hommage; d'où vient qu'on a souvent confondu *vasselage* et *ministérialité*.

Le servage féodal était une modification de l'esclavage gaulois et romain. La différence consistait en ce que l'esclave était entièrement dépendant de la volonté ou du caprice de son maître et lui appartenait en propriété sans aucune rétribution, tandis que le serf appartenait plutôt à la terre ou au château qu'au seigneur, et qu'il obtenait souvent quelques conditions favorables à son intérêt.

DROITS ET PRIVILÉGES DU SEIGNEUR.

Les droits seigneuriaux sont de quatre sortes: militaires, fiscaux, honorifiques et judiciaires. Nous avons déjà vu ce qu'étaient les droits militaires. Les droits fiscaux étaient des impôts que les seigneurs pouvaient établir dans leurs domaines, les taxes qu'ils y prélevaient. Ainsi les biens d'un enfant naturel, serf, roturier ou main-mortable, qui mourait sans héritier, revenaient au seigneur. Le seigneur s'emparait des choses perdues, de la dépouille des naufragés, de la succession des étrangers; c'était ce qu'on nommait les *épaves* et le droit d'aubaine. Les *droits hono-*

rifiques servaient de marques à une souveraineté locale. On peut ranger parmi ces derniers ces sortes de divertissemens rustiques qu'on peut regarder comme les abus de la force et les effets d'un bizarre caprice. Ainsi le serf ou le vassal apportait au seigneur une alouette traînée sur un char attelé de quatre bœufs, était obligé de contrefaire l'ivrogne ou de baiser la serrure et une foule d'autres usages aussi grossiers qu'absurdes. La *justice* seigneuriale était arbitraire, et le seigneur prononçait en souverain. L'appel aux justices royales était permis non de droit, mais de *doléance, et à la porte de chaque chef-lieu des seigneuries*, dit M. de Châteaubriand, *s'élevait un gibet composé de quatre piliers de pierres, d'où pendaient des squelettes cliquetans.*

Quant aux privilèges, le gentilhomme ne payait pas la taxe personnelle, ne logeait point de gens de guerre, avait seul le droit de chasse et pouvait faire mourir un de ses serfs ou de ses vassaux, si ce malheureux avait tué un lièvre de ses garennes, un pigeon de son colombier, un chevreuil de ses forêts. Une foule d'autres privilèges lui étaient encore accordés par les coutumes particulières.

Quatre causes soutenaient la féodalité :

1° L'asservissement dans lequel le despotisme des seigneurs tenait le peuple qui était alors sans énergie ;

2° L'égalité des forces entre les principaux seigneurs, et entre ceux-ci et le roi ; ce qui les rendait tous également incapables de prendre l'ascendant les uns sur les autres ;

3° La souveraineté des justices des seigneurs qui régirent long-temps eux-mêmes leurs terres, sans qu'aucune puissance supérieure pût réviser leurs jugemens ;

4° Le droit de guerre que chaque seigneur possédait.

CONSÉQUENCES DE LA FÉODALITÉ.

L'exercice continuel des armes, chez une noblesse

fière, intrépide, active, et toujours en guerre ou pour elle-même ou pour ses suzerains, les liens qui unissaient entre eux les possesseurs de fiefs et d'où découla le principe du dévoûment, de la loyauté, de la fidélité aux engagemens, enfantèrent la chevalerie ; le langage de l'honneur tempéra la barbarie du langage féodal, et l'honneur remplaça l'instruction. La vie de château favorisa les développemens de l'existence domestique, resserra les liens de la famille, et ce fut alors que la femme acquit l'importance qui devint de plus en plus grande. *Mon Dieu, ma dame et mon roi*, telle fut bientôt la devise du chevalier.

L'esprit d'hérédité, étant inhérent à l'esprit de famille, ne prit nulle part un aussi grand développement que dans la féodalité. C'est là l'effet de la nature de la propriété à laquelle la famille était incorporée. Transformant toutes les existences en modes de possession territoriale, elle introduisit nécessairement cette hérédité, règle naturelle de transmission des successions privées, et détruisit l'élection, règle naturelle de transmission pour les emplois publics.

C'est encore de la féodalité, c'est-à-dire de cette foule de grandes et petites souverainetés indépendantes qu'est sortie l'unité monarchique, la France moderne, telle que nous l'avons aujourd'hui. En effet, les seigneurs s'étant reconnus astreints d'une manière régulière et générale à la loi de l'allégeance et de la féauté, l'obligation entre le vassal et le suzerain fut d'abord le lien réciproque ; mais peu à peu les rois recouvrant des fiefs par héritage ou confiscation, s'affranchirent de cette gêne et continuèrent à exiger gratuitement la fidélité et la sujétion féodales. De là la monarchie absolue.

Quoique radicalement mauvaise en elle-même sous le point de vue social, n'ayant pu fonder ni ordre légal ni garanties politiques, n'ayant pu ni se régulariser ni s'étendre, cependant la forme féodale conserva et sut faire valoir dans la société européenne le droit de résistance, auquel la plupart des peuples modernes doivent leur liberté.

Louis-le-Gros détruisit l'asservissement du peuple en établissant les communes ; institution qui permettait aux membres de chaque commune de s'assembler, de délibérer, de gouverner et de veiller à leur sûreté.

Philippe-Auguste détruisit l'égalité des forces, en confisquant à son profit les terres que Jean-sans-Terre possédait en France, ce qui le mit à même d'avoir une armée capable d'imposer aux grands vassaux.

Saint-Louis détruisit la souveraineté des justices seigneuriales, en établissant dans tout son royaume des tribunaux pour rendre la justice et en admettant l'appel du jugement des seigneurs.

Philippe-le-Bel sut faire cesser les guerres que les seigneurs se faisaient entre eux et faisaient souvent même aux rois, en établissant une monnaie commune pour toute la France. Les seigneurs, qui jusque là battaient monnaie, et pouvaient avec leurs richesses suffire aux frais de la guerre, se virent contraints d'y renoncer.

Ainsi que nous venons de le voir, les quatre soutiens de la féodalité étaient détruits sous le règne de Philippe-le-Bel ; mais les fiefs subsistèrent encore jusqu'au règne de Louis XVI, où la révolution vint les renverser en 1789.

Lecture.—*Histoire de la Civilisation européenne*, par Guizot ; *Gaule poétique*, à l'article *Féodalité*, par Marchangy ; *Analyse raisonnée de l'Histoire de France, dans les Etudes historiques*, par Châteaubriand ; *Esprit des Lois*, par Montesquieu ; *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française*, par l'abbé Dubos ; *Lettres sur l'Histoire de France*, par A. Thierry.

Tableau *à faire de la féodalité.*

Des successeurs de Charles-le-Chauve, jusqu'à Charles-le-Simple. — Les progrès de la féodalité et les ravages des Normands, des Esclavons et des Hongrois, continuèrent sous les succes-

seurs *de Charles-le-Chauve* (Louis II le Bègue, 877-879). — Louis III et Carloman (879-884), et de Louis-le-Germanique, en Allemagne. — Charles-le-Gros, son troisième fils, appelé à gouverner la France à la mort de Carloman, à l'exclusion de Charles-le-Simple, fils posthume de Louis-le-Bègue, réunit sous son sceptre la plupart des pays qui avaient composé l'empire de Charlemagne (884).

Ce prince fut incapable de maintenir son autorité contre l'insubordination des vassaux; la lâcheté dont il fit preuve au siége de Paris (885-886), que le comte Eudes, fils de *Robert-le-Fort*, et l'évêque *Gozlin* défendirent vaillamment contre les Normands, acheva de le rendre méprisable et le fit déposer successivement par les Italiens, les Allemands et les Français (881).

Cette déposition suivie de la mort de l'empereur (888) sépara à jamais les peuples qui avaient obéi à Charlemagne; Guy, duc de Spolète, et Bérenger, duc de Frioul, deux princes du sang carlovingien, se disputèrent la couronne d'Italie. Les Allemands décernèrent la royauté à Arnoul, duc de *Carinthie*, fils naturel de Carloman, roi de Bavière et d'Italie. Les seigneurs de France élurent roi *Eudes*, comte de Paris, pour le récompenser des services qu'il leur avait rendus contre les Normands. C'est la victoire des *Neustriens* contre les *Austrasiens.*

C'est à la même époque (888) que se forma, sous Rodolphe *Guelfe* (Welf), arrière-petit-fils de l'impératrice Judith, le royaume de Bourgogne transjurane, par la réunion d'une partie de la Savoie, du Valais, du pays de Genève et de la Suisse occidentale.

Précis historique et généalogique de la maison de Bourgogne. — Les plus célèbres d'entre les *Celtes*, les *Eduens*, habitaient entre la Saône et la Loire, c'est-à-dire une partie du pays nommé depuis Bourgogne, et compris sous les Romains dans la première Lyonnaise.

En 415, le pays des *Eduens* fut envahi par les *Burgundiones*, peuple belliqueux, dont l'origine est incertaine, mais qui, suivant Pline, était vandale. Les *Burgundes* ou Bourguignons avaient alors pour roi *Gunddahaire;* ils s'emparèrent insensiblement du pays entre le Rhône et les Alpes, et le royaume qu'ils fondèrent fut gouverné par cinq rois jusqu'en 534, qu'il tomba au pouvoir des Francs, qui se le partagèrent.

Clotaire Ier, qui survécut à ses frères, réunit tout le royaume de Bourgogne à la monarchie franque; à sa mort, il devint un royaume particulier.

Les Carlovingiens le confondirent de nouveau avec la monarchie; et lors du partage de la France entre les enfans de Louis-le-Débonnaire, Charles-le-Chauve eut la partie de l'ancien royaume de Bourgogne située à la droite de la Saône, et connue, depuis cette époque, sous le nom de duché de Bourgogne : Lothaire eut le reste de ce royaume.

En 855, deux fils de Lothaire héritèrent du royaume de Bourgogne : Lothaire eut la *Bourgogne transjurane*, c'est-à-dire la Suisse et la Franche-Comté, avec quelques portions de l'Alsace; et Charles, *la Bourgogne cisjurane*, qui comprenait les pays situés entre la Saône, le Rhône, la mer et les Alpes.

Charles-le-Chauve confia le gouvernement de la *Bourgogne cisjurane* à son beau-frère *Bozon*, qui, en 879, se fit élire roi ce ce pays, connu depuis sous le nom de royaume d'Arles ou de Provence. Son fils Louis, qui lui succéda, conquit une partie de l'Italie et porta le titre d'*empereur*.

La Bourgogne transjurane, échue à Louis-le-Germanique, fils de Lothaire, lui fut bientôt enlevée par *Rodolphe*, qui se fit couronner roi à Saint-Maurice-le-Valais (888), et depuis ce temps elle eut ses rois particuliers.

Les deux Bourgognes furent réunies sous *Conrad-le-Salique*, empereur d'Allemagne en 1223; mais ses successeurs, et même les *Souabes Hohenstaufen*,

n'eurent que le titre de rois et les hommages qui y étaient attachés. Le vaste pays de Bourgogne, profitant des troubles de l'Empire avec les papes, se démembra presque aussitôt.

L'existence du duché de Bourgogne date, comme nous l'avons dit, du règne de Charles-le-Chauve (863). Eudes, troisième duc de Bourgogne, fut élu roi de France en 888; les ducs continuèrent à tenir ce duché jusqu'en 1001, époque à laquelle il retourna au roi *Robert-le-Pieux* qui en fit porter le titre à *Henri* son second fils.

Henri Ier, en montant sur le trône de France, donna, en 1032, le duché de Bourgogne à la race capétienne. Cette branche subsista trois cent vingt-neuf ans, sous douze ducs, et s'éteignit en 1361, dans la personne de *Philippe de Rouvre*.

Le duché de Bourgogne passa alors à Jean II, roi de France, par sa mère, Jeanne de Bourgogne, grand'tante du dernier duc. Jean le donna à son quatrième fils, *Philippe*, surnommé *le Hardi*. Ce dernier prince fut la source de la seconde branche des ducs de Bourgogne, qui finit avec Charles, dit le *Téméraire*, en 1477, après avoir duré cent treize ans, sous quatre ducs. Ce fut alors que Louis XI réunit pour toujours le duché de Bourgogne à la couronne de France.

Marie de Bourgogne, unique héritière de Charles-le-Téméraire, fut forcée d'épouser le prince Maximilien, archiduc d'Autriche; elle lui apporta en dot le reste de ses vastes états. Ce mariage fut la cause de longues guerres entre les maisons de France et d'Autriche.

Les ducs de Bourgogne de la première branche se sont montrés courageux et grands guerriers. *Henri Ier*, petit-fils de *Robert*, premier duc, passa en Espagne, vainquit les Maures, et prit le titre de comte de Portugal; ce fut son fils, *Alphonse Henriquez*, qui fut le premier roi de ce pays. On remarque particulièrement *Hugues VI*, qui accompagna

saint Louis dans son voyage d'outremer, en 1248, et dont un des fils, Jean, seigneur de Charolais, épousa *Agnès de Bourbon*. De ce mariage naquit *Béatrix de Bourgogne*, héritière de Bourbon, mariée à *Robert de France*, un des fils de saint Louis, dont la postérité prit le surnom de Bourbon. Elle descendait au quinzième degré de *Robert-le-Fort*.

La seconde branche des ducs de Bourgogne a jeté beaucoup plus d'éclat que la première, et son ambition a causé de grands désordres en France.

Philippe-le-Hardi, brave, puissant et habile, mais qui fut tellement prodigue qu'à sa mort ses créanciers vendirent publiquement ses meubles (1404). Il avait épousé Marguerite de Flandre, héritière de la Flandre d'Artois et de Franche-Comté, Nevers, Réthel; elle était veuve de Philippe de Rouvre.

Jean-sans-Peur, que l'on voit à la tête des guerres civiles sous *Charles VI*. Il fit assassiner *Louis d'Orléans*, et fut lui-même assassiné à *Montereau* par *Tanneguy Duchâtel* (1419).

Philippe-le-Bon qui désola la France pour venger son frère, en signant le traité de Troyes (1420). Il hérita du Luxembourg, du Brabant, de la Hollande, et institua la *Toison d'Or* (1467).

Charles-le-Téméraire, célèbre par son ambition, par sa politique et ses querelles avec Louis XI. Il fut tué devant Nancy, en 1477 (voir le quinzième siècle).

Cette maison de Bourgogne donne une suite de princes, bien funestes à la France par leur caractère et leur puissance; et quand elle s'éteint, elle lui crée par son héritage, dans la maison d'Autriche, un rival et un voisin dangereux.

A faire : *Tableau généalogique des ducs de Bourgogne.*

Lecture. — Quelques passages de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante; *les Généalogies européennes* de l'auteur.

ARABES.

AL-MAMOUN, fils d'Aaroun-al-Raschild, fut surnommé l'*Auguste* des Arabes. Il sut recueillir et augmenter le dépôt des connaissances humaines qui, quelques siècles après, devaient se répandre dans toute l'Europe. La cour de ce calife était le séjour des poètes, des philosophes, des médecins, des savans de tous les genres ; il était lui-même très instruit dans les mathématiques et dans l'astronomie. Il fit élever de toutes parts des colléges, des académies, et *Bagdad* devint le centre des sciences. L'Italie, l'Espagne surtout, où les Arabes avaient étendu leurs conquêtes, se ressentirent de l'heureuse influence de ces établissemens, et fondèrent des écoles à l'instar de celles de Koufa et de Bassora créées par le généreux calife, qui faisait traduire en arabe les meilleurs ouvrages grecs. Les relations commerciales des Arabes avec les Indes à cette époque leur ouvrirent de nouvelles sources d'instruction ; ils en rapportèrent les chiffres qui depuis ont pris leur nom, et les littératures grecque et indienne s'étant mêlées se secondèrent et produisirent la littérature arabe proprement dite. Al-Mamoun ne s'était pas moins distingué dans les armes que dans les lettres ; il avait étendu sa gloire militaire à la fois dans l'empire de Constantinople, en Afrique, en Italie, et une flotte partie sous ses auspices va jeter l'effroi dans le Vatican, fait la conquête de la Sicile et de l'île de Crète qui prend dès lors le nom de Candie, de la ville que les Musulmans y bâtirent. Son frère *Motassem* et son neveu *Watek* marchent sur ses traces ; mais sous le cruel et débauché *Mottavak*, les révoltes multipliées et les guerres civiles déchirent les différentes provinces du vaste empire des *califes*. On voit bientôt se former trois états immenses : le califat de Bagdad, celui du Caire et celui de l'Afrique occidentale.

EMPIRE D'ORIENT.

A l'impératrice Irène avait succédé *Nicéphore*, qui mourut en combattant les Bulgares; *Staurace*, fils de Nicéphore, fut contraint de se retirer dans un monastère ; *Michel Curopalate*, vaincu par les Bulgares, fut remplacé par *Léon l'Arménien* dont le règne est peu remarquable.

RACE PHRYGIENNE EN ORIENT. — *Michel-le-Bègue*, né en Phrygie, plut à l'empereur Léon l'Arménien qui lui donna de l'avancement. Des envieux, jaloux de sa faveur, l'accusèrent auprès de l'empereur ; il fut condamné à mort : l'exécution fut retardée, à cause de la fête de Noël, à la prière de l'impératrice. La même nuit, Léon fut assassiné par les partisans de Michel qui fut proclamé empereur. Ce prince faible et vicieux laissa démembrer son empire par les Sarrasins, et mourut en 829.

ANGLETERRE.

FIN DE L'HEPTARCHIE.—Les Anglo-Saxons avaient fondé l'*heptarchie ;* mais *Egbert-le-Grand*, élevé à la cour de Charlemagne et qui avait long-temps combattu à ses côtés, étant monté sur le trône de *Wessex*, montre qu'il avait profité des exemples et des leçons du grand homme et du vaillant capitaine, soumet les sept royaumes à sa domination, est proclamé roi de la *Grande-Bretagne* par l'assemblée de *Winchester*, fait prendre à tous ses sujets le nom d'Anglais et à son royaume celui d'Angleterre, bat les Danois réunis aux Bretons de Cornouailles, s'occupe à rendre les peuples heureux par de bonnes lois et une sage administration, et commence en 827 la famille royale saxonne, dont le principal souverain fut :

ALFRED-LE-GRAND, qui monta sur le trône en 872, et mourut en 901. Il n'exista peut-être jamais un homme plus digne des respects de la postérité. L'histoire, qui ne lui reproche ni défaut ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre humain. Vaincu par les Danois, il fut d'abord obligé de se cacher sous les vêtemens d'un pâtre ; mais, devenu paisible possesseur de son royaume, il rendit ses sujets heureux. Il leur donna des lois sages, régla la discipline militaire, créa la marine anglaise, établit le commerce sur des bases solides, fonda l'université d'Oxford et sa bibliothèque. Alfred fut tour à tour cultivateur, géomètre, législateur, architecte, poète, suivant que l'exigeait le bonheur de ses peuples. Il voulait que tous pussent jouir du bienfait de l'instruction, et punissait les parens qui négligeaient d'envoyer leurs enfans aux écoles publiques.

La division de l'Angleterre en comtés (shires), ses institutions judiciaires (le jury), la création des shérifs par comté, la sévérité de ses lois de police, et les encouragemens qu'il donna à la marine, à l'instruction publique et à l'industrie, attestent les vues d'Alfred et l'étendue de son génie. Il est hors de doute aujourd'hui que beaucoup d'établissemens, attribués communément à Alfred, remontent à l'époque des premiers rois *Anglo-Saxons*. Telle est, par exemple, la division de la nation en centaines (hundreds), en dizaines (tythings), et la juridiction qui se rapportait à cette division.

Alfred-le-Grand convoquait régulièrement les états (la wittenagemot) deux fois par an à Londres; mais on n'est pas d'accord sur les élémens qui formaient cette assemblée. On suppose qu'elle était composée de *thanes royaux*, de thanes ordinaires, de ceorls ou fermiers et du clergé.

LECTURE. — Thierry, *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, t. 1er.

RUSSIE.

MONARCHIE RUSSE FONDÉE PAR RURICK. — Les Normands s'emparent des côtes de la mer Baltique et y fondent l'empire russe, sous le nom de *Warègues ;* leur chef, *Rurick,* en est le premier grand prince. Lui et ses successeurs étendirent leurs conquêtes depuis la mer Baltique et la mer Blanche jusqu'au *Pont-Euxin,* et firent trembler sur leur trône les empereurs d'Orient, pendant le cours du dixième siècle. Deux frères, Orkhold et Dir, qui avaient abandonné Rurick après sa trahison envers les *Nowogorodiens* qui l'avaient appelé à leur secours, et fondé la république de *Kief,* s'avancèrent en conquérans jusque sous les murs de Constantinople, se firent chrétiens après avoir obtenu de l'empereur Léon VI une paix honorable et emmenèrent des missionnaires qui prêchèrent l'évangile aux Russes. *Oleg,* tuteur *d'Igor,* fils de Rurick, embrassa le christianisme; après avoir fait massacrer dans une embuscade Orkhold et Dir, il réunit à Nowogorod Kief, où il transporta le siége de l'empire russe, et menaça lui-même l'empire de Constantinople.

PIAST EN POLOGNE. — Dans le sixième siècle, *Léchus,* chef d'une troupe de *Sarmates,* vint s'établir dans la Pologne, et fit construire, sur les bords de la Vistule, quelques forts et quelques châteaux. Il fonda même la ville de *Gnesne,* et ses descendans prirent le titre de *ducs de Pologne.* Ils subsistèrent pendant cent cinquante ans. A l'extinction de cette famille, on donna le gouvernement de ce duché à *Cracus* qui fonda la ville de *Cracovie* dont il fit la capitale de ses états; et enfin à la mort de *Popiel II,* l'un des ducs de Pologne, on éleva au rang de duc un nommé *Piast,* en 842. Il rétablit la tranquillité dans la Pologne qu'avait ensanglantée un interrègne anarchique de douze ans. *Ziemovit,* son fils, lui succéda, introduisit dans son armée la discipline et la science militaires, et sa postérité occupa le trône de Pologne jusqu'à l'avénement des *Jagellons.* C'est à cette époque que furent créées les dignités de MAGNAT, de PALATIN et de VAIVODE; mais ce ne fut que dans le dixième siècle que la Pologne fut érigée en royaume. *Boleslas Ier* en fut le premier roi. Il conquit toute la Bohême, la Moravie, vainquit les Prussiens et les Russes, accrut beaucoup son royaume; mais ses successeurs perdirent le fruit de ses conquêtes.

HONGRIE.

EXCURSION DES HONGROIS. — Les *Hongres Maggyars,* originaires du Turkestan, repoussés de leur pays, arrivent dans la Dacie, sous le nom de Hongrois. Ce nom vient de Urgres,

étrangers, nom que les Avares leur donnèrent, quand ils se furent d'abord établis au milieu d'eux, sous *Arpade*, leur chef; bientôt ils s'emparent de la Pannonie et dévastent l'Allemagne jusqu'au bord du Rhin, et jettent ainsi les fondemens d'un nouvel état, connu depuis sous le nom de Hongrie.

BOHÈME.

BORZIWOY EN BOHÈME. — Sous le règne d'Auguste, les *Marcomans* chassèrent les *Boïens* du milieu de la Germanie où ils étaient fixés près de six siècles avant J.-C. Ces derniers furent à leur tour dispersés dans le 5e siècle par les deux frères *Trichus* et *Léchus* à la tête d'une colonne de *Sarmates* (*Slaves*). *Léchus* alla fonder la Pologne, et *Trichus* la Bohème. *Borziwoy* fut le premier duc chrétien. Dans le 12e siècle, la Bohème fut érigée en royaume.

NATIONS DU NORD. — Les nations du nord, fractionnées comme celles de la Germanie en un grand nombre de tribus, étaient soumises originairement à des chefs de guerre, élus par les hommes libres, et souvent qualifiés de rois. Ces rois subalternes reconnaissaient quelquefois l'autorité d'un roi supérieur, et formaient entre eux des confédérations guerrières. Les réunions successives de plusieurs peuplades sous un seul chef constituèrent les trois royaumes de Danemarck, de Suède et de Norwège.

ÉGLISE.

SCHISME DES GRECS. — PHOTIUS. — *Saint Ignace*, patriarche de Constantinople, ayant encouru la haine de *Cardas*, oncle de l'empereur *Michel*, parce qu'il l'avait excommunié à cause de ses mœurs scandaleuses, est renfermé par Michel dans une étroite prison, et le siége de Constantinople est donné à *Photius* qui écrit au pape pour surprendre son consentement. Mais le pape ayant appris par quelle voie il y était parvenu, le dépose et l'excommunie. Michel meurt, et *Bazile*, qui lui succède, rétablit *saint Ignace*, et convoque le huitième concile œcuménique dans lequel Photius est condamné. A la mort d'Ignace, *Photius* est reconnu par l'empereur Bazile et le pape Jean VIII pour patriarche. Mais, l'an 886, il est chassé de nouveau par l'empereur Léon, et transporté dans un monastère où il meurt (891). Photius, par ses accusations contre l'Eglise romaine, avait semé des germes de division qui se développèrent plus tard, et produisirent le schisme que consomma, au 12e siècle, *Michel Cérulaire*, patriarche de Constantinople.

10e SIÈCLE.

CARACTÈRE. — Gloire et décadence du califat d'Espagne. —Nationalité de l'Allemagne.—Nationalité française.—Fin des invasions.

OTHON-LE-GRAND,

OU L'EMPIRE D'OCCIDENT PASSANT AUX ALLEMANDS (936).

ÉVÉNEMENS.

FRANCE. —912. Etablissement des Normands sous Charles III (le Simple). —987. Hugues-Capet, premier roi de la race capétienne.

ORIENT. —908. Dynastie des Fatimites. — 998. Dynastie des Gaznévides dans l'Inde.—946. Bouhides en Perse.

ALLEMAGNE. —911. Conrad Ier, roi de la maison de Franconie. —919—936. Maison de Saxe. Henri l'Oiseleur. — 962. Conquête de l'Italie par Othon-le-Grand.—984. Création du Margraviat d'*Autriche* et du comté de *Hollande*.

RUSSIE. —980. Wladimir, grand-duc de Russie.

HONGRIE. —912. Fondation du royaume de Hongrie.

VENISE. —1001. Agrandissement de Venise.

ESPAGNE. —912. Abdérame III, ou les Maures à Cordoue.

DÉCOUVERTES. —*Armoiries.*—1100. *Chiffres arabes.*—*Horloges à balancier.*

Développement.

FRANCE.

Les Normands dans la Neustrie. — Les *Scandinaves*, peuples du nord de l'Europe, se sont fait connaître dans leurs incursions sous le nom de

Danois et de Normands. Depuis le règne de Charlemagne, le beau pays de France les avait tentés, et l'embouchure de la Seine et celle de la Loire leur offraient une entrée facile : ils s'étaient plus d'une fois montrés dans cette contrée.

Charlemagne, qui prévoyait leurs dévastations, avait fait construire des forts pour s'opposer à leurs ravages ; mais, à la mort de ce prince, ils redoublèrent d'audace. Sous les règnes de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve, Rouen, Pontoise, Paris, les virent porter dans leurs murs le fer et la flamme. Enfin, sous Charles-le-Simple, *Rollon*, leur chef, qui s'était exilé de la Norwège pour ne pas plier sous le joug tyrannique d'*Harold*, roi de ce pays, rassemble dans la *Scanie* ses parens, ses amis, fait un appel aux Danois (des Orcades et des Hébrides) et vient en France faire tant de ravages que le faible roi Charles-le-Simple se voit obligé de lui céder, à condition qu'il embrasserait le Christianisme, cette partie de la Neustrie qui depuis fut appelée *Normandie*. Rollon accepta ce traité ainsi que la main de *Gizèle*, fille du roi de France ; mais il ne voulut pas s'humilier à rendre à Charles les hommages obligés : il fut convenu qu'un de ses officiers le remplacerait ; ce dernier le fit avec une insolence qui aurait sans doute été punie, si la France eût été moins faible ; il leva si haut la jambe de Charles dont il devait baiser le pied, que ce prince tomba et fut la risée des Normands présens à cette scène.

Rollon fut un grand homme : il donna à ses peuples, pour qui le carnage était une vertu, des institutions sages qui firent leur bonheur. Une ancienne tradition nous dit qu'il sut tellement imposer à ses sujets, que les maisons restaient ouvertes sans crainte des voleurs, qu'on était à l'abri des vexations et des violences encore long-temps après sa mort, seulement en invoquant son nom, *Ah! Roll,* d'où *Ah! Ro*, et par corruption *Haro*. Guillaume-le-Conquérant, qui en 1066 s'empara du trône d'Angleterre, était le

sixième descendant de Rollon de la manière suivante :

1° Raoul ou Rollon, qui épousa Gizèle, fille de Charles-le-Simple ; 2° Guillaume - Longue - Épée ; 3° Richard-sans-Peur, gendre de Hugues-le-Grand ; 4° Richard II, le Bon ; 5° Richard III ; 6° Robert-le-Diable, mort en pèlerinage ; 7° Guillaume-le-Conquérant, fondateur de la monarchie normande en Angleterre, 1066.

OBSERVATIONS

SUR LE CARACTÈRE DES INCURSIONS NORMANDES.

Les incursions scandinaves étaient fort différentes des grandes migrations germaniques, qui avaient eu lieu du 4e au 6e siècle. Les barbares de cette première époque, qui occupèrent la rive gauche du Rhin ou qui s'établirent en Angleterre, y ont laissé leur langue. La petite colonie saxonne de Bayeux a gardé la sienne au moins cinq cents ans ; au contraire, les Normands des 9e et 10e siècles ont adopté la langue des peuples chez lesquels ils s'établirent, ce qui prouverait que les pirates scandinaves semblent avoir été des exilés, des bannis qui se firent *rois de la mer,* parce que la terre leur manquait ; ils abordèrent sur les côtes seuls et sans famille, et lorsqu'à force de revenir annuellement piller, ils se furent fait une patrie de la terre qu'ils ravageaient, il fallut des Sabines à ces nouveaux Romulus ; ils prirent femmes, et les enfans, comme il arrive nécessairement, parlèrent la langue de leurs mères.

On pourrait comparer les Normands et les Sarrasins : les premiers désolèrent le nord, tandis que les Arabes infestaient le midi ; on pourrait distinguer trois périodes principales dans les incursions de ces peuples : 1° celle des incursions proprement dites ; 2° celle des stations, 3° celle des établissemens fixes. Les stations des Normands étaient généralement dans les îles à l'embouchure de l'Escaut, de la Seine et de la Loire ; celle des Sarrasins à Fraxinet (la Garde Fraisnet) en Provence et à Saint-Maurice en Valais ; telle était l'audace de ces pirates qu'ils avaient osé s'écarter ainsi de la mer, et s'établir au sein même des Alpes, aux défilés où se croisent les principales routes de l'Europe.

Les Sarrasins n'eurent d'établissement important qu'en Sicile. Les Normands, plus disciplinables, finirent par adopter le christianisme, et s'établirent sur plusieurs points de la France ; particulièrement dans le pays appelé de leur nom *Normandie.*

Hugues-Capet, premier roi Capétien. — La faiblesse des successeurs de Charlemagne

et la puissance des grands vassaux amenèrent la décadence de la maison carlovingienne. Déjà *Eudes*, fils de Robert-le-Fort tué dans un combat contre les *Normands*, et qui avait lui-même si vaillamment défendu Paris avec l'évêque Gozlin contre les Barbares, avait été élu roi des Français à la place de Charles-le-Gros, et aux dépens de Charles-le-Simple qui n'avait recouvré ses états qu'après sa mort. Charles avait été encore détrôné par les seigneurs mécontens, qui avaient mis à sa place Robert, frère du dernier roi. Robert ayant été tué dans un combat de la main même de son rival, Hugues-le-Grand duc de France et le plus puissant des vassaux, fit donner à Raoul, son beau-frère, une couronne qu'il aurait pu prendre pour lui-même. C'était la politique de Pépin d'Héristal. A la mort de Raoul, il rappela Louis, fils de Charles-le-Simple, qui s'était retiré en Angleterre. Hugues-Capet, son fils, qui avait hérité de ses talens et de sa puissance, se contenta d'être long-temps le vassal redoutable de Lothaire, puis de Louis V, qu'il voulait bien souffrir sur le trône. Mais, à la mort de Louis V, il se fit proclamer roi par l'assemblée de Noyon, au préjudice de Charles de Lorraine, oncle du roi et le dernier descendant de Charlemagne, prince qui s'était attiré la haine et le mépris de la nation en se reconnaissant le vassal de l'empereur Othon II. Il fit de vains efforts pour faire valoir ses droits ; Hugues le vainquit et le fit prisonnier. Charles, étant mort peu de temps après, laissa Hugues tranquille possesseur du diadème.

Cette époque est remarquable dans notre histoire par la substitution d'une royauté nationale au gouvernement de la conquête.

ORIENT.

DYNASTIE DES FATIMITES.—Les maux qui accablèrent l'empire de France depuis la mort de Charlemagne se firent aussi sentir dans les vastes conquêtes des Arabes, en Asie et en Afri-

que. La faiblesse des califes et l'ambition des émirs excitèrent des révoltes et des guerres civiles, qui amenèrent la décadence et le démembrement du califat de Bagdad. L'imprudente création d'une garde d'esclaves turcs par le calife Motas em (833-842) mit la souveraineté de ces princes à la merci du caprice des étrangers, qui disposaient du trône, tandis que les premiers ministres ou émirs Al-Omrah (depuis 935 sous le calife Al Rhadi) réunissaient l'autorité civile et militaire. Les califes ne conservèrent plus que le pouvoir ecclesiastique ; et les gouverneurs des provinces profitèrent de cette anarchie pour s'y rendre indépendans (936).

Déjà (en 868) l'Égypte s'était ainsi détachée du centre de l'empire sous *Mahadi Abdallah*, qui se disait descendant de Fatime et qui y fonda le califat des Fatimites (908). Il étendit sa domination sur une grande partie de l'Afrique septentrionale. Moëz-Allah, arrière petit-fils de Mahadi en prenant le titre de calife et d'émir des croyans, établit définitivement sa résidence au Caire (969). Les califes Fatimites descendant de Fatime, fille de Mahomet et femme d'Ali, s'emparèrent malgré les Turcs *Seldjoucides* de la Syrie, de la Palestine et de l'Arabie septentrionale.

C'est à la fin du 11e siècle que le califat avait atteint son plus haut degré de puissance ; le commencement du 12e fut l'époque de son déclin.

DYNASTIE DES GAZNÉVIDES DANS L'INDE. — Un prince mahométan, appelé *Mahmoud*, gouvernait à l'est de la Perse le petit état dont Gazna se trouvait être la capitale. Il était estimé pour ses talens militaires et pour son zèle envers sa religion ; aussi le calife lui avait-il accordé le titre de *amod ad doualet*, c'est-à-dire soutien de la foi. Ce petit souverain fit des conquêtes sur les parties occidentales de l'Indostan et devint le chef d'une dynastie connue sous le nom de *Gaznévides*.

BOUHIDES EN PERSE.—Bouhia, pêcheur de la province de Dilem, prétendait descendre des Sassanides. Ses fils firent des conquêtes remarquables, et finirent par se rendre indépendans des califes auxquels ils ne laissèrent que le pouvoir spirituel en 946.

ALLEMAGNE.

Depuis la déposition de Charles-le-Gros (887), l'Allemagne et l'Italie étaient livrées aux guerre intestines et aux invasion des étrangers. A l'époque de la dissolution de l'empire des Francs, les Allemands étaient partagés en cinq grandes peuplades gouvernées par des ducs : 1° les Francs ou Franconiens, entre le Rhin et le Mein ; 2° les Bavarois, dans le Tyrol, la Bavière actuelle, l'évêché de Bamberg, le Salzbourg, la Carinthie et la Carniole ; 3° les Souabes ou Allemands dans la Souabe, proprement dite le pays des Grisons et la Suisse septentrionale ; 4° les Thuringiens, dans

la Hesse-Électorale, les districts de Mersebourg, de Fulde et d'Erfurt; 5° les Saxons, dans les pays situés entre l'Elbe, le Weser et le Bas-Rhin; on peut encore y ajouter les *Frisons*, répartis dans les cantons, en partie sous la dépendance de la Lorraine et de la Saxe, en partie indépendans. La rivalité qui existait entre ces peuples, régis par des coutumes différentes, la diversité de leurs dialectes et les progrès de la féodalité, furent un obstacle puissant à la force politique des Allemands.

La valeur du roi Arnoul, fils naturel de Carloman (887-900), qui avait obtenu la couronne impériale, promettait de mettre un terme aux progrès des Normands et des Esclavons. Mais sous le règne de Louis IV dit l'Enfant (900-911), dernier des Carlovingiens en Allemagne, ce pays fut livré de nouveau aux ravages des guerres féodales et aux dévastations des Hongrois, fixés en Pannonie depuis 899. A la mort de ce roi et au refus d'*Othon*, duc de Saxe, d'accepter la couronne, les États la déférèrent à Conrad de *Franconie* (911), l'un des quatre ducs qui exerçaient alors le plus d'autorité sur les peuples d'Allemagne. Ce prince eut à combattre à la fois le duc Henri de Saxe, son plus redoutable ennemi, et les Hongrois, auxquels il paya tribut. Conrad, en mourant, désigna lui-même le duc de Saxe aux suffrages des seigneurs (919).

Henri 1er, l'Oiseleur (919-936), premier roi de la maison de Saxe, força les ducs d'Allemagne à reconnaître son autorité. Il réunit la Lorraine à l'Allemagne (925), fonda et fortifia des villes, obligea une partie de la noblesse et des habitans libres de la campagne à s'y établir, en leur accordant de grands privilèges, et, après avoir aguerri et discipliné les Allemands dans les combats contre les Esclavons, il refusa le tribut aux Hongrois et les défit à la bataille de Mersebourg (933).

Son fils *Othon* 1er, le Grand (936-973), aussi courageux que Henri, le surpassa en lumière et en habileté. Il étouffa les rebellions des vassaux, combattit avec succès le roi de France, Louis IV d'Outremer, les Danois, le duc de Bohème et les princes esclavons qu'il rendit tributaires, et remporta une éclatante victoire sur les Hongrois près du Lech (954). Appelé au secours d'Adélaïde, veuve de Lothaire II, roi d'Italie, que Bérenger II, marquis d'Ivrie, usurpateur du trône de son époux, voulait contraindre à donner la main à Adalbert son fils; Othon passa les Alpes, vainquit Bérenger et se fit couronner roi d'Italie (952), en devenant l'époux de la reine *Adélaïde*.

Othon-le-Grand ne négligea rien pour abattre la puissance des grands et des papes; il y réussit en partie, et fonda plusieurs écoles qui contribuèrent à propager les lumière et la civilisation dans la Germanie.

L'union d'Othon II avec la princesse Théophanie, fille de l'empereur grec Romain II (972), n'eut ni pour l'Allemagne, ni

pour l'autorité impériale, les avantages qu'Othon-le-Grand en avait espérés. Pendant les règnes d'Othon II (973-993) et d'Othon III (983-1002), l'Allemagne et l'Italie furent en proie aux troubles les plus graves ; les factions se disputaient le souverain pouvoir à Rome en l'absence des empereurs, et se jouaient de l'autorité pontificale avilie. Othon II fut malheureux dans sa tentative de soumettre la Pouille et la Calabre (981), qu'il revendiquait comme dot de sa femme. Othon III, son fils, l'élève du célèbre Gerbert, depuis le pape Silvestre II, se vit obligé de prendre d'assaut la ville de Rome (998), où l'usurpateur *Crescence,* après avoir chassé le pape nommé par l'empereur, avait disposé de la papauté et renversé la domination des Allemands.

L'horrible vengeance qu'exerça le vainqueur ne servit qu'à exciter la haine des Italiens contre les étrangers et à accroître les difficultés d'une réunion complète de l'Italie et de l'Allemagne.

LECTURE. —*Histoire particulière d'Allemagne.*

RUSSIE.

WLADIMIR, GRAND-DUC DE RUSSIE.—A Rurick avaient succédé plusieurs princes dont les règnes ne présentent aucun intérêt général, sinon que tous avaient attaqué avec acharnement l'empire d'Orient, et plusieurs assiégé Constantinople. Les Russes semblent avoir eu de tout temps l'instinct de la domination sur les rives du Bosphore. Dans le 10e siècle, Wladimir, après s'être emparé des états de ses deux frères et en avoir massacré un, porte la guerre en Orient; mais ensuite il se réconcilie avec l'empereur Bazile, qui lui donne la main de sa sœur Anne. Il se fait chrétien, et embrasse le rit grec : toute la nation suivit son exemple. C'est alors que furent brisées les idoles les plus révérées de la nation russe, entre autres celles de *Péroun,* dieu de la guerre. Wladimir, mis au nombre des saints dans le calendrier russe, mourut en 1015.

FONDATION DU COMTÉ DE HOLLANDE ET DU MARGRAVIAT D'AUTRICHE.—En 984, le comté de Hollande fut établi en faveur de Thierry, comte des Frisons. A la même époque le margraviat d'Autriche fut créé et donné par Othon II au petit-fils d'Albert, comte de Bamberg. Ce margraviat d'Ostriche (d'où Autriche) ou Marche orientale, renfermé jusque là dans le duché de Bavière, ne comprend que les pays situés sur l'*Ems,* auxquels on a donné le nom de Haute-Autriche. Léopold s'empara de la Basse-Autriche qui était aux Hongrois, et rétablit vers cette partie du Danube les anciennes frontières germaniques qu'avait posées Charlemagne. Il posséda ce margraviat, appelé aussi *marche orientale* et *pannonienne,* non comme un fief, mais comme un franc-aleu libre de toute redevance et vassalité.

HONGRIE.

FONDATION DE LA MONARCHIE HONGROISE. — Pendant que les Scandinaves infestaient le nord et l'occident de l'Europe, et que les Arabes envahissaient les pays du midi, les Hongrois ou *Maggyars,* originaires de l'Asie, et repoussés par d'autres hordes s'avançaient sur la fin du neuvième siècle (884-889) à travers les Carpathes et les pays qui arrosent le *Dniéper* et le *Dniester,* pour occuper successivement la Dacie, la Pannonie et le Novicum. Almus et son fils Arpad (889-894) sont considérés comme les fondateurs de l'ancienne race des rois de Hongrie. Ils établirent leur domination dans la Pannonie occidentale appelée depuis Hongrie (900-908), tout en se maintenant en *Transylvanie* et en *Moravie.*

Alors aussi commencèrent les terribles invasions des Hongrois, qui firent trembler à la fois l'Allemagne, la France, l'Italie, l'empire grec. Après avoir rendu l'Allemagne tributaire, les Barbares furent enfin repoussés dans leurs limites de la *Pannonie.* Ils embrassèrent le christianisme et devinrent plus sédentaires. Étienne fut le premier qui porta le titre de roi; le pape Sylvestre Ier lui envoya la couronne apostolique, et l'empereur *Henri* lui donna sa sœur en mariage. Ce prince est regardé comme le fondateur de la monarchie hongroise. Les Hongrois ne se soumirent qu'avec répugnance aux lois de la civilisation, aux pratiques de la religion chrétienne, et Étienne fut obligé de les contenir par le frein d'une législation sévère. L'autorité royale était limitée en Hongrie par une assemblée de prélats, d'officiers royaux et de grands propriétaires, que le roi convoquait à volonté. L'anarchie qui régna en Hongrie, après la mort d'Étienne, nécessita l'intervention des empereurs d'Allemagne; et ce ne fut que sous Béla Ier, en 1063, que ce royaume cessa d'être regardé comme un fief de l'empire.

VENISE.

La navigation et le commerce continuent à faire fleurir la république de Venise, qui depuis le 7e siècle s'était donné un *doge* Ses flottes pénètrent partout et amènent l'abondance. Les victoires des *Vénitiens* sur les Hongrois qui osent les attaquer montrent combien cette république est déjà puissante. C'est à cette époque que les *Dalmatiens,* par une délibération libre et générale (1001), se soumettent à Venise, qui figure dès lors parmi les premières puissances. Maîtresse ainsi de l'*Adriatique,* cette république fit prendre à son doge le titre de duc de Dalmatie.

ESPAGNE.

ABDÉRAME III, OU LES MAURES DE CORDOUE.—Le règne d'Abdérame III est célèbre, parce que sous lui l'empire des Maures acquit une prospérité extraordinaire. Tout ce que l'imagination peut se figurer d'opulence dans les villes, de splendeur dans les palais, tout ce que le développement de la civilisation moderne a introduit d'élégance et d'urbanité dans nos usages, est le spectacle attrayant et singulier que les Arabes d'Espagne ont donné au milieu de ces ténèbres de barbarie qui couvraient le reste de l'Europe.

Cependant Abdérame III fut souvent vaincu par les rois chrétiens de l'Espagne septentrionale, et particulièrement par Ramire II, roi de Léon, à la bataille de *Simancas*, le 6 août 938. Le roi des Maures mourut à l'âge de 73 ans (960), après avoir porté le sceptre pendant un demi-siècle avec plus de gloire que de bonheur ; car il disait lui-même qu'il n'avait été heureux que quatorze jours de sa longue vie.

LECTURE. — *De l'Espagne*, par Viardot.

LE MONDE

SUR LA FIN DU DIXIÈME SIÈCLE.

ÉPOQUE D'OTHON-LE-GRAND.

EMPIRE GREC.—A la fin du 8e siècle, nous avons vu dominer sur notre hémisphère l'empire d'Occident, l'empire d'Orient, et l'empire des califes d'Asie. De ces trois grandes puissance, une seule subsistait à la fin du 10e siècle ; c'était l'*empire d'Orient*, situé entre les Français et les Sarrasins, mais plus petit, plus faible, obligé d'implorer les premiers, et souvent forcé de payer tribut aux seconds. Miné au dedans par mille principes de destruction, attaqué au dehors par des ennemis bien supérieurs, toujours sur le penchant de sa ruine, il se soutient cependant encore avec tous ses vices et tous ses malheurs.

L'EMPIRE DES CALIFES, si triomphant un siècle auparavant, démembré aujourd'hui en une foule d'États, ne laisse voir des traces de son existence que dans la pompe qui entoure le calife, et dans les hommages que rendent à ce *roi-pontife* les vainqueurs qui le dépouillent.

L'EMPIRE FRANÇAIS, l'effroi des peuples d'Occident, ne paraît plus que dans cent souverainetés différentes qui se sont élevées sur ses ruines. Il forme maintenant les royaume de *France* et de *Germanie :* ces deux États semblent au premier coup d'œil présenter une égalité de force : cependant, en les examinant de plus près, ils font voir d'essentielles disparités.

LE ROYAUME DE FRANCE est un grand corps épuisé par l'*anarchie* et la *tyrannie;* chaque province a un souverain indépendant sous le nom de *duc* ou de *comte*, et même un de ces seigneurs a osé prendre le titre de roi, c'est Hugues-Capet. Ainsi l'on voit un roi de Bourgogne, un duc de Paris ou de France, un duc d'Aquitaine, un duc de Normandie, un duc de Bretagne, des comtes de Champagne, de Flandre, de Toulouse, d'Anjou, de Maurienne, qui tous règnent en souverains indépendans sur les provinces qu'ils ont envahies. Le peuple est esclave sous cette multitude de maîtres qui se haïssent réciproquement, et qui se font une guerre perpétuelle. Ils reconnaissent une espèce de chef héréditaire qu'ils décorent du titre de *roi;* mais ce chef, borné à la possession d'un petit nombre de villes, se voit sans pouvoir, sans armées, sans finances, obligé souvent de rendre compte de ses actions à ses vassaux, et près tous les jours d'être déposé par leurs caprices. Le savant Gerbert, qui devint pape sous le nom de Silvestre II, introduisit en France les chiffres arabes et inventa l'horloge à balancier, vers la fin de ce siècle.

LE ROYAUME DE GERMANIE n'a pas plus d'étendue que la France ; le nombre des princes n'est pas moins considérable. Le chef est même électif ; il semble par conséquent qu'il doive être moins fort : cependant il est bien plus puissant. C'est que les grands, en se réservant l'honneur de choisir leurs maîtres, ont eu le bon sens de comprendre que leur propre intérêt leur ordonnait de se dépouiller d'une partie de leur liberté, pour donner plus de force au souverain commun. Le roi de Germanie a des fiefs dont il dispose, des officiers qui lui obéissent et des armées nombreuses qui marchent à ses ordres. Pour comble de bonheur, un sage s'est assis le premier sur ce trône. Othon, qui règne à présent, est le héros de son âge, l'homme de l'Europe et de la chrétienté.

ROYAUME D'ESPAGNE.—L'Espagne continue d'offrir la même forme qu'elle nous présentait à la fin du 8e siècle. Le nord, occupé par les chrétiens, se bat sans cesse contre les Maures, maîtres du midi. Chez les uns et les autres, les états sont multipliés et faibles. Les premiers ont cependant gagné beaucoup de

terrain ; les Maures ne sont pas moins vaillans et sont plus éclairés ; mais leurs divisions intestines font présager leur perte.

ROYAUME D'ANGLETERRE. — L'Angleterre est entièrement changée. *Les sept petits royaumes* qui la partagaient ne composent plus qu'une seule monarchie ; elle serait redoutable si les divisions des *Danois* et des *Saxons* n'empêchaient ces insulaires de porter leurs regards sur leurs voisins. Les disputes de ces deux peuples continuent de faire de cette île un théâtre de révolutions et de carnage.

ITALIE. — L'Italie présente toujours le spectacle de toutes les villes bouleversées, opprimées par les tyrans ou déchirées par l'anarchie. *Venise* seule, séparée de toutes les autres moins encore par sa situation que par sa politique, jouit d'un calme et d'une prospérité qu'elle doit à la prudence de son administration.

ROME. — Le royaume de Germanie est donc à présent la puissance dominante de l'Occident ; il ne paraît pas même qu'il y en ait aucune qui l'approche. Cependant Rome en renferme une mieux affermie ou du moins une qui rivalise avec elle. Le pape ne possède qu'un territoire très borné ; mais aucun prince n'a un pouvoir plus réel et plus étendu : il règne sur les consciences, et achève le grand ouvrage de la monarchie spirituelle.

GOUVERNEMENT. — Alors la plus grande autorité était entre les mains d'un certain nombre de principaux usurpateurs, qui avaient sous eux d'autres tyrans subalternes ; l'esclavage devint général, il ne resta plus d'idées patriotiques ; trône, autel, lois, vérité, devoirs, religion, tout s'abîme dans le gouffre de l'anarchie. L'Europe entière n'offre que le spectacle de guerres sanglantes qui bouleversent tout ; on ne songe qu'à attaquer ou à se défendre, et l'administration est dans la plus horrible confusion. En vain chercherait-on une forme certaine dans l'empire grec ; le droit de donner la couronne est alternativement usurpé par les soldats, par le peuple, par le sénat, et les crimes les plus noirs sont les titres les plus ordinaires pour l'obtenir.

LÉGISLATION. — Les faibles lumières que Charlemagne et Alfred-le-Grand ramenèrent s'éteignirent bientôt après leur mort ; les ténèbres recouvrirent la face de l'Europe, et les Capitulaires de l'un et les sages réglemens de l'autre n'eurent que des effets passagers.

MŒURS. — Que pouvaient être les mœurs dans ce siècle de fer ? Désordres, troubles, scandales, intrigues, trahisons, dans une partie du clergé ; injustices, usurpation, tyrannie, débauche dans la noblesse et dans le peuple, férocité et crainte, vices toujours réunis dans l'âme des esclaves. La justice, l'humanité au contraire semblent s'être reléguées à *Bagdad*, du moins ces vertus s'y soutiennent plus long-temps.

RELIGION. — L'idolâtrie disparaît peu à peu du nord de l'Eu-

rope. Le mahométisme reste à peu près le même. Quelques sectes fanatiques s'élèvent dans la Perse et ébranlent le trône des califes. Le christianisme reconnaît des chefs. Le patriarche de Constantinople gouverne les chrétiens de l'Orient, et le pontife de Rome règne d'une manière absolue sur ceux de l'Occident. La religion gémit des excès de deux pontifes qui oublient leur divine mission.

USAGE. — Les coutumes les plus bizares s'introduisent dans les états modernes ; partout l'épreuve du feu, du fer brûlant, de l'eau bouillante règle la justice.

SCIENCES.—Les sciences sont obscurcies ; le clergé lui-même néglige de s'instruire ; l'Occident chrétien est en quelque sorte plongé dans les ténèbres ; à Bagdad et à Cordoue, on continue seulement à cultiver l'astronomie, la médecine, la chimie et les mathématiques.

TABLEAU A FAIRE.—*Explications* dans les colonnes latérales ; *Cartes de l'ancien continent* au milieu. Justification de tous les événemens énoncés.

11e SIÈCLE.

CARACTÈRE. — Réaction de l'Occident contre l'Orient. — Commencement de la civilisation européenne.

ÉVÉNEMENS.

FRANCE. — 1095. *Première croisade* sous le pape Urbain. — 1099. Prise de Jérusalem. — Précis des croisades. — Fondation de l'ordre de Saint-Antoine et de l'ordre de Cîteaux.

ANGLETERRE. — 1066. Les Normands en Angleterre. Guillaume-le-Conquérant. — Bataille de Hastings.

EMPIRE D'ORIENT. — 1081. Règne d'Alexis Comnène.

ALLEMAGNE. — 1024. Maison de Franconie salique. — Conrad II. — 1056. Henri IV.

ESPAGNE. — De 1010 à 1031, démembrement du califat de Cordoue. — 1035. Partage des États de Sanche-le-Grand. — 1086. Les Almoravides envahissent l'Espagne. — De 1135 à 1479, où l'Aragon est réuni à la Castille, ce royaume est considéré comme étranger, et ce n'est qu'en 1477 qu'on le reconnaît espagnol.

ITALIE. — 1043. Les Normands à Naples.

EGLISE. — 1053. Schisme de l'Eglise grecque. — 1073. Pontificat de Grégoire VII. — La comtesse Mathilde. — 1074. Guerre des investitures.

ASIE. — 1037. Fondation de l'empire des Turcs Seldjoucides.

DÉCOUVERTES. — *Moulins à vent.* — *Horloges à rouages.*

Développement.

FRANCE.

L'avènement de Hugues-Capet (987), fondateur de la race nationale, demeura sans influence immédiate

sur l'agrandissement de l'autorité royale. La royauté confondue avec le principal fief (le duché de France) ne fut qu'une suzeraineté à laquelle se rattachait le nom de roi. Le royaume de France continue à offrir l'image d'une agglomération d'États, dont les chefs, servant en guerre entre eux ou avec le suzerain, exerçaient chacun en particulier les prérogatives royales. Hugues-Capet, aussi courageux qu'habile, sut maintenir son autorité et eut la prudence de faire sacrer de son vivant son fils *Robert* (996), dont le règne ainsi que celui de son fils *Henri* Ier (1031) ne présentent d'autre intérêt que les progrès du pouvoir temporel du Pape.

L'Église cependant faisait des efforts pour mettre une digue aux guerres privées et aux brigandages que commettaient les nobles, puisqu'elle fit publier en 1041 *la paix et la trève de Dieu.*

Philippe Ier eut un long règne (1060-1108), mais ce fut un prince faible et débauché; il a été témoin cependant d'évènemens féconds, telles sont les graves querelles entre les empereurs et la cour de Rome, la naissance de la chevalerie, la conquête de l'Angleterre par les Normands et le commencement des croisades, dont nous allons donner le tableau général.

Croisades. — *Causes.* Les cruautés des infidèles contre les chrétiens d'Orient ne furent que l'occasion des croisades, la délivrance des lieux saints n'en fut que le prétexte. La vraie cause il faut la chercher dans la crainte qu'inspiraient les progrès de la puissance musulmane, déjà maîtresse de tout l'Orient. Ne rencontrant plus d'obstacle de ce côté, elle était près de tourner ses forces contre l'Occident et menaçait Constantinople qu'elle convoitait depuis long-temps, pour de là se ruer de nouveau sur l'Europe et n'en faire qu'une province des vastes états du Prophète. Dès-lors, on conçoit, par l'intérêt qu'ils avaient à son triomphe, l'ardeur avec laquelle tous

les monarques prirent et défendirent la croix ; la constance et pour ainsi dire l'opiniâtreté avec laquelle les papes dont la double puissance se trouvait compromise employèrent la haute influence qu'ils avaient à cette époque et sur les rois et sur les peuples, pour soulever les uns et les autres, et les armer contre les infidèles. Aussi voit-on qu'ils furent les premiers et les principaux instigateurs des croisades, et Sylvestre II ainsi que Grégoire VII en avaient déjà conçu le dessein bien avant que Pierre-l'Ermite ne vînt donner l'alarme et qu'Urbain II ne prêchât la guerre sainte à Clermont. Leur but était de conquérir la Palestine et d'en former un royaume chrétien pour tenir les Turcs en échec et mettre l'Europe à l'abri de leurs attaques.

L'enthousiasme de la noblesse et des masses pour ces guerres saintes s'explique par les motifs religieux qu'on fit valoir auprès d'elles, et qui pouvaient tant alors sur un peuple ignorant et superstitieux ; par une vieille haine pour le nom musulman, restée des anciennes invasions et qu'entretenaient les sermons des prêtres et les récits exagérés des pèlerins, enfin par cet esprit aventureux et guerrier que la chevalerie avait introduit en Europe et qui portait vers tout ce qui était extraordinaire et nouveau. Ces trois considérations, si l'on y joint le désir que les rois avaient d'occuper leurs grands vassaux toujours remuans et de s'en débarrasser, nous expliqueront pourquoi la France, qui semblait n'avoir aux croisades qu'un intérêt fort secondaire, y a cependant pris la plus grande part et joué le principal rôle.

Première Croisade. — 1095-1100. — La première croisade est prêchée par Pierre-l'Ermite et par Urbain II, venu au concile de Clermont excommunier Philippe Ier. Une première armée sous les ordres de Pierre-l'Ermite exerce d'affreux brigandages dans les pays qu'elle traverse, et périt tout entière par le fer, la faim et la misère avant

d'être arrivée en Asie. Une autre composée de plus de trois cent mille hommes se met en marche conduite par *Godefroy de Bouillon*, ainsi que par plusieurs autres seigneurs marquans, arrive à Constantinople après s'être grossie presque du double dans son trajet, s'ouvre l'Asie par de brillantes victoires, se dirige vers la Palestine, arrive sous Jérusalem, réduite à moins de cent mille combattans, et s'en étant rendue maîtresse, déshonore sa victoire par le massacre des juifs et des musulmans. Godefroy est élu roi par les principaux chefs, et les *assises* de *Jérusalem* qu'il établit avec le consentement de ses barons, introduisent en Asie le gouvernement féodal.

Ce fut dans l'intervalle de la première à la seconde croisade que furent fondés les deux ordres religieux et militaires, 1° des *Hospitaliers* (ordre de Malte), par *Gérard de Martigues*, et dont *Raymond du Puy* fut le premier grand-maître; 2° des Templiers, par *Hugues de Payens*.

Deuxième Croisade. — 1147-1149. — Les brillans succès de *Nourreddhin*, prince de *Mosoul* et le plus puissant des *Atabecks*, mettant en danger le trône de Beaudouin III, troisième successeur de *Godefroy*, une nouvelle croisade devient nécessaire. Saint Bernard, abbé de Clairvaux, la prêche en France et la provoque en Allemagne. Louis-le-Jeune qui, après avoir battu le comte de Champagne révolté et brûlé *Vitry* avec la plus grande cruauté, avait fait le vœu de prendre la croix, se met en marche pour la Terre-Sainte et laisse la régence à l'abbé *Suger* qui lui représente en vain les inconvéniens de son entreprise. Conrad III, empereur d'Allemagne, qui avait aussi reçu la croix des mains de saint Bernard l'avait précédé. Les deux armées sont détruites, l'une après l'autre dans l'Asie-Mineure; leurs débris se réunissent dans la Palestine, où ils essaient en vain de prendre Damas, et les deux princes rentrent dans leurs états, sans armée et sans gloire.

Troisième Croisade. — 1189-1193. Saladin (Sallah-Eddyn), fondateur de la dynastie des sultans *Ayoubites*, avait livré à Guy de Lusignan la bataille de *Tibériade* où le roi de Jérusalem fut fait prisonnier, et Conrad de Montferrat avait rallié à Tyr les débris de l'armée chrétienne. La *dîme saladine* est décrétée à la prière de Guillaume de Tyr, qui était venu implorer le secours de l'Occident; une troisième croisade est décidée, l'empereur d'Allemagne et les rois de France et d'Angleterre prennent la croix. Frédéric Barberousse part le premier, est battu dans l'Asie-Mineure et périt entraîné par son cheval dans le Cydnus, où avait failli se noyer Alexandre-le-Grand. Son fils, Frédéric de Souabe, ayant rassemblé les restes de son armée, trouve la mort devant Saint-Jean-d'Acre. *Philippe-Auguste* et *Richard Cœur-de-Lion*, après avoir passé l'hiver en Sicile, arrivent dans la Palestine, et l'humeur rivale de ces deux princes borne leurs conquêtes à la seule prise de Saint-Jean-d'Acre. Le politique Philippe repasse en France où il enlève à Richard la Normandie. Après des prodiges de valeur, le roi d'Angleterre fait une trêve avec Saladin, repasse en Europe et est arrêté en Allemagne par l'empereur Henri VI, qui le retient prisonnier.

Ce fut pendant la troisième croisade que fut établi, par Henri Walpot, *l'Ordre Teutonique*, dont les membres se dévouaient au service des pauvres pèlerins et à la défense de la Terre-Sainte.

Quatrième Croisade. — 1202-1204. Saladin meurt aimé des chrétiens et pleuré des musulmans. *Maleck-Adhel* réunit ses vastes états, qui avaient été partagés entre les membres de sa famille, et commence la dynastie ayoubite des sultans d'Egypte. Innocent III publie une nouvelle croisade à laquelle les rois, fatigués de ces guerres lointaines, refusent de prendre part; mais les seigneurs français ayant résolu l'expédition, *Foulques* de Neuilly prêche la

guerre sainte. L'armée croisée se met en marche sous le commandement de *Beaudouin*, comte de Flandre, traverse la Vénétie, et Henri *Dandolo*, doge de Venise, s'associe à leur entreprise. Mais l'expédition n'arrive pas en Palestine ; après s'être emparée de Zara pour les Vénitiens, elle cingle vers Constantinople où l'appelle Alexis-l'Ange contre un usurpateur, assiège et prend deux fois la ville impériale. Beaudouin, porté sur le trône des Césars d'Orient, fonde dans Byzance, en 1204, un empire latin qui doit durer 57 ans. Le marquis de Montferrat est proclamé roi de Thessalonique, et les Vénitiens obtiennent de riches possessions maritimes. La dynastie déchue fonde, à Nicée, un fantôme d'empire, jusqu'à ce que Michel Paléologue détruise l'empire latin 1261, et reporte à Constantinople le siège de l'empire grec.

Cependant une nouvelle croisade se fait au sein même de l'Europe, plus cruelle que les guerres d'Asie. Les Albigeois, accusés de manichéisme et confondus avec la secte des Vaudois, furent l'objet de l'animosité du pape ; son légat prêcha une croisade contre les hérétiques. Raymond VI, comte de Toulouse, refusa d'y entrer et fut excommunié ; battu de verges, et dépouillé de ses états après s'être soumis, il se met de nouveau à la tête des Albigeois contre lesquels Simon de Montfort exerçait les plus atroces cruautés, et reprend sa couronne ducale. Simon est tué au siège de Toulouse qui brava pendant vingt-ans les anathèmes des papes et les assauts de trois rois de France, et son fils Amaury, après avoir massacré la population de Béziers tout entière, cède au roi Louis VII les droits que le pape lui avait donnés sur le comté de Toulouse. Telle fut la *croisade des Albigeois*. Cette guerre vit naître l'inquisition, qui ne put s'établir en France, parce qu'elle rencontra une rivale puissante dans la justice parlementaire. Ce fut aussi à cette époque que Simon de Montfort introduisit la langue picarde ou le français *Wallon*

dans les villes du Languedoc, et que se perdit la belle langue romane, si florissante alors dans le midi des Gaules.

Cinquième croisade.—1217-1221. Les chrétiens réduits à la possession de quelques places et se défendant à peine contre la puissance des sultans d'Egypte invoquaient l'appui de l'Occident. Mais l'enthousiasme était éteint. Une croisade d'enfans eut lieu en 1212 ; puis suivit l'expédition de Jean de Brienne, qui prit le nom de cinquième croisade, et qui fut entreprise plutôt par ambition que par piété. Frédéric II, empereur d'Allemagne, ayant refusé le commandement, malgré la promesse qu'il avait faite à Innocent III mort depuis peu, Honorius III désigna à sa place André II, roi de Hongrie, qui fut bientôt obligé de revenir contre les magnats révoltés. *Jean de Brienne*, roi titulaire de Palestine, passe en Egypte, prend Damiette et aurait obtenu la restitution de Jérusalem sans l'obstination du légat du pape, qui refusa de traiter avec les infidèles. Il fut obligé de repasser en Europe après de grands revers et donna sa fille à Frédéric II, qui devint ainsi roi de Jérusalem.

Sixième croisade. — 1248-1254. Nous ne regarderons pas comme une croisade le voyage de Frédéric II en Palestine pour se faire sacrer roi à Jérusalem que le sultan Mélédin lui avait cédée sans combat. Comme il était excommunié, aucun évêque n'osa lui donner l'onction royale, et il fut obligé d'accourir défendre sa couronne impériale que le pape Grégoire IX avait posée sur la tête de Henri, landgrave de Hesse.

Un vœu formé par Louis IX pendant une maladie l'oblige à prendre la croix, et une nouvelle croisade est prêchée par le cardinal Eudes de Châteauroux. Le roi de France s'embarque à Aigues-Mortes, avec ses trois frères, et, après un séjour dans l'île de Chypre, se décide à attaquer l'Egypte. Il prend Damiette,

mais bientôt il est battu au combat désastreux de la Massoure où le comte d'Artois, son frère, est tué et lui-même fait prisonnier. Peu après Almohadan, dernier sultan ayoubite, est massacré par les mamelouks qui mettent *Ibegh* à sa place. Saint Louis, qui avait refusé d'être sultan, recouvre la liberté en rendant Damiette pour sa rançon, et donne cent mille marcs d'argent pour celle de ses soldats. Il passe en Palestine où il reste quatre ans, se contentant de réparer les fortifications des villes chrétiennes, parce qu'il avait juré de ne rien entreprendre contre Jérusalem. Il revint enfin en France où le rappelait la mort de sa mère, la reine Blanche, à qui il avait confié la régence du royaume désolé par les *Pastouraux*.

Septième et dernière croisade. — 1270. Saint Louis entreprend une nouvelle croisade, sollicité par le roi d'Arménie et le khan des Mongols, avec lequel, dans la précédente expédition, il avait établi des relations d'amitié. Elle est prêchée dans toute l'Europe : des Anglais, des Ecossais, des Catalans, des Portugais et des Castillans se joignent aux Français ; l'armée débarque à Tunis, dont le roi avait promis de se faire chrétien. Mais bientôt la peste se met dans le camp français, et détruit l'armée en peu de temps ; le roi lui-même est attaqué de ce fléau, et meurt âgé de cinquante-cinq ans. Philippe-le-Hardi et Charles d'Anjou, ses fils, après avoir dicté au roi perfide les conditions de la paix, ramènent en France l'armée que de nouveaux désastres affligent pendant son retour.

Fin de la domination chrétienne en Syrie. — Tripoli et Saint-Jean-d'Acre, les dernières colonies chrétiennes d'Orient, tombèrent successivement au pouvoir du sultan d'Egypte, en 1291. Les ordres religieux et militaires, derniers défenseurs de la Terre-Sainte, et qui avaient été créés à l'époque de la première et de la troisième croisade, se retirè-

rent d'abord dans l'île de Chypre. Bientôt les Templiers furent abolis ; les Hospitaliers s'établirent à Rhodes, puis à Malte, après que Mahomet II les eut chassés de la première, et les Teutons transportèrent, en 1300, le siége de leur ordre en Allemagne, où ils fondèrent une domination qui fut long-temps puissante.

PERSONNAGES REMARQUABLES
DES CROISADES.

Première Croisade.

INSTIGATEURS.

Pierre l'Ermite et le pape Urbain II.

PRINCES.

Philippe Ier, roi de France.
Alexis Comnène, empereur grec.

GUERRIERS.

Première armée. — Godefroy-de-Bouillon, duc de Lorraine, est proclamé roi de Palestine ; mais il refuse. Il devient roi de Jérusalem.

Eustache de Boulogne et Beaudouin, ses frères.

Beaudouin du Bourg, leur cousin.

Beaudouin, comte de Hainaut, Hugues de Saint-Pol et Gérard de Chérisy.

Deuxième armée.—Hugues, comte de Vermandois.

Robert, duc de Normandie.

Etienne de Blois et Hubert, comte de Flandre.

Bohémond, prince de Tarente, et Tancrède, son ami, tous deux d'origine normande, se joignent, à Rome, à cette armée, avec 30,000 chevaliers.

Troisième armée.—Raymond, comte de Toulouse.

Adhémar de Monteil, évêque du Puy et légat apostolique.

Gauthier, général, meurt avec les siens, en voulant venger Renaud de Brescia, que les Musulmans avaient forcé avec toute sa troupe d'embrasser le mahométisme.

Deuxième Croisade.

INSTIGATEURS.

Saint Bernard, abbé de Clairvaux, et Eugène III, son disciple, pape.

PRINCES.

Louis VII, roi de France.

Conrad III, empereur d'Allemagne.

Beaudouin III, roi de Jérusalem.

Manuel Comnène, empereur grec.

Raimond de Poitiers, prince d'Antioche, oncle de la reine de France, Eléonore.

Roger, roi de Sicile. — Il offre des vaisseaux aux croisés qui les refusent, et qui, par un imprudent orgueil, se livrent pour la deuxième fois à la perfidie des empereurs grecs.

GUERRIERS.

Thierry d'Alsace, comte de Flandre.

Everad des Barres, grand-maître des Templiers.

Noureddhin, sultan d'Alep.

Troisième Croisade.

INSTIGATEUR.

Urbain III. — Ce pape meurt de douleur, à Ferrare, en apprenant la prise de Jérusalem par Saladin.

PRINCES.

Philippe-Auguste, roi de France.

Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre.—La rivalité de Philippe-Auguste et de Richard vint en partie de la différence d'opinion sur le roi qui devait régner à Jérusalem. Philippe-Auguste soutenait les droits de Conrad, fils du marquis de Montferrat et de Sybille qui, veuve du marquis, avait épousé Lusignan, soutenu par Richard.

Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne.

Isaac l'Ange, empereur grec, qui trahit les croisés et avait fait une alliance secrète avec Saladin.

ROIS DE JÉRUSALEM.

Beaudouin IV, malade, abdique en faveur de Guy de Lusignan, époux de Sybille, sœur de Beaudouin. Forcé d'abandonner le

trône, Lusignan va régner à Chypre, que lui cède Richard qui en fait la conquête.

Guy de Lusignan.

Amaury.—Ce successeur de Lusignan épouse Isabelle, veuve de Henri, comte de Champagne, qui avait le titre de roi de Jérusalem.

GUERRIERS.

Saladin, sultan d'Egypte. (Impôt de la *dîme saladine*).

Maleck-Adhel, son frère.

Renaud de Châtillon.

Léopold, duc d'Autriche.

Conrad, fils du marquis de Montferrat.

Josselin de Montmorency.

Guillaume, archevêque de Tyr.

Le duc de Souabe.

Quatrième Croisade.

INSTIGATEURS.

Grégoire VII.

Guillaume, archevêque de Tyr.

Innocent III.—Foulques de Neuilly.—C'est Innocent III qui fonda l'Inquisition et les ordres mendians des Franciscains et des Dominicains.

Innocent III blâma hautement les croisés d'avoir détrôné un empereur chrétien, au lieu d'aller combattre les infidèles. — Il lança une excommunication et se rétracta. — Il prévoyait que les *Latins* ne conserveraient pas long-temps l'empire de Constantinople.

PRINCES.

Philippe-Auguste, roi de France.

Alexis Comnène, fils d'Isaac l'Ange.

GUERRIERS.

Dandolo, doge de Venise.

Eudes, duc de Bourgogne.

Thibaut et Louis, comtes de Blois.

Thibaut, comte de Champagne, commande l'armée; il meurt et on nomme à sa place :

Boniface, comte de Monferrat, à qui succède :

Beaudouin, comte de Flandre.

Beaudouin est élu empereur à Constantinople, en 1204, après la prise de cette ville par les croisés, sur l'empereur Alexis Ducas, dit *Murzulphe*, assassin d'Alexis. — Ils fondent ainsi l'empire des Latins, qui finit après cinquante-huit ans de durée.

Beaudouin II, de la maison de Courtenay, est détrôné par Michel Paléologue. Ce prince était un des successeurs de Lascaris, descendant des empereurs grecs, et qui avait fondé un empire particulier à Nicée. Michel retourna à Constantinople.

Le dernier de cette famille, Constantin XI Paléologue, mourut les armes à la main, en combattant Mahomet II qui prit Constantinople en 1453.

Cinquième Croisade.

INSTIGATEURS.

Innocent III, Honorius III.

Jean de Brienne, roi titulaire de Jérusalem.

PRINCES.

André II, roi de Hongrie.

Jean de Brienne.

Hugues de Lusignan, roi de Chypre, qui mourut quelque temps après la retraite du roi de Hongrie, de sorte que Jean de Brienne resta seul chef de la croisade.

Sixième Croisade.

INSTIGATEURS.

Grégoire IX.

Eudes de Châteauneuf, cardinal.

PRINCE.

Saint Louis, roi de France.

GUERRIERS.

Robert, comte d'Artois, frère de saint Louis. Il est tué à la bataille de la Massoure.

Alphonse de Provence, frère de saint Louis.

Milé et Sala, fils de Saladin.

Saint Louis est fait prisonnier, et rend Damiette pour sa rançon.

Septième Croisade.

INSTIGATEUR.

Urbain IV.

PRINCES.

Saint Louis.
Philippe-le-Hardi, fils de saint Louis.

GUERRIERS.

Alphonse de Provence, frère de saint Louis. — Il meurt à Sienne, en revenant en France.

Tristan, fils de saint Louis.—Il meurt de la peste à Tunis avec le roi, son père.

Lecture. — Détails sur les croisades, dans notre *Histoire de France* et dans *Michaud*.

Résultats des croisades. — Outre que les croisades sauvèrent pour un temps l'Europe de l'invasion des Turcs qui la menaçaient, elles eurent plusieurs autres résultats indirects et éloignés qu'il est bon de faire connaître.

Résultats politiques. — Les princes trouvèrent dans les croisades les moyens d'agrandir leurs domaines et de fortifier leur autorité. Ces expéditions diminuèrent la puissance des grands vassaux, par conséquent délivrèrent le monarque de rivaux redoutables, le peuple d'oppresseurs tyranniques, et un nouvel ordre de choses dut nécessairement découler de cet affaiblissement du pouvoir des barons, de cette altération du système féodal. En effet, les domaines de cette foule de seigneurs qui partirent pour la Terre-Sainte et qui ne reparurent jamais, furent vendus ou confondus avec les fiefs attenans; ceux qui revinrent, ou bien avaient vendu leurs biens avant de partir, ou furent obligés de les vendre à leur retour, ou même les trouvèrent entre des mains qui s'en étaient emparées : et ainsi fut ac-

céléré, sinon produit, le mouvement qui tendait à ramener tout à l'unité monarchique et à former un ordre moyen qu'enfantèrent bientôt les affranchissemens et l'établissement des communes. Mais si la noblesse perdit en puissance et en richesses, elle gagna en illustration, et la chevalerie, développée dans les guerres, répandit son éclat sur toute l'Europe. C'est alors que furent inventées les armoiries et que prirent naissance les noms de famille.

Résultats commerciaux et industriels. — De nouvelles relations commerciales donnèrent de nouvelles jouissances aux habitans de l'Europe. La navigation fit de grands progrès, et en mettant plus souvent en contact des peuples différens et éloignés; en ouvrant aux spéculations une plus vaste carrière, en facilitant les échanges, donna une haute activité au commerce et lui fit prendre de grands développemens. De nouvelles industries furent importées en Europe, et des villes maritimes, s'emparant du commerce de l'Orient, devinrent à la fois riches et puissantes. Telles furent la ville de Marseille et les républiques de Venise, de Gênes et de Pise. L'agriculture y gagna la culture du mûrier, du blé de Turquie et de la canne à sucre.

Résultats littéraires et scientifiques. — On apprit à connaître des peuples, des religions, des institutions ignorées jusqu'alors; la vue s'étendit avec l'univers : la civilisation arabe, alors à son apogée, la civilisation grecque, qui, quoiqu'en décadence, était encore supérieure à la nôtre, ne purent qu'exercer une heureuse influence. « C'est un lieu « commun, dit M. *Guizot*, que de dire que l'esprit « des voyageurs s'affranchit, que l'habitude d'obser- « ver des peuples divers, des mœurs, des opinions « différentes, étend les idées, dégage le jugement « des anciens préjugés; le même fait s'est accompli « chez les peuples voyageurs qu'on a appelés les « croisés, et le résultat a été un grand pas vers l'af-

« franchissement de l'esprit, un grand progrès vers « des idées plus étendues, plus libres. » L'Égypte et Constantinople devinrent les sources de nos connaissances : l'Egypte pour les sciences naturelles et exactes, et pour la médecine surtout qui emprunta aux Arabes le traitement de certaines maladies et des spécifiques mystérieux ; Constantinople pour ce qui dépend des arts. Des croisés introduisirent en Europe des manuscrits précieux, arabes, grecs, syriaques ; une tendance assez forte vers l'étude, l'instruction et les découvertes utiles, commença à se manifester ; le talent fut honoré, et l'on ne se vanta plus de son ignorance, comme d'une condition de noblesse. La poésie prit un caractère nouveau d'où résultèrent les romans chevaleresques, les chants des troubadours, et les grands la cultivèrent eux-mêmes. En un mot, les relations continuelles de peuples qui avaient toujours été séparés, et l'échange mutuel des connaissances favorisèrent le développement des lumières et avancèrent la civilisation générale.

Résultats religieux. — Si l'on s'en tient au premier coup-d'œil, il semble que les croisades accrurent la puissance temporelle des papes en même temps que leur puissance spirituelle. En effet, en même temps qu'ils font reconnaître leur suprématie aux patriarches de Jérusalem et d'Antioche, ils éloignent les empereurs, détruisent leurs prétentions, empêchent leurs entreprises contre le saint-siége, et, placés à la tête de la chrétienté, acquièrent de nouvelles principautés et paraissent les maîtres des rois qui, à leur voix, quittent leurs états et traversent les mers. Mais, au fond, l'époque des croisades fut le commencement de la décadence du pouvoir temporel de l'Église. Rome, devenue un lieu de passage pour une grande partie des croisés, fut visitée par presque toute l'Europe. On assista au spectacle de ses mœurs et de sa politique, on reconnut souvent

l'intérêt personnel dans les débats religieux, et ces considérations, jointes au développement intellectuel des peuples, à l'extension, à l'accroissement des lumières, inspirèrent à des hommes audacieux des sentimens de liberté et une hardiesse jusqu'alors inconnus. Aussi voit-on, depuis les croisades, diminuer sensiblement l'effet de ces excommunications terribles qui faisaient trembler les rois et courber la tête aux peuples, et les papes eux-mêmes, reconnaissant l'état des esprits, furent moins prodigues de leurs anathèmes.

LECTURE. — *Histoire des croisades*, par Michaud. — *Histoire de la civilisation européenne*, par Guizot.

ANGLETERRE.

LES NORMANDS EN ANGLETERRE. — Nous avons vu les Danois repoussés ou soumis par Alfred-le-Grand. Après sa mort, les querelles des rois et du fameux Dunstan, qui de simple moine devint archevêque de Cantorbéry, nia l'infaillibilité du pape, détrôna un de ses souverains, gouverna l'autre par la crainte et lui suscita des rivaux lorsqu'il sembla vouloir secouer le joug; ces querelles avaient affaibli le royaume, et les Danois profitèrent de cet affaiblissement pour faire de nouvelles tentatives. Ils avaient été plusieurs fois repoussés, quand Suénon, dit *Tingesbeck* ou *à la barbe fourchue*, roi de Danemarck, se présenta et s'empara du comté d'York. Ethelred acheta plusieurs fois la paix, et subit l'impôt de *danegeld* ou argent danois; mais, ayant fait massacrer par trahison tous les Danois qui se trouvaient dans ses états, Suénon reparaît pour venger ses compatriotes, s'empare du trône malgré les efforts d'Edmond, fils d'Ethelred, qui le bat plusieurs fois et avec lequel il est forcé de partager l'Angleterre. Puis, Edmond ayant été assassiné, il se fait proclamer seul roi, en 1014, et Ethelred est obligé de se réfugier en Normandie, auprès de son beau-père, Richard II. Suénon étant mort, Canut-le-Grand, son fils, lui succède (1017). Un moment il perd le trône qu'Edouard, fils de l'ancien monarque saxon, est parvenu à ressaisir, le partage avec lui, et, après l'assassinat de ce prince, se fait reconnaître souverain de toute la Grande-Bretagne. Il rétablit les lois d'Alfred, si chères aux Anglais et règne avec gloire. Deux de ses fils ayant successivement fait détester la domination danoise à l'Angleterre, Edouard-le-Confesseur, prince saxon, est rappelé et remonte sur le trône de ses pères. Il règne vingt ans en paix avec plus de bonheur que de gloire. A sa mort, deux rivaux se disputent son trône; Guil-

laume-le-Bâtard, duc de Normandie, qui appuie ses prétentions sur un testament, et Harold, né de la fille de Canut-le-Grand et du seigneur Godwin qui exerçait, sous le dernier roi saxon, la même influence que Hugues-le-Grand sous les derniers Carlovingiens. Guillaume passe en Angleterre pour faire valoir ses droits, et la bataille de Hastings met en présence les deux concurrens. Harold y perd la vie, et peu à près Guillaume est solennellement proclamé roi. Ce prince fit des réformes nombreuses; il confisqua les biens de la noblesse anglaise, en forma des fiefs et des baronies qu'il donna aux seigneurs normands, et le français devint la langue de la cour et du gouvernement; il établit la loi du couvre--eu, etc., et mourut dans une guerre contre Philippe Ier, roi de France (1087).

EMPIRE D'ORIENT.— L'empire grec, inondé par les croisés aveuglément soumis au pontife ennemi de ce trône, se sauve par l'habileté d'Alexis Comnène. Il jouit de quelque tranquillité sous cet empereur si bien vengé de la haine des Latins par l'histoire que nous a laissée sa fille, princesse aussi illustre par son esprit que son père l'était par ses talens (1118). Jean Comnène, dit *Calo Jean*, lui succède; ce prince barbare qui, par superstition, refusa la sépulture à son père, met en fuite les Turcs et les Hongrois, se couvre de gloire en Asie et meurt atteint d'une flèche empoisonnée lorsqu'il se préparait à de nouvelles victoires (1143).

ALLEMAGNE.

MAISON DE FRANCONIE SALIQUE. — Cette maison succéda à celle de Saxe; elle était contemporaine des premiers Capétiens. Conrad II en fut le premier empereur. L'empire s'agrandit du royaume d'Arles et des deux Bourgognes, que Rodolphe III, fatigué des révoltes continuelles de ses grands vassaux, lui avait léguées, et s'étendit jusqu'au Rhône et au Jura. Mais deux événemens hâtèrent la désunion de la monarchie: 1° la querelle des investitures que nous avons vue sous Henri IV; 2° l'indépendance que cette querelle valut aux seigneurs et aux princes allemands. Nous remarquons encore que sous Henri III, fils et successeur de Conrad II (1039), s'éleva la guerre de Lorraine, à l'occasion de Frédéric II, duc de cette province. L'empereur, après avoir vaincu les prétendans, donna la Haute-Lorraine à Gérard, comte d'Alsace, duquel on fait descendre la maison impériale de Lorraine. Henri III, doué des plus nobles qualités, parvint à réaliser en partie les desseins de son père; il sut se faire respecter par les grands vassaux, et disposa en maître de la couronne des pontifes, malgré le crédit croissant du moine Hildebrand, devenu le conseiller du pape Léon X. — Le règne de Henri IV (1056-1106), qui se termine d'une manière déplorable pour ce prince, est un des plus féconds en évènemens importans pour l'ordre social; les fautes d'une première éduca-

tion exercèrent une fâcheuse influence sur la vie de Henri IV, dont le caractère était un mélange de grandeur et de faiblesse, de courage et de timidité, de légèreté et d'audace, de violence et d'hésitation. Sa première faute fut de se brouiller avec les vassaux et les Etats de Saxe qui, malgré les succès que Henri remporta sur eux, l'engagèrent avec la cour de Rome dans des discussions que la guerre des investitures vint envenimer (1074).

ESPAGNE.

DÉMEMBREMENT DU CALIFAT DE CORDOUE. — Depuis long-temps de sanglantes dissensions divisaient le royaume musulman de la Péninsule ; à chaque instant les émirs et les gouverneurs se révoltaient contre le souverain, le déposaient, le massacraient, en mettaient un autre à sa place, s'y mettaient eux-mêmes ou se déclaraient indépendans. Enfin, après des crises nombreuses, le califat de Cordoue fut démembré et Hescham III en fut le dernier calife. De 1010 à 1031, il se forma successivement neuf royaumes indépendans, qui furent ceux de Murcie, Badajoz, Grenade, Saragosse, Majorque, Valence, Séville, Tolède et Cordoue. Ces petits états furent souvent en guerre les uns contre les autres ; les nouveaux conquérans qui dévastèrent l'Espagne en réunirent plusieurs ; mais ce morcellement de la puissance arabe favorisa les progrès des chrétiens, entraîna et accéléra la ruine des enfans de Mahomet. Le royaume de Grenade est celui qui se soutint le plus long-temps, et il ne périt qu'au quinzième siècle, sous les coups de Ferdinand-le-Catholique.

PARTAGE DES ÉTATS DE SANCHE-LE-GRAND. — La Navarre s'était rendue indépendante sous Louis Ier ; et depuis, constituée en royaume, elle s'agrandit des comtés d'Aragon et de Castille, et atteignit son plus haut degré de puissance sous le règne de Sanche-le-Grand. Ce roi partage, en mourant, ses états entre ses trois fils. La Navarre est donnée à son fils aîné, Garcie IV, l'Aragon à Ramire ; la Castille à Ferdinand ; les comtés de Soraye et de Ribragroce à don Gonzalès. Ramire réunit bientôt à ses états ceux de don Gonzalès qui mourut, et la guerre ayant éclaté entre Bermude III, roi de Léon, et Ferdinand, Bermude fut tué dans un combat, et Ferdinand, qui avait épousé sa fille, fut proclamé roi de Léon, de Galice et des Asturies.

Sanche-le-Grand, aussi politique que guerrier, était issu d'Inigo, prince de Bigorre, du sang de Clovis ; et nous ne croyons pas inutile de faire remarquer qu'au moment où la race de Charlemagne perdait le trône de France, la postérité des Mérovingiens restaurait celui de l'Espagne. Sanche tomba dans la même faute que Clovis et Charlemagne, en démembrant ses états entre ses enfans. Les trois branches qui naquirent de ce partage s'illustrèrent par de hauts faits d'armes, et sous le règne d'Al-

phonse VI, roi de Castille et de Léon, et petit-fils de Sanche-le-Grand, parut le fameux Rodrigue Diaz de Bivar, si connu sous le nom de *Cid* (chef), effroi des Maures. Ce héros alla planter l'étendard chrétien sur les murs de Tolède; mais tous ces exploits n'empêchèrent pas l'Espagne de se débattre pendant huit cents ans, soit dans ses guerres contre les Maures, soit dans ses discordes civiles.

LES ALMORAVIDES ENVAHISSENT L'ESPAGNE.— Les Almoravides étaient une secte établie en Afrique, qui avait pour calife *Youseb-ben-Taschfyn*, fondateur du royaume et de la ville de Maroc. Ils furent appelés en Espagne par *Ben-Abad*, prince maure, contre le roi de Castille, Alphonse VI. Bientôt ils tournèrent leurs armes contre les Musulmans, soumirent presque toute l'Espagne et une grande partie du Portugal. Mais l'Espagne oppressée se révolte, tandis qu'une autre secte (celle des Almohades) s'élève en Afrique contre les Almoravides qui sont dispersés et détruits.

ITALIE.

LES NORMANDS A NAPLES. -- Plusieurs puissances se disputent l'Italie méridionale. Les Grecs en possèdent une partie; mais les Napolitains sont disposés à la révolte. Quarante pèlerins normands abordent en Italie, et repoussent les Sarrasins qui assiégeaient Salerne. Ils inspirèrent ensuite à leurs compatriotes le dessein de soumettre cette belle contrée. Trois cents chevaliers, conduits par Rainulfe et Osmond, étant passés en Italie et ayant échoué dans une première entreprise, se mettent au service du duc de Naples qui, rétabli par eux dans ses états, donne à Rainulfe le titre de comte. Trois fils de Tancrède de Hauteville, Guillaume Bras-de-Fer, Dragon et Humfroi viennent dans ce pays de facile conquête. Après avoir été successivement au service de Manassès, patrice grec, et de Landulfe, duc de Bénévent, son ennemi, Guillaume profite des divisions des Grecs, s'empare de la Pouille, en est nommé comte en 1043, et se soutient dans sa nouvelle principauté contre les empereurs et les papes. Robert Guiscard, autre fils de Tancrède, succède à ses frères dans le comté de Pouille, y réunit les deux Calabres, et prend le titre de duc. Avec l'aide de Roger, il s'empare, sur les Sarrasins, de la Sicile que lui avait donnée le pape, et qui resta à Roger. Roger II, réunissant par héritage les possessions des deux races normandes, prend le titre de *roi*, se rend maître de Naples, et forme ainsi le royaume des Deux-Siciles, qui doit bientôt passer à une autre famille.

ÉGLISE.

SCHISME DES DEUX ÉGLISES. — Nous avons vu, au neuvième siècle, s'élever entre les patriarches de Byzance et les

pontifes de Rome une querelle qui, toujours continuée depuis, amena la séparation totale des deux Églises. L'Église d'Orient ne fut plus qu'une *Église schismatique.*

Ce fut en 1022 que Gui, moine d'Arezzo, inventa les notes de musique et les désigna par les premières syllabes de l'hymne de saint Jean : *Ut queant laxis.* Ce fut encore vers 1095 que fut établi l'ordre de Saint-Antoine, par Gaston de Vienne (sur le Rhône), et Guérin, son fils, qui fondèrent une association pieuse et libre, destinée à secourir ceux qui étaient atteints du *mal des ardens*, appelé aussi *feu Saint-Antoine* et qui faisait alors d'affreux ravages. En 1084, l'ordre des Chartreux fut fondé par saint Bruno, et peu de temps après, en 1098, Robert, bénédictin et abbé du monastère de Molesme, suivi d'une vingtaine de religieux qui voulaient suivre avec l'exactitude la plus sévère les règles de leur ordre, se retira dans une solitude écartée et sauvage, nommée *Cîteaux*, la fertilisa, et bientôt sa maison, devenue célèbre, attira les regards de l'Europe autant par sa sainteté que par ses lumières. Telle fut l'origine de l'ordre de Cîteaux, dont saint Bernard fut l'un des plus beaux ornemens. Ce fut aussi dans le commencement du onzième siècle qu'eut lieu la réforme de Cluny, dont les mœurs répandaient depuis si longtemps le scandale dans la France tout entière.

PONTIFICAT DE GRÉGOIRE VII. — Pépin et Charlemagne avaient donné aux papes une puissance temporelle qui, depuis, s'était considérablement accrue. Grégoire VII (Hildebrand) fut pour ses rares talens élevé au pontificat, presque malgré lui et par l'influence de l'empereur qu'il avait engagé à ne pas confirmer son élection, en lui dénonçant ses desseins. Une fois monté sur le trône pontifical, il voulut, comme il l'avait annoncé, réformer les abus et faire cesser le trafic honteux des *investitures.* C'était le droit qu'exerçaient les empereurs en investissant les évêques de leurs bénéfices ; ils leur remettaient la crosse et l'anneau. Le fougueux ecclésiastique défend à l'empereur de conférer les bénéfices. Henri IV refuse de se soumettre, il est excommunié. Bientôt il s'humilie et n'obtient son pardon qu'en faisant pénitence pieds nus dans la cour du château de Canosse (1077). La comtesse Mathilde, qui possédait une grande partie de l'Italie, soutenait le parti de Grégoire. Ces troubles amenèrent la mort du pontife à Salerne, en 1085. Son but était de soumettre toutes les couronnes à sa tiare, et de s'attribuer une autorité universelle, tant au temporel qu'au spirituel, dans toute la catholicité. C'était un réformateur par le despotisme ; il voulait réformer l'Église, et par elle la société civile, y introduire plus de moralité, plus de justice, plus de règle.

LECTURE.—Biographie de *Grégoire VII,* par Villemain.

OBSERVATIONS SUR GRÉGOIRE VII.

En considérant Grégoire VII, sous le rapport d'homme d'état, de souverain temporel, on ne peut lui refuser ni le génie qui conçoit de vastes desseins, ni le caractère qui préside à leur exécution ; comme chef de religion, il a été jugé moins favorablement. Sa conduite hautaine envers Henri, les principes de la suprématie absolue, dont le premier il voulut étendre les conséquences jusque sur les devoirs de la fidélité des sujets envers leur souverain, font élever de vives censures contre sa mémoire. On ne doit pas oublier cependant qu'il rendit de grands services à la religion, en rétablissant sur le trône pontifical cette dignité, cette sévérité de mœurs qui, plus d'un siècle avant lui, en avaient été bannies par l'effet des intrigues les plus honteuses.

LA COMTESSE MATHILDE. — La comtesse Mathilde, dont nous venons de parler, était fille de Boniface, comte de Toscane et cousin de l'empereur Henri. Elle avait épousé Godefroi-le-Bossu, fils du duc de Lorraine. Elle mourut en 1116, et légua ses états au saint-siége. Ils comprenaient la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Modène, Ferrare, une partie de l'Ombrie, le duché de Spolette, Vérone, presque tout ce qui est appelé aujourd'hui le patrimoine de saint Pierre, depuis Viterbe jusqu'à Orvietto, avec une partie de la marche d'Ancône. L'empereur d'Allemagne, Henri V, s'empara de cette vaste succession, en qualité de chef de l'empire et de plus proche parent de Mathilde ; il se rendit à Rome, où il se fit couronner une seconde fois par Maurice Bourdin, archevêque de Prague et légat, qu'en revanche il fit nommer pape sous le nom de Grégoire VIII. Ces querelles finirent par le concordat de Worms. Henri V renonça à l'investiture par la crosse et l'anneau, se réservant seulement de conférer les bénéfices avec le sceptre. La mort de Henri V mit fin à la maison impériale de Franconie.

TURCS SELJOUCIDES. — Les Turcs Seljoucides sont sortis du Turkestan. Ils conquirent l'Asie-Mineure, une partie de la Haute-Asie, et jouèrent un grand rôle dans les croisades. Togrul-beg, petit-fils de Seljouck, prit le titre d'Emir-al-Omrah après s'être emparé de la Perse et de Bagdad, et est regardé comme le fondateur de leur empire. Après le sultan Maleck, qui avait achevé de soumettre l'Asie, l'empire des Seljoucides fut divisé, et de ses débris se formèrent trois grands états : 1° l'empire d'Iran; 2° celui d'Iconium ou de Roum; 3° l'empire de Syrie, qui se subdivisa en sultanies d'Alep et de Damas. Un neveu de Togrul fonda encore l'empire de Kerman, soumis plus tard par les Khowaresmiens.

LE MONDE

A LA FIN DU ONZIÈME SIÈCLE.

ÉPOQUE DES CROISADES.

An 1095 à 1273 de Jésus-Christ.

ROME ET L'ALLEMAGNE sont les puissances dominantes de l'Occident ; toutes deux se sont arrogé le droit de créer les rois, et la première prétend à celui de les déposer. La querelle des investitures, commencée entre Henri IV et Grégoire VII, met l'Europe en feu. Les grands saisissent cette occasion de s'élever à l'indépendance ; l'anarchie règne dans les villes ; des armées de brigands ravagent les campagnes, et la malheureuse Germanie éprouve à la fois tous les maux de la tyrannie et de la licence.

LA FRANCE commence à prendre une assiette un peu plus solide ; la trêve de Dieu établie en 1041 par le clergé, faisant à de certains jours de la semaine déposer les armes aux fiers seigneurs, avait amorti l'esprit guerrier, éteint les haines, empêché les vengeances. Le nombre des petits tyrans était aussi diminué. Le corps féodal renferme de grands vassaux en état de se faire craindre. *Les ducs de Normandie*, devenus redoutables depuis la conquête de l'Angleterre, ont rendu tributaires les souverains même de la Bretagne. L'*Aquitaine* a des ducs qui règnent sur ces vastes régions comprises entre la Loire et les Pyrénées, les Cévennes et l'Océan.

La plus grande partie du Languedoc obéit aux comtes de Toulouse.

Les comtes de Champagne possèdent la partie de la France qui porte le nom de cette province.

Les comtes de Flandre ajoutent à la possession de cette riche contrée l'honneur de recevoir l'hommage de plusieurs de leurs voisins.

Les ducs de Bourgogne, attachés au monarque par *les liens les plus étroits du sang*, peuvent l'aider de toutes les forces de ce premier duché du royaume. Le chef de ce corps de souve-

rains domine depuis les rives de la Loire jusqu'à la Manche, et les droits attachés à sa dignité peuvent augmenter une puissance si considérable par elle-même. Enfin, pour être un roi respectable, il ne manque à Philippe Ier que du génie et du courage ; jouet de ses vassaux, esclave à la fois du plaisir et de la superstition, incapable de s'arracher à l'empire *d'une femme* qui le déshonore, et de repousser l'usurpation *des papes* qui le menacent, il languit dans une obscurité que partage la monarchie qu'il gouverne.

EN ESPAGNE, deux rois continuent d'être la terreur des Maures. *Sanche-Ramir*, qui a joint la Navarre à l'Aragon, presse les infidèles dans les parties orientales, pendant qu'Alphonse de Castille, guidé par les lumières, soutenu par le courage, animé par les vertus de l'immortel Rodrigue, surnommé le *Cid*, leur enlève tous les jours de nouvelles villes dans les provinces du midi.

En même temps, le nouveau comte de *Portugal* tourne ses conquêtes vers l'Occident, et sa valeur arbore le signe du christianisme sur les rives du Tage.

L'ANGLETERRE, réunie sous le farouche Guillaume, souffre de son avarice, s'affermit par sa prudence, montre des fers aux Gallois, présente déjà une marine qu'elle doit à ce prince ; et, tandis que les particuliers gémissent sous un maître rigoureux, l'État se fortifie sous un chef habile.

LA BOHÈME, accrue par les pertes de la *Pologne*, forme actuellement une puissance remarquable, et se range du côté de l'empereur, qui a donné à ses chefs le titre de roi.

LA HONGRIE, plus faible, soutient les intérêts des pontifes qui ont couronné ses princes.

LA POLOGNE n'est plus que l'image de la confusion, sous des ducs sans génie et sans pouvoir.

LA SUÈDE ET LE DANEMARCK sont encore obscurs et la *Russie* est bien loin d'aspirer à quelque gloire.

LA POUILLE, LA CALABRE ET LA SICILE, réunies sous les braves Normands, se font respecter dans l'Europe, protègent l'Italie et sont l'effroi de l'empire grec.

L'EMPIRE GREC, sapé par toutes les causes qui détruisent un État, parvenu enfin sur les bords du précipice, semble ne plus attendre qu'une main qui l'y pousse, et s'il se soutient encore, ce n'est que par l'extrême prudence et la finesse singulière de son empereur *Alexis Comnène*.

VENISE ET GÊNES sont les uniques puissances maritimes que montre l'Occident. Maîtresses l'une et l'autre des mers, également actives et intelligentes dans un commerce immense, respectées toutes deux du chrétien et du musulman qu'elles ser-

vent en s'enrichissant, ces deux villes, rivales d'industrie et de pouvoir, commencent à se regarder avec un œil jaloux, et fomentent en secret le germe de ces querelles qui vont leur devenir si funestes.

LES CALIFES de Bagdad, dépouillés entièrement de l'autorité du sceptre, n'ont plus que les vains honneurs de l'autel. Les Turcs ont fait une conquête fixe de leur empire. Cinq trônes sont occupés en Asie par ces barbares : 1° celui de Perse, où domine un *sultan*, depuis les montagnes de l'Arménie jusqu'à l'Indus ; 2° celui d'Antioche, qui possède toute la Syrie ; 3° celui de Damas, qui possède la Palestine ; 4° celui de Cilicie, qui a eu en partage la Cilicie et les provinces adjacentes ; 5° celui de Nicée, où règne Soliman qui gouverne la Bithynie, et envoie des troupes qui portent la terreur au-delà du Bosphore.

Les califes du Caire possèdent toujours l'Égypte ; mais ils voient avec effroi les Turcs, maîtres de la Judée, s'étendre jusqu'aux bords de l'isthme qui les sépare de l'Asie ; ils tremblent que ce peuple de conquérans, qui les regarde comme des hérétiques usurpateurs du sanctuaire, ne prenne le prétexte de la religion pour leur enlever un si riche apanage.

L'empire des *Miramolins* d'Afrique a eu le sort de tout État qui, fondé par la férocité, n'a pas été assuré par les lumières. Ils sont soumis aux rois de Maroc qui, maîtres des côtes de l'océan Atlantique, ont adopté le culte des Miramolins, en renversant leur trône. Ces princes, protecteurs des Sarrasins d'Espagne, passent souvent en Europe, et les armées nombreuses qu'ils traînent après eux sont les plus grands obstacles que les rois de Castille trouvent à une entière conquête.

Tel était l'état de notre hémisphère lorsque l'enthousiasme fit éclore un événement dont les siècles passés n'avaient point offert le modèle.

TABLEAU A FAIRE. — *Les explications seront écrites sur les deux colonnes latérales ; au centre sera tracée la carte de l'ancien continent à cette époque.*

12e SIÈCLE.

CARACTÈRE DU SIÈCLE. —Réaction de l'Occident contre l'Orient.—Affranchissement des communes.—Renaissance du droit public.

ÉVÉNEMENS.

FRANCE. — 1119. Établissement des communes par Louis VI. —1113. Commencement de la guerre entre la France et l'Angleterre.— 1152. Répudiation d'Eléonore de Guyenne. — 1180. Règne de Philippe-Auguste.

ANGLETERRE. — 1100. Henri Ier.— 1172. Conquête de l'Irlande par Henri II. — 1189. Règne de Richard Cœur-de-Lion.

ALLEMAGNE. — 1138. Maison de Souabe, Conrad III, les Guelfes et les Gibelins. — 1152. Règne de Frédéric Barberousse. Grand interrègne 1254-1273. — 1190. Henri VI et Constance.

EMPIRE D'ORIENT. — 1143. Règne de Manuel Comnène.

SUÈDE. — 1157. Eric en Suède.

PORTUGAL. — 1139. Fondation du royaume de Portugal. — Alphonse Henriquez.

ITALIE. —1133. Renaissance du droit public. — 1129. Fondation du royaume de Sicile par Roger II. — Changement dans la constitution de Venise.

ASIE. — 1147. Deuxième croisade (voir le 11e siècle). — 1149. Les Kowaresmiens en Perse.—1171. Les Ayoubites en Egypte. —1187. Saladin prend Jérusalem.— 1189. Troisième croisade. 1191. Le Vieux de la Montagne.— Fondation des Hospitaliers à Jérusalem.—Chevaliers de Malte.—1113. Chevaliers du Temple.—1118. 1191. Chevaliers Teutoniques.

DÉCOUVERTES. — 1165. *Oriflamme.* — *Eglise Notre-Dame de Paris.*

Développement.

FRANCE.

Guerre entre la France et l'Angleterre. —Louis VI, dit le Gros, fils de Philippe Ier , et sacré

du vivant de son père, est un des meilleurs princes qui aient régné sur la France; ses vertus et son courage rappellent plutôt Charlemagne que l'indolent Philippe, et il montra à la fois les talens d'un grand capitaine, d'un habile politique et les qualités d'un bon roi. Son règne vit naître deux évènemens qui devaient avoir la plus haute influence sur les destinées de la France : le commencement des guerres entre la France et l'Angleterre, et l'établissement des communes. La conduite qu'il tint en présence de deux faits de cette importance prouve autant en faveur de son esprit que de son cœur.

Henri Ier, roi d'Angleterre, voyant avec peine la puissance nouvelle qu'acquérait Louis en domptant les grands vassaux révoltés, et craignant lui-même pour son duché de Normandie qui relevait de la couronne de France, ne se contenta pas de favoriser les tentatives d'un fils de Bertrade, qui prétendait au trône, mais prit lui-même les armes et s'empara de la forteresse de *Gisors*, située sur les confins de la Normandie et de l'Ile de France, et restée neutre jusque là. Tel fut le motif de la rupture entre les deux pays. La bataille de Brenneville, gagnée par les Anglais, procura cependant à *Louis-le-Gros* l'occasion de déployer son courage et d'obtenir une paix honorable. Le roi de France, redoutant à son tour la puissance d'un rival tel que le roi d'Angleterre, soutint les prétentions sur la Normandie de Guillaume Cliton, auquel il donna le comté de Flandre, après avoir effrayé Henri V, empereur d'Allemagne, qui était entré dans la Champagne pour se venger de son excommunication, et dicté au monarque anglais les conditions d'un traité.

Affranchissement des communes.—Lorsque Louis-le-Gros monta sur le trône, ce prince n'avait pour tout domaine que le duché de France et trente seigneuries environ. La royauté était faible et languissante; l'aristocratie entreprenante et forte.

Louis résolut de rendre à la royauté sa dignité et sa puissance, d'abaisser l'orgueil et les prétentions de la noblesse. Othon-le-Grand avait voulu faire la même chose en Allemagne, deux siècles auparavant ; mais, par une fausse politique, il avait élevé l'ordre du clergé aux dépens des vassaux. Plus tard, le clergé, devenu puissant par les empereurs, s'était tourné contre eux et rallié à leurs ennemis ; et à l'époque où nous sommes arrivés, Henri V était obligé de recommencer son œuvre. Louis-le-Gros, plus sage, s'en prit à la fois et à l'aristocratie et au sacerdoce, et résolut de les soumettre tous deux, en leur opposant un troisième ordre, le peuple, dont depuis long-temps il n'était plus question dans les affaires de l'état, et qui semblait à jamais disparu sous le triomphe de la féodalité. Pour arriver à son but, il n'eut qu'à seconder le grand mouvement qui s'opérait à cette époque, et bientôt les communes lui furent un puissant auxiliaire contre la fougue indépendante et les envahissemens continuels des vassaux.

Quand la féodalité fut entièrement établie, que chacun fut à sa place, les villes alors commencèrent à acquérir quelque importance, à reprendre quelque activité. De nouveaux besoins se firent sentir aux possesseurs de fiefs, et de la nécessité de les satisfaire naquit un commencement de commerce et d'industrie. Les habitans des villes se livrèrent au travail et acquirent quelque aisance ; les habitans des campagnes, qui n'étaient pas attachés à la glèbe, opprimés par des nobles avides et cruels, se réfugièrent au sein des villes pour trouver un peu de sécurité, et le droit d'asile que possédaient leurs églises y avait attiré des colons maltraités, des serfs poursuivis, même des gentilshommes proscrits. Mais ces villes étant elles-mêmes soumises au régime féodal, se trouvaient sous la domination d'un seigneur qui exerçait des violences continuelles sur les réfugiés, de criantes vexations sur les bourgeois commerçans. Des plaintes se firent bientôt entendre ; il restait encore au nom

du roi une autorité qu'on invoqua, et le roi, bien aise de l'occasion, établit, d'abord dans les villes dépendantes de ses vassaux ecclésiastiques moins en état de résister, puis dans d'autres villes seigneuriales, des tribunaux pour réformer les jugemens des seigneurs, et même juger sans eux certains cas particuliers, qu'on appela *cas royaux*. Dépouillés ainsi de leur justice seigneuriale, les vassaux perdirent de leur puissance, tandis que les bourgeois protégés s'enhardirent et réclamèrent leur indépendance. Quelques seigneurs cédèrent, et la leur vendirent pour ne pas être obligés de la leur donner plus tard ; la plupart refusèrent, et comme ils avaient eux-mêmes donné l'exemple de la résistance, les villes les imitèrent, et l'insurrection éclata de toutes parts. La lutte fut longue, mêlée de succès et de revers, mais enfin le peuple l'emporta (car un peuple naissait enfin) ; les seigneurs furent forcés de faire la paix, les traités furent les *chartes*, et les communes affranchies se constituèrent.

Louis-le-Gros, voyant le profit qu'il pouvait tirer de cet affranchissement communal, l'avait secondé de toutes ses forces. Le premier il avait accordé le droit de franchise à toutes les villes qui étaient sous sa dépendance, et avait, moyennant une certaine somme par tête, donné la liberté à tous les serfs de ses domaines. Il octroya de nombreuses chartes, ratifia celles que les communes obtenaient des vassaux ; et, nous l'avons déjà dit, l'établissement des juges royaux, qui dégoûta les seigneurs de rendre la justice, parce qu'alors ils étaient obligés de motiver et de soutenir leur sentence, tout en accroissant l'autorité royale, servit pourtant les intérêts des bourgeois et favorisa leur affranchissement. Peu à peu les seigneurs, qui avaient besoin d'argent pour se croiser, ou qui étaient revenus pauvres des croisades, vendirent aux vassaux de leurs domaines le droit de bourgeoisie, aux serfs la liberté, et la civilisation commença avec les prérogatives que Louis avait accordées au peuple.

Constitution des communes. — Dans la guerre qu'ils avaient eue à soutenir contre les seigneurs, les bourgeois avaient été obligés de se gouverner eux-mêmes, et l'exercice de la souveraineté avait été pour eux une condition de résistance, un moyen de succès. Après leur victoire, ils continuèrent d'exercer des droits qui leur avaient valu la liberté, et chez elles, dans l'enceinte de leurs remparts, les communes furent souveraines. Les habitans des villes qui avaient juré la *commune* (et tous étaient obligés de le faire ou d'aller habiter ailleurs) se rassemblaient sur la place publique, au son de la cloche ; là ils s'occupaient des affaires de la cité, réglaient les taxes et les impôts, déterminaient la milice qu'ils devaient fournir au roi et qui devait marcher sous la bannière du patron ; ils élisaient leurs magistrats, maires et échevins, qui, une fois l'assemblée dissoute, les gouvernaient à peu près arbitrairement, sans autre responsabilité que les élections ou les émeutes populaires.

Conséquences de l'affranchissement des communes. — 1° Cette organisation, toute démocratique, semblait devoir faire des communes des états indépendans, des *républiques*, et les soustraire à l'autorité royale qui avait protégé leur naissance, et qui prétendait être regardée comme leur suzeraine. C'est ce qui arriva en Italie, où les villes avaient toujours conservé une assez grande importance, où les barbares n'avaient pas pris pied comme en France, où la municipalité avait toujours dominé la féodalité, où les communes n'eurent à lutter que contre des seigneurs voisins faibles, et des monarques éloignés. En France, au contraire, la féodalité avait été puissante, avait tout envahi, tout absorbé ; elle l'était encore, elle n'avait cédé qu'avec peine, qu'avec répugnance, elle se tenait toujours prête à reprendre par la force ce que lui avait enlevé la force, à recouvrer ce qu'elle appelait ses droits, à faire à la première

occasion de vigoureuses tentatives contre la liberté naissante des communes. Celles-ci, locales, isolées les unes des autres, sans aucun lien, sans aucun rapport, furent donc obligées de se tenir sous la sauve-garde du roi, de s'en faire un protecteur contre les seigneurs, parce que lui seul pouvait les défendre et assurer leur existence. Le midi des Gaules, qui se trouvait à peu près dans la même situation que l'Italie, où les villes avaient pris plus de développement et d'importance, où le système municipal avait conservé plus de vie et de régularité, essaya une tentative démocratique, et les communes voulurent se constituer en républiques indépendantes. Mais vint la croisade des Albigeois qui fut au fond la lutte de l'esprit républicain contre la féodalité; la féodalité l'emporta, et Simon de Monfort ramena le midi de la France à l'unité féodale. Dès lors, les communes du midi furent obligées, comme les autres, d'implorer la protection royale, et de cet état de choses sortit plus tard l'unité monarchique, premier effet de l'affranchissement des communes.

2° Cette protection que les communes réclamaient du roi et que souvent le roi leur accordait, établit des relations, commença des rapports qui s'étendirent dans la suite et rapprochèrent peu à peu les bourgeois du gouvernement, dont pendant si longtemps ils avaient été éloignés. Dans peu nous allons les voir appelés à délibérer avec le clergé et la noblesse, et former bientôt une classe qui doit être d'un grand poids dans les affaires de l'état. Admission de la bourgeoisie dans le gouvernement général, deuxième effet de l'affranchissement des communes.

3° Cette admission d'un ordre nouveau, jeune et énergique, avec deux ordres anciens, fiers, dédaigneux et qui prétendaient s'arroger tout pouvoir, dut nécessairement amener des luttes fréquentes. Mais comme de ces trois classes, chacune forte par sa nature, et que la royauté d'ailleurs avait soin de tenir en équilibre, aucune n'a pu vaincre ni dominer les

autres, la lutte se prolongea, il en est résulté un progrès; puis un contact continuel les a rapprochées; l'une a souvent demandé le secours de l'autre contre la troisième, toutes trois quelquefois se sont réunies contre la royauté, et malgré la diversité de situation et d'intérêts, il s'est formé entre elles une espèce de lien commun. Il est né un esprit général, une certaine communauté d'idées sur certains points, qui s'est développée successivement, et qui à la longue a opéré la fusion et produit la nationalité. Donc enfantement dans l'avenir de la nationalité, troisième effet de l'affranchissement des communes.

On voit que c'est de cet affranchissement qu'il faut dater l'ère de la France moderne; c'est là qu'elle a pris naissance; c'est là qu'étaient renfermés tous les germes des institutions qui devaient s'y développer.

Parlemens. — Ce fut sous Louis-le-Gros, au sacre de son fils, Louis-le-Jeune, que douze des plus grands vassaux de la couronne, séculiers et ecclésiastiques, qui devaient porter la main au diadème et poser la couronne sur la tête du roi, prirent le nom de *pairs*, pour désigner l'égalité de leurs droits. Comme ces pairs composèrent une cour où l'on appelait des vexations des seigneurs, où l'on jugeait les querelles des vassaux, et que, dès 1154, nous voyons une cour des pairs à Moret, où les barons s'assemblent pour juger les différends survenus entre Eudes, duc de Bourgogne, et Geoffroy, évêque de Langres, l'on a voulu retrouver là l'origine du Parlement, et fixer sa naissance à cette époque. Nous croyons qu'il faut remonter plus haut.

Sous la première race et sous les premiers rois de la seconde, les assemblées nationales ne se tenant qu'une fois l'année, les rois avaient besoin d'un conseil qui réglât les affaires quotidiennes du royaume. Le roi étant l'administrateur suprême de la justice, c'était de l'avis de son conseil qu'il faisait les lois et

rendait les arrêts; quand la féodalité se fut constituée et que les assemblées nationales eurent disparu, ce conseil resta avec les doubles fonctions d'administration et de justice. Mais ces doubles fonctions s'étendant avec l'autorité royale, il fallut les séparer, et la partie du conseil qui conserva l'administration de la justice, où l'on appelait des sentences seigneuriales, où l'on revisait les jugemens des tribunaux des provinces, prit le nom de plaid ou parlement. Comme le conseil primitif n'était composé que de seigneurs, ce furent aussi des seigneurs qui composèrent la nouvelle cour de justice, qui fut d'abord à la suite du roi, comme le conseil d'administration proprement dit. Mais plus tard, après l'établissement des baillis, quand surtout la jurisprudence reparut en Europe avec le droit romain apporté de Constantinople à l'époque des croisades, les nobles se dégoûtèrent de leurs droits judiciaires, parce qu'on avait mis à ces droits une règle, un frein, parce qu'il fallait se livrer à l'étude pour les exercer, et dès lors les légistes les remplacèrent et entrèrent dans le parlement. Ce changement eut lieu sous Philippe-le-Bel. D'un autre côté, l'administration de la justice devenant de jour en jour plus compliquée à mesure que tombaient les droits féodaux et que croissait la royauté, ce parlement, d'abord ambulant, dut avoir un siége fixe, des séances réglées, et ainsi fut établi le parlement de Paris.

La cour des pairs n'avait nullement les mêmes attributions que le parlement. Celui-ci s'occupait de toutes les affaires contentieuses; c'était un tribunal judiciaire suprême, une espèce de cour de cassation, conservant toutefois un reste de son origine première, discutant et revisant les lois qu'il était appelé à exécuter et à appliquer. L'autre n'était qu'un haut tribunal politique, jugeant ses égaux, c'est-à-dire les barons, sur l'ordre du roi, mais n'ayant pas une résidence fixe, permanente, et ne s'occupant nullement des affaires litigieuses qui survenaient entre les individus dans les classes inférieures.

La multiplication des intérêts particuliers, des contestations, obligèrent d'établir dans les provinces une cour de justice plus rapprochée des justiciables, et ce fut là l'origine des parlemens de province. Le premier fut établi à Toulouse ; il était d'abord dépendant de celui de Paris et il y avait droit d'appel, puis plus tard il jugea en dernier ressort. Cependant le parlement de Paris demeura toujours le plus puissant par son droit de remontrance et d'enregistrement des édits royaux, qu'il exerça jusqu'en 1788, et que ceux des provinces s'arrogèrent quelquefois, excités par des ministres qui, repoussés à Paris, leur demandaient secours. Mais ils ne tardèrent pas à se tourner contre ceux qui avaient bien voulu leur attribuer des droits qu'ils ne possédaient pas d'abord, et de là tous les désordres suscités par les prétentions des parlemens.

En Espagne, les chrétiens, conduits aux états-généraux par leurs prêtres, furent reçus parce qu'ils faisaient valoir les secours qu'ils donnaient au gouvernement contre les Maures.

En Angleterre, les barons et le peuple se coalisèrent contre les rois, et les forcèrent, à main armée, à signer les chartes et les priviléges.

En Allemagne, la ligue des villes Anséatiques força les états-généraux d'admettre à la diète de l'empire les députés de ces mêmes villes puissantes par le commerce.

C'étaient la barbarie et l'ignorance qui avaient entretenu les peuples dans l'esclavage.

Ecole d'Abeilard à Paris. — 1118. Pendant que le peuple reconquérait ainsi ses droits, la raison faisait aussi des efforts pour recouvrer les siens. Abeilard se mit à la tête du mouvement intellectuel contre l'usurpation de l'*autorité*, et prétendit que la raison avait le droit d'être quelque chose dans l'homme, d'intervenir dans ses opinions, même religieuses. Roscelin et Jean Erigène essayaient en même temps

la même tentative ; mais l'Église prit l'alarme, et saint Bernard et saint Norbert, s'élevant avec force contre la nouvelle doctrine, firent condamner Abeilard par les conciles de Sens et de Soissons, et le forcèrent à brûler lui-même ses livres sur la place publique. Cependant le principe était posé, et devait fructifier dans la suite. Une remarque à faire, c'est que les dialecticiens qui réclamaient le droit de la raison humaine, parlaient de l'affranchissement des communes comme du renversement de la société, et que les bourgeois qui combattaient avec passion pour la liberté, maudissaient les hérétiques et s'ameutaient contre eux. Dans le même siècle, Arnauld de Brescia élève la voix contre le pouvoir temporel des papes, contre les biens de l'église, et soutient que le clergé ne peut posséder des terres et des fiefs sans déroger à son caractère. Il est brûlé par ordre d'Adrien IV.

ANGLETERRE.

HENRI Ier, ROI D'ANGLETERRE. — Troisième fils de *Guillaume-le-Conquérant,* il usurpa la couronne sur son frère Robert qu'il tint prisonnier pendant vingt-huit ans au château de *Cardif;* il succéda à *Guillaume-le-Roux,* son frère, abolit la loi du couvre-feu, rétablit les lois d'Edouard, abrogées par Guillaume-le-Conquérant, et donna une charte qui est la base des libertés de l'Angleterre. *Etienne de Blois*, petit-fils de Guillaume-le-Conquérant, lui succéda, et son règne fut troublé par les prétentions de Mathilde, fille de Henri Ier.

CONQUÊTE DE L'IRLANDE PAR HENRI II. — Après la mort d'*Etienne de Blois*, dernier roi normand, *Henri II, fils de Geoffroi Plantagenet et de Mathilde*, monte sur le trône et commence la ligne des *Plantagenets*. On voit sous ce prince la persécution et l'assassinat de saint Thomas de Cantorbéry, qui refusait de se soumettre aux constitutions de Clarendon qu'il avait jurées : il s'empara de l'Irlande en vertu d'une bulle du pape *Adrien IV*, qui lui en donna l'investiture en 1155. Ce pays fut réuni à l'Angleterre.

L'Irlande était depuis long-temps gouvernée par des rois qui avaient partagé l'île en plusieurs royaumes. En 1169, les Anglais, sous le commandement de *Strongbow, comte de Pembroke*, débarquèrent en Irlande. Trois ans après, Henri en personne opéra une descente dans l'île pour en faire la conquête. Enva-

hie par une armée puissante, et divisée, comme nous l'avons dit, entre plusieurs princes qui ne s'accordaient point, elle fut obligée de se soumettre aux Anglais. Le prince Jean, fils du roi d'Angleterre, fut le premier lord ou vice-roi de l'Irlande.

Henri II eut pour successeur *Richard Cœur-de-Lion*, qui passa toute sa vie à guerroyer; il se croisa avec Philippe-Auguste, prit et céda le royaume de Chypre, combattit vaillamment *Saladin*, et, après avoir été prisonnier en Allemagne, alla mourir au siége de *Chalus*, près de Limoges.

LECTURE.—*Richard Cœur-de-Lion*, par *Walter-Scott*.

GUERRE D'ANGLETERR E.

CAUSES.

Ces causes sont au nombre de trois.

1° L'avènement de Guillaume-le-Conquérant au trône d'Angleterre.

2° Le mariage d'Eléonore de Guyenne avec Henri II.

3° Les prétentions d'Edouard III à la couronne de France.

DÉVELOPPEMENT.

1° Élévation du duc de Normandie au trône d'Angleterre (1066).

Guillaume, duc de Normandie et vassal du roi de France, était fils naturel de Robert, duc de Normandie. Il prétendit avoir été institué héritier de la couronne d'Angleterre par Edouard-le-Confesseur, en reconnaissance des services que lui avait rendus Robert, son père. Guillaume passa en Angleterre et conquit la couronne en la disputant à *Harold*, fils du comte de *Godwin*, reconnu roi par la nation. Guillaume défit son compétiteur à *Hastings*, en 1066. Harold fut tué dans le combat, et le duc de Normandie reçut avec le titre de roi celui de conquérant.

Cette fortune inattendue d'un vassal puissant et courageux commença la rivalité des deux pays.

2° Mariage d'Eléonore de Guyenne avec Henri II (1152).

Louis VII, en répudiant *Eléonore de Guyenne*, ajoute à cette rivalité de puissans motifs. Mécontent de son épouse, il oublie qu'en la renvoyant il doit restituer sa dot; et la princesse, soit par goût, soit par politique, la porte deux mois après à un des plus puissans vassaux du roi de France, à *Henri Plantagenet*, duc d'Anjou et de Normandie, fils de *Geoffroy Plantagenet*, et de Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre.

Deux ans après ce mariage, Henri Plantagenet est appelé à succéder au trône par *Etienne, comte de Boulogne*, fils d'Adèle, sœur de Henri Ier.

3° Prétentions d'Edouard III au trône de France (1328).

Les prétentions d'*Edouard III* à la couronne de France ont été cause des plus sanglans démêlés entre les deux nations. A la mort de *Charles-le-Bel*, *Edouard III* voulait faire valoir ses droits comme fils d'*Isabelle, sœur de Charles-le-Bel*; mais le jugement des pairs ayant maintenu la loi salique, en l'éloignant du trône pour y placer *Philippe de Valois*, petit-fils de *Philippe-le-Hardi*, le monarque anglais ne respira plus que vengeance ; il vint fondre sur le pays, en prenant pour prétexte l'asile qu'avait accordé Philippe de Valois à *David Bruce*, roi d'Ecosse, détrôné par ses armes.

Ces prétentions d'Edouard III, passant à ses successeurs, bouleversèrent la France qui, pendant près de quatre cents ans, se vit, pour ainsi dire sans interruption, ensanglantée par mille combats et déchirée par la guerre civile.

CHRONOLOGIE

DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS DES GUERRES D'ANGLETERRE.

Sous *Louis VI*. 1119. Défaite de Brenneville. — Le roi s'y distingue.

Sous *Philippe II*.—1214. Victoire de Bouvines. — Le roi s'y distingue, ainsi que Henri Clément, maréchal, Guérin, évêque de Senlis, Galon de Montigny, Guillaume Desbarres, Eudes III, duc de Bourgogne, Philippe de Dreux, évêque de Beauvais.=Du côté des ennemis, Othon IV, et Ferrand, comte de Flandre, fait prisonnier avec le comte de Boulogne et celui de Hollande.

Sous *saint Louis*. — 1242. Victoire de Taillebourg et de Saintes.—*Français :* saint Louis.= Du côté des *Anglais :* Henri III. —Hugues de Lusignan, comte de la Marche.

Sous *Philippe VI*.—1346. Défaite de Crécy.— Siége de Calais. *Français :* Montpezat. —Jean de Hainaut.— Gaucher de Châtillon, connétable.— Le roi de Bohème; Raoul, duc de Lorraine. —Eustache-de-Saint-Pierre.=Du côté des *Anglais :* Edouard III. — Le prince de Galles. —Artewell de Gand.— Robert d'Artois.

Sous *Jean II, le Bon*. —1356. Défaite de Poitiers.—*Guerriers français :* Louis de Blois. — Pierre de Bourbon. =Du côté des *Anglais :* le prince Noir.

Sous *Charles V*. —1364. Auray. — *Français :* Duguesclin. = *Anglais :* le Captal de Buch.—Chandos.—Talbot.

Sous *Charles VI.* — 1415. Défaite d'Azincourt. —1420. Traité de Troyes. *Français :* Le duc de Bourgogne. = *Anglais :* Henri V.

Sous *Charles VII.*—1424. Défaite de Verneuil.— 1429. Siége d'Orléans.—1450. Victoire de Formigny.—1451. Compiègne.— *Français* : Jean Stuart, comte de Douglas. — Jeanne d'Arc. — Dunois. — Richemond. = *Anglais :* Bedfort. — Varwick. — Suffolk.

A FAIRE : *Tableau synoptique avec les développemens sur chaque ville et sur les personnages remarquables.*

CONSÉQUENCES.

Les guerres d'Angleterre, d'abord si funestes à la France, se terminèrent à son avantage. 1° Elle reconquit toutes les provinces que les Anglais avaient soumises ; 2° l'autorité de ses rois s'accrut considérablement, et la puissance des grands vassaux diminua par conséquent de plus en plus ; 3° la politique fit de grands progrès, l'administration intérieure acquit plus de régularité ; le gouvernement fut mieux assis ; 4° la rivalité des deux peuples, qui n'a jamais cessé depuis, servit du moins à donner à l'intelligence plus d'activité, et la langue des deux nations fut mieux étudiée réciproquement.

« Pendant cette guerre, dit M. Las Cases, les deux peuples ne « se trouvèrent jamais dans une position égale ; un hasard sin- « gulier fit constamment correspondre dans les deux nations un « grand prince à un roi incapable ; un état prospère à un état « anarchique. Le sort de la guerre suivit cette marche des cir- « constances. »

Travail : Justifier la pensée précédente par les évènemens et par les personnages.

LECTURE.—*Histoire de France* par *Michelet.*

ALLEMAGNE.

Henri IV avait été fait prisonnier ; il s'enfuit à Spire, où il ne put même obtenir un emploi de chanoine ou de chantre. Il mourut bientôt après à Liége, laissant un exemple des vicissitudes humaines. Pour comble de persécution, son corps fut déterré par les ordres de son fils et du pape, parce que, disaient-ils, il était mort excommunié. Le règne d'Henri V ne fut qu'une lutte continuelle entre le pouvoir temporel et l'Église ; celle-ci, profitant d'une guerre contre le chef de l'empire et ses grands vassaux, obtint enfin, au concile de *Worms*, que l'investiture, pour l'anneau et la crosse, fût laissée aux papes, tandis que les rois d'A

lemagne auraient la prérogative d'investir les princes ecclésiastiques, par le sceptre, en les assimilant ainsi, pour le service féodal, aux vassaux laïques. Avec Henri V (1125) s'éteignit la maison de Franconie, qui échoua dans son projet de détruire les fiefs héréditaires et de soumettre l'Eglise. Pendant qu'elle régnait, parut pour la première fois la *noblesse*, considérée comme ordre séparé dans l'état. — Un empereur, d'une maison particulière, sépare la dernière période de la période de Souabe. C'est *Lothaire II*, duc de Saxe et de Supplembourg; la maison de Hohenstaufen s'opposa à son élection; on combattit de part et d'autre avec acharnement. La mort de Lothaire (1137) termine les guerres civiles.

MAISON DE SOUABE : CONRAD, LES GUELFES ET LES GIBELINS.— Conrad de Franconie est élu empereur d'Allemagne et fait mettre au ban de l'empire Henri-le Superbe, duc de Bavière et de Saxe, qui refusait de le reconnaître. A sa mort, les Etats de Saxe, soulevés en faveur de son fils Henri, surnommé depuis le Lion, chassent Albert, margrave de Brandebourg, qui avait été investi de la Saxe, tandis que Welf, tuteur du jeune prince, expulsait de la Bavière Léopold d'Autriche. Conrad III prend les armes et livre la bataille de Weinsberg au duc Welf, qui est défait. C'est à cette bataille qu'on entendit pour la première fois les cris de *Welf* et *Wibligen*, tirés des fiefs que possédaient les concurrens et qui, devenus *Guelfes* et *Gibelins*, servirent dans la suite à désigner chacun des deux partis. Par Gibelins on signalait le parti impérial, par Guelfes le parti opposé. En Italie on donnait plus spécialement le nom de *guelfe* au parti républicain, qui fut toujours en lutte contre les empereurs de la maison de Souabe, tantôt protégés, tantôt combattus par les papes.

HENRI VI ET CONSTANCE. — Frédéric Barberousse avait succédé à Conrad III. Ce prince fit élire son fils Henri roi des Romains; et, en lui faisant épouser Constance, fille de *Roger II*, il lui assura la couronne des Deux-Siciles. Après la mort de son père, dans la troisième croisade, Henri lui succéda, et fut empoisonné en 1197.

Le règne de *Henri VI* est d'une célébrité malheureuse. Ce prince s'empara de la Pouille et de la Sicile et fit crever les yeux à *Guillaume III*, encore fort jeune, pour se venger de ce que *Tancrède*, frère du jeune prince, lui avait été préféré (1189) par les Napolitains. Il ordonna d'exhumer son corps pour exercer sa fureur sur le cadavre de son rival.

Ce fut *Henri VI*, qui retint quinze mois prisonnier *Richard-Cœur-de-Lion*, par les conseils perfides de *Léopold, duc d'Autriche*, dont le roi d'Angleterre avait blessé l'amour-propre au siége d'*Acre*. Henri était monté sur le trône en 1190.

EMPIRE D'ORIENT.

EMPIRE D'ORIENT.—*Manuel Comnène* suit le plan de ses aïeux; il se fait haïr des *croisés* par ses artifices, et chérir des Grecs par sa libéralité. Il penche pour la doctrine de Mahomet, meurt en 1180, et *Alexis II*, gendre de *Louis VII*, est à peine sur le trône, qu'il est massacré par son oncle *Andronic* (1183), livré lui-même à la fureur de la populace par *Isaac l'Ange*, qu'il destinait au supplice (1185).

SUÈDE.

ÉRIC EN SUÈDE.—Les commencemens de l'histoire de Suède sont très obscurs. Ce pays, qui faisait autrefois partie de la *Scandinavie*, ne commence à être connu que dans le 8e siècle, par les invasions des *Normands* et des *Danois ;* mais son histoire particulière ne date que du règne d'*Eric*, dit *le Saint*. Ce prince, élu par les Goths et les siens, succéda à *Surcher*. Ce fut lui qui introduisit en Suède le christianisme et qui força les *Finlandais* à se faire baptiser. Il régna avec sagesse et réunit les lois des Suédois en un seul code auquel il donna son nom. Il fit cesser le brigandage des peuples, fit élever des églises et établit des écoles : toutes ces améliorations lui attirèrent la haine de ses ennemis qui firent entrer *Maymo*, roi de Norwége, dans la ligue contre *Eric*. Ils marchèrent contre ce prince et le joignirent dans les plaines d'*Upsal :* Eric fut vaincu et eut la tête tranchée. Ce monarque fut bientôt vengé. *Charles*, fils de *Surcher*, se met à la tête des nombreux partisans d'Eric, marche contre ses ennemis, les bat, fait élever une église dans l'endroit même où il les avait vaincus, et, pour ajouter le mépris à la vengeance, lui donne, suivant la coutume du pays, le nom de *Danoise*.

INVASION DES ALMOHADES. — Les *Almohades* ou *Unitaires* succédèrent en Afrique à la puissance des Almoravides. *Abd-el-Moumen*, leur second calife, passa en Espagne, s'empara de presque toute la partie musulmane, et fit bâtir la ville de Gibraltar pour être maître du détroit. Ce fut à cette époque que les rois chrétiens, pour opposer au fanatisme des nouveaux conquérans l'exaltation chevaleresque, créèrent les ordres religieux et militaires d'*Alcantara*, de *Calatrava*, de *saint Jacques* et d'*Avis*, qui devaient noblement atteindre le but de leur institution.

PORTUGAL.

FONDATION DU ROYAUME DE PORTUGAL.—Dans le 5e siècle, les Suèves s'étaient emparés sur les Romains de la pro-

vince espagnole appelée *Lusitanie*. Les Goths la conquirent sur les *Suèves*, et la conservèrent jusqu'au 8e siècle que les Maures s'en emparèrent.

Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, demanda à *Philippe Ier*, roi de France, des secours contre les Maures, qui envahissaient ses Etats.

Henri de Bourgogue, arrière-petit-fils de *Robert Ier*, et *Raymond de Bourgogne* offrirent leurs secours à ce roi d'Espagne qui donna au premier sa fille naturelle, *Thérèse*, avec tous les Etats qu'il pourrait conquérir sur les Maures, depuis *Porto* jusqu'à la *Guadiana*, et sa fille *Uraque* au second (c'est-à-dire à *Raymond*). Henri défit les Sarrasins en dix-sept batailles, et donna au pays qu'il avait conquis le nom de Portugal (Petit port *Portocale*); mais son fils, devenu plus célèbre que lui, est regardé comme le premier roi de Portugal.

Alphonse Henriquez vainquit, dans les plaines d'*Ourique* (*Alentejo*), cinq princes Maures auxquels il enleva leurs cinq étendards. Ce fut après cette victoire qu'Alphonse, qui n'avait été jusque là que *comte*, prit le titre de roi de Portugal, titre confirmé par les cortès de Lamégo, qui donnèrent au royaume une loi fondamentale et fixèrent l'ordre de succession au trône.

Lecture.—*Esquisses historiques de l'auteur*, à l'article Portugal.

ITALIE.

RENAISSANCE DU DROIT PUBLIC EN ITALIE ET COUP D'ŒIL SUR LA JURISPRUDENCE ET LES SCIENCES A CETTE ÉPOQUE. — Un Allemand, nommé *Irner* ou *Werner*, retrouve à Amalfi, dans le royaume de Naples, les *Pandectes de Justinien*. Irner, chancelier de Lothaire II, empereur d'Allemagne, professe publiquement à Bologne l'étude du *droit romain*, et engage ce prince à ordonner que ce droit reprendra son autorité dans les tribunaux et que le code de Justinien et le recueil, nommé *Digeste*, seront enseignés dans les écoles publiques Cet ordre et cet exemple firent naître une foule de jurisconsultes. Ceux qui contribuèrent le plus à perfectionner la jurisprudence, furent *Durand*, *Barthole et Cujas*. Les Romains avaient mis en vigueur, chez les Gaulois, le *Code Théodosien*, publié en 435. Il perdit son autorité vers la fin de la deuxième race ; *celui de Justinien*, publié en 529, n'avait été jamais promulgué en France : il devint alors le *droit écrit*. Les papes, craignant pour leur pouvoir, essayèrent d'opposer au droit romain, sous le nom de décrétales, le droit canonique, propre aussi à détruire la jurisprudence féodale. Ces améliorations furent accompagnées de la rédaction des statuts locaux, sous le nom de *coutumes*, et contribuèrent à l'abolition du combat judiciaire. La

renaissance du droit romain contribua aussi à étendre l'autorité des rois, et nous voyons, sous Frédéric Barberousse, quatre jurisconsultes bolonais, disciples d'Irner, consultés sur les prérogatives royales, déclarer que la volonté de l'empereur fait la loi et que tout fief immédiat, tout droit, toute juridiction, émanent de son autorité.

Dans les coutumes du 13e siècle, on voit publier successivement les *Établissemens* de saint Louis en France, les *miroirs* de Saxe et de Souabe en Allemagne; en Angleterre, la *Grande Charte* et celle des forêts, en Castille le code de *Las Partidas*. Les cours de justice, désertées par la noblesse, se remplissent de clercs et de légistes. Ainsi naît la *magistrature*, qui va devenir un ordre consacré dans la société européenne. Bientôt les écoles de théologie et de philosophie rivalisent avec les écoles de jurisprudence, mais une ténébreuse dialectique dégénère en vaines subtilités connues sous le nom de *scolastique;* cependant l'impulsion est donnée; l'entendement humain se développe, et les sciences mathématiques et naturelles sont aussi en progrès, grace aux études sérieuses des Grecs, des Arabes et des Juifs. Le moine Roger Bacon figure à la tête des savans qui s'occupèrent, à cette époque, de chimie et d'optique.

FONDATION DU ROYAUME DE SICILE PAR ROGER II. —1129. A la mort de Robert Guiscard, son second fils lui avait succédé, mais n'avait pas hérité des talens ni de la valeur de son père. Guillaume vint après lui, et sa mort livra au fils de Roger Ier, comte de Sicile, l'héritage de Robert Guiscard. Alors Roger II prit le titre de roi, se rendit maître de Naples, et devint ainsi le fondateur du royaume des Deux-Siciles.

VENISE. — 1173. *Vital Michéli II*, ayant rapporté la peste d'une expédition contre les îles de l'empire d'Orient, le peuple, irrité des ravages que faisait le fléau, se souleva et massacra le doge. Les grands profitèrent du trouble et de l'effroi général pour changer la constitution à leur avantage et au détriment du dogat et de la démocratie. Douze électeurs tirés des six quartiers de la ville choisirent quatre cent soixante-dix conseillers pour prononcer sur les affaires qu'on avait portées jusque là aux assemblées générales du peuple. Telle fut l'origine du *Grand-Conseil*, d'où devait sortir plus tard le tribunal des *Dix*. Les électeurs du doge ne durent plus être tirés que d'un nombre limité de citoyens, et le doge ne put plus rien entreprendre que de l'avis de six conseillers nommés tous les ans par le grand conseil.

ASIE.

LES KOWARESMIENS EN PERSE.—1146. Les *Seldjoucides* avaient été jusqu'à cette époque les maîtres de la Perse et d'une partie de l'Asie. Ils avaient permis à des colonies de *Turcomans*

de s'établir dans une des provinces de leur empire, c'est-à-dire à l'est et à l'ouest de l'*Oxus*. Ce pays fut appelé *Kowaresmie*, parce que les *Seldjoucides* y avaient remporté des victoires faciles. On compte neuf princes de la dynastie des *Kowaresmiens*. Le premier resta fidèle aux engagemens qu'il avait pris envers les vainqueurs ; mais les autres se révoltèrent et s'emparèrent successivement de tout le pays des peuples qui leur avaient donné l'hospitalité. Les *Kowaresmiens* mirent fin à la dynastie des *Seldjoucides :* leurs états étaient immenses ; ils s'étendaient de la Syrie au lac Aral ; mais l'éclat qu'ils jetèrent ne fut pas de longue durée : *Gengis-Khan* renversa leur empire en 1199.

LES AYOUBITES EN ÉGYPTE. — Après les malheureuses expéditions dans la *Palestine*, les princes d'Occident s'affaiblissent de jour en jour par leurs prétentions réciproques. Un tremblement de terre vint répandre l'effroi dans tout l'Orient, et les conquêtes d'une nouvelle famille *turcomane* jetèrent les croisés dans le découragement ; cette famille était celle des *Ayoubites*, ainsi nommée parce que *Ayoube* ou *Job* était son fondateur.

Saladin, fils de Job, s'empara avec une rapidité inconcevable de la Mésopotamie, de la Syrie et de l'Egypte, sur les *Fatimites*. Chaque jour ses conquêtes augmentaient. Il tourna ses armes vers Jérusalem, après avoir fait prisonnier le roi de cette ville, Guy de Lusignan, auquel il laissa la vie. Jérusalem fut assiégée et prise en 1187.

Saladin fit grace aux habitans en faveur des femmes qui étaient venues se jeter à ses pieds en implorant le pardon de leurs familles.

Les temples des chrétiens furent lavés à l'eau de rose pour être purifiés. Ils servirent de mosquées aux soldats du vainqueur.

LE VIEUX DE LA MONTAGNE ou prince des Ismaéliens. On a écrit beaucoup de fables et de romans sur ce personnage d'Orient, si terrible par sa puissance invisible, et si célèbre par un mélange d'actions à la fois héroïques et barbares, principalement à la mémorable époque des croisades. Le fait est qu'on nommait ainsi le prince ou sultan de l'*Irak Persien*. Les Musulmans l'appelaient *schismatique*, et ses sujets se dévouaient pour *assassiner* ceux que leur prince désignait comme impies.

Les Assassins ne sont qu'une branche des Ismaélites, secte qui a pris naissance au sein même de l'*islamisme*, et qui ne descend pas, comme le disent certains auteurs, d'Ismaël, fils d'Agar, mais de l'iman *Ismaël*, fils de *Dschafer*.

L'ordre des Assassins formait un État au sein des Etats, et demandait à ses membres une soumission que n'avaient pas encore exigée de leurs sujets les despotes de l'Orient ; cette association de fourbes et de dupes, sous le prétexte d'améliorer les mœurs et d'épurer les croyances, ne faisait que saper les bases

de toute morale et de toute religion. Cet ordre tenait toujours suspendu le poignard sur la tête des princes. Pendant deux siècles entiers, ils furent tout-puissans, parce qu'ils étaient partout redoutés. Enfin, cette tourbe d'*Assassins* fut exterminée, et disparut sous les débris du *califat*, dont elle avait juré la ruine, parce qu'il était le centre de toute autorité spirituelle et séculière.

Toutefois, on ne peut nier que quelques-unes des institutions des Assassins ne fussent réellement dignes d'éloges ; elles n'avaient d'autre but que la propagation des connaissances et la protection réciproque des initiés. *La maison des sciences* du Caire était le temple des sciences et le modèle de toutes les académies. C'était en proclamant partout les lumières de leurs ames, leur bienfaisance et leur philanthropie, qu'ils réduisaient la multitude et parvenaient à leur but.

Le prince ou le *Vieux de la Montagne* se nommait *Hassan-ben-Sabah Homaïri*, fils d'*Ali* qui, environ l'an 1099 de notre ère, fonda la seconde branche des Ismaéliens de Perse, que nos historiens ont appelés *Assassins*, sans doute à cause d'une préparation dont ils s'enivraient, connue sous le nom de *haschisch*.

Ce *haschisch*, dont le chanvre et la jusquiame formaient la base, se prenait soit en pastilles, soit en fumigation, et l'ivresse qu'il causait jetait ou dans l'extase ou dans le délire. Hassan s'était fixé à Damaghan, et plus tard dans la forteresse d'Alamont. C'est de là qu'il dictait ses lois. Il établit sur des bases solides son système politique et religieux, dont la maxime fondamentale était : *Rien n'est vrai ni défendu ; tout est permis*.

Conrad, marquis de Montferrat, fut assassiné en 1191, au moment où il se promenait sur la place publique de Tyr. Le prince de Torone et Richard, roi d'Angleterre, étant accusés de ce crime, le Vieux de la Montagne écrivit une lettre pour les disculper, déclarant qu'offensé par le marquis de Montferrat, il lui en avait demandé satisfaction ; mais que ce seigneur ayant négligé cet avertissement, il avait envoyé un de ses sujets qui, en ôtant la vie à Conrad, s'était rendu digne de récompense. On peut juger par ce trait de la puissance et de la barbarie du Vieux de la Montagne, comme on jugera de sa magnificence et de sa politesse par les présens qu'il fit à saint Louis, lorsque ce roi était dans Acre, et par les égards qu'il lui témoigna dans le temps de sa captivité.

Après un règne de trente-cinq ans, Hassan mourut à l'âge de 70 ans, en 1124. Sous ses successeurs, l'ordre prit de l'accroissement ; mais, après une existence de 172 ans, l'ordre des *Assassins* fut écrasé par la grande invasion Mongole. Le dernier prince fut *Roknedden*. On dit que quelques descendans des Assassins existent encore sous le nom de *Nosaïris* : mais les anciennes doctrines de l'ordre sont entièrement perdues.

On a remarqué des analogies entre l'ordre des *Assassins* et l'ordre des Templiers ; à part les cruelles exécutions, les statuts occultes, l'accroissement de domination par la conquête des citadelles et des châteaux-forts, paraissent avoir été les mêmes. Les *Assassins* portaient des habits blancs et des bandelettes rouges ; les *Templiers* un manteau blanc et une croix rouge ; c'est un point de ressemblance très remarquable. La procédure des tribunaux secrets de plusieurs ordres d'Allemagne, offrait aussi quelque ressemblance avec celle de l'ordre des Assassins.

LECTURE.— *Détails sur le pouvoir des Assassins*, dans notre *Histoire de France.* — *Histoire de l'Ordre des Assassins*, par Hammer.

FONDATION DES ORDRES MILITAIRES A JÉRUSALEM. — Plusieurs ordres religieux et militaires se formèrent à Jérusalem, en différens temps : 1° les *Hospitaliers* (ordre de Malte), fondés par Gerard de Martigues en 1113, et dont Raymond du Puy fut le premier maître ; 2° les *Templiers*, qui eurent pour fondateur Hugues de Payens, en 1118 ; 3° l'*Ordre Teutonique*, établi plus tard par Henri Walpot, en 1190. Les membres de ces associations se dévouaient au service des pèlerins et à la défense de la Terre-Sainte ; 4° l'*Ordre de Saint-Lazare*, destiné particulièrement à soigner les lépreux, émana des Hospitaliers, et ne devint militaire qu'à l'époque de la croisade de Louis IX.

Ordres monastiques. — Le rôle important que les religieux ont joué dans le monde depuis leur origine, l'influence qu'ils exercent encore dans les mêmes contrées du midi de l'Europe, et, par dessus tout, le grand nombre de savans et d'hommes d'état qu'ils ont fourni au monde chrétien depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, ne permettent pas de les passer entièrement sous silence, même dans un ouvrage aussi élémentaire que ce traité.

ORDRES.	FONDATEURS.	DATES.
Solitaires,	Saint Paul, ermite,	vers 300
Cénobites,	Saint Antoine, abbé,	30)
Religieuses,	Sainte Syncilétique;	300
Maronites	Saint Maron,	400
De saint Basile,	Saint Basile,	330
Carmes (bienheureux Albert),	Prophète Élie,	1209
Carmes déchaussés,	Saint Jean de la Croix,	
Augustins,	Saint Augustin,	350
Bénédictins,	Saint Benoît,	500
Bernardins,	Saint Bernard,	1250
Prémontrés,	Saint Norbert,	1219
De la Merci,	Saint Pierre Nolasque,	1192
Trinitaires,	Saint Jean de Matha,	1198
Célestins,	Saint Célestin,	1254
Franciscains,	Saint François d'Assises,	1209
Cordeliers,	Id.	1209
Capucins,	Id.	1625
Dominicains,	Saint Dominique,	1215
Chartreux,	Saint Bruno,	1086
Minimes,	Saint François de Paule,	1435
Jésuites,	Saint Ignace de Loyola,	1540
Trappistes,	De Rancé.	1662

Développement.

L'horreur qu'inspiraient naturellement aux ames vertueuses les crimes du paganisme expirant, la mélancolie profonde causée par les désastres d'un monde en dissolution, enfin le désir d'approcher sans trouble de la perfection chrétienne, engagèrent un grand nombre de pieux personnages à fuir dans les déserts de la Thébaïde pour y vivre dans la solitude.

Saint Paul, premier ermite, vécut quatre-vingt-dix ans sans communication avec les hommes.

Telle fut l'origine du mot *moine*, dérivé du grec *monos*, seul.

Le véritable instituteur des congrégations religieuses est saint Pacôme, qui le premier réunit les religieux sous un même chef et une même règle, après

qu'ils eurent renoncé à vivre isolément, pour mener la vie commune dans des maisons nommées originairement *cœnobium*, puis *monastères* (habitations des cénobites ou moines), et plus tard dans le moyen-âge, *couvens* (réunions), et *cloîtres* (maisons fermées).

Saint Basile organisa les moines dans tout l'Orient; sa règle est encore en vigueur dans l'Église grecque. Les moines grecs portent le nom de *caloyers*.

Au commencement du moyen âge, le dégoût du monde causé par les fléaux inouïs déchaînés sur cette malheureuse époque multiplia les moines dans les contrées de l'Occident; des princes appelés au trône par leur naissance préférèrent le cloître; saint Cloud, l'un des Mérovingiens, en est un exemple mémorable.

Saint Benoît fut alors le grand instituteur et organisateur des moines en Occident, comme saint Basile l'avait été pour l'Orient deux siècles plus tôt.

On doit aux moines de l'ordre de saint Benoît la conservation de quelques lueurs de science dans les temps les plus barbares, et d'immenses travaux d'érudition dans des temps plus paisibles et moins éloignés de notre époque.

Après l'invasion des barbares, les moines de tous les ordres ont puissamment contribué au défrichement des terres laissées incultes par la destruction des populations européennes réduites à rien dans les plus belles contrées de la Gaule et de l'Italie.

Les *Carmes* devraient être regardés comme le plus ancien des ordres religieux, puisqu'ils remontent jusqu'au prophète Élie qui les aurait institués sur le mont Carmel.

Dans le moyen âge ils furent reconstitués par le bienheureux Albert, en 1204.

Les *Augustins* prennent le nom de saint Augustin, évêque d'Hippone; leur organisation est l'ouvrage du pape Alexandre IV, en 1256.

Les *frères de la Merci* et les *Trinitaires*, institués pour la rédemption des captifs retenus en esclavage dans les pays musulmans, portaient aussi, en France, le nom de *Mathurins*, du nom de leur fondateur saint Jean de Matha.

Les *Dominicains* de Paris, ayant eu leur premier couvent rue Saint-Jacques, étaient désignés en France sous le nom de *Jacobins* et sous celui de frères *Prêcheurs*, à cause de la prédication à laquelle ils se livraient assidûment.

Les *Capucins*, les *Cordeliers*, les *Récollets*, étaient tous des *Franciscains*, reconnaissant pour chef saint François d'Assises, dont ils suivaient les règles avec de légères modifications.

Les *Minimes* étaient aussi désignés sous le nom de *Bonshommes*, du surnom donné par le peuple à saint François de Paule, leur fondateur.

M. de Rancé, instituteur des *Trappistes*, l'un des ordres les plus récens, n'a reçu de l'Eglise ni le titre de saint, ni celui de bienheureux.

13e SIÈCLE.

CARACTÈRE.—Apogée et décadence de la papauté.—Extension et affermissement du pouvoir royal sur la féodalité.— Apparition du peuple dans les affaires politiques.

ÉVÉNEMENS.

FRANCE. — 1214. Bataille de Bouvines. — 1226. Règne de saint Louis. — 1255. Etablissement de l'inquisition sous saint Louis. — 1269. Pragmatique-sanction.

ANGLETERRE. — 1215. Grande Charte signée par Jean-sans-Terre. — 1281. Conquête du pays de Galles par Edouard Ier.

EMPIRE D'ORIENT. — 1204. Quatrième croisade ; les Latins à Constantinople. — 1261. Nouvel empire grec. — Michel Paléologue. — 1217. Cinquième croisade. — 1270. Sixième croisade (voir le onzième siècle).

ALLEMAGNE. — 1241. Ligue Anséatique. — 1268. Mort de Conradin. — 1273. Rodolphe, maison de Hapsbourg.

ITALIE. — 1259. Les Torriani et les Visconti à Milan. — 1266. Charles d'Anjou, roi de Naples. — 1282. Vêpres Siciliennes.— 1290. Destruction de Pise par les Génois.

AMÉRIQUE. — Les Incas au Pérou.

ASIE.— 1215. Conquêtes de Gengis-Khan.— 1250. Les Mamelouks en Egypte. — 1280. Les Mongols à la Chine. — 1300. Maison Ottomane en Bithynie.

ÉGLISE. — 1294. Pontificat de Boniface VIII. — 1303. Institution du Jubilé.

DÉCOUVERTES. — 1270. *Miroirs de verre.* — 1204. *Écluses.*

FRANCE.

Développement.

BATAILLE DE BOUVINES.

CAUSES.

1. Conflit entre Othon et Frédéric de Souabe, élus tous les deux empereurs d'Allemagne.

2. Jalousie de l'Angleterre et de l'Allemagne contre la France.

3. Mécontentement des barons français, jaloux de l'accroissement du pouvoir royal en France. Ils excitent une guerre par laquelle ils espèrent abattre la royauté.

Une ligue formidable se forma contre Philippe-Auguste. Les barons français, le comte de Flandre, Othon IV, le comte de Boulogne et Jean-sans-Terre en font partie. Tous ont des griefs contre le roi de France, et s'apprêtent à en tirer vengeance les armes à la main. Ils n'ont pas moins de 200,000 hommes pour exécuter leurs projets. Philippe-Auguste n'en a que 70,000; mais ce nombre suffit pour qu'il les déjoue et les renverse. Enfin, la bataille a lieu dans la plaine de Flandre, et, après un choc terrible où Philippe-Auguste est renversé de cheval et foulé aux pieds, la victoire demeure à l'oriflamme de France.

CONSÉQUENCES.

1. L'Angleterre perd ses possessions en France.

2. La tendance germanique est arrêtée.

3. La royauté et le sceptre s'affermissent dans la famille de Philippe-Auguste.

OBSERVATIONS
SUR LE RÈGNE DE PHILIPPE-AUGUSTE.

Le règne de Philippe-Auguste est l'époque où la royauté qui, sous Louis-le-Gros et son successeur, n'avait prévalu que comme magistrature, n'avait eu la prééminence qu'en qualité de *grand juge de paix du pays,* comme dit M. Guizot, prend enfin une forme politique certaine, conquiert une suzeraineté réelle et non plus fictive. En effet, c'est alors seulement qu'elle devient héréditaire, et le fils de Philippe-Auguste est le premier depuis Hugues-Capet qui n'ait pas été sacré du vivant de son père. Il semble, au premier coup-d'œil, que les guerres qui ont rempli son règne n'ont été que personnelles, que la victoire ne devait décider que des querelles de quelques princes; mais, au fond, c'était la lutte entre deux grandes institutions, entre la monarchie qui voulait dompter la féodalité, et la féodalité qui résistait de toutes ses forces aux efforts de la monarchie. Philippe ne perd jamais de vue l'affaiblissement des grands vassaux, dont la puissance, souvent ennemie de la sienne, en est toujours la rivale; tout ce qui ne tend pas à détruire ou à diminuer le pouvoir des seigneurs n'est que secondaire, et il suit avec autant de fermeté que de sagesse les plans qu'a tracés Hugues-Capet et dont Louis-le-Gros a commencé l'exécution. Un instant Philippe semblerait s'en être écarté, c'est en favorisant la croisade contre les Albigeois; mais, en considérant les choses avec attention, l'on trouve que le résultat de cette guerre fut encore au profit de la

royauté. Nous avons vu, en effet, que les *communes* du Midi penchaient vers la démocratie, ainsi que les villes d'Italie et pour les mêmes causes. Elles pouvaient donc échapper à la royauté, et l'unité de la monarchie devenait impossible, comme l'Italie nous l'a prouvé. Mais, une fois que le comte de Montfort y eut implanté la féodalité, les communes du Midi, comme celles du Nord, furent forcées de recourir au roi contre les seigneurs, et devinrent ainsi, pour la couronne, un utile auxiliaire, un puissant moyen d'agrandissement. L'entretien d'une troupe soldée, même en temps de paix, lui permit d'avoir moins besoin de ses vassaux, et par conséquent de lutter contre eux avec avantage.

Ce fut encore sous Philippe-Auguste qu'eut lieu la séparation du pouvoir spirituel d'avec le temporel. Ce prince s'arracha entièrement à la tutelle du clergé, brava une excommunication d'Innocent III qui mit le royaume en interdit, saisit les biens des prêtres qui prirent le parti des pontifes romains, et sévit même contre quelques évêques récalcitrans; il se démentit pourtant de cette fermeté, aussi généreuse que politique, en acceptant le trône d'Angleterre de ce même Innocent, à qui il reconnaissait par cela même des droits qu'il n'avait pas; mais il montra bientôt que la politique avait seule déterminé son acceptation, en ne tenant nul compte d'une autre bulle du même pape, qui révoquait la donation de la première et se déclarait suzerain du royaume d'Angleterre.

Sous ce roi de France, les ténèbres de l'ignorance commencèrent à se dissiper, et les lumières à jeter une faible lueur. C'est à lui qu'on doit la création de l Université, qui devait prendre un accroissement si rapide, l'établissement d'un prévôt pour veiller à la police de la capitale qu'il venait de faire paver, et ses lois et ordonnances pour l'administration publique lui assurent une des premières places parmi nos bons rois. C'est encore de son règne que date l'emploi de la *boussole*, qu'on appelait alors *Marinette.*

Lecture. — *Histoire de Philippe-Auguste*, par Capefigue. Quelques *passages historiques du poème de Philippe-Auguste*, par M. Perceval.

CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS.

CAUSES.

Depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne, une multitude de sectes s'étaient élevées. La *paulicienne* était la plus remarquable par la simplicité de ses dogmes qui, réduits à leur forme la plus austère, avaient quelque analogie avec ceux du protestantisme. L'autorité du pontife était rejetée, mais le Purgatoire et l'efficacité des prières pour les morts étaient reconnus.

Persécutés par les empereurs grecs, les Pauliciens passèrent en Asie-Mineure et subirent le joug musulman, tout en conser-

vant leur foi, devenue plus exaltée par l'imagination orientale. Avec les Maures, ils passèrent en Espagne, d'Espagne en Provence, et dans toute la France méridionale; c'est surtout de la Bulgarie, où ils s'étaient multipliés, qu'ils se répandirent en France et s'y établirent. Ils portaient d'abord le nom de *bons-hommes,* étaient sans domicile, et erraient en troupes comme des Bohémiens, avec lesquels on les a quelquefois confondus. Vers la fin du onzième siècle, les disciples de Pierre Valdo, appelés Vaudois ou pauvres de Lyon, se réunirent à eux et furent dans la suite enveloppés dans la même persécution. Ils avaient adopté la langue du pays, écrit leurs prières en *roman,* et comme leurs maximes sévères, leur morale, leur religion, leurs opinions, en un mot, étaient communes à un grand nombre d'habitans du diocèse d'Albi, ces sectaires furent appelés Albigeois.

Les Albigeois s'adonnaient au commerce, aux arts; ils enrichissaient, par leur industrie, ces belles provinces du Midi, dont l'état prospère formait un si grand contraste avec la France du Nord toute rude et toute militaire. Ils furent tolérés et protégés même par les comtes de Toulouse; leurs temples étaient fréquentés, et leurs hymnes en langue vulgaire y étaient chantées librement.

ÉVÉNEMENS.

Tel était l'heureux état de cette secte à la fin du douzième siècle. A cette époque monta sur le trône pontifical le continuateur des projets ambitieux de Grégoire, Innocent III, l'un des plus grands génies qui aient existé.

Ce pape, dès l'année 1193, avait envoyé dans la province de Narbonne deux légats pour convertir et accuser les hérétiques. Il leur adjoignit plus tard Pierre de Castelnau, prêtre du pays. Les légats menaçaient Raymond VI, comte de Toulouse, et Roger, son neveu, comte de Béziers, de la colère du pape. Ceux-ci hésitent, promettent; ils sont excommuniés deux fois. Le légat reprend la route de Rome, et, dans une auberge sur les bords du Rhône, il est insulté et assassiné par un gentilhomme de Toulouse.

Innocent III fait entendre sa puissante voix dans toute l'Europe; le meurtre du prélat sera vengé. Une croisade est prêchée dans toute la chrétienté contre les Albigeois. Raymond fait amende honorable et se voit contraint de marcher contre son neveu. En 1209

commença le siége de Béziers, par une armée de 50,000 hommes. La ville fut prise d'assaut et livrée aux flammes, les habitans tous passés au fil de l'épée. Comme il se trouvait dans la ville des catholiques, on demandait à un évêque de quelle manière on pouvait les distinguer des hérétiques. « Tuez tout le monde, répondit-il; Dieu reconnaîtra les siens. » Le comte Roger fut jeté dans une prison et empoisonné, Carcassonne fut prise à son tour et pillée. Le comté de Toulouse fut donné à Simon de Montfort qui fonda, en 1225, l'ordre des *frères prêcheurs*, dits *Dominicains*, et qu'il chargea du saint office de l'Inquisition qui s'établit à cette époque.

Mais Simon ne fut pas reconnu par les Toulousains et mourut en 1218, en assiégeant Toulouse. Raymond VI avait recouvré ses états à force de pénitences et d'humiliations, et les laissa à Raymond VII, son fils, qui enveloppé dans la même persécution ne put obtenir la paix qu'en cédant à la France une partie de son territoire et en lui assurant le reste par héritage. Les *Albigeois* furent alors livrés sans défense au fanatisme des *Dominicains* qui allumèrent partout des bûchers.

Philippe-Auguste ne prit pas une part active à la guerre, mais il laissa son fils Louis se mettre à la tête des croisés. Après la mort de Montfort, et quand ce jeune prince fut monté sur le trône, il commanda lui-même une nouvelle croisade prêchée par le pape Grégoire IX, fit le siége de la commune d'Avignon qui se défendit vigoureusement contre la chevalerie française, et mourut de la peste qui ravageait son armée, après avoir exterminé les hérétiques. Cette guerre atroce se prolongea au delà de la vie de Louis VIII et s'éteignit pendant la régence de la reine Blanche, au milieu des bûchers de l'inquisition. Et cependant, malgré ces funestes massacres, les *Albigeois* ne furent pas entièrement détruits. Sous le nom de *Vaudois* (partisans de Pierre de Vaud), ils se perpétuèrent long-temps, et aujourd'hui même il

existe un grand nombre de leurs descendans dans les Cévennes et dans les montagnes du Piémont.

CONSÉQUENCES.

La guerre des Albigeois est d'une haute importance, parce qu'elle paralysa les forces du Languedoc et de la Provence, qu'elle y ruina de riches et commerçantes cités, et qu'elle détruisit ainsi, en même temps, une civilisation florissante. La croisade des Albigeois fut vraiment la lutte de la féodalité du Nord contre l'organisation municipale du Midi, organisation qui déclinait rapidement vers la démocratie, et qui, vaincue par Simon de Montfort, fut forcée de rentrer dans le vaste système féodal, toutefois, avec les modifications que ce système avait subies depuis un siècle. « Aussi, en considérant de près, dit M. Mazas, les « détails de cette guerre, on restera convaincu que la religion ne « fut pas uniquement le prétexte de cette lutte entre le Midi et « le Nord, et qu'elle ne doit pas être comptable des atrocités qui « en signalèrent le cours. »

Lecture. — *Histoire des Français*, de M. Sismondi. — *Histoire de France*, de Mazas. — *Histoire des Albigeois*, par M. Arragon.

Règne de saint Louis.— La royauté avait conservé, sous Louis VIII, la supériorité qu'elle avait eue sous Philippe-Auguste, et les vassaux avaient été obligés de plier devant son courage. En mourant il avait eu l'imprudence de disposer en faveur de ses fils cadets, à titre d'apanages, des fiefs réunis à la couronne, et retarda par là ce que son père avait si heureusement commencé.

Louis IX, encore mineur, lui succéda, et sa mère, Blanche de Castille, fut régente. A peine les seigneurs virent-ils un enfant sur le trône et la régence aux mains d'une femme, qu'ils essayèrent de relever la tête, et une ligue formidable menaça l'existence de la royauté naissante, en réclamant du roi les terres confisquées par ses deux prédécesseurs, et la convocation d'un parlement féodal. La prudence de la régente vint à bout de la dissoudre, et le dévouement des *communes* fit justice de ceux qui s'obstinèrent dans leur révolte. La reine-mère affaiblit même le comte de Champagne, en achetant plusieurs de ses

comtés qu'il était obligé de vendre pour payer une indemnité à laquelle elle l'avait condamné, comme suzeraine, envers Alix, reine de Chypre, qui avait des prétentions sur la Champagne. Ainsi se continuait le système de Philippe-Auguste. Mais à peine le jeune roi eut-il atteint sa majorité qu'une ligue se forma plus terrible que la première, par l'appui que lui prêtait Henri III, roi d'Angleterre. Les combats de Taillebourg et de Saintes firent triompher la cause royale et mirent les vassaux rebelles à la disposition d'un monarque clément. Nous avons parlé des croisades de Louis IX, de ses succès et de ses revers dans ces lointaines expéditions. Avant de partir pour la première, il avait proclamé la *quarantaine-le-roi*, ordonnance destinée à prévenir les désordres des guerres privées, et à régler la police des terres féodales. C'est ainsi que la volonté du monarque commençait à devenir loi souveraine. A son retour, il continue d'utiles et nombreux changemens dans l'administration, et publie une série d'ordonnances de réforme qui règlent la justice et les droits de chacun, suppriment les lois et les usages bizarres ou cruels, restreignent, au moyen de sauve-garde, le droit des guerres privées, et qui, connues sous le nom d'*Établissemens*, sont un des plus beaux monumens du moyen-âge. Pour la première fois les députés de la bourgeoisie furent admis dans quelques assemblées politiques. La réputation de sagesse et de vertu que Louis s'était acquise le fit choisir pour médiateur entre Henri III et ses barons ; il s'efforça aussi de réconcilier le duc de Bretagne avec le roi de Navarre, et Grégoire IX avec Frédéric II. On peut cependant reprocher à sa politique d'avoir cédé au roi d'Angleterre plusieurs comtés qui avaient été réunis à la couronne, et qu'il aurait pu garder tout en obtenant l'hommage de Henri III pour le fief de Guyenne.

Pragmatique-sanction. — Quoique la piété du saint roi dégénérât quelquefois en zèle trop ar-

dent pour l'Inquisition luttant déjà contre l'esprit français et la justice parlementaire qui la repoussait, il se montra pourtant ferme et indépendant dans ses relations avec la cour de Rome. Par sa *pragmatique-sanction*, qui long-temps a servi de règle, il fixa les rapports du roi avec le pape, déclara que le royaume de France ne dépendait que de Dieu seul, soumit au droit commun les différends civils entre le clergé et les moines, et fonda les libertés de l'Église gallicane, en 1269. C'est la première barrière opposée aux envahissemens et aux usurpations de la papauté à cette époque.

LECTURE. — *Saint Louis,* dans M. Sismondi ; de Choisy, *Histoire de saint Louis;* Capefigue, *Histoire constitutionnelle et administrative de la France depuis la mort de Philippe-Auguste,* tome Ier.

Règne de Philippe-le-Hardi. — Les évènemens les plus remarquables de son règne sont : la réunion à la couronne du Poitou, de l'Auvergne et du comté de Toulouse, par la mort du comte de Poitiers et de sa femme ; la mort de Pierre de Labrosse, barbier de Louis IX, favori de son fils, et qui avait accusé la reine d'empoisonner les enfans du premier lit pour assurer le trône aux siens, laquelle fut justifiée par l'oracle de la béguine de Nivelles, espèce de sibylle en réputation de sainteté ; enfin la première lettre d'anoblissement en faveur d'un roturier, l'orfèvre Raoul de Crépy ; mais en même temps une ordonnance déclarait que les nobles seuls avaient droit à la chevalerie.

Philippe s'engagea dans plusieurs guerres sans résultat pour la succession au trône de Navarre et de Castille, et prit le commandement d'une croisade prêchée contre Pierre III d'Aragon, après les *vêpres siciliennes*, par Martin IV qui donna le trône de Sicile au comte de Valois, second fils du roi de France. Après avoir perdu une partie de son armée par les maladies, il repassa les monts et mourut à Perpignan.

Le règne de Philippe sert de complément à celui de son prédécesseur et forme la transition à une nouvelle période. La puissance royale est maintenant tout-à-fait affermie.

LECTURE. — *Saint Louis*, dans M. Sismondi.

ANGLETERRE.

GRANDE CHARTE EN ANGLETERRE. — *Jean-sans-Terre* était monté sur le trône à la mort de *Richard Cœur-de-Lion*, au préjudice d'*Arthur*, fils de son frère *Geoffroi*, que Richard avait d'abord désigné comme son héritier au moment de la révolte de Jean pendant et après sa captivité, et dont ensuite il avait révoqué la nomination en faveur de son frère rentré en grace. Le roi de France résolut de seconder les prétentions du jeune *Arthur*, qui, bientôt fait prisonnier, fut assassiné à Rouen par son oncle. *Philippe-Auguste* ayant sommé *Jean-sans-Terre* de comparaître comme son vassal (au nom de Constance, mère du prince assassiné, qui avait invoqué la protection des pairs français) confisqua, sur son refus, tous les biens, toutes les terres qu'il tenait de la couronne. Le règne de Jean est encore mémorable par l'opposition systématique que l'aristocratie anglaise commençait à faire contre la royauté. Déjà en lutte avec les barons qui regrettaient les prérogatives dont jouissaient les grands d'Angleterre sous les princes saxons et danois et qu'avait confirmées Henri Ier, il se brouilla encore avec le clergé et encourut de la part d'Innocent III, qui donna son royaume à Philippe-Auguste, une excommunication dont il ne fut absous qu'en se déclarant le vassal et le tributaire du saint-siége. Cette humiliation, son despotisme, le mauvais succès de ses guerres mirent enfin les armes aux mains des seigneurs anglais, qui exigèrent une constitution qui réglât les intérêts du roi et de ses sujets. Jean fut obligé de signer et de sceller la *Grande Charte* et la *charte des forêts*, qui confirmaient et étendaient les droits et priviléges dont les prélats et les barons avaient joui sous les monarques saxons. Les Anglais les ont toujours regardées comme les bases de leur constitution et de leur liberté. Ces chartes furent surtout favorables aux libertés du clergé; les priviléges de la noblesse y furent considérablement augmentés; quelques droits furent accordés à la bourgeoisie, mais le sort des vilains n'y fut que médiocrement amélioré. « Cependant, dit un « historien, tout en maintenant et en consacrant la féodalité, elles « furent faites pourtant aussi pour le peuple, dont l'assentiment « et la force étaient nécessaires aux succès des projets des barons « et des prélats; elles reconnurent et posèrent les fondemens de « toutes les libertés. Avec un *jury* et un *conseil commun*, une « nation finit toujours par être libre. »

CONQUÊTE DU PAYS DE GALLES PAR ÉDOUARD Iᵉʳ. — *Henri III* s'était montré aussi faible que *Jean-sans-Terre*, son père ; mais *Édouard Iᵉʳ*, son fils et son successeur, se rendit célèbre par son courage et sa fermeté. La conquête du pays de Galles est un des événemens les plus remarquables de son règne. Cette contrée, à l'occident de l'Angleterre, avait été gouvernée, depuis les temps les plus reculés, par des princes qui tiraient leur origine des anciens rois bretons : ils étaient vassaux et tributaires de l'Angleterre; mais ils exerçaient les droits de souveraineté dans leur pays. *Léolyn* était, dans le 13ᵉ siècle, chef de cette principauté, lorsque *Édouard Iᵉʳ*, voulant le punir d'avoir cherché à se rendre indépendant, marcha contre lui, le tua, et réunit le pays de Galles à la couronne.

Les vexations et le despotisme d'Edouard entretenaient l'agitation au milieu de ces braves Gallois, qui, retirés dans leurs montagnes, soutenaient avec intrépidité, depuis la conquête saxonne, l'indépendance des vieux Bretons. Pour les calmer et leur faire illusion, il voulut que la reine fît ses couches dans le pays de Galles, et ayant rassemblé les principaux chefs, il leur montra son fils nouveau-né, leur disant que né chez eux il était leur compatriote, et leur demanda de le recevoir pour duc. Les Gallois, pour éviter un pire sort, l'acceptèrent, et depuis, le titre de *prince de Galles* passa au fils aîné du roi d'Angleterre. Ce fut après cette guerre que Roger Mortimer, qui s'était signalé dans un grand nombre de combats, voulut rappeler la valeur de ses frères d'armes et donna un magnifique tournoi au château de Kenilworth. Il y réunit comme *tenans* cent chevaliers qui prirent le nom de chevaliers de la *Table-Ronde*.

EMPIRE D'ORIENT.

QUATRIÈME CROISADE, EMPIRE DES LATINS. — Le pape *Innocent III* fit prêcher une nouvelle croisade par *Foulques*, curé de Neuilly. Les rois, lassés de ces expéditions ruineuses, n'y prirent aucune part; mais les seigneurs français se réunirent sous la conduite de *Boniface*, marquis de Montferrat. Il traita avec les Vénitiens, qui se joignirent à lui au nombre de cinq cents, ayant *Dandolo* à leur tête. Les croisés se dirigeaient vers la Palestine; mais, appelés au secours d'*Isaac*, empereur grec détrôné par son frère, ils volent à Constantinople et détrônent l'usurpateur. En 1204, ils prennent de nouveau les armes contre Byzance, s'en emparent, et y fondent un nouvel empire, donné à Beaudouin, leur chef, comte de Flandre ; le marquis de Montferrat fut roi de Thessalie, et les Vénitiens eurent de belles possessions maritimes, telles que les îles de Corfou et de Candie, et des provinces en Grèce. Telle fut l'origine de leur prépondérance politique en Orient et de leur puissance maritime dans l'Archipel. Quelques débris échappés à la conquête résistèrent au pouvoir des princes byzantins. Thomas Lascaris se fit

proclamer empereur de Nicée ; Alexis et David Comnène fondèrent l'empire de Trébisonde, et l'Epire resta duché indépendant sous Michel Comnène.

NOUVEL EMPIRE GREC. — MICHEL PALÉOLOGUE. — Michel Paléologue, prince grec, après avoir usurpé le sceptre des Lascaris à Nicée, détruisit l'empire des Latins, s'en empara et reporta à Constantinople le siége de l'empire grec. C'est ainsi que finit l'empire latin. Michel déploya de grands talens. Sa politique délivra l'empire des Tartares et des Turcs, en armant ces peuples l'un contre l'autre ; il arrêta la vengeance des Latins indignés de perdre l'empire, enchaîna l'impétuosité de *Charles d'Anjou*, le plus formidable de ses voisins, et sut faire respecter son pouvoir. Le rétablissement de l'empire grec fut une source de grandeur et de prospérité pour Gênes, qui obtint du nouvel empereur, pour prix de ses services, le commerce exclusif de la mer Noire avec de grands priviléges à Constantinople.

LECTURE. — *Esquisses historiques* de l'*auteur*, à l'empire d'Orient.

ALLEMAGNE.

ÉTABLISSEMENT DE LA LIGUE ANSÉATIQUE.— Cette ligue se forma durant les troubles excités par *Frédéric* et son compétiteur *Conrad*. L'exemple des municipalités fit naître ces associations urbaines ; le besoin de se défendre les étendit bientôt dans toute l'Allemagne, qui leur doit la naissance de son commerce : c'est aussi à cette puissance nouvelle qu'est due l'abolition des *tribunaux secrets* ou *véhmiques*, dont on ignore l'origine et qui régnaient par la terreur depuis le milieu du 13e siècle. Ce fut vers le même temps que s'organisa *la ligue* ou *confédération du Rhin*, composée de plus de soixante villes. Elle entretint des relations avec la ligue Anséatique, qui comprenait les villes et les ports situés sur la mer du Nord, sur la Baltique, et avait une vaste existence commerciale ; elle arrêta la fureur des guerres privées et veilla à la liberté du commerce et de la navigation. Les *Ganerbinats*, autre société démocratique, prirent naissance à la même époque.

LES SEPT ÉLECTEURS. — Après la mort de Guillaume, l'un des successeurs de Frédéric, les trois archevêques, le roi de Bohème, le duc de Bavière, celui de Saxe et le margrave de Brandebourg, qui possédaient depuis long-temps le droit de prétextation ou de première élection, s'arrogèrent le droit exclusif d'élire l'empereur. Telle est l'origine des *sept électeurs*.

MAISON D'HAPSBOURG. — RODOLPHE. — Depuis la mort de Conrad IV jusqu'à l'élection de Rodolphe, l'Allemagne fut livrée à un état d'anarchie, qu'on a appelé le *grand interrègne*. L'empereur Guillaume de Hollande, engagé dans de longues querelles avec les Etats, mourut dans une guerre contre les Fri-

sons, et le jeune *Conradin*, à qui le pape Innocent IV avait défendu de donner l'empire sous peine d'excommunication, était allé lui-même trouver la mort en Sicile. Les *prétextats* s'étaient partagés entre Richard de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre, et Alphonse X, roi d'Espagne ; mais ni l'un ni l'autre ne prit possession de la couronne, et Richard, qui parut seul en Allemagne, ne tarda pas à mourir. Ce fut un temps de guerres privées, de meurtres et de dissolution, et c'est alors que se formèrent les ligues démocratiques dont nous avons parlé. Cependant le pape Grégoire X, menaçant de donner lui-même un chef à l'empire, les électeurs désignèrent un seigneur suisse de la maison de Hapsbourg, descendant d'*Étichon Ier*, duc d'Alsace, souche commune des maisons de Hapsbourg et de Lorraine, aujourd'hui confondues. Il se nommait Rodolphe, et commença cette famille d'Autriche, continuée jusqu'à *Charles VI* (1740).

D'un caractère ferme et d'une haute prudence pour tirer l'empire de l'état d'anarchie où l'avait plongé le grand interrègne, il ne pouvait par sa puissance médiocre inspirer de craintes aux électeurs et aux grands vassaux, et ceux-ci, voyant l'accroissement rapide que prenait la nouvelle maison par les succès et la sagesse de son chef, refusèrent à Albert la dignité de roi des Romains que l'empereur avait demandée pour son fils, et, à la mort de Rodolphe, lui donnèrent pour successeur Adolphe de Nassau, qui, bientôt déposé, périt en disputant le sceptre à Albert.

ORDRE TEUTONIQUE. — 1226. C'est dans le treizième siècle que les chevaliers teutoniques s'établissent en Allemagne. Le duc de Masovie les ayant appelés contre les Prussiens, qui faisaient de continuelles excursions dans ses états, leur accorda sur ses frontières la province d'Ulsu et tout ce qu'ils pourraient conquérir sur les barbares. Commandés par leur grand-maître Herman de Saltza, ils ne tardèrent pas à s'emparer d'un territoire considérable, soumirent presque toutes les contrées prussiennes baignées par la mer, fondèrent plusieurs villes et se réunirent aux chevaliers porte-glaive qui possédaient la Livonie. Depuis cette union, les conquêtes des deux ordres s'étendirent sur toute la Prusse proprement dite, la Courlande, la Poméranie, et les papes ainsi que les empereurs les confirmèrent dans leurs possessions.

ESPAGNE.

RÈGNE D'ALPHONSE X. — L'Espagne est toujours divisée entre les Mahométans et les Chrétiens. Les premiers sont fixés au sud, les seconds au nord. Les Chrétiens possèdent quatre royaumes : 1o la *Navarre*, le plus faible des quatre, se lie avec la France, dont la protection lui est nécessaire ; 2o l'*Aragon* est augmenté du royaume de Valence et des îles *Baléares*. Jac-

ques Ier, auteur de cette prospérité, acheva, dans une vieillesse fort agitée, un règne aussi long que glorieux ; 3° la *Castille* qui suit les lois d'*Alphonse X*. — Ce prince réunit à ses états le royaume de Murcie ; il perdit l'empire d'Allemagne, dont il avait été élu souverain, pour avoir négligé d'aller en prendre possession. Il était très savant, et fonda plusieurs chaires dans l'université de *Salamanque;* il rédigea aussi les Tables astronomiques connues sous le nom d'*Alphonsines.* La fin du règne d'Alphonse X est troublée par l'invasion des Méridines qui avaient succédé en Afrique à la dynastie almohade, et par des querelles de succession entre ses petits-fils et son fils Sanche, le vainqueur des Musulmans ; 4° le *Portugal,* dont le brave *Alphonse III* recula de plus en plus les limites, par la soumission des Algarves.

ITALIE.

LES TORRIANI ET LES VISCONTI A MILAN. — Milan est une des plus anciennes villes d'Italie. Bâtie par les Gaulois dans le sixième siècle avant Jésus-Christ, elle fit partie de la Gaule cisalpine, et tomba, dans le cinquième siècle, sous le pouvoir d'Odoacre, roi des Hérules. Théodoric, roi des Wisigoths, la lui enleva et y fixa sa cour. Peu après, les Bourguignons s'en emparèrent; elle fut reprise par les Goths, recouvrée par Narsès, général de Justinien, et passa aux Lombards, dont Charlemagne anéantit la monarchie, en 774.

L'Allemagne la vit passer sous sa domination à la mort de Charlemagne. Depuis que les évêques de Milan avaient perdu leur pouvoir, cette cité avait adopté le gouvernement démocratique et s'arrogeait la suprématie sur les villes libres de la Lombardie. Frédéric, profitant, pour reconquérir la couronne de fer à laquelle il avait des prétentions, des plaintes que lui adressent les habitans de Lodi et de Pavie, toutes deux à la tête d'une ligue opposée à Milan, passe en Italie, et fait éprouver tout le poids de sa colère et de son dépit à Tortone, l'alliée de Milan qu'il n'ose assiéger. Mais l'impératrice ayant été insultée dans cette dernière ville, et la garnison allemande égorgée, Frédéric indigné marche contre elle, la prend d'assaut, la fait raser et ordonne qu'on passe la charrue sur les débris de ses fortifications. Le parti guelfe est abattu, et les communes lombardes reçoivent les podestats de l'empereur.

Cependant les habitans, qui avaient trouvé un asile chez leurs voisins, se joignent à l'association lombarde qui se forme pour l'affranchissement de l'Italie, relèvent leurs murailles, protégés par le pape Alexandre III, ce zélé propagateur de la liberté italienne, et ayant assuré leur indépendance par le traité de Constance, se forment en république et se nomment un podestat. Ce fut Della-Torre qu'ils choisirent, chef de la maison des Torriani, qui acquirent un grand ascendant par leur popularité. Sous la

famille des Della-Torre, Milan se trouva encore à la tête d'une seconde ligue lombarde contre Frédéric II, que Grégoire IX forçait à partir pour la Palestine.

Le retour des Visconti, exilés, fait perdre le pouvoir à la famille Della-Torre, et l'archevêque Othon s'étant fait déclarer *seigneur* perpétuel, fonde la grandeur héréditaire de sa maison. Les Torriani reparaissent sous Mathieu Visconti-le-Grand, et périssent presque tous dans une sédition où ce prince les avait engagés. Jean Galéas donna des lois à toute l'Italie lombarde qu'il avait soumise, et reçut de l'empereur Wenceslas la dignité ducale. La tyrannie de Jean-Marie, son fils, fit rétablir le gouvernement républicain ; Philippe-Marie, deuxième fils de Jean Galéas, releva l'autorité des Visconti, et à sa mort, après quelques tentatives d'organisation républicaine, le Milanais passa au condottière François Sforce, son gendre, malgré les prétentions de Charles d'Angoulême, petit-fils de Valentine de Milan, fille de Galéas.

Cette rivalité donna lieu aux guerres ruineuses de la France en Italie.

VÊPRES SICILIENNES. — Les *vêpres siciliennes* sont un massacre fait en Sicile au son de la cloche qui appelait les fidèles aux vêpres le lundi de Pâques, et ce massacre est celui de tous les Français qui étaient restés dans l'île après la conquête que *Charles d'Anjou* (frère de saint Louis, roi de France) avait faite du royaume de Naples et de Sicile sur la maison impériale de Souabe. Charles, non content d'avoir dépouillé cette maison, eut la cruauté de faire périr sur l'échafaud le jeune *Conradin*, qui avait passé en Italie pour réclamer l'héritage de ses pères. Cet exemple nouveau d'un tel attentat contre une tête couronnée, joint aux vexations de toute espèce dont il accablait le peuple conquis, alluma dans tous les cœurs une haine générale contre *Charles* et contre tous les Français.

Un gentilhomme de Salerne, nommé *Jean de Procida*, passionnément attaché au sang de ses anciens maîtres, voyant que la rage secrète dont tous les habitans étaient animés n'attendait qu'une occasion pour éclater, trama cette fameuse conspiration par laquelle tous les Français devaient être égorgés à la même heure.

Il parcourut les campagnes, sous l'habit de moine, pour tromper les espions de Charles attachés à ses traces, fomenta le mécontentement et souffla partout l'esprit de sédition et de vengeance contre les Français.

Jean de Procida alla voir en secret *Pierre*, roi d'Aragon, gendre de *Mainfroi* que Charles avait dépouillé ; il en obtint de grandes sommes d'argent, avec lesquelles il gagna aisément des conjurés. *Pierre d'Aragon* équipa une flotte, et, feignant d'aller

contre l'Afrique, il se tint prêt à descendre en Sicile, et revint à Palerme dans le plus grand secret.

Enfin, le lundi de Pâques (1283), au son de vêpres, des attroupemens se forment : on s'émeut, on sonne le tocsin, on crie : « *Meurent les tyrans!* » Tous les Français sont massacrés dans l'île, les uns dans les églises, les autres sur les places publiques, d'autres dans leurs maisons. On compte plus de huit mille personnes égorgées. Le secret gardé si long-temps par tout un peuple, des conquérans exterminés par la nation conquise, des femmes, des enfans massacrés, des filles siciliennes enceintes de Français, tuées par leurs propres pères, ont rendu cette action à jamais épouvantable. Il n'y eut que deux gentilshommes français. *Guillaume de Porcelet* et *Scalambre*, qui furent sauvés du massacre général, à cause, disent les historiens, *de leur grande prud'homie et vertu.*

On ne parle dans l'histoire que de Guillaume de Porcelet, à qui on donna un vaisseau pour retourner avec sa famille dans son pays.

La petite ville de Sperlinga fut la seule qui donna retraite à quelques fugitifs. Cette action est consacrée dans l'inscription du château, ainsi conçue :

CE QUI PLUT AUX SICILIENS, LES HABITANS DE SPERLINGA SEULS N'Y TROUVÈRENT PAS LEUR PLAISIR.

LECTURE. — La tragédie des *Vêpres Siciliennes*, par M. *Casimir Delavigne.*

SITUATION GÉNÉRALE DE L'ITALIE.

D'un côté la lutte des villes lombardes contre les empereurs, c'est-à-dire de la démocratie contre le système féodal, la papauté se liguant avec les Guelfes contre les Gibelins dont elle redoute la puissance, Milan, les deux Frédéric, Innocent III, Grégoire IX, Alexandre III; d'un autre côté, les querelles des podestats, d'une foule de petits tyrans qui se disputent les provinces septentrionales de l'Italie et ravagent ses plus belles contrées; la prospérité commerciale des républiques maritimes au milieu de leurs constantes rivalités et de leurs guerres sanglantes, Venise dominant Gênes, Gênes dominant Venise et ruinant Pise qui, si long-temps, lui disputa la mer, Florence sortant de son obscurité, tour à tour guelfe et gibeline, tel est le spectacle que nous offre l'Italie au treizième siècle. Au milieu de ce trouble et de cette espèce de chaos, de fréquens changemens s'opèrent dans les constitutions; partout la démocratie se restreint, et le gouvernement tombe entre les mains des nobles. La puissance papale, après avoir atteint avec Innocent III son apogée, semble

en décadence ; une réaction a lieu contre elle, et bientôt, si elle est encore influente, elle ne sera plus terrible. *Boniface VIII* va en être une preuve.

ÉGLISE.

PONTIFICAT DE BONIFACE VIII. — *Querelle avec Philippe-le-Bel. Institution du jubilé.* — Boniface monta sur le trône pontifical avec toutes les prétentions de Grégoire VII et d'Innocent III. Il soutenait que la puissance séculière n'était qu'une émanation du pouvoir ecclésiastique. Il chercha à affermir sa puissance par des moyens violens, ne comprenant pas les progrès que les lumières, l'opinion des peuples et l'autorité des rois avaient faits depuis le commencement du treizième siècle. Il voulut établir un évêché à Pamiers sans l'autorisation de Philippe-le-Bel, et défendit à celui-ci de lever des taxes sur le clergé, en lui déclarant que le roi de France était soumis au pape tant au temporel qu'au spirituel. Sa déclaration lui valut une lettre commençant ainsi : « Philippe, par la grace de Dieu, roi des Fran-« çais, à Boniface prétendu pape, peu ou point de salut. Que « votre très grande fatuité sache que nous ne sommes soumis à « personne pour le temporel, etc. » Le prestige était évanoui, le mépris commençait ; on n'était pas loin de la raillerie ou de l'indifférence. La bulle d'excommunication qui survint, *ausculta fili*, fut brûlée publiquement, et les Etats assemblés par Philippe, se déclarèrent contre les prétentions de la papauté. Philippe, en ayant appelé de la bulle au futur concile et aux papes futurs, fait faire son procès au pape. Boniface tombe entre les mains d'un Colonne, son ennemi, qui le soufflète, est livré aux Français, et, prisonnier, va mourir à Rome d'une fièvre frénétique. L'exemple du roi de France ne manqua pas d'imitateurs parmi les princes séculiers ; presque tous proclamèrent leur indépendance à l'égard du pouvoir spirituel.

C'est à Boniface VIII qu'on doit l'institution du jubilé, publié en 1300, avec indulgence plénière pour tous ceux qui viendraient à Rome visiter la basilique de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Une foule immense accourut alors de tous les pays de la chrétienté dans la capitale du monde chrétien, et y apporta son argent. Ce jubilé, qui, selon la bulle de Boniface, *In cœnâ Domini,* ne devait se célébrer que tous les cent ans, fut réduit à cinquante par Clément VI, à trente par Urbain VI, et à vingt-cinq par Paul II et Sixte IV.

ASIE.

GENGIS-KHAN.—Au nord de la Chine habitaient des peuples pasteurs qu'on appelait *Mongols* ou *Mogols*, et que l'on confond presque toujours avec les *Tartares*. Ils étaient sous la pro-

tection des *Kitans* ou *Kins*, empereurs de la Chine appelés alors *Katay*.

Dans le 13e siècle, ces *Mongols* se révoltèrent et trouvèrent en *Gengis-Khan* le défenseur le plus intrépide de leur liberté. Ce prince portait auparavant le nom de *Témugin*, qu'il avait pris d'un roi qu'il avait vaincu ; celui de *Gengis-Khan* lui fut donné par ses peuples, à cause de sa puissance et des conquêtes qu'il avait faites : il signifie *roi des rois*.

Gengis-Khan s'empara de la partie septentrionale de la Chine, et donna à ses sujets un code civil et militaire ; il tourna ses armes vers l'Occident et marcha contre son plus grand ennemi : c'était *Mahommed*, Tartare indépendant, au midi du lac Aral, alors maître de la Syrie, de la Perse et de l'Arménie.

Gengis-Khan marchait à la tête de sept cent mille hommes ; l'armée de son rival n'en comptait que quatre cent mille : une bataille sanglante se livra dans les plaines qui avoisinent le *Jaxarte* (Tartarie indépendante). *Gengis-Khan* fut vainqueur ; cette victoire le rendit maître des pays situés entre la Syrie, à l'ouest, et la mer de la Chine. C'est à *Tonka* (Tartarie indépendante) qu'on vint rendre hommage à ce roi des rois ; plus de cinq cents ambassadeurs représentaient les peuples vaincus ; et c'est là qu'un de ses fils lui fit présent de cent mille chevaux.

Gengis-Khan mourut en 1226 : ses états furent partagés entre ses quatre fils. Les Mongols de la Crimée, soumis par *Catherine II*, impératrice de Russie, descendaient des sujets de Gengis-Khan.

LECTURE. — L'*Orphelin de la Chine*, tragédie par *Voltaire*.

LES MAMELOUCKS EN ÉGYPTE. — *Mamelouck* signifie *esclave guerrier*, nom donné à une milice qui se rendit très puissante en Égypte et finit par y usurper l'autorité souveraine qu'elle conserva long-temps.

Il y a eu deux dynasties de Mameloucks en Égypte. Les premiers étaient des habitans de Kaptchak, qui, faits esclaves par les Mongols, furent vendus à des marchands de Syrie et menés en Égypte. Nodjemeddin, sultan Ayoubite, les acheta, fit élever les enfans avec beaucoup de soin dans la ville de Raoudah, située au bord de la mer, ce qui leur valut le nom de *Baharites* ou *marins*, et ensuite il en composa sa garde. Quelques uns d'entre eux parvinrent aux premières charges de l'empire, renversèrent du trône le sultan Almodan, dernier Ayoubite, et sur le refus de Louis IX alors captif, et qu'ils voulaient mettre à sa place, élurent Ibegh, un des leurs, qui rendit la liberté au roi de France. Les Mameloucks Baharites possédèrent l'Égypte durant 126 ans, jusqu'en 1382 qu'ils furent chassés par les Mameloucks *Circassiens* ou Borgites. Ceux-ci restèrent maîtres du royaume jusqu'à *Sélim Ier*, qui fit pendre leur sultan *Touman Baïs*, et réduisit l'Égypte en province de l'empire turc en 1517.

LES MONGOLS A LA CHINE. — 1280. Les Mongols, conduits par *Octaï*, s'emparèrent de toute la Chine. Ce prince avait été ministre des finances sous Gengis-Khan, et onze mois après sa mort il s'était fait proclamer grand-khan. Il commença la vingtième dynastie des empereurs chinois qui se maintint jusqu'au 14e siècle.

LES OTTOMANS DANS L'ANATOLIE. — Les *Seldjoucides* avaient pris à leur solde des peuples du *Turkestan* dont une milice particulière s'était établie au nord de l'Asie-Mineure, et avait pour capitale *Brusa* ou *Prusa*.

A l'approche de Gengis-Khan, ils s'étaient dispersés; un de leurs émirs ou chefs descendit dans l'Asie-Mineure, et fonda un Etat qui existe encore, et qui renferme une par tiede l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

C'est d'*Osman* ou d'*Othman* que descendent les Turcs d'aujourd'hui. Son fils *Orkan* agrandit ses Etats et conquit même une partie de la Thrace. *Amurat Ier* fit d'Andrinople le siége de son empire, et créa les janissaires, qui étaient les meilleures troupes de la Turquie, et que *Mahamoud II* a détruits.

14e SIÈCLE.

CARACTÈRE. — Perfectionnement de la nationalité. — Importance que commence à prendre le peuple dans les affaires; esprit d'émancipation et de liberté manifesté par des révoltes ou des associations. — Continuation de la décadence de la papauté.

ÉVÉNEMENS.

FRANCE. — 1302. Première convocation des états-généraux. — 1307. Abolition des Templiers. — 1328. Prétentions d'Edouard sur la France. — Philippe de Valois. — 1350. Jean II. — 1356. Bataille de Poitiers. — 1363. Seconde maison de Bourgogne. — 1357. Etats Généraux. — 1358. La Jacquerie. — 1364. Charles V le Sage. — 1366. Les grandes Compagnies.

ANGLETERRE. — 1307. Règnes d'Edouard II et d'Edouard III. — 1399. Avènement de la rose Rouge ou des Lancastres, sous Henri IV.

ALLEMAGNE. — 1256. La bulle d'Or sous l'empereur Charles IV.

ESPAGNE. — 1350. Pierre-le-Cruel, roi de Castille. — 1347. Pierre-le-Cruel, roi d'Aragon.

POLOGNE. — 1386. Les Jagellons en Pologne; établissement du christianisme.

ITALIE. — 1312. Règne de Jeanne Ire. — 1347. Rienzi, tribun de Rome.

PORTUGAL. — 1279-1325. Communes. — 1357. Pierre-le-Justicier. — Inès de Castro. — 1383. Maison d'Avis, sous Jean II.

SUISSE. — 1308. Confédération helvétique.

ÉCOSSE. — 1370. Les Stuarts sur le trône d'Ecosse. — 1393. Edouard Baillot et David Bruce.

ÉTATS DU NORD. — 1397. Union de Calmar; Marguerite de Valdémar.

ASIE. — 1310. Les chevaliers de Saint-Jean à Rhodes. — 1336. Tamerlan. — 1360. Etablissement des Turcs en Europe.

ÉGLISE. — 1312. Pontificat de Clément VI. — 1378. Grand schisme d'Occident.

DÉCOUVERTES. — 1306. *Découverte de la boussole.* — *Papier de linge.* — 1321. *Usage de la poudre à tirer.* — 1330. *Notes de musique.* — 1338. *Armes à feu.* — 1346. *Canons.* — 1360. *Art de tirer les métaux.* — 1360. *Eau-de-vie.* — 1360. *Épingles.* — 1370. *La Bastille.* — 1372. *Usage des bombes.* — 1380. *Cartes à jouer.*

COUP D'ŒIL SUR LE QUATORZIÈME SIÈCLE.

Ce siècle est l'expression du premier mouvement politique qui s'opère dans les états; il y a eu de grands essais d'organisation tentés en Europe, mais ils échouèrent tous. La société n'était pas assez avancée pour se prêter à l'unité; tout était encore trop local, trop spécial, trop étroit, dit M. Guizot, trop divers dans les existences et les esprits. Il n'y avait ni intérêts généraux, ni opinions capables de dominer les intérêts et les opinions particulières. Les esprits les plus hardis n'avaient aucune idée d'administration, ni de justice vraiment publiques. Il fallait évidemment qu'une civilisation très active, très forte, vînt d'abord mêler, assimiler, broyer, pour ainsi dire, ensemble tous les élémens incohérens; il fallait qu'il se fît d'abord une puissante centralisation des intérêts, des lois, des mœurs, des idées; il fallait, en un mot, qu'il se créât un pouvoir public et une opinion publique. Les siècles suivans devaient continuer ce grand travail.

AGRICULTURE, INDUSTRIE.

L'Angleterre commençait à sentir l'importance de l'agriculture ; elle s'appliqua à perfectionner ses belles laines ; ce pays avait déjà de si beaux troupeaux, qu'Edouard III (1377) en envoya un à Alphonse, roi de Castille, comme un riche présent ; les *mérinos* d'Espagne datent de cette époque.

La chimie avait trouvé la manière de décomposer les chiffons en une espèce de bouillie, avec laquelle on pouvait fabriquer du *papier ;* un nommé *Pax*, de Padoue (1301), appela la mécanique à son secours, pour établir dans cette ville une manufacture de papier, montée en grand.

Jean Kemp, porta le premier, en Angleterre, l'art de fabriquer les draps fins (1326-1327), et de cette époque date aussi la naissance des armes à feu.

La haute mécanique inspirant Valcy-Fort, abbé de Saint-Alban, dans ce même pays, il construisit une horloge sur les bases fixes et positives du calcul et des mathématiques ; mais ce fut en France que fut offerte en 1380, à Charles V, la première *montre* ou *pendule* de *poche*. L'Angleterre acquérait de nouvelles richesses en industrie ; les toiles ne se fabriquaient alors que dans le Brabant, mais en 1336 des tisserands étant venus s'établir à York, et plus tard (1386), une compagnie s'étant formée à Londres pour la fabrication des toiles des *Pays-Bas*, ce travail resta depuis naturalisé en Angleterre.

L'Angleterre commençait à battre monnaie (1314). Les villes Anséatiques étaient le centre où se réunissaient tous les courtiers des divers produits de la Flandre ; Venise était aussi un comptoir célèbre, et cette ville, qui seule avait le droit de commercer en Egypte et en Syrie, était alors la plus riche d'Europe (1345), rivale de Florence. Sa fortune était plus solide, parce qu'elle ne la devait pas à la circulation des billets de crédit.

C'est à cette même époque, en 1345, que date l'établissement de la banque de Gênes ; toutes les autres vinrent beaucoup plus tard. Tel était enfin le mouvement commercial de cette époque, que les Chinois eux-mêmes sortaient de chez eux et portaient les productions de leur industrie jusque dans le golfe Persique et dans la mer Rouge.

La chimie tourne ses applications vers les arts utiles. La première fonderie de *canons* a lieu en Angleterre (1327) et en France (1338) ; cependant les effets de la poudre étaient bien connus antérieurement ; il en fut de cette découverte comme de celle de la *boussole ;* il serait difficile d'indiquer le premier inventeur de la boussole, et le temps précis où a été faite cette précieuse découverte. Il paraît qu'en Chine elle était connue antérieurement au 14e siècle, mais qu'elle ne consistait qu'en une pierre d'ai-

mant suspendue sur l'eau, au moyen d'un liége. Quoi qu'il en soit, on a des preuves incontestables qu'en Europe les marins provençaux faisaient usage de cet instrument dans leur navigation. Cependant le perfectionnement de la boussole est dû à un citoyen d'*Amalfi*, nommé *Flavio Gioja;* il en divisa le cercle en trente-deux parties par rapport aux trente-deux vents, et fixant l'aiguille aimantée sur le pivot, il la préserva des déviations occasionnées par les secousses de la mer.

La boussole contribua aux progrès étonnans de la navigation et du commerce des Européens à la fin du 15e siècle. Dans celui-ci, on prévoit déjà les changemens importans qui vont naître de la découverte de cet instrument; la navigation est encore bornée à la mer Méditerranée, à la Baltique et aux côtes de l'Océan; mais déjà on essaie de longer les côtes d'Afrique.

Les peuples de l'Europe, à cette époque, étaient accablés sous des fléaux; des nuées de sauterelles et plusieurs années de mauvaises récoltes avaient produit une famine épouvantable à laquelle succéda une peste apportée, disait-on, de l'Orient en Italie par des vaisseaux génois; plus d'un million de pèlerins s'étaient rendus cette année à Rome, pour y recevoir des absolutions à l'occasion du jubilé papal. Un grand nombre mourut sur le retour, et ce terrible fléau fut apporté dans toute l'Europe par les survivans, et enleva deux cinquièmes de sa population. Pour remédier à ces malheurs, des fanatiques instituèrent l'ordre des *Flagellans,* qui parcouraient l'*Allemagne* et la *France*, et vinrent inviter le pape Clément, à Avignon, de se joindre à cet acte méritoire; le pape non seulement refusa, mais il en fit brûler plusieurs. On accusa les juifs d'avoir empoisonné les sources et d'avoir ainsi causé la peste. La protection du pape et de quelques rois ne put les sauver tous; les préjugés à cette époque étaient plus forts que la puissance temporelle et spirituelle.

Développement.

FRANCE.

Philippe III, le Hardi (1270-1285), qui avait accompagné son père au siége de Tunis, lui avait succédé; son règne sert de complément à celui de son prédécesseur et forme la transition à une nouvelle période. On y voit le développement de la puissance royale pour la réunion définitive du comté de Toulouse (1271) et la punition d'une tentative de révolte de la part du comte de Foix (1272). On y trouve aussi le premier exemple d'une charte d'anoblissement

en faveur d'un roturier; mais en même temps une ordonnance déclarait que les nobles seuls avaient droit à la chevalerie.

Philippe-le-Bel ouvrit un des siècles les plus féconds en transformations sociales, et lui-même fut une nouveauté; il connut la raison d'Etat et commença la conversion du vassal en sujet. Son gouvernement est le premier organisé depuis les Romains, et il donna naissance à l'esprit de la monarchie absolue.

L'unique pensée de ce gouvernement était l'argent, parce que Philippe sentait que c'était par l'argent seul qu'il pouvait atteindre son but, en épuisant les autres et en se fortifiant lui-même. Aussi tous les actes de son règne tendent-ils à s'en procurer : l'expulsion des Juifs, l'abolition des Templiers, la convocation des États, l'altération des monnaies, et même l'établissement du parlement sédentaire. L'avidité de l'or donna naissance à l'*alchimie*. C'est au charbon qu'on demanda d'abord des richesses; ensuite au diable, puis à l'homme, c'est-à-dire au Lombard et au Juif qui avaient alors le monopole du commerce. Ceux-ci prêtaient à un taux exorbitant, et exigeaient pour gagner le corps de l'emprunteur. Le règne de Philippe-le-Bel peut se résumer en deux mots : *confiscation*, *exaction*.

Les règnes des trois frères de Philippe-le-Bel sont remplis par des embarras financiers qui donnèrent lieu à de fréquentes convocations des états-généraux. Sous Louis X le Hutin, Enguerrand de Marigny, surintendant des finances, fut pendu, condamné par une commission de barons. Ainsi la justice semble reculer et être moins avancée que dans les *Établissemens* de saint Louis. Les serfs furent aussi affranchis dans tous ses domaines, moyennant certaine somme par tête, et cet acte devint le signal de l'émancipation de la masse du peuple.

LECTURE. — *Histoire de France*, par Michelet.—Capefigue.

Abolition de l'ordre des Templiers. — L'ordre des *Templiers* avait été établi à Jérusalem en 1118, par plusieurs gentilshommes français qui firent vœu de chasteté et d'obéissance entre les mains du patriarche, et promirent d'employer leurs biens et leur vie au service et à la défense de la Terre-Sainte. Le roi Beaudouin II leur assigna un logement dans le Temple, d'où ils furent appelés *Templiers*. Ils firent de belles actions sous les rois de Jérusalem, et acquirent de grandes richesses dans tous les royaumes de l'Europe; mais ces grands biens les perdirent. Bientôt l'orgueil, la fierté, l'indépendance, l'esprit du monde, le luxe et les plaisirs de la table eurent infecté tout l'ordre. On les accusa, sous le règne de Philippe-le-Bel, des crimes les plus atroces, des excès les plus épouvantables, et ils furent tous arrêtés en un seul jour par tout le royaume; ce fut un ordre secret qui fut exécuté le 15 octobre 1307. Au premier interrogatoire qu'on fit subir aux cent quarante chevaliers, il n'y en eut que trois qui nièrent absolument les crimes qu'on leur imputait; mais on ajoute, pour infirmer ces aveux, qu'ils ont été extorqués par la violence, et que la plus grande partie des chevaliers révoquèrent leurs confessions, et soutinrent qu'on les leur avait arrachées à force de tourmens. Quoi qu'il en soit, cinquante-neuf, parmi lesquels il y avait un aumônier du roi, furent livrés en France au bras séculier. On les conduisit hors de la porte Saint-Antoine, dans un champ voisin de l'abbaye du même nom, où ils furent brûlés vifs et à petit feu, en 1309. On leur avait promis la vie s'ils avouaient. La plupart, pour échapper aux tortures inouïes qu'ils enduraient, avouèrent tout ce qu'on voulut; mais on les avait trompés, et tous périrent. Il y en eut neuf à Senlis et un grand nombre en différens endroits de la France, qui souffrirent ce cruel tourment avec fermeté. Enfin, le 22 mars 1312, le pape Clément V, dans un concile tenu à Vienne, donna une bulle qui cassait, supprimait et annulait

l'ordre militaire du Temple, et cet ordre demeura pour toujours proscrit et aboli.

Le 18 mars de l'an 1314, Jacques de Molay, grand-maître de l'ordre, fut brûlé sur la place Dauphine, avec Gui, dauphin d'Auvergne et commandeur d'Aquitaine ; ils citèrent, dit-on, le roi et le pape au tribunal de Dieu, Philippe IV dans l'année, et Clément V dans quarante jours. Ils moururent l'un et l'autre à l'époque fixée par cet ajournement.

On disposa ensuite de leurs biens en faveur des chevaliers de Saint-Jean, dévoués à la défense des saints lieux, et qui venaient de donner de nouvelles preuves de leur zèle par la conquête de l'île de Rhodes. Cet ordre semble vouloir se reproduire aujourd'hui ; mais, comme tant d'autres, il s'éteindra insensiblement.

LECTURE.—La tragédie des *Templiers*, par M. Raynouard.

Première convocation des états-généraux.—La première convocation des états-généraux eut lieu en 1302, sous Philippe-le-Bel. Cette réunion eut lieu le 28 mars dans l'église de *Notre-Dame*, à Paris. On avait élevé dans cette église un trône pour le roi ; il avait près de lui le comte d'Evreux, son frère, le comte d'Artois, son cousin, les ducs de Bourgogne, de Bretagne, de Lorraine, les comtes de Hainaut, de Hollande, de Luxembourg, de Saint-Pol, de Dreux, etc. Les évêques étaient très peu nombreux. Les députés du peuple occupaient en grand nombre un des côtés de l'Église ; ils présentèrent à genoux une supplique au roi. Les premiers états furent clos le 10 avril, mais les affaires restèrent dans la même situation. On les assembla de nouveau le 23 juin 1303 à Paris, puis en 1308 à Tours, et de nouveau le 29 juin 1314, afin d'obtenir de la nation des subsides. Cette fois l'assemblée se tint dans la cour du palais où l'on avait élevé une estrade très étendue. Le prévôt des marchands de Paris promit un aide de la part de sa ville, et son exemple fut

suivi par les députés des autres villes; mais la plupart de ces assemblées nationales tournèrent beaucoup plus souvent au profit du pouvoir qu'à l'avantage des citoyens, car leur rôle se réduisit fréquemment à voter des subsides et rien de plus. Il y eut jusqu'à Louis XVI 33 tenues d'états-généraux.

5 sous Philippe-le-Bel.—2 Sous Philippe-le-Long. —2 sous Philippe VI.—5 sous Jean II.—1 sous Charles V.—3 sous Charles VI.—6 sous Charles VII.—2 sous Louis XI.—2 sous Louis XII.—3 sous François II et Henri III.—2 sous Louis XIII et Louis XVI. —Total 33.

DÉVELOPPEMENT.

Le roi, placé dans une position difficile, et par les exigences de Boniface VIII et par les Flamands, et surtout par le besoin d'argent, se décida à réunir les députés des trois ordres de la nation.

Jusqu'ici nous avons vu le peuple d'abord serf et vilain, soumis à un seigneur, sans aucun droit civil ni politique, puis s'émancipant en membre de la commune, et recouvrant avec la liberté les droits du citoyen. Maintenant son importance s'est accrue, il s'est rendu nécessaire aux rois, et nous allons le voir se mêler au gouvernement de l'État dont jusqu'alors il avait été constamment éloigné et exercer enfin quelques droits politiques. Pour la première fois depuis les premiers rois de la seconde race, il apparaît dans une assemblée de la nation, et, sous le nom de tiers-état, se trouve appelé à former un troisième ordre qu'on ne connaissait pas encore, et qui un jour dominera les autres.

Déjà dans la lettre qu'il écrit au pape, il se montre plus éclairé que la noblesse, plus ferme que le clergé, et soutient dignement les droits du trône et les libertés de la nation envers le pouvoir spirituel. Cependant son rôle est encore humble, de peu d'importance, et se réduit au vote des impôts et au droit de pétition, c'est-à-dire d'adresser au roi des doléan-

ces qui sont rarement écoutées. Il est encore obligé de s'attacher au trône, son abri naturel contre les deux autres ordres qui le jalousent et ne manqueraient pas l'occasion de le soumettre, ou du moins de lui ôter son influence.

Quant à l'influence générale des états-généraux, elle fut plus indirecte que directe, moins dans le présent que dans l'avenir. Sans rien de fixe ni de régulier, « ils furent, dit M. Guizot, un pis-aller politique pour le peuple comme pour les rois; pis-aller pour les rois quand ils n'avaient pas d'argent; pour le peuple quand le mal était devenu si grand qu'on ne savait plus quel remède y appliquer.» Lorsque la royauté se fut organisée, fut devenue assez forte pour dominer les trois ordres, ou bien elle se passa des états-généraux, ou si un moment de crise la forçait à les convoquer, elle eut toujours soin de les tenir en laisse; si la nécessité exigeait quelques concessions, ces concessions ne furent que momentanées, et bientôt elle reprit le dessus et recouvra tout ce qu'elle avait perdu. Aussi voyons-nous ces assemblées, le plus souvent insignifiantes, devenir quelquefois terribles; mais leur domination n'est que passagère, leur colère s'éteint avec la crise qui les a enhardies, et aucune de ces mesures qui ont agi sur la société, aucune réforme vraiment importante n'est émanée de leur sein. Elles n'ont eu réellement qu'un effet moral; elles ont été une protestation contre la servitude politique, la proclamation de certains principes qui devaient plus tard être appliqués, passer dans les faits et valoir au peuple français sa liberté et l'exercice de sa souveraineté.

Les états-généraux ne furent jamais convoqués régulièrement; tenus plusieurs fois sous un règne, plusieurs autres règnes se passaient sans qu'ils le fussent de nouveau; le caprice ou le besoin des rois en décidait. Cependant leur existence, bien ou mal assurée, se perpétue jusqu'à Louis XIII (1614). Ce n'est que deux cents ans après qu'ils reparaissent

avec un éclat inouï. Alors le tiers-état, tout-puissant, a la haute main, il détruit la puissance politique de ses anciens adversaires, et domine à son tour la noblesse et la royauté.

La dernière assemblée des états-généraux s'ouvrit à Versailles le 5 mai 1789, après une interruption de 175 ans. Elle se composa de 1214 membres, et formait la réunion nationale la plus nombreuse et la plus imposante qu'on ait vue jusque là ; il y avait 308 ecclésiastiques, 285 députés de la noblesse et 621 députés du *tiers-état*.—Le 17, les membres du *tiers-état*, après avoir vérifié les pouvoirs de toutes les députations, « se déclarent la seule réunion légitime, « et se constituent immédiatement en activité sous le « nom d'*Assemblée nationale.* » Il ne faut pas se le dissimuler cependant, les *états-généraux* ont eu la vertu de maintenir dans les esprits les droits à la liberté, mais ils ne sont jamais entrés dans l'organisation politique; ils n'ont jamais atteint le but pour lequel ils avaient été formés : *la fusion en un seul corps des sociétés* diverses qui se partageaient le pays.

LECTURE. — *Histoire des États-géneraux*, par Charles Naudet.

Philippe VI de Valois. — Charles IV étant mort sans enfans, le trône appartenait de droit à Philippe de Valois, son parent ; mais Edouard III, roi d'Angleterre, prétendait à la couronne comme fils d'Isabelle, sœur du dernier roi. Les Etats annulèrent ses prétentions en vertu de la loi salique interprétée pour la première fois à l'avènement de Philippe-le-Long par les États, qui déclarèrent qu'au royaume de France femme ne succède pas, malgré les maximes du droit féodal, d'après lequel presque tous les grands fiefs tombaient de *lance en quenouille*, et Philippe de Valois fut reconnu roi en 1328. — D'heureux évènemens signalèrent le commencement de ce règne. Le monarque, qui protège le comte Louis, combat les Flamands en personne, et les force à tomber aux

genoux de leur souverain, après les avoir vaincus à *Cassel*. Mais Robert d'Artois ayant perdu au tribunal de Philippe un procès contre la duchesse de Bourgogne, ce prince invite l'Angleterre à seconder sa vengeance ; le Flamand *Artewell*, brasseur de bière, dont le crédit est sans bornes dans sa patrie, montre à Edouard III ses compatriotes prêts à soutenir ses prétentions.

Bientôt la guerre éclate entre la France et l'Angleterre ; la marine anglaise triomphe à la *journée de l'Écluse*; Édouard entre en France, s'avance sans obstacle jusqu'à Paris ; repoussé par l'armée française, il passe la Somme ; mais la malheureuse bataille de Crécy, en 1346, fait perdre à la France environ trente mille hommes. Il paraît que ce fut à cette bataille que pour la première fois les Anglais firent usage de l'artillerie.

Le siège de Calais suit cette bataille (1347); les assiégés, commandés par Jean de Vienne, se défendent pendant onze mois ; réduits à l'extrémité, ils demandent à capituler ; c'est alors qu'eut lieu l'admirable dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de quatre de ses parens. Ils allaient être décapités, lorsque la reine Philippine se jette aux pieds d'Édouard III et désarme sa colère. Pendant que l'heureux Édouard cueillait des lauriers dans les champs de Crécy, Philippine de Flandre en avait fait une ample moisson dans l'Ecosse, où elle avait gagné une grande bataille, et elle arrivait en ce moment pour épargner à son mari une cruelle action. Enfin une trève de trois ans est conclue. Cependant la France éprouva des malheurs intérieurs ; les impôts se multiplient et le tribut qui s'élève sur l'eau et le sel est imaginé par Philippe. Les droits de la couronne et de l'état, défendus avec fermeté par *Cugnière* contre les usurpateurs du clergé, sont trahis par un roi ou timide, ou superstitieux. Cependant, la couronne acquit, sous ce règne, le Dauphiné, qu'Humbert *aux blanches mains* donna au roi, à condition qu'il de-

viendrait l'apanage du fils aîné des rois de France, qui porterait le nom de Dauphin. Jean II, le Bon, plus faible que son père, augmenta encore les maux de sa patrie. Des coups d'autorité frappés imprudemment sur le comte d'Eu, et sur Charles d'Evreux, roi de Navarre, les deux premières têtes de l'état, lui aliènent le cœur de la noblesse, et les révoltes continuelles qu'occasionnent ces rigueurs achèvent de bouleverser la France. Le prince de Galles, digne fils d'Édouard III, et son rival de gloire, poursuit les succès de l'Angleterre. Jean marche contre lui à la tête de 80,000 hommes et rencontre à *Poitiers* ce prince qui n'en a que 8,000. — Là se livre la fameuse bataille où les Anglais se servant de toutes les ressources du génie, renversent, avec une poignée de soldats, l'armée française à *Maupertuis* près de Poitiers. — Le prince Noir fait le roi de France prisonnier, l'emmène à Bordeaux, et de là à Londres. La première noblesse de France périt dans cette bataille.

LECTURE.—La tragédie du *Siége de Calais*, par *Dubelloy*.— Les chroniqueurs, Froissart, par M. Lévi.

La Jacquerie. — Pendant la captivité du roi, de violens troubles s'élèvent en France. Charles-le-Mauvais, sorti de prison, se met à la tête des révoltés : Etienne Marcel, prévôt des marchands, et Robert Lecocq, évêque de Laon, le secondent et entreprennent de le nommer roi. Charles de Navarre assiégeait Paris, qu'on se disposait à lui livrer. Jean Maillard, capitaine des gardes, sauve la ville en immolant Marcel. Le Dauphin y rentre en triomphe. Pendant que Paris était ainsi agité, les provinces étaient ravagées par les *jacques* (nom de mépris que l'on donnait aux paysans) qui brûlaient les châteaux. Le malheureux traité de Brétigny et le retour du roi ramenèrent un peu de calme dans le royaume.

Considérée politiquement, la *jacquerie* fut un mouvement national contre l'invasion anglaise, et un des

premiers effets de l'affranchissement des serfs sous Louis-le-Hutin; elle apprit aux paysans qu'ils pouvaient se battre aussi bien que les seigneurs, et leur donna la conscience de leur force. Les *compagnies franches* que Duguesclin mena en Castille, et contre les Anglais, étaient toutes composées de *jacques* ou paysans réunis spontanément en corps. De là datent nos armées nationales; car après les désastres de Crécy, Poitiers et Azincourt, il ne resta plus de nobles pour défendre la patrie. C'est après ces désastres qu'il faut placer l'extinction de la première aristocratie et l'apparition d'une nouvelle noblesse, de même que la seconde noblesse franque s'était montrée après la bataille de Fontenay.

LECTURE. — Les *guerres civiles*, dans les *Esquisses historiques* de l'auteur.

Charles V, le Sage. — Jean mourut à Londres où il était allé remplacer son fils, le duc d'Anjou, otage fugitif d'Édouard. Charles V, qui avait gouverné le royaume pendant la captivité de son père, rendit le peuple heureux par un règne plein de sagesse. Après avoir vaincu les états pendant sa régence, il négligea de les convoquer sous son règne, et les remplaça par une espèce d'assemblée composée de prélats, de nobles et d'officiers municipaux, afin d'obtenir un simulacre d'autorisation pour la levée des impôts. On les verra reparaître rarement; la couronne, qui avait éprouvé leur force, en eut peur, et c'est le *parlement* qui usurpera le pouvoir politique qui leur échappe pour quelque temps. Bertrand Duguesclin, chevalier breton, vainquit le roi de Navarre, qui n'avait pas cessé ses hostilités. Charles lui accorda la paix, protégea les lettres, le commerce, et fonda la bibliothèque royale. Ce fut la gloire de ce règne d'avoir eu en même temps le prince le plus sage et le général le plus habile. Charles V institua les *lits de justice*, où furent admis les grands officiers, quelques prélats, des députés de la bourgeoi-

sie et de l'Université; ce fut aussi ce prince sage qui fixa la majorité des rois à quatorze ans.

L'ordre que les sages mesures de Charles V avaient rétabli fut de nouveau troublé sous son successeur (1380-1422). Pendant que les princes du sang, oncles du roi mineur, se disputaient le pouvoir, les états généraux firent quelques tentatives pour reprendre l'autorité qui leur échappait. Le duc d'Anjou, qui avait obtenu la régence, en profita pour piller le trésor royal et pour lever des taxes arbitraires malgré la résistance des états. Ces abus du pouvoir firent éclater l'insurrection parisienne des *maillotins*, qui ne fut réprimée que par la force des armes. L'oppression s'étendit sur toute la France ; une taille générale fut imposée au royaume, sans que le clergé et la noblesse fussent exceptés. Le roi, parvenu à la majorité (1388), essaya de gouverner, en éloignant ses oncles et en choisissant des ministres plus populaires.

Le connétable *Olivier de Clisson* eut une grande part à la direction des affaires. Le peuple avait l'espoir d'être soulagé, lorsque la démence du roi plongea le pays dans de nouveaux malheurs (1392) et le livra aux guerres civiles causées par la révolte des maisons d'Orléans et de Bourgogne, qui se disputaient le pouvoir en trompant le peuple. La haine des deux factions trouva un aliment dans la conduite imprudente d'Isabeau de Bavière, épouse de l'infortuné Charles VI.

L'assassinat du duc d'Orléans (1407), frère du roi, tué par les ordres de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, mit le comble à l'animosité des deux partis, et accrut la puissance du dernier de ces ducs, qui recherchait la popularité. Le comte d'Armagnac, connétable de France, devint le chef de la ligue qui se forma contre Jean-sans-Peur.

Toute la France se divise en deux camps, que la reine trahissait tour à tour. La guerre étrangère vint se joindre à ces calamités (1415) ; le pays écrasé

d'impôts, fut livré à la fureur des factions et aux attaques des Anglais. Le duc de Bourgogne fut poignardé sur le pont de Montereau, par Tanneguy-Duchâtel (1419); sa mort mit fin aux négociations entamées par le dauphin Charles. La reine, alliée à Philippe-le-Bon, hâta la conclusion du traité de Troyes (1420), qui enleva au Dauphin la succession au trône, et fit passer le sceptre à Henri V, roi d'Angleterre, époux de Catherine de France. La capitale fut ouverte aux Anglais. A la mort de Charles VI (1422), précédée de celle de Henri son gendre, Henri de Lancastre, encore au berceau, fut proclamé roi de France sous la régence du duc de Bedford, son oncle, tandis que Charles VII, errant sur les rives de la Loire, confiait le sort de la couronne à la fidélité et à la bravoure d'un petit nombre de partisans.

1366.—*Les grandes Compagnies*. Ces grandes compagnies étaient un mélange de toutes les nations, mais la plupart Anglais, Gascons et Bretons, ces derniers en petit nombre; ce ramas de brigands était redoutable et redouté; ils ravageaient tout sur leur passage, et la France souffrait alors tellement de leurs déprédations, qu'à cette époque ils avaient fait, de la Guyenne à la Champagne, une vaste plaine de ruines. Ce qui exaspérait le plus les Français contre les *grandes Compagnies*, c'est qu'on y comptait beaucoup d'Anglais : pour s'en débarrasser, on traita avec eux et on leur proposa d'aller à la croisade : ils refusèrent. Licenciées par l'Anglais, repoussées de l'île de France, de la Normandie, de la Bretagne, de l'Aquitaine, ces bandes refluèrent sur le centre; elles se promenaient par le Berri, le Limousin, etc. — Cependant quelques-unes allèrent en Alsace et furent massacrées; mais la grande masse s'écoula vers l'Espagne ayant à sa tête Duguesclin. Passant par Avignon, ces aventuriers, dont l'armée se grossissait sur la route, rançonnèrent le pape; de là ils allèrent en Aragon, demandant le passage et les vivres; enfin, dans ce siècle, on les trouve partout, et souvent combattant les

uns contre les autres ; ils disparaissent au 18e siècle.

LECTURE.—*Les Armagnacs et les Bourguignons* dans notre *Histoire de France ; — Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante.

ANGLETERRE.

CONQUÊTE DE L'ÉCOSSE PAR ÉDOUARD Ier. — L'ancienne race des rois d'Ecosse s'étant éteinte avec *Alexandre III*, on vit paraître une foule de prétendans qui se contestèrent les droits au trône : parmi eux on distinguait *Jean de Bailleul*, Français d'origine, et *Robert Bruce*, de famille anglaise. *Edouard Ier*, roi d'Angleterre, qui songeait à soumettre l'Ecosse, s'offrit pour arbitre, et *Bailleul* fut choisi, parce qu'il consentait à être vassal de l'Angleterre.

Le nouveau roi ayant senti toute la lâcheté de son procédé, et indigné des mauvais traitemens d'Edouard, se révolta et fut vaincu ; c'est alors qu'Edouard fit transporter en Angleterre le sceptre et la couronne d'Ecosse, et particulièrement la pierre fameuse *du destin*, sur laquelle se faisait l'inauguration du roi, et d'où, suivant le préjugé populaire, dépendait la destinée de la monarchie. Mais il restait un défenseur à l'Ecosse : Guillaume Wallace, simple gentilhomme, soulève ses compatriotes et chasse tous les Anglais qui ne conservent que la seule ville de Berwick ; mais la fortune l'abandonne dans sa glorieuse entreprise : trahi par plusieurs grands jaloux, il est vaincu et livré aux Anglais qui le font mourir. Les Ecossais ne se rendent point encore et trouvent un autre défenseur dans Robert Bruce : ce héros, après des alternatives de succès et de défaites, régna glorieusement sur les Ecossais, et mérita le titre de *Bon-Robert.*

Au règne brillant et sage d'Edouard Ier, succéda celui d'Edouard II, en 1307. Ce prince se laissa gouverner par ses favoris, Gaveston et Spencer. Les barons indignés, excités par sa femme Isabelle et par Mortimer, se soulevèrent contre lui, le forcèrent à résigner sa couronne, et l'enfermèrent dans le château de Berkley. Là on le fit mourir en lui enfonçant un fer chaud dans les entrailles, à travers un tuyau de corne, afin qu'il n'en restât pas de trace. Edouard II était âgé de quarante-deux ans. Le règne sage et glorieux de son fils, Edouard III, dont nous avons parlé plusieurs fois dans ce siècle, sauva l'Angleterre. Ce fut lui qui établit l'ordre de la Jarretière, resté un des cinq grands ordres de l'Europe. Dans une fête, Alix, comtesse de Salisbury et dame du roi, laissa tomber le ruban bleu qui attachait le bas de chausse qu'on portait alors ; Edouard le releva, et quelque temps après institua l'ordre de la Jarretière. C'est à cette occasion qu'on grava sur les monnaies anglaises : *Honni soit qui mal y pense.*

AVÉNEMENT DES LANCASTRE. — Richard II, fils du prince *Noir*, s'étant fait détester pour sa tyrannie, fut détrôné par Henri de Lancastre, son cousin-germain, qui prit le titre de *Henri IV*. Ce prince ne fut pas indigne du trône qu'il avait usurpé sur les York. Plusieurs révoltes qui s'élevèrent furent comprimées avec vigueur. Percy, comte de Northumberland, chef des mécontens unis aux Ecossais, fut vaincu à la sanglante bataille de Shrewsbury, l'archevêque d'York condamné à mort et exécuté, les *Lollards* condamnés au feu. Ce prince mourut en 1413, laissant pour successeur *Henri V* son fils, l'un des plus grands rois de l'Europe.

WICLEF. — Jean Wiclef, né en 1324 à Wiclef, bourg de la province d York, indigné des concussions de la cour de Rome et de la dissolution du clergé, protégé par le duc de Lancastre et par la princesse de Galles, se mit à demander la réforme ecclésiastique et à prêcher contre les abus de la puissance papale. Grégoire XI, qui voyait la suprématie du saint-siége compromise par le nombre de partisans que se faisait ce nouvel apôtre, prit l'alarme et le fit citer devant le tribunal de l'archevêque de Cantorbéry et de l'évêque de Londres qui le renvoyèrent en lui faisant promettre de garder le silence. Il éleva de nouveau la voix à l'époque du schisme, attaqua même la puissance des princes temporels, excita un soulèvement de paysans qui eut les plus fâcheux résultats. Il s'en prit ensuite au dogme ; condamné par le concile de Londres, il refusa de se rétracter et mourut hérétique le 2 décembre 1384. Le concile de Constance condamna de nouveau ses erreurs, et ordonna que son corps serait déterré et ses os brûlés ; ce qui fut exécuté.

LECTURE. — *Histoire des variations*, par Bossuet. — Règne de *Robert Bruce* dans Walter Scott (*Histoire d'Ecosse*).

ALLEMAGNE.

BULLE D'OR. — L'empire allemand, que nous avons vu troublé par les dissensions intestines, depuis le 12e siècle jusqu'au milieu du 13e, époque à laquelle *Rodolphe* fut appelé au trône, ne fut pas plus tranquille sous ses successeurs, *Adolphe de Nassau* (1291), *Albert Ier* (1298 à 1308). Ce dernier ne fut heureux, ni en Bohême, dont il voulait assurer la possession à sa famille à la mort de *Wenceslas*, fils d'*Ottokar*, né en *Misnie*, et où au mépris de toute justice, il prétendait faire valoir les droits acquis, disait-il, par Adolphe de Nassau, ni surtout en Suisse où, par ambition, ce prince voulut augmenter son patrimoine aux dépens des communautés libres. *Louis de Bavière* (1314-1347), prince doué de grandes qualités, fut le dernier empereur dont les Italiens reconnurent l'autorité (1328) ; mais l'empire prit une forme un peu plus stable sous Charles IV de Luxembourg, roi de Bohême, petit-fils de Henri VII. Il fit à Nuremberg (1356) cette fameuse constitution appelée *bulle d'or* ; le jurisconsulte Bar-

thole la rédigea. Cette base principale de la constitution germanique est appelée *bulle d'or* à cause du sceau d'or qu'on nommait *bulla* dans la basse latinité; on voit aisément par là pourquoi les édits des papes sont appelés bulles. Le style de cette charte se ressent de la barbarie du siècle. On commence par apostropher les sept péchés mortels; on y prouve la nécessité des sept électeurs par le chandelier à sept branches de l'Apocalypse (Révélation de saint Jean).

Par cette loi, loi fondamentale ·

1° Le nombre des électeurs est fixé à sept;

2° On assigne à chacun d'eux une charge à la couronne;

3° On règle le cérémonial de l'élection et du couronnement,

4° On établit des vicariats;

5° Les électorats sont déclarés indivisibles;

6° On confirme aux électeurs tous les droits de la souveraineté, appelée souveraineté territoriale;

7° Le roi de Bohême est placé à la tête des électeurs séculiers.

On voit que cette bulle, tout en posant des limites au pouvoir royal et à celui des États, et en mettant un frein à l'anarchie féodale, fut néanmoins plus favorable à la puissance des électeurs qu'à l'autorité monarchique, et elle est la preuve que Charles sacrifiait la dignité impériale aux intérêts de sa famille et de sa couronne héréditaire de Bohême.

Cette loi de l'empire, conservée à Francfort, et écrite sur du vélin très propre, en très mauvais latin, avec un grand sceau ou bulle d'or au bas, fut faite en présence et du consentement de tous les princes, des abbés et même des députés des villes impériales, qui, pour la première fois, assistèrent à ces assemblées de la nation teutonique.

Pour donnner quelque idée du faste qui accompagnait la promulgation de la Bulle d'Or, il suffira de dire que le duc de Luxembourg, neveu de l'empereur, lui servait à boire; que le duc de Saxe, comme grand-maréchal, parut avec une mesure d'argent pleine d'avoine qu'il prit dans un gros tas devant la salle à manger : l'électeur de Brandebourg donnait à laver à l'empereur et à l'impératrice, et le comte palatin posait les plats sur la table.

Différens événemens sur le règne de Charles IV ont eu des résultats immenses, tels que la grande fédération de *la ligue anséatique*, qui faisait le commerce de presque tout l'univers; elle devint une puissance formidable; elle eut des flottes, des armées, et exerça sur tout le nord de l'Europe une influence que les empereurs les plus puissans n'avaient pu obtenir. Elle soutint la guerre contre les rois de Danemarck et de Suède, et les força de reconnaître son influence.

Charles IV ne songeait qu'à l'agrandissement de son patrimoine ; il réunit par des alliances et par des achats le haut Palatinat et le pays de Schweidnitz à son royaume de *Bohême* et de *Silésie*. Il réussit à faire couronner son fils *Venceslas* comme roi d'Allemagne, et mourut en 1378. Le règne de ce prince fut agité ; il protégea les Hussites et fut toujours en guerre avec le clergé ; ses accès de rage et ses vices révoltèrent ses sujets, qui l'arrêtèrent, le jetèrent dans une geôle où il subit tout ce que la captivité a de plus insupportable ; les Allemands le réclamèrent aux Bohémiens, mais leurs électeurs le déposèrent, et nommèrent à sa place *Robert*, comte Palatin, qui vécut 10 ans ; *Josse de Moravie*, cousin germain du malheureux Venceslas ; enfin *Sigismond*, son propre frère, qui n'avait jamais cessé de lui nuire (1410).

ESPAGNE.

PIERRE-LE-CRUEL, roi de Castille, né à Burgos le 30 août 1334, succéda, en 1350, à son père Alphonse XI. Il rendit son règne célèbre par ses cruautés. Il eut quelques démêlés avec Pierre IV, roi d'Aragon. Ses crimes excitèrent la révolte des grands de son royaume ; il crut pouvoir se mettre au dessus de leur ressentiment en faisant mourir Frédéric, son frère, don Juan, son cousin, et Blanche de Bourbon, son épouse, qu'il avait déjà fait jeter dans les fers, et dont le malheur avait touché les Castillans. Ces nouveaux crimes firent donner la couronne à Henri de Transtamare, frère naturel de Pierre. Réfugié en Guyenne, Pierre fut, en 1367, rétabli sur son trône par les Anglais ; mais, l'année suivante, Transtamare, avec l'aide de Duguesclin, vainquit son frère à Monteil et le tua. Il fut lui-même abandonné par ses sujets, et demanda des secours aux Maures.

PIERRE IV, roi d'Aragon, surnommé aussi le *Cruel*, succéda, en 1336, à son père Alphonse IV. Il ne se fit pas beaucoup plus aimer que celui dont nous venons de parler ; il se fit plutôt craindre de ses sujets, qui se portèrent à quelques révoltes dont le souverain triompha, mais non toujours sans peine. Malgré ces troubles, il s'unit aux rois de Castille et de Navarre pour combattre les Maures, et le fit avec succès. Les troubles de la Sardaigne, que son prédécesseur Jacques II avait enlevée aux Pisans, et ses démêlés avec Pierre de Castille, l'occupèrent aussi pendant une grande partie de son règne. Il avait su mettre à profit la rivalité des divers corps de l'Etat, et remporté une éclatante victoire sur les barons révoltés contre la royauté, sans pouvoir cependant la rendre absolue. Il avait été obligé de se soumettre à la censure du grand *Justiza*, magistrat populaire, juge des différends entre le roi et les Etats et des Etats entre eux. Toutefois il avait réussi à rétablir la paix, et l'on venait

de célébrer la cinquantième année de son règne, lorsqu'il mourut le 5 janvier 1387, âgé de soixante-huit ans. Jean, son fils aîné, lui succéda.

PORTUGAL.

COMMUNES.—C'est à la fin du 13e et au commencement du 14e siècle que remonte l'origine des communes en Portugal. Le roi Denys favorisa les associations communales en accordant des affranchissemens dans ses domaines. Ce fut lui qui fonda aussi l'Université de Lisbonne.

PIERRE Ier, roi de Portugal, né à Coïmbre, en 1320, fils et successeur d'Alphonse IV, monta sur le trône en 1357. Son premier soin fut de venger la mort de l'infortunée Inès de Castro, son épouse, qui avait été assassinée par les ordres de son père. Il donna des réglemens utiles, diminua les impôts : en un mot, il se fit aimer de ses sujets et mourut fort regretté, le 18 janvier 1367, à l'âge de quarante-sept ans. Son histoire, écrite par Fernand Lopez, a été publiée avec des augmentations par Joseph Péreira Bayam, prêtre de Lisbonne.

LECTURE. — Episode d'*Inès de Castro*, dans la *Lusiade* de Camoëns.

MAISON D'AVIS. — La descendance légitime des rois de Portugal issus d'Alphonse Henriquez vint à manquer avec dom Ferdinand, fils et successeur du roi dom Pédro. Ce prince avait une fille unique, nommée Béatrix, née d'une alliance criminelle avec Eléonore Tellez de Mendès qu'il avait enlevée à son époux. Désirant faire succéder à la couronne cette princesse, il la maria dès l'âge de onze ans, à Jean, roi de Castille, en assurant le trône au fils qui naîtrait de cette union, et en substituant à ce fils le roi de Castille, son gendre. Ferdinand étant mort immédiatement après ce mariage, dom Juan, son frère naturel et grand-maître de l'ordre d'Avis, profita de l'aversion que les Portugais avaient pour les Castillans, et s'empara de la couronne dont il dépouilla la reine douairière. Le roi de Castille voulut alors mettre le siége devant la ville de Lisbonne; mais ayant échoué, les Etats de Portugal, assemblés à Coïmbre, donnèrent le trône à dom Juan, qui remporta la victoire sur les Castillans et contribua par sa fermeté à consolider le pouvoir royal. Ce fut lui qui donna le signal des conquêtes portugaises en Afrique par la prise de Ceuta.

ITALIE.

RÈGNE DE JEANNE Ire.—La première maison d'Anjou, issue de Charles, frère cadet de saint Louis, était sur le trône

de Naples. La reine Jeanne Ire, fille de Robert, roi de Naples, se voyant sans enfans, adopta un prince cadet de sa maison, Charles Durazzo, lui fit épouser sa nièce, et le désigna pour son successeur. Ce prince ingrat, dévoré du désir de régner, prit les armes contre la reine, poussé par le pape Urbain VI contre lequel Jeanne s'était prononcée en faveur de Clément VII, et qui l'avait déposée. C'est alors que Jeanne adopta Louis Ier, frère puîné de Charles V, roi de France et fondateur de la seconde maison d'Anjou. Mais Charles, s'étant rendu maître de Naples et de la personne de la reine, la fit mourir et se maintint sur le trône contre son adversaire, Louis d'Anjou, qui ne recueillit de la succession de la reine Jeanne que le seul comté de Provence qu'il transmit à ses descendans, avec ses prétentions au royaume de Naples.

Jeanne Ire avait été mariée à André de Hongrie, qu'elle haïssait. On le trouva assassiné; elle prit pour nouvel époux Louis de Tarente, soupçonné de ce meurtre. Louis de Hongrie marcha contre elle pour venger la mort de son frère. Jeanne fut obligée de se réfugier en Provence ; elle recouvra néanmoins sa capitale. Son second mari et un troisième qu'elle prit étant morts, elle en épousa un quatrième. Ce fut elle qui vendit Avignon à Clément V.

RIENZI, TRIBUN DE ROME.—1348. Depuis que le pape Clément V avait transféré le saint-siége à Avignon, l'Italie était dans l'anarchie la plus complète. Le premier empereur d'Allemagne qui voulait passer les monts pouvait renouveler les prétentions de Charlemagne et des Othons : c'est ce qui arriva. Secondé des Colonne, l'une des familles romaines les plus nobles, Henri VII, de la maison de Luxembourg, se rendit maître de Rome et y établit un gouverneur. Louis de Bavière, qui lui succéda, fut déposé par le pape Jean XXII. L'empereur, accompagné de Castracani de Lucques, convoqua à Rome une assemblée dans laquelle il privait le pape de tout bénéfice; mais les troubles recommencèrent à Rome au départ de Louis. La reine de Naples, Jeanne, vendit Avignon au pape en 1348, et les pontifes y restèrent jusqu'en 1371 : c'est ce que les Italiens appellent la *captivité de Babylone*. Pendant ce temps, les Romains s'étaient choisi pour tribun Nicolas Rienzi, homme éloquent, hardi, persuasif, et par conséquent capable des grandes choses qu'il entreprit : il régna quelques mois d'une manière absolue, se fit craindre, respecter des souverains de l'Europe, et osa citer à sa barre les deux empereurs rivaux : il s'intitulait *chevalier candidat du Saint-Esprit; sévère et clément libérateur de Rome ; zélateur de l'Italie, amateur de l'univers et tribun auguste*. Il voulait renouveler l'ancienne république sous le nom de *Bon Etat*, et déclara que tous les peuples d'Italie étaient libres et citoyens romains ; son règne fut court. Rienzi finit comme les Gracques qu'il avait pris pour modèles. Obligé de fuir une première fois et de se cacher, il reparut à Rome pour

en chasser un successeur, le tribun Baroncelli, et y ressaisir son autorité. Puis une émeute populaire le renversa de nouveau. Livré au pape Clément VI, il fut fait sénateur par son successeur Innocent, qui le jugeait propre à ses desseins, et tomba assassiné par la faction des familles patriciennes et surtout par les *Colonne*, qui étaient à la tête du parti gibelin.

LECTURE. — Portrait de *Rienzi* (*Cours de littérature*); tragédie de *Rienzi*.

POLOGNE.

LES JAGELLONS EN POLOGNE. — Depuis le dixième siècle, la maison de Piast avait régné glorieusement en Pologne, lorsque Edwige, l'un des derniers rejetons de cette famille, fut élue reine de Pologne, à condition qu'elle prendrait un mari de l'aveu de la nation; elle épousa Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui réunit ses états à la Pologne. Jagellon, qui était idolâtre, se fit baptiser et prit le nom de Ladislas. Son fils, Ladislas II, qui lui succéda, monta sur le trône à l'âge de neuf ans. Il battit en personne les Turcs; les Hongrois lui offrirent la couronne; mais ayant rompu le traité conclu avec le grand-seigneur, il renouvela la guerre et fut tué à peine majeur, à la célèbre bataille de Warna.

Les élections laissèrent le trône dans sa famille : elle donna un des plus grands rois à la Pologne, Sigismond, qui vainquit les Russes, les Valaques, les Prussiens, mais qui eut la douleur de voir la Bohême, la Hongrie, la Silésie, tomber, par un mariage, entre les mains de la maison d'Autriche. Il vécut jusqu'à quatre-vingts ans; son fils lui succéda, et mourut sans descendans mâles; en lui, s'éteignit la race masculine des *Jagellons*, en 1572.

SUISSE.

CONFÉDÉRATION HELVÉTIQUE.— GUILLAUME TELL. —De tous les pays de l'Europe, celui qui avait conservé le plus la simplicité et la pauvreté des premiers âges, c'était la Suisse. Si elle n'était pas devenue libre, elle n'aurait pas de place dans l'histoire du monde. Un ciel triste, un terrain pierreux et ingrat, c'est là tout ce que la nature a fait pour les trois quarts de cette contrée. Cependant on se disputait la souveraineté de ces rochers, avec la même fureur qu'on s'égorgeait pour avoir le royaume de Naples et l'Asie-Mineure.

Albert, archiduc d'Autriche, étant parvenu à l'empire et voulant composer une principauté pour un de ses fils, sollicitait les trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwalden de reconnaître la souveraineté de sa maison. Ces pays, qui jouissaient

sous la protection de l'empire d'une heureuse liberté, refusèrent de livrer leur indépendance. Alors des gouverneurs sévères y furent envoyés, et abusèrent de leur pouvoir.

Un bailli d'Uri, nommé *Gessler*, s'avisa d'un genre de tyrannie ridicule et horrible. Il fit mettre, dit-on, un de ses bonnets au haut d'une perche sur la place publique, et ordonna qu'on saluât le bonnet sous peine de la vie. Un paysan, nommé Guillaume Tell, ne salua point le bonnet; le gouverneur le condamna à être pendu, et ne lui donna sa grace qu'à condition que le coupable, qui passait pour un archer très adroit, abattrait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils; le père, tremblant, tira, et fut assez heureux pour abattre la pomme. Gessler, apercevant une seconde flèche sous l'habit de Tell, lui demanda ce qu'il en prétendait faire : *Elle était destinée pour toi*, dit le Suisse, *si j'avais blessé mon fils.*

Les Suisses, indignés, prirent la résolution de secouer un joug si tyrannique. Trois paysans des trois cantons opprimés formèrent la conjuration de *Rütli*, et le 1er janvier 1308 fut témoin du courage et vit naître l'indépendance de la Suisse. *Melchtal*, *Stauffacher* et *Walter Furst* furent les premiers fondateurs de la liberté helvétique. Les trois cantons se liguèrent d'abord pour dix ans et soutinrent leur indépendance les armes à la main. La victoire de *Morgarten* fut suivie de la ligue de *Brumen* conclue à perpétuité et qui est la base du système fédératif de la Suisse. La bataille de *Sempach*, illustrée par la mort héroïque d'Arnould de Winkelried, ainsi que l'appui des maisons de Luxembonrg et de Bavière, cimentèrent l'union des Suisses et augmentèrent le nombre des cantons. Lucerne adhéra à la ligue en 1332 et conserva son gouvernement démocratique; Zurich en 1350; obtinrent le second rang, Glaris, Zug, Berne, de 1350 à 1353. La longue trêve de Zurich, conclue avec l'Autriche en 1389, garantit les droits respectifs de la confédération et de la maison d'Hapsbourg. La ligue de Brumen fut renouvelée en 1393.

OBSERVATIONS.

La tentative républicaine, faite vainement dans le midi de la France par les Albigeois, réussit mieux dans les montagnes de la Suisse. Là, le théâtre était fort étroit; il n'y avait à lutter que contre un souverain étranger. La lutte fut soutenue avec courage. La noblesse féodale suisse s'allia en grande partie avec les villes; puissant secours qui altéra cependant la nature de la révolution qu'il soutint, et lui imprima un caractère plus aristocratique et plus immobile qu'elle ne semblait devoir le porter.

LECTURE.— *Guillaume Tell* (*Cours de littérature*). Quelques passages de la tragédie de Schiller.

ÉCOSSE.

LES STUARTS AU TRONE D'ÉCOSSE. — David Bruce, fils du grand Robert, fut long-temps retenu en Angleterre par Edouard III, son beau-frère, qui battit plusieurs fois les Ecossais sans pouvoir les dompter. Son neveu, Robert II, fils de Gauthier-Stuart, grand-sénéchal, et de Marguerite-Bruce, lui succéda, et avec lui la maison des Stuarts monta sur le trône d'Ecosse; elle s'y maintint jusqu'à l'époque (1603) où ce royaume fut réuni à l'Angleterre à la mort d'Elisabeth, par l'avènement de Jacques VI, fils de Marie-Stuart. On a remarqué que la plupart des rois de cette famille furent malheureux.

1° Jacques Ier, après avoir été dix-huit ans prisonnier en Angleterre, mourut assassiné par la main de ses sujets.

2° Jacques II périt à vingt-neuf ans, dans une bataille contre les Anglais.

3° Jacques III fut tué par les révoltés.

4° Jacques IV est tué à la bataille de Floddon.

5° Marie-Stuart, après une captivité de dix-huit ans, a la tête tranchée en Angleterre.

6° Charles Ier, petit-fils de Marie, vendu par les Ecossais et jugé par les Anglais, périt sur un échafaud.

7° Jacques II, fils de Charles Ier, est chassé de son royaume, et va mourir en France à Saint-Germain-en-Laye.

ÉTATS DU NORD.

UNION DE CALMAR.—MARGUERITE DE VALDEMAR, surnommée la Sémiramis du Nord. Cette princesse, descendant des rois de Danemarck, épousa le roi Hacquin de Norwége. Dans la suite, les seigneurs suédois, pour s'affranchir de la tyrannie d'Albert de Mecklembourg, offrirent la couronne de Suède à Marguerite; celle-ci vainquit Albert à la bataille de Falkœping et devint maîtresse des trois royaumes du Nord. Pour en consolider l'union, elle assembla à Calmar une diète générale et fit jurer à tous les députés le maintien de la réunion des Etats du Nord. Cet acte, approuvé par les Etats, en consacrant l'union des trois royaumes, réservait néanmoins à chacun sa constitution, son sénat et sa législation particulière. Il ne produisit pas les heureux effets qu'on devait en attendre, parce qu'il y avait trop d'élémens de discorde dans cette confédération et pas assez de force dans le pouvoir chargé de la maintenir. Aussi la verrons-nous se dissoudre dès le siècle suivant.

ASIE.

CHEVALIERS DE SAINT-JEAN A RHODES. — Ils s'emparèrent de l'île sur les Turcs ; leur grand-maître, Foulques de Villaret, s'y établit. L'ordre prit le nom de Rhodes, comme depuis, en 1530, il prit celui de Malte, lorsqu'il s'empara de cette île.

TAMERLAN DANS L'INDE ET DANS LA PERSE. — Tamerlan, roi des Mongols, descendant de Gengis-Khan, soumet l'Inde, la Perse, l'Arménie, s'avance jusqu'en Russie ; il va porter la guerre en Turquie, défait le sultan Bajazet à Ancyre (Asie-Mineure, aujourd'hui Angora), et s'empare de ses Etats. Tamerlan meurt peu de temps après ; la puissance des Mongols s'éteint avec lui ; une petite portion de ce vaste empire reste sous la domination du grand-mogol (dans les Indes) ; Babour, petit-fils de Tamerlan, l'avait fondé.

LES TURCS EN EUROPE.— Othman avait jeté sur les côtes de la mer Noire les fondemens du second empire turc ; Orkan, son fils, fondateur de la milice des janissaires, étendit ses conquêtes jusque sur la Chersonèse de Thrace. Amurat Ier, successeur d'Orkan, disciplina la milice des janissaires, formée par son prédécesseur. Il tourna ensuite ses forces contre les chrétiens, en Asie et en Europe ; la soumission de l'Arménie lui coûta peu d'efforts. Il avait auparavant pénétré en Europe et s'était emparé d'Andrinople, où il fixa le siége de son empire. Amurat ayant été tué à la bataille de Cossova, Bajazet Ier continua l'œuvre de son frère, remporta la victoire de Nicopolis sur Sigismond de Hongrie, soumit la Servie et la Bulgarie, assiégea Constantinople et ne fut arrêté que par Tamerlan qui le fit prisonnier.

GRAND SCHISME D'OCCIDENT.—Après la mort du pape Grégoire XI, qui avait transporté à Rome le siége pontifical, les cardinaux se trouvèrent forcés d'élire Urbain VI ; mais ensuite ils révoquèrent cette nomination et élurent de nouveau Clément VII, qui se fixa à Avignon ; dès lors l'Eglise fut divisée, et le grand schisme d'Occident prit naissance. Urbain VI, ce vieillard austère, avait sévi avec vigueur contre les abus qui s'étaient glissés dans le clergé. Les prélats mécontens avaient donc élu le cardinal Robert, dernier rejeton de l'ancienne famille des comtes genevois ; il prit Avignon pour sa résidence. L'Angleterre et l'Allemagne se déclarèrent pour Urbain, la France reconnut Clément. — La fête du Saint-Sacrement fut instituée par le premier, à cause de onze mois de sécheresse.

HUSSITES, hérétiques de Bohême, ainsi nommés, de Jean Huss, disciple de Wiclef et brûlé vif par ordonnance du concile de Constance (1415).—Sans nier la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie, les hussites ont les

mêmes opinions que les calvinistes contre le pape et les prêtres. Ils célébraient la fête du martyre de Jean Huss, le 8 juillet, et rejetaient la messe que cet apôtre avait toujours dite. Pendant vingt ans la guerre des *hussites* ravagea l'Allemagne, et rendit célèbres les noms de Zisca et de Procope leurs chefs. Ils se mêlèrent ensuite dans les guerres des luthériens. *Ferdinand II* les chassa de Bohême ; ils se réfugièrent en Pologne, et là ils s'unirent en 1750 dans le synode de *Sandomir* avec les *luthériens* et les *zwingliens* de Pologne, quoique la confession fût différente.

15e SIÈCLE.

SIÈCLE DES DÉCOUVERTES.

CARACTÈRE. — Partout la royauté domine et devient absolue ; l'unité politique et administrative s'établit, et les lettres renaissent dans l'Occident.

ÉVÉNEMENS.

FRANCE. — 1420. Traité de Troyes. — 1429. Jeanne d'Arc, à Orléans. — 1438. Pragmatique-sanction. — 1472. Siége de Beauvais. — 1477. Charles-le-Téméraire.

ANGLETERRE. — 1452. Guerre des Deux-Roses. — 1485. Avènement des Tudors.

RUSSIE. — 1462. Iwan Wasiliewitz.

ALLEMAGNE. — 1415. Les Hussites. — 1438. Règne d'Albert II d'Autriche.

HONGRIE. — 1444. Bataille de Varna. — 1458. Mathias Corvin.

TURQUIE.—1400. Bataille d'Ancyre.—1453. Prise de Constantinople par Mahomet II. — 1468. Mort d'Alexandre-le-Grand.

ESPAGNE. — Réunion des royaumes d'Aragon et de Castille. — 1494. Etablissement de l'Inquisition en Espagne. — 1492. Les Maures chassés.

ITALIE. — 1400. Maison des Médicis à Florence. — 1451. Maison des Sforce à Milan. — 1480. Guerre d'Italie sous Charles VIII, Louis XII et François Ier.

ÉTAT DE L'ÉGLISE depuis Boniface VIII. — Etat du mahométisme.

DÉCOUVERTES. — 1435. *Imprimerie à Paris.* — *Peinture à l'huile.*—1460. *Gravure sur cuivre.*— *Première manufacture de soie.*—1474. *Première opération de la pierre.*—1495. *Usage de l'algèbre.* —1414. *Arquebuse.* — 1440. *Carrosse.* — 1449. *Chapeaux de feutre.*— 1462. *Livres imprimés.*— 1463. *Feux d'artifice.* — 1486. *Découverte du Cap de Bonne-Espérance.* —1492. *Découverte de l'Amérique.* — 1493. *Bulle d'Alexandre VI.*— 1498. *Vasco de Gama.* — 1500. *Alvarez Cabral.*

Développement.

FRANCE.

Traité de Troyes. — Rien n'était plus affligeant que la situation de la France sous le règne de Charles VI. Durant la minorité du roi, les concussions du duc d'Anjou et la déprédation du trésor royal firent éclater l'insurrection parisienne des *Maillotins*, qui ne fut réprimée que par les armes ; l'oppression s'étendit sur toute la France, et les états firent en vain quelque tentatives pour reprendre l'autorité qui leur échappait. La démence du roi, qui devenu majeur avait d'abord essayé de rétablir l'ordre et la paix, plongea la France dans de nouveaux malheurs. Deux factions, celle des Bourguignons et des Armagnacs (Orléanistes), qui se disputaient la régence, partageaient la cour, et mettaient le trouble dans le royaume. Jean-sans-Peur, oncle du roi, fit assassiner à Paris, Louis, duc d'Orléans, propre frère de Charles VI ; il fut assassiné lui-même sur le pont de Montereau, sous les yeux du Dauphin (depuis Charles VII). Les Anglais profitèrent de ces divisions pour recommencer la guerre. Henri V, roi d'Angleterre, gagna la fameuse bataille d'Azincourt, en 1415, à la suite de laquelle il fit la conquête de la Normandie. On vit alors un funeste changement : Isabeau de Bavière abandonna le parti d'Orléans et son fils le Dauphin, pour se jeter dans la faction des Bourguignons. Philippe-le-Bon, fils de Jean-sans-Peur,

décidé à venger la mort de son père, dont il accusait le Dauphin, se ligua avec l'Angleterre, et Isabeau eut l'indignité de suivre son exemple. Par le traité de paix conclu à Troyes (1420), il fut arrêté que Catherine de France, fille de Charles VI, épouserait Henri V, et qu'à la mort du roi, la couronne passerait au roi d'Angleterre et à ses enfans, à l'exclusion du Dauphin qui fut déclaré déchu de ses droits au trône, et exclu du royaume. Henri V mourut, heureusement pour les Français, à la fleur de l'âge (1422), et sa mort fut suivie de près de celle de Charles VI. Alors Henri VI, fils de Henri V et de Catherine de France, fut proclamé roi d'Angleterre et de France : il établit sa résidence à Paris, et eut pour régens ses deux oncles, les ducs de Bedfort et de Glocester ; de son côté, le Dauphin se fit proclamer roi, sous le nom de Charles VII ; il ne possédait plus guère que le Berri.

Jeanne d'Arc. — Le comte de Dunois, fils naturel du duc d'Orléans, et le connétable de Richemond, aidèrent Charles VII à conquérir son royaume, et lui firent mériter le surnom de Victorieux ; mais la célèbre Jeanne d'Arc fut le principal agent de cette conquête. Simple bergère, elle alla à Chinon annoncer au roi que le ciel la destinait à le faire sacrer à Reims ; ce qu'elle exécuta en effet, après avoir complètement vaincu les Anglais à Orléans. Prise par eux au siége de Compiègne (Oise), elle fut brûlée à Rouen, comme sorcière, en 1431. Bientôt les Anglais furent entièrement expulsés du royaume par Charles VII. De toutes leurs conquêtes il ne leur restait plus que la seule ville de Calais.

Pragmatique-sanction. — La pragmatique-sanction de Bourges en ratifiant les décrets du concile de Bâle, qui restreignaient la puissance papale, confirma les libertés de l'église gallicane. Elle rétablit l'élection des évêques, et abolit les impôts levés sur le clergé sous le nom d'*annates* et de *réserves.*

Elle arrêta l'abus des appels à la cour de Rome, et multiplia les cas d'*appels comme d'abus* des tribunaux ecclésiastiques à la juridiction royale. Suspendue par Louis XI, qui voulait mettre le pape dans ses intérêts, elle fut entièrement abolie par le concordat de François Ier avec Léon X, en 1516.

Lecture. — *Détails sur Jeanne d'Arc.—Histoire de France*, de Michelet. — *Chronique* de Jean Chartier. — *Histoire de Charles VII.*

OBSERVATIONS.

Il faut remarquer que le règne de Charles VII prépara et fit pressentir celui de Louis XI. Tous les matériaux étaient prêts, Louis les mit en œuvre, et, par sa politique habile et profonde, fit tourner au profit de la royauté ce qu'aurait pu, sous un roi moins habile et plus faible, s'approprier la démocratie déjà si forte et si entreprenante sous les trois successeurs de Philippe de Valois. L'établissement de la milice permanente et la levée d'une taille perpétuelle pour subvenir à l'entretien des troupes sans l'intervention des Etats frayait la voie à la monarchie absolue. Le parlement, qu'en l'absence de ces mêmes Etats le peuple regardait comme son protecteur, gagnait en considération et en puissance, et déjà prétendait au droit d'examiner les ordonnances royales et de refuser l'enregistrement : le procès du duc d'Alençon lui fournit le moyen de s'arroger les droits d'une cour des pairs. Mais Charles VII, qui voyait ses empiétemens, l'éloigna de l'administration en créant le conseil d'Etat, qui depuis devint le conseil exécutif, lui fit perdre ainsi sa haute influence sur la direction des affaires et le réduisit à quelques doléances dont la royauté puissante ne fit aucun cas. La féodalité, sous le nom de *praguerie*, rébellion de quelques princes du sang et d'une partie de la noblesse, chercha à recouvrer quelques-uns de ses droits; mais détruite dans les guerres précédentes, elle n'était plus assez forte et fut réprimée avec énergie. Louis XI lui portera le dernier coup, et il ne restera plus en face que la royauté et le peuple.

Siège de Beauvais sous Louis XI. — Charles VII s'était laissé mourir de faim dans la crainte d'être empoisonné par son fils, qui lui succéda sous le nom de Louis XI. Fils et père cruel et méfiant, mais ferme en ses desseins, Louis accrut considérablement le pouvoir royal, en diminuant l'autorité des possesseurs de grands fiefs, dont plusieurs périrent sur l'échafaud ; de sorte que le peuple, plus heureux quand il n'a qu'un seul maître, vit son sort

amélioré sous ce règne si fatal aux grands. Rusé et cruel, il opéra de grandes choses avec de petites gens, et prit ses ministres et ses conseillers parmi les hommes du peuple, souvent de la plus basse extraction. Ce n'est pas qu'il ménageât beaucoup le peuple lui-même, car souvent il fit jeter à l'eau dans un sac *la jeune liberté bourgeoise;* cependant, le peuple, tout en le méprisant, lui restait attaché, parce qu'en immolant l'aristocratie il flattait la passion démocratique contre laquelle elle avait si long-temps lutté. La ruse et la corruption furent toujours ses armes, et obligé de combattre la féodalité qui voulait relever encore la tête sous le nom de *ligue du bien public*, et qui cette fois (les temps étaient changés) croyait devoir se cacher sous un nom populaire, il ne voulut la vaincre qu'en semant la division entre les ligueurs, et en violant la foi des traités. Il promettait tout, et quand le danger était passé, il ne tenait rien. Ce fut lui qui, aussi superstitieux que cruel, établit l'*angelus* en commémoration de la mort de son frère, le duc de Guyenne, à qui il avait été obligé de céder la Guyenne pour le détacher de la ligue, et qu'il est soupçonné d'avoir empoisonné. Mais c'est dans ses longues querelles avec Charles-le-Téméraire que se dévoile toute son astuce. Un jour elle manqua de lui être funeste; il avait poussé la fourberie jusqu'à se mettre entre les mains de son ennemi, et la tour de Péronne faillit avoir un Charles-le-Simple. Le duc de Bourgogne, après lui avoir rendu la liberté à de dures conditions, ravagea la Picardie pour se venger de la mauvaise foi de Louis, qui n'avait pas exécuté le traité, et vint mettre le siège devant Beauvais, héroïquement défendu par Jeanne Hachette et ses compagnes. Menacé par Edouard IV d'Angleterre, allié de Charles, il acheta la paix par le traité de Péquigny-sur-Somme, qui prit le nom de *trève marchande*, et continua dans l'intérieur du royaume son système de guerre contre toutes les libertés au profit du despotisme royal.

Sous son règne, l'Anjou et le Maine furent incorporés aux domaines de la couronne, qui fit encore l'acquisition de la Provence par la mort de Charles, neveu du roi Réné, et d'une partie de la Bourgogne par celle de Charles-le-Téméraire. C'est à lui qu'on doit l'établissement des postes et des courriers, dont il se servit, dit un auteur, comme d'un moyen d'espionnage et de haute police.

OBSERVATIONS

SUR LE RÈGNE DE LOUIS XI.

Le règne de Louis XI mérite d'être étudié spécialement ; c'est une des époques les plus mémorables de notre histoire. Une nouvelle impulsion est donnée à la politique et à la société, et les vices comme les qualités de ce roi, au nom duquel on est fort embarrassé d'ajouter une épithète, contribuèrent à l'établissement du nouvel ordre de choses et à faire sortir la France moderne de cette vieille France féodale qui, quoique abattue, luttait encore à terre et sur laquelle il posa un pied vainqueur ; de cette vieille France ignorante qui commençait, il est vrai, à s'éclairer un peu, mais qu'il lança d'un bras puissant dans la carrière de la civilisation et des lumières. On l'a appelé tyran, soit ; mais le fait est que sa tyrannie a été utile, et peut-être nécessaire, et qu'un prince du caractère de François Ier, par exemple, qui fût venu à cette époque, eût pu replonger la France dans les ténèbres et les désordres dont elle avait tant de peine à sortir.

Sous le point de vue politique, il acheva de détruire les élémens désordonnés de la féodalité et d'asseoir la monarchie triomphante sur les ruines de l'aristocratie. Son idée fixe, le travail constant de sa vie, fut en effet l'abaissement de la haute noblesse et la centralisation du pouvoir dans sa personne. Étudiez son règne ; tout ce qu'il fit en bien et en mal vient de cette préoccupation, tend vers ce but. Il visait, comme l'a dit l'histoire, à mettre *les rois hors de page*, et il y a réussi. Initié dans sa jeunesse, pendant qu'il était en révolte contre son père, aux secrets et aux intrigues des grands, il tourna contre eux leurs confidences quand il fut monté sur le trône, et s'en servit pour les déjouer ou les écraser. Il fut le créateur de la politique, qu'avant lui remplaçait la force, et il fit par les négociations ce qu'il n'aurait pu faire par les armes.

Sous le rapport social, il créa l'administration, les manufactures, les grands chemins et les postes, rendit permanens les offices de la judicature, songea à établir l'uniformité des coutumes et l'égalité des poids et mesures, introduisit et protégea l'imprimerie, dont on voulait punir les inventeurs comme *sorciers*, et qui devint un des plus puissans agens de la liberté du monde ; enfin, il sut fortifier le royaume à la fois par les armes et la poli-

tique, et mit la royauté en état de supporter les événemens du siècle suivant et même d'en triompher, en l'élevant au dessus de tout ce qui gênait sa marche ou interceptait son action. Ce fut lui qui le premier porta le titre de roi *très-chrétien*.

LECTURE. — Tragédie de *Louis XI*, par Casimir Delavigne; *Quentin Durward*, par Walter Scott; *Histoire de Louis XI*, par Duclos. — *Chroniques* de Philippe de Comines.

Charles-le-Téméraire à Grandson. — Charles-le-Téméraire, dernier duc de Bourgogne, irrité contre les Suisses qui s'étaient réunis à la France et à l'Autriche pour lui déclarer la guerre, profita de ce qu'ils étaient abandonnés par leurs alliés, et entra dans leur pays. Bientôt il s'empara du château d'Yverdun, défendu par une faible garnison bernoise; le château de Grandson résista plus long-temps, mais la trahison en ouvrit les portes au duc. Quoiqu'il eût accordé à la garnison une libre retraite dans la convention conclue avec elle, il la fit toute périr dans de cruels supplices. Saisis d'horreur à cette nouvelle, les confédérés, forts de vingt mille hommes, marchèrent sans hésiter sur Grandson, contre une armée trois fois aussi nombreuse. Au point du jour du 3 mars 1476, les soldats de Lucerne, de Schwitz et de l'Oberland bernois se montrèrent comme avant-garde dans les vignobles situés entre le lac de Neuchâtel et la chaîne du Jura. Après avoir fait leur prière, ils commencèrent l'attaque; les Fribourgeois et les Bernois avancèrent d'un pas ferme, conduits par un guerrier expérimenté, Jean de Hallwyl : cette avant-garde s'était déjà battue vaillamment pendant plusieurs heures, et beaucoup de sang avait coulé, lorsque le gros de l'armée confédérée parut sur les hauteurs à l'éclat du soleil du midi. Du haut des collines retentit le son éclatant du cor d'Unterwalden et le sombre mugissement du taureau d'Uri; on vit s'approcher les bannières flottantes de Zurich et de Schaffouse : « Quelles sont ces troupes? demanda le duc. — Ce sont les hommes devant lesquels l'Autriche a fui, répondit le

« duc d'Estain. — Malheur à nous! s'écria le duc, « une poignée de ces hommes nous a fatigués depuis « le point du jour jusqu'à cette heure : que devien- « drons-nous maintenant vis-à-vis de leur multitude? » La terreur s'empara bientôt de ses troupes ; en vain Charles s'opposa aux fuyards ; loin de pouvoir les arrêter, il fut entraîné par eux. Les Suisses, acharnés, les poursuivirent jusque fort avant dans la nuit ; le butin qu'ils firent fut immense, car le camp du duc de Bourgogne était presque un camp de plaisance et de luxe. Il essuya une nouvelle défaite à Morat, et trouva la mort sous les murs de Nancy. Avec lui s'éteignit la seconde maison de Bourgogne, qui avait brillé d'un si haut éclat et fait trembler les rois de France ; le duché fut réuni à la couronne. Marie, son unique héritière, épousa Maximilien d'Autriche, et lui porta en dot la Flandre et la Franche-Comté, qui devaient être plus tard un long sujet de guerres entre les empereurs et les rois de France.

Lecture. — Biographie de *Charles-le-Téméraire ; Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante. — *Chroniques* de Philippe de Comines.

ANGLETERRE.

Guerre des Deux-Roses. *Causes.* — La guerre civile des Deux-Roses, est l'événement le plus remarquable de l'époque la plus désastreuse de la monarchie anglaise. Nous avons vu Richard II, le dernier des Plantagenets, détrôné et remplacé par Henri de Lancastre, son cousin, descendant du troisième fils d'Edouard III. Richard, représentant de cette maison sous Henri VI, profita du mécontentement excité par l'incapacité du roi et la vanité de la reine, Marguerite d'Anjou, pour faire valoir ses prétentions ; telle fut l'origine de la guerre des Deux-Roses, *rose Rouge*, (maison de Lancastre), *rose Blanche* (maison d'York).

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE.

ÉDOUARD III (1377).

Le Prince noir (1399).	Lionel de Clarence (1368).	Jean de Gand.	Édouard d'York.
Richard II (1399).	Philippa (1381).	J. de Beaufort (1410).	Richard épouse Anne.
	Roger (1398)	J. de B. Marguerite de B. qui épouse Edmond Tudor.	R. Prétendant.
	Anne.	Henri VII (1485) épouse Élisabeth d'York.	R. III. Édouard IV.
			Édouard V.
			Élisabeth.
			Richard.

DÉVELOPPEMENT.

Appuyé par les communes et par le puissant comte de Warwick, Richard prit les armes et fit Henri prisonnier à la bataille de Saint-Alban, où périrent cinq mille royalistes avec le duc de Sommerset. Le courage de Marguerite, qui vainquit à Wakefield où périt Richard, rétablit Henri VI sur le trône; mais Edouard d'York soutint les prétentions de son père, s'empara de la couronne, la perdit par la défection de Warwick, offensé de la conduite imprudente du jeune roi, revint en Angleterre avec les secours de Charles de Bourgogne, gagna la bataille de Barnet sur Warwick qui y fut tué, celle de Tewkesbury, où Marguerite fut faite prisonnière, et le meurtre de Henri et de son fils lui assura le trône. A la mort d'Edouard IV, le duc de Glocester, Richard III, usurpa la couronne après avoir fait périr les enfans de son frère, s'aliéna l'esprit de ses sujets par sa cruauté et son despotisme, fut vaincu et tué à Bosworth par le duc de Richemond, Henri Tudor de

Lancastre qui réunit les droits des Deux-Roses en épousant Elisabeth, fille d'Edouard IV.

Conséquences. — Cette guerre dura trente-trois ans (de 1452 à 1485) pendant lesquels on dit qu'il périt près d'un million d'hommes, et environ quatre-vingts princes du sang royal; Jacques II, roi d'Ecosse, y trouva la mort. Cette querelle ne finit qu'avec la destruction des deux familles qui se disputaient le trône. Il y eut douze batailles rangées, parmi lesquelles nous distinguerons:

1° *Saint-Alban*, en 1455, dans le comté de Hartfort; le duc d'York la gagna sur Henri VI.

2° *Northampton* en 1460, où Warwick fait un massacre horrible des Lancastres.

3° *Wakefield*, 1460, où Marguerite d'Anjou est victorieuse; Richard y mourut ainsi que son second fils Rutland.

4° *St-Alban*, 1461, où Marguerite délivre Henri VI.

5° *Hexham*, 1461, dans le Northumberland, où Henri VI est fait prisonnier pour la troisième fois; Marguerite et son fils Edouard sont sauvés par des voleurs dans une forêt.

6° *Tewkesbury*, 1471, dans le Glocester, où s'éteignit la famille des Lancastre. Marguerite est prisonnière, et l'on massacre son fils Edouard qui avait épousé la fille de Warwick.

7° *Bosworth*, 1485 (Leicester), qui termine la guerre des Deux-Roses; Richard III y est tué.

Avènement des Tudors. 1485. — La maison des Tudors occupa le trône pendant tout le seizième siècle. Le règne de Henri VII fut troublé par les tentatives de quelques faux prétendans, soutenus par les Yorkistes. Il montra, comme tous les Tudors, une grande tendance au pouvoir absolu et fut secondé par un parlement vénal et servile. C'était en corrompant le jury et en encourageant la délation et l'espionnage que ses ministres se procuraient de l'argent, n'osant violer ouvertement le droit qu'avait

la nation de voter les impôts. Marguerite, fille de Henri, épousa Jacques IV, roi d'Ecosse, alliance qui amena dans la suite les Stuarts au trône d'Angleterre.

OBSERVATIONS.

La guerre des Deux-Roses, comme les guerres de France, ayant décimé la haute noblesse, fut favorable à l'accroissement de la royauté qui n'avait plus à redouter l'exigence de ces barons puissans et fiers qui en avaient obtenu tant de priviléges, et qui s'en servaient contre elle. Une nouvelle noblesse apparut comme en France après les journées de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, mais encore faible et timide, et n'osant réclamer l'héritage et les droits de celle qui avait succombé. Le peuple, d'un autre côté, fatigué de tant de secousses, avait besoin de repos, il se prêta de lui-même au joug et troqua par un consentement tacite, pour ainsi dire, une liberté agitée contre une tranquille servitude. Aussi faut-il reporter à l'avènement d'Henri VII l'origine de la monarchie absolue en Angleterre, monarchie dont le renversement devait jeter ce pays dans de nouvelles révolutions et lui coûter encore tant de sang.

A FAIRE. — Tableau généalogique *de la guerre des Deux-Roses*.

LECTURE. — *Histoire d'Angleterre*, par Lingard; *Histoire de Marguerite d'Anjou*, par l'abbé Leprévost. — *Rosemond*, Histoire des guerres civiles d'Angleterre. — *Horace Walpole*, Histoire du règne de Richard III.

RUSSIE.

IWAN III, WASILIEWITZ. — On peut dire que ce prince commença la grandeur de sa nation ; il doit être regardé pour ses grandes qualités comme le second fondateur de l'empire russe. Il profita des troubles qui agitaient les Tartares du Kapstchak, pour affranchir sa patrie d'un joug auquel elle était soumise depuis si long-temps, établit un despotisme nécessaire à la consolidation de l'unité de la Russie et fit alliance avec des princes puissans, afin d'affermir sa domination. Il rassembla aussi les lois dans un code, introduisit le commerce dans ses Etats, disciplina les troupes et porta le premier le titre de *czar*.

ESPAGNE.

RÉUNION DES ROYAUMES DE CASTILLE ET D'ARAGON par le mariage de *Ferdinand-le-Catholique*, héritier d'Ara-

gon, avec *Isabelle de Castille. Henri IV*, roi d'Aragon, étant mort, on plaça sa sœur Isabelle sur le trône, et la même année, Jean Ier, roi de Navarre et d'Aragon, mourut et laissa ses Etats à Ferdinand, de sorte qu'ils se virent maîtres d'une grande partie de l'Espagne; ils gouvernèrent néanmoins séparément leurs Etats. Ce fut quelque temps auparavant, dans les factions provoquées par la faiblesse d'Henri IV, que prirent naissance les *saintes hermandades*, compagnies levées par les villes contre les brigands qui infestaient alors la Castille. Sous Isabelle et Ferdinand elles furent un des plus puissans instrumens du pouvoir royal dans ses luttes avec la noblesse et le clergé.

L'INQUISITION EN ESPAGNE, établie par Ferdinand-le-Catholique. — L'Inquisition avait pour but la recherche des personnes suspectes d'hérésie : si elles en étaient convaincues, elles étaient punies d'une manière cruelle. L'érection de ce tribunal fut confirmée par une bulle du pape Sixte IV, qui donna aux rois de Castille la nomination des inquisiteurs. C'est à Séville que ces redoutables juges commencèrent leurs fonctions, et le dominicain *Torquemada*, qui avait persuadé à Ferdinand et à Isabelle d'établir ce tribunal dans leurs Etats, fut mis à leur tête. Il est bon de remarquer que l'Inquisition, en commençant, était plutôt politique que religieuse, destinée à maintenir l'ordre plutôt qu'à défendre la foi, et que Ferdinand s'en servit comme d'un instrument du pouvoir absolu. Pendant quatorze ans, il fit le procès à plus de quatre-vingt mille hommes, et en fit brûler quatre à cinq mille, avec l'appareil des plus augustes fêtes.

EXPULSION DES MAURES. — Les Maures ne possédaient plus que le royaume de Grenade; leur faiblesse était évidente, et leurs divisions intestines l'augmentaient encore. Ferdinand et Isabelle assiégèrent Grenade ; le siége dura neuf mois; au bout de ce temps, les Maures épuisés se rendirent (1492). On leur dicta des conditions rigoureuses; ils furent contraints de changer de religion ou de passer en Afrique. Quelques-uns, retirés dans les montagnes des Alpuxares, massacrerent les prêtres qu'on leur avait envoyés. Forcés de céder, ils achetèrent au poids de l'or la permission de se retirer ; cette spéculation enrichit beaucoup pour le moment le trésor du roi d'Espagne.

Ce fut pendant le siége de Grenade que le camp chrétien ayant été incendié, la reine Isabelle fit bâtir à sa place une ville, qui prit le nom de *Santa-Fé*. Ce fut aussi à la conquête de Grenade que commença à briller l'illustre Gonzalve de Cordoue.

ITALIE.

MAISON DES MÉDICIS A FLORENCE.—Après l'expulsion de Gauthier de Brienne, duc d'Athènes, qui avait été nommé capitaine du peuple, Florence resta long-temps dans une déplorable anarchie. C'est alors que s'éleva la famille des Médicis, issue du

sang plébéien, enrichie par le commerce, et qui avait su se concilier la faveur populaire. Jean de Médicis, alors chef de la famille, sans aucune fonction politique, sut exercer une haute influence, et devint le fondateur de la puissance de sa maison. Cosme de Médicis, son fils, donna des encouragemens aux savans et aux artistes, et mérita le titre de Père de la Patrie.

Tableau des Médicis. — *Généalogies* de l'auteur. (Voyez le 16e siècle pour les détails sur cette famille.)

MAISON DES SFORCE A MILAN. — Philippe, fils de Jean Galéas, étant mort, la famille des Visconti fut éteinte. Les Milanais rétablirent le gouvernement républicain ; mais, ayant donné quelque pouvoir à François Sforce, gendre du dernier roi, ce prince s'empara du duché, et commença une nouvelle dynastie.

GUERRES D'ITALIE

DEPUIS CHARLES VIII JUSQU'A FRANÇOIS Ier INCLUSIVEMENT.

(Durée : cinquante ans.)

Les causes des guerres entreprises en Italie par trois rois de France, Charles VIII, Louis XII, François Ier, sont au nombre de deux.

1° La donation du royaume de Naples et de Sicile à Louis XI, en 1480, par Charles d'Anjou, duc du Maine, neveu de Réné d'Anjou, et dernier prince de la deuxième maison d'Anjou ;

2° Les droits de Louis XII et de François Ier au duché de Milan par leur aïeule Valentine de Milan, fille de Galéas Visconti, duc de Milan, et femme de Louis Ier d'Orléans.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES SUR LE ROYAUME DE NAPLES.

Nous avons vu le royaume de Naples et de Sicile passer successivement aux Normands (douzième siècle), à la maison allemande de Hohenstaufen (douzième siècle), et à la maison d'Anjou-Capétienne (treizième siècle). Cette famille française régna jusqu'en 1483. Jeanne Ire nomma pour son héritier Louis Ier, frère puîné de Charles V, roi de France ; mais Charles Duras, cousin de cette princesse, la fit mourir et monta sur le trône. Louis d'Anjou ne recueillit de la succession que le seul comté de Provence, qu'il transmit à ses descendans avec la prétention

au royaume de Naples. La reine Jeanne II, fille et héritière de Charles Duras, nomma d'abord pour son héritier Alphonse V, roi d'Aragon, puis Louis III d'Anjou. A la mort de ce dernier, Réné d'Anjou, frère et héritier de ce prince (1435), prit possession du royaume; mais il en fut chassé par le roi d'Aragon, qui se fit donner, par le pape Eugène IV, l'investiture de ce royaume pour son fils naturel Ferdinand, tige d'une branche particulière des rois de Naples.

Réné laissa le royaume de Naples dont il n'était plus que le titulaire au comte du Maine, son neveu, qui, en mourant, le légua par testament à Louis XI et à ses successeurs.

OBSERVATIONS

SUR LE DUCHÉ DE MILAN.

Nous avons vu les Visconti s'emparer du gouvernement de Milan (quatorzième siècle), et Jean Galéas, arrière-petit-fils de Mathieu Visconti, obtenir de l'empereur Wenceslas, moyennant une forte somme, d'être déclaré duc de Milan, lui et tous ses descendans. Les Visconti régnèrent jusqu'en 1450 (jusqu'à Philippe-Marie), où ils furent remplacés par les Sforce, dans la personne de François Sforce, époux de Blanche-Marie, fille naturelle du dernier des Visconti. C'est alors que Louis XII fit valoir ses droits, qui dérivaient du contrat de mariage entre Louis, duc d'Orléans, grand-père de Louis XII, et Valentine de Milan, fille légitime de Jean Galéas. Ce contrat portait qu'au défaut de mâles issus de Jean Galéas, ce duché passerait à Valentine et aux enfans issus de son mariage.

DÉVELOPPEMENT.

Pendant près d'un demi-siècle, une impulsion irrésistible entraîna au delà des Alpes tous les peuples de l'Occident, comme autrefois ceux du Nord. Les calamités furent presque aussi cruelles, mais le résultat fut le même; les vainqueurs furent élevés à la civilisation des vaincus.

Impatient de faire valoir les droits dont il a hérité de la maison d'Anjou, sur le royaume de *Naples*, Charles VIII apaise, à force d'argent, la jalousie du roi d'Angleterre; rend le Roussillon à Ferdinand-le-Catholique; à Maximilien, l'Artois et la Franche-Comté; il n'hésite pas à sacrifier trois des plus fortes barrières de France. La perte de quelques provinces importe peu au conquérant futur du royaume de Naples et de l'empire d'Orient!

Louis-le-More, alarmé des menaces du roi de Naples, dont la petite-fille avait épousé son neveu, *Jean Galéas*, se détermine à soutenir son usurpation avec le secours des Français; mais il était loin de savoir quelle puissance il attirait dans l'Italie. Une armée

formidable, composée de Français, de Basques, de Bretons, de Suisses, d'Allemands, descendit du Mont-Genève en septembre 1494. La guerre fut inexorable : les Français massacraient régulièrement tous les prisonniers.

A l'approche des Français, les vieux gouvernemens d'Italie s'écroulent d'eux-mêmes. *Pise* se délivre des Florentins, *Florence* des Médicis; Alexandre VI se cache dans le château Saint-Ange. Il livre en tremblant le frère de Bajazet II, Zozime, à Charles VIII, qui croit en avoir besoin pour conquérir l'Orient; mais il le livre empoisonné. Alphonse II se sauve dans un couvent de Sicile, laissant son royaume à son jeune fils, *Ferdinand II,* abandonné à San-Germano. La populace de Naples pille son palais.

Les Français achèvent la conquête du royaume avec une facilité merveilleuse, et, comme le dit un historien, sans autre peine que d'envoyer leurs fourriers devant eux pour marquer leurs logemens. Bientôt les Turcs voient flotter les fleurs de lis à Otrante, et les Grecs achètent les armes. Cependant, Charles VIII mécontenta les Napolitains qui, eux-mêmes, mécontentèrent les Français; ces derniers, toujours extrêmes dans leurs projets, avaient oublié l'Orient; ils étaient impatiens de revoir la France.

Bientôt une ligue universelle s'était formée contre Charles VIII; il se hâta de regagner la France, craignant d'être enfermé dans le royaume qu'il était venu conquérir. En redescendant les Apennins, il rencontra à *Fornoue* l'armée des confédérés, forte de *quarante mille hommes;* les Français n'étaient que *neuf mille.* Après avoir demandé inutilement le passage, ils le forcèrent, et l'armée ennemie, qui essaya de les arrêter, fut mise en fuite par quelques charges de cavalerie. Ainsi Charles VIII rentra glorieusement en France, ayant justifié toutes ses imprudences par une victoire. Louis XII, qui succéda à Charles VIII (1498), joignait aux prétentions de son prédécesseur sur *Naples,* celle que son aïeule, Valentine *Visconti,* lui donnait sur le Milanais. Dès que son mariage avec la veuve de Charles VIII (Anne de Bretagne) lui eut assuré la Bretagne, il envahit le Milanais de concert avec les *Vénitiens,* alors les peuples les plus riches et les plus commerçans de l'Europe. Venise était le centre du monde négociant, et la mer qui entrait dans les rues, lui donnait les mêmes avantages que ceux qui portèrent *Amsterdam* à un si haut point d'élévation. Ce qui faisait le grand avantage des Vénitiens, c'était le commerce de l'Asie et des mers orientales. Les principales échelles du Levant étaient *Constantinople,* le *Caire, Rosette, Damiette, Alexandrie,* et Venise était en possession de ces étapes. Le *Milanais* fut conquis, et, par un traité secret, Louis XII partagea le royaume de Naples avec Ferdinand d'Aragon. Mais le roi d'Espagne, trompant la bonne foi du roi de France, envoyait des secours à *Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine,* et certain du succès, battit les Français à *Seminara,* à *Cérignoles,* et les chassa une seconde fois du

royaume de Naples par leur défaite de *Carigliano* (1505). Cependant Louis XII était tout-puissant encore dans le *Milanais ;* il entre dans la seconde conjuration contre *Venise* à la ligue de Cambrai (1508), avec le pape Jules II, le plus perfide des alliés, l'empereur Maximilien, le plus avare. Les Vénitiens furent défaits à la sanglante bataille d'*Agnadel* (1509), et les *boulets des Français volèrent jusqu'aux lagunes.*

La prudence des Vénitiens sut tourner cependant au profit de la république les chances de cette ligue. Ils se liguèrent avec les Espagnols, le pape, l'empereur et Henri VIII contre les Français, qui ne pouvaient plus recevoir de secours de la Bourgogne et du Milanais. Gaston de Foix, neveu de Louis XII, se met à la tête de l'armée française ; il n'avait que vingt-deux ans, et il marchait de victoires en victoires, mais il périt vainqueur à Ravenne le 11 avril 1512. Dès lors, la campagne était finie pour les Français. Les *Sforce* furent rétablis à Milan, les Médicis à Florence ; Louis XII est battu à *Novarre* par les Suisses ; par les Anglais à *Guinegate ;* la guerre n'avait donc plus d'objet. Les Suisses régnaient à Milan sous le nom de *Maximilien Sforce ; la France et Venise* étaient abaissées, Maximilien épuisé, Henri VIII découragé, Ferdinand satisfait par la conquête de la Navarre, qui découvrait la frontière de France. Louis XII conclut une trève, abandonne le Milanais, épouse la sœur de Henri VIII (1514), et meurt regretté de ses sujets, qui lui donnent le titre de père du peuple.

Ainsi se termine la première partie des guerres d'Italie. Nous verrons au 16e siècle la seconde, la plus célebre, à cause de la rivalité des deux plus grands princes de l'Europe, Charles-Quint et François Ier.

CONSÉQUENCES.

Ces guerres d'Italie, renouvelées à différentes reprises, coûtèrent à la France un sang précieux et des sommes immenses : elle succomba dans cette lutte, et François Ier, vaincu à Pavie, et prisonnier à Madrid, fut obligé d'abandonner, par la paix de Crépy (1544), à l'empereur Charles-Quint, ses prétentions sur l'Italie. François Sforce, dernier duc de Milan, étant mort en 1535 sans postérité, Charles conféra ce duché à Philippe, son fils. C'est ainsi que le royaume de Nâples et le duché de Milan restèrent incorporés à la monarchie espagnole qui faisait alors trembler toute l'Europe.

L'influence que les guerres d'Italie exercèrent sur la société française mérite d'être signalée. C'est là qu'elle puisa ce goût des arts, du luxe et de l'élégance, qui prépara la venue du grand siècle ; le mélange des peuples multiplia les idées, et l'imprimerie servit à les répandre. Les vêtemens changèrent. On se livra avec ardeur à l'étude des classiques et des lois romaines, et l'on vit

en même temps commencer cette littérature française qui, sous Louis XIV, devait jeter un si grand éclat.

Détails *sur les guerres d'Italie, dans* l'Histoire de France; *Républiques italiennes*, par M. Sismondi.

PRINCIPALES BATAILLES.

1494. — Conquête du royaume de Naples, par Charles VIII.

1495. — Victoire glorieuse remportée par ce roi sur tous les princes alliés près de Fornoue (Parme).

1497. — Capitulation d'Atella. Perte du royaume de Naplés.

1503. — Batailles de Séminara et de Cérignoles, perdues par Louis XII. — Bataille du Garigliano, où Bayard seul sur un pont soutint les efforts de l'armée ennemie. Prise de Gênes par les Français.

1508. — Ligue de Cambrai contre les Vénitiens entre Jules II, pape, Maximilien, Ferdinand-le-Catholique et Louis XII.

1509. — Victoire d'Agnadel remportée par Louis XII sur Alviane, général des Vénitiens.

1511. — Sainte ligue entre Jules II, les Vénitiens, Ferdinand-le-Catholique, Henri VIII et les Suisses contre les Français.

1512. — Victoire de Ravenne gagnée par Gaston de Foix, duc de Nemours, neveu de Louis XII : il y perdit la vie.

1513. — Bataille de Novarre, gagnée par les Suisses. — Ligue de Malines entre Maximilien, Henri VIII et les Suisses contre la France. — Bataille des Éperons ou de Guinegate : les Français y sont mis en déroute et Bayard fait prisonnier.

1514. — Traité de paix entre Louis XII et ses ennemis ; il épouse Marie d'Angleterre, sœur de Henri VIII.

1515. — Victoire glorieuse remportée par François Ier à Marignan sur les Suisses : cette bataille fut appelée *Combat des Géans*.

1521. — Défaite des Français à la Bicoque.

1522. — Retraite de Rebec, où l'armée française est taillée en pièces : Bayard y est tué.

1525. — Bataille de Pavie, où François Ier est fait prisonnier.

1544. — Paix de Crépy. François Ier abandonne à Charles-Quint ses prétentions sur l'Italie.

PERSONNAGES.

FRANCE. — Le comte de Montpensier. — Le duc d'Orléans. — Le maréchal d'Aubigny. — Raveinstein. — Trivulce. — La Trémouille. — Le marquis de Saluces. — Le cardinal d'Amboise, diplomate. — Gaston de Foix. — Bayard. — Lautrec. — Bonnivet. — Semblançai, surintendant des finances. — Montmorency.— André Doria, amiral génois, au service de France.

ESPAGNE. — Gonzalve de Cordoue. — Antoine de Levès. — Prosper Colonne. — Le connétable de Bourbon. — Pescaire. —Philibert, prince d'Orange.—Lannoi, vice-roi de Naples.— Pasquier. — André Doria, passé au service de Charles-Quint.

ANGLETERRE. — Wolsay, ministre d'Henri VIII.

VÉNITIENS. — Alviane. — Gonzague de Mantoue.

ÉGLISE. — Alexandre VI. — César Borgia. — Jules II. — Adrien VI.

A FAIRE. — *Tableau synoptique*, avec des développemens sur chaque ville et sur chaque personnage célèbre.

TURQUIE.

C'est en 1300 qu'Osman ou Othman, chef des Turcs, jeta les fondemens du second empire turc en *Bythinie*, sur les côtes de la mer Noire, profitant de la faiblesse de l'empire d'Orient et des déchiremens des petits états *Seldjoucides*, débris du sultanat d'*Iconium* ou de *Roum*, détruit par les Mongols. Pruse, en Bythinie, fut la capitale du nouvel empire.

ORKAN, *fils d'Othman*, fondateur de la milice des janissaires (1327), prit le nom de Padischah (grand sultan) et étendit ses conquêtes sur la Chersonèse de Thrace, à la faveur des troubles (1356) qui régnaient à Constantinople sous Jean V Paléologue.

Amurat, fils d'Orkan (1360-1389), acheva la conquête de la Thrace (1360) et fixa sa résidence à Andrinople (1362). Ce sultan perfectionna l'institution des janissaires et soumit la Macédoine, l'Albanie, Jean Castriot et les émirs seldjoucides de l'Asie-Mineure. Il fut tué à la bataille de Cossova (1389) qu'il livra au despote de la Servie.

Bajazet Ier continua l'œuvre de son père. La victoire qu'il remporta à Nicopolis sur Sigismond de Hongrie (1396) fut suivie de la conquête de la Servie et de la Bulgarie. Ce fut en vain que les empereurs Jean V et Manuel Paléologue, son fils, implorèrent l'assistance des princes et des peuples chrétiens et le secours du pape, offrant leurs bons offices pour faire cesser le schisme entre l'église grecque et l'église latine.

Les progrès du sultan Bajazet (1389-1402) furent arrêtés par

l'invasion subite de Tamerlan en Syrie et dans l'Asie-Mineure. La bataille d'Ancyre (1402), où le sultan fut battu et fait prisonnier, offrait aux Grecs une occasion favorable pour se relever; mais l'empereur Paléologue ne sut pas profiter des circonstances et surtout des divisions qui éclatèrent entre les fils de Bajazet. Mahomet Ier, fils cadet du sultan, reprit le souverain pouvoir (1413) et menaça de nouveau Constantinople. La victoire de *Varna* (1444-1451) sur les Hongrois et leurs alliés fixa la domination d'Amurat II en Europe. Les généreux efforts de Jean *Huniade*, régent de Hongrie, et du fameux *Scanderberg*, fils de Jean Castriot ne parvinrent pas à sauver Constantinople, abandonnée à ses propres forces, mais vaillamment défendue par l'empereur Constantin IX (Dracocès). — Cette capitale, assiégée par Mahomet II (depuis le 6 avril jusqu'au 29 mai 1453), succomba sous la persévérance et la bravoure des Musulmans. L'empereur périt dans le combat.

La Grèce, le Péloponèse, la Servie, la Bosnie, la Valachie, l'Epire et le petit état de Trébisonde, sur les côtes de l'Asie, subirent successivement la loi du vainqueur (1455-1461). C'est au milieu de ces désastres éprouvés par les chrétiens que les chevaliers de Rhodes (1480), sous le commandement de leur vaillant grand-maître, Pierre d'Aubusson, repoussèrent glorieusement les attaques réitérées de Mahomet II et de Bajazet II.

LECTURE.—*Lascaris* par M. Villemain.—*Histoire de l'empire ottoman*, par de Hammer.

INFLUENCE DE LA PRISE DE CONSTANTINOPLE.

L'établissement de l'Empire turc sur le sol de l'Europe ne tarda pas à exercer sur la politique moderne une grande influence qui se fit remarquer dès le seizième siècle, où la France parut pour la première fois comme l'alliée du sultan.

D'un autre côté, la chute du trône des empereurs grecs par la prise de Constantinople, en obligeant les savans de la Grèce à se réfugier dans les états occidentaux, favorisa la renaissance des lettres en Italie où elles refleurirent sous l'égide des Médicis et d'autres princes.

La régénération de la littérature classique en Italie, et l'essor que l'esprit humain prit dans le quinzième siècle, furent les précurseurs de la grande révolution religieuse qui s'opéra dans le seizième

siècle, et fraya une nouvelle carrière aux destinées de l'humanité.

ÉTAT DE L'ÉGLISE. — Le pouvoir absolu des papes perdit de son prestige depuis la translation du saint-siége de Rome à Avignon et l'avènement de Clément V à la tiare. Durant cette espèce de captivité se développèrent les germes du schisme de quarante ans (1378-1418), qui divisa l'Église depuis la double élection d'Urbain VI et de Clément VII.

L'autorité papale ne se rétablit que faiblement à Rome. Au retour de Grégoire XI elle s'évanouit de nouveau dans le grand schisme qui suivit la mort de ce pontife (1378). L'anarchie et la guerre civile désolèrent Rome et l'Italie. Les conciles et les papes se succédèrent rapidement jusqu'à ce que le concile de Bâle par l'élection de Nicolas V (1447) ramena la paix dans l'Église (1449). Ce pape parvint à raffermir l'autorité pontificale et à réprimer, par la construction de la forteresse de Saint-Ange, les rébellions de la noblesse et les séditions du peuple. Depuis ce moment et surtout depuis les pontificats d'Alexandre VI, d'odieuse mémoire, et du politique Jules II, les papes s'efforcèrent de ruiner la puissance des vassaux et de réunir à l'Église les différens territoires qui composent l'État romain.

ÉTAT DU MAHOMÉTISME. — L'idolâtrie a disparu de l'Europe. Le *christianisme* et le *mahométisme* sont les deux religions qui y dominent. Le mahométisme s'est vu au moment de sa perte ; il ne régnait plus qu'en Égypte sur une partie des côtes de l'Afrique et dans le petit royaume de Grenade. Les Tartares de *Gengis* avaient aboli le pontificat, précipité dans le fleuve le dernier calife de *Bagdad*, et proscrit cette religion dans tout l'Occident. Elle s'est relevée par les victoires des Turcs, et après avoir reparu en Asie elle a passé en Europe, où elle vient de monter sur le trône des Grecs (1453).

Mais un schisme s'élève en Perse ; Sophi, homme d'une origine obscure, mais de mœurs austères, et prétendant descendre d'*Ali*, gendre de Mahomet, en est l'apôtre et réformateur ; d'abord les *protestans* ou *schiites* ont un succès immense et sont soutenus par Tamerlan ; mais dans la lutte la secte proscrite par les plus sanglans arrêts se cache dans la Perse ou se disperse dans les royaumes voisins ; nous l'en verrons sortir, se venger avec éclat et reparaître avec un autre Ismaël sur un des plus brillans trônes de l'Asie.

OBSERVATIONS

SUR LE QUINZIÈME SIÈCLE.

Jusqu'ici l'absence d'intérêts généraux et d'idées générales avait fait échouer, en Europe, toutes les tentatives d'organisation et la société n'avait pu arriver à cette régularité à laquelle elle

tendait. C'est seulement au 15e siècle, après tous les grands travaux, tous les grands mouvemens que nous avons observés dans les siècles précédens, qu'elle va entrer dans la voie de centralisation, qu'elle va enfin atteindre *l'unité*.

En France, la guerre contre les Anglais réunit la noblesse, les bourgeois et les paysans pour défendre l'indépendance du territoire et du nom français, et ce rapprochement d'élémens jusqu'alors si divers et si opposés achève la nationalité qu'avaient ébauchée les croisades et avancée l'affranchissement des communes. En même temps, de nombreux fiefs sont réunis à la couronne et commencent son unité matérielle. De même en Espagne, l'unité nationale s'achève par la fin de la lutte contre les Maures, et celle du territoire se forme par la réunion de la Castille et de l'Aragon. L'agrandissement de la maison d'Autriche nous présente en Allemagne le même spectacle ; avec elle le pouvoir impérial acquiert une permanence qu'il n'avait jamais eue, et désormais l'élection ne fera plus guère que consacrer l'hérédité. Si nous nous transportons en Angleterre, où la nationalité était plus avancée que dans les États du continent, nous la verrons s'achever entièrement au moyen des grandes guerres continentales qu'elle a soutenues à cette époque, guerres où le peuple anglais tout entier s'est pour ainsi dire levé comme un seul homme, avec une passion dont la royauté presque seule a profité. Aussi est-ce avec Henri VII que commence la centralisation politique, l'unité qui manquait jusqu'alors. Le même phénomène se reproduit en Italie ; les républiques tombent pour faire place à la domination de quelques familles entre les mains desquelles se concentre le pouvoir. Presque tous les petits États ont disparu, absorbés par les grands ; Naples, Milan, Rome, tels sont ceux qui dominent à cette époque. C'est donc au 15e siècle que se forme l'unité nationale, politique et gouvernementale en Europe, et que les libertés traditionnelles et locales ont fait place à des pouvoirs nouveaux plus réguliers et plus concentrés.

Une remarque qui ne peut échapper, c'est que c'est au profit de la royauté que cette unité s'est formée. Nous l'avons vue d'abord confondue dans l'égalité féodale, puis la dépasser, grandir peu à peu, et enfin soumettre avec peine la noblesse au moyen de la bourgeoisie qu'elle ménage, parce qu'elle en a besoin. Maintenant personnifiée dans Louis XI, Henri VI, Ferdinand-le-Catholique, elle domine à la fois et le bourgeois et le seigneur, et confisque à son profit la liberté féodale et la liberté des communes. Il fut un moment où la démocratie pouvait l'arrêter et prendre le pas, et c'est ce qui faillit arriver sous le roi Jean. Mais les folles tentatives des vassaux qui n'avaient pas oublié leurs prétentions l'obligèrent à soutenir la royauté pour ne pas courir la chance de périr elle-même ; les grandes guerres étrangères firent sentir la nécessité d'un centre commun, et la confusion et l'affaiblissement qui en résultèrent firent pencher les choses vers l'unité gouvernementale.

De cette régularisation des élémens sociaux, de cette concentration des pouvoirs dans les mains de la royauté, sont résultés entre les peuples de nouveaux rapports, des relations nouvelles. Alors on a vu se former ces alliances pour la paix et pour la guerre qui sont l'origine du système d'équilibre. D'un autre côté, d'après les changemens de la politique, la persuasion a été substituée à la force, les négociations ont remplacé les armes, ces diverses circonstances ont donné naissance à la diplomatie qui date, en Europe, du 15e siècle. Cette institution a beaucoup contribué à l'accroissement du pouvoir royal et à sa domination sur les autres.

Ainsi *trois* grands faits se présentent à nous à cette époque : dans l'ordre moral d'une part une réforme ecclésiastique tentée par l'Église elle-même ; de l autre une réforme religieuse populaire ; enfin une révolution intellectuelle qui forme une école de libres penseurs ; et toutes ces métamorphoses se préparent au milieu du travail de centralisation des peuples et des gouvernemens.

Travail. — *Tableau général de l'histoire du moyen-âge.* — Littérature dans les principaux États de l'Europe, dans les *Esquisses littéraires.* — Géographie du moyen-âge dans les *Etudes géographiques.* — *Lettre sur le moyen-âge,* dans laquelle on comparera la situation des peuples à cette époque, et les phases politiques qu'ils ont subies.

CONSÉQUENCES DU MOYEN-AGE.

Quand Pompée et César se disputaient l'empire, Rome avait cessé d'exister par ses vices ; sa force morale était détruite. Depuis Auguste tout se pervertit avec une rapidité effrayante ; dès l'époque des Antonins, surtout, l'empire romain allait se rapetissant de jour en jour. Les Barbares devaient donc l'envahir, ils n'enchaînèrent pas Rome, ils ne conquirent que son cadavre.

Alors toutes les relations changent ; les propriétés sont morcelées ; le servage, espèce de servitude adoucie, prépare l'abolition de l'esclavage. Malgré l'oppression inhérente à la conquête, le nouveau mode de justice et d'organisation sociale développe avec plus d'énergie les facultés humaines ; l'esprit d'association, spécialement propre aux Germains, se répand dans le peuple vaincu.

Dans les villes abandonnées par les grands propriétaires se forment les corporations. Une classe d'hommes, livrée à des travaux industriels, acquiert et mérite son indépendance. La bourgeoisie naît ; elle oppose une barrière puissante aux usurpations de la propriété territoriale.

Les aldermen de Londres, les magistrats des républiques italiennes, se rangent parmi les puissans de la terre : quelques-uns déploient des vertus héroïques. Vous reconnaissez déjà tous les germes de la liberté, de l'industrie moderne; hardiesse, vigueur, témérité sont les caractères de l'époque. Que de personnages extraordinaires! que d'actions sublimes! Les rois sont dignes du trône; les hommes d'État ne se contentent pas d'intrigues obscures, ce sont des guerriers et des savans : Charlemagne, Philippe-Auguste et saint Louis ; les monarques saxons : Alfred et Canut, Richard-Cœur-de-Lion et le prince Noir, Gerbert et Hildebrand. Quels noms! quels hommes!

Les calamités de cette époque orageuse furent fertiles en bienfaits que l'avenir a recueillis. L'Orient, avec lequel l'Europe eut des relations fréquentes, nous enrichit d'une foule de découvertes que nous avons perfectionnées. Le génie de l'homme, se dévouant à la recherche des moyens d'avancer l'industrie, produisit toutes ces inventions qui ont occupé le monde. Le nombre de ces inventions est surprenant. Leur berceau n'est pas moins merveilleux. Tantôt elles traversent les mers, et des rives du Gange arrivent jusqu'à nous; tantôt elles naissent dans les murs de quelque obscur monastère. On profite d'elles en oubliant leur origine.

1. Dès les premières années du moyen-âge, on voit s'élever des *hôpitaux*, des *asiles* pour les *enfans trouvés* et les *vieillards*, des maisons de retraite (sous Constantin) pour les pauvres, établissemens qui, sous l'influence du christianisme, devinrent bientôt communs à tous les peuples civilisés.

2. Quelques coutumes des Barbares, adoptées par les vaincus ajoutent au luxe et aux jouissances de la vie; tel est l'usage des *pelleteries* et des *fourrures*, que les Romains ignoraient.

3. Les anciens montaient à cheval sans l'*étrier* et sans *selle* : l'usage contraire date du 5e siècle.

4. On n'avait employé jusqu'au 8e siècle que le parchemin, le papyrus et les tablettes enduites de cire pour y inscrire ses pensées. Un nommé *Amru*, de la Mecque, imagina, vers l'an 706 de notre ère, de piler le coton pour en faire du papier. Le papier de chiffons est inventé vers 1250.

5. Pendant le cours du 10e siècle, au sein de la barbarie la plus profonde, des moines oisifs inventent les horloges. Auparavant on se servait de *clepsydres*, de *sabliers*, de *gnomons*.

6. Vers le 11e siècle, les bénédictins élèvent les premiers *moulins à vent* dans leurs domaines.

7. Un bourgeois de *Middelbourg* invente les *lunettes* et fournit à Copernic et à Newton les instrumens de leurs conquêtes.

8. L'invention de la boussole, ou plutôt la découverte de la polarité de l'*aimant*, se perd dans les ténèbres du 11e siècle.

9. Les Arabes, cent ans plus tard, nous donnent l'*alun*, le *sel ammoniac* et l'*eau forte*, substances dont l'emploi a créé tant de nouvelles industries.

Les Juifs établissent en Orient de vastes fabriques de teinture. L'industrie enrichit *Venise*, les villes libres des Pays-Bas, et prépare la grandeur de *Florence*.

10. Les *signaux* employés dans la *tactique navale* datent de l'empire grec. L'*éclairage* et le *pavage* datent de la même origine. Les premières *cheminées* furent construites à *Venise*, ou, selon Villani, à Florence, au 13e siècle. La *poudre à canon*, dont les Indiens connaissaient le secret, fut communiquée aux Arabes par ces derniers et aux Européens par les Arabes au commencement du 14e siècle.

11. L'*imprimerie et la gravure*, qui ont une commune origine et dont la découverte fut préparée de longue main par l'habitude de graver sur bois des légendes et des images, appartiennent à la même époque.

La partie matérielle de l'imprimerie existait, mais l'idée créatrice qui devait leur donner la vie est due à Jean Guttemberg de Mayence, qui le premier employa les caractères mobiles ; c'est de 1436 à 1452 que les premières tentatives en furent faites à Strasbourg ; *Faust*, orfèvre de Mayence et Pierre *Schœffer*, natif de *Gernzhein*, en Allemagne, s'associèrent aux travaux de Guttemberg, et en 1473 ils remplacèrent les lettres de plomb et de bois sculptées par des lettres en fonte. Ces trois hommes industrieux eurent bientôt des imitateurs et l'art typographique se répandit dans toute l'Europe.

12. L'invention de la *peinture à l'huile*, inexactement attribuée à Van Eyck, remonte un siècle plus haut ; un tableau de Jean de Mutina, peint à l'huile sur bois, porte la date de 1280.

13. L'art de fabriquer des *miroirs de verre*, en interceptant les rayons solaires, au moyen d'une couche de vif-argent, n'était point connu avant le 14e siècle.

14e A la même époque, on commença à soumettre le commerce à un code spécial ; les *lettres de change* furent inventées. Barcelone eut un code maritime qui servit de modèle à toutes les lois commerciales portées dans la suite sur le même sujet.

15. Le *tricot* et la *dentelle* furent inventés en Italie. Si nous voulions descendre jusqu'aux plus vulgaires détails, nous ne craindrions pas de citer plusieurs usages domestiques, regardés aujourd'hui comme indispensables, et qui furent mis en vogue par les Italiens du moyen-âge : tel est l'usage des *fourchettes* et celui du *tourne-broche*. Je ne parle pas des résultats nombreux de la grande découverte de Colomb ; la *cochenille*, la *canne à sucre*, une multitude de substances utiles et nouvelles sont dues à la même cause qui se rapporte elle-même à l'invention de la boussole.

16. C'est le temps des grandes expéditions des Portugais, le long des côtes d'Afrique, de la découverte du passage du cap de Bonne-Espérance par Vasco de Gama, de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, de la merveilleuse extension du commerce, etc.

Que l'on cite un espace de dix siècles qui ait produit des résultats plus positifs, et contribué d'une manière plus évidente à l'amélioration et au bien-être des hommes, en ne parlant que de trois inventions principales !

La polarité de l'aimant a soumis à la puissance de l'homme l'élément le plus rebelle, ouvert un nouveau monde à notre industrie, multiplié nos jouissances et agrandi la sphère de nos idées.

L'invention de la poudre à canon a changé en géométrie savante la lutte brutale des forces physiques, garanti à jamais les peuples civilisés de l'invasion des barbares, et rendu impossible à l'avenir l'établissement de la féodalité.

L'imprimerie, en multipliant les témoignages des connaissances humaines, a préparé la liberté d'examen. Par elle, l'ignorance est à jamais bannie ; le passé, le présent, l'avenir, sont unis par une chaîne électrique ; les documens de la science, conservés dans leur intégrité, voilà ses bienfaits : telle est la triple base sur laquelle s'est élevée la grandeur des sociétés modernes : l'imprimerie, dit M. Guizot, texte de tant de déclamations, de tant de lieux communs et dont aucun lieu commun, aucune déclamation n'épuiseront jamais le mérite et les effets !

Tableau général des découvertes dans l'histoire ancienne et dans l'histoire du moyen-âge.

HISTOIRE MODERNE.

LES PEUPLES DE L'HISTOIRE MODERNE SONT :

1. Dans le 15e siècle (1453), les TURCS D'EUROPE, Mahomet II.

2. Dans le 15e s. (1492), les AMÉRICAINS, découverts par Christophe Colomb. Les principaux peuples sont : les Mexicains, dans le 16e s. (1518), découverts par Cortès ; les Péruviens, dans le 16e s. (1525 ou 1531), par Pizarre ; les Brésiliens, dans le 16e s. (1500), par Alvarès Cabral ; les États-Unis, dans le 18e s. (1782), rendus indépendans par Washington.

3. Dans le 16e s. (1581), les Hollandais et les Belges ; stathouder, Guillaume Ier d'Orange.

4. Dans le 18e s. (1701), les PRUSSIENS, premier roi, Frédéric Ier, de Hohenzollern.

5. Dans le 18e s. (1718), les Sardes, premier roi, Victor Amédée.

6. Dans le 19e s. (1805), les Bavarois, premier roi, Maximilien-Joseph.

7. Dans le 19e s. (1805), les Wurtembergeois, premier roi, Frédéric.

8. Dans le 19e s. (1806), les Saxons, premier roi, Frédéric-Auguste.

9. Dans le 19e s. (1830), les nouveaux Grecs, chef, Capo-d'Istria.

10. Dans le 19e s. (1830), les Hollandais, Guillaume d'Orange.

11. Dans le 19e s. (1830), les Belges, Léopold de Saxe-Cobourg.

12. Dans le 19e s. (1832), les Grecs modernes, roi, Othon de Bavière.

DIVISIONS GÉNÉRALES

DE L'HISTOIRE DU MOYEN-AGE.

La révolution arrivée en Europe dans le 15e siècle par les conquêtes des Turcs changea entièrement la face des États, et donna

lieu à un nouvel ordre politique. Mais ce changement ne fut pas subit : il avait été amené par des révolutions et des institutions antérieures, par l'invention de la boussole, du papier, de l'imprimerie, de la poudre à canon. Les peuples de l'Europe profitèrent de ces découvertes pour étendre leurs connaissances ; les lettres, les arts, les sciences, la religion, les gouvernemens et les mœurs prirent un aspect nouveau. C'est à cette époque mémorable que nous devons commencer l'*Histoire moderne.*

L'histoire moderne commence à la prise de Constantinople par Mahomet II (1453), et continue encore ; elle a eu déjà une durée de trois cent quatre-vingt-huit ans, jusqu'à cette année 1841. Nous la diviserons en six époques.

1° *Christophe Colomb,* ou la renaissance des lumières dans l'Occident (1492) ;

2° *Paix de Westphalie,* ou la gloire de la France sous *Louis-le-Grand* (1648) ;

3° *Traité de Ryswick,* ou l'élévation de la Russie sous Pierre-le-Grand (1697). Fin du 17e siècle ;

4° *Succession d'Autriche* à la mort de Charles VI (1740), ou la maison de Lorraine en Allemagne. Milieu du dix-huitième siècle ;

5° *Révolution française,* ou la royauté abolie en France (1789). Fin du 18e siècle ;

6° *Chute de Bonaparte,* ou la restauration des Bourbons (1815).

EXPLICATION DE CHAQUE ÉPOQUE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

La *première époque* comprend un siècle et demi : c'est une des plus brillantes de l'histoire. C'est alors que l'on voit l'Europe entière embellie des travaux des beaux-arts, toutes les sciences développées, et de sublimes découvertes donner aux hommes des lumières inconnues jusqu'alors.

1° La superstition s'affaiblit ; 2° un Nouveau-Monde s'ouvre aux yeux des navigateurs ; il étend le cercle de nos possessions et de nos connaissances ; 3° de grands hommes s'élèvent dans tous les pays.

Nous avons dû préférer *Christophe Colomb,* pour la découverte qu'il a faite d'un nouvel hémisphère. Cet homme de génie a causé les plus grandes révolutions dans le monde politique et dans le monde savant.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

La *deuxième époque* comprend un demi-siècle. La France, brillante alors par la gloire des armes et des arts, victorieuse sur

terre, redoutable sur mer, enrichie par le commerce, par les manufactures, par les talens, accrue d'un tiers de ses possessions, donne la loi à l'Europe; elle est révérée dans tout le monde. Voilà sans doute l'objet le plus frappant qui s'offre dans cet espace.

Louis XIV, par la supériorité de son règne, méritait l'honneur de présider à cette époque.

Nous avons choisi la *paix de Westphalie* parce que ce fameux traité causa les plus grands changemens en Europe : 1° par la fixation du corps germanique; 2° par l'affaiblissement de la maison d'Autriche et par l'élévation de la France, qui commença alors à jouer le rôle de puissance dominante; 3° par l'extinction ou à peu près de l'antipathie religieuse qui fait place aux calculs de la politique, et par conséquent par la cessation de la prépondérance qu'avait prise la réforme sur les affaires du continent.

TROISIÈME ÉPOQUE.

La *troisième époque* comprend près d'un demi-siècle. Parmi une foule d'événemens célèbres, nous remarquerons l'heureuse révolution qui s'est faite en Russie; d'État obscur, elle est devenue un des plus puissans empires de l'Europe; ce fut l'ouvrage de Pierre-le-Grand, qui, mettant à profit les efforts de ses prédécesseurs, donna une nouvelle existence à sa patrie, créa des armées, des flottes, des villes, des arts, un commerce et une police. D'aussi grandes améliorations méritaient à Pierre-le-Grand l'honneur de donner son nom à cette époque.

Nous avons choisi la *paix de Ryswick :* 1° parce que ce traité donna une paix presque générale à toute l'Europe; 2° parce qu'il fut le terme des prospérités de Louis XIV; 3° parce que l'année de ce traité (1697) concourt avec celle où la Russie vit son héros tenir seul les *rênes de l'empire;* 4° par la prépondérance que commence à prendre l'Angleterre dans les affaires continentales, et le système politique qu'elle adopta.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

La *quatrième époque* a duré un demi-siècle. Cet espace est marqué : 1° par l'extinction de la puissante famille d'Autriche, dans la personne de Charles VI (1740) : après avoir joué un rôle brillant dans l'univers, régné sur tant de pays, et avoir projeté une monarchie universelle, elle est tombée en Allemagne quarante ans après qu'elle s'est éteinte en Espagne. Cet événement, suivi des guerres les plus sanglantes et les plus générales de l'Europe, devint le principe d'un changement total dans le pouvoir des puissances et dans le système politique;

2° Par l'élévation de la Prusse au rang des premières puissances continentales, par le génie militaire et philosophique du grand Frédéric II.

3° Par l'affaiblissement de la France, qui porte déjà dans son sein les germes qui doivent opérer une des crises les plus violentes en Europe ;

4° Par les guerres coloniales qui donnent à l'Angleterre l'occasion de ruiner la marine de la France et celle de l'Espagne, et de s'arroger sur les Etats neutres une juridiction vexatoire. La plus importante de ses colonies lui échappe (États-Unis); mais elle fait face à tous ses ennemis, fonde dans l'Orient (Indes) un empire aussi vaste que celui qu'elle perd dans l'Occident, et reste maîtresse des mers.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

La *cinquième époque* a duré vingt-six ans. C'est une des plus importantes de toute l'histoire. L'indépendance du système politique de l'Europe, que Frédéric II semblait avoir affermi sur des fondemens inébranlables, s'écroula, et ne se recomposa que de ses propres débris. La plupart des Etats éprouvèrent des secousses terribles. Le signal partit de la France : la royauté y fut abolie (1792), et la tête de Louis XVI tomba sous la hache révolutionnaire, le 21 janvier 1793.

Cette sanglante tragédie remua toute l'Europe; d'anciennes dynasties furent changées : un jeune général, plein de génie, d'audace et d'ambition, porta victorieusement le nom français du Tage au Borysthène, et s'assit sur le trône des Bourbons, d'où il domina l'Europe ; il en descendit avec autant de rapidité qu'il y était monté, et alla mourir sur le rocher inhospitalier de Sainte-Hélène (5 mai 1821).

SIXIÈME ÉPOQUE.

La *sixième époque* a duré (jusqu'à cette année 1841) vingt-cinq ans. Cette époque n'est pas moins remarquable : 1° on établit un système politique en Europe, entièrement fondé sur le principe de la légitimité ; 2° on remet plus ou moins en possession de leurs États les maisons qui en ont été expulsées ; 3° un nœud indissoluble embrasse tous les États de l'Allemagne : les princes souverains et les villes libres de ce pays se constituent en confédération germanique, avec une diète à Francfort-sur-le-Mein ; 4° on y voit les révolutions qui s'élèvent en Espagne (1820), dans le Brésil (1821), au Mexique et au Guatimala (1823), en Grèce (1824) ; 5° la guerre entre la Russie et la Turquie, l'usurpation de dom Miguel (1828); la révolution de Paris, qui fait descendre du trône la branche aînée de la maison de Bourbon (1830) ; la révolution de Bruxelles, qui soulève toute la Belgique contre la Hollande. La révolution de Pologne, qui paraît effacer une seconde fois la Pologne de la carte d'Europe ; l'érection du nouveau royaume de Grèce (1832), la chute de dom Miguel (1834), et la régence en Espagne d'Espartero.

LE MONDE

A L'ÉPOQUE

DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

Par Christophe Colomb.

(1492).

Renaissance des lumières dans l'Occident.

L'EUROPE commençait à se raffermir. La législation avait ramené le calme dans les États; la navigation les liait par le commerce, et la politique par leurs intérêts. Les mœurs se polissaient, les beaux-arts renaissaient avec les sciences, et des inventions sublimes donnaient tous les jours une nouvelle face à cette belle partie de la terre.

L'ITALIE était le centre des lumières : ses villes devenaient les plus magnifiques du monde ; ses habitans en étaient le peuple le plus éclairé, ses souverains se piquaient à l'envi de favoriser les progrès de l'esprit humain, ses papes les secondaient de toute leur puissance, et répandaient sur les talents le trésor de leurs bienfaits. Sans unité politique, elle est à la merci des souverains étrangers qui se la disputent et se l'arrachent successivement, et n'a d'importance que parce qu'étant le but de toutes les conquêtes, elle est le centre de la politique de l'Europe.

L'EMPIRE, qui avait perdu le nord de l'Italie, conservait la suzeraineté du duché de Milan et de la plupart des États voisins. Il était divisé en sept électorats fixés par la *bulle d'or,* et en une foule de principautés ecclésiastiques et séculières. Plein de vie dans ses diverses parties, il était faible dans son ensemble, et il est probable qu'il ne dut sa conservation qu'à la conviction qui commençait à se répandre, que son existence et son indépendance étaient nécessaires à l'équilibre européen.

La maison d'Autriche était la plus puissante de ce corps. Frédéric IV, qui en était le chef, possédait, avec le sceptre de l'empire, des États assez considérables, et Maximilien, fils de ce monarque, désigné roi des Romains, venait de recueillir la riche succession de Charles-le-Téméraire, en 1477. Il ajoutait à ces vastes possessions de grandes prétentions sur la Bohême et la Hongrie, et de hautes espérances sur la succession d'Espagne,

Malgré tout, l'Autriche n'était pas aussi forte qu'on pourrait le croire au premier coup-d'œil. La plupart de ses possessions étaient disséminées et incertaines, et sa domination dans la Bohême et la Hongrie était toujours chancelante et faible par suite des factions inséparables du gouvernement électif; l'empire donnait plus d'éclat que de valeur réelle, plus d'orgueil que de force.

LA FRANCE s'étendait depuis la Manche jusqu'aux Pyrénées; elle n'avait ni l'Alsace, ni la Franche-Comté, ni la Lorraine, ni la Flandre ; à cela près, elle différait peu de son état actuel. Ce royaume, si étendu et si peuplé, était soumis et tranquille. Les grands fiefs venaient d'être réunis à la couronne. L'acquisition de la Bretagne par le mariage de Charles VIII avec l'héritière de ce duché et la chute du dernier grand vassal, Charles-le-Téméraire, y avait établi solidement l'autorité royale. Le gouvernement féodal expirait; des tribunaux établis effrayaient les oppresseurs ; la puissance des assemblées de la nation déclinait visiblement ; le droit de fixer les impôts rendait le monarque tout-puissant, et les troupes, soudoyées par le *fisc*, ne marchaient plus que sous les ordres du prince. Une noblesse, accoutumée à de perpétuels combats, et qui ne pouvait plus exercer sa valeur dans l'intérieur de sa patrie, soupirait après des expéditions étrangères.

Charles VIII était assis sur ce trône; ce monarque bien éloigné de la politique de son père, ennemi du travail, mais affable, généreux, vaillant, avide de gloire, prêt à saisir la fausse lueur d'une grande entreprise, et à l'abandonner à la plus légère apparition de disgrace, dominé par l'esprit des conquêtes, avait toutes les qualités nécessaires pour les faire, et aucun talent pour les conserver.

L'ESPAGNE, divisée depuis un siècle, venait d'être réunie sous une même domination. Les Maures avaient perdu leur dernier asile; et la Castille, si long-temps séparée de l'Aragon, formait avec lui un même royaume par le mariage des deux souverains. Cette puissance, déjà si considérable, le devenait encore plus par la possession de presque toutes les îles de la Méditerranée, et par le caractère des deux chefs, tous deux ambitieux, tous deux habiles. En même temps la conquête de Grenade achevait de former l'esprit national, et sans altérer encore la forme de la constitution fondée sur des assemblées d'États, ouvrait aux rois, par l'établissement de l'inquisition, le chemin du pouvoir absolu.

Ces puissances, les premières de l'Occident, se contre-balançaient, se regardaient d'un œil jaloux et avaient sur l'Italie des prétentions qui devaient causer des guerres funestes.

Le midi de l'Italie ne jouissait plus du bonheur que lui avait procuré le génie d'Alphonse-le-Magnanime. Ce monarque avait laissé l'Aragon et la Sicile aux princes légitimes de sa maison; mais il avait désigné, pour son successeur au royaume de Naples, son fils naturel, Ferdinand Ier, qui en tenait alors le sceptre,

ame faible et vicieuse, l'objet du mépris des étrangers qui aspiraient à son trône, et de l'horreur de ses sujets qui soupiraient après une révolution.

Sous le nom spécieux de chef de la république, *Pierre de Médicis* régnait tyranniquement à Florence, prince bien éloigné des vertus et des talens que ses ancêtres avaient employés à rendre leur patrie florissante. D'illustres maisons, jalouses de tout temps de la sienne, tramaient secrètement un changement qui pût ramener la liberté, et n'attendaient qu'une occasion favorable pour secouer le joug d'un maître impérieux qu'elles n'avaient pas la consolation d'estimer. Florence s'était agrandie par la conquête de Pise; mais elle n'avait pu dompter l'esprit des Pisans qui s'agitaient sans cesse pour secouer le joug, et cette circonstance, jointe à la nature de la domination des Médicis qui devait s'écrouler avec les talens qui l'avaient fondée, renfermait le germe de grands troubles pour l'avenir.

L'acquisition de Gênes, l'usurpation de Parme et de Plaisance, et la fertilité de la Lombardie, faisaient du duché de Milan une puissance considérable. Les princes de la maison d'Orléans, descendans de la légitime héritière de Visconti, mettaient vainement en avant des droits incontestables : François Sforce, bâtard d'un soldat de fortune, avait ravi à leurs pères une si belle possession, et sa postérité s'y était maintenue. Faible successeur de ces aventuriers célèbres que le courage avait conduits au rang suprême, le jeune Galéas était le premier esclave de son oncle Ludovic, tyran le plus méchant et le plus artificieux qui fut jamais.

VENISE était au plus haut point de son élévation; elle possédait ces provinces fertiles qui s'étendent depuis son golfe jusqu'à l'Adda. La Dalmatie avait perdu toute idée de révolte; les îles qui ferment la mer Adriatique reconnaissaient ses lois. Une partie de la Morée et quelques îles de l'Archipel venaient de lui être enlevées; mais elle avait encore Candie, la plus grande qui soit dans ces mers, et Chypre, qui en est la plus fertile. Elle venait d'anéantir les républiques qui avaient été si long-temps ses rivales. Son commerce était le premier de la terre; sa politique profitait de tous les mouvemens de ses voisins, ses armées en étaient l'effroi, et ses flottes résistaient aux Ottomans qui faisaient trembler le reste du monde.

LES SUISSES figuraient parmi les grandes puissances : leurs cantons, récemment unis, étaient remplis de cet enthousiasme qu'inspire une liberté nouvellement acquise.

Leurs nombreux habitans formaient autant de soldats dont le courage était redouté dans toute l'Europe; les plus grands princes briguaient l'avantage de les avoir pour défenseurs, et le nord de l'Italie, dont ils tenaient les passages, regardait ce peuple de guerriers comme l'arbitre de son sort.

L'ANGLETERRE, déchirée depuis un siècle par l'animosité

des Deux-Roses, respirait sous Henri VII, qui en réunissait les droits (de 1485 à 1509). Ce roi, le premier de la famille des Tudors, vainqueur des innombrables factions qui avaient agité les premières années de son règne, commençait à jouir d'un calme qu'il devait à une conduite aussi ferme que prudente. Cependant la souveraineté de l'Angleterre était encore séparée de celle de l'Ecosse ; l'Irlande était loin de lui être soumise ; elle n'avait pas d'armée navale, et sans Calais qui lui ouvrait la France, elle n'aurait pu guère prendre part au commerce du continent.

LA NAVARRE ET L'ÉCOSSE, unies à la France par penchant et par intérêt, mesuraient leurs mouvemens sur l'impression que leur donnait ce grand royaume. Jean d'Albret, Français de nation, voyait avec effroi l'ambitieux roi d'Aragon méditant d'envahir ses Etats, et n'avait contre des forces si supérieures que la protection de ses anciens maîtres. L'Ecosse, trop faible pour résister à l'Angleterre, son antique ennemie, était obligée de rechercher le même soutien ; elle respirait sous Jacques IV, qui faisait oublier par ses vertus les fureurs de son père et les malheurs qu'elles avaient causés.

LE PORTUGAL ne s'occupait que du soin des découvertes nouvelles : sa marine florissante parcourait les mers de l'Afrique, fondait de puissantes colonies, soumettait d'immenses royaumes au joug de sa religion et au sceptre de son roi Jean II, un des plus grands monarques de son âge, qui, laissant à ses voisins des débats aussi frivoles que sanglans, était l'ame des travaux de ses sujets, et présidait à leur bonheur.

LES TROIS ROYAUMES DU NORD venaient de se réunir sous Jean d'Oldembourg ; mais la Suède était toujours prête à briser des liens qu'elle n'avait formés qu'en frémissant. *Etienne Sture*, quoique dépouillé de sa charge d'*administrateur*, conservait une dangereuse autorité. Des troubles sans cesse renaissans, et que l'habileté du monarque ne pouvait calmer, étaient les présages d'une rupture éclatante et prochaine.

Ladislas Jagellon, appelé pour régner en Bohême et en Hongrie, était trop faible pour écarter les ennemis qui ravageaient ses frontières, et réprimer des sujets qui obéissaient à regret à un maître qu'ils croyaient peu dignes de les commander.

LA POLOGNE avait le gouvernement qu'elle a conservé jusqu'en 1795, où elle cessa d'être une nation ; elle élisait des rois, les prenait dans la famille des Jagellons, pleurait le grand Casimir et venait de couronner Albert, frère de Ladislas, mais plus digne que lui du rang suprême. Elle était sans cesse aux prises avec les Turcs qui désolaient ses campagnes, et avec les Russes, devenus redoutables depuis que le grand Wasiliewitz les avait tirés d'esclavage.

L'affranchissement de la domination des Mogols et la conquête de Nowogorod avaient fait de la Russie un royaume indé-

pendant, et quoiqu'il fût encore renfermé entre le Don et le Dniéper, son étendue et l'esprit militaire de ses habitans le rendaient déjà formidable. Le règne d'Ivan Wasiliewitz, qu'on peut regarder comme le précurseur de Pierre-le-Grand, faisait pressentir les grandes destinées de ce vaste empire.

La puissance des Turcs, accrue rapidement par des prodiges de valeur, dominait depuis l'Euphrate jusqu'à la Saxe, et des bords de l'Euxin jusqu'aux bouches du Nil. Des troupes innombrables, animées par le fanatisme de la religion et de la gloire, volaient aux ordres d'un sultan absolu; elles étaient la terreur des autres parties de la terre, et ne trouvaient d'autres barrières que les flottes de Venise et le courage des chevaliers qui rendaient Rhodes si célèbre. Jusqu'alors ennemie de l'Europe chrétienne à laquelle elle demeurait étrangère, elle allait en devenir un membre et entrer dans les calculs de sa politique par son alliance avec la France.

LA PERSE était sous le joug des Tartares.

L'ÉGYPTE continuait d'être soumise à la milice des Mameloucks et au soudan qui la commandait. Le reste de l'Afrique, divisé sous plusieurs schérifs, reconnaissait pour chef le tyran de Maroc qui, sous le nom de Miramolin, retraçait quelque ombre de la puissance des califes.

Tel était l'état de notre hémisphère au moment où les Espagnols et les Portugais agrandirent le monde connu par leurs découvertes.

A FAIRE : *Tableau du monde à cette époque.*

DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES.

CHRISTOPHE COLOMB. — Avant le milieu du 15e siècle, les Européens ne naviguaient que dans la mer Méditerranée et la Baltique. L'Océan oriental ne leur était connu que de nom ; ils longeaient seulement les côtes de l'Atlantique, et la boussole n'avait pas encore augmenté les lumières ; le cap *Horn* était la limite des connaissances. L'infant dom Henri de Portugal le doubla et fit connaître les *îles de Madère,* celles du *cap Vert*, de la côte de *Guinée.* Les richesses qui naissent de ce progrès animent les Portugais, ils longent l'Afrique depuis *Gibraltar* jusqu'au *Zaïre;* encouragés par des succès si rapides, ils veulent s'ouvrir un passage dans l'*Océan indien.* Barthélemy Diaz parvient jusqu'au cap qui ferme l'Afrique, et, ne pouvant pas le doubler, il lui donne le nom de *cap des Tourmentes;* mais le roi Emmanuel, concevant dès lors l'espoir d'ouvrir par là la route de l'Inde, le nomme *cap de Bonne-Espérance;* pendant ce temps, les Espagnols faisaient des préparatifs pour faire des découvertes par l'Orient.

Le Génois Colomb, par cette justesse d'esprit et de raisonnement que donnent les connaissance mathématiques, calcula très bien que, si notre terre était un globe, comme cela lui demeurait prouvé, nous n'en connaissions encore qu'une partie, et qu'en partant de notre Europe, et se dirigeant toujours vers l'Occident, il devait, ou rencontrer de nouvelles terres, ou arriver aux côtes occidentales de la Chine, nommée alors Kathay. Frappé d'une idée aussi heureuse et aussi simple, il s'adressa successivement à Gênes, sa patrie, sous Ferdinand et Isabelle; à la France, à l'Angleterre et au Portugal, demandant partout qu'on lui donnât les moyens d'exécuter ce qu'il avait conçu; mais partout il fut repoussé comme un insensé.

Enfin l'opiniâtre Colomb, après huit ans de sollicitations, obtint le consentement et les secours de la reine Isabelle de Castille: il partit du cap Palos, le 3 août 1492, avec quelques petits vaisseaux abandonnés à ses importunités plutôt que confiés à sa sagesse: il toucha à Goméra, l'une des Canaries, en repartit le 6 septembre, en tirant vers l'ouest. Après une navigation de trente-trois jours, pendant lesquels les mutineries continuelles de son équipage, qui le regardait comme un fou, l'avaient exposé à un danger journalier, il aborda, le 12 octobre, à l'une des Lucayes, que sa position lui fit appeler San-Salvador; car il allait infailliblement périr de la main de ses gens, s'il n'eût enfin rencontré la terre. De cette petite île insignifiante, Colomb aborde dans une autre, grande et peuplée, abondante en or et en productions de toute espèce: elle s'appelait *Haïti;* il lui donne le nom d'*Hispaniola.* C'est celle qui, après avoir été appelée pendant plusieurs siècles Saint-Domingue, a repris depuis quelques années son ancien nom d'Haïti.

L'heureux amiral retourne alors en Europe; qu'on juge, si l'on peut, de sa joie, de son bonheur, de sa gloire, lorsque ses premières paroles proclamèrent à l'Ancien-Monde une nouvelle route pour se rendre à l'Orient de l'Asie. On raconte que son débarquement fut un vrai délire, et sa route à travers l'Espagne un triomphe.

Voilà l'histoire de la découverte de l'Amérique, ainsi nommée d'un Florentin appelé Améric-Vespuce. Ce navigateur ayant parcouru les côtes du Nouveau-Monde, quelques années après, et en ayant publié les premières cartes, enleva à Colomb l'honneur mérité de lui donner son nom. « Ainsi, comme le dit un historien, le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre fut marqué par une injustice, présage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devait être le théâtre! » Le bon, l'honnête, le digne Colomb, après trois voyages consécutifs, termina à Valladolid, le 8 mai 1506, une carrière plus brillante qu'heureuse, sans avoir le moindre soupçon qu'il avait découvert un nouveau monde; il croyait seulement avoir trouvé une route

plus courte, et surtout bien plus facile à parcourir, pour se rendre dans le royaume de Kathay.

Lecture. — *Biographie de Christophe Colomb ;* Voyages d'Améric-Vespuce, dans les *Etudes géographiques.*

VASCO DE GAMA, 1498. — Les Portugais poursuivaient leurs conquêtes géographiques. Sous le règne d'Emmanuel-le-Fortuné (nommé ainsi à cause des nouvelles découvertes qui enrichirent son royaume), Vasco de Gama, nommé au commandement d'une flotte, part de Lisbonne avec trois bâtimens, dirige sa route vers le sud et double le cap des Tempêtes, qu'on nomma cap de Bonne-Espérance ; il parvint au cap des Corientes ou des Courans. et ensuite à Guélmané, et il élève une colonne à Mozambique. Il passe près de Quiloa, sans pouvoir apercevoir Madagascar (qui fut découvert, en 1506, par Alméida), touche à Monbaza, port vers l'est, et relâche à Calicut. La perfidie du *Zamorin* ou prince de cette ville le force à remettre à la voile pour l'Afrique ; il aborde à Magadoxo et se rend à Mélinde. Il y reçoit à son bord un ambassadeur que le roi de ce pays députe à Emmanuel-le-Grand, roi de Portugal ; il double le cap de Bonne-Espérance, et revient dans sa patrie avec l'espoir d'un commerce des plus lucratifs. Le commerce des Indes, dont les Portugais se rendirent maîtres, leur procura en effet d'immenses richesses ; et ce nouveau canal, par où passaient les marchandises des Indes, porta un dommage irréparable au commerce des villes anséatiques et à celui de Venise, répandu auparavant dans toute l'Europe. Emmanuel conquit aussi le Brésil ; son règne fut appelé l'âge d'or des Portugais. Les Européens sont devenus sans doute, par les découvertes du Nouveau-Monde et du cap de Bonne-Espérance plus riches, plus éclairés ; mais on ne peut pas dire qu'elles les aient rendus plus heureux, encore moins qu'elles aient fait le bonheur des Américains et des Indiens.

ALVARÈS CABRAL, amiral portugais, après avoir passé les îles du Cap-Vert, se dirigea vers l'Occident et découvrit le Brésil. C'est la contrée la plus proche de l'Afrique : il y règne un printemps éternel.

Lecture. — Mes *Etudes géographiques ; pour les découvertes et les voyages.*

Tableau a faire. — *Souverains de l'Europe à la fin du 15e siècle.*

BULLE D'ALEXANDRE VI. — Les Espagnols et les Portugais ne s'accordant pas sur les limites dans leurs possessions des Indes-Occidentales, le pape Alexandre VI s'établit juge entre eux, et traça sur le globe une ligne de démarcation vers les îles Açores. Les pays à l'est de cette ligne devaient appartenir aux Portugais, et ceux qui étaient à l'ouest être soumis aux Espagnols. Cette seule circonstance nous a fait mentionner Alexandre VI, élu en 1492, et mort en 1503. Déjà en 1481 une bulle du pape Sixte IV

avait concédé à la couronne de Portugal toutes les découvertes faites par les Portugais au-delà du cap Bajador.

Lecture. — *Bulle d'Alexandre VI.*

CONSÉQUENCE DE LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MONDE. — Outre l'influence que la découverte du Nouveau-Monde exerça sur les lumières et la politique, ses conséquences commerciales se font encore remarquer. Le commerce changea alors entièrement de marche et de forme ; au commerce de terre fut substitué le commerce maritime ; de sorte que l'importance commerciale attribuée aux différens pays en raison de leur situation géographique, se trouva répartie d'une tout autre manière ; la Méditerranée dut le céder à l'Océan, et le commerce tomba entre les mains des Espagnols et des Portugais qui jusqu'alors y avaient pris peu de part. L'introduction de l'or du Mexique et du Pérou baissa le prix des métaux, fit passer dans d'autres mains la propriété foncière, en créa une nouvelle, celle du crédit, qui produisit l'industrie et opéra dans le monde des finances une étonnante révolution.

Lecture. — Histoire de la géographie, dans les *Études géographiques* de M. Lévi; Maltebrun; Laharpe.

16e SIÈCLE.

SIÈCLE LITTÉRAIRE.

CARACTÈRE DU XVIe SIÈCLE.— Époque de régénération. — Développement de l'esprit humain. — Guerres religieuses. — Monarchies absolues. — Système colonial.

ÉVÉNEMENS.

ITALIE. — 1508. Ligue de Cambrai contre Venise. — 1511. Sainte ligue contre Louis XII.—1547. Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme. — Conjuration de Fiesque à Gênes. — État de la Savoie. — de Venise. — 1551. Alexandre de Médicis, premier duc de Florence.

ALLEMAGNE. — 1519. Mort de Maximilien. — Rivalité de François Ier et de Charles-Quint. — Première guerre : 1525. Bataille de Pavie. — Deuxième guerre : 1527 Sac de Rome. —

Troisième guerre : 1535. Conquête de la Savoie. —Quatrième guerre : 1543. Victoire de Cérisoles. — 1556. Abdication de Charles-Quint.

FRANCE. — 1557. Bataille de Saint-Quentin. — 1572. Massacre de la Saint-Barthélemy. — 1589. Avènement des Bourbons au trône. — 1598. Édit de Nantes.

ANGLETERRE. — 1509. Règne de Henri VIII. — 1553. Marie. — 1558. Elisabeth. — 1587. Mort de Marie Stuart, reine d'Écosse.

ESPAGNE. — 1588. Destruction de la flotte espagnole. — 1580. Réunion du Portugal,

SUÈDE. — 1523. Gustave Wasa délivre la Suède. — Christiern II.

SUISSE. — 1513. Confédération des treize cantons suisses.

PAYS-BAS. — 1568. Mort des comtes d'Egmond et de Horn.— 1579. Guillaume de Nassau nommé stathouder.

EMPIRE D'ORIENT.—1522. Prise de Rhodes, par Soliman II. 1527. Invasion de Soliman II en Hongrie. — 1571. Bataille de Lépante.

ASIE. — 1501. Dynastie des Sofis en Perse. — 1515. Empire des Mongols dans les Indes. — 1589. Schah-Abbas en Perse.

AFRIQUE. — 1517. Conquête de l'Égypte, par Sélim Ier.—1518. Le corsaire Barberousse à Alger.—1541. Expédition de Charles-Quint en Afrique.

ÉGLISE. — 1513. Pontificat de Léon X. — 1517. Réforme de Luther et de Zwingle. — 1529. Diète de Spire. — 1531. Confédération de Smalkade. — 1534. Ignace de Loyola fonde la Compagnie de Jésus. — 1547. Transaction de Passaw.— 1568. Publication de la bulle *In cœnâ Domini.*

DÉCOUVERTES. — 1502. *Découverte de l'île Sainte-Hélène.* — 1519. *Premier voyage autour du monde, par Magellan* — 1519. *Fernand Cortès au Mexique.* — 1531. *Pizarre au Pérou.— Système colonial en Europe.*—1517. *Batterie de fusil.* — 1530. *Collége royal.* — 1530. *Imprimerie royale.* — 1533. *Hôtel-de-Ville à Paris.* — 1538. *Loterie.* — 1548. *Balancier.* —1550. *Fontaine des Innocens.* — 1564. *Château des Tuileries.* — 1564. *Commencement de l'année fixé au 1er janvier.* — 1578. *Pont-Neuf.* — 1582. *Réformation du calendrier.* — 1592. *Bastions.*— 1593. *Lunettes d'approche.* —1593. *Thermomètre.* — 1593. *Pistolet.*

Développement.

ITALIE.

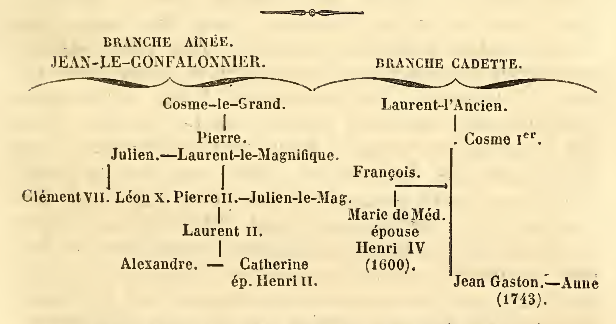
Ligue de Cambrai contre Venise, 1508. (voir au 5e siècle).— L'Italie montre dans le cours de cette division des changemens mémorables; une nouvelle souveraineté s'élève sous Paul III. Les duchés de Parme et de Plaisance annexés long-temps au duché de Milan, revenus ensuite au siège de Rome, en furent séparés par les intrigues du pontife en faveur de son petit-fils Octave. En vain les nouveaux sujets de ce prince veulent-ils secouer un joug devenu insupportable, en vain ont-ils vengé l'honneur de leurs familles outragées dans le sang de *Louis Farnèse* (1547); l'empereur conseillé par Paul III prend possession de Plaisance, et donne Parme à *Octave* qui demande des secours à la France et se trouve enfin investi des duchés par Charles-Quint (1556-1586). Alexandre Farnèse, fils d'Octave, fut un des plus grands capitaines du 16 siècle; il fut nommé gouverneur-général des Pays-Bas par Philippe II.

La Savoie cherche à rester neutre dans la guerre entre la France et l'Espagne, mais elle se trouve occupée par les puissances belligérantes, jusqu'à la mort de Charles III (1553). Ce prince vivement persécuté par les Français, faiblement secouru par les Impériaux, fut le perpétuel jouet du sort. Enrichi de l'acquisition du Montferrat, mais dépouillé de la Savoie et du Piémont, chassé même de sa capitale, il a transmis à peine quelques faibles débris d'un si bel héritage à *Emmanuel Philibert*, l'un des plus illustres capitaines du 16e siècle (1553-1580). Charles Emmanuel conquiert *Saluces*, et Henri IV occupe en 1600 presque toute la Savoie.

Gênes ayant recouvré sa liberté par les bienfaits de l'illustre *André Doria* qui, en qualité d'*amiral*, avait passé du service des Français à celui de l'empereur, éta-

blit une constitution aristocratique sur les doges avec une ancienne et une nouvelle noblesse. Cette république s'est vue près de perdre sa liberté par la conjuration de Louis *Fiesque* (1547). Un sang illustre, de grandes richesses et l'appui de la France, inspirent à ce jeune homme ambitieux une fierté qui lui a fait dédaigner d'avoir ses concitoyens pour égaux ; il voulait régner sur sa patrie à la faveur d'une conjuration tramée avec la plus étonnante habileté. Un accident fit noyer le factieux au moment où ses partisans, se déployant à propos, lui allaient livrer la ville ; les Doria furent sauvés, et la liberté fut raffermie. Cependant, dans cette conjuration, Gênes perd toute sa considération au dehors, et, dépouillée de ses autres colonies, elle lutte avec peine contre la Corse qui lui reste encore, mais qui lui refuse le pouvoir.

GÉNÉALOGIE DES MÉDICIS.



Alexandre de Médicis, grand-duc. — Le grand-duché de Toscane comprend les anciennes républiques de Florence, de Pise, de Sienne. Florence était déjà très riche au sixième siècle, lorsqu'elle fut prise et ruinée par Totila, roi des Goths. Elle appartint successivement aux descendans de Charlemagne, aux Bérenger, rois d'Italie, et enfin aux empereurs

d'Allemagne. La mort d'un jeune gentilhomme, nommé Buondelmonti (13), assassiné pour avoir violé ses engagemens envers une duchesse qu'il avait promis d'épouser, divisa la noblesse en deux partis, les Buodelmonti et les Uberti. Ces deux factions causèrent dans Florence les plus grands désordres. Plus tard, deux autres partis déchirèrent cette république, les *Blancs* et les *Noirs*. Cependant Florence, remportant toujours de grands avantages sur ses ennemis, subjugua enfin pour toujours la florissante république de Pise et devint le chef-lieu de toute la Toscane.

Depuis un siècle les Florentins se distinguaient par le commerce et par les beaux-arts. Les Médicis étaient à la tête de cette nation polie. Jamais famille n'acquit la puissance à de plus justes titres; elle l'obtint à force de bienfaits, de talens et de vertus. C'est au quinzième siècle que les Médicis commencèrent à être célèbres dans toute l'Europe, Jean posséda toutes les charges de la république sans les avoir briguées. Son fils Cosme fut un des plus grands hommes et des plus habiles politiques de son siècle, et mérita le beau titre de *père de la patrie*. Sa réputation valut à ses descendans la principale autorité de la Toscane. Son fils l'administra sous le nom de Gonfalonnier. Ses deux petits-fils, Laurent et Julien, maîtres de la république, furent assassinés dans une église par des conjurés de la famille des Pazzi, Florentins, favoris de Sixte IV, au moment où l'on élevait l'hostie. Julien en mourut; Laurent échappa. Ils furent vengés par leurs concitoyens qui massacrèrent tous les conspirateurs qu'ils rencontrèrent; parmi eux se faisaient remarquer Salviati, archevêque de Florence, et le prêtre Stéphano. Laurent fut surnommé le *père des Muses*. Il égala le grand Cosme par ses bienfaits et le surpassa par sa magnificence. Ce fut alors que Florence fut comparable à l'ancienne Athènes. On vit à la fois le prince Pic de La Mirandole, Politiano,

Lascaris, savans que Laurent rassemblait autour de lui. Pierre, son fils, eut comme lui l'autorité principale et presque souveraine dans la Toscane. Les Florentins s'étant liés avec les ennemis de Charles-Quint, cet empereur assiégea Florence, la prit et érigea cette république en duché, qu'il donna à Alexandre de Médicis, neveu du pape Léon X, pour qu'il fût transmis à sa postérité (1529). Son fils Cosme reçut du pape Pie V le titre de *grand-duc*. La république de Sienne, dont Charles-Quint s'était emparé, fut donnée par Philippe II, son fils, au grand-duc, à titre d'arrière-fief d'Espagne.

Venise que nous avons vue jouer un si grande rôle dans les guerres d'Italie, est rétablie par son adroite politique du coup de la ligue de Cambrai, et reprend l'empire du golfe Adriatique; mais elle fait de vains efforts pour recouvrer l'empire de l'Orient que l'Occident vient de lui ravir; tandis qu'attaquée par les Hongrois et les Turcs, elle perd presque *toute la Dalmatie ; Barberousse* lui fait essuyer de nouveaux revers (1537-1570). Philippe II et le pape se joignent aux *Vénitiens*, et Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, chef des *armées chrétiennes* bat la flotte *turque* en 1571 aux îles *Curzolari* près de Lépante, mais il ne peut profiter de sa victoire: *Venise* est forcée de faire la paix (1573), elle abandonne *Chypre* avec l'espoir de recouvrer les places qu'elle a perdues dans la *Dalmatie* et dans l'*Albanie*. Mais les Turcs n'exécutent pas cette condition, et le commerce du Levant, déjà affaibli par les conquêtes des Portugais en *Asie*, tombe encore davantage par les revers des *Vénitiens*.

Le dernier prince de la maison de Médicis fut Jean Gaston; n'ayant pas d'enfans, il reconnut pour son héritier François, duc de Lorraine et de Bar, qui avait épousé Marie-Thérèse, fille de Charles VI, à condition que Stanislas, roi détrôné de Pologne, aurait, sa vie durant, la jouissance de la Lorraine. Après ce prince, cette province fut réunie à la France sous Louis XV. — Gaston mourut en 1737.

En 1801, au traité de Lunéville, la Toscane fut érigée en royaume, sous le nom de royaume d'Etrurie, en faveur du prince Louis, fils du duc de Parme, qui mourut en 1803. Quatre ans après, ce nouvel état était réuni à l'empire français, dont il fit partie jusqu'en 1814. Le congrès de Vienne le restitua à l'archiduc, Ferdinand d'Autriche.

Tableau *généalogique de la famille des Médicis*, dans les *Généalogies européennes* de l'auteur.

ALLEMAGNE.

GUERRE D'AUTRICHE.

Durée 300 ans.

En France, depuis Louis XII jusqu'à Louis XV ; en Allemagne, depuis Maximilien jusqu'à Marie-Thérèse.

En général, les grandes acquisitions de la maison d'Autriche, acquisitions qui peuvent se diviser en trois parties, savoir :

1. L'acquisition des Pays-Bas et de la Franche-Comté par le mariage de Maximilien avec Marie, héritière de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne (1477).

2. L'acquisition de l'Espagne, de Naples et de la Sicile, par le mariage de Philippe-le-Beau avec Jeanne-la-Folle, héritière de ce pays par Ferdinand V et Isabelle.

3. L'acquisition du Milanais par Charles V, nommé à l'empire de préférence à François Ier, roi de France ; de là rivalité de ces deux princes.

Ces possessions faisant de Charles-Quint le plus puissant monarque, lui inspirèrent des idées de monarchie universelle, des projets de rétablir l'ancien empire de Charlemagne, de sorte que François Ier était le champion de l'indépendance de l'Europe qui, ne comprenant pas sa position, combattit pourtant quelquefois contre lui sous les drapeaux de son rival. Ainsi, à travers des motifs qui sembleront mettre les armes à la main de ces deux princes, il faudra voir toujours pour première et principale cause de ces guerres sanglantes, d'un côté un dessein d'envahissement

et de domination absolue, de l'autre un combat pour conserver l'indépendance et même l'existence qu'on veut lui ravir. C'est toujours à cette cause qu'il faudra remonter pour bien comprendre la lutte qui va s'engager entre Charles-Quint et François Ier.

Rivalité de Charles-Quint et de François Ier. — La succession d'Autriche vient de s'ouvrir par la mort de Maximilien. Mêlé dans toute les affaires de l'Europe, le premier à les faire naître et à les abandonner, tour à tour ami et ennemi de la France, de Venise, des papes et des Suisses, toujours acteur subalterne avec le titre le plus éminent, indigent avec de grands états, âme faible avec un esprit ardent, et méprisé malgré des talens et des vertus, Maximilien a terminé une carrière bizarre par le projet plus bizarre encore de se faire coadjuteur de Léon.

L'empire qu'il laisse vacant a reçu sur la fin de son règne le principe de la plus grande agitation. L'Allemagne est menacée d'un embrasement qui doit bientôt se communiquer à l'Europe entière. Le moine *Luther* a ranimé les dogmes de *Wiclef;* il a attaqué les sacremens, la hiérarchie, les vœux des religieux, la puissance, la juridiction et les richesses des ecclésiastiques, et il s'est soustrait publiquement à l'autorité des pontifes.

La Saxe vient d'applaudir à la hardiesse de son novateur; et l'électeur Frédéric, révéré comme un des plus sages princes de son temps, s'est déclaré hautement le protecteur des opinions nouvelles.

Les menaces du clergé et les anathèmes qu'il a lancés sur la tête du réformateur, n'ont fait qu'accréditer sa doctrine; elle s'est répandue dans l'Allemagne, et déjà ce vaste corps voit ses membres divisés par les disputes de religion.

C'est dans des circonstances si difficiles que les électeurs assemblés délibérèrent sur le choix d'un chef. Deux concurrens sollicitent leurs suffrages, François Ier, roi de France, et Charles, petit-fils de

Maximilien, du côté paternel et petit-fils d'Isabelle de Castille et de Ferdinand-le-Catholique, roi d'Espagne.

François fait parler en sa faveur sa puissance, son voisinage, les victoires qui l'ont déjà rendu célèbre, et surtout celle de Marignan, où sa valeur a triomphé des plus redoutables guerriers de l'Europe.

Charles, qui montre des possessions plus vastes encore, invoque des droits tirés de sa famille, qui a tenu si long-temps le sceptre impérial, et se présente comme le défenseur naturel de l'Allemagne par la situation des États que lui laisse Maximilien.

Cette raison et la vue des grands fiefs réunis récemment à la couronne de France, qui fait craindre un sort pareil aux princes de Germanie, parlant contre François Ier, les suffrages se décident pour Charles. Le roi de France, qui frémit de la préférence qu'on a donnée à son rival, brûle de l'en punir, et pour assurer sa vengeance, invite Henri VIII à une entrevue afin d'engager ce prince dans sa querelle

Charles-Quint, prévoyant les desseins de son ennemi, va en Angleterre, s'avance jusqu'à Cantorbéry, résolu de prévenir, par une démarche extraordinaire, les suites de la conférence des deux rois. Là, il met tout en œuvre pour s'attacher Henri, et il en saisit l'infaillible moyen.

Wolsey, fils d'un boucher, né avec des talens, quelque génie et beaucoup d'adresse, a eu l'art de franchir l'intervalle immense que sa naissance a mis entre lui et la cour. A force de souplesse il s'est approché du trône, il a attiré les regards, il s'est concilié rapidement la faveur, et bientôt il a été comblé de grâces. Devenu évêque d'York, décoré de la pourpre, confident de son roi, principal dépositaire de son autorité, prêtre mondain, prélat fastueux, mais ministre habile et courtisan le plus délié qui fut jamais, il est parvenu à prendre sur l'esprit de son maître un empire qui n'a plus de bornes, et règne despotiquement sur un peuple qui le déteste.

C'est à gagner ce ministre que Charles applique

ses vues. Il flatte cet homme vain par des déférences inouïes; il fait briller aux yeux de cet ambitieux l'éclat de la tiare, qu'il ne balance point à lui promettre, et, sûr de trouver dans ce cardinal un puissant ami qui rompra les mesures de François, il passe en Allemagne où il se fait couronner.

L'entrevue des deux rois tournant au gré des vœux de Charles, François est réduit à lutter avec ses seules forces contre la puissance de l'Autriche. Cependant l'espérance n'abandonne point le monarque. L'empereur, obligé de ménager le pape, a condamné Luther, et cette proscription a indisposé contre lui les princes qui favorisent ce sectaire. Il a confié l'Espagne à son précepteur Adrien; et ce prélat, aussi faible que pieux, voit le royaume armé contre lui, se jouant de son autorité et se livrant à tous les désordres de la licence et de la révolte.

Le traité de Noyon n'était qu'une trève qui donnait à chacun le temps de se préparer; François Ier, espérant profiter des troubles qui agitent les deux royaumes, se dispose à prendre les armes, et bientôt la guerre éclate entre les deux monarques.

PREMIÈRE GUERRE.

Prétextes : 1° François Ier demande la restitution de la Navarre espagnole, d'après le traité de Noyon; renouvelle ses prétentions sur le royaume de Naples, prend le parti du duc de Bouillon, son vassal, dans un différend sur des droits de suzeraineté; Charles-Quint réclame Milan, comme fief de l'empire; la Bourgogne, réunie à la France par Louis XI, comme partie de la succession de Charles-le-Téméraire.

Événemens : Charles attire dans son parti le pape et le roi d'Angleterre; Venise se range du côté de François Ier qui renouvelle son traité avec les Suisses. Battus à la Bicoque, Lautrec et Bonnivet sont chassés de l'Italie. François Sforce reçoit le Milanais des mains de l'empereur; le connétable de Bourbon passe aux Espagnols; les tentatives de l'empereur sur la Provence sont malheureuses; le roi de France passe en Italie et est fait prisonnier à la bataille de Pavie (1525).

Résultats : Traité de Madrid. François renonce : 1° à toutes ses prétentions sur l'Italie; 2° à la suzeraineté de la Flandre et

de l'Artois ; 3° il cède la Bourgogne et donne ses deux fils en otage.

DEUXIÈME GUERRE.

Prétexte : Inexécution du traité de Madrid par François Ier, qui, en le signant, avait protesté en secret.

Événemens : Alliance du roi de France avec le pape, Venise, Henri VIII et Milan. Sac de Rome par le connétable de Bourbon qui y trouve la mort. Captivité du pape. Siége de Naples par Lautrec, forcé de le lever par la peste et la retraite d'André Doria, qui passe du côté de l'empereur. Paix de Cambrai (1529). Les conditions sont les mêmes que celles du traité de Madrid, à l'exception de ce qui concerne la Bourgogne et les enfans du roi.

Résultats : 1° L'augmentation, en Italie, de la puissance de l'empereur, qui se fait couronner à Bologne par le pape Clément VII ; 2° l'érection de Florence en duché héréditaire, en faveur d'Alexandre de Médicis ; 3° l'établissement à Gênes d'une constitution aristocratique qui assure son indépendance.

TROISIÈME GUERRE.

Prétextes : Décapitation à Milan de Merville, ambassadeur français.

Événemens : Alliance de François avec le pape, puis avec Soliman II. Conquête de la Savoie. Invasion en Provence de Charles-Quint, forcé à la retraite par le système défensif de Montmorency. Victoire d'Essex remportée par Soliman en Hongrie.

Résultats : Trève de Nice, conclue pour dix ans. Chacun demeure en possession de ce qu'il a. On ne décide rien relativement au duché de Milan, alors vacant par la mort de François Sforce.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE GUERRE.

Prétextes : Assassinat à Milan de deux envoyés de François Ier, se rendant l'un à la Porte, l'autre à Venise.

Événemens : Alliance de Charles avec Henri VIII, de François avec la Porte. Invasion de Soliman en Autriche. Bombardement de Nice par les flottes turque et française réunies. Entrée de l'empereur en France par la Lorraine, et du roi d'Angleterre par Calais. Victoire de Cérisoles remportée par les Français. Prise de Boulogne par Henri VIII.

Résultats : Paix de Crépy : 1° François Ier renonce à ses prétentions sur Naples ainsi qu'à la suzeraineté de la Flandre et de l'Artois ; 2° Charles-Quint se désiste des siennes sur la Bourgogne ; 3° le duc d'Orléans, fils de François Ier, doit recevoir le Milanais ; le jeune duc étant venu à mourir, Charles donne le Milanais à Philippe, son fils.

Résultats généraux. — 1° Cette lutte développa le système politique de l'Europe, et, en opposant l'une à l'autre les deux plus fortes puissances du continent, fit mieux sentir le besoin et les avantages de l'équilibre européen ; 2° les relations entre les peuples devinrent plus fréquentes et plus étroites, les idées se multiplièrent, et des armées régulières, connues en Europe depuis la fin du règne de Charles VII, firent disparaître les restes des milices féodales ; 3° les rapports continuels avec l'Italie nous initièrent à sa civilisation, nous firent participer aux lumières qui renaissaient dans son sein, et l'on vit les lettres et les arts se répandre sur la France, l'embellir et l'éclairer ; 4° la France, tout en perdant sa domination sur l'Italie, conserva son indépendance et se sauva du démembrement dont la menaçaient Bourbon, l'empereur et le roi d'Angleterre.

Concordat. — François Ier conclut avec Léon X un concordat qui abolissait la pragmatique-sanction de Charles VIII, et reconnaissait à peu près la suprématie du pape dans les affaires de l'église gallicane. Une partie du clergé, dont les libertés étaient lésées, le parlement et l'Université protestèrent, et ce fut pendant quelque temps un sujet de dispute.

Abdication de Charles-Quint. — Ce prince, dégoûté des grandeurs, abdique le trône d'Espagne en faveur de son fils Philippe II, et celui d'Allemagne en faveur de Ferdinand, son frère. Il se retire au couvent de Saint-Just (Estramadure) et meurt deux ans après, en 1558.

Charles-Quint, que les Espagnols comparent à Salomon pour la sagesse, à César pour le courage, à Auguste pour le bonheur, finit son rôle par une scène singulière. Il fit célébrer ses obsèques pendant sa vie, se mit dans un cercueil, entendit réciter pour lui-même toutes les prières des morts, et ne sortit de sa bière que pour aller se mettre au lit. La nuit d'après cette comédie funèbre, une fièvre ardente l'em-

porta à l'âge de cinquante-six ans, six mois et vingt-sept jours.

LECTURE. — *Mort de Charles-Quint*, dans Robertson.

TABLEAU *à faire des guerres d'Italie.*

FRANCE.

Bataille de Saint-Quentin. — Henri II avait succédé à François Ier, son père, mort en 1547. Ce prince reprit Boulogne aux Anglais, s'empara, sur l'empereur, de Metz, Toul et Verdun. Charles-Quint vint assiéger Metz ; mais le duc de Guise lui fit lever le siège. Les Français gagnèrent la bataille de Renti. Enfin on conclut une trêve de cinq ans. Pendant ce temps, Charles-Quint avait cédé l'Espagne à Philippe II, son fils ; ce prince avait épousé Marie, reine d'Angleterre ; il se ligua avec elle contre la France. En l'absence du duc de Guise, le connétable de Montmorency perdit la trop célèbre bataille de Saint-Quentin (1557) ; le duc de Guise est rappelé d'Italie, il reprend à l'Angleterre Calais et Thionville, les dernières des conquêtes d'Edouard III, et constitue ainsi nos frontières militaires. La nouvelle défaite de Gravelines força Henri II au traité de Cateau-Cambrésis qui lui fit perdre les avantages qu'il commençait à reprendre sur les Espagnols. D'après ce traité on se rendait réciproquement les places conquises, le duc Philibert recouvrait le duché de Savoie (1559). Peu de temps après, Henri II meurt, blessé dans un tournoi par Montgommery. Sous son règne la persécution contre les réformés se régularisa par l'intervention de la loi. L'édit d'Escouen les punit de mort, avec défense d'amoindrir la peine. C'est alors que commence à paraître l'amiral Coligny et que s'organisent les factions des Montmorency, des Châtillon et des Guise.

LECTURE. — *Portrait de Philippe II* (*Cours de littérature*).

Détails sur la bataille de Saint-Quentin, et notice sur l'Escurial.

Massacre de la Saint-Barthélemy, *dans la nuit du 24 août* 1572. — Les fils de Henri II régnèrent successivement sous la tutelle de leur mère, Catherine de Médicis. Sous François II, les querelles religieuses continuèrent et s'envenimèrent. Les Guises, oncles maternels du jeune roi, s'emparèrent du gouvernement; la conspiration d'Amboise, dirigée secrètement par le prince de Condé, éclata contre eux, et le fameux édit de Romorantin, par lequel les évêques étaient investis de la connaissance du crime d'hérésie, fut rédigé par le chancelier de L'Hôpital, pour empêcher l'établissement de l'inquisition. François II meurt après dix-sept mois de règne; Charles IX, son frère, âgé de dix ans, lui succède. Les factions rivales des Guises et des Bourbons se servent de prétextes religieux pour couvrir leur ambition et leur secrète inimitié. La guerre civile éclate à la suite du massacre de Vassy. Le prince de Condé est déclaré chef des protestans, perd la bataille de Dreux et est fait prisonnier par le duc de Guise, qui est assassiné par Poltrot devant Orléans. La bataille de Saint-Denis, où est tué le connétable de Montmorency, signale la seconde guerre civile qui finit par la *petite paix;* enfin viennent les fameuses batailles de Jarnac, où périt le prince de Condé, celle de Moncontour, perdue par l'amiral de Coligny, et la paix de Saint-Germain, par laquelle, malgré leurs défaites, les réformés obtiennent la liberté de conscience et des places de sûreté. La régente et son fils, ne pouvant détruire les protestans par la force des armes, ordonnèrent l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy (1572), et la veille de cette fête, à Paris et dans les provinces, on fit main basse sur les *huguenots*. Après le massacre, Charles IX prononça au jeune roi de Navarre, son beau-frère, et au prince de Condé, fils de celui qui avait été tué à Jarnac, cette horrible sentence : *messe*, *mort* ou *bastille ;* ils fléchirent. La France fut couverte du sang des religionnaires. Le roi de Navarre et le prince de Condé n'é-

vitèrent la mort que par une abjuration momentanée.

La journée de la Saint-Barthélemy ne fit que des martyrs ; elle donna à la réforme et aux idées philosophiques qu'elle représentait un avantage immense sur le catholicisme ou les idées religieuses ; en jetant de l'odieux sur les catholiques, elle augmenta la force des protestans, et ajourna pour long-temps tout espoir de rapprochement entre les deux partis, non seulement en France, mais encore dans le reste de l'Europe. La paix de La Rochelle ne fut qu'une trève qui les laissa reposer, afin de pouvoir recommencer la lutte avec plus de force et d'acharnement.

Ce fut sous le règne de Charles IX, en 1564, que le commencement de l'année fut fixé au 1er janvier ; auparavant l'année s'ouvrait le samedi-saint, après vêpres, ce qui, vu la mobilité de ce jour, produisait des aberrations chronologiques.

LECTURE. — Détails dans l'*Histoire de France*.

La sainte Ligue. — Charles IX meurt en 1574, et son frère Henri monte sur le trône. Ce fut en 1576 que s'organisa cette fameuse Ligue dont le but apparent était le maintien de la religion catholique, mais qui offrait à son chef Henri-le-Balafré, duc de Guise, les moyens de s'emparer de la couronne. Aussi ne se montra-t-elle dans toute sa force qu'après la mort du duc d'Alençon, dernier fils de Henri II ; elle s'établit à Paris par la faction des *Seize*, fit rendre l'édit de Nemours contre les huguenots, et provoqua ainsi une nouvelle guerre civile qui dura jusqu'à l'entrée de Henri IV à Paris.

Henri III ne soutint pas la gloire qu'il avait commencé d'acquérir aux journées de Jarnac et de Moncontour ; il se déclara contre les calvinistes et fut bientôt obligé de leur donner la paix. Les catholiques à leur tour se révoltèrent ; le duc de Guise à leur tête formait avec l'Espagne un parti puissant. Après avoir vaincu les Allemands, il vint à Paris, malgré la défense du roi, qui fut obligé de prendre la fuite.

Cette journée fut appelée *journée des Barricades.* Henri III, ne pouvant vaincre le duc de Guise, se décida à le faire périr; il le fit assassiner à Blois, ainsi que le cardinal, son frère, en 1588, et lui-même fut assassiné peu de temps après, à Saint-Cloud, par Jacques Clément, moine dominicain.

RÉFLEXIONS.

L'idée de la Ligue avait été conçue par le génie des Guises ; ce fut le cardinal de Lorraine qui le premier la proposa au concile de Trente. Henri III crut faire un grand acte de politique en s'en déclarant le chef, à la suggestion de sa mère, Catherine de Médicis, et il ne fit que mettre à découvert sa faiblesse en montrant qu'il ne pouvait la gouverner. La Ligue ne produisit rien sous le rapport politique, parce qu'elle ne fut point le mouvement d'un peuple qui veut conquérir sa liberté, mais l'intrigue d'une famille qui voulait s'emparer de la couronne, le dernier effort un peu sérieux de la féodalité contre l'autorité royale. Mais la féodalité ne pouvait plus rien désormais ; elle était du passé, et « avec le passé on ne fait pas de révolution, » a dit M. de Châteaubriand. Sous le rapport religieux, la Ligue, malgré ses crimes, sauva en France le catholicisme, en défendant de vieux principes et de vieilles idées que voulaient détrôner de nouveaux principes et des idées nouvelles.

Lecture. — *Esprit de la Ligue,* par Anquetil ; *Satire Ménippée; Mémoires de Brantôme; Études historiques de M. de Châteaubriand.*

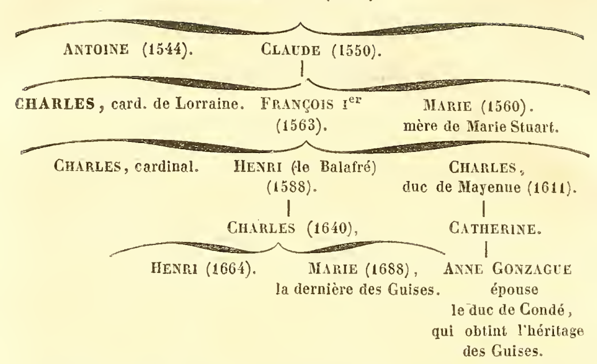
Coup d'œil sur les Valois. Famille des Guises.

Ce fut Henri III qui établit l'ordre du *Saint-Esprit,* parce que c'était le jour de la Pentecôte qu'il avait été élu roi de Pologne, et qu'il était parvenu à la couronne de France l'anniversaire du même jour.

FAMILLE DES GUISES.

Jamais famille, dit M. Las-Cases, n'a jeté un plus bel éclat que celle des Guises ; nulle part on ne retrouve en aussi peu de temps une fortune aussi rapide ni aussi puissante. Ils sont à peine établis en France qu'ils disposent des places, subjuguent les esprits, gouvernent le royaume, et mettent la dynastie régnante en péril ; ils montrent presque à la fois un nombre de princes et de grands hommes qui étonne. Le concours singulier de leurs grands talens et des graces de leur personne est une espèce de phénomène. *Ils sont de si bonne maison, ces princes lorrains,* disait une personne du temps, qu'auprès d'eux les autres princes ne semblent plus que du peuple.

RENÉ II (1508).



Ce petit tableau nous montre que c'est à Claude de Lorraine que commence, en 1528, le duché de Guise érigé par François Ier. Claude avait réçu à Marignan 22 blessures. Son fils *François*, l'un des plus grands guerriers du 16e siècle, fut lieutenant du royaume après la défaite de Saint-Quentin, prend Calais, gouverne sous François II, forme le fameux triumvirat, et préside aux premiers troubles religieux ; il est assassiné devant Orléans par Poltrot de Méré (1562).

Le cardinal de Lorraine, son frère, se distingue dans les querelles religieuses, au colloque de Poissy et au concile de Trente ; il gouverne aussi l'état sous François II (1574).

Sa sœur Marie de Guise épousa en secondes noces Jacques V, roi d'Ecosse : c'est de ce mariage que naquit Marie Stuart (1560).

Le cardinal de Guise, fils de François, fut un des plus ardents adversaires de la Ligue ; il fut assassiné à Blois avec son frère (1588).

Henri le Balafré son frère, le plus brillant, le plus remarquable des Guises, par ses qualités et son ambition ; il osa aspirer au trône de France ; il fut constamment l'idole du peuple et l'effroi des princes et des protestans. Il fut assassiné à Blois (1588).

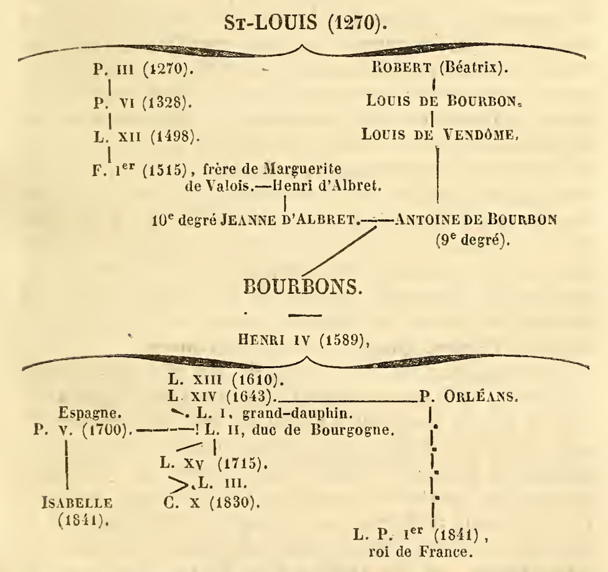
Charles de Mayenne son frère, qui joue un si grand rôle comme chef de la Ligue contre Henri IV, dont il devint le fidèle ami (1611). C'est par le mariage de son arrière-petite-fille *Anne Henriette*, avec le prince Henri Jules, fils du grand Condé, que les biens des Guises passèrent aux Condés et des Condés au duc d'Aumale d'Orléans, héritier du dernier prince de cette illustre maison. Charles, fils du Balafré, fut disgracié par Richelieu (1640).

Parmi les enfans de ce dernier prince nous remarquerons Henri, héritier des graces brillantes de sa maison et qu'on avait surnommé le *héros de la fable*, par opposition au grand Condé qu'on avait surnommé le *héros de l'histoire* (1664).

Marie qui mourut sans postérité en 1688. Ce fut la dernière représentante des Guises; elle avait légué ses biens à la branche d'Elbeuf, mais les droits des Guises l'emportèrent.

DROITS DES BOURBONS

AU TRÔNE DE FRANCE ET D'ESPAGNE.



Avènement des Bourbons au trône de France, 1589. — Le légitime successeur de Henri III était Henri IV, roi de Navarre, de la maison de Bourbon, descendue d'un fils de saint Louis. Les li-

gueurs, pour lesquels la ville de Paris s'était déclarée, proclamèrent roi le cardinal de Bourbon, oncle de Henri IV, et son prisonnier ; ils l'appelèrent Charles X. Obligé de lever le siège de Paris, Henri IV se retira en Normandie où il fut suivi par le duc de Mayenne, général de la Ligue, qu'il battit à Dreux en 1589, à Ivry en 1590. Il recommença alors le siège de Paris, qu'il fut encore obligé de lever à l'approche du duc de Parme à la tête d'une armée espagnole. Le cardinal de Bourbon étant mort, les ligueurs convoquèrent à Paris les *Etats-Généraux* pour l'élection d'un roi. Ce projet fut entravé par l'abjuration de Henri IV, faite à St-Denis, le 25 juillet 1593. Depuis ce moment la Ligue perdant le prétexte pour lequel elle avait fait la guerre au roi, perdit avec lui tout crédit et toute considération. Les villes et les provinces se soumirent successivement. Paris ouvrit ses portes à Henri en 1594, et le duc de Mayenne fit son accommodement en 1595. La guerre avec l'Espagne fut terminée en 1598 par la paix de Vervins. La même année le roi publia l'édit de Nantes, par lequel il accorda aux réformés l'exercice public de leur religion, les déclara capables d'exercer toutes les charges, et leur confia même des places de sûreté où ils pouvaient entretenir garnison. En 1600, Henri IV déclara la guerre au duc de Savoie, et s'empara des pays de Bresse, Bugey, Gex et Valromey.

Il s'appliqua alors à rétablir les finances de son royaume, qui se trouvaient dans un état déplorable. Après y être parvenu à l'aide et par les travaux de son ministre Sully, son projet était d'attaquer la maison d'Autriche, dont l'abaissement lui paraissait nécessaire pour la tranquillité de l'Europe, lorsqu'il fut assassiné à Paris par François Ravaillac, le 14 mai 1610. L'idée du roi était d'organiser une sorte de république, ou association des États, dont tous les membres égaux en puissance, mais différant à leur gré pour le gouvernement intérieur, confieraient leurs querelles à l'arbitrage d'un sénat suprême. La

reine d'Angleterre, alliée de Henri, avait déjà tenté quelques négociations pour la faire adopter par plusieurs cabinets. La réalisation de ce projet eût changé la face politique de l'Europe et prévenu les guerres sanglantes du dix-septième siècle. La mort de Henri IV le fit avorter ; elle épargna à l'Europe une guerre dont l'issue était incertaine, mais elle replongea dans la fureur des factions la France qui perdit au dehors tout crédit et toute considération, et demeura dans cet état d'abaissement jusqu'à ce que le cardinal de Richelieu vînt la relever et lui rendre sa prépondérance.

Extinction de l'aristocratie. — La seconde aristocratie finit à Arques, Ivry et Fontaine-Française, comme la première avait fini à Crécy, Poitiers et Azincourt. Henri IV lui porta un dernier coup en publiant un édit d'après lequel la profession des armes n'anoblit plus. Le deux cent cinquante-huitième article de l'ordonnance de Blois, en 1579, avait déjà détruit la noblesse résultant du fief. La royauté n'a plus qu'un pas à faire pour arriver au pouvoir absolu.

La monarchie des états qui, pendant les guerres civiles, n'avaient montré aucun génie politique, finit avec les Valois et fut remplacée par la monarchie parlementaire, qui atteignit alors son plus haut degré de pouvoir, et qui devait bientôt elle-même expirer dans les démêlés de la Fronde, pour faire place à la monarchie absolue.

A FAIRE : TABLEAU GÉNÉALOGIQUE *de la maison de Bourbon.*

PERSONNAGES PRINCIPAUX DU 16e SIÈCLE EN FRANCE.

FEMMES.—Catherine de Médicis, instigatrice de la Saint-Barthélemy ; la duchesse de Nemours ; madame de Montpensier, qui portait à sa ceinture des ciseaux pour tondre le *Valois* (Henri III),

MAISON DE GUISE. — François de Guise et le cardinal de Lorraine; Henri-le-Balafré, assassiné à Blois ; le cardinal de Guise, massacré le lendemain, et le duc de Mayenne.

LES PRINCES DU SANG. — Antoine, roi de Navarre ; Henri de Béarn, son fils ; les deux princes de Condé et le cardinal de Bourbon (Charles X).

GRANDS DU ROYAUME. — L'amiral de Coligny, assassiné le premier le jour de la Saint-Barthélemy; le connétable de Montmorency, tué à Saint-Denis, et les Châtillons.

MAGISTRATS. — L'Hôpital, Molé, Harlay, Brisson, de Thou.

ASSASSINS. — Poltrot, Jacques Clément et Ravaillac.

ANGLETERRE.

HENRI VIII, fils et successeur de *Henri VII,* fut un prince cruel et d'un caractère inconstant. Il publia d'abord contre *Luther* un traité qui lui fit donner, par le pape, le titre de *défenseur de la foi.* Mais le pape Clément VII ayant refusé d'approuver son divorce avec *Catherine d'Aragon,* tante de *Charles-Quint, Henri VIII* fit abroger en 1534, par le parlement, l'autorité du pape en Angleterre, et prit le titre de chef de l'Eglise anglicane. Il supprima les couvens et établit une religion qui était un mélange de catholicisme et de protestantisme : c'est ce qu'on appelle le *schisme* d'Angleterre. Henri VIII fut marié six fois, et fit mourir la plupart de ses femmes.

Ce prince, le premier des rois d'Angleterre qui prit le titre de roi d'Irlande, fut enveloppé dans les différends qui partageaient alors les puissances du continent ; mais, au lieu de tenir la balance entre la France et l'Autriche, il se montra presque toujours l'ami et l'allié de l'empereur Charles-Quint, qui avait su gagner le ministre *Wolsey* par l'espoir de la tiare.

Ses trois enfans régnèrent successivement après lui :

ÉDOUARD VI, qu'il avait eu de Jeanne Seymour, introduisit le calvinisme pur ou presbytérianisme;

MARIE, qu'il avait eue de Catherine d'Aragon, rétablit la religion catholique, et, dans sa cruelle ferveur, fit brûler un grand nombre de protestans, entre autres l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Cramer. Elle avait déjà préludé à ces exécutions par la mort de l'infortunée Jeanne Gray. Pour affermir le catholicisme en Angleterre, elle épousa Philippe II, héritier présomptif de la couronne d'Espagne;

ÉLISABETH, qu'il avait eue d'Anne de Bouleyn, fut une des

plus illustres princesses des temps modernes; elle fut toujours heureuse dans ses entreprises, protégea la navigation et pacifia l'Angleterre qu'elle préserva de l'invasion de Philippe II ; mais elle déshonora son règne par la mort de *Marie Stuart*. Elisabeth fut une femme vindicative ; amie impérieuse et ennemie implacable, son grand mérite fut d'établir en Europe la consistance politique de l'Angleterre. La lutte où cette puissance se trouva engagée avec l'Espagne nécessita l'emploi de toutes ses forces et prépara sa grandeur en lui assurant la libre navigation. Les intérêts de la religion se trouvèrent intimement unis à ceux de l'organisation sociale, et le peuple se persuada de plus en plus que toutes deux devaient prospérer ou succomber ensemble. Lorsque les successeurs d'Elisabeth voulurent tenter de les séparer, ils ne firent que préparer leur ruine. Cette princesse mourut en 1603, et avec elle finit la maison des *Tudors*.

MORT DE MARIE STUART. — Marie Stuart, fille de Jacques V, roi d'Ecosse, avait épousé François II, fils de Henri II, roi de France. Après la mort de ce prince, elle retourna en Ecosse ; elle y épousa Henri Stuart Darnley son cousin. Ce prince était violent et cruel. Il mourut assassiné.

Le comte de Botwell fut accusé de ce crime, et Marie, sur qui planaient des soupçons de complicité, s'aliéna tous les cœurs en épousant le meurtrier de son époux. Elle se vit obligée de céder le trône à son fils ; ses sujets l'abandonnèrent ; elle se réfugia en Angleterre, où régnait Elisabeth sa cousine. Cette princesse la fit arrêter, la retint en prison pendant dix-huit ans, et, après un jugement irrégulier, la fit condamner à mort. Elle fut décapitée l'an 1587. Cette cruauté ternit, comme nous l'avons dit, le règne d'Elisabeth, qui, sous les autres rapports, fut des plus glorieux. Cette princesse recommanda en mourant le fils de Marie Stuart, qui était roi d'Ecosse, et auquel la couronne appartenait comme descendant de Henri VII.

Il s'était alors glissé dans l'église anglicane une secte sévère, d'un zèle âcre, comme les premiers momens de ferveur en produisent ordinairement. — Les disciples s'appelaient *Puritains*, se croyant plus purs que tous les autres et dans leurs mœurs et dans leurs dogmes.—Ils s'opposaient à la hiérarchie dans l'église. Jacques Ier au contraire regardait la subordination des pouvoirs dans l'église comme très utile à l'autorité royale. Il la soutint contre les *Puritains* qui triomphèrent, acquérant de l'ascendant et se multipliant de jour en jour.

LECTURE. — *Marie Stuart*, par Walter-Scott et Anquetil.

DÉCOUVERTES.

DÉCOUVERTE DE L'ILE SAINTE-HÉLÈNE. — Un Portugais, allant à la côte de Malabar, reconnaît une île escarpée située au seizième degré de latitude méridionale. Cette île devait un jour fixer les yeux de l'Europe entière par l'exil de Bonaparte, qui y mourut le 5 mai 1821.

PREMIER VOYAGE AUTOUR DU MONDE, PAR MAGELLAN. — Magellan, Portugais, mécontent de son gouvernement, se rendit à la cour d'Espagne où *Charles-Quint* lui donna cinq vaisseaux avec lesquels il entreprit le tour du monde. Il pénétra dans le grand Océan par le sud de l'Amérique, et découvrit le détroit qui porte son nom. De là il traversa l'Océan, visita les Mariannes, auxquelles il donna le nom d'*îles des Larrons*, et s'avança jusqu'aux Philippines. Il s'engagea imprudemment dans une attaque où il perdit la vie (1521). Les Espagnols périrent presque tous par la cruauté du roi de l'île. Un seul vaisseau revint par le cap de Bonne-Espérance. C'est le premier qui ait fait le tour entier du monde.

VOYAGE A TRACER. — *Consulter notre Atlas.*

FERNAND-CORTÈS AU MEXIQUE, DE 1519 A 1531. — *Cortès*, lieutenant du gouverneur de Cuba, partit de cette île avec six cents hommes, quelques chevaux et quelques pièces de canon; il entreprit ainsi la conquête du Mexique, dont on avait découvert les côtes. Il s'avança jusqu'à Mexico, tantôt effrayant les Indiens que déconcertait cet appareil guerrier, tantôt les attirant par des caresses : le roi *Montézuma* le reçut avec respect et crainte. Cortès fonda des établissemens et bâtit la Vera-Cruz. Quelques Indiens s'étant soulevés par les ordres de l'empereur, Cortès se rendit au palais, agit en maître, mit les fers aux pieds de l'empereur, et le força à se reconnaître vassal de Charles-Quint. Après quelques victoires, tant sur les troupes de Vélasquez, jaloux de sa gloire, que sur Guatimozin, neveu de Montézuma, il acheva la conquête du Mexique et s'empara de la capitale.

PIZARRE AU PÉROU, DE 1529 A 1535. — Les Espagnols, ayant entendu parler d'un pays où l'or se trouvait en profusion, résolurent de le soumettre. *Pizarre* et *Almagro*, gens de basse naissance, suivent la route indiquée et débarquent au Pérou. Ce pays était le plus cultivé et le plus civilisé de l'Amérique; il était gouverné par des souverains nommés *Incas*, qui se disaient fils du soleil. On commença par offrir à Athualipa, dernier Inca, l'alliance de Charles-Quint. On chercha ensuite un prétexte pour lui déclarer la guerre. La petite armée de Pizarre triompha d'une multitude d'Indiens. Athualipa, chargé de fers, rachète sa liberté par des richesses immenses, et n'en est pas moins assassiné.

Le Pérou est entièrement soumis aux Espagnols. Bientôt la guerre civile divise les chefs ; Almagro vaincu est mis à mort, et peu après Pizarre éprouve le même sort.

SYSTÈME COLONIAL *jusqu'au 18e siècle.* — Nous avons vu les découvertes récemment faites par les Portugais et les Espagnols. Un nouveau monde s'offrait à leur activité ; tout le commerce qui jusque là s'était fait par la Méditerranée et auquel par conséquent ils avaient eu peu de part, passait dans leurs mains, et l'établissement des *colonies* ouvrait une nouvelle ère commerciale. On peut distinguer quatre sortes de colonies d'après leur nature et leur objet : 1° Colonies *agricoles ;* leur objet est de mettre les terres en valeur ; 2° *Plantations,* consacrées à certains produits déterminés pour l'usage de l'Europe ; 3° Colonies pour l'exploitation des *mines ;* leur but est l'extraction des métaux ; 4° *Comptoirs,* ayant pour objet le commerce des productions naturelles ainsi que celui des produits de l'industrie.

Pendant la plus grande partie du seizième siècle, l'Espagne et le Portugal seuls fondèrent des colonies soit en Amérique, soit en Afrique, soit dans les Indes (1492-1515).

Durant cette période, la première ne fit guère qu'ébaucher son système colonial ; le second, autant par la manière dont s'étaient faites ses découvertes que par la nature de ses possessions, en acheva presque entièrement l'organisation. En effet, les Espagnols ne s'établirent guère que dans les îles du golfe du Mexique, dont Saint-Domingue était la plus importante, tandis que la domination portugaise, affermie par le génie de ses gouverneurs, Almeida et Albuquerque, s'étendit dans l'Inde et depuis la côte orientale d'Afrique jusqu'à la presqu'île de Malaca et aux îles Moluques. Presque tous les établissemens des Portugais alors étaient des comptoirs et des factoreries, et quoique le commerce ne fût pas le monopole d'une compagnie, on ne pouvait pourtant l'entreprendre qu'avec la permission du gouvernement.

(1515-1560). Les Espagnols s'établissent sur le continent de l'Amérique par la découverte du Mexique, du Pérou et d'autres vastes contrées. Ils importent dans le Nouveau-Monde, autant que possible, la forme de leur gouvernement, et tâchent d'affermir leur domination par la religion, seul moyen de civiliser les sauvages. C'est alors que commencent les missions. Des villes se fondent sur le bord de la mer ou des rivières : Porto-Bello, Carthagène, la Vera-Crux, premier établissement des Espagnols dans le Mexique, Lima, la Conception. L'exploitation des mines prend d'immenses développemens, et, la liberté personnelle ayant été assurée aux indigènes, le commerce des nègres devient plus étendu tous les jours.

Les Portugais, de leur côté, continuent leurs brillantes entreprises ; leurs Jésuites, favorisés par Jean III, portent leur nom jusque dans la Chine et le Japon, où ils fondent quelques éta-

blissemens, tandis qu'eux-mêmes étendent leurs possessions dans le Brésil, et élèvent au plus haut point de perfection l'édifice de leur domination dans les Indes.

Ces deux nations se disputèrent les *Moluques* sur lesquelles la ligne tracée par le pape avait laissé des incertitudes, et c'est à ce différend qu'on dut le voyage de Magellan.

(1560-1620). L'avarice, l'avidité des Portugais, et les cruautés de l'inquisition soulèvent contre eux les indigènes, et ainsi commence la chute de leur puissance dans les Indes. L'Espagne augmente considérablement son commerce et sa puissance maritimes en acquérant dans les Indes orientales les possessions du Portugal et les Philippines, par la réunion des deux royaumes. L'Angleterre et la Hollande entrent avec eux en concurrence, et la dernière, tout en combattant pour sa liberté en Europe, se met en possession du commerce du monde, en s'emparant des Moluques, d'un grand nombre d'autres îles où son commerce se trouve à couvert des révolutions du continent indien, et en désignant Batavia pour le centre de ses opérations et de son gouvernement. C'est alors qu'eut lieu la fondation et l'organisation de la Compagnie hollandaise pour le commerce des Indes orientales, compagnie qui devint bientôt société de monopole et corps politique et qui devait accomplir de si longues et si brillantes destinées. L'Angleterre, de son côté, commença aussi, sous le règne d'Elisabeth, à porter ses spéculations dans toutes les parties du monde. Après avoir pénétré en Perse et jusqu'aux Indes par la mer Caspienne, que lui avait ouverte le czar Iwan Wasiliewitz, elle fonda quelques colonies agricoles sur les côtes de l'Amérique septentrionale, qui avait été négligée par l'Espagne et le Portugal. Chez elle aussi le monopole du commerce étranger fut donné à des compagnies, et ce système de privilége devait donner une nouvelle forme au commerce et au système politique des colonies. La France fit aussi à cette époque dans l'Acadie et le Canada quelques tentatives d'établissemens coloniaux qui n'auront d'importance que dans la période suivante :

(1620-1660). Les Hollandais conservent leur suprématie, s'emparent de presque toutes les possessions portugaises dans les Indes : Paliacata, Négapatam, Calicut, Cochin et une foule d'autres établissemens importans ; ils étendent leurs relations avec la Chine et le Japon ; et la colonie qu'ils établissent au cap de Bonne-Espérance devient le plus ferme boulevart de leurs possessions indiennes. En même temps, une nouvelle compagnie est créée pour l'exploitation des Indes occidentales et du Brésil, où elle fait quelques conquêtes sous la conduite du comte Jean Maurice de Nassau.

L'Angleterre, chassée par la Hollande de presque toutes les îles des Indes orientales, fonda dans les Indes occidentales, dans les petites Antilles, ses premiers établissemens, et la conquête de la Jamaïque lui ouvrit un brillant avenir. En même temps, les

colonies du nord de l'Amérique prenaient chaque jour une nouvelle extension et une nouvelle importance ; il s'y fonda des états et des villes, entre autres Boston, sous la suzeraineté de la métropole.

La France ne put réussir dans ses projets d'établissement aux Indes orientales ; mais elle établit dans les Indes occidentales quelques plantations et quelques comptoirs qui ne s'attachèrent pas à l'Etat et restèrent propriété particulière. Par la séparation du Portugal et de l'Espagne, celle-ci perdit les colonies portugaises que ces deux Etats possédaient en commun, excepté Ceuta ; le premier ne conserva guère que le Brésil, dont la prospérité compensa ses autres pertes.

(1660-1700). C'est durant cette période que la France commence à prendre une part fort active au système colonial et exploite trois diverses sortes d'industrie ; le commerce proprement dit, qui ne put prendre un grand essor à cause des entraves qu'y apportait le gouvernement ; l'agriculture, que le caractère national, impatient et peu propre à une longue contrainte, empêcha de se développer ; les plantations, où les Français réussirent au delà de toute espérance. Colbert, en achetant les établissemens coloniaux des particuliers, les fit passer dans la main du gouvernement et y établit une administration régulière, s'empara vers le même temps d'une partie de Saint-Domingue, qui allait devenir une de nos plus importantes possessions maritimes et fonda une compagnie privilégiée pour le commerce des îles occidentales. Les nouvelles tentatives que fit la France pour fonder des établissemens dans les Indes orientales furent infructueuses.

Les colonies anglaises étaient en pleine prospérité ; les établissemens de l'Amérique septentrionale, favorisés par les migrations européennes et la révolution qui eut lieu dans la métropole, prenaient tous les jours de nouveaux accroissemens, et les améliorations politiques qui en furent la suite secondèrent ces heureux développemens.

Les Hollandais étaient les plus redoutables rivaux de l'Angleterre ; ils avaient la possession exclusive des îles à épices dont ils fournissaient l'Europe, tandis que la France et l'Angleterre exploitaient surtout les fabriques et les produits industriels. Leurs traités avec l'Espagne leur assurèrent leurs conquêtes dans les deux Indes, et de nouveaux établissemens ajoutèrent encore à leur puissance et à leurs richesses.

L'Espagne, par rapport à ses colonies, était restée telle que nous l'avons vue dans la période précédente ; le Portugal perdait le reste de ses possessions dans les Indes et s'assurait, par un traité avec la Hollande, la propriété du Brésil.

Le Danemarck apparaît aussi à cette époque comme une puissance coloniale, faisant tous ses efforts pour exploiter, au moyen de Tranquebar, le commerce des grandes Indes.

Les colonies se multipliant, les intérêts se compliquèrent, les difficultés surgirent, et c'est à cette époque qu'il faut faire remonter l'origine des guerres coloniales qui éclateront dans le siècle suivant.

LECTURE. — *Études géographiques*, à l'article VOYAGES.

ESPAGNE.

Les intérêts de la religion et ceux de la politique, soit par rapport à l'Europe, soit pour les colonies, amenèrent la rivalité entre l'Espagne et l'Angleterre. Philippe II, irrité des secours qu'Elisabeth fournissait aux insurgés des Pays-Bas, excité par le pape qui lui avait donné la couronne d'Angleterre, voulut conquérir ce royaume et équipa une flotte, la plus nombreuse qu'eussent vue les temps modernes. Mais l'invincible *Armada* fut détruite par la tempête au sortir des ports d'Espagne, et la reine d'Angleterre ainsi que les Provinces-Unies profitèrent de ces désastres pour continuer la guerre avec avantage.

Après la triste expédition de *dom Sébastien* en Afrique, et la mort du cardinal *dom Henri,* qui lui avait succédé, le Portugal fut réuni à l'Espagne, et l'envahissement de ce royaume est la seule entreprise où Philippe ait réussi. (Voyez le Portugal.)

Le règne de Philippe II est remarquable, parce qu'il détermina le caractère politique du gouvernement espagnol. Il sacrifia tout au maintien du catholicisme, et, pour y parvenir, fit plier sous le joug du despotisme royal et de l'inquisition l'Espagne qui, « pour être restée immobile, dit un historien, parut bientôt avoir « reculé dans la civilisation. » La prétention que ce prince eut d'exercer sur mer une domination exclusive lui attira des guerres aussi longues que désastreuses de la part d'une portion considérable de l'Europe, surtout de la part de l'Angleterre et de la Hollande.

PORTUGAL.

PREMIÈRE RÉVOLUTION DU PORTUGAL. — Jean III, fils et successeur du grand Emmanuel, marcha sur ses traces. L'*Ile d'Haynan,* sur les côtes de la Chine, est conquise; *Macao,* bâti et regardé comme un des entrepôts du commerce. Le *Japon* est la source d un négoce prodigieux; les *Philippines,* limitrophes des deux hémisphères, réunissent les vaisseaux de Lisbonne, qui sont venus par l'*Orient* avec les pavillons de Séville qui ont fait voile pour l'*Occident.* Jean III reçut l'ambassade de l'empereur de l'*Abyssinie;* c'est lui qui établit l'inquisition en Portugal. *Dom Sébastien,* son petit-fils, lui succède (1557); la gloire du Portugal commence à s'éclipser. L'éducation de ce prince, qui n'avait alors que *trois ans,* fit le malheur du pays: par un zèle

religieux mal entendu, il fit une croisade en Afrique et y conduisit l'élite de la noblesse. Une sanglante bataille se donna contre *Moluc*, usurpateur du trône de Maroc, sur son neveu, *Mulei-Mahomet*, près d'*Alcaçar*, au royaume de *Fez*. Les Portugais y essuyèrent une défaite; le *roi Sébastien* y fut tué, bien qu'on fît courir le bruit contraire; mais ce qui étonna, c'est que pendant l'action, *Moluc* mourait de mort naturelle, et *Mulei-Mahomet*, l'allié des Portugais, se noyait dans sa fuite.

Le trône passa alors à Henri le cardinal (1578), grand-oncle de Sébastien; ce prince, déjà vieux, prévoyant sa mort prochaine, convoqua l'assemblée des états à *Lisbonne*, pour y faire régler la succession. Les états nommèrent onze juges-commissaires, qui devaient discuter les droits des prétendans à la couronne. Ces prétendans étaient :

1° **LA DUCHESSE DE BRAGANCE**, fille d'Edouard, duc de Guimarens, petite-fille par le fils d'Emmanuel, mariée à Jean de Bragance;

2° **LE PRINCE DE PARME**, général des armées de Philippe II, comme époux de Marie, par le duc de Guimarens.

3° **ANTOINE**, prince du *Crato*, comme petit-fils d'Emmanuel, par Louis de *Beja;*

4° **PHILIPPE II**, petit-fils d'Emmanuel, par Isabelle de Portugal;

5° **EMMANUEL-PHILIBERT**, petit-fils d'Emmanuel-le-Grand, par Béatrix, sa mère, épouse de Charles III, duc de Savoie;

6° **LE PAPE GRÉGOIRE XIII**, parce qu'un pape avait donné la couronne à Alphonse Henriquez, et que les états de l'Eglise devaient hériter du cardinal;

7° **CATHERINE DE MÉDICIS**, fille de Laurent II et de Marie Latour, héritière de Boulogne, comme descendante de Robert, comte de Boulogne, fils d'Alphonse III, arrière-petit-fils d'Alphonse Henriquez.

Les prétentions de Catherine et du pape étaient les moins recevables; celles du duc de Bragance les plus justes; mais la force l'emporta, et Philippe II, n'attendant pas la décision des états, envoya, à la mort du cardinal, le duc d'Albe à la tête d'une armée, pour prendre possession du royaume de Portugal. La défaite d'Antoine, prieur du Crato, près d'*Alcantara*, décida la cause, et tout le Portugal plia bientôt sous le joug des Espagnols (1580).

ÉTAT DU PORTUGAL.

Depuis le règne de Sébastien, le caractère national des Portugais commence à dégénérer. Les vertus chevaleresques qui les

avaient distingués furent remplacées par un esprit mercantile, qui se glissa même dans les hautes classes. La force militaire qu'Emmanuel et Jean III avaient entretenue dans les Indes fut négligée ; le clergé s'empara de toutes les richesses des colonies, et y exerça un pouvoir absolu pour les priver de l'inquisition, qui ne fut nulle part plus terrible qu'à *Goa*.

La possession du Portugal par les Espagnols porta le dernier coup à la prospérité du pays. La haine des deux peuples devint plus grande encore, le commerce, avec le pays, lui fut interdit ; les Hollandais, confédérés, s'en vengèrent en battant leurs anciens alliés à *Bantam*, ville de l'île de Java, et bientôt ils les dépouillèrent de leurs possessions dans les Indes. Ils s'établirent dans l'île de *Java*, et y fondèrent la ville de Batavia, dont ils firent la capitale et le centre de leurs nouveaux établissemens dans les Indes. Il ne resta plus aux Portugais que les places de *Goa* et de *Diu*. Les Espagnols appauvrissaient les Portugais ; l'armée et la marine étaient désorganisées, le domaine de la couronne dissipé, la noblesse éloignée des affaires, et la nation épuisée par des impôts onéreux. Un tel état de choses présageait la révolution qui éclata en 1640.

SUÈDE.

GUSTAVE WASA. — Christiern II, roi de Danemarck, opprimait la Suède et exterminait la noblesse, afin de régner en paix. Un seul noble, nommé *Gustave Wasa*, échappe au massacre et se retire dans les mines de la Dalécarlie. Il y demeure long-temps déguisé. Bientôt il se fait reconnaître, soulève les mineurs, marche contre Christiern et le détrône. La Suède est délivrée ; Gustave est nommé roi, et le Danemarck est donné à Frédéric de Holstein, oncle de Christiern. Peu après, le luthéranisme est introduit dans le Nord.

Là, la réformation fut une révolution politique encore plus que religieuse ; elle domina bientôt, et de prime abord servit de base à la constitution politique des pays qui l'adoptaient. La puissance des rois de Suède était restreinte par celle des diètes et de la noblesse.

Gustave mourut en 1560. Il avait été le protecteur des sciences, de l'industrie et du commerce.

LECTURE. — *Histoire de Suède*, dans les *Esquisses historiques*.

SUISSE.

CONFÉDÉRATION DES TREIZE CANTONS SUISSES. — La Suisse, dont l'empereur Louis de Bavière avait reconnu l'indépendance, s'était depuis enrichie de l'alliance des Grisons et de l'accession des cantons suivans : Fribourg, Soleure, Bâle, Schaffouse, Appenzell. Ces cantons, liés d'intérêt par une confédération générale, conservèrent néanmoins chacun leur gouvernement particulier.

Genève se soustrait, en 1533, à la domination du duc de Savoie, se déclare ville libre, et adhère aussi à la confédération helvétique. Elle adopte la réforme de Calvin, et obtient dans l'Europe une importance considérable et toujours croissante, comme centre d'un certain genre d'idées religieuses et politiques, du savoir et du républicanisme en action; elle devient la première école théologique de cette secte, et la seule où la langue française fût dominante.

PAYS-BAS.

MORT DES DUCS D'EGMOND ET DE HORN, 1568. — A la mort de Charles-le-Téméraire, une partie des Pays-Bas passa à la maison d'Autriche, par le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien, et sous Charles-Quint les dix-sept provinces belges furent complètement réunies à la monarchie espagnole. Cependant chacune conserva ses états et sa constitution; et le gouverneur envoyé par le souverain administrait avec le concours des trois conseils d'état, de justice et de finance; un tribunal-général formait le grand conseil et résidait à Malines. Philippe II, despote par nature, se trouvait gêné de cette liberté, et la réformation s étant introduite dans les Pays-Bas, ce fut une occasion pour lui de la détruire. La nomination de Marguerite de Parme au gouvernement sous la direction du cardinal de Granvelle, acheva d'indisposer les esprits, et la conduite des nouveaux gouverneurs fit craindre l'anéantissement de la constitution par états et l'établissement de l'inquisition. Les provinces s'associèrent et signèrent le compromis de Bruxelles, premier acte d'hostilité contre le gouvernement espagnol.

Alors Philippe envoya dans les Pays-Bas le duc d'Albe, qui gouverna par la terreur et ne fit qu'envenimer les haines et exaspérer les esprits. Sous le nom de *conseil des troubles*, il créa un tribunal qui fut le comité de salut public de l'époque. Les comtes d'Egmond et de Horn furent au nombre des victimes,

tout le pays fut déclaré en état d'insurrection, et, pour ainsi dire, mis en état de siége, et il ne resta plus aux malheureux habitans qu'à fuir leur patrie pour éviter la cruauté du despote. Cependant, la révolte devint bientôt ouverte ; Guillaume d'Orange se mit à la tête, et, après la prise de Briel, qui donna plus de force à l'insurrection, reçut le titre et les fonctions de gouverneur royal. La retraite du duc d'Albe, les secours de la reine Elisabeth et le traité de Gand entre cinq provinces bataves et six provinces belges, purent faire espérer une prochaine délivrance, malgré la défaite et la mort du comte Louis et de son frère Henri de Nassau, à la bataille de Moeker. Après la mort de Requescens, qui avait succédé au duc d'Albe, don Juan affecta de reconnaître le traité de Gand ; mais Guillaume sut éviter les piéges qu'on lui tendait, et, reconnaissant la nécessité de fortifier l'union des provinces du Nord pour le triomphe de l'indépendance, il organisa la confédération d'Utrecht, qui devait servir de base à la nouvelle république (1579).

GUILLAUME, STATHOUDER. — Cette ligue comprenait les états de Hollande, de Zélande, d'Utrecht, de Zutphen, de Gueldres, d'Ower-Yssel, de Friesland, de Groningue, des villes de Gand, d'Anvers, de Bruges et de Bruxelles. Ces provinces rejetèrent formellement la domination espagnole, et Guillaume d'Orange fut proclamé *stathouder*.

A la mort de Requescens, Don Juan, qui prend le gouvernement des Pays-Bas, fait rentrer sous la domination de l'Espagne les provinces wallones et reprend les villes qui s'étaient déclarées indépendantes ; cependant il ne peut arrêter la marche de la révolution qui s'opère ; après l'assassinat de Guillaume, son fils Maurice est reconnu son successeur par les états de Hollande et de Zélande ; il déjoue, avec Olden Barneweldt, les projets ambitieux de l'Angleterre qui, tout en secondant la révolution hollandaise, voulait la confisquer à son profit. La république, reconnue par l'Angleterre et par la France, eut encore long-temps à lutter contre son ancienne suzeraine, et ce ne fut qu'en 1609 que l'Espagne fatiguée, mais ne voulant pas renoncer formellement à ses titres de propriété, consentit à une trève de douze ans.

EUROPE.

PRISE DE RHODES PAR SOLIMAN II. — L'île de Rhodes appartenait encore aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Soliman II forma le projet de s'en emparer, et l'assiégea en 1522. Des espions lui donnèrent des renseignemens utiles ; mais la trahison du chevalier André d'Amaval facilita cette conquête. Ce Portugais, pour se venger d'une injustice qu'il prétendait avoir éprouvée, favorisa les Turcs. Le siége de Rhodes dura six mois ;

Soliman y fit son entrée triomphante, et les chevaliers vaincus se retirèrent à Candie. En 1530, Charles-Quint leur donna l'île de Malte à titre de fief; ils étaient tenus de combattre les infidèles.

INVASION DE SOLIMAN DANS LA HONGRIE. — Soliman II fondit sur la Hongrie, qui avait pour roi Louis II. Ce prince, retranché dans la plaine de Mohatz, attendait un renfort de Ferdinand, son beau-frère. Les Hongrois impatiens livrèrent bataille et furent entièrement défaits par les Turcs (1520). Leur roi, en fuyant, s'étant noyé dans un marais, Ferdinand d'Autriche fut nommé roi de Bohême. Soliman après cette victoire prit sous sa protection le fils de Zapolia, rival de Ferdinand, s'empara de plusieurs places importantes, et de Bude elle-même, capitale du royaume. Sa flotte, pendant ce temps, ravageait les côtes de l'Italie. Il mourut en 1566. Ses successeurs n'eurent ni son génie ni son désir de faire des conquêtes; aussi de sa mort date le déclin de la prépondérance des Turcs sur terre et sur mer.

ASIE.

EMPIRE DES MONGOLS DANS L'INDE.—Les mahométans avaient porté leurs armes dans les Indes; Gengis-Khan s'était emparé des provinces septentrionales, et Tamerlan laissa le pays dans l'anarchie quand il marcha contre Bajazet, en 1375. Babor, arrière-petit-fils de Tamerlan, ayant été dépouillé à Samarkande par les Usbecks, se retira dans le Caboulistan, dont le gouverneur lui donna la facilité de faire des conquêtes en lui fournissant des troupes. Il traversa pour la première fois l'Indus, en 1518, et fit cinq autres expéditions; à la derniere il défit l'empereur de *Delhy* et mit fin à la dynastie régnante. Son empire comprit tout le pays situé sur l'Indus et le Gange, et la presqu'île au-delà du Gange; il fut dans sa plus haute puissance depuis le règne d'*Aibak* qui consolida la dynastie mongole dans l'Indostan, jusqu'à la mort d'*Aureng-Zeb*, après lequel il se démembra et fut presque complètement dissous par la conquête de *Nadir-Schah* et la politique des Européens.

SCHAH ABBAS EN PERSE. — *Schah Abbas-le-Grand*, septième roi de Perse de la race des Sofis, fut un des plus illustres de cette famille. Il conquit sur les Turcs et les Tartares plusieurs provinces qu'ils avaient enlevées à son père. Il reprit aux Portugais l'île et la ville d'Ormuz dont ils s'étaient emparés. Il détruisit les janissaires et donna de sages lois à ses peuples. Mais ce prince se livra à sa cruauté naturelle. L'empire des Sofis fut renversé par les Afghans (1722), et après le meurtre de Nadir-Schah, dont le règne tyrannique suivit cette invasion, il tomba dans l'anarchie.

AFRIQUE.

CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE PAR SÉLIM Ier. — Après la mort de Mahomet II, ses deux fils Bajazet et Sélim se disputèrent le trône : Bajazet l'emporta. Il abdiqua dans la suite en faveur de Sélim Ier. Celui-ci fit mourir son père et ses deux frères, afin de régner plus tranquillement. Il s'empara de la Syrie et de l'Égypte sur les Mamelouks qui avaient succédé aux Ayoubites. Depuis cet événement, l'Égypte a toujours été regardée comme une province de l'empire ottoman, qui la fait gouverner par un pacha.

BARBEROUSSE EN AFRIQUE. — Vers le commencement du 16e siècle, trois frères natifs de *Lesbos*, s'étaient rendus célèbres par leurs succès dans la piraterie. *Hariadan* l'aîné, depuis surnommé *Barberousse* à cause de la couleur de sa barbe, devint le plus célèbre. Les victoires qu'il avait remportées, la réputation dont il jouissait, engagèrent les *Algériens* à le supplier de les délivrer des Espagnols établis sur leurs côtes; aussitôt *Barberousse*, à la tête d'une armée navale formidable, se rendit à Alger; son arrogance indisposa les Algériens qui s'apprêtaient à le chasser, lorsque le corsaire fit étrangler leur prince *Sélim Eutémi*, et se fit proclamer par ses troupes. Sa conduite répondit depuis à cette cruauté : il ne régna que despotiquement; mais *Abou-Hamou*, roi détrôné de Tunis, demanda du secours à Charles-Quint qui envoya contre ce corsaire le général *Martin-Argate*. *Barberousse* combattit avec fureur; il céda enfin au nombre et périt avec tous les siens. Il était âgé de quarante-quatre ans; il y avait quatre ans qu'il régnait sur *Zizéli*, deux qu'il commandait dans *Alger*, un enfin qu'il occupait *Tlemcen*.

Sa tête, plantée au bout d'une pique, fut portée en triomphe dans cette ville, et le jeune Abou-Hamou, en remontant sur le trône, fit hommage de sa couronne à Charles-Quint.

EXPÉDITION DE CHARLES-QUINT. — En 1547, *Hassan-Aya* avait été placé sur le trône d'Alger par Sélim Ier; c'était un renégat sarde qui désolait les côtes hispaniques et italiques. Le pape *Paul III* sollicita Charles-Quint de prendre contre ces pirates la défense de la chrétienté. L'empereur se rendit à ses désirs et se prépara à tirer vengeance des déprédations de ces corsaires.

Cette expédition, à laquelle présida quelque chose de l'esprit à la fois poétique, chevaleresque et religieux des croisades, est un des épisodes les plus curieux de l'histoire algérienne, 26,500 hommes partirent pour l'Afrique. Cette campagne fut malheureuse pour les Espagnols dont la tempête brisa les vaisseaux, et Charles-Quint se vit obligé de rentrer dans ses États.

ÉGLISE.

PONTIFICAT DE LÉON X DE MÉDICIS. — Ce pontife succéda au pape Jules II qui avait ligué toute l'Europe contre Louis XII. Léon X eut quelque part aux événemens de la guerre d'Italie. Il balança long-temps entre les deux rivaux : il traita d'abord avec François Ier, en lui promettant Naples ; l'année suivante il se ligua avec Charles-Quint pour chasser les Français de l'Italie. Ce pape fit renaître les lettres et les arts ; sa cour était le rendez-vous des beaux esprits ; le luxe et la magnificence y furent portés à leur comble.

C'est à Bologne (1515), où il avait attiré le roi de France, qu'il abolit la *pragmatique-sanction* et qu'il dressa le fameux *concordat.* Après avoir fait prêcher une croisade contre Sélim, il publia des indulgences en faveur de ceux qui voudraient contribuer à la dépense nécessaire pour achever la basilique de Saint-Pierre. C'est à cette occasion que le luthéranisme prit naissance.

Léon X mourut le 1er décembre 1521, à quarante-quatre ans. Parmi les successeurs de Léon X nous remarquons dans ce siècle : Clément VII (1523), sous lequel eut lieu le schisme d'Angleterre ; Paul III (1534) qui embellit Rome et sous lequel *Ignace de Loyola* fonda l'ordre des Jésuites (1534) ; Pie V (1566) qui publia la bulle *In cœna Domini*, et voulait affaiblir l'autorité royale ; Grégoire XIII (1572) le réformateur du calendrier ; Sixte V enfin (1585), très distingué comme gouverneur et comme homme d'état : il purgea les états de l'Église de brigands, enrichit la bibliothèque du Vatican et construisit un superbe aqueduc.

RÉFORME.

CAUSES. — Nous avons vu, dans le 15e siècle, deux tentatives de réforme religieuse : l'une aristocratique par le concile de Bâle, l'autre populaire par Jean Huss et Jérôme de Prague ; toutes deux échouèrent ; mais leur coïncidence était une preuve qu'une révolution religieuse ne tarderait pas à éclater. On a cherché dans la vente des indulgences, la jalousie des Augustins et les abus de l'Église romaine, la cause de la réforme ; elle a une origine plus puissante et plus profonde : c'est l'émancipation de l'esprit humain, le besoin de liberté dans le monde intellectuel, l'indépendance à l'égard du pouvoir absolu dans l'ordre spirituel, résultat de la situation de la société à cette époque. Ainsi, et avant tout, la réforme est une grande tentative d'affranchissement de la pensée humaine, une espèce d'insurrection contre

la puissance coercitive qui, jusqu'alors, avait pressé les intelligences. Tel est son caractère général et dominant.

ÉVÉNEMENS. — *Depuis Luther* (1517) *jusqu'aux Anabaptistes* (1525). Luther, né dans le comté de Mansfeld, le 10 novembre 1483, d'un père forgeron, fut le moteur de cette révolution religieuse qui devait changer la moitié de l'Europe. Il commença par attaquer la vente des indulgences dont Léon X consacrait le revenu à l'achèvement de l'église Saint-Pierre; bientôt il s'éleva contre les indulgences elles-mêmes, nia leur efficacité et attaqua la puissance spirituelle des souverains pontifes. Alors le pape, qui d'abord avait négligé le nouveau réformateur, lança contre lui une excommunication. Luther brûla la bulle sur la place publique de Vittemberg et se sépara ainsi officiellement de l'Église romaine. Il avait su mettre dans ses intérêts la plupart des princes d'Allemagne, en leur faisant envisager la riche dépouille du clergé; et ceux-ci, sentant le besoin de résister aux projets de domination de Charles-Quint, n'avaient pas été fâchés de saisir cette occasion d'intéresser leurs peuples dans leurs querelles, en faisant d'une affaire de politique une affaire de religion. Cité devant la diète de Worms, Luther est banni, et son affaire, jusqu'ici purement ecclésiastique, se change en une affaire d'État. Il se retire dans un château du duc de Saxe, et c'est de là qu'il s'attaque au dogme, rejette l'*autorité* et n'admet pour règle de foi que l'Ecriture interprétée par la raison individuelle. Carlostad, adhérent de Luther, nie la présence réelle; cette nouvelle hérésie engendre la guerre des *sacramentaires* ou guerre des paysans soulevés par *Thomas Munster*, guerre qui désole l'Allemagne et finit par la bataille de *Frankenhausen* où ces sectaires furent exterminés. Les réformés prévalent à la diète de *Nuremberg*, et c'est en vain que le pape Adrien VI réclame l'exécution de l'édit de Worms. Les catholiques forment à Ratisbonne une association où entrent l'archiduc Ferdinand, le duc de Bavière et les évêques allemands pour le maintien de l'édit; les luthériens répondent par la ligue de *Torgau*; l'Electeur de Saxe, le Langrave de Hesse embrassent la nouvelle doctrine, et le grand-maître de l'Ordre Teutonique, Albert de Brandebourg, se sécularise par l'adoption de la réforme, et se déclare duc héréditaire de Prusse.

— *Depuis l'origine de la secte des Anabaptistes* (1525), *jusqu'à la convention de Passaw* (1552).

Muncer et *Storck*, fanatiques cruels, donnent naissance aux Anabaptistes, prêchent l'égalité absolue et s'élèvent contre le pouvoir temporel comme leur patron l'avait fait contre la puissance spirituelle. Cette secte dévastatrice sème le carnage et l'incendie dans la moitié de l'Allemagne. La diète catholique de *Spire* (1529) défend la propagation des nouvelles doctrines; les évangélisans protestent contre cette décision, et de là leur nom de *protestans*.

Ils exposent leur profession de foi à la diète d'Augsbourg (1530), et il devint évident qu'il n'existait aucun moyen de concilier les deux doctrines ; le projet d'un concile déjà invoqué depuis long-temps suspend toute décision. Les termes prescrits par l'empereur qui ordonne le rétablissement du culte catholique amènent la ligue de *Smalkalde* (1531) à laquelle l'élection de Ferdinand comme roi des Romains vient donner un nouveau motif. L'orage est près d'éclater, quand l'invasion de Soliman II en Hongrie force les deux partis de déposer les armes et de conclure la paix de Nuremberg, désignée sous le nom d'*intérim*, paix qui assurait aux alliés de Smalkalde la liberté de leur culte jusqu'au moment du concile. Philippe de Hesse rétablit dans ses États le duc Ulrich de Wurtemberg appartenant au parti protestant, ce qui accroît l'animosité entre les deux partis. Les anabaptistes recommencent leurs ravages et établissent leur domination à Munster sous la conduite de Jean de Leyde. Elle cesse par la prise de la ville, et les fanatiques sectaires sont encore exterminés. La ligue de Smalkalde est renouvelée pour dix ans, et on détermine le contingent de troupes à fournir par chaque confédéré ; mesure qui la consolide et commence à la rendre redoutable.

Les confédérés chassent le duc de Brunswick de ses états; et à son tour l'archevêque de Cologne, qui avait embrassé la réformation pour se marier, est expulsé par les catholiques.

Le concile si long-temps désiré et promis est convoqué à Trente par le pape Paul III ; il s'ouvre en 1445 et dure près de dix-huit ans. Sa forme et ses premières décisions mettent les protestans dans l'impossibilité de le reconnaître.

Luther meurt sur ces entrefaites, à l'âge de 63 ans, laissant toute l'Allemagne en feu. Il eut des imitateurs qui se séparèrent de lui et formèrent secte à part.

Zwingle, en Suisse, tué près de Cappel, dans un combat contre les catholiques ; Calvin en France, et surtout à Genève où s'établit l'école théologique de cette communion. Dès lors, le protestantisme se divise en trois branches : Luthériens, Zwingliens et Calvinistes.

Cependant la guerre continue de toutes parts, et les partis remettent à la force du glaive la décision des querelles que la discussion n'avait pu résoudre. Le parti protestant ayant à sa tête Jean Frédéric, électeur de Saxe, et Philippe de Hesse, est battu à Mulhberg où le premier est fait prisonnier, et bientôt le second tombe aussi par trahison entre les mains de Charles-Quint. L'électorat de Saxe fut donné à Maurice, duc de Saxe, qui d'abord avait servi dans les rangs des catholiques ; mais ce prince pénétrant les projets de Charles sur l'Allemagne, et sentant le besoin de résistance, profite de la mission qu'il a reçue d'exécuter le ban de l'empire contre la ville de Magdebourg, fait secrètement alliance avec Henri II, roi de France, se met à la tête des

réformés, manque de surprendre l'empereur, le force à rendre la liberté à Philippe de Hesse, son beau père et à signer la convention de *Passaw* (1552), qui renverse les projets de l'empereur et consolide la religion protestante. Par suite de cette transaction, on convoqua une diète (1555) à Augsbourg, pour y conclure une paix durable entre les catholiques et les sectateurs de la réforme.

RÉSULTATS DE LA RÉFORME.

Le grand, le principal résultat de la réforme a été l'affranchissement de l'esprit; elle a été un immense progrès dans l'activité et la liberté de la pensée. Sans doute, en favorisant cet accroissement de la liberté intellectuelle, elle a pu seconder la tendance vers la liberté politique, vers la licence même, car elle a bouleversé l'Europe; sans doute elle eut une grande part à l'émancipation générale qui lui a succédé; mais ce n'a pas été un résultat immédiat : cette émancipation n'entrait même pas dans ses vues ni dans sa nature; d'abord elle a adopté les gouvernemens tels qu'ils étaient, elle s'est accommodée de la monarchie absolue comme de la république; mais partout elle a donné à l'esprit humain des développemens nouveaux, un élan qu'il n'avait pas connu jusqu'alors. C'est dans ce fait qu'il faut chercher toute l'influence politique de la réforme sur les destinées des peuples. Quant à l'influence religieuse qu'elle exerça, elle fut immense, mais nous n'avons pas à la juger dans un ouvrage classique.

LECTURE. — Portrait de *Luther*.

TROISIÈME SIÈCLE LITTÉRAIRE.

SIÈCLE

DE LEON X ET DE FRANÇOIS Ier,

OU DES ITALIENS.

L'impulsion était donnée, les Croisades l'augmentèrent : les connaissances de l'Orient retournèrent vers leur source, et Cons-

tantinople et l'Italie espérèrent de beaux jours. Trois événemens ouvrirent les portes aux sciences : 1° les Turcs en Europe ; 2° l'imprimerie ; 3° la découverte de l'Amérique.

Les savans fugitifs trouvèrent des protecteurs zélés dans les Médicis qui régnaient à Florence. C'est aux bienfaits et à la sollicitude éclairée de cette généreuse famille que nous devons la renaissance des lettres en Europe. Le pape Léon X, digne fils de Laurent de Médicis, eut la gloire de donner son nom à cette époque mémorable.

La France suivit l'impulsion donnée par l'Italie, et son roi, François Ier, mérita le titre de *restaurateur des lettres.*

ITALIE. — Le quatorzième siècle avait vu briller le Dante, Pétrarque et Boccace.

Poésie : L'Arioste, le Tasse, Guarini.

Histoire et politique : Machiavel.

Peinture : Péruggio, Michel-Ange, Raphaël, le Titien, les Carrache, le Corrège, le Tintoret, Léonard de Vinci, le Primatice.

Astronomie : Galilée.

FRANCE. — *Poésie :* Marot, Rabelais, Dubelloy, Ronsard, Desportes, Malherbe, Racan.

Satire : Régnier.

Tragédie : Jodelle.

Histoire : Amyot.

Philosophie : Montaigne, Charron.

Magistrature : L'Hôpital.

Littérature : Marguerite de Valois, sœur de François Ier.

Sciences : Florent Chrétien, précepteur de Henri IV.

Astronomie : Descartes.

Sculpture : Jean Goujon.

ESPAGNE. — Ponce de Léon, dans la *Poésie;* Alphonse X, *Astronomie;* Cervantès pour le *Théâtre* et la *Littérature.*

PORTUGAL. — La Miranda ; le Camoëns.

ANGLETERRE. — Spencer, Shakspeare, Morus.

ALLEMAGNE. — Brand, Zwingle, Luther, Mélanchton Munster.

HOLLANDE. — Érasme.

PRUSSE. — Copernic.

A FAIRE. — *Tableau du troisième siècle littéraire, avec des notes sur chaque écrivain.*

ÉCRIVAINS.	SIÈCLES.	OUVRAGES.	OPINION.

Les autres siècles littéraires seront tous faits d'après ce modèle.

17e SIÈCLE.

SIÈCLE LITTÉRAIRE.

CARACTÈRE. — Fin des guerres religieuses. — Rapports réguliers entre les peuples. — Prépondérance de la France. — Système d'équilibre. — Extension du commerce.

LOUIS XIV.

ÉVÉNEMENS.

FRANCE. — 1610. Mort de Henri IV et avénement de Louis XIII. — 1618. Guerre de *Trente Ans*. — 1628. Prise de la Rochelle par Richelieu. — 1643. Avénement de Louis XIV. 1648. Paix de Westphalie. — 1659. Paix des Pyrénées. — 1661. L'homme au masque de fer. — 1678. Paix de Nimègue. — 1685. Révocation de l'édit de Nantes.

ANGLETERRE. — 1603. Les Whigs et les Tories. — 1624. Les Stuarts en Angleterre. — 1649. Première révolution d'Angleterre. — Exécution de Charles Ier. — 1656. Protectorat de Cromwell. — 1655. Secte des Quakers. — 1660. Charles II. — 1679. Décret de l'*habeas corpus*. — 1688. Jacques II. — Révolution d'Angleterre.

RUSSIE. — 1613. Dynastie de Romanof.

ALLEMAGNE. — 1687. La Hongrie devient héréditaire dans la maison d'Autriche.

ESPAGNE. — 1610. Entière expulsion des Maures.

PORTUGAL. — 1640. Révolution de Portugal. — Jean IV de Bragance.

ITALIE. — 1647. Révolte des Napolitains. — Mazaniello.

HOLLANDE. — 1667. Abolition du stathoudérat. — 1672. Guerre contre la Hollande. — 1686. Ligue d'Augsbourg. — 1697. Paix de Ryswick.

SUÈDE. — 1611. Règne de Gustave-Adolphe. — 1654. Abdication de Christine.

TURQUIE. — 1699. Paix de Carlowitz. — Situation de la Turquie.

ÉGLISE. — 1650. Mort de saint Vincent de Paule. — 1665. Les jansénistes. — 1682. Déclaration du clergé de France.

Quatrième siècle littéraire.

ORIENT. — 1644. Conquête de la Chine par les Tartares-Mantchoux. — 1665. — Aureng-Zeb aux Indes.

ÉTABLISSEMENS ET DÉCOUVERTES. — 1605. *Mercure de France.* — 1614. *Invention des logarithmes par l'Écossais Neper.* — 1614. *Palais du Luxembourg.* — 1618. *Télescope.* — 1624. *Microscope.* — 1600. *Circulation du sang découverte par le médecin anglais Harvey.* — 1624. *Méridien fixé.* — 1635. *Palais-Cardinal, depuis Palais-Royal.* — 1635. *Académie Française.* — 1640. *Perruques en France.* — *Etablissement des enfans-trouvés par Vincent de Paule.* — 1600. *Jardin-des-Plantes.* — 1650. *Baromètre.* — 1653. *Machines pneumatiques.* — 1656. *Bas au métier.* — 1664. *Canal du Languedoc.* — 1656. *Manufacture d'encre.* — 1660. *Manufactures de glaces.* — *Versailles.* — *Colonnade du Louvre.* — 1666. *Académie des Sciences.* — 1667. *Réverbères à Paris.* — 1670. *Formation des Champs-Elysées.* — 1686. *Fondation de Saint-Cyr.* — 1693. *Observatoire.* — 1670. *Hôtel des Invalides.* — 1672. *Porte Saint-Denis.* — 1693. *Usage du café.* — 1674. *Porte Saint-Martin.* — 1669. *Phosphore.* — 1600. *Première montre.* — 1684. *Pont-Royal.* — 1687. *Place Vendôme.* — 1670. *Baïonnettes.* — 1688. *Miroirs ardens.*

Développement.

FRANCE.

Mort de Henri IV. Avènement de Louis XIII. — La mort de Henri IV (1610) fut un malheur pour la France ; Sully avait rétabli l'ordre dans toutes les parties de l'administration, surtout dans les

finances, et son roi formait en silence le dessein de changer le système politique de l'Europe, en formant une sorte de république, une association d'Etats, qui aurait pour centre et pour juge un sénat suprême. Le fer de Ravaillac arrêta l'accomplissement de ce projet, et l'Europe évita une guerre imminente. La France se trouva replongée dans l'horreur des guerres civiles. Marie de Médicis lui fit perdre toute considération au dehors, toute tranquillité au dedans. Mais un homme de génie, le cardinal de Richelieu (1624), tint les rênes d'un gouvernement, trop lourd fardeau pour Louis XIII, et la France reconquit le premier rang. Richelieu s'empara de la pensée politique de Henri IV, l'abaissement de la maison d'Autriche, et, pour parvenir à son but, il profita des querelles religieuses qui depuis long-temps agitaient l'Allemagne.

GUERRE DE TRENTE ANS.

CAUSES.

La religion fut le prétexte de cette guerre ; mais le véritable motif fut l'ambition de la maison d'Autriche, qui voulait changer à son profit le système fédératif de l'Allemagne en une monarchie héréditaire. Toute l'Allemagne se trouvait alors divisée en deux partis : la *ligue catholique* et *l'union évangélique*. Ces deux grandes confédérations commencèrent une guerre religieuse qui ne tarda pas à devenir un combat politique, la maison d'Autriche s'efforçant d'écraser le corps germanique, et celui-ci cherchant à lui résister. La France et la Suède se mêlèrent de la querelle ; elles firent échouer les projets de la maison d'Autriche et assurèrent l'indépendance des princes et des états particuliers. La vieille querelle qui existait entre la Hollande et l'Espagne se ranima et fit de nouveau prendre les armes à ces deux puissances ; l'irritation des partis religieux en Allemagne, la suspension de la confédération germanique (depuis l'année 1613 la diète cessa de se rassembler) ; les prétentions exagérées que cette malheureuse désorganisation fit naître de toutes parts furent les principales causes de la durée de cette guerre qui éclata d'abord en Bohême et semblait ne devoir occuper que l'Autriche. Cette guerre fameuse présente trois époques distinctes :

1° Dans la première, la maison d'Autriche est complètement victorieuse et soumet toute l'Allemagne.

2° Durant la seconde, les Suédois sont constamment victorieux et mettent l'Autriche à deux doigts de sa perte.

3° Dans la troisième, la victoire est plus incertaine et les succès sont partagés.

Les grands hommes sont, en Autriche : Tilly, Walstein, Galas, Piccolomini ; en Suède : le roi Gustave-Adolphe ; Bannier, Torstenson, Oxenstiern ; en France : Richelieu, Turenne, Condé.

Quatre célèbres aventuriers combattaient avec éclat contre la maison d'Autriche : Thurn, Bernard de Saxe-Weimar, Mansfield et Christian de Brunswick.

Les plus fameuses batailles sont : Prague, Leipsick, Lutzen, Nordlingue, Dudling, Fribourg, Mariendal, Rocroi, Lens.

CONSÉQUENCES.

1° La vaste confédération allemande reçut une organisation plus régulière et plus précise ; la puissance impériale fut resserrée dans de justes limites ; les princes devinrent les véritables chefs de leurs gouvernemens, et il fut reconnu par tous les cabinets que le maintien de la constitution du corps germanique était du plus haut intérêt pour l'Europe.

2° La maison d'Autriche qui avait menacé l'indépendance européenne fut abaissée ; la cour de Vienne perdit sa prépondérance, et, depuis le traité de Westphalie, il est à remarquer qu'elle n'a pas signé un traité qui lui fût avantageux.

3° L'alliance de la Suède avec la France pendant cette guerre eut ce grave résultat de faire entrer les puissances du nord dans les affaires de l'occident de l'Europe. Alors la Suède s'éleva au rang des premières puissances continentales.

4° L'antipathie religieuse s'apaisa et se calma peu à peu. A partir de 1638 la diversité de religion cesse d'être le principe dominant de la classification des Etats et le mobile de leur politique ; c'est là que s'arrête la prépondérance, c'est-à-dire la carrière de la réforme, quoique ses conséquences n'aient cessé de se développer.

A FAIRE. — *Tableau synoptique* avec des détails sur les batailles et sur les personnages.

Prise de La Rochelle par Richelieu. — Richelieu, parvenu au ministère, entreprit de réprimer les huguenots, toujours séditieux. Rohan et Sou-

bise qui étaient à leur tête voulaient faire de la France une république divisée en huit cercles. La Rochelle était devenue le centre de toutes leurs forces ; il forma le projet de les y attaquer. Il se mit lui-même à la tête de l'armée, et assiégea la ville. N'ayant pas une flotte assez nombreuse pour la bloquer, il eut recours au moyen employé par Alexandre au siége de Tyr : il fit construire dans la mer, à l'entrée du port, une digue, que la flotte anglaise ne put forcer. Les Rochelois résistèrent onze mois ; mais enfin ils furent obligés de se rendre. On leur accorda la liberté de conscience. Les Anglais avaient pris parti pour les protestans, et leur avaient prêté secours ; mais ils furent repoussés par les Français et contraints de se retirer ; tout rentra dans l'obéissance. Parmi les traits de courage que firent les protestans, on cite celui-ci : le maire *Guiton* mit un poignard sur la table de l'hôtel-de-ville, et jura d'en percer le sein au premier qui parlerait de se rendre.

Richelieu termina l'œuvre des siècles précédens en portant à l'aristocratie féodale les derniers coups. Mais il fallait, pour arriver à ce point, faire tomber, tantôt justement, tantôt injustement, bien des têtes puissantes. Cinq-Mars et de Thou, Montmorency, Marillac, Chalais et tant d'autres payèrent de leur sang leur haine pour Richelieu et leurs tentatives pour délivrer le France des rigueurs de son autorité. Avec eux la féodalité expire, et le pouvoir royal prend un accroissement extraordinaire. Désormais la monarchie absolue est fondée par le génie de ce grand ministre ; à l'extérieur son autorité ne fut pas moins considérable : il établit le crédit de la France en Italie, dans les Pays-Bas, en Allemagne et jusqu'en Suède ; l'Espagne et l'Autriche trouvèrent en lui un ennemi puissant et irréconciliable. Protecteur éclairé des arts et des sciences, fondateur de l'Académie Française, il sut en même temps donner à son administration un caractère de force et de grandeur qui prépara la puissance de Louis XIV.

Richelieu est le créateur des ambassades permanentes et de la science diplomatique. Ce fut sous le règne de Louis XIII, en 1614, que furent assemblés les derniers états-généraux, pour ne reparaître qu'à la fin du dix-huitième siècle. Ainsi périrent à la fois la liberté religieuse par la prise de La Rochelle, et la liberté politique par la dissolution des Etats. Le dernier vote des communes fut celui-ci : « Le roi « est supplié d'ordonner que tous les seigneurs « soient tenus d'affranchir dans leurs fiefs tous les « serfs. »

LECTURE. — *Portrait de Richelieu* (*Cours de littérature*).

Avènement de Louis XIV. — Louis XIII laissa par sa mort le royaume de France à Louis XIV, son fils, âgé de cinq ans, sous la régence d'Anne d'Autriche, sa mère. Cet avènement eut lieu sous les plus heureux auspices. Le duc d'Enghien gagna sur les Espagnols la bataille de Rocroi, dont le succès entraîna la prise de plusieurs places importantes, et entre autres celle de Thionville. Sur mer, le duc de Brézé défit la flotte d'Espagne auprès de Gibraltar, et les années suivantes, 1644 et 1645, Fribourg et Nordlingue furent prises.

Cependant la régence fut remplie de troubles. Paul de Gondi, coadjuteur de Paris, depuis cardinal de Retz, alluma la guerre civile en France, en excitant les ennemis de la cour et de Mazarin, désignés sous le nom de *Frondeurs*. La régente se retira avec le jeune roi, à Saint-Germain-en-Laye où elle fut suivie du prince de Conti, frère du grand Condé. Le prince de Condé bloqua Paris où le parlement avait levé une armée; peu après une amnistie fut publiée, et la paix fut rétablie (1648-1653).

Les principaux événemens sont : Journée des barricades. — La cour à Saint-Germain. — Traité de Rueil. — (1649) Arrestation des trois princes. — Départ de Mazarin. — Délivrance des princes. — Majorité du roi. — Retour de Mazarin. — Combat du faubourg Saint-Antoine.

Cette guerre de la Fronde, qu'on a appelée une tragi-comédie, ne fut pas sans résultats; elle activa les esprits et contribua peut-être à faire naître les hommes de génie du règne de Louis XIV.

Les personnages principaux qui s'y distinguèrent sont :

Mazarin, Condé, les deux Beaufort, de Vendôme, de Nemours, Bouillon, Turenne, le cardinal de Retz, les duchesses de Longueville, de Chevreuse, Mademoiselle, La Rochefoucault, etc.

LECTURE.—*Mémoires du cardinal de Retz et de la duchesse de Longueville.*

Traité de Westphalie.—Le traité de Westphalie amena quatre grands changemens :

1° Dans l'empire : il assura à la confédération germanique des droits authentiques et des moyens légitimes de les faire valoir ;

2° Dans la puissance autrichienne : pendant que l'Espagne perdait la Hollande, l'Autriche perdit tout ce qu'elle possédait sur la rive gauche du Rhin, et se trouva par là moins à portée de presser l'empire par les deux extrémités ;

3° Dans la monarchie espagnole, qui, déjà dépouillée des Pays-Bas, perdit dans le Portugal une usurpation de soixante ans, ce qui lui enleva en Europe de beaux ports, et en Amérique d'immenses possessions;

4° Dans l'antipathie religieuse : dès lors elle se calma et disparut peu à peu. Rien ne put ramener en Allemagne les guerres de religion, et, depuis, la politique seule mit indifféremment les armes à la main des catholiques ou des protestans.

Ce traité fameux, conclu à Osnabruck par les protestans, et à Munster par les catholiques, a été longtemps la base du système politique de l'Europe, par l'équilibre qu'il établissait entre les diverses puissances.

PRINCIPALES CLAUSES DU TRAITÉ.

1o La Suède devint membre de l'empire : elle eut toute la Poméranie citérieure, et la plus belle, la plus utile partie de l'autre, la principauté de Rugen, la ville de Wismar, beaucoup de bailliages voisins, le duché de Brême et de Verden ; on lui donnait de plus cinq millions d'écus d'Allemagne, et le droit de présence aux diètes de l'empire.

2o La France s'assura pour toujours la possession des trois évêchés, Toul, Metz et Verdun, et l'acquisition de l'Alsace, excepté Strasbourg ; mais au lieu de recevoir de l'argent comme la Suède, elle en donna. Les archiducs de la branche de Tyrol eurent trois millions de livres pour la cession de leurs droits sur l'Alsace et Sundgau. La France paya la guerre et la paix, mais elle n'acheta pas trop cher une si belle province ; elle eut encore l'ancien Brisach et ses dépendances, et le droit de mettre garnison dans Philipsbourg. Ces deux avantages ont été perdus, mais l'Alsace est demeurée, et Strasbourg, en se donnant à la France, acheva de l'incorporer à ce royaume.

3o La république des Pays-Bas-Unis et la Suisse furent déclarées entièrement indépendantes de l'empire germanique.

4o Le Brandebourg reçut Magdebourg ; Halberstad, Camin et Minden ; plusieurs autres princes accrurent aussi leurs possessions.

5o La liberté de religion fut proclamée pour tous les états, et l'égalité de droits pour tous les réformés. On prit pour base l'état de l'Allemagne en 1624, et ce réglement fut appelé celui de l'*annus normalis*.

On ne vit jamais un congrès en Europe où il y eut de si grands intérêts à débattre, ni une si belle réunion d'hommes d'état pour les concilier.

1o Les ministres de l'empereur étaient les comtes

Louis de Nassau et de Lamberg, les jurisconsultes Isaac Wolmar et Jean Crané ; 2o les députés de France étaient les comtes d'Avaux et Abel Servien, auxquels on joignit le duc de Longueville, destiné à les accorder entre eux ; 3o l'Espagne avait envoyé le comte Pennaranda, accompagné de Saavandra Faxado et d'Antoine Brien ; 4o Jean Oxenstiern, fils du fameux chancelier de ce nom, et Servius étaient chargés des intérêts de la Suède.

Les puissances médiatrices, le pape et les Vénitiens, étaient représentés par le nonce Fabio Chigi et Aloysio Contarini ; mais la paix ne se fit réellement qu'entre l'empereur, la France et la Suède ; la guerre continua entre la France, la maison de Savoie, l'Espagne, et entre l'Espagne et le Portugal.

A FAIRE. — *Tableau de la paix de Westphalie, et des principaux souverains de l'Europe en* 1648.

Paix des Pyrénées.— Les Espagnols avaient été exclus du traité de Westphalie par l'empereur et la France. Ainsi l'Espagne continua la guerre contre Louis XIV ; les troubles qui accompagnèrent la minorité de ce prince laissaient aux Espagnols la possibilité de prendre de grands avantages, d'autant mieux qu'ils combattaient avec nos propres armes ; le grand Condé commandait leurs armées dans les Pays-Bas. Heureusement que l'alliance de la France avec Cromwell donna un nouvel ennemi à l'Espagne. Turenne remporta, en 1658, sur don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe II, la fameuse victoire des Dunes. De nouveaux succès pour la France amenèrent enfin des négociations de paix. Le mariage de l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse, avec le jeune roi de France, en fut la première condition ; le retour du prince de Condé et son rétablissement dans ses places, la seconde. Le cardinal Mazarin se rendit dans l'île des Faisans, située entre la France et l'Espagne, au milieu de la Bidassoa, et lutta de talens avec le ministre espagnol don Louis de Haro. Enfin la paix fut signée le 7 novembre 1659.

La France y gagna l'Artois, le Roussillon, une partie de la Frandre, du Hainaut et du Luxembourg.

L'homme au masque de fer. — Quelques mois après la mort du cardinal de Mazarin (9 mars 1661), il arriva un événement qui n'a point d'exemple; et, ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens en ont ignoré la cause.

On envoya, dans le plus grand secret, au château de l'île Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence, un jeune prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire. Ce prisonnier portait dans la route un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier qui lui permettaient de manger avec le masque sur le visage. Il resta dans l'île jusqu'à ce qu'un officier de confiance, nommé Saint-Mars, gouverneur de Pignerol, ayant été fait gouverneur de la Bastille, l'an 1690, l'alla prendre à l'île Sainte-Marguerite et le conduisit à la Bastille, toujours masqué.

Le marquis de Louvois alla le voir dans cette île; il lui parla debout et avec une considération qui tenait du respect. Cet inconnu fut mené à la Bastille où il fut logé aussi bien qu'on pouvait l'être dans ce château; on ne lui refusait rien de tout ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extrême et pour les dentelles. Il jouait de la guitare; sa table était chargée des mets les plus délicats; le gouverneur se découvrait devant lui. Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, mais qu'il était admirablement bien fait; que sa peau était brune, qu'il intéressait par le seul son de sa voix, qu'il ne se plaignait jamais de son état, et ne laissait point entrevoir ce qu'il pouvait être. Un fameux chirurgien, gendre du médecin dont nous parlons, ainsi que M. Bernarelle, successeur de Saint-Mars, ont souvent confirmé cette déposition.

Cet inconnu mourut en 1703, et fut enterré, la

nuit, à la paroisse de Saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement c'est que, quand on l'envoya aux îles Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute, car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il fut dans l'île : le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table et se retirait après l'avoir enfermé. Un jour, le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent et jeta l'assiette par la fenêtre, vers un bateau qui était au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur, à qui le bateau appartenait, ramassa l'assiette et la porta au gouverneur. Celui-ci, étonné, demande au pêcheur : « Avez-vous lu ce qui est sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains ?—Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur, je viens de la trouver et personne ne l'a vue. » Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fut bien informé qu'il n'avait jamais su lire, et que l'assiette n'avait été vue de personne. « Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire. »

Parmi les témoins du fait que nous venons de rapporter, il y en a un très digne de foi. M. de Chamillard est le dernier ministre qui eut cet étrange secret. Le second maréchal de La Feuillade, son gendre, dit qu'à la mort de son beau-père, il le conjura, à genoux, de lui apprendre ce que c'était que cet homme que l'on ne connut jamais que sous le nom de *l'homme au masque de fer* ; Chamillard lui répondit que c'était un secret d'Etat, et qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais.

On a écrit dernièrement beaucoup de mémoires sur cet inconnu ; mais on ne sait encore rien de positif.

Paix de Nimègue. — Après des guerres sans nombre, des traités conclus et non suivis, la paix se fit enfin entre la France, la Hollande et l'Espagne, sous la médiation de l'Angleterre. Louis XIV y trouva le moyen de diviser les alliés, en traitant sépa-

rément avec les Hollandais, auxquels il rendit Maëstricht, dont il était encore en possession. La France acquit par ce traité la Franche-Comté, plusieurs villes de la Flandre et du Hainaut, comme Valenciennes, Bouchain, Condé, Cambrai. Ce traité renfermait le germe de guerres nouvelles. Après avoir soutenu la guerre avec succès contre la moitié de l'Europe, la France était parvenue à dissoudre l'alliance qui s'était formée contre elle, et pouvait ainsi profiter de ses avantages contre des ennemis divisés, dont aucun n'aurait osé entreprendre une résistance individuelle. Elle n'y manqua pas, et la lutte recommença.

Les principaux ambassadeurs au congrès de Nimègue furent : pour la France, le comte d'Estrades et Colbert; pour l'Autriche, l'évêque de Gurk, le comte de Kinski; pour la Hollande, Van Beverning et Van Haren; pour l'Espagne, los Balbasos, le comte de Fuentès; comme médiateurs de la part de l'Angleterre, Temple et Hyde; de la part du pape, Bevilacqua.

Révocation de l'édit de Nantes.—Louis XIV révoqua l'édit de Nantes accordé par Henri IV en faveur des protestans, et confirmé par Louis XIII; la liberté de conscience leur fut ôtée, leurs temples furent démolis. Ces mesures impolitiques obligèrent un grand nombre de familles à sortir du royaume; elles portèrent chez l'étranger les arts, les manufactures et les trésors de la France.

CONSÉQUENCES.

Près de cinquante mille familles, en trois ans de temps, sortirent du royaume, et furent après suivies par d'autres. Elles allèrent porter chez les étrangers les arts, les manufactures, la richesse. Presque tout le nord de l'Allemagne, pays encore agreste et dénué d'industrie, reçut une nouvelle face de ces multitudes transportées. Elles peuplèrent des villes entières. Les étoffes, les galons, les chapeaux, les bas, qu'on achetait auparavant à la France, furent fabriqués par eux. Un faubourg entier de Londres fut peuplé d'ouvriers français en soie, d'autres y portèrent l'art de donner la perfection aux cristaux, qui fut alors perdu en

France. On trouve encore très communément en Allemagne l'or que les réfugiés y répandirent. Ainsi la France perdit six cent mille hommes, une quantité prodigieuse d'espèces et surtout les arts dont s'enrichirent ses ennemis. La Hollande y gagna d'excellens soldats. Le prince d'Orange, le duc de Savoie, eurent des régimens entiers de réfugiés. Ces mêmes souverains de Savoie et de Piémont, qui avaient exercé tant de cruautés contre les réformés de leurs pays, soudoyaient ceux de France, et ce n'était pas assurément par zèle de religion que le prince d'Orange les enrôlait. Il y en eut qui s'établirent jusque vers le cap de Bonne-Espérance. Le neveu du célèbre Duquesne, lieutenant-général de la marine, fonda une petite colonie à cette extrémité de la terre; elle n'a pas prospéré; ceux qui s'y embarquèrent périrent pour la plupart. Mais enfin il y a encore des restes de cette colonie voisine des Hottentots.

OBSERVATIONS.

La France, sous Louis XIV, joua le plus grand rôle en Europe et y acquit la même prépondérance que la maison d'Autriche dans le siècle précédent. D'abord, Louis XIV raffermit la France qui avait été ébranlée après la mort de Richelieu, assura son territoire et releva l'honneur national. Ses guerres, souvent injustes, furent pourtant toujours utiles, assurèrent le territoire et donnèrent à la France cette unité matérielle qu'elle a conservée depuis; il perfectionna la diplomatie de Richelieu, la rendit systématique et la dégagea du principe religieux qui la dominait pour la rendre à la politique; son administration rétablit l'ordre et l'unité, en faisant pénétrer l'action du pouvoir central dans la société, et en attirant à lui toutes les forces de celle-ci. Sa législation eut le même but, en même temps qu'elle seconda les progrès de toute sorte et favorisa la civilisation. C'est à toutes ces causes réunies qu'il faut attribuer la prépondérance de la France en Europe au dix-septième siècle, et si elle la perdit, c'est qu'elle n'avait pas d'autre base que le gouvernement absolu et qu'elle devait tomber avec lui.

C'est sous Louis XIV que fut adopté en France le système des emprunts, malgré Colbert, qui en voyait les inconvéniens; c'est à cette époque qu'il faut fixer l'origine du crédit public.

ANGLETERRE.

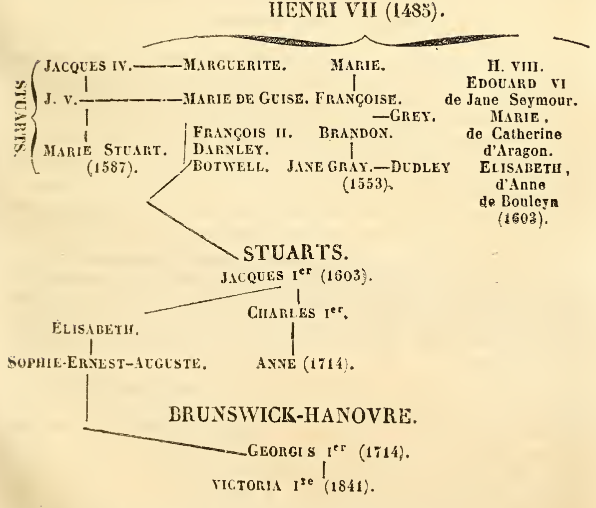
COMMENCEMENT DES WHIGS ET DES TORIES EN ANGLETERRE. — On a fait beaucoup de recherches sur l'origine de ces deux mots; voici celle qui paraît la moins incertaine: le mot *whig* qui distingue aujourd'hui un des partis politiques en Angleterre, dériverait de *whiggam*, mot que les charretiers écossais employaient en parlant à leurs chevaux. De là les char-

retiers eux-mêmes étaient appelés *wiggamoors*, ou en abrégé *whigs*. Depuis cette époque le parti opposé à la cour, en Ecosse, était appelé par mépris *whig*, et d'Ecosse le terme injurieux passa bientôt en Angleterre où il a été conservé.

Le mot *tory*, terme encore plus outrageant, fut appliqué, en 1681 et 1682, au parti de la cour, et paraît tirer son origine de l'irlandais *toree* (donne-moi ton argent), mots qu'employaient les bandits irlandais, qu'on appelait de là *tories*.) Les deux termes ont aujourd'hui perdu leur signification primitive, tellement qu'on n'est pas d'accord sur leur étymologie. Ils ont actuellement à peu près la signification suivante : *whig*, le parti qui désire l'extension des libertés du peuple; *tory*, le parti qui en désire la restriction.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

DES DROITS DES STUARTS AU TRÔNE D'ANGLETERRE.



Etude des Généalogies européennes de M. Lévi.

PREMIÈRE RÉVOLUTION D'ANGLETERRE.

CHARLES Ier.

De 1625 à 1649.

CAUSES. — Les premières années du règne de Charles Ier présageaient les commotions terribles qui devaient le précipiter du trône. Les esprits fermentaient déjà par les disputes théologiques et la situation affligeante du trésor public.

Buckingham, ministre et favori du roi, attaque sans succès l'Espagne par haine contre Olivarès, ministre de Philippe IV. Le parlement, ayant refusé les subsides demandés par le roi, est dissous, le 15 juin. Des emprunts forcés irritent les esprits contre Buckingham, qui passe en France, y étale un faste sans exemple, et se voit obligé de retourner en Angleterre, après s'être attiré la haine de Louis XIII et de Richelieu.

DÉVELOPPEMENT.

Buckingham veut se venger et fait embrasser à Charles Ier le parti des protestans de la Rochelle, assiégés par Richelieu, avec toutes les forces de la France. Les Anglais, chassés d'abord de l'île de Ré, éprouvent un nouvel échec, près de la digue qui fermait le port de la Rochelle. Buckingham avait été assassiné le 23 août par un lieutenant nommé *Felton*, irrité du refus qu'il lui avait fait d'une compagnie vacante.

Charles, hors d'état de continuer la guerre, conclut, le 24 août 1629, un traité de paix avec la France.

Plusieurs années se passent en discussions vives entre le parlement et la royauté, sur leur autorité respective. Le roi convoque le parlement, puis le casse, et ne conserve que l'assemblée du clergé, qui accorda un subside pour la guerre d'Ecosse. Charles soulève les esprits en voulant faire adopter à ce pays le culte anglican.

Le *covenant* ou *la ligue du peuple* donne le signal d'une guerre ouverte : les Ecossais marchent vers les frontières d'Angleterre et s'avancent jusqu'à Newcastle, dont ils se rendent maîtres. Bientôt cependant ils demandent la paix ; le roi convoque le parlement, qui devait lui faire perdre la vie. Depuis cette époque l'anarchie règne partout ! Charles Ier et le parlement s'attaquent les armes à la main ; les Irlandais se soulèvent, ils font un massacre terrible des Anglais ; le prince Robert, frère

de l'électeur Palatin, se distingue dans toutes les rencontres, à Newbury, à Newmark, à York; mais ayant cherché à poursuivre ses avantages à Mastonmoor, il est vaincu.

Olivier Cromwell, qui devint si fameux dans la suite, eut part au gain de la bataille d'York, ville que les parlementaires reprirent.

Le comte de Strafford, ministre d'état et lord lieutenant d'Irlande, fut accusé d'avoir fait revenir l'armée d'Irlande en Angleterre pour punir les rebelles; il fut décapité en 1641. Trois ans plus tard, Guillaume Laud, archevêque de Cantorbéry, subit le même sort. Lord Thomas Fairfax est déclaré chef des troupes de la commune, de plus en plus puissante; Cromwell, chef des fanatiques indépendans, prend un grand ascendant sur ce nouveau général. Le roi perd successivement plusieurs batailles, se retire à Newcastle, où les Ecossais le vendent aux Anglais, le 20 janvier 1647, pour 400,000 livres sterling. Le roi est conduit à l'île de Wight, dans le château de Carisbrook, où l'armée l'avait fait transporter.

Il est amené à Londres, où 70 juges, dont Cromwell était le chef, le condamnèrent à mort. La sentence fut exécutée le 9 février 1649, devant le palais même de Charles Ier.

Ce prince avait alors 49 ans, il en avait régné 25.

CONSÉQUENCES.

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE.

C'est en Angleterre qu'eut lieu le premier choc des deux faits essentiels, nés des luttes du 16e siècle : *le libre examen*, qui prévalait dans la société religieuse, et la *centralisation* du pouvoir, qui prévalait dans la société civile.

L'un amenait la décadence de l'ancienne monarchie ecclésiastique; l autre consommait la ruine des anciennes libertés féodales et communales. Avec le libre examen, on était arrivé au moment de l'affranchissement de la pensée individuelle, tandis qu'avec l'autre on n'en était encore qu'à la centralisation de tous les pouvoirs en un pouvoir général.

L'Angleterre tenta la première d'abolir le système absolu dans l'ordre spirituel; ce fut la cause de la révolution de 1649 et de la chute de Charles Ier.

Pourquoi cette lutte s'est-elle engagée en Angleterre plutôt qu'ailleurs ? C'est que, depuis Henri VIII, la royauté se prétendait absolue et supérieure à toutes les lois.

Un autre motif, non moins puissant, c'était le développement de la richesse industrielle dans les mains de la *Gentry* ou petite

noblesse, et des bourgeois. Si nous ajoutons à ces deux faits, un mouvement nouveau des esprits, un désir, un besoin de liberté, nous aurons donné la principale cause de la terrible catastrophe qui précipita les Stuarts du trône. Dans cette puissante crise, trois partis principaux se montrent :

1° Le *parti de la réforme légale;* il voulait le redressement des abus ; mais il voulait aussi la conservation et la souveraineté absolue du roi ; de plus, il tenait à l'épiscopat, comme appui nécessaire à la prérogative royale. Les principaux chefs étaient : *Clarendon, lord Falkand ;*

2° Le *parti de la révolution politique ;* il voulait restreindre l'autorité du roi et placer dans la chambre des communes la prépondérance politique ; ses idées, d'abord confuses, conduisaient directement à la souveraineté du peuple. Les presbytériens voulaient faire dans l'église une révolution analogue ; plus hardis, plus entreprenans que les révolutionnaires politiques, ils faisaient gouverner l'église par des assemblées. On remarquait dans ce parti politique Hampden, Hollis, peu favorables, au fond, au système des fanatiques presbytériens.

3° Le *parti républicain ;* il voulait changer le fond et la forme du gouvernement, dont il regardait la constitution politique comme vicieuse et fatale; c'était donc une réforme complète qu'ils méditaient. Parmi ces républicains, les uns tenaient à la théorie, comme Ludlow, Harrington, Milton; d'autres, ne connaissaient que leurs intérêts et leurs situations, tels que les principaux chefs de l'armée, Ireton, Cromwell, Lambert.

Le parti républicain religieux n'était pas moins tranchant ; il ne reconnaissait d'autre pouvoir légitime que celui de Jésus-Christ, et, en attendant sa venue, ils voulaient le gouvernement de ses élus.

Ces trois partis luttèrent ensemble pendant douze ans ; aucun ne réussit.

Enfin, en 1653, Cromwell se fit nommer Protecteur.

PROTECTORAT DE CROMWELL.

La république anglaise avait commencé en 1649. Le prince de Galles, alors à la Haye, prit le titre de Charles II ; il fit une alliance avec l'Ecosse, marcha contre Cromwell, qui le battit à *Dunbar* et à *Worchester*. Charles se vit obligé de repasser la mer.

Cromwell, vainqueur, était devenu si puissant, qu'il excitait déjà la jalousie; il prévint ses ennemis, et résolut d'être le maître de l'Angleterre. Le parlement, contre lequel il avait soulevé l'armée, voulut lui retirer le titre de généralissime, qu'il lui

avait donné. *Cromwell* fit investir par ses soldats la salle des séances, et entrant brusquement : « *Le Seigneur n'a plus besoin de vous*, » dit-il, et aussitôt. il fait chasser tous les membres, ferme la porte et met la clef dans sa poche. Quelque temps après, il se fait nommer Protecteur par une nouvelle chambre, toute composée de ses créatures.

Quand les principaux officiers de l'armée vinrent le féliciter de s'être contenté du titre de Protecteur, il reçut leurs complimens avec un air plein de fierté, et mettant la main sur la garde de son épée : « C'est celle-ci, leur dit-il, qui m'a élevé au rang que « j'occupe, et quand je voudrai monter encore plus haut, je sau- « rai m'y maintenir par son moyen. Allez faire le devoir de vos « charges. »

Cependant Cromwell fut un grand roi, et sous lui l'Angleterre se vit respectée au dehors et tranquille au dedans ; les armées anglaises se couvrirent de gloire ; une paix avantageuse fut conclue avec la Hollande, dont Blake avait humilié la marine, qu'illustraient pourtant *Tromp* et *Ruyter*.

Les rois briguaient l'alliance du protecteur : Mazarin l'obtint contre l'Espagne, alors en guerre avec la France.

La Jamaïque devint une province militaire de l'Angleterre ; jamais les relations commerciales n'avaient été plus actives ; jamais la marine ne s'était vue si puissante. Le règne d'Elisabeth n'avait pas été marqué par tant d'éclat et de prospérité.

Cromwell mourut le 12 septembre 1658, âgé seulement de 59 ans. Un de ses chapelains annonça, au nom de Dieu, « que le Protecteur était monté au ciel ; qu'il y était assis à la droite de Dieu, implorant la miséricorde divine pour les péchés du peuple anglais. »

On fit au Protecteur des obsèques magnifiques. On l'enterra à Westminster. Presque toutes les cours de l'Europe, et particulièrement celle de Versailles, prirent le deuil.

Le poète Walla, parent et ami de Cromwell, fit de très beaux vers à cette occasion : il saisit, avec bonheur, l'incident d'une tempête violente, qui éclata le jour même de la mort du Protecteur. Le philosophe Locke, lui-même, ne dédaigna pas, pour la première fois, de prendre la lyre poétique ; mais son essai ne fut pas heureux.

ANARCHIE, MONK, RESTAURATION.

La mort de Cromwell réveilla la fureur des partis, assoupis par la fermeté du Protecteur. Richard Cromwell, homme de mœurs paisibles, n'accepta qu'à regret le protectorat et l'abdiqua avec empressement et plaisir, en 1659. Il fallait légaliser cette abdication ; une quarantaine de membres du long parlement sous

Cromwell survivaient encore; les chefs militaires les convoquèrent; mais l'opinion publique les flétrit d'un surnom ridicule (*croupions*).

Lambert voulait s'emparer du gouvernement; mais les esprits étaient fatigués de l'anarchie et des anarchistes.

Le général Monk, alors gouverneur de l'Ecosse, forma le projet de rétablir les Stuarts sur le trône. Aimé du peuple, adoré de son armée, il concevait l'espoir de réussir.

Bientôt Lambert est jeté dans une prison; *Fleetwood*, abandonné; le parlement cassé. Monk, après avoir traversé victorieusement l'Angleterre, fait convoquer un nouveau parlement, composé de presbytériens modérés, des royalistes et des pairs qui n'avaient pas voulu servir la cause de Cromwell.

L'envoyé de Charles II est reçu avec enthousiasme, et le fils de Charles Ier est proclamé en 1660. Ainsi finit la première révolution d'Angleterre; ses résultats ne furent ni favorables à la religion, ni utiles à la politique. Chaque parti conserva son opinion et se tint en garde. L'agitation semblait calmée par les nouvelles concessions de la royauté; mais une seule étincelle pouvait rallumer l'incendie. La révolution fit naître une foule de sectes; c'est à cette époque que remontent les *Quakers*, dont le principe est de faire du bien aux hommes et de ne jamais verser le sang; les *Millinaires*, qui pensaient que Jésus-Christ devait être, pendant 1000 ans, le seul roi sur la terre.

Cependant, comme il arrive dans toutes les secousses politiques, le peuple et les nobles s'étaient rapprochés, s'étaient mieux connus, la noblesse n'avait pas dédaigné de se livrer au commerce, qui avait pris un développement remarquable. L'exaltation des esprits avait aussi produit de grands génies : c'est alors que parurent le poète épique *Milton*, le satirique *Butler*, le philosophe *Hobbes*.

CHARLES II.

De 1660 à 1685.

Le règne de Charles II, qui n'affermit pas la royauté et ne donna pas la tranquillité au royaume, peut se diviser en deux parties : 1° depuis 1660 jusqu'à 1674, à l'acte du *Test;* 2° et depuis l'acte du *Test* jusqu'à la mort du roi.

Dans la première partie, les catholiques, soutenus par Charles II, firent des progrès : le bill d'uniformité, qui plaçait forcément tous les ministres dans la dépendance des évêques, fut le signal des mécontentemens et des persécutions. Dunkerque fut vendue à Louis XIV; une guerre impolitique avec la Hollande, république protestante, gouvernée par Jean de Witt, faillit perdre Londres, attaquée par *Ruyter :* le traité de Bréda sauva les Anglais. Mais, en 1666, Londres fut incendiée, et ce désastre eut

pourtant un résultat heureux ; car, rebâtie en trois ans sur un plan vaste et neuf, cette capitale ne se ressentit plus des pestes qui l'avaient jusque là désolée à cause de ses rues sales et étroites.

Cependant le peuple accusa les catholiques de ce fléau; le chancelier Clarendon, zélé promoteur des mesures royales, fut banni et se retira en France. Schaftesbury et Buckingham furent les chefs du nouveau ministère connu sous le nom de Cabale.

La triple alliance de l'Angleterre, de la Suède et de la Hollande fut bientôt rompue. L'Angleterre fit cause commune avec la France, et combattit la Hollande, qui céda à sa rivale les honneurs du pavillon.

Dans la seconde partie, les protestans l'emportèrent ; le fameux acte du *Test* (1673), imposé au roi par les communes, signala une réaction contre les catholiques ; par cette déclaration, tous les fonctionnaires civils et militaires furent obligés de prêter serment, par écrit, contre la Transsubstantiation et de communier à la paroisse anglicane. Le duc d'York, ardent catholique, quitta le commandement de la flotte, et Schaftesbury, après avoir abandonné la cour ; prit le parti des communes. La paix de Nimègue, conclue en 1678, empêcha de rompre avec Louis XIV.

Une conspiration contre la vie du roi, tramée par les catholiques, fut sans doute inventée par un homme méprisable, nommé *Titus Oates*. Le peuple trompé ne douta plus de la vengeance des partisans du pape. *Le Test* fut renouvelé ; Jacques, duc d'York, fut obligé de quitter le royaume et se retira à Bruxelles ; on le fit exclure de la couronne, en faveur du duc de Montmouth, fils naturel de Charles II ; le parlement fut cassé ; mais auparavant, il eut le temps de faire passer la loi d'*habeas-corpus*, la garantie de la liberté individuelle des Anglais ; cette loi interdit la déportation, prescrit au geôlier de produire le prévenu devant ses juges, dans le délai requis, exige que la cause de l'emprisonnement soit justifiée ; en même temps elle donne au prévenu la liberté sous caution.

L'opinion publique réclamait un parlement ; c'est alors qu'eurent lieu les dénominations de *Whigs* et de *Tories ;* le premier surnom s'appliquait aux adversaires de la cour, du sobriquet burlesque sous lequel étaient connus les puritains d'Ecosse ; le second se donnait aux partisans du pouvoir royal ; il désignait primitivement les insurgés d'Irlande.

Un nouveau parlement fut convoqué, il était encore contraire à la cour. Les catholiques furent persécutés, et le comte de Staffort, vieillard respectable, fut jugé et condamné ; le peuple désapprouva cet acte et le roi cassa encore le parlement en 1680 ; un autre fut convoqué à Oxford.

La réaction catholique commença à son tour ; le duc d'York

rappelé, passa en Écosse, où il donna un *Test* en faveur de la royauté absolue. Dès ce moment, les catholiques l'emportèrent. Jacques prit un tel ascendant sur l'esprit de son frère, qu'il régna par anticipation. *Russell*, *Sidney*, *Essex*, montèrent sur l'échafaud. Charles laissait faire, et, fatigué de ces exécutions, terribles représailles de celles des protestans, il répondait, aux instigations de son frère : « Je suis trop vieux pour recommencer mes courses ; vous le pouvez, si c'est votre goût. »

On dit qu'il voulait reconstituer le gouvernement national, lorsqu'il mourut en 1685.

JACQUES II,

De 1685 à 1688.

L'animosité des protestans s'accrut encore par la faveur que le nouveau roi accorda aux catholiques. Des séditions eurent lieu : *Montmouth*, qui se donnait pour le fils légitime de Charles II, attendu que ce roi avait épousé la duchesse de Portsmouth, sa mère, fut pris et décapité ; le comte d'Argyles eut le même sort ; les partis s'irritèrent ; *Guillaume d'Orange*, gendre de *Jacques II*, et rival de *Louis XIV*, s'allia aux protestans ; le roi d'Angleterre voulut alors réparer ses torts, il n'était plus temps. Le stathouder débarque à *Torbay*, à la tête d'une armée considérable, et Jacques, abandonné même de sa fille *Anne* et de son gendre Georges de Danemarck, se réfugia en France ; une nouvelle révolution eut lieu en 1688, les Anglais l'appellent *Glorieuse*.

Le règne des quatre *Stuarts* ne fut pas cependant stérile ; le commerce acquit une grande activité, l'agriculture fit des progrès, la *Pensylvanie* est fondée par le quaker *Penn* ; la marine anglaise était devenue florissante ; elle comptait, à l'expulsion de *Jacques*, 173 vaisseaux ; enfin les protestans, chassés par la révocation de l'*édit de Nantes*, vinrent apporter en Angleterre leur industrie et leurs richesses.

Les Anglais lui doivent l'institution de la Banque nationale, l'activité du crédit public, la fondation d'une seconde compagnie des Indes et la liberté politique dont jouit encore aujourd'hui la Grande-Bretagne.

Il faut ajouter toutefois que *Guillaume* ouvrit dans le parlement la carrière de la corruption en achetant les voix ; qu'il créa cette dette nationale qui pèse encore sur l'état.

Il n'avait aucun goût pour la littérature et les arts ; il méprisait les savans et n'estimait que les gens de guerre.

ORANGE.

GUILLAUME III.

De 1688 à 1702.

GUILLAUME III D'ORANGE, élevé au stathoudérat, en 1672, rival souvent heureux de Louis XIV, contre lequel il nourrissait une animosité violente, avait épousé *Marie*, sa cousine, fille de *Jacques II*. Au lieu de soutenir son beau-père, il sut se ménager un parti puissant en Angleterre, et blâma hautement la conduite du roi, en s'offrant comme l'appui des protestans. Ses intrigues furent cause de la fuite de *Jacques II*.

Guillaume débarque à *Torbay*, le 5 novembre 1688, et va établir aussitôt sa résidence au palais *Saint-James*, où il reçoit les félicitations du clergé, des différentes corporations et des fonctionnaires publics.

Le parlement se réunit en *Convention*, déclare d'abord le trône vacant, et ensuite fait passer un *bill*, qui disposait de la couronne en faveur de *Guillaume* et de *Marie*, déclarés tous deux souverains.

Cependant *Jacques*, soutenu par Louis XIV, prend les armes; l'Ecosse s'était rangée du côté de *Guillaume III*; l'Irlande, au contraire, foyer du catholicisme, était restée fidèle au roi *Stuart*, qu'elle reçut avec acclamation; le gendre et le beau-père se trouvèrent en présence sur les bords de la *Boyne* (1690). La victoire se déclare en faveur de *Guillaume*, qui prend aussitôt *Dublin*; son courage et son indulgence pour les vaincus achevèrent d'affermir la couronne sur sa tête; *Jacques* alla mourir à *Saint-Germain-en-Laye* que *Louis XIV* lui avait donné.

Guillaume n'oubliait pas le continent; la ligue d'Augsbourg avait armé l'Europe contre Louis XIV; il fut fidèle à sa haine pour la France. D'abord vaincu à *Steinkerque* et à *Nerwinde* (1692), par *Luxembourg*, il sut se venger en prenant la citadelle de *Namur* (1695), et en forçant Louis XIV à le reconnaître roi d'Angleterre, par le traité de Ryswich (1697).

La mort de Charles II réveilla la jalousie de l'Europe contre le roi de France; *Guillaume* voulut prendre une part active à cette nouvelle lutte; à la fin de 1701, il se rendit en Hollande, et, malgré l'opposition des chambres, il fit une levée de 40,000 hommes, et de 4,000 mille matelots; mais il était extrêmement malade, une chute de cheval augmenta ses douleurs, et, bien qu'il eût conservé l'activité de son esprit, il mourut le 16 mai 1702, dans la 52e année de son règne

Marie l'avait précédé au tombeau en 1691. Chose incroyable! mais qui caractérise bien les peuples, Cromwell avait reçu les honneurs des funérailles publiques, et Guillaume III en fut privé. Cependant l'un avait renversé la constitution britannique, l'autre l'avait sauvée. Les Anglais disaient : « que *Guillaume III* avait été le stathouder de l'*Angleterre et le roi de la Hollande*, » parce qu'en effet il ne se plaisait que dans sa patrie, où il allait souvent oublier les mortifications dont on l'abreuvait en Angleterre. (On dit même qu'il avait l'idée d'*abdiquer son pouvoir, et qu'on trouva dans ses papiers un discours intitulé :* discours prononcé à l'occasion de l'abdication de Guillaume III au trône d'Angleterre.)

OBSERVATIONS.

Cette révolution fut la tentative d'abolition du pouvoir absolu dans l'ordre temporel comme la réformation l'avait aboli en Europe et surtout en Allemagne dans l'ordre spirituel, et c'est en ce sens qu'elle a été européenne et qu'elle a exercé une grande influence sur les esprits dans le siècle suivant.

Sous le rapport local, elle détermina le caractère politique de la nation anglaise et marqua sa place dans le système européen. Elle rétablit entre la nation et le gouvernement les liens qui avaient été si long-temps rompus et développa tous les élémens de prospérité que contenait la nation anglaise. Cependant une remarque doit être faite : c'est depuis l'avènement de Guillaume III, et l'intervention de ce prince dans les affaires continentales, que commence pour l'Angleterre cette dette énorme qui lui a causé tant d'embarras et qui lui en causera tant encore dans l'avenir. A l'heure qu'il est, elle s'élève à plus de 800,000,000 livres sterling (20 milliards).

LECTURE.—*Portrait de Guillaume III.*

RUSSIE.

DYNASTIE DES ROMANOF. — Les Russes, dans les siècles précédens, n'avaient joué qu'un rôle secondaire dans l'Europe; dans le 16e siècle, on vit le czar Iwan *Wasiliéwitz* conquérir les royaumes tartares de Kazan et d'Astrakan, et commencer à réduire la Sibérie. Nous verrons ce pays dans le 18e siècle, sortir tout à coup de l'obscurité et s'élever à un haut degré de gloire.

Avec Fédor Ier, fils d'Iwan, s'éteignit la race de Rurick, et pendant quinze ans la Russie fut livrée à toutes les horreurs de l'anarchie. Plusieurs imposteurs essayèrent de s'emparer du trône; la Suède et la Pologne firent tous leurs efforts pour confisquer l'héritage de Fédor à leur profit; mais enfin les Russes, pour se défaire de ces difficultés et abattre toutes les prétentions,

conférèrent par une élection solennelle la couronne à Michel Fédérowitz, de la famille des Romanof, alliée aux Růricks. Alors la Russie s'agrandit et commença à prendre rang parmi les puissances européennes.

ALLEMAGNE.

LA HONGRIE DEVIENT HÉRÉDITAIRE DANS LA MAISON D'AUTRICHE. — Depuis long-temps l'Autriche songeait à profiter des dissensions de la Hongrie pour y établir une monarchie héréditaire et absolue, lorsqu'en 1660 de nouveaux troubles y éclatèrent à l'occasion des persécutions sanglantes dirigées contre les protestans. Le Palatin *Wesseleny* se mit à la tête des insurgés; mais, ayant été défait, le tribunal redoutable fit tomber les têtes d'un grand nombre de ses partisans. Le comte Tékéli, fuyant la persécution, excita la Turquie à faire la guerre à l'Autriche. Mais celle-ci, victorieuse des Turcs, profita de cet avantage pour déclarer le royaume de Hongrie héréditaire dans la maison de l'empereur Léopold (1687). L'Autriche réunit de plus la Transylvanie à la Hongrie, par suite de l'abdication du prince Michel. En 1703, le jeune Ragotzky excita un nouveau soulèvement en Hongrie, et ce ne fut qu'en 1711 que ce pays fut complètement soumis à l'Autriche. La nation n'en a pas moins conservé sa constitution et une sorte d'indépendance. Par suite de ces conquêtes l'empire turc cessa d'être redoutable à l'Autriche.

BATAILLE DE VIENNE. — Enhardis par les guerres que se livraient alors les États européens et cédant aux sollicitations de plusieurs d'entre eux, les Turcs rompirent la trêve de vingt ans conclue avec l'Autriche, et vinrent mettre le siège devant Vienne, le 22 juillet 1683. Cette ville semblait devoir enfin céder aux attaques vigoureuses de son ennemi, lorsque les Polonais, accourus au secours de Léopold sous la conduite de leur roi Jean Sobieski, délivrèrent la capitale de l'empire le 2 septembre suivant. Ces Polonais étaient les mêmes qui avaient repoussé les hordes asiatiques.

Enfin la bataille de Zante, remportée par le prince Eugène et suivie du traité de Carlowitz en 1699, termina, entre l'Autriche et la Turquie, une guerre qui décida du sort de l'Europe en général et de l'Autriche en particulier. Cette première barrière renversée, on ne peut dire où se seraient arrêtés les envahissemens des Turcs, et ce que serait devenue la civilisation européenne.

ESPAGNE.

EXPULSION DES MAURES. — L'Espagne, que nous avons vue si puissante sous Charles-Quint, n'était plus gouvernée que

par des rois faibles ; sous Philippe II, elle avait été encore redoutable. Ce prince n'avait pas la force et l'activité de son père, mais il en avait l'ambition, l'esprit pénétrant et vaste. Son cœur faux était fermé à tous les sentimens de la nature et de l'amitié; il se fit craindre des souverains de l'Europe, et cependant ce fut lui qui le premier mina la monarchie espagnole par les guerres ruineuses où l'engagèrent son avidité, son despotisme et son fanatisme. Philippe III, Philippe IV et Charles II en hâtèrent la décadence, en abandonnant à leurs favoris toute l'administration de l'Etat. Les vices du gouvernement concouraient avec les vices de la constitution intérieure à entretenir l'anarchie. Les plus grandes places de l'Etat n'étaient que des bénéfices temporaires, les propriétés territoriales étaient dans les mains de la noblesse et du clergé qui ne les faisaient pas valoir. Le défaut de circulation empêchait la formation d'aucun capital, et la puissance espagnole devait décroître tous les jours au milieu de tant de causes de misère et de faiblesse.

Philippe III chassa d'Espagne neuf cent mille Maures. La dépopulation produite par cet édit est encore une des causes de l'affaiblissement de ce royaume. Henri IV fit traiter avec humanité les Maures qui passèrent en France ; d'autres se réfugièrent dans les Alpuxarres (1560). Le plus grand nombre de ces malheureux passa en Afrique où leurs descendans languissent sous la tyrannie du roi de Maroc, demandant chaque vendredi à Dieu de les ramener sous le beau ciel de Grenade.

Philippe IV perdit le Portugal, la Catalogne, l'Artois et mérita qu'on le représentât sous l'emblème d'un fossé, avec ces mots : *Plus on lui ôte, plus il est grand.*

Sous Charles II enfin s'éteignit la maison d'Autriche en Espagne, et avec elle cette gloire, cette réputation qui l'avait placée au premier rang des puissances de l'Europe.

Philippe, maître du Portugal par la victoire du duc d'Albe, traita le pays comme une conquête, et ses successeurs, Philippe III et Philippe IV, suivirent son exemple. Le Portugal fut accablé d'impôts, le commerce ruiné, les colonies perdues, la noblesse écartée, le clergé appauvri; en un mot, les Portugais furent réduits en servitude et eurent à gémir sur tous les maux qu'elle accompagne. Ce fut dans cet état de choses, et par l'excès du désespoir, que se trama la fameuse révolution de 1640. L'oppression générale en fut la cause, Pinto l'agent; le duc de Bragance, son maître, l'objet, et la France le moteur secret : Richelieu la gouvernait.

L'archevêque de Lisbonne et d'autres grands seigneurs se réunirent en secret ; ils projetèrent de chasser les Espagnols et de couronner le duc de Bragance, leur prince légitime. Celui-ci était d'un caractère doux, réservé et modeste, tout propre à endormir les Espagnols qui le considéraient trop peu pour le craindre. Sa

femme, au contraire, Louise de Guzman, sœur du duc de Médina-Sidonia, possédait toutes les qualité mâles et actives si nécessaires dans les conjurations. Cette bizarre et heureuse combinaison de caractères plaça la maison de Bragance sur le trône.

L'indolence du duc, qui vivait paisiblement dans sa terre de Bragance, entretenait la confiance des Espagnols, tandis que l'activité de la duchesse et l'intelligence de Pinto, leur fidèle intendant, ralliaient les conjurés, préparaient les esprits, aplanissaient les difficultés et avançaient les événemens. Au premier soupçon, la cour nomma le duc de Bragance commandant des forces en Portugal et lui donna l'inspection de toutes les places fortes. On voulait le faire arrêter par quelques-uns des gouverneurs qui étaient tous espagnols ; mais cette politique adroite échoua. Le duc, trop bien accompagné pour être surpris, parcourut le pays où il fit naître l'enthousiasme, mit à profit l'argent qu'on lui donna pour son voyage et s'aboucha avec les conjurés.

Cependant la cour d'Espagne s'inquiète ; elle lui envoie l'ordre positif de se rendre à Madrid : il ne refuse pas ; mais son départ est retardé sous de vains prétextes. Enfin le matin du jour convenu, cinq cents conjurés, dans Lisbonne, fondent sur le palais ; ils égorgent Vasconcellos, le premier ministre, s'emparent de la vice-reine et de l'archevêque de Brague et se servent de leur signature pour faire livrer la forteresse. Tout le royaume suit l'exemple de la capitale, et le duc de Bragance est roi sans combat, on pourrait presque dire sans soins et sans efforts.

Le roi d'Espagne, Philippe IV, fut le dernier à apprendre l'issue de cette révolution. Olivarès, son premier ministre, prit un tour singulier pour la lui annoncer : « Sire, dit-il, je viens vous donner une heureuse nouvelle ; votre majesté vient de gagner tous les biens du duc de Bragance : la tête lui a tourné ; il s'est fait proclamer roi de Portugal : son imprudence vous vaudra une confiscation de douze millions. » Le roi se contenta de dire : « Il faut y mettre ordre. »

La nation portugaise gagna peu à recouvrer son indépendance vis-à-vis de l'Espagne ; elle se trouva, il est vrai, dans un état un peu plus prospère, mais elle ne put reprendre les belles possessions coloniales que la lâcheté de l'Espagne avait abandonnées aux Hollandais, et l'Angleterre lui fit payer le secours qu'elle lui prêta par un traité qui commence l'édifice de sa domination sur le Portugal.

LECTURE. — TABLEAU SYNOPTIQUE *de la révolution du Portugal; Révolution du Portugal*, par Vertot.

Consulter l'*Atlas historique* de l'auteur.

ITALIE.

RÉVOLTE DES NAPOLITAINS : MAZANIELLO. — Le royaume de Naples, soumis au roi d'Espagne, était gouverné par des vice-rois. La tyrannie que ceux-ci exerçaient et les impôts dont ils accablaient le peuple, soulevèrent les Napolitains : le pêcheur Mazaniello (Thomas Aniello) se mit à leur tête. Ils se réunirent au nombre de cent cinquante mille hommes ; la révolte éclata, et Mazaniello fut mis à la tête du nouveau gouvernement. Ses cruautés et ses extravagances le rendirent bientôt odieux à ce même peuple qui l'avait élevé. Il fut assassiné par les ordres du vice-roi.

HOLLANDE.

ABOLITION DU STATHOUDÉRAT. — Depuis que le traité de Westphalie avait reconnu l indépendance des Pays-Bas, l'état florissant de cette république augmentait de plus en plus ; sa belle marine, son commerce étendu, lui attiraient l'alliance des souverains, et La Haye était devenue peu à peu le centre de la politique européenne. L'Angleterre voyait tant de prospérité avec envie : elle voulut en vain lui faire baisser pavillon devant les vaisseaux britanniques : la guerre fut déclarée ; c'est alors que se distinguèrent Tromp et Ruyter, marins hollandais. Ruyter entre avec sa flotte dans la Tamise et jette l'épouvante dans Londres même. Cependant, par le traité de *Bréda* (1667), les Anglais obtinrent le signe de prééminence sur mer, et par celui de Westminster (1674), Cromwell, qui craignait l'alliance de la maison d'Orange avec celle des Stuarts, profita de la haine qu'on portait à Guillaume II, à cause de ses entreprises contre la liberté, pour faire abolir le *stathoudérat;* et par un article secret soutenu du ressentiment que Jean de Witt, pensionnaire de Hollande, portait aux stathouders, les Etats de Hollande s'engagèrent à ne jamais élire *stathouder* Guillaume, fils posthume de Guillaume II. Les choses étaient dans cet état, lorsque Louis XIV porta la guerre en Hollande.

GUERRE CONTRE LA HOLLANDE. — Louis XIV, au milieu de sa cour, passa le Rhin avec son armée commandée par Condé, Turenne, Luxembourg : les provinces furent envahies ; les Etats se réfugièrent à Amsterdam. Guillaume III, prince d'Orange fut nommé stathouder, malgré Corneille et Jean de Witt, qui furent massacrés par la populace. L'amiral Ruyter remporta la victoire dans le combat de Soulsthaies, et repoussa des côtes de Hollande les flottes de France et d'Angleterre, bientôt dispersées par une tempête.

LIGUE D'AUGSBOURG CONTRE LOUIS XIV. — Guillaume, prince d'Orange, en exagérant l'ambition du roi de France, forma

contre lui la ligue d'Augsbourg. Elle était composée de l'empereur, la Hollande, l'Espagne, le duc de Savoie, le pape Innocent XI lui-même. Louis XIV attaqua le premier, il eut des succès du côté de l'Allemagne. Le Palatinat, soumis par Louvois, fut livré aux flammes. Guillaume venait de détrôner Jacques II, son beau-père; Louis XIV reçut Jacques II et mit tout en œuvre pour le rétablir : ce fut une puissance de plus à combattre. Ses succès sur les Anglais ne purent rendre le trône à Jacques.

Le stathoudérat fut déclaré héréditaire dans la maison d'Orange. Guillaume fut l'un des adversaires les plus acharnés de Louis XIV; il ne cessa d'ameuter l'Europe, tournant toute son activité du côté de la politique extérieure et se contentant au dedans de former dans les Etats et le gouvernement des hommes qui fussent animés de ses principes, et fonda une école d'habiles diplomates qui persistèrent dans son système d'opposition constante à la France et d'alliance avec l'Angleterre. C'est en effet l'esprit qui a animé la Hollande dans les grandes guerres du commencement du 19e siècle.

PAIX DE RYSWICK. — Après dix années de succès et de revers de part et d'autre, la paix fut conclue à Ryswick entre toutes les puissances; Guillaume fut reconnu pour légitime roi d'Angleterre; la France conserva l'Alsace et la partie de Saint-Domingue qu'elle avait conquise avant cette guerre; l'Espagne recouvra tout ce qu'elle avait perdu en Catalogne et dans les Pays-Bas, et le duc de Lorraine fut complètement rétabli dans ses possessions; entre la Hollande et la France il y eut restitution réciproque et traité de commerce.

Les principaux ambassadeurs à ce congrès furent, pour la France de Cailière et de Harlay; pour l'Angleterre, le comte de Pembroke, lord Lexington; pour la Hollande, Heinsius, Jean Boreel; pour l'Espagne don Quiros; pour l'empereur le comte de Kaunitz.

Par ce traité la France, qui commençait à s'épuiser, réussit une nouvelle fois à diviser les intérêts et à dissoudre la coalition dont elle avait tant à craindre; et de leur côté les alliés réussirent à constater et à affermir la liberté et l'indépendance réciproque des Etats de l'Europe, à faire reconnaître le principe d'équilibre dont le maintien importait tant à son repos.

SUÈDE.

GUSTAVE-ADOLPHE. — Depuis la mort de Gustave-Wasa, en 1560, les annales de la Suède offrent peu d'événemens remarquables; mais les destinées de ce pays changèrent complètement à l'avènement de Gustave-Adolphe, fils et successeur de Char-

les IX. Il rétablit les finances épuisées, remplit ses ports de vaisseaux, disciplina admirablement ses armées et acquit, par ses exploits, la réputation de grand capitaine. La guerre de Trente-Ans mit son génie au grand jour. Des protestans confédérés le placèrent à leur tête; Gustave prouva bientôt qu'on ne l'avait point revêtu d'un vain titre : en 1621, il battit à *Leipsick*, les Impériaux commandés par Tilly; l'année suivante, il leur porta des coups plus décisifs dans les plaines de *Lutzen* où Walstein était à leur tête, 18 novembre (1632). Frappé au milieu de son triomphe, ce prince laissa aux habiles généraux formés à son école la gloire d'avoir affranchi l'Allemagne : une fille de cinq ans, unique postérité du grand Gustave, fut proclamée souveraine par ses soldats encore plongés dans la douleur ; ses généraux continuèrent de faire triompher les armes suédoises, tandis que l'habileté du chancelier *Oxenstiern*, premier ministre, conservait encore, dans toutes les cours de l'Europe, l'influence que les victoires de Gustave-Adolphe avaient acquise à la Suède.

ABDICATION DE CHRISTINE ; CHARLES X. — Le règne de Christine n'offre pas d'événemens très remarquables. Cette reine fit fleurir les arts : elle s'entourait de savans; Descartes et Grotius étaient ses amis. Jalouse de sa liberté, elle ne voulut pas se marier, et abdiqua, en 1614, en faveur de Charles-Gustave, son cousin, de la maison des Deux-Ponts. Ce prince guerrier se disposait à soumettre la Pologne, et était déjà engagé dans une guerre très vive, lorqu'il mourut subitement au milieu de ses projets.

PORTRAIT DE CHRISTINE. — Cette princesse montra, dès sa jeunesse, une grande pénétration d'esprit, mais une indépendance de caractère peu propre à gouverner sagement un Etat : aussi l'amour de la liberté, autant que celui des lettres, lui inspira le dessein d'abandonner un peuple qui ne savait que combattre : elle abdiqua la couronne à vingt-huit ans et quitta la Suède peu après. Christine, travestie en homme, quitta le Danemarck, se rendit à Bruxelles, y embrassa la religion catholique, et de là passa à Inspruck, où elle abjura solennellement le luthéranisme. Elle fit un voyage en France où la cour de Versailles lui rendit de très grands honneurs ; c'est alors qu'elle fit assassiner son grand-écuyer Monaldeschi, dans la galerie de Fontainebleau. Cet assassinat resta impuni ; mais il inspira pour Christine une horreur générale. Enfin elle se fixa à Rome où elle mourut en 1689, dans sa soixante-troisième année. On reprochera toujours à cette princesse ses bizarreries, son humeur, l'emploi dangereux qu'elle fit de son esprit et de ses connaissances, et enfin sa conduite toujours légère, toujours inconséquente, et criminelle au moins une fois.

LECTURE. — La tragédie de *Christine*, par M. Alexandre Dumas.

CHARLES-GUSTAVE. — Formé à l'école du grand Gustave-

Adolphe, ambitieux et plein d'activité, Charles-Gustave porta sur le trône ses projets de conquête, et les poursuivit sans relâche pendant tout son règne. Jean-Casimir, roi de Pologne, fils de Sigismond qui avait été élu roi de Pologne en 1587, et que son oncle Charles IX dépouilla du trône de Suède, voulut faire valoir ses prétentions. Ce fut une occasion pour Gustave de commencer la guerre et d'essayer la réalisation du projet de former des trois royaumes du Nord une vaste monarchie; il prit Varsovie, et, malgré la Russie, l'Autriche et le Brandebourg qui s'étaient déclarés contre la Suède, il força, par le traité de Roschild, le Danemarck à lui céder plusieurs provinces. L'année suivante, tourmenté par son son ambition, il alla mettre le siège devant Copenhague; mais l'Europe se souleva contre lui; il fut obligé de se retirer et mourut subitement en 1660. Alors rien ne s'opposa plus à la conclusion d'une paix définitive, et le traité de Copenhague avec le Danemarck, ainsi que celui d'Oliva avec la Pologne assurèrent la prépondérance de la Suède. Par ce dernier traité, l'electeur Frédéric-Guillaume obtint l'indépendance du Brandebourg soustrait désormais à la suzeraineté de la Pologne. Ce fut aussi à la suite de ces guerres que la couronne du Danemarck fut déclarée héréditaire dans la famille du prince régnant Frédéric III, et le roi souverain absolu, en vertu de l'*acte de souveraineté* et de la *loi royale* publiée en 1661.

Lecture. — *Révolutions de Suède* par Vertot.

TURQUIE.

RÈGNE DE MAHOMET IV. — PAIX DE CARLOWITZ. — L'empire turc, autrefois si redoutable, s'affaiblissait de jour en jour par la mollesse et la stupidité de ses sultans. Les janissaires, milice effrénée et indisciplinée, usurpait sur le trône le même droit que les gardes prétoriennes s'étaient arrogé dans l'ancien empire romain. Cependant en 1667 le siège et la prise de Candie, sur les Vénitiens, après vingt-quatre ans de guerre, firent honneur à leurs armes. Cette conquête est due au fameux Achmet Kouprouli, visir de Mahomet IV. Les Vénitiens, en rendant la ville de Candie, conservèrent dans l'île et dans les Etats adjacens trois places, savoir : *Suda*, *Spinalongua* et *Garabusa*.

Le règne de Mahomet n'offre d'ailleurs qu'un tissu de guerres; celle de Hongrie fut des plus funestes à l'empire ottoman. Une ligue puissante, formée entre l'Autriche, la Pologne, la Russie et la république de Venise, accabla les Turcs. Ils essuyèrent de grands revers dans cette guerre, ainsi que nous venons de le voir. Imputant ces malheurs à la mollesse de leur sultan, ils le déposèrent. Mustapha II, troisième successeur de Mahomet IV, termina cette lutte funeste par la paix de Carlowitz qui suivit la bataille de Zante. Les Turcs y perdirent toutes leurs possessions en Hongrie, à l'exception de Temeswar et de Belgrade. Ils rendi-

rent à la Pologne la forteresse de Kaminiec, avec la Podolie, et la partie de l'Ukraine en deçà du Dnieper, qui leur avait été cédée par les traités antérieurs. Les Vénitiens obtinrent, par leur traité avec la Porte, la cession de toute la Morée, dont ils avaient fait la conquête pendant la guerre ; celle des îles de Sainte-Maure et de Leucade, de même que les forteresses de Dalmatie, Chinim, Sing, Gabella, Castelnovo, Bisanete. Enfin la Porte renonça au tribut que la république de Venise lui payait auparavant pour l'île de Zante, et la république de Raguse fut maintenue dans son indépendance à l'égard de celle de Venise.

QUATRIÈME SIÈCLE LITTÉRAIRE.

SIÈCLE

DE LOUIS XIV,

OU DES FRANÇAIS.

Nommer ce siècle, c'est présenter à la pensée tout ce que la philosophie, les sciences et les arts peuvent déployer de plus brillant : réunion extraordinaire qui a surpassé tout ce que l'antiquité offrit de plus grand. La Grèce et l'Italie ont eu leurs périodes glorieuses ; la France devait avoir la sienne. L'Angleterre peut aussi exiger une part de cette époque mémorable ; mais le règne de Louis XIV a fait prendre à la France une supériorité littéraire sur toutes les nations, que rien ne peut lui ravir. Dans cette affluence d'hommes célèbres, nous nous contenterons de nommer les principaux.

FRANCE. — *Morale et religion :* Pascal.

Métaphysique : Malebranche, Descartes.

Poésie : Corneille, Racine, Boileau, Molière, Regnard, La Fontaine, Quinault.

Littérature : La Motte-le-Vayer, La Rochefoucauld, Saint-Evremont, Arnaud, Nicole, La Bruyère.

Sciences : Ménage, les Dacier, d'Ablancourt, Perrault, Cousin, Pascal.

Histoire : Saint-Réal, Fleury, Mézeray, Rapin de Thoyras, Rollin.

Poésie latine : Santeuil, Rapin, La Rue.

Genre léger : Mme Deshoulières, Racan, Benserade, Segrais, Boursault, La Fare, Chaulieu, La Fayette, Scudéry, La Sablière, Sévigné.

Discours : Patru, Lamoignon, Bourdaloue, Fléchier, Bossuet, Massillon, Fénelon.

ARTISTES. — *Musique :* Lulli, Campra.

Peinture : Le Poussin, Le Sueur, Le Brun, Mignard, Jouvenet, Noël et Antoine Coypel.

Sculpture : Girardon, Puget.

Architecture : Perrault, Mansard, Blondel.

Gravure : Audran, Sébastien, Leclerc.

Jardin : Le Nôtre.

ANGLETERRE. — *Poésie :* Milton, Dryden, Cowley, Prior, Addison, Otway, Rowe.

Philosophie : Locke.

Physique : Newton.

Politique : Hobbes.

Astronomie : Halley.

ITALIE. — *Sciences :* Muratori.

HOLLANDE. — *Philosophie :* Spinosa.

Peinture : Van-Dyck, Rubens, Rembrandt, Gérard Dow.

PIÉMONT. — *Astronomie :* Cassini.

ALLEMAGNE. — *Astronomie :* Képler.

TABLEAU SYNOPTIQUE, comme celui de François Ier.

ÉGLISE.

SAINT VINCENT DE PAULE se distingua par une foule d'établissemens utiles, parmi lesquels nous distinguerons : 1° la congrégation des prêtres de la Mission, nommés *Lazarites ;* 2° l'institut des Filles de Charité, destinées à soigner les malades ; 3° l'hôpital des Enfans-Trouvés, celui de Bicêtre, de la Salpêtrière. Sa charité était une sorte de providence ; quelques paroles de ce saint homme attendrissaient les cœurs, les rendaient sensibles aux maux des infortunés. Ce bienfaiteur de l'humanité, ce héros de la charité chrétienne, était né à Poy, diocèse d'Acqs, en 1567, de parens pauvres : il reçut l'ordre de la prêtrise en 1600. Dans un voyage par mer, de Marseille à Narbonne,

il fut pris par les Turcs et conduit en captivité. Il ramena à la foi de ses pères un des patrons, qui était renégat, s'enfuit avec lui, et aborda à Aigues-Mortes en 1607. Ayant été chargé de quelques affaires par Henri IV, il se fit connaître de Louis XIII, qui lui donna l'abbaye de Saint-Léonard de Chaume; il devint ensuite aumônier de la reine Marguerite. Saint Vincent de Paule mourut le 27 septembre 1650, âgé de près de quatre-vingt-cinq ans; Clément XII le canonisa le 16 juin 1737.

LES JANSÉNISTES. — Jansénius, évêque d'Ypres, laissa en mourant un livre intitulé l'*Augustinus* où il avait commenté la doctrine de saint Augustin sur la *grace;* aussitôt sa publication, cet ouvrage fut attaqué et défendu avec acharnement. Deux partis se formèrent, les *Jansénistes* et les *Molinistes;* ceux-ci soutenaient les opinions du jésuite Molina sur la grace et le libre arbitre. La doctrine de Jansénius fut solennellement condamnée. Louis XIV appuya les décisions de l'Eglise.

Le Jansénisme, comme adversaire du Jésuitisme, provoqua l'esprit d'investigation et fit regagner à la France ce qu'elle perdait par l'expulsion des protestans. L'influence des jésuites dans les affaires de l'Europe donna encore un caractère politique au Jansénisme qui joua alors le rôle d'opposition.

DÉCLARATION DU CLERGÉ DE FRANCE. — Les discussions de Louis XIV avec Innocent XI au sujet de la *régale*, amenèrent en 1682 la convocation d'un concile national, où furent dressés quatre articles relatifs à la puissance ecclésiastique et aux principes des relations du clergé avec la cour de Rome; ils furent rédigés par Bossuet, et portaient : 1° que le pape n'a aucune autorité sur le temporel des rois ; 2° que le concile est au dessus du pape ; 3° que la puissance apostolique ne doit pas porter atteinte aux libertés de l'Eglise gallicane ; 4° que les décisions du pape ne sont irrévocables qu'après que l'Eglise les a confirmées. La convocation de cette assemblée fut un des derniers actes du ministère Colbert.

ORIENT.

CONQUÊTE DE LA CHINE. — Les Tartares Mantchoux, qui autrefois avaient été chassés de la Chine, y rentrèrent secondés par les Mongols. Ils mirent sur le trône la famille des Taïtains, qui est la vingt-deuxième dynastie.

L'empereur Hoai-Isong ne connut qu'au dernier instant, et quand ils étaient irréparables, l'étendue de ses malheurs. Quand il vit que les Tartares avaient été introduits dans Pékin, et que les portes de son palais leur étaient livrées, il se pendit à l'un des arbres de ses jardins.

AURENG-ZEB AUX INDES.— L'empire fondé dans les Indes par Babor était tombé par la mauvaise conduite de ses princes.

Aureng-Zeb le releva, et fut le chef le plus illustre de cet Etat qu'il gouverna environ cinquante ans, après avoir enfermé dans une prison son père et assassiné ses frères. Il s'affermit par la dissimulation, étendit prodigieusement son empire par sa valeur et devint redoutable à ses voisins. Sa succession causa de grands troubles dans les Indes.

LECTURE. — *Biographie d'Aureng-Zeb.*

RÉFLEXIONS

SUR LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Au milieu de toutes les guerres qui ensanglantent le 17e siècle, deux faits se font remarquer : c'est l'organisation du commerce et la naissance de l'économie politique. La prospérité dont avaient joui l'Espagne et le Portugal étant attribuée à leurs colonies, on voulut rivaliser avec eux ; les richesses que valaient aux Hollandais leurs entreprises maritimes enflammèrent de plus en plus l'émulation ; il y eut dès lors concurrence ; et quand chaque nation posséda des établissemens coloniaux, jalouse de conserver le monopole des produits qu'elle en tirait, elle établit des règlemens qui le lui assurassent, et c'est ainsi que fut créé durant cette période le système qui fut appelé *mercantile*. Mais, privé que l'on était encore des lumières de l'expérience, on méconnut le principe de la prospérité, et le système des prohibitions et du monopole, qui fut généralement adopté, nuisit long-temps aux développemens du commerce et de l'industrie.

Quant à l'économie politique, on comprit que les États puisent toute leur force dans la richesse nationale, et l'on fit tous ses efforts pour accroître cette richesse. Mais les vues étant encore incertaines, les moyens furent souvent mauvais, et l'on ne connut pas les saines doctrines. L'entretien d'armées permanentes et nombreuses exigeait des sommes immenses ; on se persuada que la principale richesse d'une nation consistait, non dans sa valeur territoriale, mais dans son numéraire ; dès lors tout l'encouragement à l'industrie eut pour but l'acquisition d'une plus grande quantité d'argent ; et, comme les fabriques et le commerce maritime fournissaient à la Hollande un immense numéraire, on favorisa exclusivement les fabriques et le commerce des mers. C'est ainsi que fut créé l'esprit mercantile et que l'économie politique, en négligeant l'agriculture, dévia de la droite voie pour entrer dans une route d'erreur qui, plus tard, amena dans l'Europe une longue crise.

18e SIÈCLE.

CARACTÈRE. — Développement du système d'équilibre. — Etablissement du crédit. — Prépondérance maritime et continentale de l'Angleterre. — Décadence du pouvoir royal.

ÉVÉNEMENS.

FRANCE. — 1716. Système de Law. — 1761. Défaite des Français. — 1768. Cession de la Corse. — 1773. Suppression des Jésuites. — 1789. Révolution française. — 1793. Mort de Louis XVI. — Première coalition contre la France. — 1795. Constitution directoriale. — 1796. Campagne d'Italie. — 1798. Expédition d'Égypte. — 1799. Retour de Bonaparte. — Consulat.

ANGLETERRE. — 1702. Règne d'Anne. — 1714. Avènement des Brunswick-Hanovre. — Règne de George III. — Colonies. — 1783. Indépendance reconnue des treize États-Unis d'Amérique. — 1798. Révolution de Saint-Domingue.

RUSSIE. — 1721. Pierre-le-Grand, empereur. — 1762. Règne de Catherine II.

ALLEMAGNE. — 1765. Règne de Joseph II.

PRUSSE. — 1701. Maison de Hohenzollern. — Frédéric, électeur de Brandebourg. — 1740. Règne de Frédéric II.

GUERRES D'EUROPE. — 1700-1713. Guerre de la succession d'Espagne. — 1733-1738. Guerre de la succession de Pologne. — 1740-1748. Guerre de la succession d'Autriche. — 1756-1763. Guerre de Sept Ans. — 1777. Guerre de la succession de Bavière. — 1779. Paix de Teschen.

SUÈDE. — 1697. Règne de Charles XII. — 1709. Bataille de Pultawa. — Faction des chapeaux et des bonnets en Suède. — 1772. Révolution en Suède. — Gustave III.

POLOGNE. — 1796. Insurrection en Pologne sous Kociusko. — 1795. Troisième partage de la Pologne.

ÉGLISE. — 1798. Exil de Pie VI.

TURQUIE. — 1714. Guerre des Turcs et des Vénitiens. — Paix de Passarowitz.

ASIE. — 1717. Thamas-Kouli-Khan en Perse. — 1799. Mort de Tippo-Saëb.

DÉCOUVERTES. — 1717. *Bleu de Prusse.*—1722. *Palais Bourbon.* — 1713. *Inoculation.* — 1733. *Mesure d'un degré de méridien.* — 1740. *Première exposition de tableaux.* — 1740. *Microscope solaire.*— 1751. *École militaire.* — 1753. *paratonnerre.* — 1755. *Petite poste.*— 1762. *Halle au blé.*—1762. *École vétérinaire.*— 1764. *Sainte-Geneviève.* — 1766. *Réverbères.* — 1766. *Porcelaine.* — 1768. *Pont de Neuilly.* — 1771. *Hôtel des Monnaies.*—1774. *École de médecine.*—1781. *Planète d'Herschell.*—1783. *Aérostats.*— 1790. *Télégraphe.* — 1790. *Vaccine.*

Développement.

FRANCE.

Cession de la Corse à la France. — La Corse, successivement conquise par les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes et les Italiens, s'était donnée de plein gré aux Génois, en 1354. Mais le joug qui pesa sur elle devenant de plus en plus insupportable, elle tenta de s'en affranchir par les armes. Les d'Ornani secondèrent de tous leurs efforts cet affranchissement, et plus tard les Giafferi, Hyacinthe et Pascal Paoli y employèrent aussi tous leurs efforts sans pouvoir y parvenir, lorsqu'enfin le sénat de Gênes céda tous ses droits sur la Corse à la couronne de France par un traité signé à Compiègne, en 1768. Le comte de Vaux, secondé du marquis de Marbœuf, soumit l'île qui, depuis ce temps, est demeurée à la France.

Système de Law. — Louis XIV était mort en 1715, et son arrière-petit-fils Louis XV, encore enfant, lui avait succédé: le duc d'Orléans fut déclaré régent ; ce fut vers ce temps que Law, fameux Ecossais, vint à Paris, s'enrichit promptement par l'établissement d'une banque et d'une société du Missisipi, au moyen de laquelle on devait, en peu de temps, payer les dettes de l'Etat, et procurer aux actionnaires des profits considérables ; il remplaça la monnaie

par le papier, et discrédita tellement le numéraire que l'on en était venu à dire dans un marché : *vous avez de l'or; rien de fait.* Il se manifesta alors une prodigieuse activité; des fortunes immenses s'élevaient en un jour, et la rue Quincampoix où se faisait l'*agio* fut le berceau de la *Bourse*. Law fut nommé contrôleur-général ; mais son système n'avait pas de base solide ; d'ailleurs le gouvernemeut entrava ses opérations. L'édit du 21 mai 1720 imposa l'acceptation forcée des billets dont on ne voulait plus, et fut bientôt suivi de la ruine des particuliers, de la banque et de l'Etat. Law disgracié, après avoir opéré en France la révolution financière la plus désastreuse, se déroba à la vengeance du peuple, et se retira à Venise où il mourut dans la pauvreté, après avoir donné toute sa fortune à la France. Malgré la déplorable issue de son système, Law peut cependant être considéré comme le vrai fondateur du crédit en France; il y introduisit la théorie des finances qu'on ne connaissait pas, et que l'expérience perfectionna dans la suite.

Lecture. — *Système de Law*, par M. Thiers. — *Histoire de la régence*, par Lemontey et celle de Lacretelle.

Suppression des Jésuites. — Pendant le règne de Louis XV, on vit plusieurs guerres déchirer l'Europe ; la France y prit une part active ; les traités de Paris et d'Hubertsbourg ramenèrent pour un instant le calme. Pendant ce temps, les esprits commençaient à fermenter en France, plusieurs partis se formaient. Dès long-temps quelques causes particulières préparaient la chute des jésuites. Le parti janséniste était devenu assez puissant, les écrivains du siècle, en signalant les torts qu'on pouvait avoir à leur reprocher, mirent contre eux la plus grande partie de l'Europe ; enfin, la société des jésuites fut supprimée successivement en Portugal (par le marquis de Pombal), en France (par le duc de Choiseul), en Espagne ; mais en Italie le pape Clément XIII soutint leur cause de tout son pouvoir et s'aliéna

presque toutes les puissances ; le pape Clément XIV, son succcesseur, entraîné par l'impulsion générale, prononça la dissolution de la société des jésuites, dans une bulle publiée le 16 août 1773. Ils ont reparu depuis dans plusieurs des États qui les avaient éloignés, et maintenant encore ils sont en possession d'une grande influence dans les Etats catholiques de l'Allemagne.

On ne peut nier que les jésuites aient rendu de grands services aux sciences et aux lettres ; à leur disparition le monde catholique se trouva privé des ressources que lui présentait cette société pour l'instruction de la jeunesse, parce qu'on n'avait rien préparé d'avance pour remplacer le vide qu'ils laissèrent. Leur chute fut considérée comme un triomphe de l'esprit philosophique alors si puissant, les principes qu'ils s'efforçaient de soutenir avaient fourni des armes contre eux.

Lecture. —*Lettres provinciales* de Pascal.— *De la destruction des jésuites en France.*

RÉVOLUTION FRANÇAISE.

(1789.)

CAUSES.

1° La trop grande extension du pouvoir royal;

2° Le dérangement des finances qui commença sous Louis XIV ;

3° L'immoralité des classes élevées et du gouvernement sous la régence ;

4° Les écrits de Montesquieu, Voltaire et Rousseau, qui attaquent les préjugés et jusqu à la base de la société ;

5° La résistance opiniâtre aux réformes demandées et aux lumières croissantes;

6° Le vieux ressentiment des classes moyennes et des classes inférieures.

OBSERVATIONS.

Telles sont les principales causes de la révolution française. Nous les avons vues se développer dans le cours de cette histoire ; nous avons trouvé et reconnu tous les élémens d'une nouvelle société, d'une constitution nouvelle, et quand ces élémens ont été développés, quand tout a été mûri; alors la vieille société s'est dissoute, le passé s'est écroulé pour faire place à l'avenir, et la révolution s'est accomplie. Elle a été une nécessité; elle se préparait depuis dix siècles, elle était en germe dans tous les grands évènemens que nous avons étudiés, la féodalité, les communes, l'établissement des états-généraux, du pouvoir absolu, la réformation; chacun y a contribué pour sa part, tous ensemble l'ont formée, et elle n'en est que la résultante. C'est dans cet esprit qu'il faut étudier l'histoire, si on en veut retirer quelque utilité; dans le présent et le passé il faut chercher l'avenir, parce que le présent et le passé sont *gros de l'avenir*, a dit un célèbre philosophe. Les causes que nous venons d'énumérer ne seront donc pour nous que des occasions, des causes auxiliaires, et nous saurons en apprécier la valeur.

DÉVELOPPEMENT.

Lorsque Louis XVI, petit-fils de Louis XV, monta sur le trône en 1773, une grande agitation régnait dans les esprits; la guerre pour l'indépendance de l'Amérique du Nord, à laquelle la France donna un puissant appui, éveilla dans tous les cœurs des sentimens énergiques de liberté. Mais cette guerre ne fit qu'ajouter à la pénurie du trésor. Un déficit de cent quarante millions fut constaté dans l'assemblée des notables en 1787, par Necker, ministre du roi. Les moyens proposés pour le combler, contraires aux intérêts de la noblesse, amenèrent la résistance et l'exil du parlement. Les esprits s'échauffèrent; le parlement rappelé fit, le 4 mai 1788, des remontrances à Louis XVI, et demanda la convocation des états-généraux. Tout rendait cette mesure inévitable, l'état désespéré du trésor et le vœu fortement prononcé de la nation. Les états-généraux sont enfin convoqués à Versailles pour le 5 mai 1789; il y eut bientôt lutte entre les *ordres*, entre le *tiers* et le gouvernement. C'est alors que Mirabeau dit à l'envoyé

du roi qui ordonnait aux états, après un *lit de justice*, de quitter la salle des séances : « Allez dire à « votre maître que nous sommes ici par la volonté du « peuple et que nous n'en sortirons que par la force « des baïonnettes ; » mot qui caractérise la révolution entière. Cependant le roi profite des troubles qui s'élèvent dans leur sein pour faire fermer le lieu des séances. Mais les députés, réunis au Jeu de Paume, font le serment de donner une constitution à la France. Le peuple de Paris s'insurge et prend la Bastille. Les états-généraux, si énergiquement soutenus, se constituent en Assemblée Nationale et décrètent l'abolition du régime féodal, dans la nuit du 4 août. Cette abolition fonda le gouvernement populaire sur les débris de l'ancienne constitution. La révolution était accomplie. Louis XVI, contraint d'accepter la constitution de 1791, ne tarda pas à sentir les effets de la puissance populaire lorsque, arrêté à Varennes au moment où il cherchait à sortir de France, il fut ramené et gardé à vue dans son palais. Une résistance mal calculée aux décrets de l'*Assemblée Législative* qui avait succédé à la *Constituante* exaspéra les esprits, excités d'ailleurs par le club des Jacobins : cette exaspération s'accrut encore par l'approche des armées étrangères et le manifeste de Brunswick. Le roi, attaqué et pris aux Tuileries, est conduit devant l'assemblée et de là au Temple avec sa famille. Le trône est renversé (10 août 1792).

Première coalition. — Dans ce moment les Prussiens envahissent la Champagne, mais ils sont battus à Valmy par l'armée française sous les ordres de Dumouriez et de Kellermann. Cette invasion, dirigée et suscitée par les émigrés de Coblentz, est le signal des scènes horribles des 2 et 3 novembre 1792, où d'innocentes victimes furent immolées en expiation d'une attaque insensée. Les ennemis sont repoussés sur tous les points de la frontière.

C'est alors que commence le grand rôle de l'Angleterre dans les affaires continentales ; c'est alors

qu'elle va avoir vraiment une immense prépondérance en Europe. Ces vastes coalitions qui vont se former contre la France ne pouvaient se soutenir que par des sommes immenses; l'Angleterre seule pouvait les fournir, car la Hollande, épuisée par ses guerres du dix-septième siècle était déchue de son ancien éclat. Elle devint donc, non seulement le lien universel, mais elle eut encore, nécessairement, la direction de la guerre, et Pitt fut le courtier de toutes les puissances de l'Europe. Aussi en peu de temps la dette de l'Angleterre devint effrayante, et aujourd'hui encore ce royaume se ressent de ces sacrifices.

Convention nationale, République française.—Le 21 septembre 1792, s'ouvre la troisième assemblée, appelée *Convention nationale.* Le 22, sur la proposition de Collot-d'Herbois, la royauté est abolie, la république proclamée, et le 21 janvier 1793, Louis XVI est décapité. Marie-Antoinette, son épouse, et Madame Élisabeth, sa sœur, subissent le même sort. La république, fière de ses triomphes, déclare la guerre à l'Angleterre, à la Hollande et à l'Espagne, tandis qu'une coalition formidable, dont le ministre William Pitt est le moteur, menace la France. La Convention décrète qu'elle donnera aide et assistance à tous les peuples qui voudront recouvrer leur liberté. Le principe de 89 était faussé. Néanmoins la Convention fut grande. Menacée par l'Europe entière, trouvant la France et l'armée dans la plus complète désorganisation, sans trésor, sans alliés, elle fit face à tout. Tout citoyen est soldat, dit-elle, et quatorze armées marchèrent sur les frontières pour faire face à l'ennemi. Mais elle est marquée d'un stigmate de sang par l'assassinat du roi et la création du comité de salut public, tribunal revêtu d'une puissance dictatoriale sur les biens et sur les personnes, et de plus par la sanguinaire loi des suspects, qui en fut le corollaire.

Révolution du 9 thermidor. — Deux factions divisaient la Convention : d'un côté les *girondins* ou modérés, de l'autre les *montagnards* ou exaltés révolutionnaires. Robespierre, qui gouverne ceux-ci, tout à la fois chef de club et d'un parti fougueux, décime impitoyablement les girondins qui ne jouissent pas de la même popularité. La terreur est portée à son comble, les forfaits les plus épouvantables se commettent au nom de la liberté. Toutes les villes de France sont inondées de sang. De nobles victimes montent à l'échafaud. La vertu est poursuivie. Un morne effroi glace tous les cœurs et se peint sur tous les visages. La mort frappe à la porte de tous ceux que signalent leur probité et leur vertu. Aucune voix n'ose s'élever et le silence cependant est un crime. Les églises sont fermées, on n'ose pas prier tout haut, on n'ose pas avouer la religion de ses pères!...Robespierre règne ; mais Tallien, Vadier, Billaud et Fréron, épouvantés des menaces du tyran révolutionnaire, le dénoncent à leur tour. Trop faible pour résister à cet orage, Robespierre meurt sur l'échafaud. La France respire.

Directoire. — Tandis que la Convention se décime elle-même, les victoires des armées françaises à Tournai, Hondschoot et Fleurus leur ouvrent le chemin de la Hollande qui prend le nom de *république batave*. Toute la rive gauche du Rhin est conquise et assurée à la France par la paix de Bâle conclue avec la Prusse, le 17 mai 1795. L'Espagne accède à cette paix qui déjoue la coalition. La conquête de la Hollande enchaîna cette république au sort de la France, assura la possession de la Belgique et ferma le continent aux troupes de l'Angleterre. En même temps, cette dernière puissance hérita du commerce des Provinces-Unies, et la guerre qui survint lui laissa l'espoir de s'emparer de leurs colonies. Le 26 octobre de la même année, la Convention, triomphante, termine ses séances, après avoir fait accepter la constitution de l'an III. Le nouveau corps législatif, divisé en deux

conseils, celui des *Anciens* et celui des *Cinq Cents*, succède à la Convention, et le Directoire au comité de salut public. Les cinq membles du Directoire sont investis du pouvoir exécutif. C'était une image imparfaite d'une chambre haute et d'une chambre basse. Mais la séparation des deux pouvoirs ne pouvait que faire naître entre eux de promptes dissensions.

Campagne d'Italie.—La retraite de la Prusse et de l'Espagne laissait à l'Autriche seule, et à quelques Etats du nord de l'Allemagne, tout le poids de la guerre. La Russie avait bien accédé à la coalition, à la sollicitation de l'Angleterre ; mais le concours de Catherine ne fut guère effectif, et elle se contenta d'envoyer une escadre en Angleterre. Le Directoire, pour forcer l'Autriche à la paix, pénétra dans ses Etats avec deux armées; mais l'archiduc Charles battit Jourdan, et Moreau ne put tenir devant lui. Après la brillante retraite de ce dernier sur le Rhin, l'Italie devint le principal théâtre de la guerre. Les victoires de Montenotte, Millésimo, Mondovi, Castiglione, Arcole et Lodi, donnent à la France la Savoie et le comté de Nice, tandis que la prise de Mantoue, signalée par la destruction de quatre armées autrichiennes, ouvre aux Français le chemin de l'Autriche. Bonaparte accomplit ces prodiges à l'âge de 26 ans, et fonde, sur le modèle du gouvernement français, les républiques cisalpine et ligurienne.

C'est ainsi que la France corrobore sa domination en Italie par l'établissement d'Etats libres, sur le modèle du gouvernement français. La Corse est reprise aux Anglais qui la possédaient depuis trois ans ; l'armée française pénètre jusqu'au cœur de l'Autriche et menace sa capitale. Venise, tombée depuis un siècle dans l'oubli et qui avait pris le parti de la neutralité, est sacrifiée par l'Autriche pour obtenir la paix. Elle la partage avec la France par les préliminaires de Léoben, et cette dernière puissance ayant déclaré la guerre à la république à cause du

soulèvement de Vérone, prend la capitale, abolit l'aristocratie qu'elle remplace par un gouvernement populaire, et s'empare de ses îles Ioniennes à l'aide de ses propres vaisseaux. Enfin, le traité de Campo-Formio assura à la France ses nouvelles conquêtes et termina cette glorieuse campagne. Cette paix détruisit les antiques fondemens du système politique de l'Europe, établis par les traités de Westphalie et de Ryswick. La France et l'Autriche s'agrandirent à la fois aux dépens de la république de Venise, qui fut rayée de la liste des Etats, et de l'empire germanique qui dut pressentir son asservissement à l'une de ces deux puissances.

NÉGOCIATEURS : Pour la France, Bonaparte, qui fit cette paix seul et presque sans consulter le Directoire; pour l'Autriche, le marquis de Gallo, le comte de Cobentzel.

Conquête de la Suisse.—Le Directoire craignant que la Suisse, malgré sa neutralité, ne donnât passage aux armées de la coalition, résolut de s'en emparer. Des dissensions éclatèrent parmi les cantons, et le manque d'unité accélera la ruine de la confédération. Le canton de Berne montra une héroïque fermeté pour le maintien de son indépendance, et le brave d'Erlack y joua le rôle que Kociusko avait joué en Pologne. Mais la ville fut prise, les cantons se soumirent, à l'exception des trois petits qui obtinrent une honorable capitulation ; le pacte fédératif fut détruit, et la république helvétique *une et indivisible*, fut proclamée le 12 mai 1798. Depuis lors cette malheureuse république eut à souffrir cinq années de guerres et de factions, jusqu'à ce que la France rendît à la Suisse le repos avec son ancienne constitution. Genève fut incorporée à la république française.

Expédition d'Egypte.—Cette entreprise, conduite par le héros du temps, parut la plus extraordinaire qui ait jamais été conçue. Préparée sous l'ap-

parence d'une descente en Angleterre, l'exécution en fut plus merveilleuse que les préparatifs. Les Français s'embarquèrent à Toulon le 18 mai 1798; ils prirent Malte le 21 juin; leur escadre fut suivie, mais non rencontrée par celle des Anglais, mouillée près du fort Marabou. Le débarquement s'effectua le 1er juillet; le 2 on s'empara d'Alexandrie et de Rosette; le 21, le général Bonaparte gagna la bataille des Pyramides; le 22, le Caire fut occupé par Desaix, et le 1er août, la flotte française fut détruite à Aboukir, par Nelson. Les Français firent des progrès dans la Haute-Egypte. Après le combat de Sédiman, où les Français battirent Mourad-Bey, l'expédition de Syrie manqua à Saint-Jean-d'Acre (1799). On s'aperçut trop tard que l'Egypte ne pouvait être conservée sans la possession de la Syrie.

La conquête et la colonisation de l'Egypte devaient dédommager de la perte des Indes-Occidentales et imprimer une direction nouvelle au système colonial des Européens. Bonaparte l'ayant quittée pour revenir en France, Kléber, à qui il avait laissé le commandement, fut assassiné, et le général Menou, qui lui succéda, fit une convention avec l'Angleterre pour l'évacuation de la conquête.

PERSONNAGES MARQUANS DE L'EXPÉDITION D'EGYPTE.

L'expédition d'Egypte devint un événement militaire et scientifique par la réunion des premiers capitaines et des savans les plus illustres de France.

GÉNÉRAUX.

BONAPARTE, Menou, Berthier, Desaix, *Kléber*, Régnier, Dammartin, Cafarelli-Dufalga, Murat, Lannes, Davoust, Junot, Marmont, Belliard, Friand.

SAVANS.

Berthollet, chimiste; Desgenettes et Larrey, médecins; Thouin, Geoffroy, Delisle, naturalistes; Conté, Champy, physiciens; Monge, Fourier, Costaz, Gérard, mathématiciens; Parceval de Grandmaison, Arnaud, poètes; Denon, dessinateur; Redouté, peintre de fleurs.

Consulat. — L'expédition d'Égypte avait de nouveau soulevé l'Europe contre la France ; le congrès de Rastadt avait été dissous et les négociateurs français massacrés. La nouvelle coalition se compose de l'Autriche, de la Russie, de l'Angleterre et de la Porte. La Prusse garde la neutralité. L'Italie est de nouveau le théâtre de la guerre. Le général Mack est battu, Naples prise par Championnet et la république *parthénopéenne* proclamée. Cependant la présence de Souwarow et de l'archiduc Charles rétablit bientôt la fortune des alliés ; Macdonald et Joubert sont défaits, toutes les places sont reprises et il ne reste plus aux mains des Français que Gênes et Ancône. En même temps les armées françaises sont battues sur le Rhin. Le faible Directoire est cause de tous ces désastres, et, loin de chercher à les réparer, ses mesures brutales et impolitiques ne servent qu'à augmenter ses embarras. Masséna à Zurich, Lecourbe en Italie et Brune en Hollande ont vainement rétabli les affaires de la république. Les soldats sont mal vêtus, mal nourris et indisciplinés. La Provence est menacée, tandis que les Vendéens, les chauffeurs et les assassins du midi organisent la guerre civile. Tout semblait désespéré lorsque Bonaparte débarque à Fréjus. Arrivé à Paris, il dissout le conseil des Cinq-Cents par la force, et le 13 décembre 1799 il est nommé premier consul d'abord avec Sieyès et Ducos, ensuite avec Cambacérès et Lebrun. On décrète la constitution consulaire de l'an VIII. L'initiative des lois réservée au gouvernement fit cesser la séparation de la puissance législative et du pouvoir exécutif. C'était manifester l'intention de détruire la constitution avant même qu'elle fût achevée.

OBSERVATIONS.

L'ancien gouvernement succombe par la force du temps et des choses. On eut à déplorer dans cet effroyable cataclysme politique bien des tyrannies, bien des crimes qui sont à peine rachetés par les vertus qui brillèrent d'un vif éclat dans ces temps d'orage.

La révolution française est le plus grand évènement des temps modernes. Des trois élémens qui constituaient auparavant la société, l'aristocratie et la royauté, deux ont succombé ; le tiers-état, ou autrement le peuple, est seul resté debout. « Ainsi, dit « M. de Châteaubriand, se sont succédé en France, dans un ordre « régulier, l'aristocratie, la monarchie et la république, le *noble*, « le *roi* et le *peuple* ; tous les trois ayant abusé de la puissance « ont enfin consenti à vivre en paix dans un gouvernement com- « posé de leurs trois élémens. » C'est le *gouvernement constitutionnel*. Une ère nouvelle commence.

CONSÉQUENCES.

1. Abolition du régime et des droits féodaux, ainsi que des priviléges de la naissance.

2. Abolition de la torture.

3. Egalité devant la loi.

4. Justice régulière et tribunaux indépendans.

5. Représentation nationale pour la confection des lois et le vote de l'impôt.

6. Liberté de la presse et des cultes.

INSTITUTIONS.

Jury. — Garde nationale. — Division de la France en départemens.—Institut de France.

CHRONOLOGIE

DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

1787. Première assemblée des notables.—1788. Deuxième assemblée des notables. — 1789. Serment du Jeu de Paume. — 14 juillet. Prise de la Bastille. — 30 novembre. Réunion de la Corse à la France. — 1790. Division du territoire français en 83 départemens. — Première création des assignats.— 14 juillet. Fédération du peuple français au Champ-de-Mars. — 1791. Première coalition contre la France.—2 avril. Mort de Mirabeau.—1er octobre. L'Assemblée Législative succède à l'Assemblée Constituante. — 1792. 10 août. Prise des Tuileries. — Le roi et sa famille sont faits prisonniers.—2 septembre. Massacre des prisons. —20 septembre. Bataille de Valmy.

DEUXIÈME PÉRIODE.

21 septembre 1792. Convention nationale et commencement de l'ère républicaine. — 6 novembre. Bataille de Jemmapes. —

21 janvier 1793. Exécution de Louis XVI.—1er mars. Etablissement du tribunal révolutionnaire.—Création du comité de salut public.—31 mai. Insurrection populaire contre les girondins.—16 octobre. Marie-Antoinette est exécutée.—18 décembre. Prise de Toulon par Bonaparte.—1794. 26 juin. Bataille de Fleurus. — 26 juillet. Révolution thermidorienne contre Robespierre. — 1795. Conquête de la Hollande. — 20 mai, 1er prairial. Insurrection contre la Convention. — 5 octobre. Insurrection royaliste, Bonaparte mitraille les sections à Saint-Roch.—26. La Convention termine ses séances.

TROISIÈME PÉRIODE.

1796. Bonaparte prend le commandement de l'armée d'Italie. —11 avril. Bataille de Montenotte. — 3 août. Bataille de Castiglione.—15 novembre. Bataille d'Arcole.—1797. Traité de Campo-Formio, entre la France et l'Autriche.—1798. Débarquement de l'armée française en Egypte.—21 juillet. Bataille des Pyramides.—Prise du Caire.—1799. Révolution à Naples.—Erection de la république parthénopéenne. — Seconde coalition contre la France. — 5 novembre. Journée du 18 brumaire, qui donne le pouvoir à Bonaparte ; le 31 il est nommé consul.

Lecture. — *Révolution française,* par Thiers, Mignet. — *Etudes sur Mirabeau,* par Victor Hugo.— *Considérations sur la révolution française,* par Madame de Staël.

A faire : *Tableau synoptique avec des notices sur les grands hommes.*

HOMMES CÉLÈBRES.

MINISTRES.

De Calonne.—De Brienne.—Necker.—Montmorin.—Garat.—Roland.—Monge.—Fouché.—Talleyrand.

ORATEURS.

Mirabeau.—Barnave.—Cazalès.—Maury.—Sieyès.—Vergniaud.—Brissot.—Condorcet.—Danton.—Robespierre.

GUERRIERS.

Custine.—Dumouriez.—Kellermann.—Hoche.—Moreau.—Pichegru.— Kléber. — Jourdan. —Bonaparte. — Masséna. — Lafayette.—Joubert.

COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

Marat. — Barrère. — Danton. — Robespierre. — Saint-Just. — Tallien. — Carnot. — Collot-d'Herbois.—Billaud-Varennes.—Cambon.

DIRECTOIRE.

Laréveillière-Lepaux.— Rewbell. — Carnot. — Letourneur. — Barras.

CONSULS.

Bonaparte, Sieyès, Ducos. — Bonaparte.—Lebrun.—Cambacérès.

ANGLETERRE.

MAISON DE BRUNSWICK-HANOVRE, de 1714. — **RÈGNE D'ANNE.** — Anne, seconde fille du premier mariage de Jacques II, succéda à Guillaume III en 1702. Elle avait épousé le prince Georges de Danemarck. Pendant son règne fut consommée l'union de l'Ecosse avec l'Angleterre sous un seul parlement. Cette princesse continua avec le plus grand succès la guerre pour la succession d'Espagne; et ses armées, commandées par le duc de *Marlborough*, remportèrent sur les Français les victoires éclatantes de Malplaquet, de Ramillies et d'Oudenarde. Avec Anne se termine, en 1714, la série des rois d'Angleterre de la maison de Stuart. Ce fut sous la reine Anne que les Anglais s'emparèrent de Gibraltar.

Les Brunswick-Hanovre montèrent alors sur le trône. George Ier, arrière-petit-fils de Jacques Ier, fut le premier roi de cette dynastie. Le règne de ce monarque fut d'abord troublé par l'invasion du Prétendant, qui se fit un parti en Ecosse, mais qui fut bientôt contraint de s'enfuir. George Ier eut un grand ministre dans la personne de Robert Walpole George II prit part à la guerre de la succession d'Autriche, fut battu à Fontenoy par les Français et envoya son fils, le duc de Cumberland, combattre en Ecosse Charles-Edouard, le second Prétendant, qui fut vaincu à Culloden.

George III, son successeur, offre un exemple bien remarquable des bizarreries de la nature; il naquit faible et souffrant, et vécut quatre-vingts ans, dont soixante s'écoulèrent sur le trône.

Après la bataille de Culloden, l'Angleterre était devenue paisible sous George III; sa puissance maritime s'était accrue, ainsi que ses possessions dans l'Inde et dans l'Amérique. A l'avènement de George III, la France céda aux Anglais, par un traité, un grand nombre de colonies. La dette publique de l'Angleterre s'était augmentée avec la même rapidité que ses possessions. Au commencement du nouveau règne, la guerre fut continuée contre la France et dans l'Inde avec une nouvelle vigueur; Pondichéry, la Martinique, Grenade, Saint-Vincent, furent envahies; la guerre fut déclarée à l'Espagne et la Havane tomba au pouvoir des Anglais, Pitt, génie ardent et vaste, était

à la tête de l'administration ; c'est à lui que la Grande-Bretagne devait tout son éclat. Le nouveau roi l'avait disgracié, et tout en le nommant lord Chatam, l'avait éloigné du ministère ; son renvoi fut le signal de la paix, signée entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, le 22 mars 1763.

En 1765 les colonies de l'Amérique septentrionale se soulevèrent contre la métropole ; la France et l'Espagne embrassèrent leur cause, et George reconnut l'indépendance des Etats-Unis, en 1782.

La révolution française, qui avait éclaté en 1789, trouva dans George un ennemi acharné. Guillaume Pitt alla partout susciter des rivaux à la France. Cette guerre cruelle, malgré Fox et Shéridan, continua jusqu'à la paix d'Amiens, en 1801, qui dura trois mois.

Mais dans cet intervalle, George III éprouva une attaque d'aliénation mentale, se rétablit et retomba en 1810. La régence fut déférée sans opposition au prince de Galles, son fils.

Georges III vécut encore dix ans, objet de la plus grande pitié, et mémorable exemple de la faiblesse humaine au sein des grandeurs. Enfin la mort vint l'arracher à ses souffrances, le 29 janvier 1820. George IV, son fils, lui succéda ; ce dernier, plus que tout autre, contribua au rétablissement de la maison de Bourbon en France. La bataille de Waterloo (1815) vint rendre le repos à l'Angleterre comme à toutes les puissances. George IV mourut en juin 1838. Sous son règne l'Irlande, à laquelle on avait refusé l'émancipation, se souleva et fut long-temps ensanglantée ; son frère, le duc de Clarence, âgé de soixante-cinq ans, lui succéda sous le nom de Guillaume IV. Il a eu pour successeur la reine Victoria Ire, qui règne aujourd'hui.

PRUSSE.

FRÉDÉRIC, ROI DE PRUSSE. 1701. — Le 18e siècle a vu le royaume de Prusse naître, et parvenir à sa plus grande splendeur.

Sous Charlemagne et ses successeurs, l'Allemagne proprement dite avait un souverain nommé d'abord empereur, puis roi de Germanie et ensuite empereur. Les provinces au delà n'en faisaient point partie, et portèrent le nom de *Marches*, c'est-à-dire *bornes*, limites ; on y plaça des gouverneurs, qui étaient en même temps grands-juges (*graf*) ; d'où est venu le nom de margrave et de marquis, ou gouverneur, juge des limites. On reconnaissait deux Marches, la Marche orientale ou la Lusac d'aujourd'hui, et la Marche septentrionale ou une partie du Brandebourg. Les empereurs conférèrent d'abord ces gouvernemens à vie ; ils en firent ensuite des fiefs héréditaires ; enfin Fré-

déric, burgrave de Nuremberg et comte de Hohenzollern, obtint de l'empereur Sigismond, pour de fortes sommes, la dignité d'électeur de Brandebourg, comme fief héréditaire (1411).

Il y eut une suite d'électeurs de Brandebourg. L'Ordre Teutonique, que l'on peut en quelque sorte assimiler à l'ordre de Malte, possédait une partie de la Prusse, qu'il avait conquise sur les descendans des anciens Venètes. Mais Albert de Brandebourg, alors grand-maître, ayant reçu de Sigismond la Prusse, en propriété, comme un duché relevant de la Pologne, ce duché rentra dans l'état civil, et l'Ordre Teutonique le perdit.

Parmi les électeurs, il faut citer (1640) Frédéric-Guillaume, qui fut l'un des plus grands hommes qui aient gouverné. Il avait voyagé pendant les années de son éducation. Assis sur le trône, il se montra à la fois politique et guerrier. Il obtint le duché de Prusse, et le traité d'Oliva, en 1660, lui confirma cette souveraineté. Il fut surnommé le grand-électeur.

Son père, Frédéric Ier, reçut de l'empereur Léopold, en 1701, le titre de roi. Il eut pour successeur Frédéric-Guillaume.

Ce fut sous ce prince que grandit la monarchie prussienne et qu'elle prit des accroissemens vraiment incroyables. Ne possédant que peu de ressources, il ne dut ses succès qu'à la plus sévère économie commandée par la situation particulière d'un Etat dont les principaux revenus consistaient dans les produits de ses domaines. Peu jaloux de conquêtes, il sut pourtant voir que la position de la Prusse en faisait un État essentiellement militaire, et les soins qu'il prit pour former une bonne armée et pour inspirer à ses sujets un esprit guerrier, préparèrent la puissance de la Prusse à l'extérieur.

FRÉDÉRIC II, fils de Frédéric-Guillaume, fut élevé à la cour, qui n'était qu'un camp. Il apprit de bonne heure à supporter l'infortune : l'humeur sauvage du roi, sa dureté envers sa famille, habituèrent le jeune Frédéric à la patience et à la résignation. A son avènement, âgé de 28 ans (1740), il se vit entouré d'ennemis; il les étonna par son activité et ses talens militaires. Il monta sur le trône avec le désir d'élever la Prusse au rang des premières puissances continentales; pour cela la conquête de la Silésie lui parut nécessaire, et quelques prétentions assez mal établies sur une portion de ce pays lui servirent de prétexte et lui mirent les armes à la main; la bataille de Molwitz lui en valut la conquête; le traité de Berlin, par lequel il renonçait à l'alliance de la France contre l'Autriche, lui en assura d'abord la possession, et ce traité fut ensuite confirmé par celui de Dresde. Mais une alliance entre la France et l'Autriche lui firent craindre pour sa nouvelle conquête, et bientôt la Saxe et la Suède s'étant déclarées contre lui, il eut sur les bras la moitié de l'Europe. La gloire qu'il recueillit dans cette guerre, appelée la guerre de *Sept Ans*, lui fut d'autant mieux acquise qu'il l'acheta plus chèrement et à travers les plus grands dangers. Frédéric essuya

quelques défaites; mais les victoires de Prague, de Rosback, de Lutzen et Burkesdorf, lui valurent la paix glorieuse de Hubertsbourg, et il n'abandonna rien de ses précédentes conquêtes. L'empereur Joseph II, pour asseoir sa prépondérance sur l'Allemagne, créa un nouveau royaume de Bourgogne qu'il offrait en échange de la Bavière et du Palatinat. Frédéric, près de mourir, voyant par cet arrangement l'existence de la Prusse compromise, résolut de l'empêcher; il plaida avec énergie et talent la cause de l'Allemagne et parvint à conclure la confédération des princes allemands pour le maintien de la constitution de l'empire germanique. Enfin, son goût pour les lettres, sa correspondance avec Voltaire, son code d'une brièveté despotique, son *anti-Machiavel* et ses *Annales* ont placé Frédéric parmi les hommes extraordinaires du dix-huitième siècle. Frédéric étendit, perfectionna, mais maintint les anciennes institutions. La constitution de la Prusse était une pure monarchie, sans aucune assemblée d'Etats, comme dans le reste de l'Allemagne. Cependant l'autorité royale y était soumise à certaines restrictions, et les colléges des provinces mettaient l'administration à l'abri de l'arbitraire; la législation, la justice, l'agriculture reçurent d'importantes améliorations, et la Prusse donna au continent, sous Frédéric, l'exemple d'une sage liberté de la parole et de la presse. Ce prince mourut en 1786, âgé de soixante-quinze ans, après en avoir régné quarante-sept. Il laissa à son neveu, Frédéric-Guillaume, qui lui succéda un pays peuplé de soldats, et plus de quatre-vingts millions de notre monnaie.

Lecture. — *Biographie de Frédéric II.* — *De la monarchie prussienne sous Frédéric II*, par Mirabeau. — *Histoire de Frédéric*, par Paganel.

GUERRES D'EUROPE.

Guerre de succession d'Espagne. — Le faible Charles II, roi d'Espagne, dernier prince de la branche aînée d'Autriche, gagné par le comte d'Harcourt et le marquis de Torcy, révoque son premier testament en faveur du prince de Bavière, son plus proche héritier, et lègue la monarchie d'Espagne au duc d'Anjou, second fils du dauphin, fils de Louis XIV, qui avait épousé Marie-Thérèse, sœur aînée de Charles II. Il meurt et Louis XIV accepte le testament; le duc d'Anjou est proclamé à Madrid, sous le nom de Philippe V. La succession d'Espagne consistait dans l'Espagne, la Sardaigne, Naples, la Sicile, le Milanais, les Pays-Bas et les possessions aux deux Indes. Cette succession fut disputée par plusieurs prétendans. D'un côté le roi de France, Louis XIV, la demandait au nom de son petit-fils, comme héritier légitime, appelé de plus par le testament du dernier roi. De l'autre, l'empereur Léopold la réclamait comme chef

du nom de la famille d'Autriche, comme époux de Marie-Thérèse, sœur cadette du roi d'Espagne, et en vertu du testament de Philippe IV.

Les autres prétendans étaient 1° Monsieur, frère de Louis XIV, comme fils d'Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III; 2° l'archiduc Charles, fils de l'empereur Léopold, fils de Marie-Anne-d'Autriche, seconde fille de Philippe III; 3° Victor-Amédée, duc de Savoie, descendant de Charles-Emmanuel, son bisaïeul, qui avait épousé Catherine, fille de Philippe, roi d'Espagne.

Il en résulta une guerre universelle entre l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, le Portugal, la Prusse, etc., d'un côté, et la France, soutenue d'une partie de l'Espagne de l'autre.

Les alliés remportèrent de grandes victoires; mais au moment où ils se disposaient à marcher sur Paris, la décisive bataille de Denain (1712), gagnée par le maréchal de Villars, vint changer la face des affaires. Les hostilités furent suspendues, les conférences pour la paix reprises, et Villars, aussi bon négociateur que grand général, fit que la France et l'Espagne, malgré leurs défaites réitérées pendant douze ans, obtinrent une grande partie de ce qu'elles avaient voulu au commencement de cette guerre. Le célèbre Churchill, nommé *Marlborough*, fut alors le héros des Anglais, et Eugène, celui des Impériaux. Le duc de Vendôme sauva l'Espagne, et Heinsius conduisit les affaires de Hollande. Enfin le ministère wigh étant tombé en Angleterre et Marlborough ayant été rappelé, les tories voulurent terminer une paix qui ruinait leur pays et ne pouvait lui rapporter aucun véritable profit. D'un autre côté Joseph Ier étant mort, et son frère et son successeur Charles VI se trouvant le dernier héritier de la maison d'Hapsbourg, il était peu probable que les puissances consentissent à voir réunies sur la même tête les couronnes d'Autriche et d'Espagne, de sorte que la paix devenait nécessaire et que la France obtint des conditions qu'elle n'aurait pu espérer quelques années plus tôt.

Les combats les plus fameux furent ceux de Chiari, Luzara, Cassano, Bleinheim ou Hochstet, Ramillies, Almanza, Malplaquet, Villaviciosa, Oudenarde, Denain.

TRAITÉ D'UTRECHT EN 1712.

La monarchie espagnole fut démembrée, et chacun des divers prétendans en obtint quelque chose.

1° La maison de Bourbon eut l'Espagne et les colonies.

2° La maison d'Autriche eut les Pays-Bas, le Milanais, Naples et la Sardaigne.

3° La maison de Savoie eut la succession éventuelle de l'Espagne, et la possession immédiate de la Sicile.

4° L'Angleterre obtint Gibraltar qu'elle a toujours conservé depuis, Minorque, Terre-Neuve, et de grands avantages de commerce.

5° La Hollande obtint une barrière de places fortes pour la garantir contre la France.

6° L'électeur de Brandebourg fut reconnu roi de Prusse.

7° Il fut stipulé que les couronnes d'Espagne et de France ne pourraient jamais être réunies.

Les principaux ambassadeurs au congrès furent, pour la France le maréchal d'Huxelles, l'abbé de Polignac, depuis cardinal; pour l'Angleterre, le comte de Strafford; pour l'empereur, le comte de Zinzendorf; pour la Savoie, le comte de Maffei.

A FAIRE : TABLEAU SYNOPTIQUE *de la guerre de Succession, avec les contemporains.*

Voir les généalogies de l'Europe, *par l'auteur.*

CONSÉQUENCES.

1° Les traités qui résultèrent de la guerre de Succession firent disparaître l'ancienne rivalité de la France et de l'Espagne qui avait si long-temps agité l'Europe.

2° La cession à l'Autriche des Pays-Bas espagnols, de Naples, etc., rétablirent l'équilibre européen que la France avait menacé de rompre.

3° L'influence de l'Angleterre sur les affaires du continent fut considérablement accrue.

4° De puissance maritime la Hollande devint presque puissance continentale, et ce fut là la cause et l'origine de sa décadence.

SUCCESSION DE POLOGNE. — La cause de cette guerre est l'élection au trône de Pologne. En 1734, Charles XII, roi de Suède, détrôna Auguste, roi de Pologne, et fit élire Stanislas Leczinski à sa place. Lors des revers de Charles XII, Auguste remonta sur le trône, et Stanislas, proscrit, fut réduit à prendre la fuite. Une intrigue de cour fit épouser sa fille à Louis XV, et plaça ainsi sa famille sur le trône de France. Tel était l état des choses, lorsqu'Auguste mourut; sa couronne devint un objet de dispute entre Auguste III son fils, et Stanislas, qui fut légitimement réélu. L'Autriche et la Russie soutinrent Auguste III, et la France se déclara pour Stanislas. Il s'ensuivit une guerre, dans

laquelle l'empire se réunit à la maison d'Autriche, tandis que l'Espagne et la Savoie s'allièrent à la France.

Jamais guerre ne fut plus courte et plus décisive ; en deux campagnes, les Français, sous le vieux maréchal de Villars, les Piémontais, sous leur roi, saisirent le Milanais et menacèrent les provinces allemandes, tandis que don Carlos et le duc de Mortemar conquirent Naples et la Sicile.

Ainsi la dispute s'éleva au sujet de la Pologne, et l'orage éclata sur l'Italie. La paix se fit à ces conditions :

1° Auguste demeura roi de Pologne.

2° Stanislas conserva son titre de roi, recouvra ses biens en Pologne, et reçut la Lorraine qui, à sa mort, fut réunie à la France, en 1767.

3° Le duc de Lorraine fut envoyé en Toscane, prise, ainsi que Parme, à l'Espagne, dont le roi avait pour femme l'héritière de ces deux duchés.

4° Don Carlos, le fils aîné de ce mariage, fut indemnisé par la couronne des Deux-Siciles, avec cette condition expresse qu'elle ne pourrait jamais être réunie à celle d'Espagne.

5° Le roi de Sardaigne acquit quelques districts dans le Milanais.

6° L'empereur rendit les Deux-Siciles, et reçut le duché de Parme.

A FAIRE : TABLEAU SYNOPTIQUE *de la succession de Pologne.—Princes contemporains.*

SUCCESSION D'AUTRICHE (1740 à 1748). — La succession d'Autriche consistait dans l'Autriche, le Tyrol, le Brisgaw, la Bohême, la Silésie, la Hongrie, le Milanais, Mantoue, Parme. Elle fut disputée par plusieurs prétendans :

1° Marie-Thérèse, fille aînée de Charles VI, réclamait toute la succession, en vertu du testament public et solennel de son père, si connu sous le nom de *pragmatique-sanction*, et qui avait été garanti par la plus grande partie de l'Europe.

2° Le duc de Bavière la réclamait aussi du chef de sa quatrième grand'mère, appelée par son contrat de mariage à la succession de Ferdinand, son père, en cas d'extinction de la postérité mâle.

3° L'électeur de Saxe, roi de Pologne, se présentait en qualité d'époux de la fille aînée de Joseph, frère aîné de Charles, et réclamait pour sa femme le droit d'aînesse après l'extinction des mâles.

4° Le roi d'Espagne se donnait pour le représentant mâle de

la branche aînée d'Autriche, et prétendait succéder à la cadette au moment de son extinction masculine.

5° Le roi de Prusse réclamait la plus grande partie de la Silésie, en vertu de certains droits méconnus jusque là par les empereurs, à cause de leur puissance et de sa faiblesse.

La France, l'Espagne, la Bavière, Naples et la Prusse, durant la plus grande partie de la guerre, furent d'un côté; l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, la Savoie et la Russie, furent de l'autre.

L'intention de la France, qui fut un des principaux moteurs de la guerre, était de détruire la monarchie autrichienne et de partager les débris de la couronne impériale, afin de s'assurer en Europe de la prépondérance qu'elle avait perdue depuis la guerre de la succession d'Espagne. Elle se donna pour alliés les princes qui prétendaient à l'héritage de Charles VI, et commença l'exécution d'un projet insensé et qui ne devait jamais s'accomplir. L'Angleterre, qui vit le danger embrassa la cause de l'Autriche. L'Allemagne, les Pays-Bas et l'Italie furent successivement le théâtre de la guerre.

DÉVELOPPEMENT.

Jamais guerre ne fut plus fertile en évènemens, chaque parti ayant éprouvé tour à tour, par des causes inattendues, les faveurs les plus complètes et les disgraces les plus cruelles de la fortune. Les actions les plus fameuses furent la retraite de Prague, les batailles de Dettingen, Fontenoy, Lawfeld, Raucoux, la prise et la révolte de Gènes, la reddition de Berg-op-Zoom. Les généraux les plus remarquables furent : le prince de Lorraine, pour l'Autriche; le roi de Prusse; le duc de Cumberland, pour l'Angleterre; les deux Belle-Isle, pour la France, ainsi que les maréchaux de Saxe et de Lowendal, fils naturels des rois de Pologne et de Danemarck.

Traité d'Aix-la-Chapelle. — 1° Marie-Thérèse obtint la succession de son père Charles V[1], à l'exception de la Silésie cédée au roi de Prusse, et du duché de Parme cédé à une branche de la maison d'Espagne. La Bavière fut conquise et dévastée par les Autrichiens; son duc, élu empereur sous le nom de Charles VII, par l'influence des Français, mourut misérable, hors de son électorat, que ses en-

fans furent heureux de retrouver à la paix ; 2° l'électeur de Saxe, roi de Pologne, abandonna ses prétentions pour une somme d'argent ; 3° le roi d'Espagne obtint Parme, Plaisance et Guastalla pour son frère don Philippe ; 4° le roi de Prusse conquit et garda la Silésie ; 5° le roi de Sardaigne acquit plusieurs districts du Milanais ; 6° la succession du trône d'Angleterre et de ses états en Allemagne fut garantie à la maison de Hanovre.

Les principaux ambassadeurs furent : pour l'Autriche, le comte de Kaunitz ; pour la France, le comte de Saint-Severin ; pour l'Espagne, don Lima ; pour la république Hollandaise, le comte de Bentinck.

A FAIRE : *Tableau synoptique de la guerre de succession d'Autriche.—Princes contemporains.*

CONSÉQUENCES.

1° Ce traité renversa pour toujours le projet insensé de l'anéantissement de la monarchie autrichienne qui, malgré ses pertes, demeura au rang des premières puissances.

2° L'Angleterre, qui avait fourni des subsides aux puissances belligérantes, eut la direction de la guerre, et par conséquent de la paix en Europe ; sa puissance maritime augmentant aussi avec rapidité, rien ne lui parut impossible. Sa dette s'accrut énormément.

3° La Russie intervint pour la première fois dans les affaires de l'Europe occidentale et commença à y exercer de l'influence.

4° La Prusse s'éleva au rang des premières puissances et excita la jalousie de l'Europe qui va bientôt lui déclarer la guerre.

Guerre de Sept Ans. — Les causes de cette guerre furent une légère querelle entre la France et l'Angleterre, pour quelques terrains sauvages dans l'Acadie (au sud du golfe Saint-Laurent). Cette querelle inspira une nouvelle politique à tous les souverains de l'Europe. La France avait cédé à l'Angleterre, par le traité d'Utrecht (1713), l'Acadie, voisine du Canada, avec toutes ses anciennes limites ; mais on n'avait pas spécifié quelles étaient ces limites. Les

Anglais et les Français, pour régler quelque chose à cet égard, ouvrirent des conférences en 1750 ; mais l'Angleterre se hâta d'attaquer sa rivale près de l'île de Terre-Neuve, et la guerre commença. Elle s'étendit dans tous les points du monde, et embrassa une partie de l'Europe. Le roi d'Angleterre fit un traité avec le roi de Prusse (1756), Frédéric II, et la France avec l'Autriche. Ceux qui se distinguèrent du côté des Français sont : La Galissonnière, le maréchal de Richelieu, le comte de Clermont, le duc de Broglie et le maréchal d'Estrées ; du côté des Anglais, l'amiral Bing, Ferdinand de Brunswick, le général Wolf, l'amiral Hawn.

Les principales batailles furent : Lowositz, gagnée par le roi de Prusse ; Hastenbeck, gagnée par le comte d'Estrées ; Rosback, par Frédéric ; Créfeld et Minden, par le duc de Brunswick ; Kunersdoff, perdue par Frédéric ; Bukersdorf, gagnée par lui.

Guillaume Pitt, nommé depuis lord Chatam, contribua puissamment à élever la fortune de l'Angleterre. L'histoire des campagnes de Frédéric II, roi de Prusse, pendant le cours de cette guerre, est l'une des plus intéressantes et des plus instructives à la fois pour l'homme de lettres et le tacticien. Il lutta presque seul contre les autres puissances, supportant les revers avec fermeté et ne négligeant aucune occasion de s'emparer de la victoire.

Les premières négociations furent conduites par le duc de Nivernois, à Londres ; par le duc de Bedfort, à Paris. Le 3 novembre 1761, on signa à Fontainebleau les préliminaires de la paix ; l'Angleterre d'une part, la France et l'Espagne de l'autre. Ce traité fut converti en paix définitive à Paris, le 10 février 1763

Traité de Paris, en 1763. — La France renonça à toutes ses prétentions sur la Nouvelle-Ecosse, et céda le cap Breton et le Canada. Elle conserva une part aux pêches de Terre-Neuve avec les petites îles

de Saint-Pierre et de Miquelon. Le Mississipi fut déterminé pour limite entre les colonies anglaises et la Louisiane.

Aux Indes occidentales, la France céda la Grenade à l'Angleterre, et celle-ci conserva en propriété les îles, auparavant neutres, de Saint-Vincent, la Dominique et Tabago. Les autres conquêtes furent restituées.

En Afrique, la France céda le Sénégal et reprit Gorée. Aux Indes orientales, on restitua à la France tout ce qu'elle possédait en 1749, y compris Pondichéry, et elle renonça à ses acquisitions postérieures.

En Europe, l'Angleterre recouvre l'ile de Minorque. On convint, de plus, que le Hanovre et l'empire seraient évacués par les troupes françaises, et que la France resterait neutre dans la guerre de la Prusse avec l'Autriche.

L'Espagne céda les Florides à l'Angleterre, et par suite de cette clause la France s'engagea, par un traité particulier, à céder la Louisiane à son alliée (ce traité ne fut exécuté qu'en 1769).

L'Angleterre rendit Cuba et la Havane, mais elle conserva le droit d'aller prendre du bois de campêche dans la baie de Honduras.

Le Portugal fut aussi compris dans le traité, et recouvra tout ce qu'on lui avait enlevé.

CONSÉQUENCES.

1. Par ce traité le système politique que Frédéric II avait voulu fonder en Europe fut consolidé, et l'Autriche et la Prusse restèrent les puissances prépondérantes.

2. L'Angleterre, qui avait détruit les forces navales de ses ennemis, s'empara de tout le commerce des colonies, et se trouvant toute-puissante sur mer, fit sa législation sur les *neutres* qui lui assurait le monopole du commerce et n'est qu'un abus de la force en droit politique.

A FAIRE : *Tableau synoptique de la guerre de Sept Ans.— Princes contemporains.*

Guerre de succession de la Bavière. — CAUSES. La branche électorale de Bavière s'éteignit

dans la personne de Maximilien-Joseph en 1777. L'électeur palatin, chef de la branche de Wittelsbach, se trouvait son héritier naturel; cependant quatre concurrens se présentèrent, c'étaient : 1° l'empereur Joseph II; 2° l'impératrice Marie-Thérèse, sa mère; 3° l'électrice douairière de Saxe; 4° le duc de Mecklembourg-Schwerin. L'Autriche força, par le traité de Vienne, l'électeur palatin de lui céder la Basse-Bavière et détruisit ainsi toute la constitution de l'empire. Le roi de Prusse mit une armée sur pied et força l'Autriche à la paix; elle fut signée à Teschen (Silésie autrichienne) en 1779, et se fit par la médiation de la France et de l'impératrice de Russie.

Traité de Teschen. — L'électeur palatin entra en possession des biens et fiefs possédés par la maison de Bavière. L'Autriche, tout en renonçant aux clauses du traité de Vienne, conserva une portion de la Basse-Bavière, mais elle promit de ne pas s'opposer à la réunion des margraviats de Bayreuth et d'Anspach à la monarchie prussienne; on donna à la Saxe une indemnité d'argent.

Joseph II voulut quelque temps après acquérir la Bavière par échange; mais le grand Frédéric déjoua ses projets par la confédération des princes allemands, comme nous l'avons dit.

ALLEMAGNE.

RÈGNE DE JOSEPH II. — Ce prince employa les premières années de son règne à parcourir les royaumes qu'il devait posséder un jour, et ensuite divers pays voisins, dans lesquels il examina avec le plus grand soin les monumens et les chefs-d'œuvre. Il prépara, de concert avec Catherine II, le démembrement de la Pologne, dont chacune des trois puissances s'attribuait la portion qui lui convenait. Joseph II hérita en 1760, de l'Allemagne et de la Hongrie; il entra dans l'association proposée par Catherine II aux puissances du Nord, sous le nom de *neutralité armée*. D'après cette neutralité, les vaisseaux neutres pouvaient naviguer librement d'un port à un autre et sur les côtes des puissantes belligérantes, et les propriétés des nations ennemies

étaient garanties sur ces vaisseaux, sauf toutefois celles qui seraient de contrebande. Il profita de la tranquillité dont ses états jouissaient au dehors, pour commencer à faire, dans l'administration intérieure, plusieurs changemens qui occasionnèrent une grande agitation. Les règlemens minutieux qu'il publia sur les cérémonies de l'église le faisaient appeler par le roi de Prusse : *Mon frère le sacristain.* Il mourut en 1790, et son frère Léopold II lui succéda. Ce prince paisible se préparait cependant à prendre les armes pour délivrer son beau-frère Louis XVI, lorsqu'il mourut en 1792.

SUÈDE.

DÉFAITE DE CHARLES XII A PULTAWA. — Nous avons laissé, au dix-septième siècle, la Suède, après l'abdication de Christine, sous le gouvernement de Charles-Gustave, son cousin, qui prit le nom de Charles X. Son fils, Charles XI, lui succéda. Malgré ses succès contre Christian V, roi de Danemarck, il perdit les places qu'il possédait en Poméranie. Il rendit le pouvoir indépendant des lois. Charles XII, son fils et son successeur, monta à quinze ans sur le trône. Il trouva un royaume bien réglé et le plus puissant du Nord, un trésor plein, des flottes et une armée bien entretenues. Mais il vit bientôt se réunir contre lui le Danemarck, la Pologne et la Russie qui voulaient lui enlever ses provinces situées sur la Baltique, d'où dépendait la grandeur politique de la Suède. Ces trois puissances l'attaquèrent à la fois. Charles commença par le Danemarck. Il débarqua dans l'île de Séeland, et força le roi à signer la paix de Travendal (Saxe).

Il défit ensuite les Russes à Narva, de là il marcha contre le roi de Pologne, le vainquit, le détrôna et mit à sa place Stanislas Leczinski. Pendant les cinq années qu'il passa en Pologne, la Russie prenait de nouvelles forces. Pierre-le-Grand avait soumis les provinces de la Baltique et fait d'autres conquêtes ; il élevait une nouvelle capitale ; enfin il s'empara de la Livonie. Charles, croyant soumettre la Russie aussi aisément que la Pologne, passa le Dniéper, et traita avec les Cosaques qui lui promirent des secours et pénétra dans l'Ukraine. Les secours qu'il attendait de Pologne furent arrêtés par les Russes ; ceux que lui avait promis Mazeppa lui manquèrent ; il mit cependant le siège devant Pultawa, en 1709 ; le czar marcha contre lui et le vainquit complètement. Nulle autre bataille dans les temps modernes n'eut de plus graves conséquences : elle consolida, d'une part, tous les travaux entrepris par Pierre-le-Grand; de l'autre, elle renversa en un instant une puissance colossale, élevée trop haut pour pouvoir se soutenir. Charles, vaincu, se réfugia en Turquie. Le Danemarck et la Pologne se crurent en droit de rompre les traités ; Auguste rentra en Pologne et Stanislas en fut chassé, Pierre-le-Grand conserva la Livonie.

LECTURE.—*Charles XII,* par Voltaire.

FACTION DES BONNETS ET DES CHAPEAUX EN SUÈDE. — Charles XII, réfugié en Turquie, entreprit de faire déclarer la guerre à la Russie : il y réussit ; mais le grand-visir fit subitement la paix, au lieu de profiter des chances favorables qu'il avait pour détruire l'armée russe commandée par Pierre-le-Grand, qui s'était laissé entourer ainsi que Charles XII à Pultawa. Celui-ci, après cinq ans de séjour en Turquie, s'échappa furtivement et arriva déguisé à Stralsund, la seule ville qui lui restât hors de son royaume. Tout le Nord était contre lui et s'enrichissait de ses pertes ; soutenu par son génie et par les conseils de son ministre, le baron de Gortz, il se disposait à faire de nouveau la guerre, lorsqu'il fut tué à Frédérickshall. Les Suédois sacrifièrent Gortz à leur mécontentement ; ils firent des traités avec les puissances ennemies, et la Suède demeura fort pauvre. A la mort de Charles XII, on entreprit de détruire les abus d'un pouvoir illimité, et la Suède tomba dans l'anarchie ; l'aristocratie s'empara de toute l'autorité, le trône devint électif, et le roi ne conserva qu'une vaine représentation. Ulrique-Eléonore, sœur cadette de Charles XII, fut placée sur le trône, et l'autorité passa entre les mains de son époux, le prince de Hesse. La faiblesse du gouvernement augmenta les maux de l'Etat. La France et la Russie, voulant chacune gouverner la Suède, y formèrent deux partis opposés : la faction des *chapeaux*, pour la France, voulait la prérogative royale absolue ; celle des *bonnets*, pour la Russie, voulait la prérogative du sénat.

LECTURE.—*Histoire de Charles XII*, par Voltaire.

RÉVOLUTION DE SUÈDE.—Gustave III, fils d'Adolphe-Frédéric II, était en France lorsque son père mourut (1772) ; il se hâta de retourner en Suède. Il trouva le gouvernement en très mauvais état ; les factions existaient encore ; l'esprit de liberté avait dégénéré en anarchie et tous les droits étaient confondus. Le roi, sentant qu'une réforme était devenue nécessaire, commença par s'attacher le peuple et l'armée : en affectant de soutenir la liberté suédoise, il leur peignit tous les maux de la nation, et leur fit entendre qu'un changement était indispensable. Gêné par les prétentions hautaines du sénat, il le fit enfermer et environner de troupes. Il le força de signer une constitution qui rétablissait l'autorité royale ; elle fut acceptée solennellement par le roi et par le peuple ; Gustave s'en déclara le premier défenseur et promit de maintenir les droits du peuple.

Il fut assassiné dans un bal par un gentilhomme, au moment où il projetait de venir détruire la révolution française, à la tête des armées étrangères.

LECTURE.—*Histoire de Suède*, dans les *Esquisses historiques* de l'auteur.

PORTUGAL.

LE MARQUIS DE POMBAL. — A la mort de Jean V (1750), son fils Joseph-Emmanuel monta sur le trône et remit la conduite des affaires au marquis de Pombal. L'administration de ce ministre est louable par les efforts qu'il fit pour opérer une réforme en Portugal et ramener l'ancienne prospérité; industrie, commerce, éducation, tout fut soumis à son examen et perfectionné; tout ce qui s'opposait à ses vues, noblesse et jésuites, fut renversé; cependant il ne put atteindre son but, parce que la violence ne peut opérer une réforme durable, et tout ce qu'il avait fait fut détruit après sa mort.

DÉSASTRES DE LISBONNE.—Le 1er novembre 1755, un affreux tremblement de terre ensevelit près de trente mille personnes sous les décombres de Lisbonne. En Espagne, ce fléau se fit ressentir aussi d'une manière funeste; la mer, s'élevant au dessus de la chaussée de Cadix, engloutit tout ce qui se trouva sur son chemin.

POLOGNE.

PREMIER DÉMEMBREMENT DE LA POLOGNE.— La Pologne, entourée de voisins puissans que son anarchie rendait encore plus redoutables, devint pour ceux-ci une proie facile à saisir, et les querelles de religion vinrent encore accélérer sa ruine. La Russie et la Prusse, sous le prétexte de maintenir la constitution polonaise, intervinrent dans les débats de cette malheureuse nation, et finirent par signer, le 5 août 1772, un traité de partage, auquel participa l'Autriche. Cet acte s'accomplit aux yeux de toute l'Europe, et personne ne réclama, si ce n'est quelques patriotes polonais.

INSURRECTION EN POLOGNE, SOUS KOCIUSKO. — Après le second démembrement de la Pologne, tout espoir semblait anéanti pour les Polonais ; cependant les patriotes, réfugiés en pays étrangers, osèrent ne pas se croire entièrement sans ressources. Ils trouvèrent dans Kociusko un homme capable, comme militaire, d'être le chef d'une révolution fomentée par lui. Sorti de la Pologne après le premier partage, il avait été, en Amérique, aide-de-camp de Washington. La conspiration éclata dans Cracovie en 1795, et bientôt aussi dans Varsovie même, et l'on résolut, comme unique moyen de succès, de placer Kociusko à la tête de la nation. Les espérances redoublèrent à l'attaque vaine de Varsovie par le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II. Mais le sort des Polonais était entre les mains de leur chef; il fut défait et pris par les Russes, commandés par Fersen. Le général russe Souvarow arriva, assiégea et livra au carnage le faubourg de Praga. La Pologne cessa d'exister comme nation.

TROISIÈME ET DERNIER PARTAGE DE LA POLOGNE, entre la Russie, la Prusse et l'Autriche.— (Le second démembrement avait eu lieu en 1792.) L'anéantissement de la Pologne entraîna la réunion de la Courlande, son ancien fief, à l'empire de Russie. Cette grande œuvre fut l'ouvrage de l'impératrice Catherine, qui seule la préparait depuis trente ans.

RUSSIE.

PIERRE-LE-GRAND, 1696.—Avec la dynastie des Romanofs, la Russie commença à sortir de l'obscurité dans laquelle elle se trouvait plongée. Michel Fédérowitz, et Alexis Mikaélowitz commencèrent une utile réforme dans les lois et dans les mœurs; mais la Russie n'eut que tard le grand homme qui, par son génie et ses efforts extraordinaires, la tira de sa barbarie. Ce prince fut Pierre Alexiowitz, plus connu sous le nom de Pierre-le-Grand. A l'âge de vingt-cinq ans, il voyagea dans différentes contrées pour y apprendre à gouverner ses peuples, à les policer et à les éclairer, en introduisant parmi eux les arts et les sciences. Il fonda, sur le golfe de Finlande, la ville de Saint-Pétersbourg, y transporta de Moskou le siége de son empire, et y établit un port et une flotte. Il vainquit complètement Charles XII à Pultawa (1709), et acquit une telle supériorité sur la Suède qu'elle fut forcée de la céder, outre l'Ingrie, la Livonie et d'autres terres. Dans le même temps qu'il réformait son état militaire, il fit fleurir dans son empire les arts et les manufactures, inspira à ses sujets le goût des lettres, adoucit leurs mœurs, les fit voyager en Europe, entreprit lui-même un second voyage, et exécuta un grand nombre de changemens importans, non sans rencontrer de graves difficultés. Il mourut au milieu de ses vastes projets, âgé seulement de cinquante ans (1725).

Catherine Ire, sa veuve, aidée de Menzikoff, qui régnait sous son nom, acheva les entreprises que Pierre avait commencées. On voit se succéder sur le trône Pierre II, qui exila Menzikoff en Sibérie; Anne, qui forma une alliance avec Thamas-Kouli-Khan, et dont le favori Biren exerça tant d'actes de cruauté (son règne fut signalé par un changement considérable dans la situation et dans la politique extérieure de la Russie; les grands, qui s'efforçaient d'empiéter sur l'autorité des monarques, perdirent la direction des affaires, qui passa dans les mains des étrangers); Elizabeth, dont le règne fut glorieux : lors de la guerre de Sept-Ans, cette princesse s'unit avec la France et l'Autriche contre le roi de Prusse. Avec cette dernière princesse s'éteignit la maison de Romanof; celle de Holstein-Gottorp lui succéda.

TRAVAIL.—Généalogie *des Romanofs.*

MAISON DE HOLSTEIN-GOTTORP, RÈGNE DE CATHERINE II. — Pierre III, fils de la fille aînée de Pierre-le-Grand,

monta sur le trône en 1762, à la mort d'Elizabeth, sa tante. Il fit aussitôt la paix avec Frédéric II, roi de Prusse, dont il était l'admirateur. Son caractère bizarre et opiniâtre, sa prédilection pour la Prusse et le Holstein, son mépris pour les Russes et les prêtres, indisposèrent la nation contre lui. Une conspiration se trama. Son épouse, la princesse Sophie-Auguste-d'Anhalt Zerbst qui, en embrassant le rit grec, avait pris le nom de Catherine, était à la tête des révoltés. Pierre III fut arrêté, et on lui arracha un acte d'abdication. Il fut assassiné dans sa prison, à Ropscha, par Alexis Orlorff et ses complices.—Catherine II monta sur le trône. Le règne de cette princesse a été un des plus brillans de l'histoire moderne : elle poursuivit avec fermeté et avec sagesse les plans formés par Pierre-le-Grand pour la civilisation de la Russie, et, en outre, elle porta ses armes victorieuses jusqu'à la mer Noire, et forma le projet d'établir le siége de la puissance russe à Constantinople.

Cette grande princesse s'appliqua à peupler son empire en y appelant des colons, en y encourageant l'industrie, le commerce, les lettres et les sciences. Elle mourut en 1796.

TRAVAIL.—*Généalogie de la maison d'Holstein-Gottorp.*

TURQUIE.

GUERRE DES TURCS ET DES VÉNITIENS EN 1715.—Les Turcs, jaloux de posséder la Morée tout entière, cherchaient un prétexte pour déclarer la guerre aux Vénitiens; ils s'emparèrent de toute la Morée, de l'île de Cérigo, et assiégèrent Corfou. Mais pendant ce temps, l'Autriche vint au secours de son allié; le prince Eugène fit lever le siège de Corfou et gagna la célèbre bataille de Péterwaradin : il s'empara de la Servie, de la Valachie, ensuite de Belgrade et de plusieurs autres places. Les Vénitiens de leur côté réparaient leurs pertes: ils s'emparaient des villes de l'Albanie, de l'Epire et de la Dalmatie. Ces succès amenèrent le traité de Passarowitz, en 1718, entre les puissances maritimes: 1° l'Autriche conserva Belgrade, la Valachie, la Servie; 2° les Vénitiens gardèrent les villes de la Dalmatie qu'ils avaient soumises; 3° la Morée et Cérigo furent cédées aux Turcs par les Vénitiens. L'Autriche conclut en même temps un traité avec la Porte, qui lui donna entière liberté de commerce dans tous ses ports.

ASIE.

THAMAS KOULI-KHAN. — Ce chef ambitieux naquit dans le Koraçan où il était pâtre; mais, cédant à son génie actif, il devint chef de brigands. Il faisait ce métier, lorsque, avec deux ou trois mille hommes, il vint offrir ses services

au prince-Shah-Thamas, et changea son nom de Nadir en celui de Thamas-Kouli-Khan, qui signifie esclave du prince Thamas. Il battit les Afghans et les força de se retirer sur les frontières de l'Inde. Bientôt il y pénétra lui-même en 1739, et se rendit maître de la personne du grand-mogol, enleva de ce beau pays des trésors immenses, garda quelques-unes des provinces conquises et ne rendit la liberté au prince indien qu'à la charge de donner une très forte somme. La guerre contre les Turcs n'ayant pas été très heureuse, il fit avec eux la paix en 1746. Depuis cette dernière guerre il se livra à son caractère féroce, et par cette conduite donna lieu à des soulèvemens. Il fut assassiné par les chefs de son armée, le 11 juin 1754. Sa taille était de plus de six pieds, mais son regard n'annonçait rien de terrible : il avait quarante ans quand il mourut.

COLONIES AMÉRICAINES.

INDÉPENDANCE RECONNUE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

La France conclut avec elles un traité d'alliance et de commerce. L'Espagne et la Hollande se joignent à la France contre l'Angleterre, et la guerre est déclarée.

CAUSES.

L'acte du timbre publié en 1765, par lord Grandville, fait naître des discussions sur le droit qu'avait le parlement anglais de prélever des impôts sur le peuple américain. La fermentation croissait toujours ; un congrès, réuni à New-York, au mois d'octobre de la même année, publie une déclaration des droits du peuple. Francklin se met à la tête de l'opposition qui se déclare contre la métropole, et l'insurrection de Boston donne à la résistance un caractère plus sérieux. Les provinces suivent le mouvement et convoquent un congrès national, le 5 septembre 1774, qui arrête la suspension de tous les échanges commerciaux avec l'Angleterre. Les hostilités commencent par le combat de *Lexington* et finit par la défaite du général *Cornwallis* battu par *Washington*. Ce fut le 15 juillet 1776 que l'indépendance des Etats-Unis fut proclamée solennellement et fut promptement reconnue par la France, l'Espagne et la Hollande. On saisit avec empressement cette occasion pour porter un échec à la puissance navale des Anglais.

Les principaux personnages de cette guerre sont, en Amérique : Francklin, Washington ; en France le comte de Rochambeau, le marquis de Lafayette, le comte d'Orvilliers, d'Estaing,

de Suffren, Lamotte-Piquet; en Angleterre, Rodney, amiral, Howe, Burgoyne, Cornwallis et William Pitt.

Les principaux événemens sont :

1° Bataille navale d'Ouessant, gagnée par les Français; 2° Prise de la Dominique, du Sénégal, de Saint-Vincent, de la Grenade, par les Français, qui perdent Sainte-Lucie; 3° Les flottes réunies de France et d'Espagne tentent la prise de Gibraltar et échouent. Les hostilités continuent entre la Hollande et l'Angleterre. Les Hollandais perdent Négapatam, Saint-Eustache. Enfin, la bataille de York-Town est gagnée par Washington sur les Anglais; lord Cornwallis, dans Charles-Town, est forcé de capituler. Le traité de paix est signé entre les puissances (1783), et l'indépendance de l'Amérique est reconnue.

LECTURE.—*Esquisses historiques*, à l'article *États-Unis*.

TRAITÉS.

AMÉRIQUE. — Les Etats-Unis d'Amérique demeurent indépendans.

FRANCE. — On restitue les conquêtes faites en Amérique; la France acquiert Tabago, Saint-Pierre et Miquelon, et le droit de pêche à l'île de Terre-Neuve. En Afrique, elle acquiert le Sénégal.

ESPAGNE. — Elle conserve la Floride et l'île de Minorque.

HOLLANDE. — Elle cède aux Anglais Négapatam et recouvre les autres colonies.

ANGLETERRE. — On restitue les conquêtes de part et d'autre; l'Angleterre acquiert la navigation libre dans toutes les mers des Indes.

NÉGOCIATEURS : Pour l'Angleterre, lord Oswald; pour l'Amérique, Francklin, Adams.

Pour la France, le comte de Vergennes; pour l'Angleterre, lord Fitz-Herbert; pour l'Espagne, le comte d'Aranda.

Pour la Hollande, Berkenrode: pour l'Angleterre, le duc de Manchester.

CONSTITUTION.—Les Etats ainsi émancipés s'unirent d'un lien fédératif, et quelques légers changemens dans chacun d'eux suffirent pour les réunir dans un intérêt commun. Le gouvernement fut d'abord faible et chancelant; mais les réformes introduites en 1789 dans la constitution lui donnèrent plus de force et de consistance. Le pouvoir exécutif fut confié à un président temporaire sous la surveillance du sénat; le pouvoir législatif

s'exerça par le président, le sénat et un congrès composé de députés élus par chacun des Etats de l'Union. Ainsi le crédit de l'État fut fondé par le concours du peuple dans le règlement de toutes les affaires de finances. Washington, qui fut le premier président, montra autant d'habileté dans le gouvernement qu'il avait montré de courage dans le combat, et les Etats-Unis entrèrent sous ses auspices dans une carrière de liberté et de prospérité qui va croissant de jour en jour.

LA RÉVOLUTION DE SAINT-DOMINGUE. — La barbarie du commerce des Noirs excitait depuis long-temps l'indignation d'une partie de l'Europe : des factions se formèrent pour soutenir la cause des esclaves. Le Danemarck, le premier, ordonna l'abolition de la traite des Nègres. Les Anglais déclamèrent beaucoup contre ce commerce d'hommes, mais ils ne l'abolirent que longtemps après les Français. Il se forma à Paris une société d'amis des Noirs, qui voulait l'abolition entière de l'esclavage : leur influence sur les colonies eut lieu par les Mulâtres qui se trouvaient à Paris. Dans les îles, et surtout à Saint-Domingue, les Mulâtres animèrent les Noirs, et tous se soulevèrent contre la tyrannie des Blancs. Les plantations furent ravagées, Port-au-Prince livré aux flammes. La Convention envoya des commissaires qui n'apaisèrent point les troubles ; au contraire, les dissensions des Blancs les fomentaient de plus en plus. Les ravages continuèrent; après l'incendie du cap Français, en 1785, la liberté des Nègres fut proclamée. Les Blancs, soutenus par l'Angleterre, s'emparèrent de plusieurs places; mais le climat en fit périr un grand nombre. Ils quittèrent Saint-Domingue en 1798. Les Nègres y dominèrent sous la conduite de Toussaint-Louverture, de Christophe, etc.

ASIE.

MORT DE TIPPOO-SAEB.— Tippoo-Saëb, sultan de Mysore, le plus redoutable ennemi des Anglais dans l'Inde, leur fait une guerre acharnée. Mais ceux-ci, renforcés par les troupes de Nizam et l'alliance des Marattes, après avoir réduit ses deux principales forteresses, l'investissent dans sa capitale, Seringapatnam, où il accepte le 10 mars 1792 une paix onéreuse. Tippoo-Saëb reprend bientôt les hostilités contre les Anglais, et envoie des ambassades au sultan de Caboul et à la république française, dont il accueille les citoyens. Enfin, le marquis de Wellesley, depuis lord Wellington, après s'être assuré de la neutralité des Marattes et de l'alliance de Nizam, prend Seringapatnam d'assaut le 4 mai 1799. Tippoo-Saëb s'ensevelit sous les débris de son trône et laisse par sa mort l'empire de l'Inde aux Anglais.

DÉSASTRES DANS L'INDE.—Après la chute de l'empire du Mogol et la paix de 1748, Dupleix et Labourdonnaye avaient fait d'importantes conquêtes dans l'Inde. Mais la désunion de ces

deux capitaines rendit leurs efforts infructueux. Dupleix, après de nombreux succès, assiége la capitale du MADURÉ ; mais les Anglais, commandés par lord Clive, la délivrent et détruisent l'armée du général français. Après cette défaite, Dupleix est rappelé en France où il meurt de chagrin. Lally lui succède, prend aux Anglais le fort de Saint-David, qu'il rase; mais bientôt, assiégé dans Pondichéry, il est obligé de se rendre à discrétion en 1761. Quoique prisonnier de l'Angleterre, il vint à Paris se constituer prisonnier à la Bastille. Peu de temps après, victime des calomnies de ses ennemis, il expie par une mort cruelle et injuste ses désastres dans l'Inde, où il avait perdu Chandernagor et Pondichéry. A la même époque nous perdons toutes nos colonies dans les quatre parties du monde.

CHUTE DE L'EMPIRE DU MOGOL. — Après la mort du fameux Aureng-Zeb, arrivée en 1707, le vaste empire créé par ce grand homme ne cessa d'être déchiré par les factions : les gouverneurs des provinces se rendirent indépendans de la couronne et les peuples secouèrent successivement leurs chaînes. Il ne tarda pas à devenir la proie des Européens, qui profitèrent des discussions d'une multitude de chefs pour y établir leur domination.

ÉGLISE.

BULLE UNIGENITUS.— Sur la fin de sa vie, Louis XIV, qui avait d'abord approuvé les quatre fameuses propositions de Bossuet, accepta la bulle *Unigenitus* publiée par le pape Clément XI, en 1713, bulle qui condamnait les propositions et détruisait les libertés de l'Eglise gallicane. Elle fut le signal d'une division dans le clergé, amena une véritable scission dans l'Eglise catholique de France et devint une nouvelle cause d'agitation dans l'Etat.

EXIL DE PIE VI. —L'*assemblée constituante* de France ne s'était pas contentée de publier divers décrets que le saint-siége regarda comme attentatoires à son autorité spirituelle, et qui devaient établir un schisme dans l'Eglise gallicane ; elle avait aussi réuni au territoire français la ville d'Avignon et le comtat Venaisin, que le pape possédait depuis les treizième et quatorzième siècles.

Lors de la première coalition contre la France, le pape Pie VI se rangea du côté de ses ennemis. Le 13 janvier, dans une émeute populaire à Rome, le secrétaire de la légation, Basseville, fut massacré. Trois ans après, le général Augereau marcha sur les Etats du pape ; les hostilités cessèrent et furent reprises tour à tour ; mais, le 28 décembre 1797, une seconde émeute populaire s'éleva dans Rome contre Joseph Bonaparte, ambassadeur de France, dans laquelle le général français Duphot fut tué : l'ambassadeur, peu satisfait des mesures prises par le gouvernement papal pour le protéger, quitta Rome. Une armée fran-

çaise, commandée par le général Berthier, y entra le 17 février 1798, et proclama le 15, sur le Campo-Vaccino, la *république romaine*, gouvernée par des consuls, un sénat et un tribunat. Le pape fut conduit en France, et mourut à Valence, le 17 août 1799. Cependant la république romaine n'eut pas une longue durée. Après les événemens qui eurent lieu en 1799 dans la Haute-Italie, des troupes russes et napolitaines entrèrent, le 30 septembre à Rome, qui fut remise le 3 juillet à Pie VII, nommé pape, le 15 mars, par le conclave de Venise.

19e SIÈCLE.

CARACTÈRE. — Puissance de la France. — Extension et tentatives de l'esprit de liberté. — Immense développement de l'industrie.

ÉVÉNEMENS.

HISTOIRE DE L'EUROPE EN GÉNÉRAL.—1800. Campagne d'Italie.—BATAILLE DE MARENGO.—1801. Traité de Lunéville. —1802. Guerre de Saint-Domingue.—1804. Napoléon, empereur. —1805. BATAILLE D'AUSTERLITZ.—Victoire des Anglais à Trafalgar.—1806. Destruction de l'empire germanique.—Confédération du Rhin.—1807. Paix de Tilsitt.—1808. Détrônement de la famille d'Espagne.—1809. GUERRE D'ALLEMAGNE.—Révolution de Suède.—1810. 2e Mariage de Napoléon.—1811. Guerre d'Espagne.—1812. CAMPAGNE DE RUSSIE.—1814. CONFÉDÉRATION DES SOUVERAINS DE L'EUROPE. — Erection des Pays-Bas en royaume.—*Déchéance de Napoléon.*—Première abdication.—*Rétablissement des Bourbons.* — Premier traité de Paris. — Charte donnée aux Français. — Congrès de Vienne. — 1815. Retour de Napoléon.—Déclaration des alliés.—Confédération germanique.—Bataille de Waterloo.—SECONDE INVASION.—Seconde abdication de Napoléon.—Chute et mort de Murat.—Guerre de Suède.—1816. Expédition de lord Exmouth à Alger.—1820. Assassinat du duc de Berri.—1821. Révolution de la Grèce.—1823. Mort de Pie VII.—Nouvelle campagne d'Espagne.—1824. Mort de Louis XVIII.—1826. Mort d'Alexandre.—1827. Victoire de Navarin. — 1828. Guerre entre les Turcs et les Russes.—Expédition française en Morée.—1830. Expédition française à Alger. —Révolution de Paris.—Révolution de Bruxelles.—Révolution de Pologne.—1831. Léopold de Saxe-Cobourg, roi des Belges.—1832. Mort à Schœnbrunn du duc de Reichstadt, fils de Napoléon.

DÉCOUVERTES. — 1801. *Planète de Cérès.* — 1802. *Idem de Pallas ou Olbert.*—1806, *Idem de Vesta.*—1806. *Colonne de la place Vendôme.* — 1806. *Pont d'Iéna.* — 1806. *Abattoirs.* —1806. *Planète de Junon.*— 1806. *Lithographie.*—1806. *Enseignement mutuel.* — 1807. *Bateaux à vapeur.* — 1834. *Navire aérien de Lennox.*—1834. *Eoliennes, voitures à voiles.* — 1834. *Pont Louis-Philippe.* — 1834. *Pont des Saints-Pères.*

EMPIRE FRANÇAIS (1804).

CAUSES.

1° Les excès de la liberté;

2° La faiblesse du Directoire, après d'horribles déchiremens;

3° Le besoin d'ordre et de repos;

4° L'amour de la gloire entretenu par les triomphes de la république.

DÉVELOPPEMENT.

FRANCE.

Bataille de Marengo.— En 1800, le premier consul franchit les Alpes et le mont Saint-Bernard, attaque et défait le général autrichien Mélas dans les plaines de Marengo. L'Italie est reconquise. Moreau n'est pas moins heureux en Allemagne où il remporte la victoire de Hohenlinden, après avoir forcé le général Kray à capituler. L'Autriche, humiliée, demande la paix, et signe, le 1er janvier 1801, le traité de Lunéville. Ce traité détache l'Autriche de l'Angleterre, et consacre les principaux articles du traité de Campo-Formio.

Paix d'Amiens en 1802. — Cependant la guerre continua avec la Porte, la Russie et l'Angleterre. La flotte turco-russe s'empara des îles gréco-françaises, et alors fut érigée par la Turquie et la Russie la république des Sept-Iles. L'île de Minorque tomba au pouvoir des Anglais. Cependant l'évacuation de l'Egypte amena un rapprochement entre

la France et l'Angleterre, et la paix définitive fut conclue par le traité d'Amiens.

1° L'Angleterre restituait toutes ses conquêtes, excepté Ceylan et la Trinité ;

2° La Porte était maintenue dans son intégrité ;

3° La république des Sept-Iles était reconnue ; Malte, Gozzo et Comino devaient être rendues à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, dans le délai de trois mois.

NÉGOCIATEURS : Joseph Bonaparte et lord Cornwallis.

Au temps fixé, l'Angleterre refusa de rendre Malte et la guerre fut déclarée de nouveau.

DANEMARCK.

BOMBARDEMENT DE COPENHAGUE. — L'Angleterre avait fait de vains efforts pour détacher le ministre Bersndorf de ses engagemens avec la France ; et, ne pouvant l'entraîner dans la coalition, elle résolut de punir le Danemarck d'une fidélité aussi rare. Le 29 avril 1801, une flotte anglaise parut devant la rade de Copenhague, et sans aucune déclaration de guerre, les amiraux Parker et Nelson, après avoir battu la flotte danoise, bombardèrent impitoyablement la ville.

Guerre de Saint-Domingue. — La France était moins heureuse sur mer et dans ses colonies. Malte est prise par les Anglais, et les Nègres de Saint-Domingue, traduisant en massacres les théories du conventionnel Santhonax, proclament leur indépendance, après avoir exterminé les Blancs. Commandés par Toussaint-Louverture, ils incendient la flotte française mouillée devant la ville du Cap. Mais, attaqués bientôt par le général Leclerc, envoyé de France, les Nègres sont obligés de se soumettre. Leur chef vient expier en France le sang des victimes immolées à sa rage. La fièvre jaune, survenant au milieu de cette entreprise, enlève le général français et jette la démoralisation dans l'armée. Les Nègres se soulèvent de nouveau et nous refoulent dans

la partie espagnole de l'île. Divisés d'intérêts, les chefs des Nègres ne tardèrent pas à se brouiller et à se faire la guerre. Enfin Boyer, l'un d'eux, demeura seul maître de l'île, qui prit le nom de république d'Haïti. Charles X reconnut son indépendance en 1825, à la condition d'une indemnité de cent cinquante millions pour les anciens colons et de quelques avantages commerciaux. L'indemnité n'a point encore été payée.

Empire. — L'évacuation de l'Égypte après la mort de Kléber assassiné par le fanatique Soliman, et la mort de Paul Ier, empereur de Russie, avaient changé tout-à-fait la face des choses. Bonaparte, tranquille au dehors, assure sa puissance au dedans. Nommé consul à vie (4 août 1802), il n'a plus qu'un pas à faire pour saisir la couronne. Enfin il se la pose lui-même sur la tête, le 18 mai 1804, et prend le titre d'empereur auquel il joint celui de roi d'Italie le 17 mars 1805. L'Espagne, la Hollande, la Suisse et les états germaniques sont dans sa dépendance, ou par les traités ou par la crainte de ses armes.

Bataille d'Austerlitz.— Une troisième coalition se forme contre la France. Pitt, rentré au ministère, en est encore le principal moteur. Un soulèvement général de l'Europe devait la repousser dans ses anciennes limites, sans toucher toutefois à son gouvernement intérieur. Mais, loin d'être écrasée, elle triomphe, à Austerlitz, le 2 décembre 1805, des empereurs d'Autriche et de Russie. L'Autriche perd Venise et la Dalmatie par la paix de Presbourg, qui crée les royaumes de Bavière et de Wurtemberg. Napoléon prend toutes ces dispositions au château impérial de Schœnbrunn; c'est de là qu'il donne à son frère Joseph la couronne de Naples, par une simple proclamation, et à son frère Louis celle de Hollande.

Combat naval de Trafalgar.—Tandis que Napoléon dicte des lois au continent, la marine française

éprouve un échec irréparable au cap Trafalgar. L'amiral Villeneuve est pris, le contre-amiral Magon est tué, et les deux amiraux espagnols qui combattent avec les Français sont blessés ; l'amiral anglais, Nelson, frappé d'un coup de feu, ne survit point à sa victoire (21 octobre). Le 6 février suivant, la France éprouve un nouvel échec dans la baie de Santo-Domingo, et cède aux Anglais l'empire de la mer. Pitt, auteur de la troisième coalition, meurt, et l'avènement de Fox au ministère fait naître quelques espérances de paix, que sa mort fait bientôt disparaître.

Campagne de Prusse et paix de Tilsitt. —L'empire d'Allemagne existait encore ; une déclaration du 1er août 1806 renversa cet édifice politique, debout depuis tant de siècles. Ce boulevart détruit, et remplacé par la Confédération germanique, dont Napoléon fut proclamé le Protecteur, laissa la Prusse sans défense. Seule contre les Français, cette puissance perd les batailles d'Auerstaedt et d'Iéna, et voit Napoléon triomphant entrer à Berlin. Les victoires d'Eylau et de Friedland achèvent l'anéantissement de la Prusse et portent des coups terribles à la Russie. La paix de Tilsitt (1807) couronne cette campagne prodigieuse. On voit en même temps surgir un royaume de Westphalie pour Jérôme, le plus jeune des frères de Napoléon, et un duché de Varsovie, premier coup porté à la Russie ; la Saxe fut aussi érigée en royaume auquel fut réuni le grand-duché de Varsovie. Murat s'asseoit sur le trône de Naples, et Joseph sur celui d'Espagne, déclaré vacant par l'abdication forcée de Charles VI (1808). La France commande partout, et partout en Europe les ports sont fermés à l'Angleterre par le système continental, qu'annonce à l'Europe le fameux décret de Berlin.

Bataille de Wagram. —Dès le mois de juin 1808, l'Autriche se préparait à la guerre. Après le

congrès d'Erfurth et lorsque ses forces furent prêtes, elle commença les hostilités dans la Bavière et dans le Tyrol. Mais la bataille de Wagram ouvre, pour la seconde fois, les portes de Vienne à Napoléon. La paix, conclue dans cette capitale, enlève à l'Autriche tout le littoral du Rhin et de l'Adriatique, et ses meilleures barrières (1809). Dans le même temps, Napoléon réunissait les Etats du pape à l'empire français, et, pour vaincre la résistance du pontife, il le faisait enlever de son palais et transporter à Savone, où il passa trois années sous une surveillance sévère.

Second mariage de Napoléon.— Napoléon, parvenu au comble de la gloire, n'avait pas d'héritier à qui la transmettre; frappé de cet inconvénient, il fit rompre, du consentement de l'impératrice Joséphine, un mariage stérile, et bientôt après (2 avril 1810) il épousa l'archiduchesse Marie-Louise, fille aînée de l'empereur d'Autriche. Il eut de ce mariage un fils qui prit le titre de roi de Rome, décerné deux ans auparavant par un sénatus-consulte à l'héritier futur de l'empire.

Guerre d'Espagne. — La chute de l'empire d'Allemagne et l'abaissement de l'Autriche et de la Prusse ouvraient à Napoléon le chemin de la Russie. Mais, avant d'exécuter ce projet gigantesque, il avait encore l'Espagne à soumettre. Depuis 1808, la guerre s'y était poursuivie avec vigueur. Napoléon y dirige de nouveau toutes ses forces, commandées par Soult, Ney, Victor, Mortier, Gouvion-Saint-Cyr, Marmont, Macdonald, Augereau et Suchet, l'élite des généraux français; elles eurent à vaincre une résistance opiniâtre signalée par les sièges de Tarragone, Saragosse et Cadix, les batailles de Talavera et de Salamanque. Forcés par Wellington et Beresford d'évacuer le Portugal pour la troisième fois et de lever le siège de Cadix, les Français et le roi Jo-

seph abandonnent Madrid qu'ils reprennent l'année suivante (1811).

Campagne de Russie.—Le joug du système continental pesait à la Russie, et ses plaintes aussi bien que les usurpations de Napoléon ne tardent pas à amener une rupture. Le prince Kourakin quitte Paris (avril 1812). De part et d'autre on se prépare à la lutte. Napoléon a pour lui l'Autriche, la Prusse et toute l'Europe centrale qui lui fournissent leurs contingens. La Russie s'allie à la Suède. Jamais on ne vit si formidable entreprise. C'en était fait de la Russie sans le désastreux hiver de 1812. L'armée française passe le Niémen, bat les Russes à Smolensk et à la Moskowa. Le 14 septembre, elle fait son entrée triomphale à Moskou. Deux jours après, cette antique capitale est réduite en cendres par le sauvage patriotisme d'un gouverneur russe. Il ne restait plus d'autre ressource que la retraite. On était au mois d'octobre. Poursuivis, harcelés par des ennemis sans nombre, les Français sont décimés par le triple fléau de la guerre, de la faim et d'un froid terrible. Plus de chevaux, plus de magasins, plus d'abri ; rien que le désespoir. Le passage de la Bérésina est le plus épouvantable épisode de cette campagne désastreuse qui moissonna une des plus belles armées qui aient jamais été vues. Beauharnais, vice-roi d'Italie, et Murat rallient les débris de l'armée en Pologne, tandis que Napoléon vint à Paris donner la première nouvelle de sa défaite. L'astre de l'empereur a pâli.

LECTURE.—*Campagne de Russie par M. de Ségur.*

Confédération des souverains de l'Europe.—La Prusse, l'Autriche et la Hollande ne tardent pas à secouer leurs chaînes. L'Angleterre et la Suède se mettent dans la partie, et malgré les victoires de Lutzen et de Bautzen, la France est abandonnée de la fortune à la bataille de Leipsick. L'Allema-

gne est libre, et l'armée française fait sa retraite sur le Rhin.

Déchéance de Napoléon, rétablissement des Bourbons.— La France a perdu tous ses alliés, tandis qu'une coalition formidable la presse de toutes parts. Les souverains confédérés ont envahi le territoire français, et marchent avec un million d'hommes sur Paris. Napoléon déploie en vain toutes les ressources de son génie. Paris capitule, et le sénat prononce la déchéance de son maître retiré à Fontainebleau. Le 4 août 1814, celui qui avait commandé au monde abdique, et adresse à sa garde de touchans adieux. Il part pour l'île d'Elbe. Les Bourbons rentrent en France.

LECTURE. — *Histoire de Napoléon*, par M. de Norvins.

OBSERVATIONS.

L'empire a été une réaction contre la liberté, et la substitution d'un gouvernement militaire au gouvernement populaire. Sous la république, tout se faisait par les délégués du peuple ; sous l'empire, tout se faisait par la puissance d'un homme. Toutefois, jamais chez aucun peuple la gloire militaire n'atteignit un si haut degré de splendeur.

CONSÉQUENCES.

1° Invasion en Europe des idées révolutionnaires ;
2° Réaction des peuples contre le despotisme impérial ;
3° Retour de la France à ses frontières primitives ;
4° Despotisme administratif, et centralisation du pouvoir.

INSTITUTIONS.

Légion-d'Honneur. — Les cinq Codes. — Les Préfectures. — Le Sénat.—*Edifices*. Bourse.—Arcs-de-Triomphe de l'Etoile et de la place du Carrousel.—Colonne de la grande armée à la place Vendôme.

HOMMES ILLUSTRES.

GUERRIERS.

Napoléon, Bernadotte, Augereau, Ney, Soult, Davoust, Marmont, Macdonald, Victor, Suchet, Lannes, Masséna, Eugène, Kellermann.

MINISTRES.

Talleyrand, Chaptal, Fouché, Savary, Fourcroy, Maret, Fontanes, Molé.

SÉNATEURS.

Sieyès, Bertholet, Lanjuinais, Grégoire, Fouché, Rœderer, Chaptal, Barbé-Marbois, Boissy-d'Anglas.

DIPLOMATES.

Bignon, Talleyrand.

JURISCONSULTES.

Cambacérès, Merlin de Douai.

LITTÉRATEURS.

Châteaubriand, madame de Staël, Barante, Andrieux, Colin-d'Harleville, Duval, Volney, Fontanes, etc.

RESTAURATION.

CAUSES.

1° L'excès des conquêtes;

2° La réaction des peuples et des souverains de l'Europe contre la tyrannie impériale;

3° La lassitude et l'épuisement de la France.

Développement.

Premier traité de Paris. — (30 mai 1814), qui termine la guerre entre la France et les puissances. 1° La Belgique est réunie aux Provinces-Unies; le Hanovre reste à l'Angleterre, qui restitue à la France ses colonies, excepté Tabago, Sainte-Lucie et l'Ile-de-France; 2° la Norwège est cédée à la Suède; 3° l'Espagne avait reçu son roi Ferdinand VII, qui

avait cassé les cortès et rétabli l'inquisition ; 4° les Etats de l'Eglise revoyaient sur le trône de saint Pierre le vertueux Pie VII ; 5° la Sardaigne, affranchie du joug des Génois, possède son roi Victor-Emmanuel ; 6° l'Autriche gagne Venise et une partie de l'Italie ; 7° le royaume de Naples est laissé à Murat. La France recouvre la Guyane française, en s'engageant à ne point fortifier ses places dans les Grandes-Indes, et à abolir, dans l'espace de cinq ans, le commerce des esclaves. Les plénipotentiaires étaient, pour la France, Talleyrand ; pour l'Angleterre, lord Castlereagh ; pour la Russie, Rasomoski ; pour l'Allemagne, Metternich et Hardenberg.

Charte constitutionnelle, donnée aux Français par Louis XVIII (4 juin). — Le premier article porte que tous les Français sont égaux devant la loi, quels que soient d'ailleurs leurs titres et leurs rangs.

Congrès de Vienne. — L'ouverture en forme du congrès de Vienne eut lieu le 1er novembre, et se termina le 25 mai 1815. Tous les rois et tous les ambassadeurs s'y assemblèrent ; en voici les résultats : confirmation de l'alliance de Chaumont pour l'indépendance de l'Europe contre Napoléon et ses adhérens ; le contingent de chaque puissance est fixé à cent quatre-vingt mille hommes ; toutes les puissances de l'Europe sont invitées à entrer dans cette coalition : toutes y accédèrent, excepté la Suède.

Retour de Napoléon. — Pendant ce temps, Bonaparte avait quitté l'île d'Elbe et débarqué à Cannes. Il s'avance vers Paris sans obstacle, et renverse un trône encore mal affermi. Le roi se retire à Lille, puis à Gand ; mais Napoléon, en reprenant son titre, ne recouvre pas sa puissance.

Déclaration des alliés. — A la nouvelle du retour de Bonaparte, le congrès n'était pas encore fermé ; on prit aussitôt les mesures convenables. Une alliance plus étroite unit toutes les puissances, et

Napoléon fut déclaré l'ennemi des peuples, et mis hors la loi des nations.

Confédération germanique. — Les princes souverains et les villes libres d'Allemagne, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, pour leurs possessions qui ont anciennement appartenu à l'empire germanique, le roi de Danemarck pour le duché de Holstein, et le roi des Pays-Bas pour le grand-duché de Luxembourg, établissent entre eux une confédération perpétuelle, qui porte le nom de *confédération germanique*. Le but de cette confédération est le maintien de la sûreté extérieure et intérieure de l'Allemagne, de l'indépendance et de l'inviolabilité des Etats. Les membres de la confédération sont égaux en droits; ils s'engagent tous à maintenir l'acte qui constitue leur union. La diéte siége à Francfort-sur-le-Mein; elle s'occupe de la rédaction des lois fondamentales de ses institutions organisées.

Bataille de Waterloo. — Les alliés rassemblent aussitôt, dans les Pays-Bas, une armée anglo-allemande, commandée par Wellington, et une armée prussienne sous les ordres de Blücher. Mais Napoléon, que ces deux généraux croyaient à Paris, tombe à l'improviste sur Blücher, qu'il défait complètement à la bataille de Ligny (16 juin) ; il charge Grouchy, commandant un tiers de l'armée, de poursuivre vivement les Prussiens, pour les empêcher de se rallier, tandis qu'il va tomber avec les deux autres tiers sur les Anglais, que Ney devait attaquer à mesure qu'ils se porteraient sur la position des Quatre-Bras, qui était leur point de ralliement. Cette savante manœuvre est très mal exécutée par Ney, dont l'esprit était troublé par ses défections de Fontainebleau et de Lons-le-Saulnier; cependant, le 18 juin, les Anglais après avoir été décimés pendant six heures par notre artillerie et notre infanterie, très avantageusement postées, commençaient leur retraite, lorsque notre victoire fut changée en une déroute complète,

par l'arrivée des Prussiens, qui avaient pu se rallier tout à leur aise, n'étant pas poursuivis par Grouchy, qui pouvait réparer sa faute en suivant le conseil que lui donna le général Gérard, de marcher sur-le-champ et vite à l'endroit où une épouvantable canonnade lui annonçait qu'il y avait des ennemis à combattre. Cette manœuvre nous aurait fait remporter une victoire complète sur les Anglais déjà vaincus; tandis que les Français furent mis en fuite, et que leur chef revint lui-même en toute hâte à Paris.

LECTURE. — *Histoire de Napoléon*, par M. de Norvins. — *Messéniennes*, par Casimir Delavigne.

Deuxième prise de Paris, deuxième abdication de Napoléon.— La perte de la bataille de Waterloo, et surtout la division que mit entre les Français la chambre des représentans en se déclarant contre Napoléon, amena la seconde prise de Paris. L'empereur alors abdique une seconde fois en faveur de son fils. Louis XVIII, absent depuis cent jours, remonte sur le trône, et Napoléon cherche à s'embarquer pour l'Amérique; mais n'ayant pu accomplir son dessein, il se voit contraint de se rendre aux Anglais. Il est conduit à bord du *Northumberland*, et de là conduit à l'île Sainte-Hélène, où il termina sa vie le 5 mai 1821.

LECTURE. — *Mémorial de Sainte-Hélène.*

Deuxième traité de Paris. — Le 20 novembre 1815, un second traité de Paris, imposé par les souverains alliés, fixa les nouvelles limites de la France, qui perdit, dans un nouveau partage de l'Europe, la Savoie et un grand nombre de places fortes. Une contribution de guerre de sept cents millions, payables en cinq ans, et l'entretien d'un corps étranger de cent cinquante mille hommes, telles sont les dures conditions qu'eut à subir la France jusqu'en 1818.

Sainte-Alliance. — Les souverains alliés, qui avaient dû leurs succès contre la France à leur étroite union, la resserrèrent encore davantage par un nouveau traité signé à Paris, le 26 septembre 1815. Ce traité fut appelé la Sainte-Alliance. Les souverains s'y jurent une mutuelle assistance, et se garantissent leurs trônes contre toute espèce d'entreprises.

ITALIE.

CHUTE ET MORT DE MURAT, ROI DE NAPLES.—Depuis la Restauration, les cours de la maison de Bourbon s'étaient déclarées contre Murat; l'Angleterre avait repoussé toute alliance avec lui, avant même le débarquement de Napoléon. Il avait fait des préparatifs, et aussitôt qu'il connut cet événement, il jeta le masque. Tandis qu'il appelait les peuples d'Italie à la liberté (30 mars), l'Autriche lui déclarait la guerre, et s'alliait avec Ferdinand de Sicile. Enfin Naples est prise, et Ferdinand rétabli. Murat s'enfuit d'Ischia en France; et, après la défaite de Napoléon, il se réfugie en Corse, passe en Calabre, y débarque à Pezzo, où il est fait prisonnier, déclaré criminel et passé par les armes (13 octobre).

Conspiration de Saumur et de La Rochelle.—Déjà une opposition formidable se manifeste contre la Restauration et sa tendance anti-libérale. Cinq conspirations qui ont éclaté en France dans le cours de cette année (1822) donnent lieu à des procès qui font beaucoup d'éclat. Le complot de Saumur avait pour moteur le général Berton et le chirurgien-major Caffé; ils devaient donner le signal et les principales villes de France devaient leur répondre par un soulèvement. Mais au moment d'éclater, la conspiration est découverte, et ses principaux chefs sont condamnés à mort. Berton monte à l'échafaud en criant : Vive la liberté! Caffé s'ouvre les veines dans son lit, et quatre jeunes sous-officiers, nommés Bories, Goubin, Raoult et Pommier, périssent victimes de leur imprudente et folle tentative.

Campagne d'Espagne (1823). — Le congrès de Vérone avait décidé qu'en exécution du traité de

la Sainte-Alliance, une armée française irait délivrer Ferdinand VII, prisonnier des cortès. Le duc d'Angoulême, neveu de Louis XVIII, entre en Espagne à la tête de cent mille hommes : Madrid, Séville et Cadix ouvrent successivement leurs portes, et le roi d'Espagne est délivré presque sans coup férir. Cette campagne est signalée par la modération du vainqueur, qui défend toute arrestation arbitraire, sans le concours des autorités françaises, par une ordonnance signée à Andujar. Dans cette nouvelle lutte, les Espagnols parurent avoir épuisé toute l'énergie qu'ils déployèrent contre Napoléon en 1813.

Victoire de Navarin, remportée sur les Turcs par les trois puissances alliées, l'Angleterre, la France et la Russie.—Les escadres combinées de France, de Russie et d'Angleterre, voulant tenter un dernier effort pour obtenir une prolongation de l'armistice violé par Ibrahim-Pacha, et s'assurer de sa stricte exécution, se présentent à la passe de Pylos, formée par la terre-ferme, sur laquelle est bâtie Néocastro ou Navarin (l'ancienne Pylos), et l'île de Sphactérie ; leur dessein est de mouiller à l'entrée de cette passe afin de réduire les Turcs à remettre en mer, s'ils avaient l'intention d'appareiller. La flotte ottomane, forte de plus de cent voiles, se trouvait échelonnée de manière à former trois lignes de défense et à empêcher l'entrée du port. Le château de Navarin et quelques batteries dressées à l'île de Sphactérie, complétaient le système de défense.

Deux parlementaires avaient été envoyés au capitan ou chef avec des propositions de paix ; mais le second ayant été reçu à coups de canon, l'amiral Codrington ordonna l'attaque. M. de Rigny, amiral français, essuie les premiers feux aux cris répétés de vive le roi ! et bientôt Russes, Anglais, Français se trouvent aux prises avec les infidèles.

A neuf heures, on avait démonté les batteries de Navarin et de Sphactérie ; cinq vaisseaux turcs étaient

en fuite à dix heures; quarante-cinq transports autrichiens furent embrasés. Enfin, à cinq heures du soir, la première ligne des Turcs était détruite, les vaisseaux et les frégates rasés, coulés, incendiés : le reste s'en allait à la côte, où ils se brûlaient d'eux-mêmes. De cet armement formidable il ne resta plus qu'une vingtaine de corvettes et de bricks; encore furent-ils abandonnés.

Ibrahim-Pacha n'avait pas assisté au combat; il se trouvait dans les montagnes de la Messénie, dévastant tout le pays par où il passait, crucifiant les prêtres, et faisant passer toute la population au fil de l'épée.

Prise de Navarin, de Modon et de Coron, par l'expédition française de Morée, les 6, 7 et 9 octobre 1828.— Le gouvernement avait décidé qu'une expédition aurait lieu pour protéger les Grecs contre les atrocités de la Porte. Cette résolution généreuse reçut l'approbation générale, et une foule de jeunes Français briguèrent l'honneur d'aller fouler le sol de l'héroïque Grèce, et d'y secourir les malheureux Hellènes. L'expédition partit de Toulon sous le commandement du lieutenant-général Maison, et arriva heureusement en Morée. On traita avec le pacha d'Egypte, qui prit la route d'Alexandrie. Après le départ d'Ibrahim, le lieutenant-général se disposa à attaquer les places de la Messénie, dans le cas où elles refuseraient de se rendre. Suivant ses ordres, le maréchal-de-camp Higonet prit position près de la citadelle de Navarin, et entra en pourparler avec le commandant turc, pour la remise de la place; il se rendit, ainsi que l'amiral de Rigny, auprès de ce commandant, qui se disait malade. Des réponses évasives ayant été faites, l'ordre de marcher sur la forteresse est donné et exécuté rapidement. Le général Higonet escalade une brèche que les sapeurs du colonel Audoy avaient rendue praticable, pénètre dans la ville, et de là dans la citadelle, sans trouver

aucune résistance (le 6); les pavillons des trois puissances (France, Angleterre, Russie) furent hissés sur une des tours de la citadelle. On trouva dans Navarin soixante bouches à feu, dont cinquante en batterie et chargées, des magasins de vivres pour plusieurs mois, huit cent mille cartouches et de l'eau pour quatre jours. La garnison se composait du quarante-neuvième bataillon égyptien, fort de quatre cents hommes, de soixante-dix canonniers et de soixante Turcs moréotes. Elle fut embarquée pour l'Égypte avec armes et bagages.

Pendant que ce mouvement s'opérait sur Navarin, le général Durrieu, chef d'état-major, sommait Modon de se rendre. Achmet-Bey commandait les Egyptiens, et Hassan-Pacha les Turcs. La forteresse ayant répondu comme le gouverneur de Navarin, on fit sauter les portes de la place, et le 7 Modon tomba au pouvoir des Français. Cette place forte était pourvue pour plus de six mois de vivres, de munitions pour deux siéges, de cent pièces de canon, et de mille soixante-dix-huit hommes de garnison, dont cinq cent huit Turcs, et cinq cent soixante-dix Arabes du quatrième bataillon.

Coron fut sommé le même jour; la résistance fut opiniâtre; le général Sébastiani l'assiégeait. On signifia au gouverneur d'envoyer un officier s'assurer de la prise de Modon, et que si un quart d'heure après son retour la place n'était pas remise aux Français, elle serait attaquée par terre et par mer, et détruite avec la garnison. Ces menaces produisirent leur effet, et le 6 Coron ouvrit ses portes.

Ces trois places n'offraient qu'un amas de masures renversées les unes sur les autres.

Le 4, le général Schneider avait forcé Hadji-Abdulah, pacha de Patras et du château de Morée, à capituler.

La division française, pour n'avoir pas eu de combats à soutenir, n'en a pas moins eu de grands obstacles à vaincre, et a montré une constance et un cou-

rage méritoire en face de privations et de fatigues assez dures à supporter. De quelque manière que la politique envisage l'expédition de la Grèce, elle doit faire beaucoup d'honneur à la France.

Ministère Polignac, adresse des 221.— Effrayé sans doute des exigences libérales des députés élus en 1827, Charles X chargea tout à coup le prince de Polignac de composer un nouveau ministère dont il le nomma président. Le 8 août 1829, la France étonnée apprit ce nouveau changement dont les conséquences devaient être si graves. Le *Moniteur officiel* ne laissa plus de doute, et chacun se prépara à soutenir la lutte. La chambre des députés, à l'ouverture de la session, exprima, dans une adresse énergique votée par 221 de ses membres, sa répugnance pour les nouveaux ministres, et les craintes qu'ils inspiraient. Les remontrances furent reçues par une dissolution. On s'associa pour le refus de l'impôt.

LECTURE.—*Histoire de la révolution de* 1830.

Campagne d'Afrique.— Le dey d'Alger ayant insulté notre consul, la France demandait à la régence, par un étroit blocus, satisfaction de cette insulte. Le contre-amiral de la Bretonnière est envoyé comme parlementaire à Hussein. Celui-ci répond par le canon de ses forts (8 août 1829). Cette nouvelle insulte ne pouvant rester impunie, la guerre est aussitôt résolue. Le général Bourmont, ministre de la guerre, quitte Paris et s'embarque à Toulon avec l'armée d'expédition. Composée de cinq cents voiles, la flotte, sous les ordres de l'amiral Duperré, cingle vers Alger, et débarque l'armée d'expédition sur la plage africaine (14 juin 1830). Les Barbares sont culbutés à Sidi-Ferruch, et le drapeau blanc est arboré sur la tour de Torré-Chica. Les troupes sont animées d'une ardeur extraordinaire; partout où la tactique militaire et le courage peuvent se déployer à

leur aise, les soldats français triomphent des Bédouins et de leur cavalerie rapide. Enfin le fort de l'Empereur, qui domine Alger, est attaqué (4 juillet 1830), saute et découvre, au feu de l'artillerie française, Alger, qui capitule le lendemain, 5 juillet 1830. On trouve dans la *Casauba* ou palais du dey cinquante millions qui indemnisent des frais de la guerre. La piraterie est détruite, et le dey d'Alger se retire tranquillement en Europe. La régence d'Alger est aujourd'hui la plus belle colonie de la France.

Ordonnances du 25 juillet 1830.—Malgré les appréhensions qu'avait fait naître le ministère Polignac, aucune atteinte n'avait encore été portée à la Charte. On croyait au contraire que Charles X changerait son ministère, lorsque tout à coup parurent les ordonnances de juillet, contre-signées par MM. de Polignac, Peyronnet, Chantelauze, Guernon-Ranville, Montbel et Capelle. Toutes les garanties consacrées par la Charte parurent enlevées à la France.

Révolution des 27, 28 et 29 juillet. — Depuis un an le peuple se préparait à la résistance, quoiqu'il n'eût opposé qu'une force d'inertie aux entreprises de la couronne. Mais lorsque les ordonnances parurent, son premier mouvement, après quelques instans de stupeur, fut de recourir aux armes. Le général Marmont est nommé commandant de la première division militaire pour comprimer toute résistance. De leur côté, les rédacteurs des principales feuilles périodiques font, le 27, une protestation énergique contre les ordonnances. Mais la troupe est déjà sous les armes : le combat s'engage. Le 28, Paris est mis en état de siége, la lutte devient terrible ; bien des victimes tombent sous le fer des soldats. Tandis que le peuple se bat, une commission municipale s'organise à l'Hôtel-de-Ville, et dirige le mouvement. Le 29 juillet, la troupe est chassée de toutes ses positions, qui sont assaillies par les citoyens ar-

més, et deviennent comme autant de forteresses où le peuple s'est retranché. Enfin la victoire demeure au peuple, et le drapeau tricolore flotte sur les édifices publics. Louis-Philippe, duc d'Orléans, accepte la lieutenance-générale du royaume ; Lafayette prend le commandement de toutes les gardes nationales, et partout en France le drapeau tricolore remplace le drapeau blanc. Les Bourbons sont renversés du trône.

OBSERVATIONS.

La Restauration fut une transaction entre les idées anciennes et les idées nouvelles dont la charte de 1814 fut l'expression sommaire et fondamentale. De même que la république avait enfanté l'empire, celui-ci, par une conséquence logique, avait enfanté la Restauration ; mais elle ne connut pas, non plus que les deux autres, la mesure nécessaire à son existence. Appelée à concilier les partis, elle ne réussit pas et fut emportée dans leur choc.

CONSÉQUENCES.

1° Education de la France dans la carrière de liberté légale.

2° Retour aux sentimens de justice et de modération.

3° Grande prospérité commerciale favorisée par quinze ans de paix.

4° Oubli de tous les anciens ressentimens.

HOMMES CÉLÈBRES.

MINISTRES.

Fouché, Talleyrand, Decazes, Villèle, Peyronnet, Martignac, Polignac.

GUERRIERS.

Maison, Bourmont, Moncey, Lauriston, Molitor, Berthezène, d'Escars.

ORATEURS.

Foy, Manuel, Benjamin-Constant, Camille Jordan, Labourdonnaye, Martignac, Périer.

Avénement de Louis-Philippe. — Charles X, poursuivi par le peuple parisien, s'était em-

barqué à Cherbourg pour l'Angleterre. Le trône était vacant, malgré son abdication en faveur du duc d'Angoulême et du duc de Bordeaux. Il ne restait donc plus à la France qu'à choisir la forme du gouvernement qu'elle se donnerait. On commença par modifier et refondre presque en entier la charte de 1814 (7 août 1830). Quand ce travail fut terminé, les députés, presque tous signataires de l'adresse des 221, appelèrent au trône le lieutenant-général du royaume, qui prêta serment à la charte de 1830, et prit le nom de Louis-Philippe Ier 9 août).

Procès des ministres de Charles X. — Sur les sept ministres qui composaient le conseil de Charles X, quatre seulement avaient pu être arrêtés. Ils furent traduits devant la chambre des pairs érigée en cour de justice. Le 15 décembre, leur procès commença. Les accusations portées contre eux emportent toutes la peine de mort. MM. Persil et Madier de Montjau sont accusateurs au nom de la révolution. MM. Sauzet, Martignac, Mandaroux-Vertamy, Hennequin et Crémieux sont les défenseurs des ministres. Enfin, après plusieurs séances, et au milieu de l'agitation qui règne au dehors et des cris de mort qui retentissent autour de la chambre des pairs, les quatre ministres présens, MM. de Polignac, Peyronnet, Chantelauze et Guernon-Ranville, sont condamnés à une prison perpétuelle. Les autres ministres sont condamnés par contumace à la même peine.

Journées des 5 et 6 juin, Paris en état de siége. — Le général Lamarque venait de mourir du choléra-morbus, et ses obsèques ayant lieu le 5 juin 1832, un grand concours de peuple se porta au convoi de cet illustre député. Arrivé au pont d'Austerlitz, le convoi s'arrêta, et, après quelques discours prononcés par des députés montés sur une estrade, des cris de *vive la république!* et de *à bas Louis-Philippe!* se firent entendre. Le peuple en vient aux mains avec les dragons, et une vive fusillade

s'engage sur un grand nombre de points. Le lendemain 6, la garde nationale arrive, et, aidée de la troupe de ligne et de la banlieue, elle attaque les républicains dans leurs retranchemens. Plusieurs barricades sont enlevées; il n'en reste plus qu'une au cloître Saint-Méry défendue avec un acharnement sans exemple. Enfin, à quatre heures du soir elle est forcée. Paris est déclaré en état de siége, et des ordonnances royales prononcent le licenciement des Écoles polytechnique et d'Alfort, et la dissolution du corps d'artillerie de la garde nationale. Messieurs Garnier-Pagès, Cabet, Laboissières, députés, et Armand Carrel, rédacteur du *National*, sont déférés aux tribunaux. Enfin, le 29 juin, la cour de cassation rend un arrêt mémorable qui rend les accusés à leurs juges naturels et fait cesser l'état de siége.

RUSSIE.

MORT D'ALEXANDRE à Taganrock. — Alexandre, abandonnant les routes battues par ses ancêtres, qui ne régnaient que par la terreur, eut l'ambition de ne régner que par des bienfaits qui lui acquirent l'amour de ses sujets. Il encouragea et protégea le commerce, amélioray sensiblement l'administration de sa patrie, se déclara le protecteur des arts et des sciences, et combla de bienfaits, non seulement les savans de son empire, mais encore ceux dont s'honoraient les diverses parties de l'Europe. Son frère Nicolas lui a succédé.

GUERRE DES RUSSES ET DES TURCS. — Une nouvelle guerre, la plus terrible, la plus menaçante peut-être pour l'empire turc, rendra plus célèbre encore le règne de Mahmoud II. Les Russes, ses plus mortels ennemis, marchaient à grands pas vers Constantinople, et semblaient près de réaliser les espérances de Catherine II.

La Russie reprochait à la Turquie, entre autres griefs :

1° De n'avoir pas exécuté les traités de Bucharest et d'Akerman;

2° D'avoir anéanti les priviléges des deux provinces de Valachie et de Moldavie ;

3° D'avoir saisi les cargaisons des bâtimens russes ;

4° D'avoir enfin excité contre elle la cour de Perse.

N'ayant reçu aucune satisfaction de la Porte, l'empereur Nicolas fait marcher contre le grand sultan une armée imposante. Les Russes s'avancent à travers une population en fuite et des hordes indisciplinées en déroute.

Les premiers avantages sont pour la Russie, qui a pour elle le nombre, la valeur et la discipline; mais les Turcs, de leur côté, montrent une admirable résistance; ils sont pleins de bravoure, d'énergie et du mépris de la mort.

Brailow, qui n'était considérée que comme une place de troisième ordre, tomba, le 20 juin, au pouvoir des Russes, après une résistance si opiniâtre, que les Turcs tuèrent à leur ennemi plus de cinq mille hommes.

De grandes difficultés restaient encore aux Russes. Le premier boulevart (le Danube) était franchi; mais le second (le Balkan) est le plus recoutable, et c'était là vraisemblablement que se serait décidé le sort de l'empire turc, qui compte déjà en Europe trois cent soixante-quinze ans d'existence, si la paix n'eût été rendue aux deux empires par un nouveau traité entre Mahmoud et Nicolas signé à Andrinople.

ANGLETERRE.

EXPÉDITION DE LORD EXMOUTH (1816). — En mai et en juin, l'amiral anglais avait demandé au dey d'Alger, ainsi qu'aux beys de Tunis et de Tripoli, la reconnaissance de l'indépendance des Iles Ioniennes, la délivrance de tous les esclaves génois, sardes, napolitains, moyennant une rançon raisonnable, enfin l'abolition de l'esclavage. Toutes ces demandes furent admises, à l'exception de la dernière à laquelle les deux beys acquiescèrent, mais qu'Omar refusa obstinément de ratifier. Les pirates commencèrent à écumer la Méditerranée. Le consul britannique est mis aux fers; des atrocités sont commises à Oran. Le cabinet de Saint-James reconnaît enfin que la guerre est nécessaire. Lord Exmouth part à la tête d'une escadre de trente-six voiles. Il mouilla très près de terre comme parlementaire, tandis qu'un parlementaire véritable va porter aux Algériens des propositions qu'il sait devoir être rejetées; et, s'embossant hardiment à demi-portée de canon, sous le feu des batteries du port et de la rade, il prend à revers et foudroie toute l'artillerie ennemie. Mais lord Exmouth fut lui-même obligé de se retirer, pour ne pas voir ses vaisseaux atteints par les flammes qui dévoraient la flotte ennemie. Cependant les cris d'une populace irritée effrayèrent le dey, il capitula le lendemain 28 août, à la grande surprise de lord Exmouth, abolit solennellement l'esclavage, délivra deux mille chrétiens sans rançon, remit à bord de la *Reine-Charlotte* une somme immense et fit des excuses à l'amiral et au consul.

BILL DE RÉFORME.—L'Angleterre, travaillée depuis long-temps par le besoin de réformes politiques, entre définitivement, et à l'exemple de la France, dans cette nouvelle carrière. Elle veut des garanties contre l'influence de l'aristocratie, et un cercle électoral plus étendu. Lord Grey, qui succède à Wellington, satisfait à ces exigences de la nation en présentant le bill de réforme, qui apporte de grands changemens dans la constitution anglaise. La démocratie a triomphé (1831).

GRÈCE.

RÉVOLUTION DE LA GRÈCE.—Proclamation d'Alexandre Ypsilanti contre la Porte ottomane. Cette révolution avait été dès long-temps préparée par une association secrète formée en 1814, et composée de ministres, de seigneurs, de savans, et de tous les riches Grecs du Fanar et des provinces. Bientôt le cri de liberté retentit dans toute la Grèce; et les Hellènes osèrent prendre les armes contre leurs tyrans. Quelques uns d'entre eux sont devenus célèbres, tels que Canaris, Botzaris, Mavrocordato, Colocotroni; plusieurs villes furent courageusement défendues par eux: telles qu'Ypsara, Hydra, Scio, Salamine, Négrepont, et surtout Missolonghi. En 1826, le sultan Mahmoud vint à bout de détruire les janissaires, qui avaient l'habitude de déposer et d'étrangler les sultans qui leur déplaisaient.

MORT DE CAPO-D'ISTRIA, PRÉSIDENT DE LA GRÈCE. — Sur le refus de Léopold d'accepter le trône de la Grèce, Capo-d'Istria était devenu président de ce pays, livré aux discordes intestines depuis son affranchissement. Ses nombreux ennemis lui reprochent son despotisme et l'influence qu'il laissa prendre à la Russie dans les affaires de la Grèce. Des vaisseaux grecs combattent les vaisseaux russes; l'anarchie est à son comble. Le 9 octobre, à Nauplie, le président, au moment où il se rend à l'église, est frappé à mort par deux Grecs, Constantin et Mavro Michalis, frère et fils de Petro-Bey, retenus depuis le mois de janvier dans la prison de la Citadelle.

TURQUIE.

GUERRE ENTRE LA PORTE ET L'ÉGYPTE.—Méhémet-Ali, non content d'avoir affranchi l'Egypte du joug de la Turquie, rêve la conquête de la Syrie. Saint-Jean-d'Acre tombe en son pouvoir le 24 juin, et le fils de Méhémet-Ali, Ibrahim, envahit l'Anatolie, où il poursuit sa marche triomphante. L'armée turque est battue à Broussa. Constantinople est menacée par un pacha rebelle, lorsque, grace à l'intervention de la Russie, un traité est conclu entre les deux adversaires, et confirme au pacha d'Egypte la possession de la Syrie jusqu'au district d'Adana.

BELGIQUE.

INSURRECTION BELGE.— La Belgique, réunie malgré elle à la Hollande par le congrès de Vienne, suivit la première l'exemple des Parisiens, et secoua le joug qui lui avait été imposé. Des troubles sérieux éclatent à Bruxelles les 25 et 26 août. La garde bourgeoise s'organise et occupe tous les postes militaires. Le prince d'Orange tâche de concilier les esprits; mais, dans l'impossibilité de réussir, il introduit, le 24 septembre suivant, sept mille hommes de troupes hollandaises dans le Parc. Un combat furieux commence et se termine par la retraite des Hollandais à Anvers et d'Anvers dans la citadelle de cette ville, qu'ils bombardent impitoyablement. Un an après, le prince de Saxe-Cobourg, Léopold, est élu roi des Belges par le congrès national (4 juin 1831).

SIÉGE D'ANVERS.—La conférence de Londres, où les plénipotentiaires des cinq principales puissances de l'Europe s'efforçaient d'arranger le différend entre la Belgique et la Hollande, avait vu tous ses efforts échouer devant la ténacité du roi de Hollande. On résolut en conséquence d'employer la force pour le contraindre à évacuer la citadelle d'Anvers. Le général Gérard part à la tête de 40,000 Français, traverse la Belgique, et, arrivé devant Anvers, somme le général Chassé de rendre la citadelle. Sur son refus, l'artillerie française foudroie les remparts, et, après vingt-quatre jours de tranchée, la garnison hollandaise et son général se rendent à discrétion (23 décembre 1832).

POLOGNE.

INSURRECTION POLONAISE.— Depuis le premier partage de la Pologne entre ses trois voisins, et la réunion définitive du duché de Varsovie à l'empire russe par le congrès de Vienne, les malheureux habitans de ce pays avaient toujours rêvé l'indépendance de leur patrie. La révolution de juillet vint donner la force et l'espoir à leurs cœurs. Un mouvement insurrectionnel éclate à Varsovie le 29 novembre 1830. Cinq à six cents jeunes gens de l'Ecole militaire prennent les armes, attaquent le grand-duc Constantin dans son palais, et le forcent à prendre la fuite avec sa garde. Les troupes polonaises prennent parti pour la cause de la liberté et achèvent l'ouvrage des jeunes porte-enseignes. Tandis que les Russes se retirent, le général Klopicki est élevé à la dictature, et prend le commandement de l'armée polonaise. La diète ou assemblée nationale déclare la famille des Romanof déchue du trône de Pologne.

BATAILLE D'OSTROLENKA, CAPITULATION DE VARSOVIE. — La Pologne luttait depuis neuf mois avec ses faibles

ressources contre toutes les forces de l'empire de Russie, et avait remporté des succès signalés à Grochow, Iganie, Dembé et Tikozin. Ces succès étaient dus à l'héroïsme des troupes polonaises autant qu'à la valeur et aux talens de leurs chefs, Skrynecki, Ulminski, Dwernicki. Mais, écrasée par le nombre à la bataille d'Ostrolenka, l'armée polonaise se retire sous les murs de Varsovie après avoir laissé 10,000 hommes sur le champ de bataille. Le 8 septembre (1831), cette ville, investie par le généralissime Paskéwitch, tombe au pouvoir des Russes après un siège meurtrier. Les Polonais retombent encore une fois sous la domination de la Russie.

SUISSE.

AGITATION EN SUISSE ET EN ITALIE.—L'aristocratie de la Suisse voit arriver le terme de sa puissance. Le 7 décembre, a lieu la dissolution du grand-conseil de Fribourg ; aucune résistance ne s'oppose au triomphe de la démocratie. L'Angleterre a prononcé le principe de non-intervention. Cependant l'Italie s'est émue. Une insurrection éclate dans les premiers jours de janvier 1831 au cœur de l'Italie. Reggio, Modène et Bologne arborent le drapeau tricolore ; le duc de Modène est chassé de ses Etats. Mais le général Frimont paraît à la tête de 30,000 Autrichiens, et tout rentre dans l'ordre accoutumé. L'année suivante, de nouveaux troubles éclatent dans les Etats du pape. La France intervient, et s'empare de la ville et de la citadelle d'Ancône, où elle jette une garnison de 1,500 hommes.

COLONIES ESPAGNOLES.

ÉVÉNEMENS EN AMÉRIQUE DEPUIS 1821.

CAUSES.

1° Exemple de l'affranchissement de l'Amérique anglaise.

2° Embarras de la métropole à l'époque de l'entrée des Français en Espagne en 1808, qui favorise l'affranchissement.

3° Progrès dans les lumières et les richesses de l'Amérique du Sud.

DÉVELOPPEMENT.

MEXIQUE.—Après douze ans de lutte, le Mexique confia à Iturbide la mission de l'affranchir du joug espagnol. Il l'accom-

plit avec gloire, et força le vice-roi à signer, le 24 août 1821, un traité par lequel celui-ci reconnut l'indépendance du Mexique. Nommé président de la junte installée par lui à Mexico, il usurpa bientôt tous les pouvoirs, et se fit nommer empereur le 19 mai 1822. Les Mexicains, indignés de son despotisme, reprennent les armes, le renversent du trône et le renvoient à Londres. Dans son absence, les membres du congrès font une constitution, et la république mexicaine est définitivement proclamée.

GUATEMALA.—Le 1er juillet 1823, le Guatemala proclame son indépendance sous le nom de république des Etats-Unis de l'Amérique du Sud.

COLOMBIE, PÉROU ET CHILI. — La Colombie était livrée à toutes les horreurs de la guerre entre les royalistes et les indépendans, lorsque Bolivar, porté à la dictature le 17 décembre 1819, fonde par sa victoire la république de Colombie. Tandis que le congrès fait une constitution, Bolivar se rend au Pérou avec une armée de 6,000 hommes et reçoit des Péruviens le titre de libérateur. Les généraux espagnols, battus partout, se rendent prisonniers au général Sucre. San-Martin, après avoir établi l'indépendance du Chili par la victoire de Maypo, court avec lord Cochrane au secours du Pérou, et achève l'œuvre de Bolivar. Le congrès général assemblé le 22 novembre 1824 décrète une constitution.

BUÉNOS-AYRES.—Dans le même temps un congrès réuni à San-Miguel de Tucuman déclare l'indépendance des provinces de la Plata, qui se rallient toutes à Buénos-Ayres, et forment avec celle-ci la *République argentine*. Son président, Rivaldavia, s'applique à la faire fleurir.

PARAGUAY. — Le Paraguay demeure isolé sous l'administration despotique du docteur Francia.

BRÉSIL. — Le Brésil, où s'était refugiée la maison de Bragance, lors de l'invasion française en Portugal (1806) devient un état indépendant. Dom Pédro, en l'absence du roi, appelé en Portugal par les cortès, est nommé empereur du Brésil, et, le 9 janvier 1824, il prête serment à la constitution. Il abdique en faveur de son fils et revient conquérir le trône de Portugal pour sa fille dona Maria (1834).

CONSÉQUENCES.

1. Affranchissement de toute l'Amérique.
2. Établissement des gouvernemens libres.
3. Nouveaux rapports entre l'Europe et l'Amérique.

TABLEAU

DES PRINCIPAUX HISTORIENS DU MOYEN-AGE

ET DE L'HISTOIRE MODERNE.

---

470. CASSIODORE : Histoire des Goths (extrait de Jornandès); Lettres sur Théodoric.

PROCOPE (*Grec*) : Guerres des Perses et des Goths sous Justinien; Anecdotes.

AGATHIAS : Continuateur de Procope.

544. GRÉGOIRE DE TOURS : Histoire profane et ecclésiastique des Gaules.

FRÉDÉGAIRE : Fragmens sur trois règnes des rois de la première race.

764. EGINHARD : Histoire de Charlemagne, son beau-père.

1170. MATHIEU PARIS (*Anglais*) : Histoire d'Angleterre depuis 1066 jusqu'en 1259.

1212. VILLE-HARDOUIN : Histoire de la prise de Constantinople par les Français.

ANNE COMNÈNE (*Grecque*) : Vie d'Alexis Comnène, son père.

NICÉTAS (*Grec*): Annales depuis la mort d'Alexis Comnène jusqu'au règne de Baudouin.

1229. JOINVILLE : Vie de Saint Louis.

ANONYME SICILIEN : Histoire de Procida et des Vêpres Siciliennes.

1302. GUILLAUME DE NANGIS : Vies de Saint Louis et de Philippe III.

RAMON-MUNTANER : Histoire des Catalans.

1337. FROISSART : Chroniques, de 1326 à 1400.

1363. CHRISTINE DE PISAN : Vie de Charles V.

1395. MONSTRELET : Chronique, de 1400 à 1452.

JEAN DES URSINS : Histoire de Charles VI.

1445 PHILIPPE DE COMINES : Mémoires, de 1467 à 1478.

1469. MACHIAVEL : Histoire de Florence, Légations, Décades sur Tite-Live.

1482. GUICHARDIN : Histoire d'Italie.

1527. BRANTÔME : Mémoires jusqu'en 1606 ; Hommes et Femmes illustres de France.

JEAN DUTILLET : Sommaire de la guerre des Albigeois ; Recueil des rois de France : Chronique des rois de France depuis Pharamond jusqu'à 1447.

1553. DE THOU : Histoire de son temps, de 1545 à 1607.

1554. MARIANA (*Espagnol*) : Histoire d'Espagne.

1555. MENDOZA : Guerre des Maures dans l'Alpujara.
1558. Comte de MONCADE : Guerre des Catalans contre les Grecs.
LA HITA : Guerres civiles de Grenade.
MELO : Insurrection de Catalogne.
PASQUIER : Recherches de la France.
DAVILA : Histoire des guerres civiles de France, de Henri II à la paix de Vervins, en 1598.
1577. DE MONTLUC : Mémoires qui étaient appelés la Bible des soldats.
1584. ANDRÉ DUCHESNE : Bibliothèque des historiens français depuis l'origine de la monarchie jusqu'à Philippe, continuée par son fils jusqu'à Philippe V.
1613. MORÉRI : Dictionnaire historique.
1615. PÉRÉFIXE : Histoire de Henri IV.
1627. BOSSUET : Histoire universelle.
1640. L'Abbé FLEURY : Histoire de l'Église.
1649. Le cardinal de RETZ : Mémoires sur la Fronde.
1649. Le Père DANIEL : Histoire de France.
LEGENDRE : Idem.
1655. VERTOT : Révolutions romaines ; Révolutions de Suède, de Portugal.
1661. ROLLIN : Histoire ancienne, Histoire romaine.
1672. DON CALMET : Histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament et des Juifs.
1685. MÉZERAI : Histoire de France. Abrégé chronol. de l'histoire de France.
1688. DUCANGE : Histoire de Constantinople sous les empereurs français.
1692. A. DE VALOIS : Histoire des Gaulois et des Francs, depuis Valérien jusqu'à Pépin-le-Bref.
1692. SAINT-RÉAL : Conjuration des Espagnols contre Venise.
1701. LE BEAU : Histoire du Bas-Empire.
1709. VELLY : Histoire de France.
1711. HUME (*Anglais*) : Histoire d'Angleterre.
1721. ROBERTSON (*Id.*) : Histoire d'Écosse ; Histoire de Charles-Quint ; Histoire d'Amérique ; Recherches historiques sur l'Inde ancienne.
1725. RAPIN DE THOYRAS : Histoire d'Angleterre.
1726. L'Abbé MILLOT : Élémens de l'histoire.
1737. GIBBON (*Anglais*) : Histoire de la décadence de l'empire romain.
1752. MULLER (*Allemand*) : Histoire universelle ; Histoire des Suisses ; divers Traités historiques.
1759. SCHILLER : Histoire de la guerre de Trente-Ans.
1771. SMOLLETT (*Anglais*) ; continuateur de Hume.
1774. VICO : Science nouvelle, traduite par Michelet.
1775. VOLTAIRE : Siècles de Louis XIV et de Louis XV ; Histoire de Charles XII ; Histoire de Pierre-le-Grand.
1785. L'Abbé MABLY : Observations sur l'histoire de France ; Manière d'écrire l'histoire ; Réflexions sur les Grecs et sur les Romains ; Droit public de l'Europe ou Histoire des traités, depuis le traité de Westphalie.

1796. RAYNAL : Histoire philosophique des établissemens européens dans les deux Indes.

1798. ANCILLON : Tableau des Révolutions ; du Système politique de l'Europe depuis la fin du 15e siècle.

1806. ANQUETIL : Histoire de France ; Histoire universelle.

LÉMONTEY : Histoire de la Régence.

LACRETELLE : Histoire de France ; Histoire du 18e siècle et de la Restauration.

NIEBUHR (*Allemand*) : Histoire romaine.

RAUMER (*Id.*) : Histoire de la maison de Souabe.

RANKE (*Id.*) : Histoire des Papes.

THOURET : Résumé des Révolutions de France.

MIGNET : Histoire de la Révolution française.

THIERS : Idem.

GUIZOT : Histoire de la Civilisation en Europe ; Mémoires sur la Révolution d'Angleterre ; Histoire de la Révolution d'Angleterre ; Histoire de la Civilisation en France.

HERDER : Idées sur la philosophie de l'histoire.

GINGUENÉ : Histoire littéraire de l'Italie.

MENTELLE : Élémens d'histoire.

DE NORVINS : Histoire de Napoléon

CAPEFIGUE : Histoire de la Restauration ; Histoire de Philippe-Auguste, etc.

DE SÉGUR : Histoire universelle.

Aug. THIERRY : Histoire de la Conquête d'Angleterre par les Normands ; Lettres sur l'Histoire de France ; Récits des temps mérovingiens.

MICHELET : Histoire de France ; Histoire universelle.

Amédée THIERRY : Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à la soumission entière de la Gaule aux Romains.

COX (*Anglais*) : Histoire de la Maison d'Autriche, depuis Rodolphe de Hapsbourg jusqu'à la mort de Léopold II (1218-1792).

SIMONDE DE SISMONDI : Histoire des Français, Histoire des Républiques Italiennes.

TABLEAU *des principaux souverains de l'Europe, au* 1er *août* 1841.

ÉTATS.	SOUVERAINS.	TITRES.	DATES DE LEUR NAISSANCE.	DATES DE LEUR AVÈNEMENT.	ARMÉES.
Autriche	Ferdinand Ier	Empereur	19 avril 1793	2 mars 1835	271,404
Bade	Léopold	Grand-duc	29 août 1790	30 mars 1830	10,000
Bavière	Louis Ier	Roi	25 août 1786	13 octobre 1825	35,800
Belgique	Léopold Ier	Roi	16 décembre 1790	4 juin 1831	47.000
Danemark	Christian VIII	Roi	16 septembre 1786	3 décembre 1839	30,858
Espagne	Isabelle II	Reine	10 octobre 1830	29 septembre 1833	90,000
Etats de l'Eglise	Grégoire XVI	Pape	18 septembre 1765	2 février 1831	7,400
France	Louis-Philippe Ier	Roi	1er octobre 1773	9 août 1830	500,600
Grande-Bretagne	Victoria Ire	Reine	24 mai 1819	20 juin 1837	102,283
Grèce	Othon Ier	Roi	1er juin 1815	7 mai 1832	11,800
Hanovre	Ernest-Auguste	Roi	5 juin 1777	5 juin 1837	13,054
Hollande	Guillaume II	Rol	6 décembre 1792	7 octobre 1840	26,800
Modène	François IV	Duc	6 octobre 1779	9 juin 1815	1,780
Parme	Marie-Louise	Archiduchesse	12 décembre 1791	30 mai 1814	1,800
Portugal	Maria II	Reine	4 avril 1819	2 mai 1826	29,654
Prusse	Frédéric Guillaume IV	Roi	15 octobre 1795	7 juin 1840	192,600
Russie	Nicolas	Empereur	6 juillet 1796	1er décembre 1825	710,000
Sardaigne	Charles-Albert	Rol	2 octobre 1798	27 avril 1831	46,857
Saxe	Frédéric-Auguste	Roi	18 mai 1797	6 juin 1836	12,000
Siciles (Deux-)	Ferdinand II	Roi	12 janvier 1810	8 novembre 1830	51,510
Suède	Charles XIV (Jean)	Rol	26 janvier 1764	5 février 1818	45,201
Toscane	Léopold II	Grand-duc	3 octobre 1797	18 juin 1824	4,000
Turquie	Abdul-Medjid	Empereur	19 avril 1823	30 juin 1839	300,000
Wurtemberg	Guillaume	Roi	27 décembre 1781	30 octobre 1816	13,655

TABLE

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE.

TEMPS PRIMITIFS.

TEMPS MYTHOLOGIQUES.

FONDATION DES EMPIRES.

TEMPS HÉROIQUES.

TEMPS POÉTIQUES.

ROYAUTÉ CHEZ LES HÉBREUX.

TEMPS HISTORIQUES, TEMPS LÉGISLATIFS.

ORIGINE DE LA PUISSANCE ROMAINE.

CAPTIVITÉ DES HÉBREUX.

GLOIRE MILITAIRE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE DE LA GRÈCE.

DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE D'ALEXANDRE.

RIVALITÉ DE ROME ET DE CARTHAGE.

GUERRES CIVILES DE ROME.

CONQUÊTES DE JULES CÉSAR.

APRÈS L'ÈRE VULGAIRE.

DOMINATION ROMAINE SUR LE MONDE CONNU.

CIVILISATION ROMAINE SOUS LES ANTONINS.

ANARCHIE MILITAIRE.

PARTAGE DE L'EMPIRE ROMAIN.

CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT.

INVASIONS.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU

DEUXIÈME VOLUME.

HISTOIRE DU MOYEN-AGE.

CHAOS POLITIQUE.

GLOIRE MILITAIRE DES ARABES.

GLOIRE DE LA MONARCHIE FRANÇAISE.

FÉODALITÉ.

IGNORANCE. — MONARCHIE FRANÇAISE.

CROISADES.

COMMUNES.

EXTENSION DE LA ROYAUTÉ.

DÉCOUVERTES.

PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN.

HISTOIRE MODERNE.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

GUERRES DE RELIGION.

INFLUENCE POLITIQUE, MILITAIRE ET LITTÉRAIRE DE LA FRANCE SOUS RICHELIEU ET LOUIS XIV.

RÉVOLUTIONS.

GLOIRE MILITAIRE ET POLITIQUE DE LA FRANCE SOUS NAPOLÉON. CONTINUATION DE LA RÉVOLUTION.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

ERRATA.

PAGES.	LIGNES.	AU LIEU DE	LISEZ
21	20	Ctésias (537).............	*Ctésias* (337).
22	32	auteur déclamatoire d'une histoire...............	*auteur d'une histoire déclamatoire.*
109	11	Nephtalie.................	*Nephthali.*
124	28	671 à 755.................	755 *à* 671.
127	32	Hyppis..................	*Hippias.*
141	6	350.....................	530.
141	25	Mandane, femme d'Astyage	*Mandane, fille d'Astyage.*
145	21	Trasybule...............	*Thrasybule.*
147	21	colonnes d'osiers remplis..	*colonnes d'osier remplies.*
154	22	persuader aux Athéniens la nécessité..............	*convaincre les Athéniens de la nécessité.*
169	7	de Sparte et d'Athènes.. .	*de Sparte et de Thèbes.*
178	30	peuples vaincus..........	*peuples voisins.*
186	14	Alexandre Aigus.........	*Alexandre Lagus.*
186	15	son frère................	*son oncle.*
192	34	Arpéia...................	*Ariola.*
197	20	beau-frère...............	*oncle.*
200	22	Amilcar Barcar..........	*Amilcar Barcas.*
207	20	153 ans.................	183 *ans.*
230	23	soixante-douze...........	*soixante-dix.*
234	34	six......................	*cinq.*
235	38	69-64....................	69-68.
238	33	guerre...................	*guère.*
264	37	l'action.................	*l'accusation.*
282	5	(du tableau) Damatius....	*Dalmatius.*
Ib.	8	(id.) 326............	361.
283	15	333.....................	393.
285	44	Boulogne................	*Bologne.*
290	28	352.....................	452.

PAGES.	LIGNES.	AU LIEU DE	LISEZ
312	37	la protection qu'ils..... .	*la protection qu'elles.*
314	23	révolte...................	*rivalité.*
317	7	publiée.	*léguée.*
320	11	448.......................	488.
322	40	Consenza..................	*Cosenza.*
329	6	Virides...................	*Venèdes.*
331	19	fils légitime.............	*fils illégitime.*
Ib.	24	se faire reconnaître.......	*se fait reconnaître.*
338	3	(du titre) l'empire d'Orient	*l'empire d'Occident.*
Ib.	2	(du texte) s'élever au trône	*ébranler le trône.*
341	18	les oracles furent chassés.	*les Arabes furent chassés.*
344	28	duc de France...........	*duc de Frioul.*
350	37	Aaroun el-Raschild.......	*Aaroun-el-Raschid,* et partout de même.
358	17	881, 887................	841, 877.
359	18	s'approchèrent...........	*se rapprochèrent.*
372	5	Gundcahaire.............	*Gundikhaire.*
374	15	la Flandre d'Artois.......	*de la Flandre, de l'Artois.*
384	38	Ivrie........................	*Ivrée.*
386	8	Novicum..................	*Noricum.*
Ib.	37	Dalmatiens.........	*Dalmates.*
392	6	servant..................	*souvent.*
Ib.	20	*après* féconds............	ajoutez *en résultats.*
400	17	d'Éverad......	*Éverard.*
402	4	cinquante-huit...........	*cinquante-sept.*
Ib.	25	Eudes de Châteauneuf....	*de Châteauroux.*
Ib.	20	Calo-Jean...............	*Kalos (beau).*
408	31	ses trois fils............	*quatre fils.*
411	25	Prague..................	*Braga.*
414	23	ils sont soumis...........	*il est soumis.*
415	24	1771.	1171.
423	2	obligèrent..	*obligea.*
427	40	l'investiture pour l'anneau.	*l'investiture par l'anneau.*
442	11	1225..............	1215.
447	10	13ᵉ siècle...............	13ᵉ *siècle.*
457	14	Valcy..................	*Valeg.*
Ib.	28	(1545), rivale de Florence. Sa fortune........	(1545). *Rivale de Florence, sa fortune.*
459	24	pour gagner.............	*pour gage.*
461	5	Guy, dauphin d'Auvergne et commandeur d'Aquitaine................	*Guy d'Auvergne, commandeur de Normandie.*
465	33	l'impôt qui s'élève........	*l'impôt qui se lève.*

PAGES.	LIGNES.	AU LIEU DE	LISEZ
468	25	révolte....................	*rivalité.*
470	1	18e siècle................	*15e siècle.*
473	11	qui vécut 10 ans.........	*qui régna dix ans.*
Ib.	43	grand justiza.............	*grand justicier.*
484	28	un Charles-le-Simple.....	*un second Charles-le-Simple.*
487	1	duc d'Estain..............	*Brandolf de Stein.*
495	1	défaite de Carigliano (1505)	*du Garigliano* (1505).
497	11	Wolsay....................	*Wolsey.*
505	28	histoire du moyen-âge...	*histoire moderne.*
515	7	jusqu'à la Saxe..........	*jusqu'à la Save.*
516	2	cap Bajador..............	*cap Bojador.*
518	2	5e siècle..................	15e *siéle.*
520	5	Buodelmonti..............	*Buondelmonti.*
525	38	1125......................	1525.
544	5	les priver................	*les pourvoir.*
546	37	Europe....................	*empire ottoman.*
Ib.	27	Munster et Muncer......	*Munzer.*
Ib.	41	Id. id.	*Id.*
555	6	guerre contre la Hollande.	*guerre contre la France.*
562	6	Saavandra Faxado........	*Saavedra Faxardo.*
Ib.	8	Servius....................	*Salvius.*
568	38	Robert....................	*Rupert.*
570	10	Falkand..	*Falkland.*
571	53	le poète Walla...........	*le poète Waller.*
Ib.	38	dans la 52e année de son règne................	52e *année de son âge et la* 13e *de son règne.*
580	40	Soulshaies...............	*Soults-Bay.*
581	30	Cailière..................	*Callières.*
585	37	Poy.......................	*Pouy.*
586	38	Taïtains..................	*Taïtsings.*
598	14	manqua à Saint-Jean-d'Acre..................	*échoua devant Saint-Jean-d'Acre.*
603	24	18 juin 1838.............	18 *juin* 1830.
605	2	Lutzen....................	*Leuthen.*
606	27	paix.......................	*guerre.*
630	11	4 août....................	*4 avril.*
636	15	*après* victoire de Navarin.	ajoutez *le* 20 *octobre* 1827.
637	1	Autrichiens..............	*Turco-Égyptiens.*
640	6	Casauba au palais........	*Casauba ou palais.*
645	32	Constantin et Mavro Michalis................	*Constantin et George Mavromichalis.*

